



Propagande et représentations sous l'ère rosiste [1835-1852]

Antonio Poncioni Consuegra Mérian

► To cite this version:

Antonio Poncioni Consuegra Mérian. Propagande et représentations sous l'ère rosiste [1835-1852]. Histoire. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2013. Français. NNT : 2013PA030024 . tel-01566272

HAL Id: tel-01566272

<https://theses.hal.science/tel-01566272>

Submitted on 20 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 122 Europe latine – Amérique latine

EA 2052 Centre de Recherche Interuniversitaire sur l'Amérique
Latine (CRIAL)

Thèse de doctorat en études hispaniques et latino-américaines

Antonio PONCIONI CONSUEGRA MÉRIAN

**PROPAGANDE ET REPRESENTATIONS
SOUS L'ERE ROSISTE
(1835-1852)**

Thèse dirigée par M. le Professeur Bernard LAVALLE

Soutenue le 23 février 2013

Jury

M. Bernard LAVALLE – Professeur des Universités

M. Néstor PONCE – Professeur des Universités

M. Hervé LE CORRE – Professeur des Universités

M. Miguel RODRIGUEZ – Professeur des Universités

M. Michel BERTRAND – Professeur des Universités

Résumé

Comment la propagande et la représentation, ces armes de la politique, viennent-elles influencer la mémoire des peuples et, donc, leur histoire ? Comment, dans le contexte spécifique de l'Argentine rosiste, le rapprochement de ce binôme a-t-il opéré pour que des espaces et des populations disparates parviennent, peu à peu, à se réunir et à se reconnaître dans des principes fédérateurs ? Ce travail se propose d'explorer les ressorts d'un pouvoir et d'un système construits autour d'un homme – despote éclairé pour d'aucuns – dans le cadre d'un vaste processus dont on constate rétrospectivement qu'il a facilité l'émergence d'un sentiment d'appartenance dont nous dirons qu'il fut d'appartenance, à défaut d'être national.

A partir de Buenos Aires, sa province natale, Juan Manuel de Rosas a dicté pendant près de vingt-trois années le sort d'une population forte d'une histoire dépourvue de mémoire propre. Tel est le fait historique. Sa contribution, indéniable, à la construction tout à la fois nationale, politique et identitaire d'un pays en devenir est l'objet d'analyses radicalement opposées que, poussés par des raisons diverses et également opportunistes, des mémorialistes et des politiques ont présentées et que des historiens ont soutenu et soutiennent avec une vigueur parfois proche de la polémique. Rosas, restaurateur de la Loi et père de la nation argentine, tyran et fossoyeur de la République : c'est dans le tiraillement entre ces deux pôles que nous avons essayé de nous situer pour analyser, sans prendre parti, l'apport de l'homme aux fondations du grand édifice, l'Argentine moderne, parfait à la suite de Caseros par les grands penseurs romantiques et libéraux qui avaient tant combattu le « *Restaurador de las Leyes* ».

Mots clés : rosisme ; propagande ; représentation ; protonationalisme ; dictature ; presse

Abstract

How do propaganda and representation, these two political weapons, influence people's memory and, thus, their history? How, in the specific context of Rosist Argentina, did the approximation of this binomial operate so that disparate spaces and populations were, little by little, brought together and could share *in fine* unifying principles? This work aims to explore the bases of a power and a system built around a man - for some, an enlightened despot - as part of a vast process, which in retrospect, proved critical for the emergence of a common, if not national, sense of belonging.

From Buenos Aires, his home province, Juan Manuel de Rosas dictated for nearly twenty-three years the fate of a large population that had a history of its own but was deprived from a proper memory. This is a historical fact. Rosas' undeniable contribution to a country's national, political and identity build-up of a country in motion inspired radically opposed analyses, which, moved by diverging and sometimes opportunistic reasons, memoirists and politicians have presented and historians have questioned and argued with force close sometimes to controversy. Rosas, the *restorer of the Law* and father of the Argentine nation, tyrant and destroyer of the Republic ; it is the tension between these two poles that we have tried to locate to position ourselves in order to analyze, without taking sides, the contribution of this man to the foundations of a large building, modern Argentina, which was perfected, following Caseros, by the Romantic and Liberal thinkers who had fought so fiercely the « *Restaurador de las Leyes* ».

Keywords : *Rosism ; propaganda ; representation ; proto-nationalism ; dictatorship ; press*

À minha família, àqueles e àquelas que estão presentes e aos outros, a quem tanto devo, que já fizeram a longa viagem...

Remerciements

Je tiens, avant tout, à remercier le jury dans son ensemble d'avoir accepté de siéger ce 23 février 2012, en Sorbonne, pour tout à la fois évaluer et mettre à la question le fruit de ce vaste travail. Je choisis à dessein le terme de travail, car je lui dois mes premières armes dans ces espaces de recherche particuliers que sont les archives et grandes bibliothèques que j'ai fréquentées. Des mondes empreints, par moments, de solitude et fait néanmoins de surprises et d'émerveillements répétés. Même si je m'y suis rarement senti en pleine possession de mes moyens, je n'ai jamais douté du sens de ma démarche de connaissance.

Je remercie tous mes collègues, hispanistes et non hispanistes, formés dans les milieux universitaires français et ailleurs, venus d'un étranger plus ou moins lointain et portés sur une période plus ou moins proche de celle qui m'a occupé pendant toutes ces années. Je dois aussi des remerciements appuyés à toutes les voix amies dont les conseils, le réconfort et l'inspiration ont concouru à produire le texte que j'ai l'honneur de soumettre à votre analyse. Certaines d'entre elles nous ont quitté en cours de chemin ; l'hommage que je leur dois n'en sera que grandi. Enfin, je voudrais remercier le Professeur Bernard Lavallé de m'avoir formé à une méthode et à une exigence auxquelles la qualité analytique de ce travail doit beaucoup. À Buenos Aires et à Berkeley, comme à Paris ou à Rio de Janeiro, son suivi scientifique et sa disponibilité ne m'ont jamais fait défaut. Fort de la confiance qu'il m'a toujours faite, j'ai eu le bonheur de mener avec une très grande liberté mon travail de recherche. Ces pages en sont aussi directement le reflet.

Le Professeur Bernard Lavallé a soutenu et parfois redressé, toujours avec bienveillance, mon parcours. Après mon intégration à l'École Normale Supérieure, il m'a accueilli, à la rentrée 2002, au sein de certains des cours et des séminaires qu'il animait autour de jeunes étudiants dont l'approfondissement de l'intérêt incontestable qu'ils

manifestaient pour l'histoire latino-américaine appelait un apprentissage tout particulier : celui d'une propédeutique proprement historique, préalable nécessaire à toute maîtrise historienne. Après avoir dirigé les travaux qui ont abouti à la soutenance, en 2004, d'un mémoire de maîtrise portant sur « *Rosas et la formation de la nationalité argentine, 1833-1852* », il a bien voulu apporter sa caution scientifique aux recherches que j'ai menées dans le prolongement de cette première quête de sens et dont le fruit, plus abouti, n'est autre que le texte que je défends aujourd'hui devant vous.

Les conseils qu'il m'a prodigués durant les recherches à l'origine à ma thèse, tant eu égard à l'appareil critique que par rapport aux méthodes de travail à adopter ont toujours été l'occasion d'échanges aussi enrichissants pour moi qu'amicaux.

Je dois également dire aujourd'hui, dans cette Maison de la Recherche de la Sorbonne nouvelle où nous nous trouvons, l'émotion que j'éprouve à franchir cette étape de ma carrière d'enseignant chercheur.

Mes remerciements vont également à d'autres personnes ici présentes et, tout particulièrement, à ma famille, source permanente d'inspiration pour moi, dont le réconfort, le soutien, la disponibilité et la patience m'ont permis, tout au long de ces années, de ne jamais baisser les bras. Nos destins sont intrinsèquement liés autant que nos peines et nos joies sont inséparables. J'y associe celle qui a été de tous mes voyages depuis la reprise.

Ils vont aussi à Tulio Halperín Donghi, Noemí Goldman, Daniel Santilli, Nora Souto, Jorge Fondebrider, Ricardo D. Salvatore, Enrique Tandeter, Jorge Myers et tant d'autres dont le soutien, les recommandations et les commentaires m'ont beaucoup apporté tout au long de ce processus. Je me dois aussi de remercier les fonctionnaires de l'Institut Ravignani (Université de Buenos Aires), ainsi que, tout particulièrement, ceux du Musée Mitre et des Archives Nationales

(AGN) argentines sans le concours et la bienveillance desquels je n'aurais pas pu mener à bien ces recherches. Enfin, je réserve un remerciement appuyé à Georges Orsoni pour ses corrections et son soutien sans failles et toujours renouvelé.

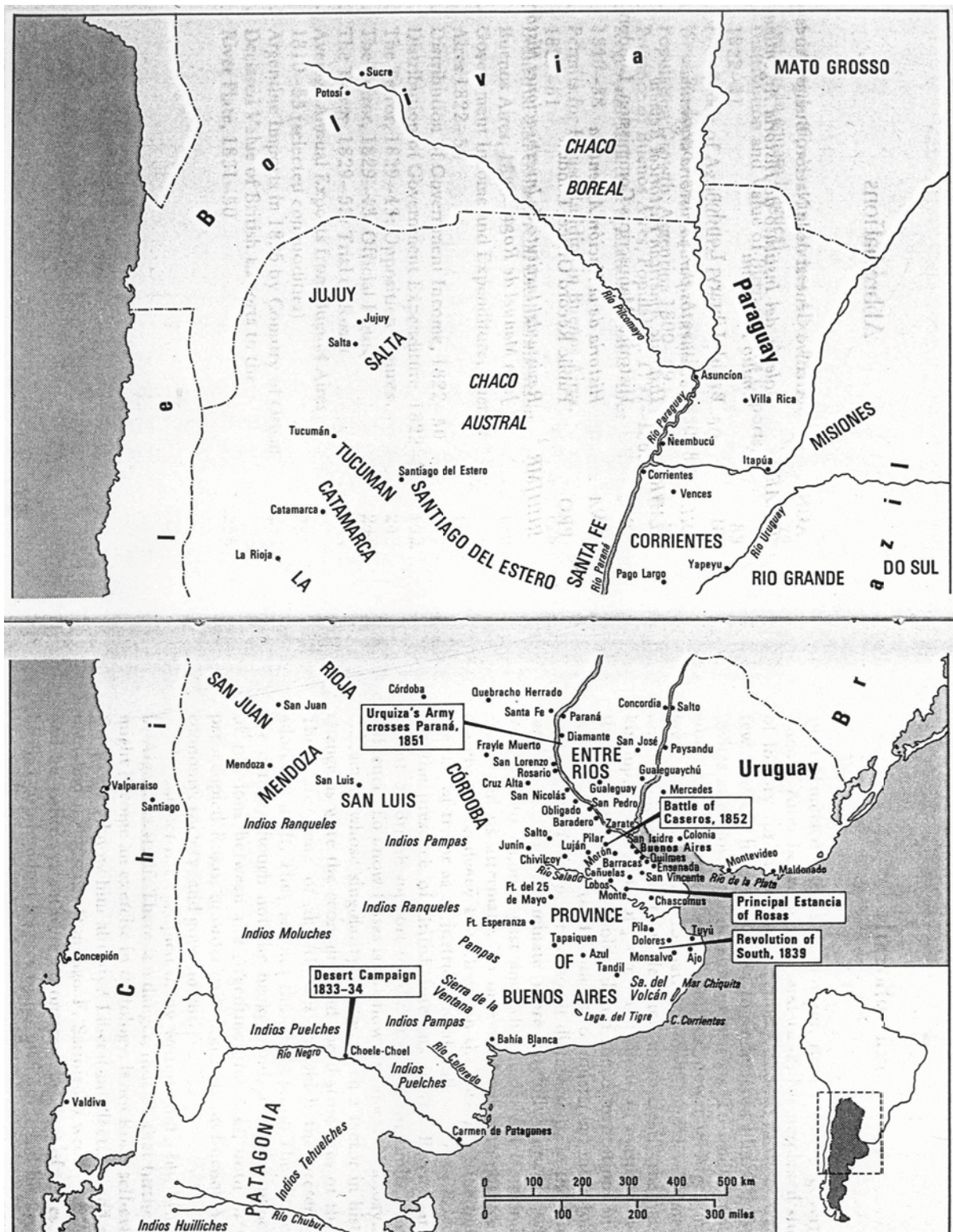
SOMMAIRE

Introduction.....	14
Partie I.....	31
<i>1. Espaces et territoires: une nation pour le désert argentin.....</i>	<i>31</i>
1.1 Une “Argentine” rosiste?.....	32
1. 2. Le projet géopolitique de Rosas et la notion d'espace naturel.....	39
1. 3 D'espaces éclatés à un territoire fédéré: conquête de l'espace intérieur et nationalisation du territoire.....	74
<i>2. Une monopolisation croisée des instances représentatives et discursives du pouvoir.....</i>	<i>116</i>
1. Archéologie du savoir et généalogie du pouvoir rosistes.....	117
2. Langage et pouvoir symboliques.....	147
3. Propagande et légalité: quelle représentation pour quelle légitimité?.....	161
<i>3. Sociétés: Rosas et l'émergence d'un sentiment national.....</i>	<i>180</i>
3.1 Vers un protonationalisme rosiste?.....	181
3.2 Émergence d'un sentiment national et élan patriotique.....	186
3.3 Le populisme rosiste et la définition d'une nationalité argentine: d'un américanisme original à un argentinisme originel.....	219
<i>4. Le “viol des foules” par la propagande politique: instrument d'éducation au service du régime rosiste.....</i>	<i>257</i>
4.1 Le projet totalisateur du régime rosiste.....	258
4.2 Politisation, manipulation, endoctrinement et peur.....	288
4.3 Le pouvoir de l'image: spectacularisation du pouvoir et pédagogie de la terreur.....	300
Partie II.....	313
<i>1. Représentation heurtée des corps et politisation de la monstruosité et du sang.....</i>	<i>313</i>
1.1 Archéologie et déchiffrement du mythe.....	314
1.2 Le Plata ensanglanté.....	326

1.3	<i>La fiesta del Chivo</i> ou le sempiternel va-et-vient entre citoyens et monstres.....	345
1.4	Pour une vision généalogique et panoramique des monstres rioplatenses.....	351
1.5	Pourquoi le sang?.....	365
2.	<i>Un viol forcé de la nature</i>.....	372
2.1	Le monstre, la force et la nature.....	373
2.2	L'incorporation de la monstruosité.....	378
2.3	L'animalisation du corps social.....	388
2.4	Normalité et anormalité: comment se définit et se déploie l'orthopédie rosiste.....	403
2.5	Un exemple de cette esthétique baroque: la belle hideur ou l'affreuse beauté de Manuelita.....	410
2.6	<i>Los Caprichos</i> de D. Juan Manuel.....	419
3.	<i>Infection, contamination, vampirisation du Rio de la Plata</i>.....	426
3.1	Une Buenos Aires vampirisée.....	427
3.2	L'envol du vampire.....	439
3.3	<i>El Héroe del Desierto</i> ou le vampire vampirisé.	443
4.	<i>Comment renverser le tyran: con la sangre, puesto que con ésta la letra entra</i>.....	451
4.1	Les forces en présence.....	452
4.2	Vie et vécu de la presse d'opposition.....	460
4.3	Quel progrès pour l'Argentine rosiste?.....	466
4.4	Orchestre de voix discordantes: un air réparateur?.....	478
	Conclusion.....	506
	Bibliographie.....	523
	Annexes.....	552



Frontispice de l'édition de A. Crooke pour l'ouvrage de Thomas Hobbes, *Leviathan, or the Matter, Form and Power of a Common-Wealth, Ecclesiasticall and Civill*, London, 1651



L'Argentine de Rosas (1829-1852)

Carte tirée de John Lynch, *Argentine Dictator Juan Manuel de Rosas 1829-1852*, Oxford, Clarendon Press, 1981

*« Tout le monde se plaint de sa mémoire,
et personne ne se plaint de son jugement ».*

La Rochefoucauld, *Réflexions*.

« La mémoire est souvent la qualité de la sottise ».

F. R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

*« Il considère que sa tâche est de prendre l'histoire
à rebrousse-poil ».*

Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire ».

INTRODUCTION

*« Je ne sépare pas le passé de l'avenir,
le vertige de l'avant et celui de l'après ».*

Pierre Chaunu

L'histoire, la mémoire, la politique entretiennent des rapports si complexes et si ambigus que, s'intéressant à la vie des peuples, dans les temps définis par Fernand Braudel – géographique, social ensuite, individuel enfin –, tout chercheur doit les prendre en compte s'il veut traiter d'une nation, d'un État ou d'un peuple : quelles épreuves l'histoire impose-t-elle aux mémoires avant de les assimiler ? Quels risques l'usage politique de ces mémoires fait-il courir à l'histoire ? Comment, en somme, la propagande et la représentation, ces armes de la politique, viennent-elles influencer la mémoire des peuples et, donc, leur histoire ?

L'histoire, encore « jeune », de l'Argentine offre un exemple particulier de cette double influence : Juan Manuel de Rosas a dirigé vingt-trois années durant la province de Buenos Aires : tel est le fait historique. Sa contribution, indéniable, à la construction tout à la fois nationale, politique et identitaire d'un pays en devenir est l'objet d'analyses radicalement opposées que, poussés par des raisons diverses et également opportunistes, des mémorialistes et des politiques ont présentées et que des historiens ont soutenu et soutiennent avec une vigueur parfois proche de la polémique. Ainsi avons-nous deux images radicalement différentes de Rosas, restaurateur de la Loi et père de la nation argentine, tyran et fossoyeur de la République.

Si l'on entend par mémoire le souvenir subjectif et intériorisé de l'ensemble tantôt confus et disparate, tantôt ordonné et sommaire, de

choses et d'objets, de produits de nos sentiments aussi bien que de nos expressions et de nos dires, de nos manifestations sensorielles et intellectuelles ; si l'on considère que la mémoire est ce qui permet très précisément d'embrasser la totalité de ce que l'on croit avoir vécu, goûté, vu ou entendu, alors elle ne saurait se manifester que sous les traits de l'arbitraire, de l'individualisme, de la subjectivité, voire de l'égoцентризм. Aussi, les véhicules qu'elle retient pour se déployer s'exposent, tels des récits qui s'engagent dans les sentiers ouverts par l'histoire personnelle et collective de quelqu'un.

Qu'elle soit portée ou rapportée par une personne, toute histoire fait nécessairement l'objet d'une caractérisation dont il faut juger l'autorité à la lumière des effets que l'on cherche à produire, d'une part, mais aussi et, sans doute, plus essentiellement, à l'aune de ceux qu'elle induit in fine.

Peut-être, au reste, est-ce vers ce point précis que convergent les sens et l'essence des concepts de propagande et de représentation. En effet, à la faveur d'une transition historique singulière, touchant à une reconsidération de l'autorité — entendue, ici, comme « *autoría* » — historique de la mémoire, on a pu assister, au XIX^e siècle, à une série d'entreprises de reconstruction du passé national. Bien des pays s'y sont livrés par la voie d'une information souvent pour le moins contestable, parfois décalée et généralement produite a posteriori de faits, personnages et récits, afin de constituer et d'enrichir le patrimoine historique national.

S'intéresser de plus près aux constructions narratives qui, en Amérique latine, mirent en branle un tel processus de reformulation du passé national appelle une série de réflexions. L'une d'entre elles porte sur la dimension proprement idéologique de ces entreprises. Rien de très étonnant, si l'on considère en l'espèce que les élites nouvellement installées au pouvoir concurent et mirent en œuvre, bien souvent de manière systématique, un projet appelé à littéralement lé-

gitimer les Etats ayant, progressivement, pris corps à partir des débris des empires ibériques.

Une fois proclamé, il devenait indispensable à tout nouvel Etat national qu'il pût se prévaloir de fondements plus distinctifs que ceux que le hasard des batailles lui avait imposés. Telle était l'une des conditions pour qu'il s'affirme plus résolument face à ceux, notamment, qui lui étaient frontaliers. C'est pourquoi, aux différents combats, engagés essentiellement sur le plan militaire, contre l'ancien monde colonial, succéda une lutte, non moins difficile, pour la mise en évidence et en valeur de bases jugées permanentes, qui seraient difficiles à contester historiquement et qui, tout à la fois, représenteraient autant de critères de distinction d'avec les voisins.

L'histoire rosiste a laissé en Argentine deux traces et deux mémoires ; celle des vainqueurs et celle des vaincus. Ce qui les distingue, notamment, c'est naturellement le moment où elles ont pris corps et se sont imposées ; de ces temps non concordants résulte une autre source de différenciation, qui touche plus précisément à la nature de ces histoires respectives. L'on peut, en effet, reconnaître dans la première, du fait même des conditions dans lesquelles elle s'est exprimée originellement, des traits proprement étatiques. Produite par les hommes qui avaient chassé Juan Manuel de Rosas du pouvoir, cette histoire s'est assez naturellement imposée comme l'histoire officielle, celle qu'il convenait de transmettre aux générations futures, celle qui faisait loi. Celle, en un mot, qui circulait librement et paraissait incontestable. A cette première histoire, en faisait pendant une deuxième, longtemps souterraine et que l'on pourra qualifier de familiale, tant elle semblait ne pouvoir être librement divulguée qu'au sein de la sphère privée.

Introduire l'explication du mythe, c'est parfois pour l'intellectuel, en général, et pour l'historien, en particulier, une façon efficace et raisonnée de militer. Qui est donc Juan Manuel de Rosas ? Tout ce qui peut concourir à déchiffrer les aspects les plus troubles

et, par la force des choses, les plus intéressants de ce personnage sibyllin n'a-t-il déjà été découvert, publié voire seriné? Point de doute pour les historiens libéraux. Les hommes d'État qui ont succédé au « *Restaurador de las Leyes* » à la Présidence de la Nation et qui, souvent, se voulaient aussi historiens n'en doutaient pas.

Bartolomé Mitre, connu pour ses faits d'armes autant que pour sa plume acérée d'historien et de journaliste, l'a un peu rapidement réduit au statut de grand propriétaire terrien. C'est en sa seule qualité, ou presque, de « *representante de los intereses de los grandes hacendados y jefe militar de los campesinos* »¹ que Rosas aurait soutenu l'essor économique et social de Buenos Aires pendant près d'un demi-siècle. Sarmiento, développa une analyse plus fine, en imputant, à l'appareil progressivement mis en place par son adversaire le plus coriace, l'emprise imposée par la terre, ses hommes et ses intérêts, aux prémices d'une Argentine en voie de constitution et d'organisation. L'auteur de *Facundo* d'écrire que « *Rosas y todo su sistema aborto de la estancia : él tenía doscientas leguas de territorio suyo, y sus hermanos, fautores y generales reunieron más de mil* »². Mais peut-on, en toute objectivité, réduire Rosas à de simples catégories, exclusives de surcroît ?

Sitôt cette question posée, il en émerge immanquablement d'autres, plus complexes et essentielles, touchant plus particulièrement au traitement de son image. En effet, comme l'a bien souligné John Lynch :

[...] *todos estos juicios son acertados, pero no constituyen toda la verdad. En primer lugar, la base social del rosismo debe aún ser localizada con precisión. ¿Gozaba Rosas del apoyo de toda la clase terrateniente ? De haber sido así, ¿cuál fue el motivo de la revolución del Sur, en 1839, y de las deserciones de su causa en 1852 ? Hay cierta confusión también en lo concerniente a sus vínculos con los sectores populares. ¿Disponía Rosas de una fuerza masiva que lo siguiera*

1 Bartolomé Mitre, *Historia de Belgrano y de la independencia argentina* (6^e édition, 4 vol., Buenos Aires, 1927, IV, p.183-184.

2 « Situación social », *El Nacional*, 01.06.1857, *Obras de D.F. Sarmiento*, vol. 24, Buenos Aires, 1899, p.27.

*de entre los gauchos ? Si era así, ¿cómo respondieron a su severa política agraria ? ¿Y no existía acaso otro grupo, un sector urbano de artesanos y personal de servicio, cuya relación con Rosas todavía debe ser establecida ?*³

Point de regard univoque qui résiste à la complexité du personnage et aux tribulations de cette époque.

Aussi est-il particulièrement important d'accorder une valeur toute singulière au traitement, proprement dit, que réservèrent à son image et à son mythe, autant ses contemporains — partisans ou opposants — que par la suite ses futurs admirateurs ou pourfendeurs et d'analyser, au surplus, avec un regard vigilant et critique, les différentes représentations résultant de ces traitements. De celle qu'il a su diffuser au sein de la société de son temps, nous ne retiendrons pas les mêmes enseignements que de celle retenue, divulguée ou imposée, en d'autres temps et en d'autres lieux, par ses détracteurs, ses affidés, les plumes ou les regards qui lui étaient en quelque sorte étrangers ou, de façon plus singulière, par ceux qui se posaient en ses héritiers.

Plus que l'image statique, donc, davantage encore que la représentation forgée et reproduite et véhiculée au sein de l'opinion publique, passée et présente, aussi bien lointaine que proche du théâtre de sa vie, c'est le traitement dynamique de son image qu'il nous importe de décrire, d'abord ; de décortiquer, encore ; d'expliquer, enfin. Que sont des images formulées ? Intégrées ? Décrites, réfutées, oubliées ou tues, je veux bien comprendre mais est-ce utile ? Et qu'est-ce donc le bon vouloir de leur conscience ? Que vient-il faire ici ? Et les intérêts immédiats ? Quant à la forme plus subtile d'information pour laquelle j'hésite à rappeler que l'on pourrait émettre des réserves, en fait je la trouve surannée, maladroite et, sinon désabusée, injustifiée en effet !

Nombreuses sont, dès lors, les interrogations qui ne manquent d'émerger sur la voie empruntée par l'historien soucieux de déceler,

³ John Lynch, *Argentine Dictator. Juan Manuel de Rosas, 1829-1852*, Oxford, Clarendon Press, 1981 (trad. espagnole, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984), p. 10.

derrière l'image immédiate et superficielle que renvoient les événements, suscitent les comportements et suggèrent les écrits, le sens profond que ces derniers recèlent et qu'il nous revient de mettre au jour. Peut-être de Rosas, plus encore aujourd'hui que par le passé, se dégage-t-il une image trouble, une image dont on peine à percer le secret, tant elle semble résulter de représentations longuement mûries, qui ont su s'enrichir au fil du temps d'interprétations contradictoires, souvent confuses et pour le moins équivoques.

Faut-il, pour autant, reconnaître là un traitement de faveur, réservé pour des raisons obscures ou tout du moins partiales, à celui qui fut le grand ordonnateur de la province de Buenos Aires et le principal informateur de cet espace nouvellement indépendant ? Ne faut-il pas simplement imputer aux impératifs de cette période heurtée, la sévérité du regard porté sur les individualités qui exerçaient alors le pouvoir dans le Rio de la Plata comme ailleurs sur le continent ? Toute réponse tranchée serait insatisfaisante tant qu'après avoir été, à bien des égards, un personnage historique, Rosas, à défaut d'être "monumentalisé" comme San Martín ou Sarmiento, fut cependant érigé en sujet de controverse et donc en sujet à part entière et de plein droit de l'histoire argentine.

Or, ne revient-il pas à l'historien d'embrasser, dès qu'il le peut, la complexité et la conflictualité du passé qu'il se propose de soumettre à la question ? De l'embrasser tel qu'il a été perçu, subi, vécu, appréhendé et combattu ? S'imposent à l'historien deux impératifs dans cette entreprise de compréhension : sincérité et objectivité. Car, à l'instar de toute production intellectuelle, les représentations qui s'en dégagent produisent nécessairement des effets politiques et éthiques. C'est toute la difficulté de la gestion des récits mémoriels ; le cas de Rosas en est une parfaite illustration, comme l'a démontré la polémique qui a secoué la classe politique et intellectuelle argentine

en 2003⁴. Les propos ci-contre en témoignent assez clairement. A l'un des descendants de Domingo Faustino Sarmiento qui affirmait que :

No se puede rendir un homenaje a Rosas sobre la base de ofender la memoria de otro prócer. Pudieron ponerle Rosas a la plaza... Tanto el monumento como este cambio son motivos de exaltación a la violencia. Si hay algo que es sinónimo del degüello es Rosas », le député justicialiste Mario Pacho O'Donnell répliquait : « no soy rosista sino que soy un historiador y estoy en favor de la unidad nacional y las calles de Buenos Aires son la antítesis de la unidad nacional.

Comme nous nous engagions, à Buenos Aires, dans nos premières explorations des Archives nationales, venait de s'ouvrir dans le pays un débat pour le moins houleux qui rappela, non sans émotion, la lutte passionnée opposant jadis rosistes et sarmientistes, unitaires et fédéraux. A l'initiative de Pacho O'Donnell, ce qui n'était alors qu'un projet de loi proposait qu'à un tronçon de l'avenue Sarmiento — entre celle du Libertador et la Plaza Italia — soit donné le nom du Brigadier Général Juan Manuel de Rosas. C'est précisément dans ce coin du quartier de Palermo que se trouvait la résidence principale du « *caudillo* ».

Les échanges entre historiens furent parfois envenimés, les accusations de manipulation politique fusèrent ; le couple dichotomique civilisation/barbarie rapidement remis sur la table ; tous les arguments osés, pour répondre à une question pourtant simple dans sa forme, bien que particulièrement complexe dans les réponses qu'elle pouvait souffrir : Rosas mérite-t-il pareil traitement ? Que devait-on y voir : une simple correction apportée quoique tardivement — mais ne vaut-il pas mieux tard que jamais ? —, à une grande injustice de l'histoire ? Il n'est pas inintéressant, à ce stade, de rappeler que c'est à un ancien président justicialiste, le péroniste Carlos Saúl Menem, que l'on doit le rapatriement des cendres du « *Restaurador de las*

⁴ Nous aurons l'occasion de revenir, plus avant, sur ce point. Nous renvoyons, d'ores et déjà, aux articles consacrés, au moment des faits, à cette question par le quotidien *La Nación* et qui se trouvent recueillis dans les annexes.

Leyes ». Le fait que le séjour britannique de Rosas ait été, in fine, plus long que sa vie argentine n'a bien entendu rien d'anecdotique.

A l'image de toute discipline académique, l'histoire invite à la controverse, plus qu'elle ne cherche à l'éviter. Pour une raison assez simple : la controverse est de ces réactifs sous l'action desquels se précipite la vérité. A l'instar du Neveu de Rameau, tel qu'il nous est décrit par Diderot, au début de son texte, ne peut-on y voir, précisément : « un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison » ; bref : « un grain de levain qui fermente et qui restitue chacun à chacun, une portion de son individualité naturelle.[qui] secoue, [qui] agite, [qui] fait approuver ou blâmer; [qui] fait sortir la vérité » ?

Le traitement réservé par l'histoire à la figure de Juan Manuel de Rosas ne nous invite-t-il pas, dans une certaine mesure, à mener une réflexion de cette nature ? Y voir un grain de levain qui fermente, qui renvoie par là même, à une vieille chimie, à celle de la fermentation traditionnelle de la bière ou du vin ; à une réalité chimique, en un mot, à laquelle on était très attentif déjà au XVIII^e siècle devant permettre de mieux saisir les raisons des uns et des autres, celles de ses détracteurs aussi bien que de ses partisans ? Suivre une telle voie pourrait permettre, en quelque sorte de restituer à chacun son individualité, en procédant à une juste décomposition de ce qui est composé dans les autres. Lui-même un composé de divers éléments, par sa présence Rosas ne saurait-il décomposer la société, en révéler au mieux les éléments dont elle est constituée ?

Dans ce cadre, il semble plus que jamais opportun de plaider pour l'exercice d'une histoire scientifique qui reconnaisse aux voix, conclusions et approches discordantes, un espace de liberté. Il revient à l'histoire, à celle qui invite à embrasser les controverses plutôt qu'à les taire ou à les renier, de mener ce travail de recherche de la vérité. A condition de respecter les normes du milieu savant et de ne pas se laisser aller à des querelles insipides ni à des disputes politiques sans

grand intérêt, l'histoire avance. C'est en s'engageant, effectivement, dans un tel chemin qu'elle gagne en substance et en profondeur, qu'elle s'enrichit et apprend, au besoin, à s'infléchir. Lorsqu'on regarde la violence stupéfiante avec laquelle, encore en 2003, on pouvait échanger autour de la figure de Rosas, l'on prend la pleine mesure de ce qu'il revient sans conteste à l'histoire d'assumer, forte d'un consensus et d'une délimitation de l'espace de la discorde, la complexité du passé tel qu'il a été perçu et vécu, tel qu'il a été dit et raconté.

Que ce soit l'historien professionnel qui s'y penche ou le simple curieux qui s'y intéresse, quelle place peut-on accorder ou reconnaître à la passion dans l'étude de la mémoire, de l'histoire, de l'oubli ? En réponse à l'afflux d'immigrants, perçus alors comme une préoccupante menace de dissolution de l'identité nationale des Argentins, on a assisté à l'introduction, puis à la consécration, d'une instruction et d'une histoire officielles. En a résulté une étatisation de l'histoire, avec tous les travers et les limites qu'une telle démarche comporte. Curieusement, c'est en vue d'atteindre des objectifs singuliers en matière de normalisation et d'intégration qu'une telle décision avait été prise. Quelle différence de fond, alors, avec l'entreprise propagandiste de Juan Manuel de Rosas ? Intégrer et fixer, normaliser et unifier ; ces mots parcourent les discours du « *Restaurador de las Leyes* » et en expliquent les manifestations. Ils permettent aussi d'en mieux saisir la teneur et d'en apprécier le sens.

Comme l'a souligné John Lynch, dans la biographie qu'il lui consacra au début des années 1980, avant même donc que l'Argentine ne s'engageât dans la guerre des Malouines et que sa dépouille ne fût rapatriée à Buenos Aires, par les bons soins du Président Menem, Juan Manuel de Rosas, estanciero, caudillo, gouverneur de la province de Buenos Aires entre 1829 y 1852, laissa perplexes les historiens de la période durant plus d'un siècle. Et d'ajouter que rares furent, à l'étranger, les auteurs qui, de près ou de loin, décidèrent de

s'attaquer à son histoire, afin de mieux l'expliquer. Difficile de mieux caractériser le sentiment dont est immédiatement saisi tout chercheur qui s'intéresse au phénomène rosiste : perplexité et stupéfaction, tels sont les termes qui s'imposent.

Il faut faire acte de mémoire⁵, s'interroger sur le sens des événements qui peuplent la vie des hommes, les influencent, les modifient, les inspirent, voire les créent. Tout historien se doit de respecter la mémoire. Cette mémoire, disons-nous, dans ce qu'elle a tout à la fois de patrimonial et de vivant, de précieux et d'instable, de cérémonial et de proprement historique. Bref : la mémoire telle que mise à jour, au quotidien. En un sens, cette actualisation ne manque de se faire de manière quelque peu paradoxale, notamment si l'on voit dans la mémoire le réceptacle et la relique de ce qui est appelé à être toujours déjà énoncé. Mais il est, plus particulièrement, un devoir de mémoire proprement dit auquel nul ne devrait se soustraire, devant lequel — nous ne le rappellerons jamais assez — nul ne doit se défilier.

D'aucuns, en Argentine, parleront volontiers de révisionnisme historique et n'hésiteront point à faire le procès de ceux qui, de loin ou de près, par la voie du récit ou de l'article, s'emploient — et sans doute continueront-ils, au reste, de le faire — à exposer non sans critique ni souci d'objectivité, l'histoire du rosisme, non tant exclusivement comme elle s'est écrite, dans les violences et bouleversements si difficilement dissociables d'un contexte historique extraordinaire, mais encore comme elle a été écrite, tandis que ce système potestatif se déployait et prenait racine localement, puis allait se déversant, dans la sphère publique autant que dans la privée, dans la capitale d'abord, avant de gagner progressivement le reste de la province de Buenos Aires et de s'étendre plus brusquement mais non moins effica-

⁵ D'après *Le Dictionnaire Étymologique du français*, Paris, Le Robert, 1989, le terme « mémoire » renvoie en premier lieu à une « préoccupation », puis à un « souvenir ». Il provient du germanique got. *Maurnan* « avoir soin de », frq. **mornan* « être triste » et angl. *to mourn* « déplorer ». En latin *memor* « qui se souvient », d'où *memoria* « mémoire » et *memorare* « rappeler », que l'homonymie et la synonymie ont rapprochés du verbe *memini* « se souvenir ».

cement, enfin, au reste d'une Argentine qui, pour ainsi dire, était à l'époque un espace en pleine mutation.

Indéniablement, l'intérêt des Argentins pour leur passé est une formidable source de clivages et de divisions ; il l'a été depuis l'indépendance et nous ne pourrions que regretter qu'avec le temps il cesse de se faire sentir. Plutôt que d'y voir un mauvais signe, ne peut-on reconnaître là une manifestation salubre de la vie et du dynamisme de la réflexion historique en Argentine ? Au cours de sa jeune histoire, bien nombreux furent les débats fondamentaux qui contribuèrent à la définition de ce qu'être argentin voulait dire. Il apparaît, en outre, que les plus tendus d'entre eux portèrent systématiquement sur les origines et le sens mêmes de la nationalité argentine. Raison d'autant plus forte pour que l'on accorde à la période rosiste de l'histoire de ce pays toute l'attention qu'elle mérite, l'un des propos du présent travail étant in fine de définir la nature de la contribution apportée par l'appareil propagandiste rosiste à la définition d'une nationalité puis d'une nation proprement argentines. C'est l'une des hypothèses de travail que nous avons retenues.

L'animosité que suscite la figure de Juan Manuel de Rosas est une donnée que même le moins averti des observateurs ne saurait ignorer. Se pose alors inmanquablement la question de savoir à quoi l'on peut imputer que pareille soif de passé s'exprime si violemment dès lors qu'il est question du Restaurador de las Leyes. Contrastant fortement avec le peu de dynamisme et d'autonomie de l'histoire professionnelle, sans doute l'obsession latente autour de l'identité y est-elle pour quelque chose ? D'aucuns se plurent à opposer au vide laissé par la discipline historique l'enthousiasme avec lequel le révisionnisme argentin, mouvement singulier de contre-histoire militante, s'imposa au début du XXe siècle comme l'un des principaux réformateurs de l'historiographie de la période.

Bien qu'initialement minoritaire, cette cellule intellectuelle animée par des plumes aussi acérées que celle des frères Julio et Rodolfo

Irazusta ou encore de Manuel Gálvez, pour n'en citer que trois, s'employa à prendre à rebrousse-poil les principales idées qui avaient, pendant près de cent ans, structuré et perpétué l'imagerie anti-rosiste. En un sens, ce mouvement parvint à consacrer les mandats de Rosas à la tête de la province de Buenos Aires en référence fondamentale des batailles politiques autant que des disputes idéologiques ayant jalonné le XXe siècle argentin, en général, et plus encore sans doute, l'espace proprement mythique de la « véritable argentinité », en particulier.

Fruit d'une déroute historique autant qu'identitaire, allant puiser dans les idées développées en France par Charles Maurras, la substance de sa pensée, le courant révisionniste apparut rapidement comme le héraut d'un nationalisme novateur s'appuyant sur une entreprise quelque peu désespérée pour doter l'Argentine d'une identité qui lui faisait cruellement défaut. Or, c'est autour de la figure de Juan Manuel de Rosas et de son héritage que se cristallisèrent les polémiques les plus passionnées au sein des différentes composantes politique, culturelle, sociale et intellectuelle de la société argentine. Peut-être cela explique-t-il, en outre, que le péronisme eut tôt fait de récupérer ce mouvement pour en faire l'un de ses précurseurs culturels.

Qu'on le veuille ou non, Rosas s'est progressivement imposé comme un saisissant miroir où se reflètent les contradictions les plus flagrantes de la société argentine. En mettant en lumière le décalage saisissant ayant toujours existé entre les représentations d'une Argentine se revendiquant comme le pays le plus civilisé et le plus européen du continent sud-américain et une réalité historique s'obstinant à nous démontrer précisément le contraire, cet homme apparaît, en quelque sorte, comme le point où se croisent et se complètent, plus qu'elles ne s'opposent, les diverses facettes d'une Argentine toujours en voie de définition et de constitution.

De révisionniste, pourtant, ce travail n'a rien ; l'objet de ce travail n'est pas tant de réviser que de préciser : à la contradiction, il

préférera la mise à jour. Pour autant, que dire de ceux dont le propos consiste délibérément, sur la base d'une analyse souvent pour le moins imparfaite et biaisée, à nier, fausser ou pis : à inventer, sans discernement aucun, événements et décisions, voire à prêter intentions et ambitions ambiguës à un personnage dont on ne saurait trop souligner combien il agglutine et cristallise, encore aujourd'hui, autour de sa personne, controverses et dédits, critiques et mésententes, espoirs et déceptions ?

S'il est difficilement contestable que Juan Manuel de Rosas fut appelé à jouer un rôle central dans le vaste, lent et non moins pénible processus historique et politique de formation de l'Etat, de gestation heurtée d'une nation et, au-delà, de formulation d'une nationalité proprement argentine, la valeur de son héritage est quant à elle encore très largement débattue. En un sens, donc, plutôt que de réviser ou « révisionner » la période rosiste de l'histoire argentine, les pages qui suivent s'emploient bien plutôt à la revisiter, telle qu'elle s'est façonnée de la main et par les mots de ce personnage que nul ne saurait laisser indifférent.

La clairvoyance, la lucidité et la vertu étant peut-être les qualités les plus utiles à l'historien, il est des « males de la memoria »⁶ qui ne doivent ni nous entraîner dans des sentiers inexplorés ni nous induire en erreur. Il est d'autant plus fondamental, de surcroît, de s'en rappeler, qu'ils s'imposent à nous, telles des évidences. Souvent, il est dit que l'histoire est écrite par les vainqueurs. Défaits, les vaincus se voient privés successivement de toute publicité et de toute parole. Après avoir agi et combattu, après avoir essuyé les violences infligées par les armes, les voilà exposés à une autre forme de violence, d'une tout autre nature, celle-ci : la violence dont seul le verbe a le secret et qu'alimentent tantôt silencieusement, tantôt malicieusement, les mots et les choses.

⁶ Diana Quattrocchi-Woisson, *Los males de la memoria*, Buenos Aires, Emecé, 1995.

Il apparaît d'ailleurs, à cet égard, que la période que nous nous sommes proposé d'étudier, celle du rosisme⁷, en général, et plus particulièrement le deuxième passage du Restaurateur des Lois à la tête de la province de Buenos Aires, s'inscrit parfaitement — et non moins curieusement, pourquoi se priver de le souligner ? — dans une telle logique. En effet, cette formule prend tout son sens, sitôt qu'est mise à nu la profondeur de la partialité d'aucuns, fussent-ils historiens en herbe ou reconnus par leurs pairs, simples citoyens appâtés par la curiosité qu'il suscite ou hommes de lettres ; bref : de tous ceux qui continuent de ne reconnaître en la figure de Juan Manuel de Rosas, en ce qu'il incarne et représente, qu'un de ces accidents malheureux de l'histoire ; plus extrêmes, certains se sont essayés à y voir un personnage sans histoire.

Non qu'il n'en ait point — il serait absurde de soutenir pareille idée — mais sans doute, et de façon bien plus intéressante, parce qu'il est doté d'une trop vaste profondeur historique et que cela ne peut, bien entendu, que mal seoir aux tenants de la bien pensante et bien nommée historiographie officielle. Histoire inaugurée précisément par ceux qui, durant son mandat, et surtout après qu'il eut quitté ses fonctions, l'ont combattu avec force virulence et détermination, par la voie des textes, récits et histoires conçus, organisés, manipulés et structurés, de telle sorte que le mythe rosiste qui, matériellement, prenait corps s'en trouvât mieux informé.

Comment expliquer que Rosas ait fait l'objet d'un tel acharnement de la part de ses détracteurs ? Et surtout que ce dernier se soit inscrit, si durablement, dans la jeune histoire argentine ? L'oublier : à quel titre ? Lui refuser honneurs et égards réservés à ses successeurs et à ceux l'ayant précédé aux responsabilités : pour quelle raison ? S'il est une certitude concernant les années 1830-1850, c'est bien celle-ci : elle est reconnue péniblement, elle suscite la controverse et

⁷ Le premier gouvernement Rosas a été écarté, à dessein, de cette étude. Aussi les bornes chronologiques considérées sont-elles 1835 et 1852.

divise plus qu'elle ne rapproche ; elle exacerbe les points de vue plus qu'elle ne les fédère ou synthétise. En un mot : elle instruit, en reprenant le titre de l'un des plus beaux ouvrages d'Alejo Carpentier, un véritable partage des eaux, dans l'opinion publique.

Ce clivage entre pourfendeurs et admirateurs du rosisme se double, de surcroît, d'une autre opposition structurante dans l'histoire nationale : celle où se font face fédéraux et unitaires, où se contredisent discours élitistes et politiques populistes. Tandis que l'une est allée de pair avec une ouverture sur l'Europe, l'autre s'est nourrie d'un anti-impérialisme extrême — de gauche comme de droite, au demeurant — et a toujours flirté avec les régimes totalitaires, parfois, autoritaires, souvent. Prendre aussi ces éléments en compte devrait permettre de mieux voir dans quelle mesure les affrontements autour de la personne de Rosas débordent, en réalité, le terrain de la seule mémoire pour s'inscrire plus résolument et non moins ouvertement au cœur même des conflits qui agitent la société et la culture argentines et de préciser en quoi tout ceci concerne naturellement son passé, mais aussi et sans doute de façon plus émoustillante son avenir.

En un mot : l'un des propos premiers de ce travail est, en quelque sorte, d'ôter le voile qui s'est rapidement et ouvertement abattu sur quelques uns des aspects les plus originaux de la vie politique, économique, sociale et culturelle de l'Argentine des années 1830-1850. Et en un sens, il s'agit dans cette démarche d'intégrer à l'analyse de la période autant la « vision des vaincus »⁸ que celle des vainqueurs, afin de mieux déterminer par cette même voie — fût-ce au prix d'une histoire rétrospective — ce qui, dans les agissements, l'idéologie, la politique et plus largement le personnage de Juan Manuel de Rosas a contribué à la définition de la nationalité argentine, dans le vaste processus ayant progressivement conduit des Américains à s'ériger péniblement en Argentins, à part entière. C'est à ce niveau

⁸ Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.

précis que s'imbriquent et se complètent, plus qu'elles ne s'opposent, propagande et représentations.

Après tous les ouvrages et articles consacrés à Rosas, quelle contribution particulière peut-on attendre de ce pages ? Sans doute est-elle autant méthodologique que plus concrètement matérielle, l'ambition de ce travail étant de saisir le phénomène propagandiste, le comprendre dans l'ensemble de ses rapports tendus et suivis, complexes et insoumis, souvent variables et parfois inattendus, avec le concept particulièrement lâche de représentation. Un tel travail nous conduira à nous interroger sur les ressorts et les visées de cette représentation, à en préciser les acteurs et les modes, aussi bien que les lieux et les temps. Si l'on part du principe que le régime rosiste mit littéralement en place un appareil propagandiste, on sera amené à proposer des réponses à des questions telles que : cette propagande fit-elle l'objet d'un déploiement naturel ou orchestré ? La démarche propagandiste de la part du régime fut-elle créée de toutes pièces ou simplement encadrée et instruite ?

Et nous nous emploierons à le faire, au reste, dans tous ses aspects : historique et économique, religieux autant qu'ethnique ou sexuel ; culinaire, encore ; moral, enfin. Et, autant que faire se peut, en mettant à contribution toutes les méthodes susceptibles d'éclairer la compréhension de la trace proprement historique laissée par les années rosistes sur l'histoire argentine : histoire sociale, anthropologie, géographie humaine, diététique, psychanalyse. Tel un produit complexe, aspirant à cette sensibilité à l'histoire totale, conçue jadis par les grands avant-gardistes et maîtres à penser que furent Fernand Braudel, Marc Bloch ou Lucien Febvre. Ce travail se veut comme dynamité par des faits concrets, saisis au-delà du fait même ou de la simple trace documentaire écrite, de l'observation lisa y llanamente touristique, du récit univoque ou de l'analyse inachevée.

Le déchirement d'une mémoire nationale entre celle des vaincus et celle des vainqueurs n'a en soi rien d'exceptionnel ; il semble même

assez difficile de soutenir qu'une nation moderne ait été épargnée par un tel phénomène. Pour autant, seule une conjoncture très singulière permet qu'un tel déchirement entraîne davantage que des escarmouches, entre les contestataires amateurs et les historiens professionnels, des débats passionnés durablement alimentés par quelques cercles intellectuels restreints et que ces derniers, qui plus est, parviennent à agir sur l'opinion publique. C'est elle qui permet de comprendre que, progressivement constitué en mouvement aspirant à sa professionnalisation et à son institutionnalisation, le courant révisionniste soit parvenu à contribuer à l'enrichissement de notre connaissance de la période sur laquelle porte ce travail, en mettant en lumière d'autres significations politiques ayant transformé une controverse locale sur le passé en un affrontement global portant sur l'avenir de l'Argentine.

PARTIE I

1. Espaces et territoires: une nation pour le désert argentin

1.1 Une « Argentine » rosiste ?

L'empire espagnol, comme tout autre, était constitué d'espaces ; point de frontières, hormis des divisions administratives pour faciliter la gestion au sein des différentes vice-royautés, mais des zones tampons qui lui donnaient son expression géographique particulière ; pas de politique d'expansion territoriale précise mais des accroissements circonstanciels qui, au gré de batailles gagnées, favorisent l'essor d'un espace géographique dominé, dont il arrive, disons-nous, qu'il ne soit pas toujours occupé. Notre propos, dans la cette partie de notre travail, est d'explorer et d'analyser l'importance de Juan Manuel de Rosas dans la définition d'un territoire pour l'Argentine. Toute nation se constitue sur la base d'un territoire. Comment en a-t-elle été pourvue ? Quelle incidence, ce processus eut-il sur la représentation de l'Argentine et sur celle que ses habitants se faisaient non seulement d'elle, mais aussi et surtout d'eux-mêmes ? En ce sens, nous montrerons dans quelle mesure Rosas eut un rôle décisif dans la délimitation du territoire argentin et nous expliquerons le sens de sa contribution à la théorisation de la notion d'Argentine.

Un empire ne s'inscrit pas dans une logique frontalière. C'est dans la définition de zones tampons qu'un empire trouve une expression géopolitique particulière. Dans une perspective historique, on peut rappeler que ceci est particulièrement vrai dans le cadre des empires portugais et espagnol. Le traité de Tordesillas (1494) et, après lui, ceux de Madrid (1750) et de San Ildefonso (1777) consacrèrent un cadre juridique ayant défini, dès le XVIII^e siècle, deux espaces coloniaux concurrents : l'espace colonial espagnol et l'espace colonial portugais. La mise en place et la généralisation progressive, dans la colonie brésilienne, de la politique de l'« *uti possidetis de facto* » repoussa les frontières de l'empire portugais à l'Ouest, comme au Sud. Ainsi cette politique résolument expansionniste conduisit-elle ensuite à l'occupation de la « *Provincia Cisplatina* », ainsi qu'à une pression

accrue sur le fleuve Paraná et sur la région de l'actuelle province de Misiones. Et ce, bien que les traités de 1750, 1777 avant celui de Badajoz en 1801 eurent reconnu aux Espagnols des droits sur la « *Banda Oriental* ». Nul doute que, pour les autorités portugaises, les frontières naturelles de leur empire allaient jusques au bassin de la Plata, où elles avaient fondé, il convient de le rappeler, le port de Colônia do Sacramento en 1680.

On comprend alors mieux l'obsession des autorités « *porteñas* » de résister à cette pression en affirmant la juridiction de l'Argentine sur la « *Banda Oriental* », tout comme la politique étrangère d'opposition au Brésil, menée par Rosas sur le continent américain. À partir du moment où l'Empire espagnol fut démantelé, où émergèrent, à partir d'un espace aux contours encore mal déterminés, différentes unités spatiales distinctes, mais très mal différenciées, la question de la définition des frontières nationales se posa immédiatement. Le projet de Rosas consistait à reformer l'espace du vice-royaume et, par-là, à créer une nation sur un territoire, où plutôt de donner en effet un territoire à une nation en devenir.

Plus que toute autre possession espagnole sur le continent sud-américain, l'Argentine du début du XIX^e siècle est un désert qui isole les centres urbains hérités de la période coloniale, un désert parfois considéré, en raison de dimensions jugées déraisonnables pour l'appareil administratif restreint dont la Couronne disposait sur place pour gérer ses colonies, comme un fardeau. « *El mal que aqueja a la República Argentina es la extensión* »⁹, écrivait Sarmiento dans *Facundo*.

Lorsque, en 1810, l'Argentine commence à s'émanciper de la Couronne espagnole, l'élite « *criolla* », dont les principaux éléments étaient concentrés à Córdoba et à Buenos Aires — deux villes étrangères, à bien des égards, l'une à l'autre — eurent à affronter cette dure réalité même si les dimensions de l'Argentine d'alors étaient au-

⁹ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.9.

trement plus réduites que celle que nous connaissons aujourd'hui. Dans un classique de l'historiographie argentine consacrée à la période, Tulio Halperín Donghi pointe la nature profonde de l'Argentine, d'en décrire la singularité vis-à-vis des autres pays latino-américains. Selon lui, cette exceptionnalité repose sur l'actualisation d'un projet politique résolument global et durable : l'émergence d'une nation à partir de la définition d'un territoire national. C'est bien ce qu'il entend, lorsqu'il écrit que :

*Sólo allí iba a parecer realizada una aspiración muy compartida y muy constantemente frustrada en el resto de Hispanoamérica: el progreso argentino es la encarnación en el cuerpo de la nación de lo que comenzó por ser un proyecto formulado en los escritos de algunos argentinos cuya única arma política era su superior clarividencia*¹⁰.

Le grand historien a beau jeu de louer l'œuvre des intellectuels de la génération de 1837 ; il oublie de rappeler, ce dont nous ne saurions cependant lui tenir rigueur, que l'instigateur de ce mouvement n'est autre que Rosas. Les Alberdi, Sarmiento, Echeverría — pour ne citer qu'eux — s'affirmèrent avant tout comme les tenants d'une Argentine autre que celle de Rosas, dans la mesure où ils tenaient un discours contraire à celui du Gouverneur.

Peut-être peut-on invoquer le concept hégélien du « travail du négatif », pour éclairer notre propos. Dans la logique dialectique de Hegel, ce travail correspond à la science du mouvement de l'histoire, qui détruit et conserve à la fois ce qu'elle engendre. C'est bien cela que le travail du négatif : « un travail dur et forcé sur soi-même », qui assure l'enfantement des moments nouveaux dans la scission, la terreur, la déchirure, la séparation. De sorte que l'émergence de la nouvelle figure a pour condition absolue la dissolution de l'ancienne. En ce sens, le négatif ne représente nullement le Mal, comme ce serait le cas dans une philosophie morale, mais bel et bien un moment nécessaire à la transformation de la culture, au passage d'une figure à une autre. Selon lui, notre temps est un temps de gestation et de transi-

¹⁰ Tulio Halperín Donghi, *Un desierto para la nación argentina*, Centro Editor de América Latina, 1982.

tion, une nouvelle période. Ayant rompu avec le monde de son être-là et la représentation en cours jusqu'à maintenant, l'esprit est sur le point d'enfouir ce monde dans le passé et, ce faisant, il n'est impliqué que dans le travail de sa propre transformation.

Rosas a le grand mérite d'avoir assumé et assuré, le premier, la reconnaissance effective de l'indépendance argentine. Les engagements diplomatiques de Rivadavia, notamment le traité d'amitié signé en 1825 avec la Grande-Bretagne, par lequel on reconnut à celle-ci le statut de nation la plus favorisée, avaient conduit, inéluctablement, à une mise sous tutelle économique et commerciale de ce pays neuf, dont les élites ne rêvaient déjà, depuis la fin du XVIII^e siècle, que par les Lumières.

Afin de conforter le sentiment d'appartenance nationale des Argentins, en les dotant, pour ce faire, d'un territoire souverain, appelé à être le support géographique de l'État argentin, Rosas sut conduire à terme un double processus : d'abord de renforcement des frontières extérieures, aux marges de Andes (rapports avec le Chili), au Nord (rapports avec la Confédération Pérou-Bolivie du président Santa Cruz), et dans la région de la Mésopotamie argentine (rapports avec le Paraguay de Francia, l'Uruguay libéré par Artigas et tombé ensuite sous la coupe de Rivera), et enfin avec le Brésil, lui-même puissance impérialiste.

Trois concepts, forgés à l'époque coloniale, déterminèrent l'impérialisme et le nationalisme brésiliens tel qu'ils s'exprimèrent au XIX^e siècle. Premièrement, l'esprit bandeirante¹¹ conquérant et impérialiste. Deuxièmement, l'idée des frontières mouvantes, résultat de la politique de l'« *Uti possidetis de facto* », politique du fait accompli initiée par le créole de Santos, Alexandre de Gusmão, en 1750. Cette

¹¹ Hommes de terrain ayant pénétré, à partir du XVII^e siècle, l'intérieur du Brésil à la recherche de richesses minérales ou d'indigènes à réduire en esclavage, les bandeirantes furent les principaux artisans de la conquête de l'intérieur et de l'augmentation des limites territoriales du Brésil au-delà de celles définies par le Traité de Tordesillas.

idée fut à la base de toute la conception géopolitique des stratèges brésiliens jusqu'au régime militaire issu du coup d'État de 1964. Troisièmement, la conception géopolitique brésilienne selon laquelle les frontières politiques doivent correspondre aux frontières géographiques naturelles et, par conséquent, celles-ci devaient aller jusqu'au Río de la Plata, au sud¹². Nous aurons l'occasion, dans ce cadre, de mettre l'accent sur le contentieux ayant opposé l'Argentine au Brésil à propos du Paraguay mais surtout à propos de la « *patria chica* », l'Uruguay¹³.

On s'intéressera ensuite à la conquête qui fut menée en vue de la constitution d'un espace intérieur. Il faut dégager, dans cette conquête, deux perspectives solidaires, qui sont d'une part la politique centrifuge d'expansion de la province de Buenos Aires conduite, dès 1833, par Rosas à l'occasion de la première Conquête du Désert, et d'autre part la politique centripète de fédéralisation et d'intégration des différents îlots dont était composé le pays, hérités de la guerre d'indépendance et des guerres civiles qui s'en étaient suivies.

A partir d'un espace indéfini et donc, dans une certaine mesure, malléable à souhait, Rosas s'efforça de définir un territoire pour l'Argentine. En un sens, c'est lui qui fit l'Argentine, qui lui donna une réalité géographique, mais également politique, économique et culturelle singulières. Du milieu des années 1830 jusqu'à la défaite de Caseros, il s'efforça de défendre et de poursuivre un projet et une vision géopolitiques lui appartenant en propre. Il était inconcevable pour lui de penser le sort - et en quelque sorte la mission - de l'Argentine, en dehors de son projet de reconstitution du « *virreinato du Río de la Plata* », lequel représentait, à ses yeux, l'espace naturel de domination de l'Argentine, en général, et de Buenos Aires, en particulier.

¹², Pour davantage de précisions, nous renvoyons à un article de Jean-Yves Mérian : « Le nationalisme brésilien en Amérique du Sud au XIX^e siècle et début du XX^e », *Revue du CRINI*, Université de Nantes, 2^e trimestre 2003.

¹³ Ce contentieux est historiquement daté : en effet, avant d'être annexée par le Brésil sous le nom de « *Provincia Cisplatina* », en 1816, la « *Banda Oriental* » appartenait à la vice-rayauté du Río de la Plata.

A cela, apportons quelques précisions : comme ne manque pas de le souligner Juan Bautista Alberdi, à maintes reprises, Rosas n'intégra intellectuellement et politiquement que fort mal la rupture engendrée par l'indépendance. Il suffit, pour le comprendre, de voir comment, au contrôle exercé par l'Espagne vint se substituer l'autorité imposée par Buenos Aires à l'ensemble de la Confédération argentine, ainsi qu'aux pays voisins sur lesquels Rosas entendait exercer un pouvoir qu'il jugeait naturellement et historiquement légitime.

Telle est la base de l'américanisme du gouverneur portègne, dans ses versants politique et diplomatique ; et, c'est précisément cela qui le distingue de San Martín et de Bolívar. Bien entendu, les assises de ce pouvoir étaient assez fragiles au milieu des années 1830. Les disparitions, bienvenues et décisives pour bien des raisons, de Quiroga, le « *tigre de los llanos* » en 1835, puis de López, caudillo de la puissante province de Santa Fe, en 1838, permirent à Rosas d'étendre son emprise à l'ensemble du pays.

Il est un rapport extrêmement intéressant entre l'évolution de la politique étrangère menée par Rosas et ses effets sur la politique intérieure, en particulier en ce qui concerne les rapports de pouvoir entre Buenos Aires et les autres membres de la Confédération. C'est à ce niveau qu'il nous faut situer l'ambiguïté fondamentale de l'œuvre de Rosas dans le processus historique et politique de formation de la nationalité argentine. Halperín Donghi résume, avec lucidité, cette dualité fondatrice de la personnalité de Rosas en tant qu'homme d'État :

*Si la acción de Rosas en la consolidación de la personalidad internacional del nuevo país deja un legado permanente, su afirmación de la unidad interna basada en la hegemonía porteña no sobrevive a su derrota de 1852*¹⁴.

À ce titre, on peut avoir un avis réservé sur l'action de Rosas. C'est d'ailleurs sans doute ce qui la prédispose à être rangée, par

¹⁴ Tulio Halperín Donghi, *Un desierto para la nación argentina*, Centro Editor de América Latina, 1982.

nombre d'historiens argentins, dans cette catégorie épistémologique que Michel Foucault qualifie de « savoirs assujettis »¹⁵ et qu'il définit comme des savoirs ensevelis de l'érudition et comme des savoirs disqualifiés par la hiérarchie, à la fois des connaissances et des sciences. Il distingue aussitôt deux genres de savoirs ensevelis : les contenus historiques ensevelis et la série de savoirs disqualifiés comme savoirs non conceptuels, comme savoirs insuffisamment élaborés.

Par-delà les torts qu'on lui impute parfois trop hâtivement, Rosas incarna, toute sa vie durant, l'esprit argentin ; il incarna ce que l'argentinité voulait dire — pour reprendre une expression toute malarméeenne — et donna un sens à la profonde originalité et au caractère primitif qui l'anime. Le gouverneur de Buenos Aires sut effectivement faire correspondre deux tendances inhérentes à l'être argentin : il fut à la fois le fondateur de l'argentinité et le garant des valeurs héritées de la période coloniale. Nous tâcherons de montrer pourquoi et surtout comment il parvint à concilier ces deux éléments dans le souci de préserver l'indépendance de son pays, d'en défendre la souveraineté, afin de mieux en affirmer l'identité.

¹⁵ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p.8-9.

1.2 Le projet géopolitique de Rosas et la notion d'espace naturel

Juan Manuel de Rosas apporta une contribution décisive et définitive, pourrait-on dire, à la consécration de l'Argentine comme État souverain, reconnue par la force des choses comme tel par des puissances étrangères à la réalité argentine et américaine, mais soucieuses de s'implanter dans une région- le Río de la Plata - jugée stratégique dans la régulation de nouveaux rapports de force, alors que l'Europe, gagnée par une fièvre impérialiste dont les effets se faisaient sentir dans la concurrence commerciale, s'engageait dans un nouveau processus de colonisation à travers le monde. Rosas se montra intraitable face à toute action visant à recoloniser l'Argentine; il défendit un pays soucieux de préserver et d'affirmer, contre vents et marées, son identité duale. Il se donna les moyens d'opposer au néocolonialisme, dont la Grande-Bretagne se faisait le héraut depuis le traité de 1825, un interventionnisme réaliste en matière de politique étrangère.

L'attitude de Rosas face aux différentes menaces qui pesaient sur son pays motivèrent sa politique étrangère à la fois au niveau continental et au niveau international. Il semble, de fait, que nous puissions voir dans le projet géopolitique qu'il entendait donner à l'Argentine un double souci, répondant à une double stratégie. La volonté de Rosas de mettre en œuvre une politique de définition des frontières extérieures du pays, consciente de son importance pour l'affirmation d'une Argentine, « *patria grande* » conditionna la rigueur, le réalisme et la constance, avec lesquels il géra la politique étrangère de son pays. C'est à ce niveau que se situe la contribution la plus décisive de Rosas, d'ailleurs unanimement reconnue et saluée par les différents courants historiographiques argentins. C'est, au reste, l'un des seuls point sur lesquels nous puissions parler de consensus, s'agissant d'un personnage aussi controversé que lui.

Contrairement à Bernardino Rivadavia, unitaire réceptif aux modèles de pensée, d'organisation et de peuplement mis en œuvre en Eu-

rope depuis la Révolution française, Rosas ne songea jamais à importer un modèle de civilisation pré-formaté, nécessairement contraire et nuisible aux aspirations d'un peuple qui cherchait à se donner une nationalité propre, fidèle à des origines et à des comportements spécifiques. Encore que les Argentins n'en soient pas convaincus, à l'image de José de San Martín, Juan Manuel de Rosas ne fit jamais l'erreur de penser le destin de l'Argentine en-dehors du continent sud-américain. Ce continent qui la vit naître, qui assista à l'avènement de la nation argentine au statut de sujet de l'histoire, conscient de son rôle, de ses droits et de ses obligations, est l'Amérique. De là les préoccupations et les ambitions américaines de Rosas, sources d'un américanisme original que nous allons définir et étudier en rapport avec celui incarné par celui que l'on considère comme le plus grand des héros nationaux argentins : le général San Martín.

Rosas et San Martín vécurent tous deux la transition de la colonie à l'indépendance ; l'un comme l'autre, ils apportèrent leur concours à l'émancipation de leur pays. Nonobstant, l'histoire est là qui nous apprend comment chacun conçut la mission de l'Argentine dans le cadre du continent américain et, de plus, comment chacun s'investit dans la réalisation de projets géopolitiques quelque peu divergents. Avec le démembrement de l'empire espagnol dans le Río de la Plata, Rosas se posa en ennemi de tous ceux qui, dans la « *Banda Oriental* », au Paraguay, dans les marges de la cordillère, en Patagonie ou dans l'hinterland argentin se voulaient, s'instituaient ou s'imaginaient autonomes ; Rosas fut un pur continuateur de l'Espagne ; non à la manière fédératrice de San Martín, partisan d'une monarchie constitutionnelle centralisée qui ne convenait pas, loin s'en faut, aux autres pays issus de la vice-royauté du Río de la Plata, mais à la manière du maître.

L'américanisme de San Martín reposait sur une nécessaire solidarité entre Américains, dont la culture, il est vrai, pouvait être différente, mais qui partageaient de nombreux traits identitaires. A

l'exception notable de tous les peuples du Brésil, les autres peuples du continent n'étaient-ils pas, sous l'Empire, sujets d'une même Couronne ? Et ne partageaient-ils pas, dans une certaine mesure, des valeurs communes, liées à un rapport singulier avec l'espace dans lequel il leur était donné de vivre ? Cet américanisme puisait ses motivations et ses justifications dans la conviction que tous les peuples du continent devaient pouvoir se donner un destin singulier, dont les orientations n'incomberaient qu'aux seuls membres de chaque communauté d'individus, individualisée géographiquement, administrativement et politiquement. Le lien devait être brisé : il fallait assumer la rupture fondatrice engendrée par l'indépendance. Nul n'était, alors, tenu de se soumettre à une autorité de tutelle extérieure, quelle qu'elle fût.

Tout à la fois impérial et national, Rosas voulait intégrer pour dominer, s'opposant en cela à San Martín qui, de nombreuses années durant, avait parcouru le continent pour participer à l'émancipation du peuple américain. Son américanisme fut, pour de nombreux motifs et en diverses occasions, l'expression d'un opportunisme, d'un réalisme mais aussi d'un intérêt toujours calculés, bien qu'au fond les sentiments et les aspirations américaines et américanistes de Rosas aient souvent été sincères.

Bartolomé Mitre, l'un des premiers historiens argentins, mit en évidence la différence conceptuelle et le différend politique qui opposent Rosas à San Martín. Mitre¹⁶ défend l'idée selon laquelle San Martín est intervenu militairement sur le continent américain contre les forces royalistes, afin de garantir l'indépendance de son pays, l'Argentine, en défaisant les troupes espagnoles là où elles tenaient bon : le Pérou. San Martín considérait que seule une politique de libération continentale permettrait d'assurer à l'Argentine une indépendance effective et durable. C'est pourquoi il fallait lutter pour que l'émancipation de l'ensemble de la vice-royauté de Buenos Aires, composée de l'Argentine, de la Banda Oriental, du Paraguay et de la Boli-

¹⁶ Bartolomé Mitre, *Historia de San Martín y de la emancipación sudamericana*, 1890.

vie, fût acquise. Julio Irazusta exprime clairement cette idée dans le très connu *La Argentina y el imperialismo británico*, qu'il publia avec son frère Rodolfo en 1933, à un moment clé pour l'histoire des rapports entre l'Argentine et la Grande-Bretagne :

*Nosotros mismos, que ayudamos a Chile y a Perú a independizarse, lo hicimos por solidaridad americana, pero también para asegurar nuestra independencia, que peligraba mientras el Perú fuera español.*¹⁷

En un sens, la logique suivie par San Martín était résolument préventive et défensive.

Rosas, pour sa part, voulait reconstituer cette vice-royauté, grâce à une politique mêlant interventionnisme continu et conquêtes offensives ponctuelles, à laquelle il rattachait l'exercice d'une autorité de tutelle. C'est pourquoi il n'est pas lieu ici de parler de panaméricanisme rosiste, mais bel et bien d'américanisme original. En effet, la logique suivie par Rosas était tout autre : il ne s'agissait pas tant d'assurer l'indépendance de l'Argentine que d'asseoir définitivement l'hégémonie de Buenos Aires sur le territoire¹⁸ correspondant à l'ancien « *virreinato del Río de la Plata* ». La légitimité dont était auréolée l'entreprise rosiste, douteuse pour les penseurs et historiens unitaires s'inscrivant dans la continuité de Mitre et de Sarmiento, reposait, pour le gouverneur de Buenos Aires, sur la poursuite du projet de San Martín. Ainsi Juan Manuel de Rosas se voulait-il le continuateur légitime de l'œuvre du « *libertador* ». Nous ne pouvons, néanmoins, manquer de mettre à la question cet américanisme original, poussé par une inversion des préceptes et de la logique régissant les rapports aux provinces indépendantes du Paraguay, de la « *Banda*

¹⁷ Julio y Rodolfo Irazusta, *La Argentina y el imperialismo británico*, Buenos Aires, 1933, p.48. La date de publication de cet ouvrage est doublement symbolique : en 1833, la Grande-Bretagne avait occupé les îles Malouines; un siècle plus tard, le traité Roca-Runciman légalisa définitivement la domination britannique sur le pays. Nombreux sont ceux qui voient en ce traité l'acte de vente de l'Argentine à la Grande-Bretagne et à ses intérêts commerciaux et industriels.

¹⁸ Le « *virreinato de la Plata* » se définissait comme un *territoire*, car les différents espaces qu'il embrassait étaient organisés administrativement et politiquement : ils étaient conçus comme les membres d'un tout indivisible, défini et reconnu comme tel. La présence d'un vice-roi, à sa tête, était là pour le rappeler.

Oriental » et de la Bolivie, tels que San Martín les avait initialement conçus.

Le projet géopolitique de Rosas était l'expression même du réalisme, de la clairvoyance et de la vision globale dont il faisait montre dans sa projection et son analyse des liens intrinsèques unissant son pays à un espace qu'il fallait s'approprier, ou sans doute devrait-on dire : se réapproprier. C'est pourquoi la politique expansionniste qu'il mena passait par une nécessaire stratégie de renforcement des frontières extérieures du pays, lesquelles devaient circonscrire l'espace naturel de domination de l'Argentine, en général, et de Buenos Aires, en particulier. Cet espace vaste de plusieurs milliers de kilomètres carrés englobait toute l'aire « *rioplatense* » : il partait de l'embouchure du Paraná et de l'Uruguay, allait jusques au Chaco paraguayen à la frontière avec le Mato Grosso brésilien, et s'étendait au nord-ouest jusqu'à la région des provinces de Tarija et de Chichas.

Bien entendu, l'Uruguay, indépendant depuis 1828, soit huit ans après l'exil de José Gervasio Artigas, était considéré comme une province insoumise à réintégrer à l'espace de domination directe de l'Argentine. Nous aurons l'occasion de détailler les rapports houleux entretenus, durant toute la période, par l'Argentine avec la Bande Orientale, ainsi que la question du contrôle de l'embouchure du Río de la Plata. Rosas se distinguait, en ce point, de San Martín, incarnation du « *criollo* » dévoué à la cause d'une nation américaine - bien qu'Espagnol d'Europe et non d'Amérique - qui ne faisait pas de la définition des frontières de l'Argentine un préalable nécessaire à l'organisation de son pays.

L'américanisme original et la conception personnelle de la politique étrangère que Rosas entendait imposer à l'Argentine sur le continent, qu'il mit effectivement en branle et à laquelle il se montra fidèle jusqu'à sa défaite, en 1852, ne peuvent être comprises, d'un point de vue géopolitique, en-dehors des projets attentatoires à la souveraineté territoriale argentine, conçus par les théoriciens et diplomates brési-

liens. En effet, depuis le partage du continent entre le Portugal et l'Espagne, légalisé par les traités de Tordesillas (1494), de Madrid (1750) et de San Ildefonso(1777)¹⁹, deux sphères d'influence se concurrencent sur le continent sud-américain. Depuis lors, une animosité quasi viscérale oppose ces deux pays, qui transparaît encore de nos jours dans les matchs de football où les équipes nationales de l'Argentine et du Brésil, se disputent la suprématie continentale. L'américanisme expansionniste et réactif de Rosas est le reflet de cette situation.

Aussi pouvons-nous dégager quatre axes principaux dans la politique étrangère argentine entre le début des années 1830 et le début des années 1850, dont l'objectif et le sens étaient déterminés par le projet de reconstitution du « *virreinato de la Plata* » : d'abord, la mise sous tutelle définitive de l'Uruguay ; ensuite, une surveillance permanente à l'égard des ambitions impérialistes du grand voisin brésilien ; puis, l'imposition de l'autorité argentine au dictateur éclairé et pour d'aucuns robespierriste, José Gaspar Rodríguez de Francia, maître incontesté du Paraguay depuis 1817 ; enfin l'étude de toute conquête supplémentaire qui viendrait renforcer la position de l'Argentine sur le continent. Nous montrerons dans quelle mesure ces orientations générales permirent à Rosas d'asseoir l'autorité de l'Argentine sur l'ensemble de ces espaces, tout en concourant, de manière concomitante, à étendre son emprise sur le peuple et l'espace argentins. Tout ceci participa, de manière intégrante, au processus de formation politique de la nationalité argentine, parce que c'est sur ces bases que le territoire argentin fut conçu et construit.

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner, l'américanisme original incarné par Juan Manuel de Rosas se définit avant tout par son expansionnisme. Mais il se caractérise également, et de manière

¹⁹ Ces traités déterminèrent la constance de la géopolitique extérieure du Brésil, depuis Alexandre de Gusmão, dans la mesure où ils fixèrent de façon quasi-définitive des frontières qui se maintinrent aux XIX^e et au XX^e siècles, sauf pour le Paraguay.

tout aussi importante, par son intransigeance face aux attaques extérieures dont il a été la victime. Bien plus que la pression constante exercée par le Brésil impérial de Dom Pedro I sur l'interface uruguayenne et dans une moindre mesure paraguayenne, c'est le harcèlement pressant de la Grande-Bretagne et de la France sur l'embouchure des grands fleuves, voies de pénétration et, dès lors, de contrôle des provinces du littoral argentin et des terres du Centre-Ouest du Brésil, qui déterminèrent durablement le sort de l'Argentine. Le rejet argentin de toute forme d'impérialisme néocolonialiste venant de l'extérieur en fut la conséquence la plus patente, bien que pas du tout évidente. Les invasions avortées menées par la Grande-Bretagne au début du siècle, notamment celle de 1808, avaient déjà suscité un vif émoi au sein de la population créole qui, à Buenos Aires notamment, avait pris les armes pour expulser l'envahisseur britannique.

L'occupation illégitime, du point de vue argentin, des îles Malouines, en janvier 1833, ne fit qu'exacerber la fibre patriotique des Argentins, à tel point qu'il y a tout lieu de voir en cet événement le plus fâcheux ayant ponctué l'histoire des relations entre les deux pays. Il marqua un point de rupture dans l'appréciation argentine de la politique étrangère britannique pour le continent américain, dont la question nodale était le contrôle du bassin de la Plata. Rosas, farouche défenseur de la souveraineté argentine sut canaliser les sentiments patriotiques nationaux. À ce titre, nous pouvons nous demander s'il faut voir, dans la date de cette occupation, une simple coïncidence, ou bien l'expression d'une lucidité politique de la part des Britanniques ? Le gouvernement de Sa Majesté n'attendit-il pas le départ de Rosas du pouvoir, le 5 décembre 1832, pour venger l'humiliation de 1808 ?

La primera gobernación de Rosas, con las facultades extraordinarias, explica el compás de espera en la maniobra británica, como las circunstancias en

que aquél abandonó el poder en 1832 explican el sincronismo²⁰ entre la transmisión del mando en Buenos Aires y la toma del Puerto Soledad por el Comandante Onslow.²¹

Cette imperméabilité aux incursions étrangères fut capitale pour l'Argentine, parce qu'elle l'inscrivit dans la lignée de pays qui résistèrent, tout le XIX^e siècle durant, aux assauts de nations hégémoniques et convaincues de ce qu'elles étaient porteuses d'un modèle de civilisation universel. Il faut le voir à court et à moyen termes : l'action de Rosas marqua l'Argentine ; non au fer rouge bien que cette couleur ait orné les tenues officielles du régime ; elle la marqua dans sa symbolique historique, en posant clairement l'Argentine comme pays rétif à toute abandon de souveraineté, quand bien même cela dût lui porter préjudice.

Si somos lo que somos, es porque algunas veces, en 1808 y 1845, jugamos precisamente contra quien hoy nos dice que dependemos de él, un presente que ahora es nuestro glorioso pasado, ¡y ganamos! (...) Ahora bien, si hay un país que no depende de ningún otro, que puede encarar con serenidad la perspectiva de las más peligrosas coaliciones y creer asegurada su independencia mientras él mismo lo quiera, es el nuestro.²²

En un sens, Julio Roca a raison d'affirmer que « Inglaterra, como la llamamos familiarmente, ha sido nuestra primera amiga (...) nos tendió la mano hasta asegurar nuestra independencia. »²³ Cette aide venant de la Grande-Bretagne, contrairement à ce que Roca nous laisse entendre, n'était aucunement préméditée²⁴. Le pragmatisme an-

²⁰ Rosas restitua les pouvoirs extraordinaires à la « *Sala de Representantes* » de Buenos Aires, le 11 mai 1832 ; le 29 novembre, la « *Sala de Representantes* » avalisa le départ de Rosas. Le 5 décembre, l'élection du nouveau gouverneur, Juan Ramón Balcarce, vint clore le premier passage de Rosas à la tête de la province.

²¹ Julio et Rodolfo Irazusta, *La Argentina y el imperialismo británico*, Buenos Aires, 1934, p. 55.

²² *Ibid.*, p.35.

²³ *Ibid.*, cité p.41.

²⁴ Nous partageons entièrement l'avis de Julio y Rodolfo Irazusta, pour qui « si lo que ahora es sangría, entonces fue transfusión, se debió a nuestra firme voluntad de ser soberanos, a la garantía que ofrece todo Estado seguro de sí mismo. (...) Ahora bien, nunca hemos manifestado esa voluntad de un modo más inequívoco que contra Inglaterra, cuya presión de conquista ha sido continua en el Río de la

glais utilise au mieux des intérêts de Londres les circonstances ; si plan, il y eut, c'est celui de défendre les intérêts commerciaux anglais par tous les moyens et, notamment ou prioritairement, en affaiblissant la concurrence, là espagnole et ailleurs, française voire allemande.

C'est, au contraire, bien malgré elle que la Grande-Bretagne constata les effets de sa bienveillance avec l'Argentine. Si la Grande-Bretagne fut le premier ami de l'Argentine, c'est dans la mesure où elle contribua largement, dans un processus d'actions et de réactions, à donner naissance, à plus long terme, à un ferment nationaliste argentin, lequel trouva très rapidement son expression la plus intéressante dans une politique internationale active. De fait, quelle était la stratégie suivie par la Grande-Bretagne ? Traditionnellement, elle avait pour objectif permanent de fragiliser l'Espagne, de lui faire perdre ses possessions américaines – comme elle avait perdu les siennes – , d'en profiter pour asseoir sa domination économique en utilisant les services du Portugal, puis du Brésil, à compter de 1822, et des « éclairés » de Rivadavia et consorts ; quand il fut donné aux troupes anglaises de tenir Buenos Aires, ces libéraux signèrent un protocole d'accord avec les conquérants : la liberté politique contre le libéralisme économique . Rosas avait parfaitement compris ce que signifiait cette amitié particulièrement intéressée, de là sa force et la nature de sa politique étrangère.

La guerre contre la Bolivie est la première manifestation d'une nouvelle politique internationale argentine ; le veto opposé par Rosas à l'union du Haut Pérou avec le Bas Pérou est un chef d'œuvre diplomatique, cette guerre ayant conforté sa stature de stratège sur la scène continentale ; elle servit aussi à faire comprendre à Francia que jamais Rosas ne reconnaîtrait l'indépendance du Paraguay et qu'il était prêt à intervenir militairement à la suite de toute action qui tendrait à le déstabiliser de quelque manière que ce fût. Cette guerre

Plata, y única nación a la que le ganamos dos guerras. (...) Lejos de ayudarnos 'hasta asegurar nuestra independencia' [J. Roca], puédese decir que nuestra independencia se ha asegurado contra la voluntad de Inglaterra. », in *La Argentina y el imperialismo británico*, Buenos Aires, 1933, p.58.

trouve ses origines dans la présence d'unitaires argentins réfugiés en Bolivie, accusés par Rosas de pousser la Bolivie à annexer deux provinces du nord de l'Argentine. Cette menace eut pour conséquence notable de contribuer à solidariser les fédéraux du littoral, qui n'étaient pas, à proprement parler, les obligés du gouvernement de Buenos Aires, derrière Rosas, seul capable de porter un coup sérieux à un pays qui, de 1828 à 1831, avait anéanti militairement les provinces du nord, victimes d'une guerre d'extermination systématique. Ainsi le caractère fédéral de l'Argentine, qui ne reconnaissait à la province de Buenos Aires que le statut de « *primus inter pares* », dut-il s'effacer devant la défense de l'intégrité territoriale du pays et la promesse de nouvelles conquêtes. En 1837 Rosas, en tant que chef de la diplomatie argentine et au nom de la Confédération, tel que stipulé par le Pacte Fédéral de 1831, déclara la guerre au président de la Confédération Pérou-Bolivie, André Santa Cruz, qui soutenait activement les émigrés unitaires réfugiés dans son pays et se refusait à toute relation avec le gouvernement « *porteño* ».

Rosas sut mettre en avant son américanisme pour s'attirer les faveurs ou, en tous les cas, le soutien des autres provinces argentines contre la Bolivie, mais également contre les Argentins coupables de « *lesa patria* », à savoir les unitaires. L'américanisme de Rosas lui servit doublement d'arme politique, puisqu'il lui donna l'occasion, partant d'une affaire de nature internationale, d'agir également et de très près sur la menace unitaire. L'américanisme de Rosas lui permit, en outre, de n'avoir pas à renier son fond idéologique originel : « *si podemos conseguir que Tupiza y Santiago de Cotagaita queden dentro de nuestro territorio, sería lo mejor y lo más importante.* »²⁵ En effet, la guerre qui finit par opposer l'Argentine à la Bolivie ne fut, à l'origine, que la conséquence d'un contentieux frontalier classique. C'est pourquoi, bien qu'aucun enjeu vital pour l'Argentine ne fût engagé, Rosas décida de mener cette guerre. Il fit preuve d'une grande habileté politique

²⁵

José Luis Busaniche, *El bloqueo francés y la misión Cullen*, Buenos Aires, in "Boletín del Instituto de investigaciones históricas de la Facultad de Filología y Letras", an XII, t.XVII, pp.253-321, Buenos Aires, octobre 1933-juin 1934, p.18.

et diplomatique, car il sut ne pas s'engager directement dans le conflit, dont on ne pouvait prévoir l'issue. Aussi, au rebours de ce que ses intentions eussent pu laisser entendre, ce n'est pas Rosas qui, l'épée dégainée, dirigea les troupes argentines contre celles de Santa Cruz. C'est à un caudillo du nord du pays, le Général Alejandro Heredia, qu'il incombait de commander les forces de la Confédération, rassemblées en armée de résistance et d'intervention nationale, au motif que : « *para obtener todas estas cosas será preciso penetrar en la capital de Bolivia y tener por nuestro el cerro de Potosí. Tan importante adquisición debe ser obra casi exclusiva de los Salteños y de los Jujenos*²⁶ ». Il faut voir dans cette décision sagement mûrie, le génie de Rosas et sa conscience de ce que son autorité sur l'Argentine devait être totale. Las de devoir pactiser avec les autres caudillos provinciaux, réminiscences de la guerre d'indépendance ainsi que des guerres civiles du début du siècle, Rosas convoitait le pouvoir suprême ; il rêvait d'étendre à l'ensemble du pays les pouvoirs que la « *Sala de Representantes* » de Buenos Aires lui avait octroyés en 1835²⁷. Il entendait imposer, au niveau national cette fois, cette somme du pouvoir public, dont la légalité et la légitimité, usurpées au yeux des autres « *caudillos* », ne suscitaient en lui aucun scrupule.

La guerre avec la Bolivie ne procura que très peu de bénéfices à l'Argentine ; en revanche, elle apporta un concours inattendu et opportun à Rosas dans son entreprise de limitation des autonomies, des prérogatives politiques locales et du pouvoir localiste des caudillos du Nord. En effet, Heredia fut tenu responsable pour la victoire -en demi-teinte- obtenue face à Santa Cruz. L'Argentine ne parvint pas à occuper comme elle l'eût souhaité les provinces de Chichas et de Tarija – celle-ci étant restée aux mains de la Bolivie – elle y laissa des

²⁶ Lettre de Rosas à Ibarra, à Heredia y al gobernador de Salta. Document publié dans la *Revista del Archivo de Santiago del Estero*, dirigée par Andrés Figueroa.

²⁷ Le 7 mars 1835, Juan Manuel de Rosas fut investi Gouverneur de Buenos Aires pour la deuxième fois, mais cette fois-ci on lui accorda ce qu'il convoitait, à savoir la « *Suma del poder público* ». Nous aurons l'occasion d'analyser l'importance et les incidences de cet événement dans l'étude que nous consacrerons, dans la deuxième partie de notre travail, aux rapports entre pouvoir et société.

hommes et des armes, et cette guerre coûta cher au pays. Alors même que, reconnaissant l'intérêt du système fédéral, Rosas s'était engagé à respecter l'indépendance des autres provinces argentines, ce qui revenait à reconnaître, *de facto* l'existence de contre-pouvoirs internes, la mise à l'écart d'Alejandro Heredia fut l'occasion pour le gouverneur de Buenos Aires d'accaparer une nouvelle sphère d'influence, au nord du pays. L'échec, somme toute relatif, de Heredia ne mit que davantage en lumière le succès plus général de Rosas qui parvint à empêcher que le pouvoir personnel de Santa Cruz ne vînt à démembrer le Pérou, en sus de constituer un foyer qui, ne disposant pas d'un pouvoir central organisé, eût suscité les faveurs non désirées et indésirables du Brésil et des puissances européennes. Carlos Pereyra a trouvé les mots, qui définissent parfaitement l'attitude de Rosas : il avait préféré « *una buena vecindad a un inútil avance de fronteras, en lo que obró muy bien*²⁸ ».

Cet épisode ambigu de l'histoire argentine amena Rosas à mettre à jour un américanisme résolument original ; de fait, la gestion de cette affaire mit au jour une autre facette de cet américanisme, qui devint définitivement un moyen d'affirmation d'un pouvoir et d'une autorité tyranniques à l'ensemble d'un pays et d'une région. L'étau sur les provinces intérieures fut resserré, l'autorité de Rosas accrue, la domination de Buenos Aires renforcée.

« *A Rosas le tocó desempeñar su papel después de un mito y antes de otro*²⁹ ». Pour notre part, nous préférons aller plus loin que Carlos Pereyra et affirmer notre conviction : le rôle de Rosas dans l'histoire argentine fut plus décisif, à long terme, que celui de ses prédécesseur et successeur, Bernardino Rivadavia et Bartolomé Mitre³⁰.

²⁸ Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919.

²⁹ *Ibid.*, p.7.

³⁰ Bartolomé Mitre n'a succédé à Rosas qu'après un interlude, durant lequel il fut donné à Urquiza de diriger le pays. Toutefois, il nous paraît historiquement plus pertinent et juste, compte tenu de l'empreinte durable laissée par Mitre, de considérer ce dernier comme le digne successeur de Rosas. Il est évident que nous ne

L'objectivité des écrits portant sur la période que nous nous sommes proposés d'étudier, reste parfois à démontrer. Ce qu'il convient de mettre en lumière, c'est la sérénité, le bon sens, la précision et le patriotisme avec lesquels Rosas conduisit les affaires de son pays. Comme l'indique si bien le proverbe, « *el árbol se conoce por el fruto, y el hombre por las obras.* » Or, n'en déplaise à Florencio Varela, opposant farouche à Rosas qui, à un moment donné, en vint même à mener une campagne de diffamation publique contre lui, notamment au travers de la presse unitaire, l'ouvrage le plus important de Rosas, sa contribution la plus importante au processus de formation de la nationalité argentine reste la façon dont il sut résoudre les conflits avec les pays voisins et européens. Mû par un désir d'impartialité historique, qui fit parfois défaut à certains historiens argentins – et que d'aucuns, encore aujourd'hui, semblent ne pas vouloir adopter –, Pereyra écrit que :

Yo no pretendo corregir a otros sino patentizar que en su conflicto con el extranjero, Rosas se mostró superior a los unitarios y a los discípulos de Echeverría, así en talento, como en serenidad y en rectitud patriótica. Tomada en conjunto es admirable la obra diplomática de Rosas, y lejos de poderse explicar como resultado de una locura moral, no lo es sino como resultado de cordura y rectitud moral en todo lo que debe constituir el fondo de las preocupaciones de un hombre público (...). Hecha la salvedad de que Rosas no fue un gran estadista, creo que fue un organizador más apto que Rivadavia y Mitre. Y creo que después de haber visto mejor que ellos los problemas fundamentales de su patria, porque tenía mayor potencia cerebral, contribuyó en más alto grado a resolverlos.⁵¹

En l'espèce, la gestion des deux blocus imposés à l'Argentine, entre 1838 et 1848, par la France, rejointe ensuite par la Grande-Bretagne, ainsi que de tous ses effets collatéraux, reste l'illustration la plus notable de cela, d'autant plus que c'est elle qui procura à Rosas la grandeur politique, la respectabilité internationale et la recon-

situons pas cet héritage à un niveau idéologique, puisque Mitre a vécu la fédéralisation de Buenos Aires, en 1880 et la fondation *ex nihilo* d'une nouvelle capitale de la province, la ville de La Plata, édifée à 60 km de la capitale fédérale.

⁵¹ Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.15-16.

naissance populaire lui faisant défaut pour s'affirmer, contrairement à qu'en dit Pereyra, comme un grand homme d'État. Par son action, Rosas donna un autre visage à l'Argentine.

En avril 1821 fut votée, à Buenos Aires, une loi provinciale exigeant des étrangers propriétaires de biens fonciers ou de commerces, comme ceux qui résidaient depuis plus de deux ans dans la province, une participation à l'effort militaire, en assurant, comme le précisait le texte, « *el enrolamiento y la prestación de servicios militares* ». En 1829, le vicomte de Vetancourt³² exigea et obtint du gouvernement révolutionnaire, dirigé par le général Lavalle, que fussent exemptés de cette obligation les commerçants français. Moins d'un an après, le consul français installé à Buenos Aires, le marquis de Vins de Paysac pressa le gouvernement en place de respecter l'engagement pris par le général unitaire.

Don Anchorena, cousin de Juan Manuel de Rosas, et homme politique de premier plan, réussit à différer habilement, à diverses reprises, le respect de cette exemption. La France, n'insista pas outre mesure ; des modifications intervenues sur la scène nationale comme sur la scène internationale changèrent quelque peu la donne lorsque, en 1837, la question fut remise, à Buenos Aires, sur la table des négociations. Le contexte était tout autre, la révolution de Juillet 1830 avait porté au pouvoir une monarchie plus intéressée et engagée internationalement que celle qui l'avait précédée ; la prise d'Alger, le 5 juillet 1830, ouvrait « une ère nouvelle dans l'histoire de l'outre-mer française³³ ». Le blocus de 1838 est l'exemple le plus patent, sur le continent américain, de cette nouvelle politique française.

À la fin de l'année 1837, le vice-consul français, Aimé Roger, provisoirement à la tête de la représentation française auprès de la

³² Le Vicomte de Vetancourt était le chef de l'escadre française détachée au Río de la Plata, durant la tumultueuse année 1829, lorsque Juan Lavalle dirigeait la province de Buenos Aires.

³³ Jacques Binoche-Guedra, *La France d'outre-mer 1815-1962*, Paris, Masson, 1992, p.31.

Confédération argentine, à Buenos Aires, suite au décès accidentel du marquis de Vins de Paysac, exprima son mécontentement lorsque quelques sujets français furent arrêtés par les autorités locales³⁴. Il exigea, en outre, qu'on leur accordât les mêmes privilèges dont bénéficiaient les sujets de la reine Victoria, acquis grâce au traité signé, le 2 février 1825, avec le gouvernement argentin. Mais rappelons que ce traité fut signé avec le pouvoir exécutif argentin, siégeant à Buenos Aires doté de pouvoirs nationaux, étant donné qu'il avait été créé par une assemblée constituante. Il avait dès lors une valeur nationale, la responsabilité de toutes les provinces, conçues comme membres d'une unité nationale, se trouvait ainsi automatiquement engagée. Ce traité international, comme son nom l'indique, obligeait, réciproquement, deux pays.

La loi votée en 1821, en revanche, n'avait aucunement une valeur nationale ; sa légalité provinciale ne pouvait, d'un point de vue juridique, s'imposer aux autres provinces de la confédération : elle n'engageait que la seule responsabilité de la province de Buenos Aires. Conscient de la valeur locale de cette loi qui, en principe, ne pouvait engager la responsabilité des autres provinces, Rosas refusa - en tant que gouverneur de Buenos Aires et non pas en tant que chef de la diplomatie nationale- de se soumettre aux injonctions du vice-consul français. Alors même qu'aucune consigne allant dans ce sens ne lui avait été transmise de Paris, le contre-amiral Le Blanc, commandant de la flotte française stationnée dans l'Atlantique apporta son soutien aux prétentions d'Aimé Roger, ignora la réponse de la chancellerie rosiste et exigea, sous la menace, que fût accordée à la France la clause de la nation la plus favorisée. La réponse de Rosas ne se fit pas attendre : il opposa un non catégorique à cette atteinte portée à la souveraineté argentine. Aussi Le Blanc déclara-t-il inopinément « le

³⁴ Le reproche fait à Rosas était injustifié compte tenu que, contrairement à ce que laissaient entendre les représentants français, l'emprisonnement du français Pierre Junin et d'un sien ami ne tenait pas à l'application de la loi de 1821, mais aux crimes dont ils s'étaient avérés coupables : le meurtre de Matías Cañete pour celui-là, et des vols à répétition pour celui-ci.

port de Buenos Aires ainsi que tout le littoral du fleuve appartenant à la République Argentine, en état de strict blocus ».

Ce blocus, contraire en tous points, aux usages diplomatiques, fut lourd de conséquences pour l'Argentine. En effet, les provinces du littoral argentin, qui n'avaient épargné aucun effort pour mettre en place un pouvoir national qui tînt compte de leurs intérêts particuliers, se trouvèrent soudain bloquées par des vaisseaux européens, alors même qu'elles étaient étrangères au différend qui opposait la province de Buenos Aires à la France. L'alarme partit de Santa Fe : Domingo Cullen, qui assurait le gouvernement par intérim de la province, en raison de l'état de santé du caudillo « *santafecino* », Estanislao López, écrivit à Rosas au début du mois d'avril, pour lui faire état de ses préoccupations. Il prit les dispositions nécessaires, avant d'écrire à Rosas, pour s'attirer les faveurs et le soutien d'autres gouverneurs. En l'occurrence, il prit immédiatement contact avec le gouverneur de Corrientes, Don Berón de Astrada, pour s'accorder sur une position commune.

La réaction de Rosas, face à ce qui fut compris comme un blâme, ne se fit point attendre : il envoya une circulaire à l'ensemble des provinces, afin de requérir leur soutien à son intransigent rejet de l'affront français, fomenté par le vice-consul Roger. Lorsqu'il prit connaissance de ce document, qui lui parvint au début du mois de mai, López dépêcha Cullen à Buenos Aires, en mission spéciale, pour que sa position officielle face au blocus fût connue de tous, en particulier des Français. Cullen devait exiger, en dernier ressort, que le blocus se limite aux ports de la province à l'origine du contentieux. L'importance de cette mission, à court comme à long terme, pour l'Argentine comme pour Buenos Aires, a fait l'objet d'une étude minutieuse dans un ouvrage de Hernán F. Gómez : *Historia de la provincia de Corrientes*.³⁵

³⁵ Hernán F. Gómez, *Historia de la provincia de Corrientes*, chapitre « La cuestión del bloqueo ».

Cette mission ne cachait pas ses ambitions : poser la question de politique intérieure qui émergeait de ce conflit diplomatique. Cette situation critique était le résultat du départ du représentant « *porteño* » et de la dissolution de la Commission représentative, en 1832, initialement formée pour créer des autorités nationales que eussent garanti les intérêts communs des provinces. La raison en est que cette crise rompit l'équilibre qui permettait à Rosas d'étendre, dans une paix relative, sa prééminence politique sur les autres provinces de la Confédération. Et il ne fait pas de doute que la réaction de López visait à blâmer la gestion rosiste des affaires diplomatiques de la Confédération. Busaniche exprime la stupéfaction dans laquelle se trouva Rosas : « (Rosas) *no debió de prever tamaña osadía ni tan sutiles razonamientos*³⁶ ».

C'est ainsi que Domingo Cullen quitta Santa Fe le 13 mai 1838, en direction de Buenos Aires. Adolfo Saldías ignore l'intérêt historique de la mission Cullen et pourtant, il adresse des critiques sévères à Don Berón de Astrada, autre gouverneur ayant eu un rôle important lors du premier blocus, en particulier dans l'opposition croissante de certaines provinces à l'autorité écrasante, et non moins illégitime pour eux, imposée par Rosas grâce au système de contrôle que son appareil de gouvernement mettait progressivement en place au travers, notamment, de prélèvements sur les revenus douaniers nationaux monopolisés par l'administration portègne. Le danger pour Rosas se faisait de plus en plus imminent ; une coalition de gouverneurs dressés contre lui au moment où, depuis 1836, une guerre oppose Fructoso Rivera au président uruguayen, Manuel Oribe, protégé du gouverneur de Buenos Aires, eût pu ébranler son pouvoir. L'on vit bientôt se former, sous la coupe d'Estanislao López, seul caudillo en mesure de contrebalancer, en influence comme en prestige le pouvoir de Rosas, depuis

³⁶

José Luis Busaniche, *El bloqueo francés y la misión Cullen*, Buenos Aires, in "Boletín del Instituto de investigaciones históricas de la Facultad de Filología y Letras", an XII, t.XVII, pp.253-321, Buenos Aires, octobre 1933-juin 1934, p. 22.

l'assassinat de Facundo Quiroga en 1835³⁷, un noyau dur d'opposants à Rosas. On peut lire, dans une lettre de Manuel Leiva à Berón de Astrada, citée par Busaniche, une phrase qui corrobore notre propos :

*Parece que todos los gobernadores esperan el resultado de la misión del Señor Cullen, para resolver los términos en que deben contestar a la circular de Buenos Aires*³⁸.

La réaction, en interne, des potentats locaux argentins, ne doit en rien nous faire oublier que c'est la France qui prit l'initiative d'une telle attaque ; Rosas subit le blocus, malgré lui, sommes-nous tentés de dire : de là sa force, de là son habileté. En effet, rappelons que Rosas n'était pas à l'origine de la loi provinciale de 1821 ayant déclenché le blocus ; en outre, on peut apprécier son geste comme un effort pour sauvegarder la souveraineté juridique de son pays tout en exigeant le respect de la légalité provinciale dont il était, en tant que gouverneur, le premier responsable. Enfin Rosas engagea sa responsabilité, en tant que gouverneur de Buenos Aires, et non en tant que chef de la diplomatie de son pays. Même si la question française était passée du terrain anti-diplomatique du bureaucrate Roger³⁹, au terrain extra-diplomatique du contre-amiral Le Blanc, Rosas demeura fidèle à ses premières déclarations :

³⁷ Nul consensus n'a été atteint encore aujourd'hui sur les circonstances exactes de la mort de Facundo Quiroga, caudillo de La Rioja. Il semble - c'est une hypothèse soutenue par des historiens comme John Lynch ou Carlos Ibarguren, que les assassins de Quiroga soient les frères Reinafé. Le doute subsiste, en revanche, sur l'identité et les mobiles du commanditaire de cet assassinat, peu de temps après le retour aux affaires de Juan Manuel de Rosas et la fameuse lettre, dite de Figueroa, dans laquelle ce dernier exprimait ses sentiments sur la question de l'organisation nationale. À la faveur de cette mort, Rosas hérita du prestige de Quiroga dans la région qu'il dominait. Aussi Córdoba tomba-t-elle sous sa domination directe. Nous sommes convaincus que cet événement constitue le point de départ de l'organisation rosiste, et partant à dominante portègne de l'Argentine.

³⁸ José Luis Busaniche, *El bloqueo francés y la misión Cullen*, Buenos Aires, in "Boletín del Instituto de investigaciones históricas de la Facultad de Filología y Letras", an XII, t.XVII, pp.253-321, Buenos Aires, octobre 1933-juin 1934.

³⁹ « Roger (...) carecía de educación social, y estaba en la más absoluta impotencia para cruzar dos palabras con el jefe de una cancillería extranjera sin que se le señalase la puerta por donde salen de una casa respetable los que entran en el salón llevando el sombrero puesto y las botas llenas de barro », écrit Pereyra, *Ibid.*, p. 26-27.

El bloqueo es un acto de guerra lícito únicamente cuando se establece después de las declaraciones solemnes prescritas por el derecho internacional.

El contralmirante, sin autorización para ello, declaraba en estado de bloqueo los puertos y costas de un país amigo de Francia y a causa de reclamaciones que no habían sido discutidas por los dos gobiernos.

Aun suponiendo al contralmirante facultado por su gobierno para establecer el bloqueo, ilícito sin la previa autorización requerida, el contralmirante obraba de un modo indebido por cuanto a que el gobierno argentino estaba dispuesto a considerar las reclamaciones y prestarles la debida atención⁴⁰

Il eut donc pour lui, d'emblée, la légalité, la légitimité et l'autorité nécessaires pour se poser en défenseur de la souveraineté et de l'indépendance nationales. La tension était grande au sein des rangs fédéraux, Rosas se trouvait dans une position délicate, son emprise sur le pays semblait vaciller ; certes, un complot politique s'organisait contre lui, certes, le soutien ou du moins la neutralité de la Banda Oriental lui faisait défaut. Mais il ne vacilla pas ; face à ses détracteurs, à ses ennemis politiques, face aux gouverneurs insoumis et à une France en quête de gloires militaires nouvelles, Rosas tint bon. Et sans doute devons-nous déceler dans la constance de sa posture, dans la fermeté dont il fit preuve dans la gestion d'un conflit qui prenait des proportions démesurées, entrelacs mêlant politique internationale et politique nationale, la source de la force et de la grandeur de Rosas. Tout homme politique gagne ses galons d'homme d'État dans une action d'éclat. Rosas gagna les siens entre 1838 et 1840. Cela était loin d'être évident ; le doute planait, même dans son fief de toujours, Buenos Aires, où l'on pouvait entendre, dans la rue : « ¡Viva el 25 de Mayo ! ¡Muera el tirano Rosas ! »

Le 30 mai, se forma à Buenos Aires une assemblée pour débattre de la conduite du pouvoir exécutif. D'une manière générale, la traitement rosiste de la crise suscitait davantage de rejet que

⁴⁰

Cité par Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.45-46.

d'approbation ; le député Wright, en dissidence avec la tendance générale, présenta le projet qui suit :

*La provincia de Buenos Aires declara el principio de que todos los extranjeros cuyos gobiernos han reconocido la independencia de las Provincias Unidas del Río de la Plata deben ser, como han sido de hecho hasta ahora, considerados en la provincia del mismo modo que establece para los súbditos de S.M.B. el tratado celebrado entre Inglaterra y la República el 2 de febrero de 1825 [...] bajo el concepto de que dicha declaración tendrá efecto sobre la base de la reciprocidad.*⁴¹

L'Assemblée arrêta que le Gouvernement continuerait de se comporter, eu égard au conflit avec la France, comme l'exigeaient « *el honor y la independencia nacional y las circunstancias del país.* », si bien que les pouvoirs de Rosas s'en trouvèrent grandis. Grandis, parce que cette formule donnait à comprendre deux choses : l'octroi de pouvoirs discrétionnaires au responsable des Affaires Étrangères et la sanction d'une confusion conceptuelle que le gouvernement de Santa Fe se proposait d'éviter. En effet, pour la province de Santa Fe, le conflit ne pouvait nullement prendre une dimension nationale parce que la province de Buenos Aires, et à travers elle Juan Manuel de Rosas, s'obstinait depuis plus de sept ans à nier à l'Argentine le droit de se donner des pouvoirs nationaux.

Il est vrai que depuis le Pacte Fédéral de 1831 et l'échec de 1832, retentissants pour tous ceux qui plaidaient pour la formation d'un pouvoir national centralisé (mais où ? par qui ?), Rosas avait opposé son veto à toute discussion sur l'organisation du pays. Nous croyons, pour notre part, que cela tient aux ambitions et aux projets autrement plus importants, à long terme, que le gouverneur portègne voulait donner à son pays. Rosas fut visionnaire : il sut se projeter au-delà du blocus français, il parvint à intégrer les changements politiques et les nécessaires infirmations que cela supposait pour ce qui

⁴¹ Cité par A. Saldías, *Historia de la Confederación Argentina*, p.32, t.III.

était sur le point de devenir un *système* de gouvernement national : le « *rosismo* ».

*Rosas no interesa por su condición de caudillo autocrático, ni por su defensa del sistema federal, sino por significar la afirmación de la unidad nacional cuando el país amenazaba disgregarse por obra de sus enemigos interiores y exteriores. Rosas fue caudillo de Buenos Aires y representó sus intereses, al igual que los otros caudillos representaban los del interior, pero lo que distinguió a Rosas fue la idea de que Buenos Aires debía prestar un servicio nacional al resto del país. A diferencia de quienes no avizoraban el gran proyecto argentino que había que conquistar, más allá de los intereses regionales, Rosas tuvo el sentido de la totalidad del país, sin el cual el resto de su obra de gobierno se hubiera resentido por una fatal estrechez de miras*⁴².

Afin de comprendre la nature de ce point d'articulation fondamental dans l'histoire argentine, il nous faut mettre en perspective la situation politique dans le bloc de domination argentin, cette vaste zone d'influence hétérogène composée du Paraguay et de l'Uruguay, principal ressort pour l'affirmation de l'Argentine face au Brésil de Dom Pedro I^{er}, allié de premier plan de la Grande-Bretagne depuis 1808, malgré les divergences qui opposèrent Rio de Janeiro et Londres durant le conflit qui aboutit à la perte de la « *provincia Cisplatina* » et à l'indépendance de la Banda Oriental⁴³. Ce qui s'insinuait comme le prélude d'un coup de force de l'intérieur, une nouvelle configuration, hiérarchisée, des rapports de force interprovinciaux, qui isolant Buenos Aires, Santa Fe et Corrientes du reste des provinces, eût vite fait de prendre le dessus sans la juste appréciation des intérêts plus généraux et vitaux de l'Argentine. La position de López rendait sceptiques les gouverneurs des provinces de la Mésopotamie argentine qui, conscients des risques encourus si la Banda Oriental

⁴² Enrique Álvarez Zuleta, *El nacionalismo argentino*, Buenos Aires, La Bastilla, 1975, p.635.

⁴³ L'indépendance de la Banda Oriental fut imposée au Brésil et à l'Argentine par la Grande-Bretagne en 1828. Cette indépendance devait permettre à la Grande-Bretagne d'agir directement, en tant que « médiateur », sur l'ensemble des affaires des deux grands voisins. C'est pourquoi il est d'usage de définir, depuis cette date, l'Uruguay comme un État tampon.

venait à tomber aux mains du général Fructuoso Rivera⁴⁴, préféraient soutenir l'américanisme de Rosas. Rivera, en armes depuis 1836, n'avait de cesse de progresser sur les positions d'Oribe. La victoire de Rivera, dans le contexte de fragilité relative dans lequel Rosas fut plongé durant les premiers moments du blocus, eût sans doute provoqué sa perte. Seul Echagüe, gouverneur d'Entre Ríos, toujours fidèle à Rosas et de qui il recevait directement ses ordres, ne lui fit jamais défaut. Cullen qui, de son côté, était parvenu à établir des liens directs avec les représentants français, s'efforçait de leur prêcher la parole de son chef, Estanislao López. D'ailleurs, certains historiens dénoncent en López un agent des intérêts français ; cette allégation se fonderait sur la complicité qui le lierait aux unitaires exilés dans la Bande Orientale.

De manière fort habile, Rosas, fin politique, invoqua le traité de 1831 pour désavouer, en toute légalité, la démarche et la position doctrinaire adoptées par le caudillo « *santafecino* », alors même que, six ans auparavant, il n'avait pas daigné secourir Corrientes, en proie aux attaques répétées des troupes de Francia. Quels étaient les principes du fédéralisme originellement défini, en 1831 ? Rosas ne voyait guère dans le fédéralisme qu'une sorte d'union et d'alliance tacite - mais fort mal arrêtées dans les faits- entre les gouverneurs des provinces, dont les intérêts localistes ne devaient, sous aucun prétexte, porter atteinte à ceux de Buenos Aires. Aussi refusait-il d'y voir une forme d'organisation de droit du pays.

En juin 1838, deux événements, aux conséquences notables, se produisirent, qui modifièrent profondément la donne: la mort de López, survenue le 15 juin, et la victoire de Rivera à Palmar qui lui permit d'avancer sur Montevideo. La géographie politique du Río de la Plata s'en trouva lourdement affectée ; si, d'une part, Rosas tira

⁴⁴

Fructuoso Rivera, baron de Tacuarimbó au Brésil, Don Frutos dans les deux bandes du Río de la Plata, héraut de la civilisation pour les Français en Uruguay, antinomie de Manuel Oribe, militaire de formation, éduqué en Europe, était le représentant attitré, en "*patria chica*", de la barbarie.

profit de la situation, en se débarrassant de la menace qui pesait sur lui, qui l'aurait vu être publiquement désavoué pour sa politique étrangère, d'autre part, la défaite de Manuel Oribe le privait d'un allié de poids, et portait à la tête de la province orientale insoumise, l'un de ses plus farouches opposants qui, de plus, passait pour être le protecteur des unitaires et de leurs conspirations.

À compter de cette date, la stratégie rosiste fut sensiblement modifiée. Désormais, Rosas exigeait bien plus que l'approbation de sa conduite dans le conflit avec la France : il voulait être reconnu comme le maître incontesté de l'Argentine, le garant de sa souveraineté, et le défenseur de son identité. La disparition de López, bien plus que de sonner le glas de l'autonomie et de la résistance provinciales, éleva le rosisme au rang de politique d'État, fort d'un soutien populaire massif, acquis à son patriotisme exacerbé. Aussi pensa-t-il à venger l'affront de Cullen, en le renversant avec l'aide des milices de Santa Fe qui lui étaient fidèles ainsi qu'au gouverneur Echagüe. Et pourtant d'aucuns, tel Berón de Astrada, dont le pouvoir était bien reconnu dans la province « *correntina* », reconnut le titre de gouverneur qui revint à Cullen le 1^{er} août 1838.

Echagüe le somma celui de définir clairement sa position dans le conflit avec les Français, tout en apportant sa contribution à l'effort militaire nécessaire à la protection de Manuel Oribe. Berón de Astrada répondit négativement à ce qui n'était ni plus ni moins qu'une mise en demeure, en s'appuyant sur l'autonomie provinciale garantie par le Pacte Fédéral de 1831 ; il se référa, pour ce faire, à la décision prise par le pouvoir législatif de sa province sur la question de la circulaire de Rosas.

La rupture, survenue dans la province de Santa Fe, entre l'Exécutif, désormais aux mains de Cullen, et le Législatif, favorable à Rosas conforta celui-ci dans sa démarche. Le 23 août, le pouvoir législatif de Santa Fe apporta son soutien officiel au gouverneur de Buenos Aires, dans son effort pour garantir la sauvegarde de la souverai-

neté nationale, tandis que Rivera, avec l'évidente connivence des Français engagés dans le blocus, marchait sur Montevideo. La situation devenait grave, Rosas exigeait un soutien militaire significatif de Santa Fe et de Corrientes⁴⁵, en dépit du différend qui, au fond, les opposait dans une affaire de politique intérieure. Les autres provinces soutinrent Rosas mais, la victoire totale de Rivera serait-elle acquise, les autres gouverneurs continueraient-ils de soutenir le caudillo « porteño » ? Le 21 octobre, Manuel Oribe renonça à la présidence de la Banda Oriental, malmené par les attaques persistantes de Fructuoso Rivera. Prévoyant cette défaite, Rosas avait pris les dispositions nécessaires pour que Santa Fe tombât dans son escarcelle. Ainsi les provinces littorales du pays étaient-elles toutes sous la domination directe de Buenos Aires.

Les pressions et menaces exercées à l'encontre de la population de cette province, poussèrent les « *santafecinos* » à croire que le départ de Cullen suffirait à calmer Rosas et Echagüe, son fidèle acolyte. Cullen démissionna, poussé par la foule et sa fonction revint, en septembre 1838 et à titre provisoire, au docteur José Elías Galisteo. La fracture interne, certes moins visible dans les cercles du pouvoir, ne disparut pas pour autant, loin s'en faut. Bien qu'officiellement écarté du pouvoir, Cullen sut trouver auprès du gouverneur de Santiago del Estero, Ibarra, un soutien de poids dans son entreprise de fragilisation du pouvoir rosiste, bien que celui-ci prît de plus en plus la forme d'un pouvoir national, détenu par Rosas; plus que jamais, l'Argentine, c'était lui, et lui seul.

Le 23 septembre 1838, un ultimatum fut adressé au gouvernement de Buenos Aires, dans lequel Roger déclarait :

Otorgo al gobierno argentino el beneficio de la paz, mediante la simple suspensión de ciertos principios de rara aplicación que sostiene.

⁴⁵

Corrientes avait annoncé, le 4 août, qu'elle partageait les vues de Santa Fe sur le conflit avec la France. Elle ne manqua pas, nonobstant, de signaler qu'elle comptait bien faire respecter le projet d'organisation national, arrêté par la Convention du 4 janvier 1831.

Si no acepta, tendrá que esperar la resolución que dé al asunto el gobierno de Francia, y sufrir entretanto la dura ley del bloqueo.

En el supuesto de que se avenga a entrar en razón deberá:

Entregar sin pérdida de momento 20.000 pesos fuertes para la viuda de César H. Bacle.

Entregar asimismo 10.000 pesos fuertes como indemnización a Pierre Lavié, y destituir al coronel Antonio Ramírez que procedió contra este mártir.

Pagar en el término de un año el crédito a Blaise Despouy.

Considerar a los franceses residentes en las Provincias de la Confederación lo mismo que a los súbditos de la nación más favorecida.

Pero si el gobierno de Buenos Aires se negaba a acceder a estas exigencias, Francia no podría vacilar y emplearía todos los medios con que contaba para poner término sin demora a una lucha perjudicial para sus intereses y los de sus aliados.⁴⁶

À quoi le gouvernement argentin rétorquait :

1. Bacle había quedado convicto y confeso de los hechos por los cuales se procedió contra él, y así lo había reconocido el mismo agente consular cuando solicitó que se le perdonara.

2. La justa prisión de Lavié por el delito de robo no podía dar lugar a indemnización de 10.000 pesos.

3. Despouy había sido declarado con derecho a una indemnización; pero era imposible darles las cantidades exorbitantes que reclamaba sin comprobación de su procedencia.

4. El gobierno argentino trataría por la vía diplomática sobre la situación de los franceses en el territorio de la Confederación, pero no podría hacerlo antes de sentirse con garantías de seguridad y libre de toda coacción.

Que faut-il retenir de cet échange, sinon que le gouvernement argentin répondit à une attaque illégitime en gouvernement indépendant et souverain qu'il était, que Rosas s'exprima comme chef du

⁴⁶ L'identité, à peine voilée des alliés dont il est question ici, ne fait aucun doute : il s'agit de Fructuoso Rivera et des rivadavistes de Montevideo.

pays⁴⁷, en étendant ses prérogatives provinciales au niveau national, et que cet ensemble de circonstances historiques –dans tous les sens du terme– consacrerent le préalable nécessaire à l’organisation –quelle qu’elle soit– d’un pays : l’identification du peuple dans un chef unique et sa reconnaissance comme incarnation de l’unité, comme héraut de l’identité et comme garant de l’unicité du pays. Investi de cette autorité populaire, Rosas fit face aux « *graciosos preliminares del saqueo civilizador y de los incendios pedagógicos que iban a seguir* »⁴⁸. Suite à la prise de l’île de Martín García par le Commandant Daguenet, le 11 octobre 1838, le blocus changea de nature : « *el bloqueo pacífico daba lugar a las operaciones activas del bombardeo amistoso.* »⁴⁹

Le blocus imposé par la France privait l’Argentine, au travers de Buenos Aires, de sa principale source de revenus : les taxes douanières. Victime d’une sécheresse en 1836, l’Argentine se trouvait dans une situation périlleuse ; des révoltes auraient pu éclater, dans les provinces de l’intérieur argentin, là où les mentalités différaient sensiblement de celle, plus libérale, que l’on trouvait à Buenos Aires. Adolfo Saldías s’est intéressé aux conséquences économiques de ce blocus, en étudiant notamment la variation du volume des échanges, réalisés dans cette interface, capitale pour l’Argentine, qu’était le port de Buenos Aires.⁵⁰ L’ampleur de la chute fut considérable : les entrées dans le port de Buenos Aires furent réduites d’environ 76% et les sorties, de 95%. Alors qu’on dénombrait quelque 19 403 146 en-

⁴⁷ Il serait erroné, en un certain sens, de qualifier Rosas de chef de l’État, compte tenu de ce que l’État argentin, à proprement parler, n’avait pas encore de réalité formelle, si ce n’est dans la représentation rosiste de l’espace argentin, support matériel de l’État que, du seul fait de son action politique, il donnerait à l’Argentine.

⁴⁸ Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.65.

⁴⁹ *Ibid.*, p.65.

⁵⁰ Quantités exprimées en poids, monnaie courante.

trées au 2^d semestre 1837 pour 19 098 040 sorties, un an plus tard on en recensait 4 614 122 pour 990 307⁵¹.

	Entrées	Sorties
2 ^d semestre 1837	19 403 146	19 098 040
2 ^d semestre 1838	4 614 122	990 307

Entrées et sorties enregistrées au port de Buenos Aires (1838-39).

Pourquoi, alors que la pauvreté s'aggravait, Rosas survécut-il au blocus ? Tout autre gouvernement du continent serait tombé, d'après les responsables du blocus. Rosas ne tomba pas. Le mérite en revient aussi au peuple argentin, qui se montra solidaire de son gouvernement. Rosas profita de l'indignation générale, née de la trahison unitaire de Montevideo, du rivérisme, des forces assaillantes ainsi que des corsaires européens qui, non contents du blocus, exploitaient la ruine de Buenos Aires. Réduction des dépenses publiques, augmentation des contributions et des collectes furent de mise. Le tout fut soutenu par la bonne volonté de la population, telle que la réclamait le gouverneur. Aussi d'importants fonds furent-ils mobilisés et mis à disposition par une population qui, des nantis aux nécessiteux, consciente de son devoir patriotique, se disposa à engager, dans un effort national, ses biens à un moment où le gouvernement était mis à l'épreuve. La force morale de Rosas résidait en cela précisément qu'il avait réussi à susciter une forme de sympathie⁵² au sein de la population, en exacerbant son patriotisme latent, tout autant que son instinct de survie.

El pueblo está exaltado. La traición de los unitarios ha provocado los excesos horripilantes de la muchedumbre. En ellos no interviene el gobierno, y

⁵¹ Cité par Pereyra, *Ibid.*, p.98.

⁵² Au sens étymologique du terme de *souffrir avec* et tel que l'entend Paul Ricœur. Cette souffrance trouvait sa source dans le sentiment qu'une menace guettait le pays : une nouvelle colonisation, et avec elle l'imposition d'une identité et l'oubli d'une nationalité qui avait trouvé son expression originelle au cours de cette deuxième phase du blocus.

*menos aún el gobernador. Contra lo que éste quisiera, el pueblo enfurecido y fanatizado, se arma de puñales y los enrojece en la sangre de los que cree unitarios. ¿Puede extrañarse tal estado de agitación? El bloqueo, que para todos es perjudicial, para el pueblo significa miseria y forzada ociosidad. Del otro lado de la línea de buques bloqueadores, hay un grupo de argentinos, los despreciadores de la gente baja, los endiosados en su sabiduría y en su riqueza, los agentes, cómplices y beneficiarios de la potencia que nos amaga. Cuando entre los habitantes de la ciudad aparece alguno sospechoso de connivencia o simpatía con los traidores de la emigración, el pueblo se agita y mata.*⁵³

L'activation de l'instinct de survie de l'homme exprime un rapport *religieux*⁵⁴ à l'espace qui le définit comme sujet, comme individu et, au-delà, comme citoyen d'une nation. Ce lien indéfectible, cet attachement primitif, sont l'expression même de l'exercice et de la défense de la souveraineté, « théorie qui va du sujet au sujet, qui établit le rapport politique du sujet au sujet »⁵⁵. Par l'affirmation de la souveraineté nationale, le sujet se distingue des autres, il opère une auto-objectivation de soi par soi. Et Thomas Hobbes de définir, dans *Léviathan*⁵⁶, les éléments capitaux dans la constitution de la souveraineté : ce n'est pas tant la qualité de la volonté, ce n'est même pas sa forme d'expression ou son niveau qui s'avèrent décisifs.

Peu importe qu'on ait le couteau sous la gorge, qu'on puisse ou non formuler explicitement sa volonté. Il faut, et il suffit, pour qu'il y ait souveraineté, que soit effectivement présente une volonté radicale qui fait qu'on veut vivre, même lorsqu'on ne le peut pas sans la volonté d'un autre. Les Argentins l'on bien vu qui, face aux menaces extérieures, qu'elles fussent étrangères (France ou Angleterre) ou proches et familières (unitaires de Montevideo), s'autoproclamèrent peuple uni –ce qui ne veut pas dire pour autant unifié-, uni dans la néces-

⁵³ Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.112-13.

⁵⁴ Entendu au sens étymologique du terme « *religere* » : qui lie, qui relie.

⁵⁵ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p.37.

⁵⁶ Thomas Hobbes, *Leviathan, or the Matter, Form and Power of a Common-Wealth, Ecclesiasticall and Civill*, London, 1651 (trad. fr. : *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, Paris, Sirey, 1971).

saire défense de la souveraineté nationale et dans la poursuite et l'affirmation du processus de formation d'une identité argentine commune.

Les tensions avec les unitaires exilés en Uruguay concentraient, dans toutes leurs formes, les ambivalences de la nationalité argentine, telle qu'elle s'affirmait, par à-coups, depuis le début du blocus, en 1838. La Grande-Bretagne, désireuse de contrôler une zone tampon entre l'Argentine et le Brésil, avait fomenté, en usant de son influence commerciale, de sa puissance militaire et financière, la sécession de la province, en 1828. Très vite, il se forma un réseau de résistance à l'Argentine qui, de Rivera aux unitaires fidèles à la pensée de Rivadavia, et de Santa Cruz au gouvernement de Rio de Janeiro, s'acharnèrent à mettre à bas Rosas et, par là même, à empêcher l'Argentine d'atteindre la grandeur que lui destinait le « *Restaurador de las Leyes* ». Le rapprochement avec la France ne s'opéra qu'à partir de juin 1838, après la bataille du Palmar, par l'entremise du contre-amiral Leblanc et du consul de France, en poste à Montevideo, M. Baradère.

La logique implacable de l'économie et du commerce irrigua toute la politique française et britannique dans le Río de la Plata. Sa légitimité et son acceptation par les populations locales posaient des problèmes autrement plus complexes que la mise en place du blocus. À l'instar des territoires occupés par les deux puissances colonisatrices les plus actives à l'époque, l'argument de la mission civilisatrice servit de principe de légitimation, aussi bien *a priori* qu'*a posteriori*, des entreprises visant à dominer de nouveaux peuples. Ce fut, à tous égards, le prétexte de l'impérialisme européen. Le numéro de *La Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} juillet 1838, signalait explicitement cette mission :

Es preciso que las relaciones mercantiles y la seguridad de sus nacionales en el exterior no sufran durante un tiempo demasiado largo, a consecuencia de injusticias no reparadas, y que no sea necesario aguardar demasiado la satisfacción debida. A esta necesidad se une la de que los nuevos Estados de la América

*del Sur vean a menudo el pabellón de nuestra marina militar. Una ostentación más frecuente de nuestras fuerzas navales nos eximirá en muchos casos de tener que emprender una acción efectiva, y nuestra navegación de comercio, nuestras relaciones mercantiles y el establecimiento de los franceses en la costa opuesta del Atlántico, tomarán un inmenso desarrollo, útil para nuestros intereses y ventajoso, a la vez, para nuestra gloria; porque tenemos la convicción profunda de que el vasto continente de la América del Sur está llamado a grandes destinos, pero también estamos convencidos de que para llenarlos cumplidamente, necesita una continua confusión de las luces y de la actividad de la vieja Europa*⁵⁷.

La France voyait dans le Río de la Plata, à terme, une source importante de commerce et d'intérêts⁵⁸; il fallait en contester à la Grande-Bretagne, plus ancrée qu'elle dans la région, le monopole. C'est pourquoi Adolphe Thiers, devenu Président du Conseil et Ministre des Affaires Étrangères en 1836, s'exclamait devant la Chambre des Députés : « Ne manquons pas de créer un empire américain⁵⁹ ». Le blocus du port de Buenos Aires et le soutien apporté aux unitaires argentins de Montevideo et à Rivera étaient le point de départ, pensait-il, pour assurer à la France une place de choix dans la gestion des affaires de la région et des intérêts qu'elle générerait. L'assassinat de Heredia, survenu en novembre 1838, annonça un changement dans le tour que prenait le blocus, dans la mesure où il facilita le rapprochement des gouverneurs de Tucumán, de La Rioja, de Catamarca et de Santiago del Estero, à partir de janvier 1839. Et, de fait, l'année 1839

⁵⁷ *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1838.

⁵⁸ Georges Orsoni, grand connaisseur de l'Argentine et, en particulier, de Buenos Aires, à laquelle il a consacré un ouvrage, (*Buenos Aires, au cœur...*, Les Éditions du Franc-Dire, 1997) considère, pour sa part, qu'il ne s'agit pas tant d'une mission civilisatrice : « tout est mercantile comme le veut l'époque ; (...) aucun des philoeuropéens de l'époque ne contredirait la nécessaire 'confusion' des lumières et de l'activité de la vieille Europe pour irriguer la jeune Amérique ; c'est tout le débat avec Rosas qui pense, lui, que la vieille Amérique a ses propres ressources et nul besoin des lumières (franc-maçonnerie, libre pensée, anticléricalisme) ni de l'activité (commerce de produits manufacturés importés et de matières premières exportées) ».

⁵⁹ À ce sujet, Pereyra écrit que « para Francia el imperialismo era la supervivencia insana del estéril luiscatorcismo y del bonapartismo, y sobre todo se trataba en su caso de emplear un exceso de pugnacidad sin objeto y sin campo de aplicaciones en Europa, cerrada a las empresas de su militarismo por la vigilancia de las otras potencias. (in- Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers, La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p. 123).

fut décisive pour l'issue du conflit, pour Rosas, et pour les traces que celle-ci allait laisser à l'Argentine.

D'août 1839, date à laquelle Lavalle s'engagea auprès des forces unitaires soutenues par la France depuis Montevideo, jusqu'en 1841, date de sa défaite, la situation de Rosas fut assez délicate. Assailli de l'extérieur comme de l'intérieur, Rosas devait être vaincu : tel était le sentiment des unitaires. Le front venant de la Bande Orientale, la conjuration qui s'armait dans la ville de Buenos Aires, la révolution du Sud et la « *Coalición del Norte* » concentrèrent les derniers sursauts anti-rosistes. En janvier 1839, Rivera avait débarqué à l'embouchure du fleuve Colastiné, en face de Santa Fe, avec la complicité des navires français afin de fomenter un soulèvement populaire dans cette province.

Cela ne put se produire qu'en raison de l'absence de Juan Pablo López, gouverneur de Santa Fe, en déplacement à Rosario. Un important effort de propagande anti-rosiste fut mené par Rivera et ses mercenaires qui mettaient en avant la précarité dans laquelle baignait le gouverneur de Buenos Aires : les Français bloquaient toujours le littoral et le nouveau président de l'Uruguay naviguait impunément sur les fleuves argentins. C'est dans ce contexte que certains gouverneurs, mécontents de l'ascendant que Rosas prenait sur eux et sur le pays tout entier, se soulevèrent. Tandis que les troupes de la Coalition du Nord avaient essuyé des défaites relatives, les gouverneurs de l'intérieur et de Cuyo s'organisaient pour formaliser leur union. J. P. Duboué, émissaire français envoyé par Rivera auprès des gouverneurs de l'intérieur, en l'espèce ceux de Santiago del Estero (Ibarra), de La Rioja (Cubas) et de Catamarca (Brizuela) fut chargé d'assurer le lien entre les trois forces en présence.

En mars se produisit l'attaque de Córdoba, sous les auspices de Cubas et de Ibarra. Pedro Nolasco Rodríguez, ancien gouverneur de la province de Córdoba, fut défait, dans son entreprise de reconquête du pouvoir, par Manuel López à Las Cañas, cependant que, le 21

mars, Echagüe infligeait un revers décisif à la Coalition en battant Berón de Astrada à Pago Largo. C'était la fin de la Coalition du Nord et l'assurance, pour Rosas, d'un contrôle définitif de la province de Córdoba et de tout le littoral argentin.

Le gouverneur de Buenos Aires pouvait désormais concentrer toutes ses forces sur la Bande Orientale –considérée comme une affaire de politique intérieure- tout en infligeant des représailles aux traîtres de l'intérieur du pays. Ayant mis au jour la mission Duboué, il put déjouer les plans de Cubas, d'Ibarra et de Brizuela. Ces derniers, conscients de ce que leur sort était entre les mains de Rosas s'empressèrent d'approuver sa politique face au blocus. Le statut de Rosas avait changé : toujours gouverneur de Buenos Aires, dans les faits, il fut désormais désigné comme « *encargado de los negocios generales* ». Et Cullen, dont le tort avait été de soutenir que les problèmes de Buenos Aires ne pouvaient aucunement s'étendre à l'ensemble de l'Argentine, fut exécuté le 22 juin 1839, en tant que « *salvaje unitario y reo de lesa Nación* ». Quant aux autres gouverneurs, comme le signale Carlos Ibarguren dans sa biographie de Rosas, « *como fieras avasalladas por el domador, obedecían a Rosas los caudillos federales*⁶⁰ ». Il fallut attendre 1840 et le traité Arana-Mackau pour assister à la levée du blocus français.

Rosas sut poser la souveraineté argentine comme un fait acquis dans son conflit avec l'étranger ; il obtint le droit pour le peuple argentin de disposer de lui-même, chose qui n'allait absolument pas de soi. La politique étrangère menée par Rosas depuis 1833 alla toujours dans le sens du renforcement de la position de l'Argentine sur le continent américain, en particulier dans le bras de fer qui l'opposait au Brésil⁶¹. Il parvint, en outre, par son action résolument intervention-

⁶⁰ Carlos Ibarguren, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930, p.341.

⁶¹ Dans *O Brasil e a Bacia do Prata*, Instituto Geográfico e Histórico de São Paulo, São Paulo, 1980, Alexandre et Nilva R. Mello développent avec une grande finesse les velléités argentines sur la région du Rio Grande do Sul, qui, durant la guerre des « *farrapos* » (1835-1845), échappa au contrôle strict de Rio de Janeiro.

niste et engagée, à imposer son autorité à l'ensemble de la zone naturelle de domination directe de l'Argentine. Il sut surveiller et punir les velléités sécessionnistes du Paraguay, par exemple, en condamnant le gouvernement de Francia à l'isolement absolu.

La mort de Francia, survenue en 1840, laissa croire à d'aucuns, comme son successeur Carlos Antonio López, civilisateur et despote éclairé, que Rosas accorderait au Paraguay son indépendance. Jamais la naïveté ne guida Rosas dans l'exercice du pouvoir ; ainsi savait-il que sans le Paraguay l'Argentine était une absurdité géopolitique. Fort des convictions qui guidaient sa politique américaine, il refusa de desserrer l'étau sur le Paraguay, car il savait que toute décision allant dans ce sens eût bénéficié au Brésil. Ainsi Rosas imposa-t-il à l'espace de la vice-royauté de la Plata un fédéralisme et une autorité tutélaires, calqués sur le modèle national. Il s'agissait, bien entendu, d'un fédéralisme fallacieux. Le seul trait à proprement parler fédéral de ce système de domination était l'existence de frontières extérieures propres, bien que mouvantes, selon la conception de Golbery do Couto e Silva⁶². Les succès diplomatiques de Rosas lui permirent de définir la nature étatique de l'Argentine ; celle-ci s'était donnée des frontières extérieures précises ; son indépendance fut définitivement acquise grâce au traité Arana-Mackau de 1840. Rosas posa ainsi l'existence internationale de l'Argentine.

*El espectro de una gran potencia sudamericana, (similar a la que había surgido en las antiguas colonias del Nuevo Mundo), que había movido a Inglaterra a proponer desde 1826, la independencia oriental, se concretaba de modo alarmante. La fuerza de Rosas, la habilidad de su maniobra, amenazaban los ulteriores progresos del imperialismo europeo en América*⁶³.

ro. À cet égard, il est remarquable de souligner que, contrairement au Brésil, jamais Rosas n'eut à faire face à des mouvements sécessionnistes à l'intérieur de l'Argentine.

⁶² Golbery do Couto e Silva, *Conjuntura política nacional, o poder executivo e geopolítica do Brasil*, Coleção documentos brasileiros, Livraria José Olympio editora, Rio de Janeiro, 1981.

⁶³ Julio y Rodolfo Irazusta, *La Argentina y el imperialismo británico*, p.175.

Les interactions entre politique extérieure et politique intérieure furent constantes tout au long du blocus, comme nous avons eu l'occasion de le montrer. Même si Rosas était devenu le maître de l'Argentine, il semble toutefois que cela se soit fait aux dépens du problème de *l'organisation* nationale. L'Argentine pouvait-elle se résumer à Buenos Aires ?

Rosas avait fait de Buenos Aires le centre –marginalisé, au reste, d'un point de vue géographique⁶⁴- d'un système politique de domination imposé à l'ensemble de l'Argentine. Nous montrerons que ce système de pouvoir, le rosisme, fut un avatar du colonialisme espagnol. Sa fin n'était autre que la pérennisation d'une logique d'influence autoritaire sur l'espace naturel de domination argentine. En assurant à l'Argentine son intégrité territoriale, en posant ses frontières extérieures, et en obtenant qu'elles fussent reconnues comme telles par les puissances européennes, Rosas s'était érigé en caudillo national. Les blocus de 1838-40 puis de 1845-48⁶⁵ apportèrent une impulsion notable au processus d'unification et d'intégration des différents espaces argentins.

Dans un premier temps, ce processus fut la conséquence de l'extension du pouvoir de Rosas ; à partir des années 1840, la mise en œuvre de ce processus revêtit une autre forme. L'américanisme original de Juan Manuel de Rosas permit de faire le lien entre une identité nationale et un attachement singulier au continent américain ; l'identification du « *Restaurador de las Leyes* » à l'exécution de ce projet duel, accéléra le processus historique et politique de formation de la nationalité argentine.

⁶⁴ Les idées développées par Emmanuel Todd (in *Après l'Empire*, Gallimard, Paris, 2002) sur les conséquences de la marginalité d'un centre de pouvoir permettent de comprendre les problèmes que cette situation a toujours posés.

⁶⁵ C'est à dessein que nous n'avons consacré aucun développement au deuxième blocus dans le premier mouvement de notre travail. Nous avons jugé plus pertinent de le traiter dans les développements qui suivent.

*Rosas no es un simple tirano*⁶⁶. Si en su mano hay una vara sangrienta de hierro, también veo en su cabeza la escarapela de Belgrano. No me ciega tanto el amor de partido para no conocer lo que es Rosas bajo ciertos aspectos. Si se perdiesen los títulos de Rosas a la nacionalidad argentina, ya contribuiría con un sacrificio al logro de su rescate. Rosas y la República Argentina se suponen mutuamente: el temple de su voluntad, la firmeza de su genio, la energía de su inteligencia no son rasgos suyos, sino del pueblo que él refleja en su persona. La idea de un Rosas boliviano o ecuatoriano es un absurdo. Suprimid a Buenos Aires, sus masas y sus hombres de capacidad, y no tendréis a Rosas.⁶⁷

⁶⁶ La tyrannie de Rosas n'a rien de banal : nous aurons l'occasion d'expliquer le sens de la nature profonde de cette tyrannie, en étudiant notamment la thèse de la « *tiranía transcendental* » développée, à ce propos, par Carlos Ibarguren, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930.

⁶⁷ Juan Bautista Alberdi, *Treinta y siete años después de la revolución de Mayo*.

1.3 D'espaces éclatés à un territoire fédéré : conquête de l'espace intérieur et nationalisation du territoire

« L'étendue des pampas est si prodigieuse qu'au nord,
elles sont bornées par des bosquets de palmiers, et au midi,
par des neiges éternelles »⁶⁸

Head

L'unité, l'intégrité et en fin de compte l'existence même de l'Argentine en tant qu'État souverain, reconnu comme tel par les puissances étrangères, furent acquises sous la période rosiste de l'histoire argentine. L'action de Rosas ne se limita nullement à conforter l'emprise de son pays sur son espace naturel de domination, en reconstruisant le « *virreinato del Río de la Plata* » et en menant une diplomatie interventionniste. Au-delà, il formula une théorie de la souveraineté, décisive à bien des égards pour connaître l'Argentine, notamment au travers de la compréhension de sa dualité endogène. La singularité de la théorie rosiste de la souveraineté tient à ce qu'elle détermine un sujet à assujettir, une unité de pouvoir à fonder et une légitimité à respecter⁶⁹.

Cette théorie se caractérise par la conciliation de deux souverainetés : l'une extérieure et l'autre intérieure. L'américanisme original de Rosas l'avait conduit à imposer la souveraineté extérieure de l'Argentine à ses voisins américains, comme aux puissances impérialistes européennes. Ainsi l'intégrité territoriale de l'Argentine pouvait-elle être définie et défendue. Il restait à établir la souveraineté intérieure du pays. Si « *la Argentina es una e indivisible*⁷⁰ », elle le doit à

⁶⁸ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.13.

⁶⁹ Il s'agit précisément des trois critères qui définissent nécessairement, pour Michel Foucault, toute théorie de la souveraineté, comme il l'a indiqué dans le cours dispensé, le 21 janvier 1976, au Collège de France.

⁷⁰ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.13.

Rosas, qui parvint à l'unir contre la menace extérieure, tout en l'unifiant de l'intérieur et qui sut mener une politique à tous égards cohérente avec ses ambitions personnelles et celles, plus complexes, qu'il entendait donner à son pays. Aussi s'agira-t-il pour nous de montrer tout l'effort de Rosas pour réunir les fils et faire, bon gré malgré, d'un pays uni sous la fiction d'une association de provinces libres (libres, mais non au point de se séparer), un territoire unifié.

L'Argentine du début des années 1830 s'incarnait dans une somme de débris légués par l'ancien empire espagnol, dont l'existence et la relative cohérence en tant que telles ne tenaient, dans une large mesure, qu'aux succès militaires remportés par les provinces au cours des guerres civiles, notamment après 1816. Ces débris géographiques, ces îlots de pouvoir et d'autonomie acquis par la force des armes avaient pu se maintenir dans cette condition instable et de profonde dépendance, grâce à la victoire décisive de Cepeda, obtenue par López et Ramírez en 1820 contre Buenos Aires. Lorsque, le 28 janvier 1833, Rosas fut appelé à diriger la Campagne du Désert, il existait quelque chose nommé Argentine, dont les limites s'étendaient sur une vaste portion du continent sud-américain. Sarmiento présente d'emblée l'Argentine, dans *Facundo*, sous l'angle de l'insondable, de l'incertain, du flou.

La inmensa extensión del país que está a sus extremos es enteramente despoblada, y ríos navegables posee que no ha surcado aún el frágil barquichuelo [...] el desierto la rodea por todas partes, se le insinúa en las entrañas; la soledad, el despoblado sin una habitación humana, son por lo general los límites incuestionables entre unas y otras provincias. Allí la inmensidad por todas partes: inmensa la llanura, inmensos los bosques, inmensos los ríos, el horizonte siempre incierto, siempre confundiendo con la tierra entre celajes y vapores tenues que no dejan en la lejana perspectiva señalar el punto en el que el mundo acaba y principia el cielo⁷¹.

⁷¹ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p 9-10.

Car, comme il l'écrit lui-même, il était impossible de définir l'Argentine, ne serait-ce d'un point de vue géographique. Sans doute l'« *énergéia* ⁷² » d'un style vif et anxieux, le pousse à poétiser un espace sur lequel il n'a guère de prise, exilé qu'il était. Certes, il est des « limites inquestionnables » ; certes, ces limites n'offrent aucune prise. Cette Argentine, on la voulait déjà grande : dans les cercles intellectuels « *criollos* », dans les milieux fortunés des grands propriétaires terriens de la province de Buenos Aires, l'on s'inquiétait du sort de l'Argentine, bien qu'il ne fût pas encore arrêté ce qu'Argentine voulait dire.

De limites *insondables* ; non pas des frontières, mais des marges, mouvantes qui plus est, malléables, informes, qu'il fallait renforcer,

72

« L'on traduit généralement ce terme grec par " évidence ". Il désigne un ordre de réalité parfois difficile à situer, entre le catégorie des figures et celle des qualités du style. Quintilien en parle, à propos des effets, à susciter nécessairement, de *l'imagination*. " Si j'ai à parler d'un homme qui a été assassiné, ne pourrai-je point me figurer tout ce qui a dû se passer en cette occasion ? Ne verrai-je point l'assassin attaquer un homme à l'improviste ? Lui mettre le poignard sous la gorge ? Et celui-ci, saisi de frayeur, crier, supplier, faire de vains efforts pour se défendre, et enfin tomber percé de coups ? Ne verrai-je point son sang qui coule, la pâleur qui recouvre son visage, ses yeux qui s'éteignent, sa bouche qui s'ouvre pour rendre son dernier soupir ? C'est à cela que servira l'*évidence*, qui ne semble pas tant dire une chose que la montrer : d'où naîtront les sentiments dans notre âme, comme si nous étions présents à la chose même. »

Quintilien précise qu'il s'agit au fond d'une sorte d'ornement : c'est même selon lui la plus grande beauté d'un discours. " Un discours est orné quand il ne se contente pas d'être clair et probable. Le premier degré pour parvenir à une plus grande perfection est de concevoir vivement les choses ; le second de les imaginer comme on les conçoit ; le troisième de répandre sur elles un certain éclat, en quoi consiste rigoureusement la beauté. C'est sans doute un merveilleux secret, quand nous parlons d'une chose, de savoir l'exprimer si vivement qu'il semble qu'elle se passe sous les yeux. Car nos paroles font peu d'effet et ne prennent pas cet empire absolu qu'elles doivent prendre, lorsqu'elles ne frappent que l'oreille, ou lorsque le juge croit entendre un récit, et non pas voir de ses yeux ce dont il s'agit. *L'un des moyens pour y parvenir consiste à exprimer trait pour trait l'image d'une chose, comme dans les tableaux ; une autre consiste à rassembler un amas de circonstances naturellement représentées, pour peindre l'image de l'action ou de l'objet ; enfin, on peut s'attacher à tous les accidents de la chose " les développer à loisir et à foison ; et c'est particulièrement dans cette troisième manière de traiter son sujet qu'il peut être judicieux de recourir pertinemment aux comparaisons, aux similitudes, aux métaphores. On a donc affaire à un système d'effets, assorti d'un ensemble de moyens formels. (...) Quant à l'effet, Scaliger insistera, au XVI^e siècle, sur " la force du discours rendant les choses présentes d'une manière remarquable " sur la vivacité de l'expression, sur l'impression des choses vues. (...) Elle (l'évidence) illustre à la fois le devoir-être, l'exigence et la force du discours : celui-ci est appréhendé ainsi comme acte, comme dynamisme qui peut même modifier la réalité de la situation existentielle, concrète, des partenaires dans la relation oratoire. Signe du ravissement, l'évidence définit la parfaite réussite qui conduit du rhétorique au poétique. », Michèle Aquien et Georges Molinié in- *Dictionnaire de Rhétorique et de Poétique*, Le Livre de Poche, coll. La Pochothèque, Paris, 1999, p.166-67.*

déterminer, arrêter. Il s'agissait de poser l'existence de l'Argentine, en lui extirpant tout ce qu'elle avait d'incertain, de fragile, d'insoumis. Par qui, comment, pourquoi ? Il fallut déterminer jusqu'où chacun pouvait aller, compte tenu que l'Argentine, pris comme un tout, ne répondait à aucune autorité unifiée et reconnue comme telle. C'est en termes de connaissance que se posa le problème auquel le gouvernement de Buenos Aires, ainsi que les autres provinces argentines, furent confrontées dans la première moitié du XIX^e siècle : qu'est-ce que l'Argentine ? Correspond-elle aux représentations naturellement déterminées qu'en a Sarmiento ? Moults Argentines coexistaient, à cette époque. La représentation que s'en faisaient les habitants de Córdoba ne correspondait pas à celle d'un « *porteño* ».

Tout Argentin, en général, et tout « *caudillo* » en particulier, qui avait *connu* l'accès à l'indépendance se représentait une Argentine particulière, tantôt ouverte vers l'Europe des Lumières et bientôt des Romantiques, tantôt soucieuse de préserver une culture « *castiza* » dans la tradition espagnole. C'était une Argentine plurielle. Peut-être nous faudrait-il, afin de comprendre le sens de ce constat, nous rappeler que connaître, c'est aussi co-naître, comme le souligne la poétique claudélienne⁷³. La naissance de l'Argentine fut connue de tous les sujets espagnols qui se trouvaient sur l'espace allant de la « *Quebrada de Humahuaca* » au « *Río de la Plata* » (et les autres, ceux du Chaco, de Mendoza, de la Puna) ; il reste qu'ils ne vécurent pas tous cette naissance de la même manière. Cela tient, avant tout, à la nature politique de l'Argentine du début du siècle, ainsi qu'aux effets des guerres civiles qui assirent, à l'intérieur d'un même espace, une pluralité d'autorité, toutes aux ambitions nationales.

73

C'est autour de ce concept-clé de « co-naissance » : « au monde et à soi-même » que s'articule *L'Art poétique* claudélien. En tant que « vérificateur de la chose présente », il s'agit moins pour Claudel de décrire que de connaître et de comprendre ; par là, Claudel engage une quête avant tout d'ordre intellectuel, où la fin qu'il se donne est de saisir l'essence des choses et ce qu'elles *veulent* dire, s'inspirant en cela de Stéphane Mallarmé. « Ce déchiffrement suppose une fusion du Moi avec le monde qu'il contemple, fusion qui n'a rien d'un abandon, mais qui exprime tout au contraire une tension extrême de la volonté et de l'intelligence » (Guy Belzane).

Cette Argentine ne correspondait, alors, qu'à un ensemble d'espaces concurrents régis par le principe de l'autonomie provinciale et par l'exercice *de facto* d'un fédéralisme politique. Ce fédéralisme fut entériné par les différentes forces en présence en 1831, par la signature du Pacte Fédéral. Cette autonomie ne fut jamais pleine ; au contraire, elle ne fut jamais qu'une autonomie limitée, en raison des liens de dépendance qui unissaient toutes les provinces au port de Buenos Aires⁷⁴. Cet ensemble était fait d'un amas d'espaces concurrents, de noyaux de population disparates et isolés les uns des autres ; la discontinuité territoriale, son immensité, sa diversité⁷⁵ et sa disparité étaient les traits principaux de ce pays neuf⁷⁶, dans lequel l'attachement à des relents d'américanismes anachroniques⁷⁷, ancraient le pays dans une féodalité américaine inadaptée, selon nous, aux responsabilités du pays.

Au début des années 1830, il semble que la superficie de l'Argentine fût d'environ 2 900 000 de km², ce qui correspondait à la superficie de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse et de l'Italie réunies. Face à cela, la densité de la population argentine était de l'ordre de 0,014 hab/km², pour une population totale d'environ 400 000 habitants. Cela ne pouvait manquer de poser des problèmes évidents de gestion, à

⁷⁴ Nous analyserons plus systématiquement les rapports de force, les formes et principes d'autorité qui existaient entre les provinces et Buenos Aires dans la dernière partie de notre étude.

⁷⁵ Notre propos n'est pas ici de répertorier les différences propres à l'Argentine. Nous avons jugé utile de ne développer que quelques aspects de cette diversité. Les expliciter tous nous semble gratuit et inintéressant dans la perspective de notre démonstration.

⁷⁶ Bien entendu, l'on pourrait faire ce même constat aujourd'hui et, d'ailleurs, sans doute devons-nous y voir le signe d'une sorte d'immobilisation transhistorique – voire l'expression d'un immobilisme politique – propre à l'Argentine. En effet, nous pensons que l'organisation politique tout comme les rapports de force entre les provinces et Buenos Aires, tels qu'ils s'expriment en l'an 2003, ne diffèrent que très peu de l'Argentine issue des guerres civiles postcoloniales. Peut-être l'historien Varela aurait-il alors raison d'affirmer que la période rosiste de l'histoire argentine ne marqua rien de plus qu'une parenthèse historique entre la défaite des unitaires et la bataille de Monte Caseros.

⁷⁷ L'expression la plus choquante de cela étant la résurgence des « *caudillos* » et de structures sociales semblables à celles qui avaient conditionné l'apparition du caudillo dans l'Espagne médiévale.

l'échelle du pays. Cet extraordinaire décalage entre la superficie et la densité de la population du pays est l'un des traits les plus frappants de l'Argentine, à cette époque.

Nombreux étaient les obstacles qui s'opposaient à la constitution d'un territoire national. L'absence d'une quelconque *unité nationale*, le manque de solidarité interne entre les différentes places fortes héritées de la période coloniale s'exprimaient, en outre, par l'instabilité dont les provinces étaient la proie. Certes, la décomposition de l'empire espagnol, avait donné naissance, dans l'aire correspondante au « *virreinato de la Plata* », à quelque chose nommé Argentine. Il reste que l'Argentine demeurait insaisissable. Avant les années 1830, date à laquelle une politique de définition des frontières internes du pays fut lancée par le gouvernement de Buenos Aires, le pays avait déjà compté trois provinces, en 1810, puis sept, en 1814⁷⁸. Chacune d'elles ne disposait, au mieux, que d'un centre important, qui n'était autre que la cité maîtresse fondée⁷⁹, sous l'Empire, par les Espagnols. Tout cela contribua fortement à faire de l'Argentine un ensemble d'îlots, plus ou moins isolés les uns des autres, contrôlés par des potentats locaux : les « *caudillos* ».

Le « *caudillismo* » est intimement lié, en Amérique latine, et de manière beaucoup plus patente en Argentine, à la constitution des États nationaux, laquelle passa avant tout par le rassemblement de terres éclatées, héritées de la période coloniale.

Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle, le caudillisme a dominé la vie politique des pays hispano-américains, mais non pas celle du Brésil luso-américain⁸⁰; dans une phase –plus ou moins longue

⁷⁸ En 1810, l'Argentine c'était les provinces de Buenos Aires, de Cuyo et de Tucumán. Et, en 1814, les provinces de Buenos Aires, Entre Ríos, Corrientes, Córdoba, Cuyo, Tucumán et Salta.

⁷⁹ Nombre d'entre elles devinrent la capitale des provinces argentines, lorsque intervint le découpage administratif du territoire national.

⁸⁰ Ce propos nous semble quelque peu contestable, surtout lorsqu'il nous est permis, encore aujourd'hui, de constater l'ascendant qu'ont les « *coronéis* » sur la politique brésilienne. L'emprise que certains d'entre eux continuent d'avoir sur leur

suivant les pays— où se sont construits de nouveaux États sur les débris de l'empire colonial espagnol, les violences et l'arbitraire des caudillos ont pu n'être pas toujours entièrement nuisibles: quelques-uns d'entre eux ont été des rassembleurs de terres et, parfois aussi, ils ont ébranlé l'hégémonie des oligarchies d'origine coloniale que l'indépendance avait laissées intactes ou même renforcées.⁸¹

Le « *caudillismo* » résume à lui seul tout un pan de l'être argentin ; il indique une réalité argentine des plus solidement ancrées dans la formation historique et politique de l'identité nationale. En 1833, le « *caudillismo* » est plus que jamais à l'ordre du jour : les différentes provinces entendent mener, chacune, une politique autonome ; la décision de lancer la Campagne du Désert, prise par Balcarce à Buenos Aires, en 1833, en est l'expression la plus flagrante. La terre qui vit naître Juan Manuel de Rosas se démarque du reste du continent américain par la prégnance du « *caudillismo* », et de tous ses épiphénomènes.

À la fin de la vague d'indépendances, un nouvel ordre —sans doute vaudrait-il mieux dire *désordre*— s'était établi de lui même. Comme le remarque Jacques Lambert,

*No interior dos antigos impérios [...], a organização social constituía-se de uma poeira de pequenos grupos, fechados em si mesmos, cujos chefes dispunham de ampla autonomia de fato. Nada mais os havia unido senão sua dependência comum, muito freqüentemente mais teórica do que real com relação a autoridades de origem metropolitana e, conseguida a independência, nada mais os unia senão seus sentimentos comuns contra os que haviam dominado.*⁸²

bastion, authentique État dans l'État, l'exercice même de leur pouvoir, ainsi que les mécanismes d'assujettissement qui continuent d'être pratiqués sur les masses locales, les rapprochent, toutes proportions gardées, d'authentiques seigneurs du Moyen-Âge, ou des « *caudillos* » argentins du XIX^e siècle.

⁸¹ Jacques Lambert, *Amérique latine: structures sociales et institutions politiques*, Paris, PUF, 1968.

⁸² Jacques Lambert, *América Latina: estruturas sociais e instituições políticas*, São Paulo, Ed. Nacional/EDUSP, 1979, p. 153.

L'existence du « *caudillismo* » et, partant, la situation que Rosas s'efforça de reprendre en sa faveur, sont le reflet déterminé d'une condition historique et géographique particulières. L'isolement, la situation d'interdépendance économique qui liait les provinces entre elles à Buenos Aires, et à son port, illustrent, en interne, les défauts de forme globaux des colonies espagnoles situées sur le continent sud-américain : le manque de communication, la dépendance d'intérêts complémentaires, des liens géographique et socio-économique ténus, en sus de l'hétérogénéité et la diversité des régions qui composaient l'espace colonial espagnol. L'Argentine, en 1830, et la période créole de son histoire ne furent que les héritiers de l'époque coloniale. L'indépendance ne sanctionna pas, d'après nous, l'avènement d'un nouvel ordre. Contrairement à ce qu'énonce la théorie philosophico-juridique de la souveraineté, le pouvoir politique souverain, source d'ordre, ne commence pas lorsque la guerre cesse. La guerre, non plus, ne marque pas le début de l'organisation des États. Foucault d'écrire, sur la guerre comme analyseur des rapports sociaux, que :

La loi ne naît pas de la nature, auprès des sources que fréquentent les premiers bergers; la loi naît des batailles réelles, des victoires, des massacres, des conquêtes qui ont leur date et leur héros d'horreur; la loi naît des villes incendiées, des terres ravagées; elle naît avec les fameux innocents qui agonisent dans le jour qui se lève.

Mais cela ne veut pas dire que la société, la loi et l'État soient comme l'armistice dans ces guerres, ou la sanction définitive des victoires. La loi n'est pas la pacification, car sous la loi, la guerre continue à faire ravage à l'intérieur de tous les mécanismes de pouvoir, même les plus réguliers. C'est la guerre qui est le moteur des institutions et de l'ordre: la paix, dans le moindre de ses rouages, fait sourdement la guerre. Autrement dit, il faut déchiffrer la guerre sous la paix: la guerre, c'est le chiffre même de la paix. Nous sommes donc en guerre les uns contre les autres; un front de bataille traverse la société tout entière, continûment et en permanence, et c'est ce front de ba-

taille qui place chacun de nous dans un camp ou dans un autre. On est forcément l'adversaire de chacun⁸³.

L'indépendance, acquise grâce à la guerre fut aussitôt suivie d'une importante vague de guerres civiles, lesquelles permirent aux « *caudillos* » d'assumer un pouvoir réel et absolu, autrement plus effectif que l'autorité, que l'ascendant qu'ils détenaient auparavant sur les populations d'une zone géographique donnée. À cette occasion, ce pouvoir subit une évolution de taille: jusqu'alors potentiel, les caudillos en firent un pouvoir potestatif⁸⁴. Ces guerres s'insinuèrent au cœur même des préoccupations « *criollas* » du moment ; elles légalisèrent, autour de l'accaparement de pouvoirs locaux et localistes⁸⁵, les ruptures internes dont souffrait l'Argentine. L'issue de ces guerres autorisa les « *caudillos* » à s'installer dans le creux des interstices de pouvoir ainsi laissés vacants. Le désordre politique compléta le désordre géographique d'un territoire inexistant. Héritage historique et déterminisme géographique se complétèrent. Nous partageons en cela l'idée, d'Alain Rouquié, selon laquelle le « *caudillismo* » naquit de la fragmentation politique et *territoriale* ayant pris place après l'indépendance :

(...) *esses poderes senhoriais nascem primeiramente em períodos pre-estatais nos quais a consciência nacional é ainda balbuciante. O vazio institucional e o deserto administrativo engendram situações quase espontâneas de preponderância e de patrimonialismo. Com muita frequência, o poder central só dis-*

⁸³ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p.43-44.

⁸⁴ Cette forme rétrograde de pouvoir (« *potentia* ») s'éclipsa au profit d'une autre forme, plus réactive et autoritaire : « *potestas* »

⁸⁵ Nous sommes, en tous points, d'accord avec Jacques Lambert lorsqu'il écrit, développant les principes de légitimation du « *caudillismo* » que « *les chefs de ces communautés, seigneurs de l'hacienda, aventuriers conduisant des bandes barbares, chefs d'armées qui n'étaient pas encore nationales, parfois aussi, chefs de communautés amérindiennes, pouvaient exiger de leurs clientèles une fidélité inconditionnelle; ils leur devaient une protection également inconditionnelle. On a donné le nom de caciques – colonels au Brésil – à ceux qui exerçaient ainsi leur patronage sur une clientèle locale. L'organisation de la société rurale en fonction d'allégeances personnelles qui primaient celles qui étaient dues en principe à l'État et à la loi, le caciquisme, a été le phénomène de base des structures sociales et politiques latino-américaines.* », in *-Amérique Latine : structures sociales et institutions politiques*, Paris, PUF, 1968.

*põe, por diversas razões, de uma autoridade nominal ou negociada com os senhores enfeudados numa parte do território nacional*⁸⁶.

L'Argentine était plurielle, elle était faite de ruptures géographiques, d'inégalités sociales, de divergences culturelles, d'inadéquations productives. D'un point de vue économique, elle se caractérisait par un manque de solidarité interprovinciale ; aucune politique d'intégration ni de communication n'était de mise entre les provinces argentines, centres qui se disputaient le monopole du pouvoir. Chacune, volontairement isolée, jouissait d'une autonomie légalement reconnue, concentrée entre les mains d'un chef politique qui, précisons-le, n'était pas nécessairement le gouverneur de la province.

Au début du XIX^e siècle, l'espace argentin était divisé en trois zones, plus ou moins individualisées. La province et la ville de Buenos Aires, d'abord, avec ses riches pâturages et son port, détenteur du monopole des exportations de l'ensemble du pays ; cette ville tirait son importance de sa condition de seul point de fuite et de pénétration, dûment aménagé, s'ouvrant sur l'Atlantique. Ensuite, les régions situées aux marges du fleuve Paraná⁸⁷, vouées à l'élevage, si bien qu'elles se plaçaient « *ipso facto* » sous la *suzeraineté*⁸⁸ de Buenos Aires. Ce, parce qu'elles ne tiraient leur salut que des revenus, ou presque, que lui procurait l'exportation de la viande salée et des fourrures. Or elle avait besoin, pour évacuer ses produits, de disposer de la libre navigation des fleuves et de l'accès au port de Buenos Aires. Enfin, une troisième région se distinguait du flou spatial dont était composée l'Argentine : « *el Interior* », constitué des provinces de Córdoba, La Rioja et Tucumán. Cette région se consacrait à une agriculture de

⁸⁶ Alain Rouquié, *O Extremo-Ocidente : Introdução à América Latina*, São Paulo, EDUSP, 1991, p.218.

⁸⁷ Il est d'usage, notamment dans les ouvrages d'histoire, de qualifier cette région de « *el litoral* ».

⁸⁸ Nous développerons cette idée capitale pour comprendre les rapports de domination existant entre les provinces et Buenos Aires, dans la troisième partie de notre étude.

subsistance, pratiquée de longue date, ainsi qu'à la production d'objets artisanaux.

Ainsi trouve-t-on, à la source des disparités argentines, des structures de production divergentes, témoins de rapports singuliers à la terre, d'un commerce spécifique avec Buenos Aires, d'une position précise face à tout ce qui était foncièrement étranger à chacune de ces régions, authentiques microcosmes. Aucune activité ne favorisait l'intégration de ces trois ensembles dans un tout commun, ce pour quoi nul n'éprouva le besoin d'affermir un appareil étatique naissant qui se résumait, en somme, au service des douanes de Buenos Aires. Marcos Kaplan d'écrire que :

*O atraso herdado, a sobrevivência de estruturas arcaicas, o desenvolvimento capitalista não realizado ou insuficiente, a conseqüente gestação de várias tendências centrífugas, a dependência externa, a ação deliberada das grandes potências contribuem poderosamente para criar e consolidar esta divisão que persiste até hoje.*⁸⁹

Aux effets endogènes de différenciation viennent s'ajouter des éléments exogènes, qui accentuent les ruptures inhérentes à ce pays. De l'inexistence d'une activité économique qui vienne encadrer l'ensemble des appareils productifs, découle l'absence d'un secteur social capable d'administrer les affaires publiques en même temps que les siennes propres. Le rejet du gouvernement unitaire de Rivadavia fut, en son temps, l'expression la plus claire du refus, de la part des provinces, de toute perte de *souveraineté*⁹⁰ interne. D'où un problème de taille : ces souverainetés, nécessairement limitées compte tenu de ce que nous avons dit, n'avaient pris forme que parce qu'elles avaient

⁸⁹ Marcos Kaplan, *Formação do Estado Nacional na América Latina*, Rio de Janeiro, Ed. Eldorado, 1974.

⁹⁰ D'après nous, les différentes provinces argentines jouissaient toute d'une autonomie, dont le degré ne dépendait que du poids politique de leur « *caudillo* ». Cette autonomie était certes limitée, mais leur assurait suffisamment de pouvoir pour défendre leur souveraineté interne contre les autres provinces. La dépendance qui les liait toutes au port les plaçait « *ipso facto* » sous la suzeraineté de la province de Buenos Aires. La province de Buenos Aires s'est effectivement substituée à l'Espagne en tant que maître de tout cet espace, ce qui permet de mieux comprendre le projet de reconstruction du « *virreinato du Río de la Plata* » mis en œuvre par Rosas.

été instituées par les « *caudillos* » locaux, *ex abrupto* et *in abstracto*, aux marges du noyau décentré du pouvoir économique et commercial qu'était Buenos Aires.

É natural pois que, com a Independência, ocorre um processo de desagregação do poder central. Celso Furtado observa que “na ausência de vínculos econômicos significativos, o localismo político tendia a prevalecer”. Em cada região, em torno a uma pequena cidade do interior, um chefe político, invariavelmente um grande proprietário rural, detém o virtual poder local. Ele controla e exerce de fato a administração da justiça, o corpo policial, a burocracia local, e aí aparece, mais que como eventual agente do poder central, como a própria encarnação do poder político.⁹¹

Cette situation s'avérait, à maints égards, potentiellement dangereuse pour la sécurité de l'Argentine. Afin d'assurer, par-delà tout égoïsme localiste, un pouvoir de pression efficace et crédible sur l'aire de domination naturelle du pays, il fallait organiser ces espaces, ces territoires inachevés, leur donner une homogénéité interne, fût-elle fallacieuse. Il s'agissait, plus particulièrement, de définir une nouvelle politique américaniste qui, en tenant compte des nouveaux enjeux auxquels le pays était confronté, assurerait à l'Argentine une place de choix dans les rapports de force entre les pays issus de l'Empire.

Le fédéralisme politique fut, d'une certaine manière, la remède trouvé par les caudillos et autres gouverneurs provinciaux, pour pallier ce désordre, pour unir virtuellement les provinces entre elles. Depuis le 4 janvier 1831, le fédéralisme avait fixé la nature des rapports entre les provinces, en faisant de l'Argentine une confédération⁹². Par cet acte constitutif d'un nouvel ordre interne, l'Argentine

⁹¹ Edu Sader, *Um rumor de botas* (Ensaio sobre a Militarização do Estado na América Latina), São Paulo, Ed. Polis, 1982, p.18.

⁹² Le terme même de « confédération » est extrêmement intéressant, en cela qu'il énonce clairement la nature de l'union convenue à laquelle étaient parvenues les provinces argentines. La définition qu'en donne le Dictionnaire de la langue française *Robert* le dit bien qui précise qu'une confédération sanctionne « une union de plusieurs États qui s'associent, tout en conservant leur souveraineté ». Nous sommes, à n'en point douter, à mille lieues de la définition d'inspiration kantienne que donne Éric Weil, dans *Philosophie politique*, d'un État organique où, à la somme des parties, vient s'associer l'existence du tout.

fut fédéralisée. Il restait à la fédérer. Les différents noyaux potestatifs tombés sous la coupe de caudillos qui, comme Facundo Quiroga, à La Rioja, se comportaient en authentiques souverains, s'autogérait comme ils l'entendaient, ou comme ils le pouvaient.

Comprendre le processus politique et historique de formation de la nation argentine c'est en partie analyser les conditions de l'avènement de l'Argentine en tant que territoire fédéré. La question devient, alors : comment d'un espace fédéralisé, dont l'existence formelle ne tenait qu'à une décision politique qui, somme toute, était arbitraire⁹³, l'on parvint à dresser l'espace argentin et à en faire un territoire fédéré ? Ce processus passait par la définition d'un nouveau rapport à l'espace, d'une mise en valeur rationnelle des sols, d'un affermissement de la dépendance des provinces et des territoires de l'ancien « *virreinato del Río de la Plata* » eu égard à Buenos Aires. Cela supposa une dénaturation relative de l'américanisme colonial et colonialiste qui subsistait dans l'espace argentin. L'originalité de ce nouveau modèle idéologique réside dans l'engagement de la province de Buenos Aires dans le processus de fédération des espaces argentins, concomitant, ou presque, d'un processus semblable qui devait permettre à l'Argentine de reconstituer le « *virreinato del Río de la Plata*. »

Le Pacte Fédéral de 1831 n'établissait, à proprement parler, aucun ordre hiérarchique entre les provinces. Nonobstant, celle de Buenos Aires apparut assurément, aux yeux de la classe politique et des élites commerciale et économique « *porteña* », comme ayant plus de droits que les autres, des droits jugés naturellement et historiquement fondés, qu'il fallait renforcer, protéger et imposer à l'ensemble de la Confédération. Il est important de comprendre pourquoi et comment

⁹³

Contrairement à ce que peut laisser croire le mot d'ordre rosiste : « *¡Mueran los salvajes unitarios!* », Rosas était un faux fédéral. Il avait, pour ainsi dire, une conception toute particulière du fédéralisme ; pour lui, celui-ci n'avait de raison d'être que dans la mesure où il devait servir les intérêts de la province de Buenos Aires sans que, pour autant, celle-ci n'eût à faire profiter aux autres provinces de ses avantages. Le principe de redistribution n'avait, pour lui, aucun sens dans la mesure où Buenos Aires n'avait de comptes à rendre à aucune province. Nous consacrerons des développements plus détaillés sur cette question dans la dernière partie de notre étude.

Buenos Aires s'imposa d'emblée comme le cœur du pays. Nous pouvons apporter deux types de réponse à cela : en sus des motifs historiques, liés au processus d'indépendance, que nous avons déjà abordés, il y a une explication d'ordre purement géographique. Sans doute devons-nous invoquer un déterminisme naturel pour expliquer comment la domination de Buenos Aires sur le reste du pays fut avalisée, et comment Rosas disposa des instruments nécessaires pour fédérer les différentes provinces, en les *subjugant*⁹⁴ les unes après les autres.

Domingo Faustino Sarmiento défendit, notamment dans *Facundo*, l'existence d'un tel déterminisme, qui explique que Buenos Aires se soit toujours posée en moteur du développement de l'Argentine, qu'elle ait toujours été le point d'où partaient les ordres et vers où convergeait l'ordre. Il considère qu'il existe une organisation naturelle de l'espace argentin, fondée notamment sur le caractère structurant des fleuves nourriciers qui parcourent le pays, d'ouest en est.

Pudiera señalarse como rasgo notable de este país la aglomeración de ríos navegables que al Este se dan cita de todos los rumbos del horizonte para reunirse en el Plata y presentar su digno tributo al Océano, que lo recibe en sus flancos no sin muestras de turbación y de respeto. Pero estos inmensos canales no introducen cambio ninguno en las costumbres nacionales. El hijo de los aventureros españoles que colonizaron el país detesta la navegación y se considera como aprisionado en los estrechos límites del bote o la lancha.

[...]

De este modo, el favor más grande que la Providencia depara a un pueblo, el gaucho argentino lo desdeña, viendo en él más bien un obstáculo opuesto a sus movimientos que el medio más poderoso de facilitarlos. [...] De todos estos ríos que debieran llevar la civilización, el poder y la riqueza hasta profundidades más recónditas del continente y hacer de Santa Fe, Entre Ríos, Corrientes, Córdoba, Salta, Tucumán y Jujuy otros tantos pueblos nadando en riquezas y rebozando población y cultura, sólo uno hay fecundo en beneficio para los que moran en sus riberas: el Plata que los resume todos.

⁹⁴

Voir la différence établie dans la traduction de *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile* (chapitre XX « Des dominations paternelle et despotique », Paris, Sirey, 1971) que l'on doit à François Tricaud, entre « *to conquer* » et « *conquest* ».

*En su embocadura están situadas dos ciudades, Montevideo y Buenos Aires, cosechando hoy alternativamente las ventajas de su envidiable posición. Buenos Aires está llamada a ser un día la ciudad más gigantesca de ambas Américas.*⁹⁵

La localisation idéale de Buenos Aires, placée pratiquement à l'embouchure du Paraná, axe principal de pénétration de l'Argentine, du centre-ouest brésilien, voie d'accès et débouché fluvial uniques du Paraguay, détermine sa domination sur ces vastes contrées. Elle les domine⁹⁶ en tous sens : commercialement, intellectuellement et économiquement ; aussi aucune raison ne s'opposait, dans l'esprit de Sarmiento, à ce qu'elle dominât politiquement cet espace. À la base de cette idée, l'on trouve la conviction selon laquelle Buenos Aires, digne vitrine du pays, résume à elle seule l'Argentine.

Il nous faut, toutefois, juger ces propos de Sarmiento à la lumière de sa condition d'intellectuel exilé et d'opposant du régime, dont les points de vue sont souvent incomplets, partiels voire fallacieux. Bien entendu, il a raison de souligner ces avantages naturels qui placent d'emblée le port et, partant, la province de Buenos Aires, dans une situation de singulière domination par rapport aux autres provinces. Mais il s'agit là d'un avantage relatif qui, s'il assure à Buenos Aires une forme de primauté, ne lui garantit en rien, une suprématie sur l'ensemble du pays. Celle-ci fut acquise à la faveur de l'intervention de Rosas, en tant que principal acteur du mouvement d'expansion centrifuge de la province de Buenos Aires, de l'extension progressive de son autorité à l'ensemble des régions du pays, point de départ du processus de fédération de l'Argentine.

⁹⁵ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p11-12.

⁹⁶ La source historique de cette domination est que Buenos Aires était la capitale du vice-royaume. Aurait-on décidé que la capitale serait Córdoba, Buenos Aires serait restée un vague port, sans doute surclassé par Montevideo, bien mieux située, bien plus proche de l'embouchure du « *Río de la Plata* » et avec un vaste arrière-pays tout aussi riche que la plaine déserte de Buenos Aires.

Ce processus est le reflet, il est l'expression même d'un changement de perspective remarquable, intervenu au niveau de la perception de la mission des gouvernants et des obligations des gouvernés. C'est, d'après nous, dans le passage de la notion de sûreté du territoire provincial et du prince⁹⁷ à celle de sécurité de la population nationale, que résident les mobiles de la nécessaire fédération du territoire argentin. Il incomba à Juan Manuel de Rosas et, grâce à lui, à Buenos Aires, de déclencher ce processus, qui s'était donné pour fin de marquer le territoire, le fixer, le protéger et le garantir contre toute atteinte, qu'elle fût le fait d'un pays voisin ou d'une autre province. Notre thèse est que c'est précisément parce que Buenos Aires entreprit, la première, d'assumer ce changement de perspective qu'elle se donna, à long terme, un avantage irréversible⁹⁸ sur les autres provinces. La Campagne du Désert fut en l'expression formelle et la réalisation concrète.

Cette campagne, dirigée par Juan Manuel de Rosas, fut l'aboutissement réaliste d'un politique constante de poussée des frontières de la province de Buenos Aires. Celle-ci avait été préparée, à partir de l'indépendance, par la mise en place de fortifications militaires aux marges de la province, dans la zone tampon qui séparait Buenos Aires des terres insoumises contrôlées par les Indiens puelches et tehuelches. Avant que cette campagne ne fût décidée, la province de Buenos Aires, à l'instar des autres provinces du pays, se définissait avant tout par son centre urbain, autour duquel elle s'organisait en cercles concentriques, pour répondre de la manière la plus efficiente possible aux besoins –d'accès au port, notamment– des grandes « *haciendas* ».

⁹⁷ La notion de « prince » est ici entendue au sens que lui donne Machiavel, in *Le Prince*, Paris, Flammarion, 1980.

⁹⁸ Dire que cet avantage était irréversible, ne signifie en rien qu'il était inébranlable. La suite des événements eut l'occasion de montrer combien, à ses débuts, cet avantage était fragile et délicat à assumer.

Dès que l'on s'éloignait du centre et que l'on s'approchait de la « *frontier* » mouvante de la province, l'exercice d'une autorité politique et le respect d'une propriété foncière devenaient illusoires. Au début des années 1830, la pacification de la province était loin d'être acquise, ce qui soulevait nombre de problèmes, dans la mesure où se faisait sentir un besoin pressant de terres. Pour pallier ce manque, le cercle des puissants propriétaires terriens, parmi lesquels on comptait Rosas, projeta la conquête de la pampa. Inspirée de la conquête de l'ouest nord-américain, elle devait permettre à Buenos Aires d'intégrer de nouveaux espaces à son aire de domination.

L'exécution de cette campagne soulevait deux problèmes. Le premier était de savoir comment privilégier les affaires et les intérêts provinciaux tout en conservant une influence politique importante sur l'ensemble du pays. Le second, de choisir la personne la plus à même de prendre en charge cette mission. Le 30 novembre 1832, peu de temps avant la fin de son mandat, Rosas avait envoyé un message à la « *Sala de Representantes* » dans lequel il exigeait de manière pressante les ressources nécessaires pour entreprendre une campagne de pacification générale des indiens dans les régions sud et sud-ouest.

*Hacendados! You know that the countryside and the frontier are now entirely free of enemy Indians; that, terrified by the repeated death blows they have suffered in their own homes and camps, they have fled to the other side of the Río Negro and to the foothills of the Andes. One effort more, and our wide plains will be free for ever, and we will secure the foundations of our national wealth.*⁹⁹

Il entendait la mener avec le concours de Quiroga, de López, ainsi que des provinces de San Juan, Mendoza, Córdoba et San Luis. Cette entreprise qui, en apparence, ne relevait que de la politique intérieure de la province, devait permettre en parallèle d'exercer une forte pression sur le Chili, par une présence accrue sur les marges andines de l'Argentine. Cette idée brillante fut l'occasion pour Rosas de

⁹⁹ Lettre publique de Rosas sur les mérites de l'expédition, in Juan Manuel de Rosas, *Diario de la expedición al desierto (1833-1834)*, Buenos Aires, 1965, p.55. Citée par John Lynch, *Argentine Dictator Juan Manuel de Rosas 1829-1852*, Oxford, Clarendon Press, 1981, p.53.

s'assurer une grande visibilité auprès de la population argentine; de se rapprocher en tous points de l'Armée, en confortant sa personnalité et sa stature militaires ; d'obtenir le soutien indéfectible des propriétaires terriens, parce qu'il se montra soucieux de protéger leurs intérêts; de renforcer, enfin, son ascendant sur Quiroga et López et sur les gouverneurs de l'intérieur du pays. Il ressort de cette campagne qu'elle permit à Rosas d'asseoir son influence personnelle sur l'ensemble du pays.

Ainsi le 22 mars 1833 le « *general de campaña* » s'engagea-t-il, en quittant sa propriété « *Los Cerrillos* », dans cette aventure qui devait le conduire jusqu'aux déserts du sud, à la tête d'une expédition composée de 1500 hommes, de 30 chariots, de 6000 chevaux, et de milliers de têtes de bétail. Trois colonnes furent mises en place : l'une prit en charge la pampa centrale ; une seconde colonne fut chargée de l'interface andine ; la troisième partit vers le Sud, aux marges des fleuves Colorado et Negro, jusqu'à la région de Neuquén. Cette expédition avait pour but d'assurer la sécurité économique des « *hacendados porteños* », en reconnaissant –en leur nom- toutes les régions où pourrait être pratiqué l'élevage de bétail. Elle garantissait d'emblée une importante source de revenus aux « *estancieros* », dans la mesure où on les paya au prix fort pour assurer l'approvisionnement de l'expédition. En outre, Rosas s'assura, durant toute la campagne, de ce que ces fructueux contrats fussent attribués à ses amis et clients. Les avantages tirés de cet investissement, disait-il, bénéficieraient à tous.

La visibilité que cette campagne conférait à Rosas ne plut guère à certains membres de la classe politique « *porteña* » qui s'efforcèrent, à distance, de faire échouer cette expédition et, partant, de vouer Rosas et ses principaux lieutenants aux gémonies. Aussi ce dernier décida-t-il de convoquer, un jour qu'il se trouvait aux marges du Colorado, tous ses officiers pour les informer que le gouvernement Balcarce cherchait à les éliminer politiquement, cependant qu'ils mettaient leur

vie en péril pour chasser les indiens et repousser les frontières de la province. Rapidement privé de toute ressource, abandonné par un gouvernement qui voyait en lui une menace, Rosas émit des bons qu'il fit distribuer aux commerçants en échange de leurs produits et de leur soutien. Par cette décision, il gagna leur confiance, et s'attacha du même coup les faveurs d'une portion non négligeable de la société argentine, si bien que la base sociale de son pouvoir s'en trouva élargie. Rosas doit à son caractère d'avoir réussi à établir de tels rapports avec les commerçants, avec certains indiens et avec les gauchos de manière générale.

*Es un hombre de extraordinario carácter y tiene en el campo una gran influencia que probablemente utilizará para hacerlo progresar y prosperar.*¹⁰⁰

Le témoignage de Charles Darwin est intéressant, car il décrit un homme qu'il méconnaissait jusqu'en août 1833. L'influence qu'il évoque fut décisive pour porter Rosas au pouvoir en 1834.

Comme nous l'avons souligné, la conquête et la pacification des contrées situées entre le Salado et le « *Río Negro* », préalables nécessaires pour la mise en valeur des plaines grasses de cette région, avaient pour but de garantir la sécurité des grands propriétaires terriens et éleveurs de la province de Buenos Aires, dont les revenus dépendaient exclusivement, ou presque, de leur capacité d'exportation¹⁰¹ vers l'Europe. Toute augmentation de leur revenu passait nécessairement par une extension de leurs propriétés. Avant toute chose, l'expédition avait une justification économique, ce que Rosas n'oublia jamais. Au point qu'il rapporte dans son *Journal* :

The number of estancias established here should be considerable, because from its source to its mouth it must be a distance of 190 leagues. That is to say

¹⁰⁰ Lettre de Charles Darwin à Caroline Darwin, 20 septembre 1833, in *Charles Darwin and the Voyage of the Beagle*.

¹⁰¹ En 1825, la province de Buenos Aires avait, selon toute vraisemblance, dépassé les autres provinces argentines comme productrice de cuirs et autres dérivés de l'élevage, destinés à l'exportation. Au milieu des années 1830, grâce à la campagne du désert, la province de Buenos Aires produisait, à elle seule, les 2/3 de tous les cuirs exportés depuis le littoral argentin.

*that with units of three leagues by three, there will be room for 100 estancias on both banks; at 10 000 horned cattle each one, that will be a million, which could produce each year an export of 300 000 hides, 365 000 quintals of salt meat, and 600 000 arrobas of tallow.*¹⁰²

Darwin l'avait bien compris:

*Si la campaña finaliza con éxito, es decir, si todos los indios son liquidados, se ganarán grandes extensiones de campo para la producción de ganado vacuno... El campo quedará en manos de los salvajes gauchos blancos, en lugar de los indios cobrizos. Algo superiores los primeros en cuanto a la civilización, así como inferiores en lo que hace a virtudes morales.*¹⁰³

L'on comprend les avantages que Rosas tira de cette expédition. Au-delà de son versant militaire, cette intervention fut conçue comme une campagne économique et politique. Tout en défendant les intérêts des « *estancieros* », piliers de l'économie provinciale, Rosas marqua les esprits de la région, en tant que héraut des gauchos et des miliciens - acquis à sa cause parce qu'il incarnait et défendait, plus que quiconque, leur identité américaine-, mais également défenseur de certaines tribus indiennes. Il associa à la conquête de nouveaux espaces, la conquête de nouveaux soutiens populaires. Alors même qu'il avait pris ses distances avec le pouvoir, que les dirigeants l'avaient marginalisé en le chargeant d'une mission des plus délicates, Rosas parvint, grâce à un contact privilégié avec les masses, et à des victoires importantes, à s'imposer comme la figure de proue d'une province qui se voulait plus grande, plus forte et plus riche que toutes les autres.

Darwin vécut la rencontre avec l'illustre général comme un choc, ce qui permet sans doute d'expliquer qu'il n'hésite point, dans ses écrits, à en faire -peut-être avant l'heure- le digne héros dont avait besoin le pays.

¹⁰² Juan Manuel de Rosas, *Diario de la expedición al desierto*, 17 mai 1833, p.99-100.

¹⁰³ Charles Darwin, *Diary of the Voyage of HMS « Beagle »*, éd. N.Barlow, Cambridge, 1933, p.172-173.

*Quédé absolutamente complacido en mi entrevista con el terrible general.
Es digno de verlo, ya que se trata decididamente de la persona más prominente de
América del Sur.*

Par ses observations, il se montre acquis à la cause du général, en qui il voit un homme capable de rassembler les foules. D'après lui, l'enthousiasme que Rosas éveillait était tel, que la population « *porteña* » l'eût porté en triomphe. Tout au long de la campagne, Rosas prêcha la bonne parole des éleveurs et la sienne propre. Bien qu'il les considérât sauvages, il refusa, contrairement à d'autres, de mener une campagne d'extermination systématique des indiens. Son but était tout autre : il voulait frapper les esprits, laisser une empreinte durable dans ces contrées lointaines, qui lui permît de repousser la frontière et de négocier des concessions en position de force. C'est grâce à cela, et à cela seul, que Rosas parvint à pacifier le sud de la province de Buenos Aires, dont les limites actuelles correspondent, à celles laissées par le « *caudillo* ». Il est, en effet, incontestable que l'un des héritages les plus visibles de l'ère rosiste est la configuration actuelle de la province de Buenos Aires, en particulier, et du territoire argentin, en général. De fait, en un an il parvint à augmenter la superficie de sa province de 200 lieues vers l'ouest tout en la repoussant, au sud, au-delà du « *Río Negro* » et de Bahía Blanca, jusqu'à la hauteur de Viedma.

Rosas était tout à fait conscient de la signification historique de ce qu'il venait d'accomplir. Il sentait, nous semble-t-il, que son destin était lié à la grandeur de l'Argentine, à la défense de l'identité, de la culture et des valeurs américaines, qu'il défendait et pratiquait. Il se posait, dans une certaine mesure, comme un homme soucieux du destin et de l'avenir de son pays. Il sut, d'emblée, se projeter dans le futur, en appréciant, à sa juste valeur, le succès de la Campagne du Désert qui fut suivie, au cours des années 1840, d'une expansion rapide de la frontière méridionale de la province. Dans un élan quasi prophétique, Rosas écrivait dès 1833 :

*Las bellas regiones que se extienden hasta la cordillera de los Andes y las costas que se desenvuelven hasta el afamado Magallanes, quedan abiertas para nuestros hijos.*¹⁰⁴

Il avait œuvré pour le bien de son pays et dans l'intérêt de la province et de la ville de Buenos Aires. Il avait réussi ce que d'autres n'avaient osé faire ; c'est pourquoi cette victoire lui conféra une stature particulière parmi les « *caudillos* »¹⁰⁵. L'obtention de plusieurs accords de paix avec les chefs indiens assura un calme durable à la province. L'existence de liens d'amitié et de confiance entre Rosas et quelques tribus indiennes furent un atout -dont d'autres auraient voulu disposer- que John Lynch décrit en ces termes¹⁰⁶ :

*This liberality, or 'profligate bribery' as the British Ministry called it, gave Rosas a certain control over the Indians and marginally extended his political base*¹⁰⁷. *Friendly Indians were paraded at federal demonstrations to pronounce for Rosas, as a Tapalque in 1835 when cacique Cachuel declared : 'Juan Manuel is my friend, he has never deceived me. I and all my Indians will die for him... The words of Juan are the same as the words of God'*.¹⁰⁸

Le succès de Rosas consacra la puissance d'un groupe social singulier : « *los barones de la ganadería* ».

La « *estancia Los Cerrillos* », propriété de Rosas, résumait à elle seule la nature du pouvoir que ce dernier s'était donné, les projets qu'il avait conçus pour l'avenir, et les liens qu'il avait créés avec différents pans de la population argentine. Cette propriété d'environ 300

¹⁰⁴ Juan Manuel de Rosas, *Diario*, 17 mai 1833, p.99-100.

¹⁰⁵ La campagne du désert avait été conçue, au départ, comme une entreprise conjointe de toutes les provinces dont les marges étaient au contact de zones sous contrôle indien. *In fine*, Rosas fut seul responsable, au nom de la province de Buenos Aires, du succès retentissant de cette opération.

¹⁰⁶ John Lynch, *Argentine Dictator Juan Manuel de Rosas 1829-1852*, Oxford, Clarendon Press, 1981, p.55.

¹⁰⁷ Hamilton à Wellington, No. 10, 14 février 1835, PRO, FO 6/46.

¹⁰⁸ Rapporté par la *Gaceta Mercantil*, juillet 1835, Antonio Zinny, *La Gaceta Mercantil de Buenos Aires, 1825-1852*, 3 tomes, Buenos Aires, 1912, p.244-45.

000 hectares, fortement organisé, comme un État en miniature¹⁰⁹, était pour lui une source importante de pouvoir. Les bénéficiaires qui se dégageaient de cette propriété avaient fait de lui l'un des plus importants propriétaires fonciers du pays. Son éducation, une jeunesse entièrement vouée à l'élevage, un commerce privilégié avec les gauchos, qui l'adulaient pour la majeure partie d'entre eux, aidèrent ce « *caudillo* » à bâtir, au fil des ans, un véritable empire privé, un authentique oligopole, qui réunissait le pouvoir économique (des milliers de bœufs), le pouvoir militaire (par la présence de plusieurs milliers de « *peones gauchos* » à son service, en tant que miliciens), et une caution que nous pourrions qualifier d'identitaire voire morale, de nombreuses tribus s'étant liées à lui et vivant « *de facto* » dans ses propriétés. En un mot, Rosas parvint à concilier plusieurs succès : la conquête d'une zone désoccupée entre les « *estancias* » et les « *toldertas* », la création d'une milice régulière, l'établissement de rapports pacifiques avec les indiens grâce à un système de récompenses, le renforcement de son pouvoir d'exécution dans le secteur rural, et la délégation de certains pouvoirs aux propriétaires terriens chargés d'assurer les missions de routine de maintien de l'ordre et de respect de la loi.

Ce qu'il faut retenir, en premier lieu, de la Campagne du Désert c'est qu'elle permit à Rosas de se donner un pouvoir qui lui avait en partie échappé. Alors que le pays traversait une crise politique, marquée par l'opposition entre fédéraux et unitaires, Juan Manuel de Rosas sortit des sentiers battus en ne se posant ni comme unitaire ni comme fédéral au cours de cette campagne. En outre, son intervention permit à la province de Buenos Aires de trouver, sur son propre territoire, la solution à un problème qui aurait pu profondément la fragiliser.

¹⁰⁹ Gagnant Los Cerrillos la nuit tombée, Darwin fut impressionné par la taille de la propriété de Rosas, au point qu'il avoua dans son journal l'avoir prise pour « une ville ou une forteresse » (in *Journal of Researches into the Natural History and Geology of the Countries visited during the voyage of H.M.S 'Beagle' round the world*, Londres, 1890, p.52-53 et 85).

Par cette campagne, il garantit à sa province une prospérité nouvelle qui, dans une certaine mesure, lui faisait défaut depuis qu'elle avait cessé d'être le centre politique et économique d'un aire géographique allant du Pacifique au Río de la Plata. Certes, Rosas s'opposa, toute sa vie durant, à l'idée d'une Constitution qui eût organisé l'Argentine. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il apporta un concours décisif à la définition du territoire argentin. Cette expédition fut l'événement déclencheur d'un processus qui, partant de la province de Buenos Aires, et sous les directives de celle-ci, s'étendit rapidement à l'ensemble du pays. On trouve là un élément décisif de cohésion nationale.

Jamais, en réalité, Rosas ne quitta le devant de la scène politique durant ce qui n'avait été qu'un éloignement volontaire du pouvoir. La notoriété dont il jouissait en 1834, lorsque la Conquête prit fin, était autrement plus grande que celle qui l'avait porté au pouvoir une première fois en 1829. Le 13 avril 1835, Rosas fut élu gouverneur de la province de Buenos Aires doté, cette fois-ci, de la « *suma del poder público* ». La concentration de tels pouvoirs entre les mains d'un homme, caution apportée par la « *Sala de Representantes* » à l'exercice d'un pouvoir fort, trouve une explication dans le fait que ce retour fut ressenti comme une nécessité politique, comme un gage de sécurité et d'efficacité économique et, dès lors, comme une garantie de grandeur pour Buenos Aires. Ainsi une identification s'était-elle produite entre une province et un chef : le mythe de Rosas était né. Il lui restait à projeter son autorité sur le reste du pays et à assujettir l'ensemble des provinces, pour qu'un territoire fédéré et unifié pût voir le jour autour de sa personne et sous l'emprise de Buenos Aires.

Par le mouvement centrifuge d'expansion des limites de la frontière de la province de Buenos Aires, Rosas donna un territoire à sa province. Les territorialisation de l'espace « *bonaerense* » d'une part et

« *porteño* » d'une autre¹¹⁰ ne pouvaient manquer d'être suivies d'un processus de nécessaire nationalisation de ces espaces. Une fois un territoire posé, il faut le mettre en valeur, l'occuper, cultiver sa terre pour la rendre productive ; en un mot, il faut pouvoir accéder à la propriété de cette terre, celle-ci devant être reconnue, protégée, et transmissible en héritage. Autant de conditions « *sine qua non* » pour qu'un lien affectif s'établisse entre l'homme et la terre, pour qu'une *perpétuation* du pays soit rendue possible, pour que l'être s'intègre dans un espace dont il est le maître, un espace qu'il possède, qu'il désire, et qu'il défend. Sans cela, comment un patriotisme peut-il prendre forme ? Pis encore : sur quoi un nationalisme, aussi embryonnaire soit-il, peut-il se fonder ?

Les autorités de Buenos Aires prirent plusieurs mesures importantes dans le domaine de la mise en valeur du territoire de la province. La plus importante d'entre elles porta sur la modification du régime de la « *enfiteusis* »¹¹¹, rendue nécessaire par un nouveau contexte économique mondial, dont Tulio Halperín Donghi situe les enjeux comme suit :

*La expedición sobre tierras nuevas es el hecho dominante en la economía de Buenos Aires en los veinticinco años que siguen a 1820. Se vincula con el haz de oportunidades y dificultades nuevas que el cambio drástico del lugar del Río de la Plata en la economía mundial creó luego de 1810, y que un grupo hegemónico más renovado en su equilibrio interno que en su reclutamiento supo utilizar con innegable destreza.*¹¹²

¹¹⁰ Il y eut une territorialisation à deux niveaux : à un niveau macroscopique, en ce qui concerne les liens entre la province de Buenos Aires et le reste du pays, et à un niveau microscopique, en ce qui concerne les rapports entre la ville de Buenos Aires et la « *campaña* ».

¹¹¹ C'est un contrat au travers duquel le propriétaire d'un bien foncier (« *enfiteuticario* ») cède à une autre personne (« *enfiteuta* ») ses droits sur ledit bien pour une longue durée ou bien à vie. En échange de quoi, l'« *enfiteuta* » s'engage à lui verser annuellement une somme d'argent dûment définie (« *canon* »). Ainsi, l'« *enfiteuticario* » conserve-t-il son droit de propriété sur le bien en question, qu'il peut transmettre à tout moment, tandis que l'« *enfiteuta* » détient le contrôle de la terre, qu'il peut à son tour louer, hypothéquer, etc.

¹¹² Tulio Halperín Donghi, « La expansión de la frontera de Buenos Aires (1810-1852) in *Tierras Nuevas, Expansión territorial y ocupación del suelo en América (siglos XVI-XIX)*, México, éd. Colegio de México, 1969.

Il y avait alors trois manières possibles d'acquérir la terre : la location, l'achat et l'octroi. La politique de la « *enfiteusis* »¹¹³ existait déjà sous Bernardino Rivadavia. Lorsque Rosas recouvra le poste de gouverneur de la province de Buenos Aires, il fut jugé que cette politique avait rempli l'objectif qu'on lui avait assigné lors de sa création : favoriser une exploitation accrue de la terre. Si, d'un côté, la « *enfiteusis* » avait permis de faire passer la surface des terres exploitées dans la province de Buenos Aires de 39 258 km² à 102 000 km², en 1826, elle avait également encouragé la concentration des terres qui, dans certains cas, s'avérait abusive, voire scandaleuse.

Ainsi cette politique de mise en valeur de la terre avait-elle, *in fine*, participé à la création des grands « *latifundarios* » qui, à eux seuls, contrôlaient l'économie provinciale. Les registres provinciaux indiquent qu'entre 1822 et 1830, la superficie des propriétés des Anchorena avait augmenté de 870 000 acres¹¹⁴, Eustoquio Díaz Vélez, 852 000 acres ; la Société Rurale Argentine, 732 000 acres ; Rojas Aguirre, 600 000 acres ; Frías y Co., 378 000 acres ; Patricio Lynch, 378 000 ; Juan Miller, 228 000 ; Prudencio Rosas, 180 000 acres. La « *enfiteusis* » provoqua la vente de la province à un groupe de privilégiés qui avaient leurs entrées dans les cercles du pouvoir. Ainsi 538 individus possédaient-ils 19 236 000 acres, tandis que la province ne retirait que de très faibles profits de ces cessions colossales de terres.

Les loyers pratiqués furent toujours très modestes et, lorsqu'ils vinrent à échéance, en 1837, les anciens locataires saisirent l'occasion pour acquérir ces terres pour une bouchée de pain. Après 1837, très rares étaient les terres encore sous le régime de la « *enfiteusis* », ce qui témoigne de l'engouement suscité par la possibilité d'acheter ces terres pour des sommes insignifiantes. En 1838, Rosas décida de dou-

¹¹³ Sur la législation portant sur la terre, cf. D. de la Fuente, *Tierras, colonias y agricultura, Recopilación de leyes, decretos y otras disposiciones nacionales*, Buenos Aires, 1898 ; Joaquín M. Muzlera, *Tierras públicas : Recopilación de leyes, decretos y resoluciones de la provincia de Buenos Aires sobre tierras públicas, desde 1810 a 1895*, La Plata, 1898.

¹¹⁴ Superficie agraire d'environ 40 ares dans certains pays anglo-saxon, soit 4000 m².

bler le loyer de ces terres, qui représentaient encore quelques 3500 lieues carrées¹¹⁵. Cette mesure ne rapporta que 196 000 pesos. De plus une loi disposa qu'aucune propriété ne pourrait excéder 12 lieues carrées. Bien évidemment, nombreuses étaient les propriétés dont la taille dépassait ces limites. Sans doute leurs propriétaires se le permettaient-ils pour des raisons de favoritisme, ce qui expliquer peut-être les loyers impayés ou mal payés.

Plutôt que de réformer le système de la « *enfiteusis* », Rosas décida de systématiser la vente des terres publiques, afin de remplir les caisses de la province lorsque besoin était. Il sut, toutefois, reconnaître le rôle décisif qu'eut la « *enfiteusis* » dans le développement de la province, comme en témoigne ce propos, rapporté par Horacio C.E. Giberti:

*La ley de la enfiteusis desempeñó un papel importantísimo en la población del interior de la provincia, integrándolo a la agricultura o a la ganadería, así como en la organización de la vida rural; pero la propiedad privada fue la necesaria contrapartida de todo esto de modo que los ingresos de los estancieros alcanzaran niveles aún más altos.*¹¹⁶

Différentes lois importantes vinrent régler la vente des terres de la province ; la première d'entre elles, votée en mai 1836, disposa que le gouvernement provincial pouvait vendre 1500 lieues carrées de terres publiques, qu'elles fussent ou non occupées par des « *enfiteutas* », ce qui permit au gouvernement de faire un pas important dans son désengagement vis-à-vis du régime de la « *enfiteusis* ». En outre, elle détermina une grille tarifaire des terres : au nord du Salado, une lieue carrée coûtait 5000 pesos, entre cette ligne et Tandil le prix baissait à 4000 pesos ; enfin, au sud de Tandil, le prix avait été fixé à 3000 pesos.

¹¹⁵ N'ayant trouvé de chiffres précis, sur les résultats de la enfiteusis, que dans des études menées par des chercheurs britanniques, les mesures apparaissent en acres et en lieues carrées.

¹¹⁶ Cité par Horacio C.E. Giberti, *Historia económica de la ganadería argentina*, Buenos Aires, 1961, p.123.

L'on voit bien à quel point, davantage que la qualité de la terre, c'est la distance du port qui détermine les prix, ce que démontre le modèle de Von Thünen¹¹⁷, précurseur des modèles économiques appliqués à l'espace. Les « *enfiteutas* » avaient la priorité pour acquérir leurs terres au terme de la période de la *enfiteusis* ; ils étaient d'autant plus encouragés à acheter qu'il avait été décidé qu'à compter de janvier 1838, un doublement des loyers interviendrait pour ceux qui ne le feraient pas. Une loi de juillet 1837 disposa qu'une terre confisquée par la province pour non acquittement du loyer serait soustraite au régime de la « *enfiteusis* » et mise en vente. Un décret de mai 1838 compléta la législation sur ledit régime, en posant son renouvellement aux marges de la province pour une période de dix ans, ainsi qu'une hausse du loyer de l'ordre de 100%. Enfin, une vaste zone de terres, parmi les plus peuplée et les plus riches de la province, fut retournée à la province et mise en vente selon les conditions établies par le loi de mai 1836.

En principe, les modifications apportées au régime de la « *enfiteusis* » devaient réduire les ventes de terres, tout comme la taille des propriétés rurales. Néanmoins, il apparaît que la loi de 1836 permit à quelques 253 personnalités¹¹⁸ de s'approprier 1247 lieues carrées de terres. Le clientélisme politique, élevé par Rosas au rang de politique provinciale, renforça sa mainmise sur les « *estancieros* ». Le rapport qu'il entretenait avec la terre, et singulièrement la terre de la province de Buenos Aires, fut d'une singulière complexité. Gouverneur, jamais il ne renia ses origines d'éleveur et de gaucho, au point que

¹¹⁷ En 1826, J.H. Von Thünen publia *L'État isolé en relation avec l'agriculture et l'économie nationale*, ouvrage dans lequel il essaie de montrer en quoi la nature d'un marché urbain détermine l'organisation d'un espace agricole donné. Pour ce faire, il part d'une hypothèse abstraite : l'existence d'une ville isolée, coupée du monde extérieur, vivant en autosubsistance, dans un rapport de complémentarité avec la campagne proche, supposée plate et homogène dans ses aptitudes naturelles. Le coût de transport est constant et proportionnel à la distance de la ville ; la production agricole s'ajuste automatiquement à la demande urbaine. Le modèle de Von Thünen établit que le revenu à l'unité de surface ne varie qu'en fonction de la distance de la ville et que la spécialisation agricole s'organise en cercles concentriques.

¹¹⁸ C'est le cas de le dire : les plus gros acheteurs de terres se nommaient Anchorena, Díaz Vélez, Alzaga, Arana, Lastra et Senillosa.

Sarmiento lui reconnaît un lien indéfectible à la terre, cette terre qui, durant toute la période, fut l'un des principaux ressorts de son pouvoir.

¿Quién era Rosas? Un propietario de tierras.

¿Qué acumuló? Tierras.

¿Qué dio a sus sostenedores? Tierras.

*¿Qué quitó o confiscó de sus adversarios? Tierras*¹¹⁹.

Dès le milieu de années 1830, le régime rosiste transforma la terre en une monnaie d'échange ; il la donnait, en récompense, à tous ceux qui lui avaient été fidèles. Le point de départ de cette pratique fut la Campagne de 1833-34, dont Rosas lui-même avait été le premier bénéficiaire. Le 6 juin 1834, la « *Sala de Representantes* » avait décidé de lui offrir l'île de Choele-Choel sur le « *Río Negro* », en signe de reconnaissance pour les services rendus à la province. Elle récompensa également tous ses officiers supérieurs, ayant pris part à cette campagne. La Rébellion du Sud, qui éclata en octobre 1839, fut suivie, pour ceux qui l'avaient combattue aux côtés de Rosas, d'une importante vague de dons de terres. De manière générale, l'on peut affirmer, avec Miron Burgin, que :

*¿Ningún otro grupo social obtuvo mayores beneficios del régimen de Rosas, ni hubo grupo alguno más interesado íntimamente en mantener intacto el régimen*¹²⁰.

Entre 1838 et 1839, le blocus français porta un coup fatal à l'achat de terres dans la province de Buenos Aires. En isolant le port du commerce international, le blocus privait les « *estancieros* » des revenus qu'ils tiraient, à l'accoutumée, des exportations, et qu'ils investissaient en partie dans l'achat de terres. Rosas se trouva alors dans une situation délicate : la province de Buenos Aires disposait de beau-

¹¹⁹ Domingo Faustino Sarmiento, *Inmigración y colonización*, in *Obra Domingo Faustino Sarmiento*, 53 tomes, Santiago y Buenos Aires, 1887-1903, XXIII, p.292.

¹²⁰ Miron Burgin, *The Economic Aspects of Argentine Federalism 1820-1852*, Cambridge, Mass., 1946, p. 255.

coup de terres à vendre, n'avait que très peu d'acheteurs potentiels, tandis que les dettes continuaient de grever le trésor provincial. Ce qui décida Rosas à abolir, en 1838, la enfiteusis et de donner les terres invendues.

Grâce à la terre, Rosas fit, d'une part non négligeable des « *estancieros* », des représentants de la classe politiques ainsi que des hauts dignitaires militaires, ses obligés. Le clientélisme qu'il mit en oeuvre fit de lui le « *gran patrón* » de tous ces personnages, et identifia le régime rosiste moins à une idéologie qu'à un groupe d'intérêts, à une source de propriété plutôt qu'à une série de principes. Cette politique présenta le « *caudillo* » comme un distributeur de « *patronazgo* » et ses clients comme l'objet de ses intérêts.

*Si he podido gobernar treinta años aquel país turbulento, a cuyo frente me puse en plena anarquía y al que dejé en orden perfecto, fue porque observé invariablemente esta regla de conducta: proteger a todo trance a mis amigos, hundir por cualquier medio a mis enemigos*¹²¹.

De retour au pouvoir, plus puissant qu'il ne l'avait jamais été, soutenu par une part croissante de la population, qui lui reconnaissait l'étoffe d'un grand chef, Rosas se tourna vers l'Argentine, vers cet espace dont il voulait être le seul maître, vers ces contrées dominées par les « *caudillos* ». Son projet était clair, mais en rien évident à réaliser : se projeter bien au-delà de la province de Buenos Aires pour soumettre l'ensemble du pays à son autorité. Cette extension se fit en deux temps, essentiellement à la faveur de l'implication de Buenos Aires dans les blocus français et franco-britannique.

Le blocus français avait conduit, comme nous l'avons montré, à une première extension importante de la sphère de domination du pouvoir de Rosas. Tout autant fragilisées par le blocus que par l'absence d'un homme fort capable de s'opposer aux vellétés du gouverneur de Buenos Aires, les provinces de l'intérieur avaient fini par

¹²¹ Ernesto Quesada, *La época de Rosas : su verdadero carácter histórico*, Buenos Aires, 1923, p.78-79.

succomber aux pressions venant du Port. Ainsi, à compter de la fin des années 1830, Rosas exerça-t-il une autorité de tutelle dans cette région du pays. Il était possible d'apprécier la nature de cette autorité lors de la désignation des gouverneurs provinciaux. Bien plus que les garants de l'autonomie provinciale que pourtant le Pacte de 1831 leur assurait, ces gouverneurs étaient des émissaires du gouverneur « *porteño* » dans le littoral et dans l'« *Interior* », tels les courroies de transmission d'un pouvoir tyrannique qui s'étendait inexorablement à l'ensemble du pays.

Les effets de cette monopolisation progressive de tous les pouvoirs entre les mains d'un seul homme eurent tôt fait de se faire sentir. L'année 1839 fut une année décisive pour Rosas, sans doute parce qu'elle fut à bien des égards celle qui menaça le plus le régime en place, auquel elle laissa une marque indélébile, dans la mesure où elle amena Rosas à radicaliser, d'une manière parfois extrême, l'exercice de son pouvoir. Ce fut l'année de la Rébellion du Sud, de l'organisation de la « *Liga del Norte* » et du coup de force fomenté par le lieutenant-colonel Maza¹²², et par d'autres émissaires unitaires à Buenos Aires. Le tout ayant pour toile de fond, le blocus français et les intrigues des unitaires basés à Montevideo.

Le complot de 1839 fut le résultat d'un vent de fronde qui planait sur la capitale depuis plusieurs mois. C'est au travers d'une dénonciation que Rosas prit connaissance du complot que de jeunes officiers, assurés d'une complicité et d'une bienveillance des plus intéressées de la part des plus hauts gradés, préparaient. Fin juin, le lieutenant-colonel Maza, chef de la conspiration fut fusillé ; l'on découvrit peu de temps après le corps de son père, encore Président de la « *Sala de Representantes* », gisant dans son bureau officiel. Alors qu'un climat de terreur régnait dans Buenos Aires, les actes organisés pour célébrer l'échec de cette conspiration connurent un succès

¹²² Le jeune Maza était le fils d'un fidèle du régime, le Dr. Maza qui, en 1839, occupait la Présidence de la « *Sala de Representantes* ».

d'autant plus retentissant que les agents gauchos du pouvoir avaient pour ordre de faire taire les mécontents, et que l'appareil de propagande mis en place par le pouvoir justifiait de tels agissements pour rétablir, par tous les moyens, l'ordre rosiste.

Ayant mesuré la fragilité de son régime à l'intérieur de son fief, Rosas décida de réorienter sa politique étrangère pour qu'elle lui permît de mieux juguler la menace intérieure en cas de conflit international. Aussi, à compter de cette date, le rosisme respecta-t-il scrupuleusement le statut que les puissances européennes et ses ressortissants avaient acquis à l'issue du premier blocus. Mais cela ne suffit pas à lui éviter de nouvelles interventions étrangères, loin s'en faut. Le contexte auquel il était confronté avait pour seul élément positif la guerre civile du Rio Grande do Sul¹²³, dans la mesure où celle-ci changea brutalement la politique « *rioplatense* » du Brésil. Fait exceptionnel : Rio de Janeiro chercha un allié en Buenos Aires, pour mater le soulèvement « *riograndense* ».

La Rébellion du Sud, conséquence directe du blocus français, mit à nu les brèches du fédéralisme fallacieux en vigueur depuis 1831. Cette rébellion exprima, à plus grande échelle, ce que la conspiration de Buenos Aires avait cherché à faire comprendre : le rejet croissant de la figure du tyran Rosas. Dans le cadre de ce soulèvement, ce furent plusieurs districts d'une région considérée jusqu'alors comme un fief du pouvoir en place qui prirent les armes. À Dolores, Chascomús et Tuyú, des légions de « *peones* », commandés par les « *hacendados* » locaux, livrèrent des combats acharnés contre les milices frontalières rosistes et les incursions indiennes, qui se soldèrent par la victoire des miliciens du régime.

Un millier de ces hommes parvint, toutefois, à gagner la « *Banda Oriental* », qu'ils quittèrent, le moment venu, pour prendre part à la campagne dirigée par Lavalle contre Rosas, sur le sol argentin. Cette

¹²³ Cette guerre civile dura environ dix ans (1835-1845).

campagne partit de l'île de Martín García, occupée par les Français depuis le 11 octobre 1838. L'échec du complot de Maza et le refus du contre-amiral Leblanc d'engager ses troupes, contrarièrent les plans de Lavalle. Au point que l'attente à laquelle il fut condamné le mit dans une situation des plus délicates, le soulèvement qui, selon lui, devait renverser Rosas n'ayant pas eu lieu.

Si le fédéralisme « *a lo Rosas* » était de plus en plus critiqué par la population « *porteña* », le gouverneur de la province de Buenos Aires avait profité de ces dix années de pouvoir et pour mettre sur pied un système de contrôle administratif et policier qui, avec l'aide active des miliciens, maintenait l'ordre à l'intérieur de la province. Militairement affaibli après d'importantes batailles, fragilisé par les dissidences au sein des forces de la Ligue du Nord, supposée attaquer Rosas par l'ouest sous le commandement du gouverneur « *correntino* », Pedro Ferré, et désavoué dans son action par le nouveau cabinet Soult qui, depuis février 1840, était chargé de mettre fin à l'engagement français dans le conflit, l'échec de Lavalle était inévitable. Par le traité Arana-Mackau, signé le 29 octobre 1840, le gouvernement de Buenos Aires s'engageait à respecter l'indépendance de l'Uruguay, bien qu'une porte fût laissée ouverte à une intervention militaire « *porteña* » si les « droits naturels (...) la justice, l'honneur et la sécurité de la Confédération Argentine étaient menacés ».

Le système répressif mis en place par le régime rosiste avait un coût extrêmement lourd en terme d'image : pour consolider cet ordre de la terreur, il devint quasi impossible de concilier le maintien d'un ordre politique de signe fédéral et un régime rosiste capable de tirer profit de la chute des tensions que les différents « *caudillos* » du pays avaient exaspérées pendant dix ans. Qui plus est, les assassinats de 1839-1840 entachaient l'aura d'un régime qui avait vaincu des adversaires aussi terribles que la France et Lavalle. Le Ministre britannique Mandeville le comprit de suite et s'empressa de le faire savoir à Rosas qui, le soir même, mit fin aux carnages. Ainsi la Grande-

Bretagne récupéra-t-elle, sans aucune difficulté, l'hégémonie que, au travers du blocus, la France s'était acharnée à ébranler.

La « *Liga del Norte* » fut la dernière entreprise politique lancée contre le régime rosiste en 1839, principalement conçue par les exilés de la Génération de 1837. Alors que, dans le littoral, les unitaires furent bientôt écartés de la direction des opérations, dans l'« *interior* », les jeunes disciples des Alberdi et Frías se maintinrent aux avant-postes. Depuis la mort d'Alejandro Heredia, le nord de l'Argentine se caractérisait par une instabilité politique, dont les jeunes unitaires qui, à Salta, à Catamarca et surtout à Tucumán, occupaient des postes importants dans l'administration provinciale, surent tirer parti.

Le mauvais souvenir laissé dans la région par la guerre avec la Bolivie, les sacrifices qu'avait supposés le blocus français et la crainte qu'en suscitait un nouveau, firent croire à ces jeunes en la possibilité de former une large coalition régionale hostile à Rosas. Ne nous méprenons pas : l'instabilité de la région ne résidait aucunement dans un désengagement du régime rosiste ; au contraire : il permettait à ce dernier de mieux contrôler ces provinces, en empêchant à de nouveaux López ou Quiroga de prendre le pouvoir. Alors qu'ils n'eurent aucun mal à convaincre l'ambitieux chef de La Rioja, Tomás Brizuela, les représentants de la Génération de 1837 ne connurent pas le même succès avec celui qu'ils jugeaient devoir être nécessairement le chef de la dissidence « *norteña* » : Felipe Ibarra, gouverneur de Santiago del Estero.

La disparition d'Heredia avait délivré Santiago de l'hégémonie « *tucumana* » ; ami de López, Ibarra avait protégé Cullen après sa fuite de Santa Fe. Ce qui fit croire aux jeunes unitaires qu'il accepterait de prendre la tête de la Coalition. Mais c'était oublier qu'Ibarra avait toujours préféré la prudence à l'audace. N'avait-il pas signé l'arrêt de mort de Cullen, en alignant toute sa politique sur celle de Rosas ? Depuis l'exécution de Domingo Cullen, son soutien à Buenos Aires avait été sans failles. En réalité, la formation de la ligue du nord fut

la conséquence de la décision prise par Rosas d'y dépêcher le général Lamadrid. Il voulait que ce dernier saisisse des armes dont il avait besoin pour contrer les attaques de Lavalle dans le littoral. Or, de retour dans sa ville natale, Lamadrid se laissa prendre, sans opposer de résistance, par un gouvernement provincial qui, fort de cette capture, se prononça contre Rosas. Bientôt Salta, Jujuy, Catamarca et La Rioja en firent de même, en retirant à Rosas la délégation des Relations Extérieures ; le 24 septembre un traité les unit formellement, qui désigna Brizuela chef de la Ligue.

Mais les sacrifices qu'ils imposèrent, à leur tour, à la population locale, les différends qui opposèrent rapidement ses chefs, ainsi que les résistances qu'ils connurent sur le chemin qui devait les mener à Buenos Aires contribuèrent à fragiliser le mouvement. Aldao, gouverneur de Mendoza, engagea ses troupes à diverses reprises contre ses assaillants. Il n'eut aucun mal, entre novembre 1840 et janvier 1841, à réduire les partisans de la Ligue à Cuyo. La levée du blocus et l'échec de Lavalle permirent à Rosas de diriger toutes ses troupes sur l'Intérieur. Ainsi, en 1841 et 1842, les troupes rosistes convergèrent-elles, sous les ordres de Manuel Oribe, vers le nord, région dont la conquête méthodique fut bientôt acquise. Les événements qui s'ensuivirent modifièrent radicalement l'équilibre interprovincial au profit de Buenos Aires. En effet, les provinces du nord furent dépouillées d'une souveraineté dont la charge revint à Buenos Aires, si bien que l'autorité de celle-ci vint se substituer à la suzeraineté que Rosas y exerçait auparavant. Comme l'écrit Tulio Halperín Donghi :

El fracaso de la Liga del Norte marca el fin del Interior como región capaz de elaborar una política autónoma con objetivos propios; a partir de ahora sólo bar'sentir su gravitación tratando de insertarse como auxiliar en las luchas entre provincias litorales. En este sentido, 1841 es una de las fechas decisivas de la historia argentina; en el Interior acaso fue recordada, más bien que por los efectos duraderos de la invasión porteña, por las modalidades que ésta asumió¹²⁴.

¹²⁴ Tulio Halperín Donghi, *De la Revolución de Independencia a la Confederación Rosista*, Buenos Aires, Paidós, 1985, p.375.

Vaincu le 24 septembre 1841, à Rodeo del Medio, à Mendoza, Lamadrid prit la fuite et se réfugia au Chili. Par cette victoire, Rosas devint seul maître de tout le nord du pays. Pour relier Buenos Aires au Nord, il lui restait à conquérir le « *Litoral* ». Cette jonction lui assurerait, *ipso facto*, le contrôle effectif de l'ensemble du pays, qu'il aurait alors unifié, à proprement parler, autour de l'autorité de son régime. En novembre 1842, l'armée qui avait conquis l'Intérieur traversa le Paraná. La défaite d'Arroyo Grande, infligée à Rivera le 6 décembre, mit fin à la résistance et assura à Rosas le contrôle de tout le territoire argentin. La voie de la conquête de « *la patria chica* » était ouverte : c'était l'occasion d'occuper cette province insoumise depuis 1828 et de mettre fin au processus de fédération de l'Argentine.

En février, les forces de M. Oribe s'approchaient de la capitale qu'il avait dû abandonner cinq ans plus tôt ; les premières escarmouches se firent entendre aussitôt ; ce fut le début d'un siège et d'un conflit qui durèrent neuf ans. S'ouvrit alors la crise orientale, à laquelle Rosas ne parvint pas à mettre fin et dont les effets se firent sentir jusque dans le Littoral ; Rosas avait tout de même tourné une page décisive de l'histoire argentine en mettant fin à la crise de la mainmise rosiste sur les provinces argentine. La formation d'une armée et d'une marine, en tous points *nacionales*, avait permis à Rosas de sortir victorieux de cette étape décisive pour la formation politique et historique de la nationalité argentine. Mettant à profit les ressources nationales monopolisées par Buenos Aires, il avait obtenu pour sa province ce que 1815, 1819 et 1825 n'avaient su lui assurer : la conquête de tout le pays.

Esa victoria es el fruto de la superioridad porteña; pese al bloqueo que afecta los ingresos del país aun más que la economía provincial, Buenos Aires es capaz de reclutar y armar el ejército que conquista el Interior. Pero es también el fruto de la heterogeneidad profunda que el país conserva: sólo la hegemonía porteña puede dar un semblante de unidad a estas provincias aún dispersas y las coaliciones formadas contra ella están marcadas por esa extrema inestabilidad. Dictada por las cosas mismas, esa inestabilidad es agravada por lo que luego del fracaso los sobrevivientes llamarán la miopía política de quienes han dirigido a

*la caótica coalición antirrosista. Pero esa miopía, que impide a salteños, tucumanos, riojanos, correntinos, orientales, alcanzar una perspectiva que vaya más allá [...] del ámbito regional en que los intereses de éstos se han ido volcando, ¿no es ella misma otra consecuencia del carácter de la nación que era la Argentina de 1840, aún no fraguada en una unidad, capaz de protestar contra la dura hegemonía de la primera provincia, pero no de concertarse eficazmente para contrarrestarla?*¹²⁵

Moins conséquente pour l'affirmation de la nationalité argentine, la crise orientale fut cependant fatale au régime rosiste. Fort de tous ses succès, Rosas fut porté à croire qu'il pourrait affronter n'importe quelle situation. Or, le fait de n'avoir plus à partager le pouvoir, l'ambition qui le poussait à se fixer des objectifs que les ressources de Buenos Aires ne pouvaient plus financer à elles seules, poussèrent Rosas à négliger les avantages qu'il aurait pu tirer de l'alliance que lui proposait le Brésil depuis 1835. Croyant en une victoire rapide de Manuel Oribe sur Fructuoso Rivera, il pensa qu'il pourrait résoudre la crise orientale sans consulter la cour « carioca ». Il pêcha par orgueil : la fin de la guerre civile au Rio Grande do Sul rendit au Brésil sa capacité opérationnelle dans le bassin de la Plata et le retour à une politique réaliste d'opposition aux velléités argentines sur la « *Banda Oriental* ». Le manque d'entente entre Buenos Aires et Rio conduisit peu à peu à la ruine d'un régime qui, par sa politique orientale, suscita la colère de la France et de la Grande-Bretagne. Celle-ci se traduisit, dans les faits, par un nouveau blocus imposé conjointement à l'Argentine.

L'importance du blocus franco-britannique réside dans le fait qu'à son terme, la souveraineté exercée par Rosas sur l'ensemble de l'Argentine fut doublement reconnue : par les Argentins eux-mêmes, d'abord ; par la France et la Grande-Bretagne, ensuite. Seule l'intervention de la marine britannique permit d'éviter la prise de Montevideo par les soldats d'Oribe. En décidant d'intervenir, le gouvernement conservateur de Sir R. Peel voulut éliminer l'emprise ar-

¹²⁵ *Ibid.*, p.378.

gentine sur la « *Banda Oriental* » et ouvrir la navigation des fleuves intérieurs qui eût sorti le Paraguay d'isolement forcé. En tant que civilisateurs¹²⁶ bienveillants, les Britanniques et les Français trouvèrent dans le pouvoir opprimant du régime rosiste une bien commode justification à une intervention dont l'intérêt premier n'était autre que commercial, bien que l'objectif officiel fût de garantir l'indépendance orientale.

Le blocus entra officiellement en vigueur le 30 avril 1845. L'île de Martín García fut envahie une nouvelle fois. Vers la fin de l'année 1845, une expédition marchande et militaire fut organisée dans le Paraná qui montra, par l'issue de la fameuse bataille de l'Obligado, combien il était difficile à Rosas d'empêcher la navigation sur les fleuves intérieurs. En proie à une profonde crise interne, qui conduisit notamment à la scission du parti conservateur, Londres dut se désengager de la région en 1846 ; des signes montrèrent que les Britanniques recherchaient la paix, mais le blocus traîna jusqu'en 1848, date à laquelle une solution fut trouvée qui satisfaisait toutes les parties : en dépit du blocus, les navires pouvaient gagner Buenos Aires après s'être acquittés, à Montevideo, des droits de passage dus. C'est comme cela que le commerce argentin finança les forces britanniques d'interposition. La Grande-Bretagne, en 1849, puis la France, en 1850, firent la paix avec Rosas et levèrent le blocus qui durait depuis plus de quatre ans. Le 24 novembre 1849, le traité Arana-Southern scella la normalisation des relations entre Buenos Aires et Londres, en confirmant l'indépendance de la République Orientale de l'Uruguay. Ce traité disposa que :

Le gouvernement britannique évacuerait définitivement l'île de Martín García, qu'elle restituerait les vaisseaux de guerre argentins

¹²⁶ Pour preuve de ce que nous avançons concernant le caractère civilisateur que revêtait l'immixtion française dans la région, cf. Adolphe Thiers, « Discours du 29 mai 1844 » où ce dernier dit : « Un hecho que testigos oculares muy respetables, (y muy interesados en ganar dinero con la guerra), me han afirmado, es que Buenos Aires, en una carnicería han colgado cabezas humanas en las escarpías de donde penden ordinariamente las cabezas de los animales . »

qu'elle s'était appropriés et qu'elle rendrait hommage au drapeau national argentin avec une salve de vingt-et-un coups de canon.

Les navires marchands confisqués par les deux parties seraient restitués à leurs propriétaires respectifs.

Les forces argentines se retireraient de l'Uruguay quand le gouvernement français aurait désarmé la légion étrangère et tous les étrangers de Montevideo, et quand, après avoir évacué le territoire des deux Républiques du « Río de la Plata », et abandonné sa position hostile, la France aurait conclu un traité de paix. Le gouvernement britannique offrait ses bons offices pour diligenter ces résultats.

Le gouvernement britannique reconnaissait que la navigation du fleuve Paraná était intérieure et qu'elle était uniquement soumise, par là même, aux lois et aux règlements de la Confédération Argentine ; il reconnaissait également que la navigation du fleuve Uruguay était commun et soumis aux deux Républiques.

La Confédération Argentine se réservait le droit de discuter de cela quand elle le jugerait opportun.

[...]

L'arrangement serait conclu avec l'accord du président Oribe.

L'amitié entre les deux gouvernements serait rétablie.

L'Angleterre conserverait les îles Malouines¹²⁷.

Ce succès diplomatique retentissant confirma le brio diplomatique de Rosas. Le traité de paix signé avec la Grande-Bretagne était favorable à l'Argentine, en particulier parce qu'il lui reconnaissait – chose très importante – une souveraineté totale ou partagée sur les fleuves¹²⁸ Paraná et Uruguay, élément qui conforta la popularité de

¹²⁷ Pour de plus amples détails sur la question internationale de navigation des fleuves qui donnait d'emblée raison à Rosas, cf. Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.142-144.

¹²⁸ Il fallut tout de même que l'Argentine endure un tel blocus maritime pour que la Grande-Bretagne lui reconnaisse un droit que le respect des doctrines de Martens et de Klüber lui aurait garanti automatiquement. La doctrine de Martens sur la navigation des fleuves affirmait que : « *a los ríos se aplica el principio de la jurisdicción limitada sobre los brazos que no penetran en el territorio de un Estado, y que sirven*

Rosas au sein de la population argentine. José de San Martín, depuis son exil européen, écrivit à Rosas pour lui témoigner sa gratitude :

He tenido una verdadera satisfacción al saber el levantamiento del injusto bloqueo con que nos hostilizaban las dos primeras naciones de Europa; esta satisfacción es tanto más completa, cuanto que el honor de país no ha tenido nada que sufrir, y por el contrario, presenta a todos los nuevos Estados americanos¹²⁹ un modelo que seguir. Jamás he dudado que nuestra patria tuviese que avergonzarse de ninguna concesión humillante presidiendo usted sus destinos, por el contrario, más bien he creído no tirase usted demasiado la cuerda en las negociaciones seguidas cuando se trataba del honor nacional. Reciba usted y nuestra patria mis más sinceras enhorabuenas¹³⁰.

Rosas avait gagné sa place de chef d'État en conquérant les différents îlots de pouvoir dont était parsemé le pays et en unifiant, de ce fait, l'Argentine. Le gouverneur de Buenos Aires réussit, en outre, à imposer la souveraineté absolue de Buenos Aires à l'ensemble du pays. Par delà le caractère déterminant d'une politique intérieure qu'il pratiqua avec beaucoup de discernement, Rosas donna un sens à une politique étrangère qui, auparavant, s'était montrée fébrile. Dorénavant, celle-ci se voulait indissolublement nationale et américaine. D'après nous, l'Amérique doit plus à Juan Manuel de Rosas qu'à James Monroe qui, en énonçant les principes d'une politique étrangère soit disant américaniste, lors de son message au Congrès du 2 décembre 1823, s'était posé en défenseur des intérêts du peuple américain. Comme l'écrit Carlos Pereyra :

Esta verdad es que Rosas representó no sólo en su patria, sino en toda la América, el papel que la leyenda atribuye a Mr. Monroe, -un papel de tal modo

de comunicación con otro Estado o con el mar libre, cuando los ríos van de un Estado a otro Estado para perderse en el mar o para penetrar en el territorio de una tercera potencia. » Pour sa part, la doctrine de Klüber énonçait le droit de propriété absolu d'un État sur tout fleuve navigable qui parcourt son territoire.

¹²⁹ C'est nous qui soulignons.

¹³⁰ Lettre de San Martín à Rosas, datée du 2 novembre 1848. Citée par Carlos Ibar-guren, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930.

*trascendental, que los actos de Rosas sirven para dejar patentizada, en forma definitiva, la superluidada del monroísmo*¹³¹.

Monroe, Canning ou Polignac ne firent que très peu pour les pays américains. Ce n'est pas à Monroe que les pays du continent américain doivent d'avoir préservé leur intégrité et leur souveraineté devant les assauts de pays qui, comme la France ou la Grande-Bretagne, cherchaient à ouvrir des succursales dans cette région du monde. De fait, et en cela il se distingue radicalement de Rosas, Monroe ne peut prétendre avoir cherché à préserver l'identité américaine ni avoir défendu les pays faibles du continent contre les projets européens. La période rosiste de l'histoire argentine vécut un changement de taille dans les menaces qui planaient sur le pays : le danger incarné par le concurrent brésilien fut pratiquement neutralisé, cependant que l'ombre nord-américaine s'abattait sur le sud du continent. Contrairement à ce qu'aimèrent à faire croire ses opposants, Rosas fut le plus ardent défenseur de la nationalité argentine, avec tout ce qu'elle pouvait encore avoir de virtuel. Ce pays accusait encore les caractéristiques d'une nation en quête d'identité, d'un désert vide d'hommes ; autant de traits qui représentaient ce que le pays avait de plus typiquement américain.

Rosas assumait sa condition de maître de toute une aire géographique du continent, le bassin du « *Río de la Plata* », lorsque les deux blocus s'étaient abattus sur la région ; chef et défenseur d'une entité américaine indépendante sur laquelle l'Argentine exerçait une autorité incontestable, Rosas ne consentit aucune perte de souveraineté sur cet espace. La contribution rosiste au processus de formation de la nationalité argentine fut décisive. Bien que souvent méprisée par les historiens, il nous semble capital de la rappeler comme l'un des éléments fondateurs de ce que l'Argentine est aujourd'hui.

¹³¹ Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919, p.232.

Pourtant, encore aujourd'hui, aucun hommage public ne rend compte de ce legs décisif, aucune rue, aucun monument ne célèbrent le personnage de Rosas, à Buenos Aires comme ailleurs. Seul son spectre plane sur la mémoire collective qui l'associe plus volontiers à l'ennemi juré de Sarmiento, qu'au premier grand homme d'État qu'ait connu le continent. Nombreuses sont les rues qui, à Buenos Aires, tels les stigmates d'une histoire mouvementée, rappellent les grands moments du processus de formation de la nationalité argentine. Un débat fut soulevé, il y a quelques années, pour savoir qui de Monroe ou de Canning donnerait son nom à une rue de la capitale. Et Rosas ? Pereyra dénonce avec amertume cet outrage, cette injustice historique, qui voua l'épisode rosiste de l'histoire nationale à une simple parenthèse historique :

¿ Por qué no consagráis definitivamente la calle a Canning, con la declaratoria de que nada tuvo que ver con la independencia argentina, y por qué no consagráis otra calle a Monroe, diciendo que él tampoco estuvo complicado en el nacimiento ni en la conservación de vuestra república? ¿Y por qué no hacer un acto de justicia, dedicando otra calle a Rosas con la explicación que esa calle se llama Rosas en memoria del tirano execrable y del instante de su actuación gloriosa como defensor de la soberanía nacional, en que desempeñó el papel que la leyenda atribuye al presidente Monroe, cuya historia desconocen, podría asegurarlo, novecientos noventa y nueve por cada mil de sus admiradores?

*Justamente por no conocerlo, son sus admiradores.*¹³²

Comme l'écrit Anne-Marie Thiesse, «la véritable naissance d'une nation, c'est le moment où une poignée d'individus déclare qu'elle existe et entreprend de le prouver¹³³». Or, c'est l'action politique de Rosas, le fait qu'il assumait le passage d'une souveraineté *posée* par la décomposition de l'empire espagnol à une souveraineté *constituée* par l'engagement d'un peuple désireux de préserver son identité, qui déterminèrent la naissance du nationalisme argentin.

¹³² *Ibid.*, p.247.

¹³³ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, p.11.

2. Une monopolisation croisée des instances représentatives et discursives du pouvoir

2.1 Archéologie du savoir et généalogie du pouvoir rosistes

« D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je n'y vois : qu'un, sans plus, soit le maître et qu'un seul soit le roi »¹³⁴ : voilà comment s'ouvre, de façon un brin provocatrice le discours qu'Etienne de La Boétie, bien avant l'apparition de Juan Manuel de Rosas sur la scène politique argentine, consacra au pouvoir, à ses forces et faiblesses, à ses tentations aussi bien qu'à ses ambiguïtés ; à la fascination qu'il exerce autant qu'aux méprises qu'il suscite. Ni plus ni moins, par conséquent, que par une apologie d'une forme tout à la fois personnalisée — « embodied », diraient Thomas Hobbes ou, plus près de nous, John Elliott —, centralisée et individualisée du pouvoir.

Sans doute la nature politique et polémique de l'ouvrage du contemporain de Montaigne, reflet saisissant d'une époque et d'une formation portant le sceau de l'humanisme qui l'attire comme elle attire d'ailleurs tout son siècle, nous invite naturellement à mettre à la question et à exposer, pour ainsi dire, le sens même du pouvoir, de ses rapports avec ceux qui l'octroient, mais également avec ceux qui l'exercent ou le confisquent.

Bien que La Boétie souligne l'importance que revêt immanquablement, à son sens, l'unité du pouvoir, faut-il en déduire pour autant que seule une monopolisation des instruments mis au service de celui qui en est investi est à même d'en assurer l'unicité et la pérennité¹³⁵ ?

¹³⁴ Tel est le propos par lequel Étienne de La Boétie entame son *Discours sur la servitude volontaire*. Comme il le précise lui même, c'est à l'œuvre d'Homère qu'il doit cette référence.

¹³⁵ Nous reprenons ici la théorie politique développée par Thomas Hobbes au chapitre X de *Leviathan, or the Matter, Form and Power of a Common-Wealth, Ecclesiastical and Civill*, London, 1651 (trad. fr. : *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, Paris, Sirey, 1971, p. 81-83) et au sein de laquelle il distingue la puissance (potentia, la capacité de faire) du pouvoir (potestas, la permission de faire). Le propos désigné de cette théorie étant de montrer que, pour durer, le plus grand pouvoir — en l'espèce : celui du Léviathan — devra faire pendant à la plus grande puissance, formée par le transfert des puissances individuelles. Ainsi donc, la puissance, pour Hobbes, demeure fondamentalement une cause dont l'acte est à venir. En cela, seule la cause efficiente compte, qui implique une représentation du futur dans le rapport moyen-

Sans doute est-ce, par ailleurs, fondamentalement pour cette raison que la publicité se révèle capitale pour la projection et la réalisation, telles que l'entend Kant, du pouvoir comme pouvoir. En outre, c'est ici qu'intervient la dimension imaginaire de toute forme de pouvoir, que nous retrouvons efficacement mise à profit par Rosas au sein de son appareil potestatif : face à un public posé en souverain juge, la stratégie du désir de puissance peut se jouer des signes pour simuler ou dissimuler, faire illusion par ostentation ou occultation, en cela précisément qu'*in fine*, ce qu'il faut viser, c'est la subjugation plutôt que la mort, l'influence davantage que la contrainte, dans la mesure où, effectivement, la puissance d'autrui peut s'inféoder à la puissance du chef et l'accroître.

Entendrait-on le pouvoir comme « *potestas* », qu'une réponse univoque à cette question apparaîtrait pour le moins hasardeuse. En outre, l'assomption de cette idée nous forcerait à en déduire que l'exercice du pouvoir ne passe pas nécessairement par le respect du principe de représentation. Se pose d'abord, une fois encore, la question de la définition de ce terme, dont le sens, pétri d'ambiguïté, dans l'Amérique latine, plus qu'ailleurs dans le courant du XIX^e siècle, n'eut de cesse de susciter des débats, en général, et la critique, en particulier, tout en suscitant des interprétations confuses et parfois saisissantes.

Aujourd'hui encore et pour des raisons que d'aucuns jugent naturelles et que d'autres s'emploient pour le moins à nuancer, Juan Manuel José Domingo Ortiz de Rozas y López de Osornio demeure

fin. Mais — en cela, au reste, il s'inscrit dans le sillage d'un autre penseur du pouvoir, de ses ressorts et de ses subtilités : Nicolas Machiavel — hors d'une relation strictement causale, c'est la réputation qui s'avère constitutive de puissance. Il faut alors faire valoir ses qualités, ces mêmes qualités en soi foncièrement ambivalentes qui ne deviennent des puissances qu'à partir du moment où elles sont manifestées et reconnues par leurs signes. Or, sur quoi mieux que sur ses qualités naturelles Juan Manuel de Rosas fonda-t-il les signes de reconnaissance de son autorité ? Charles Darwin en livre un témoignage saisissant dans le récit qu'il fit de sa rencontre, au début des années 1830, avec le Commandant en chef de l'expédition du désert dans *The Voyage of the Beagle*.

associé, dans la mémoire et l'imaginaire collectifs¹³⁶ des Argentins, à la figure d'un despote sanguinaire, d'un homme mû par le seul exercice intéressé et égoïste du pouvoir. On se le représente ainsi : brutal et despotique, usurpateur de la légalité plutôt que restaurateur des lois. Telle est l'image qui s'est installée, avant même son départ forcé de Buenos Aires, d'abord dans les cercles portègues, puis sur la scène nationale et qui s'est maintenue avec une efficacité autrement redoutable après son exil et sa mort.

C'est que les protagonistes de l'histoire officielle se sont employés à la cultiver et la véhiculer. Faut-il s'en étonner, lorsqu'on sait qu'ils étaient, tous ou presque, des esprits issus, à l'instar d'un Bartolomé Mitre, de l'opposition mais aussi, et peut-être plus largement au fil des années, de la sphère intellectuelle de la jeune Argentine d'alors ? Naturellement orchestré depuis le camp des vainqueurs, sitôt la défaite des troupes rosistes acquise face à celles commandées par Justo José de Urquiza, le 3 février 1852, ce travail d'imposition conduisit à introduire et à asseoir durablement dans l'opinion publique argentine un biais sitôt qu'il était question de Rosas.

Ayant quitté l'opposition dans laquelle ils avaient été confinés pendant près de vingt ans, désormais débridés, ces esprits purent donner libre cours à un travail qu'il ne serait pas faux de qualifier de réécriture de l'histoire. A un travail, disons-nous, où il fallait balayer, d'un revers de plume, les années rosistes de l'histoire de la toute jeune Argentine. De sorte que la question de l'autorité des pères fondateurs ou des « *próceres* »¹³⁷, comme on les nomme d'ordinaire dans les

¹³⁶ Sur la notion d'imaginaire collectif, on trouvera des développements passionnants, notamment dans Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflection on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 ; Roberto Esposito, *Comunitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000 ; Johann Gottlieb Fichte, *Discours à la nation allemande*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1992 ; Serge Gruzinski, *La colonización de lo imaginario. Sociedades indígenas y occidentalización en el México español. Siglos XVI-XVIII*, FCE, 1991 ; Jacques Lafaye, *Quetzacóatl y Guadalupe, la formación de la conciencia nacional en México*, México, FCE, 1977.

¹³⁷ Même si le titre de « *prócer* » ne lui est, pour ainsi dire, que fort exceptionnellement refusé, les raisons de cette attribution varient parfois sensiblement, tandis

livres et manuels d'histoire argentins, mérite d'autant plus d'être posée qu'il semble difficile de nier que les premiers membres de l'élite intellectuelle argentine en furent.

Ces considérations sur la nature du pouvoir, sur l'art et la manière de l'exercer, prennent un relief tout particulier, dès lors qu'elles se trouvent associés à la figure du gouverneur de Buenos Aires. Nous utilisons le substantif « figure » à dessein. S'agissant de Rosas, en effet, on pourra l'utiliser alternativement avec celui de « personnage » pour indiquer combien dans un premier temps la théâtralisation du pouvoir, ses modes de représentation et son jeu même lui ont permis de s'imposer comme le garant et l'incarnation ultimes de l'ordre. Loin d'être un détail, cet élément souligne à quel point le désordre était structurant alors et, ce faisant, davantage du côté de la normalité que de l'exception. De l'ordre, en tant que tel, il n'y en eut que très peu sur toute la période. C'est d'ailleurs cela qui avait précipité le retour de Rosas aux commandes de la province de Buenos Aires et qui lui avait permis, dans une certaine mesure, de se maintenir dans ses fonctions de gouverneur : le désordre et l'instabilité ; institutionnels, d'abord ; économiques, ensuite ; politiques, enfin.

En 1834, Juan Manuel de Rosas conduit les dernières opérations de l'expédition qu'il avait commencé à préparer minutieusement sept ans auparavant. La frontière méridionale de la province est repoussée et les riches terres bordées par le Salado, à défaut d'être définitivement pacifiées, s'en trouvent mieux occupées. Cependant, même fort éloigné de Buenos Aires, Rosas y a un défenseur qui veille à toujours alimenter sa popularité : Doña Encarnación Ezcurra de Rosas, son épouse et le seul amour qu'on lui ait jamais connu, figure clé de son dispositif.

Fille de Juan Ignacio Ezcurra et de Teodora de Arguibel, Encarnación Ezcurra avait épousé Rosas le 16 mars 1813. Afin de sur-

que l'on retrouve toujours, ou presque, les mêmes visages au sein du panthéon national argentin.

monter le refus qui lui avait été initialement opposé par leurs parents, en raison principalement de son jeune âge, Encarnación fit le choix d'invoquer avec Juan Manuel — dans un courrier adressé à la mère de ce dernier — une prétendue grossesse, afin de décrocher le consentement de leurs mères à une union jugée, alors, prématurée et malvenue.

Devenue, sans conteste, le soutien politique le plus sûr de son mari Encarnación demeura au cœur du dispositif jusqu'à sa mort et quelles que fussent les circonstances. Son rôle dans le déclenchement de la « *Revolución de los Restauradores* » et ses responsabilités à la tête de la « *Sociedad Popular Restauradora* » (SPR), assurèrent à son mari une mainmise incontestable, dix-sept années durant, sur la province de Buenos Aires, d'abord, et sur ce qu'on appelait alors l'Argentine, ensuite.

En effet, c'est à cette révolution que l'on doit la chute de Juan Ramón González Balcarce et, à la SPR, les pressions continues et persistantes exercées sur les divers gouvernements intérimaires qui suivirent. Une raison claire à cela : il s'agissait de faire grandir au sein de la population le désir de voir revenir Rosas au gouvernement de la province. Et c'est à eux que l'on doit, in fine, la décision de la « Sala de Representantes », une fois convaincue de ce qu'il était la seule option viable pour restaurer au plus vite l'ordre social dans la province, de lui proposer — dès l'été 1834 — le poste de gouverneur. Cette fois, cependant, assorti des facultés extraordinaires et de la somme du pouvoir public.

Du fait du triomphe de son mari à la tête des troupes ayant mené la Conquête du Désert, le titre d'Héroïne de la Sainte Fédération lui fut attribué. Il est en soi remarquable — d'autant plus à une époque encore fortement marquée par les préjugés à l'endroit des femmes et par une participation nulle ou presque des ces dernières dans l'arène politique — que celle-ci ait exercé de telles responsabilités.

C'est donc grandement à elle que Rosas doit son rappel pour occuper, en 1834, le fauteuil de gouverneur qu'il avait abandonné à l'expiration de son précédent mandat, à la fin en 1829. A partir de l'assassinat de Facundo Quiroga, en 1835, Rosas parvint, de Buenos Aires, à étendre progressivement son emprise à l'ensemble du territoire de l'Argentine d'alors. En outre, c'est précisément au sein d'un creuset populaire politiquement mobilisé à l'intérieur de la province de Buenos Aires et sagement alimenté et cultivé par Doña Encarnación durant l'absence de son mari et ensuite pendant la révolution, que se sont renforcées et diversifiées les bases politiques du régime et de l'idéologie rosistes.

Contrairement à la restauration de 1829¹³⁸, provoquée par l'indignation qu'avait suscitée l'exécution de Manuel Dorrego dans les rangs fédéraux, le soulèvement qui, en 1833-1834, engendra la chute des gouvernements Balcarce et Viamonte, fut porté par un mouvement populaire plus large. Il suffit à Doña Encarnación de le canaliser, afin de servir les ambitions et le projet politiques de son mari. Restauration ? Restaurateur ? Il serait utile de préciser la nature et les modalités de réalisation de ces deux phénomènes. Et dire, qui plus est, dans quelles circonstances ces deux termes se sont inscrits dans le vocabulaire politique et populaire de l'Argentine de la première moitié du XIXe siècle.

Cette fois, néanmoins, avec la somme des pouvoirs publics et les facultés extraordinaires, qui lui furent conférées par une loi, votée le 7 mars 1835 par la « Honorable Sala de Representantes », dont voici le texte :

Se deposita la suma del poder público de esta Provincia en la persona del Brigadier General D. Juan Manuel de Rosas, sin más restricciones que las siguientes :

¹³⁸ Sur cette distinction, nous renvoyons à : Tulio Halperín Donghi, *De la Revolución de Independencia a la Confederación rosista*, Buenos Aires, Paidós, 2000.

1. Que deberá conservar, defender y proteger la religión Católica Apostólica Romana.

2. Que deberá defender y sostener la causa nacional de la Federación que han proclamado todos los pueblos de la República.

3. El ejercicio de este poder extraordinario durará por todo el tiempo que a juicio del Gobernador electo fuese necesario.

Celle-ci nommait, en outre, Juan Manuel de Rosas gouverneur de la province de Buenos Aires pour une période de cinq ans. Premier pas, mais, ô combien décisif¹³⁹, d'un processus de monopolisation des instances représentatives du pouvoir. Qu'en est-il alors de la propagande ? Quelle pourrait bien être son utilité dans pareil contexte ? Ce que l'on voit, c'est que la propagande fut très tôt étroitement associée à la concentration et à la centralisation progressive de ces instances entre les mains d'une seule et même personne. De plus, cette dynamique ne cessa jamais de se préciser au long du deuxième moment rosiste.

Alors qu'il avait été appelé par le peuple pour restaurer un ordre dont on craignait qu'il ne fût définitivement ébranlé, qu'il jouissait d'une extraordinaire popularité, en raison de ses succès militaires et de son éloignement des luttes de factions qui animèrent la scène politique portègne au début des années 1830, sitôt l'habit de gouverneur endossé, Rosas associa à l'exercice du pouvoir un puissant dispositif propagandiste censé asseoir définitivement, à travers le matraquage idéologique, une réécriture de l'histoire biaisée et l'usage des disciplines, notamment, son autorité sur la province de Buenos Aires. D'aucuns trouveront cela paradoxal ; nous nous attacherons à montrer pourquoi il n'en fut rien. D'autres pourront cependant y trouver une clé d'analyse utile, afin d'exposer les tenants et aboutissants de ce qu'il convient de qualifier d'aporie de la représentation.

¹³⁹ On comprend pourquoi Rosas fit de cet octroi la condition *sine qua non* pour son retour aux responsabilités.

En 1845, Rosas avait vaincu la totalité, ou presque, de ses adversaires, placé sous sa coupe les provinces de l'Intérieur, de même que celles du Littoral. En outre, son appareil propagandiste, méticuleusement conçu comme un instrument réticulaire de pouvoir, avait atteint un degré d'efficacité sans pareil. Nombreux sont les témoignages, les décisions et les actions qui indiquent le grand cas que le gouverneur faisait du droit d'expression, de l'usage de la parole, de même que de la production, de la divulgation et du contrôle du savoir.

La propagande rosiste s'articulait sur une procédure de savoir et sur une technique de pouvoir chargés d'asseoir la légitimité du régime dirigé par le « Brigadier General ». On peut s'interroger avec Claude Lefort¹⁴⁰ sur les liens entre le savoir et le pouvoir. N'est-ce pas à partir du moment où la question du pouvoir est ouvertement posée, où sa figure n'est plus, pour ainsi dire, dissoute dans la représentation mythique ou religieuse d'un ordre du monde, que des méthodes spécifiques de conquête du consensus sont mises au point ? En ce sens, ne peut-on situer l'origine de la propagande politique à l'orée de l'apparition de la démocratie en Grèce ?

Nous nous emploierons, dans les pages qui suivent, à expliquer comment, à travers cette double monopolisation, le savoir et le pouvoir ont, de manière générale, interagi, sous le régime rosiste, plus qu'ils ne se sont opposés. Nous mettrons également en lumière les paradoxes que cette association n'a pas manqué de soulever compte tenu de la forme et de l'état évolutifs du rosisme au cours de la période.

Sans doute le binôme savoir/pouvoir est-il pertinent pour comprendre cette période de l'histoire argentine, parce qu'il inscrit la démarche de Rosas dans le droit fil du projet de légitimation – qui prit la forme d'une autolégitimation avec le gouverneur portègne – du pouvoir que l'effacement de la figure du souverain, entériné par l'indépendance, rendit nécessaire. Aussi, devons-nous nous accom-

¹⁴⁰ Claude Lefort, « Propagande », in *Encyclopædia Universalis*.

moder du mouvement continu que ce couple instaure entre la représentation de la puissance souveraine et la puissance souveraine de la représentation.

Certes, la propagande rosiste était considérée comme un instrument de pouvoir, de manière générale, placé sous l'autorité directe du gouverneur. Mais pour saisir les fins de l'entreprise propagandiste rosiste, encore faut-il étudier l'ambiguïté dont fut frappée la représentation, conçue tour à tour comme fin, moyen et source de l'exercice du pouvoir.

Le retour de Juan Manuel de Rosas à la tête de la province de Buenos Aires intervint à un moment critique pour l'appareil institutionnel libéral et, plus particulièrement, pour les institutions politiques¹⁴¹, originellement conçues par Bernardino Rivadavia au début des années 1820 et que les différents gouvernements d'obédience unitaire lui ayant succédé s'étaient employés à sauvegarder, non sans les adapter, si nécessaire, aux circonstances du moment. Ce, naturellement disaient-ils, afin de les mieux perpétuer.

À vrai dire, l'échec du système représentatif en vigueur aux lendemains de l'indépendance tint à la nature particulièrement peu conciliante dont il fit preuve face à la situation politique du pays. Car l'Argentine d'alors n'était qu'une agglomération disparate et composite d'autant d'unités spatiales jouissant d'une souveraineté locale que l'espace politique argentin comptait de provinces et de potentats locaux¹⁴².

¹⁴¹ Pour davantage de détails sur la structure institutionnelle libérale sur laquelle reposait le système politique et de représentation, alors en vigueur en Argentine, nous renvoyons à *L'Esprit des Lois*, de Montesquieu, dans son édition de 1951, in *Œuvres complètes*, Paris, tome II.

¹⁴² L'ouvrage de José Carlos Chiaramonte, *Ciudades, provincias, Estados : Orígenes de la Nación Argentina (1800-1846)*, Buenos Aires, Ariel Historia, 1997, est une référence importante pour comprendre les différents acteurs, espaces et temps mêlés au processus de formation et d'affirmation d'une souveraineté nationale sur le territoire argentin.

De sorte que le rappel du « *Restaurador de las Leyes* » au pouvoir répondait à un impératif politique clair : éviter que les instances représentatives de la province ne sombrèrent dans l'inertie à laquelle semblait les vouer le contrecoup de la profonde crise de légitimité qui s'était abattue sur Buenos Aires, après que les troupes unitaires de Lavalle se furent emparées de la ville et eurent exécuté Manuel Dorrego, en décembre 1828.

Contrairement à ce qu'une connaissance approximative du contexte historique ou des œuvres des grandes figures de l'opposition unitaire pourrait laisser entendre, Juan Manuel de Rosas n'a jamais cherché à fomenter de coup d'État pour confisquer le pouvoir ; pas plus, au reste, qu'à instaurer une dynastie à la tête de la province de Buenos Aires, ni même à œuvrer pour la perpétuation « *ad aeternam* » d'un régime proprement rosiste. Rappelons simplement que Rosas a quitté le pouvoir en 1832 au terme de la durée légale du mandat de gouverneur de la province de Buenos Aires. Et il l'a fait dans le respect de deux principes auxquels, très tôt, il avait affirmé être attaché : la légalité républicaine et la représentation. Il a pu le réaffirmer à de nombreuses reprises entre le début des années 1830 et son départ définitif. En voici un premier exemple, tiré d'une harangue adressée, le 28 septembre 1833, à ses hommes du 5^e régiment de la Division du Sud :

*Abatidos hasta la humillación rápidamente hemos descendido a la obscuridad, y confusión más ínfima, que nos han tratado por cambio las escenas de los enconos, de las venganzas, de las pasiones [...]. Nada más os pido, que la firmeza : desconfiad de los que directa o indirectamente os propusieren o sugirieren especies de subversión del orden, y de insubordinación, reproduciénd conmigo los juramentos que hemos hecho de sostener la representación de la provincia [...]*¹⁴³.

On en trouve une autre illustration, plus ancienne, dans un manifeste du 10 octobre 1820 :

¹⁴³ Citée par A.E. Sampay, *Las ideas políticas de Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Juárez Editor, 1972, p.111-112.

Compatriotas : el gobierno me concede que os hable : yo voy a hacerlo con el honor que he procurado merecer : escuchadme sin prevención.

Fatigado mi espíritu con las zozobras e inquietudes, que en los verdaderos filántropos mueve la repetición de actos anárquicos, lamentaba en silencio la disolución de todos los vínculos, que ligan al ciudadano con la autoridad. Vela por instantes sobrevenir los efectos de la inseguridad pública, y en uno de ellos hice un esfuerzo superior a la obscuridad de mi destino. [...]

Sí, mis compatriotas, la división del Sud así como fue brava, para sostenerlas, la habéis visto humilde, subordinada, y ejemplar después de vencedora. Vino a proteger, no a ofender. Ha protegido los derechos de la autoridad, pero sin ofender, ni insultar aún a los perversos seductores. Ha peleado contra el crimen, al mismo tiempo que ha compadecido los desvíos de unos hermanos nuestros tan íntimos, como dignos de nuestra consideración.

La representación de la provincia queda ya en el libre ejercicio de sus funciones : el gobierno legítimo reconocido y sostenido : y por consiguiente la división del Sud sin objeto en este pueblo admirable por sus virtudes. Por lo tanto a seguir su primer destino, teniendo mucho que agradecerlos, habitantes de la capital, mucho porque amaros, y más porque reiteraros los juramentos de fidelidad, y de subordinación ¡ojalá que la sangre vertida sirva para restituirnos el bien que nos han arrebatado las pasiones [...]¹⁴⁴.

Mais sans doute est-ce le texte par lequel Rosas rendit les facultés extraordinaires à la « *Sala de Representantes* » qui rend le mieux compte de son attachement aux principes fondamentaux de légalité et de représentation:

Honorables Representantes :

El Gobernador de la Provincia tiene el honor de dirigirse a los señores Representantes para manifestarles, que en vista de la divergencia de opiniones que se han suscitado en esta ciudad sobre si el Gobierno debe ya devolver las facultades extraordinarias, con que fue investido por la Honorable Sala, y estando para reunirse la décima Legislatura, ha creído de absoluta necesidad tomar seriamente en consideración este importante negocio y después de muchas y muy detenidas meditaciones, ha llegado a convencerse, que la parte que obtiene el concepto de más ilustrada, y que sin embargo de ser poco numerosa en proporción de

¹⁴⁴ Manifiesto del Coronel de Caballería Comandante del 5° Regimiento de Campaña al muy benemérito pueblo de Buenos Aires, 10 de Octubre de 1820.

las demás clases de la población, es la más influyente en la marcha de los negocios públicos, está por la devolución y cuenta en su apoyo el voto de los cinco Ministros que integran la administración del Gobierno.

Pero el Gobernador que suscribe, respetando como desde luego respeta, las luces y buen juicio de tan distinguidos ciudadanos, se cree con más motivos que ningún otro para conocer la verdadera situación del país, porque en esta época, nadie como él ha tocado los negocios públicos de cerca, y en toda su generalidad y extensión ni ha podido examinarlos en todas sus relaciones, nadie como él ha tenido la oportunidad de ponerse en contacto con los hombres de todas clases y condiciones, de conocer sus ideas y disposiciones morales y observar los diversos juegos de que fácilmente se vale la intriga, dentro y fuera de la Provincia, para turbar su tranquilidad, dejando burlado el imperio de la ley y la autoridad del Gobierno, y fundado en estas experiencias, teme que reducido el Poder Ejecutivo a los estrechos límites que le estaban señalados antes del motín del 1° de Diciembre se desaten sordamente las pasiones, recobre su funesto imperio la inmoralidad y se preparen de un modo progresivo, nuevos elementos de combustión que hagan repetir aquella terrible escena [...].

*Sin embargo de esto, después de dar el Gobernador infrascripto a los Señores Representantes una prueba inequívoca de la sinceridad que lo caracteriza, expresándoles francamente sus sentimientos y poniéndose con ella a salvo de toda responsabilidad a este respecto en el corto tiempo que le resta de mando (y que espera no sea prorrogado), se cree en el deber de dar otra igual a todos sus compatriotas del desprendimiento y fidelidad con que se ha propuesto corresponder a la honrosa confianza que le ha hecho, devolviendo, como en efecto devuelve, a la Honorable Sala, las expresadas facultades extraordinarias, y sometiendo a la sabiduría de sus consejos el modo de asegurar al país el fruto de los inmensos sacrificios que ha hecho en tres años consecutivos para ponerse a resguardo de los ataques de la anarquía [...]*¹⁴⁵.

Forcée, à peine deux ans plus tard, de revenir sur sa position initiale par l'urgence que lui imposait le contexte politique, la Chambre des représentants accorda la Somme du Pouvoir Public à Rosas, le 7 mars 1835, par le même acte qui le porta de nouveau à la tête de l'Exécutif provincial. La responsabilité politique de la « *Sala de Representantes* » s'en trouva, par conséquent, pratiquement réduite à néant, puisqu'elle

¹⁴⁵

Nota del Gobernador devolviendo las Facultades Extraordinarias, 7 de Mayo de 1832, in *Registro Oficial de la Provincia de Buenos Aires*, Buenos Aires, 1874, « Sección 1832 », p.39-40.

s'était, ce faisant, court-circuitée et condamnée à n'être qu'une simple chambre d'enregistrement des décisions du gouverneur.

Le maintien de la « *Sala de Representantes* », fût-ce sous cette forme, s'inscrivait dans un vaste exercice de relations publiques. Forte de quarante-quatre membres, elle était renouvelée de moitié tous les ans, par la convocation d'élections auxquelles seule une portion infime de l'électorat — savamment choisie par les juges de paix, notamment — pouvait prendre part. En fin de compte, le résultat du vote en dépendait. En outre, l'obsolescence de la Chambre tenait à ce qu'il lui revenait de partager avec l'Exécutif la fonction législative et d'exercer, de concert avec lui, le contrôle financier.

Quels avantages la Somme du Pouvoir Public procurait-elle ? Elle permettait, tout d'abord, au gouverneur de légiférer par décrets, selon une procédure qui n'est pas sans rappeler celle des décrets-lois qu'a pu connaître la France sous la IV^e République, notamment sous les gouvernements Joseph Laniel et Pierre Mendès-France. Voici dans quels termes Henry Southern, alors ministre en poste à Buenos Aires, décrivit, dans un courrier diplomatique adressé en 1848 à lord Palmerston, son ministre de tutelle, les implications qu'avait eues pareille mesure : « *Su palabra es literalmente una ley, para él y para todos los que viven debajo de él* »¹⁴⁶.

Force est de constater, avec Jorge Myers¹⁴⁷, que cela revenait à renoncer virtuellement à exercer tout contre-pouvoir face à un Exécutif devenu, un an plus tard, omnipotent par la grâce d'un plébiscite ayant apporté aux autorités en place une touche supplémentaire de légitimité populaire.

A l'origine, le pouvoir de Juan Manuel de Rosas reposa sur deux instruments de pouvoir, dont on peut dire qu'ils furent, chacun à leur

¹⁴⁶ Henry Southern à Lord Palmerston, 22 novembre 1848, HMC, Palmerston Papers, GC/SO/241.

¹⁴⁷ Jorge Myers, *Orden y virtud. El discurso republicano en el régimen rosista*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes ediciones, 1995, p.20.

manière, une émanation légale du principe de représentation : les facultés extraordinaires, d'une part ; la Somme du Pouvoir Public, d'autre part. Don Juan Manuel en était conscient qui, en 1835, proclamait, non sans une pointe de démagogie :

Mis amados compatriotas:

Cuando me he resuelto a hacer el terrible sacrificio de subir a la silla del Gobierno, en las circunstancias aciagas en que se halla nuestra infortunada Patria. Cuando para sacarla del profundo abismo de males, en que la lloramos sumergida, he admitido la investidura de un poder sin límites, que a pesar de toda su odiosidad, lo he considerado absolutamente necesario para tamaña empresa, no creáis que haya librado mis esperanzas a mi limitada capacidad, a mis débiles fuerzas, ni a esa extensión del poder que me da la ley apoyada en vuestro voto, casi unánime en la ciudad y campaña. —No: mis esperanzas han sido libradas a una especial protección del Cielo, y después de ésta a vuestras virtudes y patriotismo¹⁴⁸.

Il reste qu'à cette source de légitimation légale faisait directement pendant une atteinte grossière et, de surcroît, inédite au principe de séparation des pouvoirs. En effet, entre 1829 et le début des années 1840, période qui consacre le renforcement et l'expansion du régime¹⁴⁹, Rosas crée les conditions nécessaires à la détention hégémonique¹⁵⁰ des trois pouvoirs constitutionnels au sein de la province de Buenos Aires. Investi, dès 1835, de pouvoirs dont il était difficile de concevoir les limites, Rosas put compter sur un Législatif qui brillait par son silence et son manque d'autonomie. Vint s'ajouter à cela la bien-

¹⁴⁸ Cité par A.E. Sampay, *op.cit.*, p.137.

¹⁴⁹ L'intervention française ayant conduit, deux années durant, à la mise en place d'un rigoureux blocus du port de Buenos Aires se solda par une victoire capitale pour le régime rosiste. Capitale, en effet et à bien des égards, notamment parce qu'elle contribua grandement à approfondir le processus d'affirmation et d'expansion de l'autorité du gouverneur sur la province de Buenos Aires, en particulier, et sur le reste du territoire argentin, en général. Pour une présentation des conséquences du blocus pour le régime de Juan Manuel de Rosas, cf. José Luis Busaniche, *El bloqueo francés de 1858 y la misión Cullen*, Buenos Aires, in *Boletín del Instituto de Investigaciones históricas de la Facultad de Filología y Letras*, an XII, t.17, p.253-321, Buenos Aires, octobre 1933-juin 1934. On pourra lire également avec intérêt : Carlos Pereyra, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1858-1850*, Editorial América, 1919.

¹⁵⁰ Sur ce point, cf. Ranajit Guha, *Domination without hegemony : History and power in colonial India*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

veillance d'un Judiciaire, rapidement placé sous la coupe directe de l'Exécutif.

A cette version institutionnelle de la monopolisation des pouvoirs, fit écho une restriction progressive du droit à la parole. Une restriction, au reste, d'un genre particulier, à laquelle s'intéresse Foucault dans *L'ordre du discours*¹⁵¹. On a l'habitude, souligne-t-il, de voir dans la fécondité d'un auteur, dans la richesse de sa production et dans la multiplicité des commentaires qu'il suscite ou de reconnaître, encore, dans le développement d'une discipline, autant de ressources infinies pour la création des discours. Certes, mais ils ne demeurent pas moins des principes de contrainte. Et à défaut de prendre en considération leur fonction restrictive et contraignante, il est fort probable qu'on ne puisse rendre compte de leur rôle positif et multiplicateur.

Imposée à tous les acteurs de la vie politique, économique, militaire ou religieuse en qui le gouverneur crut reconnaître des concurrents potentiels, elle les condamna, tantôt à un mutisme suspect, tantôt à adopter un discours outrageusement conciliateur. Aussi, ces voix dissonantes ne purent que très imparfaitement et marginalement se faire entendre. Telle fut la parade trouvée par Rosas pour garantir une parfaite harmonie entre le discours qu'il prêchait, le sens de l'opinion publique et les aspirations qu'il lui reconnaissait.

Le dessein du gouverneur était clair : instituer un monopole légitime de la parole publique¹⁵². Il est frappant, à ce titre, de constater que même l'Église, généralement rétive à toute entrave venant entamer son droit à la parole et qui, dans l'Argentine d'alors, n'aurait éprouvé aucune peine à se constituer en foyer alternatif d'opinion, observa envers les autorités politiques une réserve sinon une soumission

¹⁵¹ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p.38.

¹⁵² Rappelons la définition de l'État proposée par Max Weber dans *Le savant et le politique*: « L'État est une communauté humaine qui dans les limites d'un territoire revendique avec succès pour son propre compte le monopole de la violence physique légitime ».

qu'il convient de souligner. Comme le souligne Roberto di Stéfano, dans un ouvrage consacré notamment aux rapports entretenus, au début de la période, par Rosas et l'Eglise :

*mientras el proceso político conduce al progresivo abandono de un régimen representativo basado en prácticas electorales bastante amplias y en la competencia internotabiliar y a la adopción de un régimen unanimista controlado de manera cada vez más clara por el poder ejecutivo, el gobierno eclesiástico es trasladado, a través de la intervención del núcleo duro del rosismo y de la Santa Sede, de la órbita del Senado del Clero a la de Medrano y el núcleo intransigente*¹⁵³.

Comme le souligne Ernesto Quesada, dans un passage du texte qu'il consacre à La época de Rosas, ce dernier :

Se declaró campeón de la fe, y a sus enemigos, enemigos de Dios.

[...]

Para justificar este título revivió varias disposiciones de las leyes de Indias, congruentes con la existencia de la Inquisición, y tomó otras que a los ojos de la muchedumbre debían aparecer como las emanaciones de una moral severa y melindrosa. Restableció algunas de las comunidades regulares que se habían extinguido: sujetó a todo el clero a una clasificación de partido, despojó de sus beneficios eclesiásticos a los que no consideró abanderizados en su facción y los dio a los que pertenecían a ella y de cuya dedicación a su persona estaba cierto.
[...]

*Desde entonces la religión fue uno de los resortes de su política: — corrompió o atemorizó a sus Ministros y esperó que estos deificasen su persona y fortificasen su imperio en la grey que apacentaban*¹⁵⁴.

On trouve une autre illustration, tout aussi frappante, de cette substitution et confusion des genres dans un courrier adressé, en mai 1845, par l'évêque de Buenos Aires, Don Mariano Medrano, à Agustín Garrigós, « *Oficial mayor del ministerio de gobierno* » :

¹⁵³ Roberto Di Stéfano, *El púlpito y la plaza. Clero, sociedad y política de la monarquía a la república rosista*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2004. p. 244.

¹⁵⁴ Cité par Ernesto Quesada, *La época de Rosas*, Buenos Aires, Talleres S.A. Casa Jacobo Peuser, 1923, p. XXI.

El veinte y dos del presente mes celebra Nuestra Madre la Iglesia la fiesta del Santísimo Corpus Christi. En dicho día debe hacerse la procesión solemne. Pero como esté tan próximo al de Veinte y Cinco de Mayo, considera el Obispo que pudiera trasladarse [...] la Procesión por la dificultad de que las corporaciones concurren en dos fiestas tan inmediatas. De todo modo, esto no pasa de una propuesta que el Obispo se permite hacer por el conducto de V.S. al Exmo Señor Gobernador para que resuelva lo que estime conveniente. Sin embargo, por lo que interesa al honor de la Religión y al respeto que se debe a sus Reyes, se atreve el Obispo a suplicar a S.E. que tenga a bien providenciar lo necesario para que en el presente año se verifique la procesión a cualquiera de los dos días, haciéndola por las calles como [...] practicado antes, y como conviene para llevar mejor las intenciones de [la] Iglesia.

*Dios gué a V.S. muchos años*¹⁵⁵.

S'ensuivit une patiente reprise en main de l'institution ecclésiastique. Il revint à l'appareil de propagande rosiste de la conduire. L'intérêt premier d'une telle démarche était de permettre au régime d'embrigader et de mobiliser les représentants de l'Église, au service d'une entreprise éducative qu'il entendait conduire sur la base d'une connaissance arbitraire du bon et du juste.

L'influence qu'exerçait naturellement l'Église sur ses ouailles avait décidé Rosas et ses proches conseillers à définir une nouvelle forme de collaboration avec les institutions ecclésiastiques, faite de respect et d'entente bien entendus. Il en allait de la réussite de la stratégie conçue alors par les autorités portègues, pour faire de l'Eglise un instrument de plus au service de sa stratégie de politisation des espaces publics et privés. On retrouve dans un numéro du *Restaurador Federal* un passage illustrant a « *claras luces* » l'usage politique, voire politicien, que Rosas entendait faire de la religion:

Esperamos que en la presente Cuaresma los Señores Sacerdotes no aliviarán que están en el deber de enseñar los dogmas, de nuestra santa Religión, de clamar desde la Cátedra del Espíritu Santo contra los profanadores de ella. Oímos ya al cura interino de esta santa Iglesia catedral, presbítero D. Román Torre, clasificar a los salvajes unitarios como enemigos de Dios y su santa reli-

gión; hemos sabido con sentimiento que ha sido por esto criticado este buen patriota federal por algunos salvajes. [...]

Ya se ha dicho que el mismo Dios castigó y persiguió a los que con protervo corazón y sin esperanzas de enmienda persiguieron su ley, y menospreciaron sus preceptos; todo cristiano admira y venera su caridad y mansedumbre al ver que ofrece su sagrada mejilla para que se repita el sacrílego golpe: y si Jesucristo vida nuestra nos dejó marcada la senda por donde hemos de marchar en esta vida, debemos a su ejemplo amar aquella clase de enemigo, de quien se espera que conociendo sus errores se convertirán un día a la razón y a la justicia, y detestando sus crímenes no reincidirán en nuevos y más atroces delitos; como igualmente detestar, perseguir, y exterminar a los salvajes unitarios; a esta raza de víboras, en cuya entraña sólo se abrigan las pasiones más violentas e innobles, esta horda de bandidos que han hecho en todo tiempo el descrédito de nuestro país, y a estos impios que se declaran enemigos implacables de nuestro Dios y nuestras leyes¹⁵⁶.

Déjà Machiavel, au livre I de son *Discours sur la première décade de Tite Live*, rappelait combien les Romains se servaient de la religion pour établir des lois, favoriser leurs entreprises et arrêter les séditions. Ou encore comment ils interprétaient les auspices suivant le besoin qu'ils en avaient ; qu'ils mettaient infiniment de prudence à paraître observer leur religion dans les occasions mêmes où ils étaient forcés de manquer à son observance ; qu'ils punissaient quiconque avait la témérité de la mépriser¹⁵⁷.

L'efficacité de la propagande officielle et sa progressive infiltration dans les divers espaces de sociabilité¹⁵⁸ de la province de Buenos Aires, furent très étroitement associées à la monopolisation, par le pouvoir rosiste, de toutes les institutions publiques. Et sans doute

¹⁵⁶ « Cuaresma », in *El Restaurador Federal*, n°47, Córdoba, ?/3/1842, p.192-193.

¹⁵⁷ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Paris, Gallimard, 2004, livre I, chapitres XIII et XIV.

¹⁵⁸ Sur l'impact de la propagande sur la population de la province de Buenos Aires, nous renvoyons à l'excellent ouvrage de Pilar González Bernaldo de Quirós, *Civilidad y política en los orígenes de la Nación Argentina. Las sociabilidades en Buenos Aires, 1829-1862*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2000. Sur la notion de sociabilité, cf. Maurice Agulhon, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Paris, Fayard, 1968 et Giuliana Genelli et Maria Malatesta, *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Milano, 1982.

faut-il reconnaître, plus particulièrement, dans la singulière capacité à mobiliser du régime, dans son pouvoir de synthétiser des discours parfois contradictoires, dans la mainmise qu'il eût tôt fait d'exercer sur tous les supports d'information et dans sa volonté affichée de créer une opinion officielle, les clés de la réussite de la propagande rosiste.

Contrairement aux régimes qui l'avaient précédé, il apparaîtrait, en effet, que le rosiste manifesta rapidement une conscience très aiguë de l'utilité d'une propagande structurée mise au service de son action politique. Et peut-être l'une des manifestations les plus patentes de ce changement de perspective fut-elle l'importance croissante accordée à la publicité¹⁵⁹ des actes publics. En cela, le régime rosiste perpétua davantage une pratique rivadavienne qu'il ne s'inscrivit en faux au regard de son illustre prédécesseur. Jorge Myers y voit, d'ailleurs, l'un des traits caractéristiques des premières années du second gouvernement Rosas:

En este sentido, el rosismo no discrepó demasiado — en un primer momento — con aquel valor proclamado con tanta insistencia por los voceros del rivadavianismo — la publicidad de los actos públicos —, y por el contrario tendió a difundirlos con un empeño aún mayor que sus predecesores. Sin embargo, si en un primer momento aceptó como propio el valor de la publicidad irrestricta — incluyendo la noción de libertad de prensa —, esto se debió a que las condiciones de producción de los discursos habían variado sustancialmente con el cambio de régimen, haciendo aparentemente inocua su persistencia: hecho poco evidente en el primer tramo de la experiencia rosista, pero que con el correr de los años se iría haciendo progresivamente más visible. Efectivamente, la monopolización progresiva de todas las instituciones públicas de la provincia haría muy difícil la emisión de un discurso alternativo, aun bajo condiciones de (muy) relativa libertad para la circulación de ideas e informaciones¹⁶⁰.

¹⁵⁹ Pour une analyse des enjeux de la publicité dans le processus de formation de l'opinion publique, nous renvoyons à Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

¹⁶⁰ Jorge Myers, *op. cit.*, p.22.

Au-delà, la consolidation du monopole idéologique du régime passa par une production entièrement contrôlée des discours institutionnels, jugés capitaux dans la constitution — surveillée et dirigée, cela va de soi — d'une sphère publique moderne. Ainsi donc, toutes les manifestations officielles : discours, articles de presse ; bref: tous les actes et déclarations du gouvernement furent exposés à la sanction populaire la plus directe : celle de l'opinion publique.

Cela explique pourquoi Rosas se montra toujours fort soucieux de la réception réservée par le public à son discours. D'aucuns jugeront toujours, néanmoins, quelque peu surprenant, que la liberté d'expression reconnue au public fut frappée, en ce sens, de restrictions successives et que, par ailleurs, le régime n'ait à aucun moment véritablement pris soin de dissimuler les enjeux réels de l'entreprise d'information dans laquelle il s'était engagé. C'est ce qu'insinuaient, dès 1829, deux articles parus dans *El Lucero* :

Los ciudadanos están, sin duda, autorizados a velar sobre la conducta de los gobernantes, y a manifestar libremente su reprobación, si la juzgan reprobable ; pero nunca debe serles permitido provocar a la desobediencia, y mucho menos a la rebelión, porque sólo pensarlo es un crimen.

*En un país naciente los desórdenes son aún más inevitables que en una nación constituida ; cada cual tiene el derecho y el deber de señalarlos, de atacarlos, de reprimirlos ; pero la resistencia debe ser prudente, y la oposición ilustrada. Las reclamaciones enérgicas, mas respetuosas de un buen ciudadano, harán siempre mayor impresión que las algaradas de un sedicioso. Esto sólo puede dañar : la opinión pública extraviada, por sus pérfidas insinuaciones, se declara contra la autoridad a quien debería auxiliar, ya para dirigirla en su marcha, ya para advertirla en sus desaciertos ; y en esta lucha tan funesta como encarnizada, el pueblo en vez de ser administrado con amor, es despedazado inhumanamente [...]*¹⁶¹.

Tandis qu'on lisait dans l'autre :

La sola idea que D. Juan Manuel de Rosas es el que preside a nuestros destinos, ha calmado todas las inquietudes, y disipado los temores. 'Que se atreven (SIC) ahora a

¹⁶¹ *El Lucero*, n°2, 9/9/1829.

trastornar el orden y verán lo que sucederá (se decía públicamente en las calles) ; allá está D. Juan Manuel, vela sobre nosotros, nada tenemos que temer. Este íntimo convencimiento del pueblo ; el crédito, las virtudes y el patriotismo del actual gobernador son prendas mucho más sólidas que las que se encontrarían en algunas disposiciones generales, que por haber sido violadas tantas veces, inspiran más recelo que confianza. Es pues en el carácter de nuestro benemérito gobernador, que hallaremos todas las garantías a que pueden aspirar los buenos ciudadanos. –Ellas no faltarán jamás¹⁶².

Mais peut-on parler d'entreprise informatrice, alors que nous avons avancé, plus haut, l'idée suivant laquelle le régime rosiste se caractérisait essentiellement par l'improvisation et l'opportunisme dont Rosas s'était fait l' « *abanderado* » ? Sur ce point, nous partageons l'avis tranché de Jorge Myers : c'est « *por parches* »¹⁶³ que le régime rosiste se construisit. Ceci étant dit, encore faut-il préciser, au vu de cette image, ce qui, effectivement et matériellement, s'inscrit dans une telle perspective.

Nous croyons, pour notre part, que cette idée s'applique davantage au versant pratique de l'entreprise gouvernementale (les moyens et les agents qu'il fut appelé à mobiliser pour la bonne exécution de ses projets) qu'à son versant théorique (l'entreprise à proprement parler, ses présupposés idéologiques). Quel était le but à atteindre sinon d'*informer* le public ? Il restait à déterminer les conditions de réalisation de ce projet.

Le versant informateur de la propagande rosiste s'avère capital pour saisir la nature paradoxale de ses rapports avec le principe de représentation. Et ce, dans la mesure où cette information à double tranchant revêtait, dans l'esprit de Rosas, une dimension éducative incontestable, qui transparaissait en outre clairement dans les discours officiels, la presse et la production littéraire pour ainsi dire « *adicta al régimen* ». A double tranchant disons-nous, dans la mesure où la sélection, la divulgation et la conception de l'information rele-

¹⁶² *Ibid.*, n°78, 9/12/1829.

¹⁶³ Jorge Myers, *op. cit.*, p.18.

vaient clairement d'une démarche de matraquage des slogans, d'inculcation du dogme et, en définitive, d'uniformisation des esprits. Nul espace, dans ce cadre, pour l'originalité, la création, ou tout simplement la liberté d'expression.

Bien que n'ayant fréquenté aucun établissement scolaire digne de ce nom, Juan Manuel de Rosas avait une culture générale d'autodidacte¹⁶⁴ et faisait preuve d'une curiosité intellectuelle remarquée. Nous sommes à cent lieues de l'image, peu flatteuse « *cuando menos* », que ses détracteurs se plaisaient traditionnellement à brosser de lui. Il connaissait et appréciait les grands classiques. En témoigne le courrier que le gouverneur adressa, le 7 décembre 1852, à son ministre Roxas y Patrón. Pour le remercier de la loyauté dont il avait fait preuve à son endroit, Rosas fit accompagner sa missive d'une série de classiques dont quelques ouvrages de Cicéron, de Salluste, de Tacite et de Plutarque¹⁶⁵. Il avait aussi de vastes connaissances en matière de droit international et d'histoire universelle. En atteste, une commande de livres sur la question adressée, le 25 avril 1846, à la « *Biblioteca del Estado* ».

Reprenant le précepte machiavélique selon lequel « gouverner, c'est faire croire », Rosas mobilisa toutes les instances du pouvoir, l'ensemble de ses agents et la totalité des supports d'information qu'il avait mis sous sa coupe ; et il le fit dans un seul but : faire croire que l'unanimité des opinions valait bien mieux que leur pluralité et que c'était, au demeurant, la clé pour assurer la pérennité de l'ordre établi. Rapidement acquis, le monopole des instances représentatives du pouvoir devait refléter une conception centrale de l'idéologie rosiste : la valorisation de l'unanimité dans le discours de tous les membres du

¹⁶⁴ Pour une liste complète de la bibliothèque de Rosas, nous renvoyons à Enrique Arana, *Rosas y la Política Exterior*, paru aux éditions de l'Instituto Panamericano de Cultura, Buenos Aires, 1944, p.459-463.

¹⁶⁵ Pour plus de détails sur la question, cf. Mario César Gras, « La Cultura en la Época de Rosas », in *Revista del Instituto Juan Manuel de Rosas de Investigaciones Históricas*, n°14, février 1949, p.32.

corps social, expression palpable de la cohésion qui régnait dans la construction d'un ordre stable et juste.

Rien de surprenant, dès lors, à ce qu'une importance croissante ait été réservée aux débats parlementaires et aux décisions de justice. Alors qu'à l'origine les messages parlementaires avaient un contenu passablement polyphonique, il ne fallut que peu de temps pour qu'ils tombent sous le coup de l'unanimisme rosiste et ne se transforment en un instrument de plus au service de la propagande officielle. Rapidement érigés en porte-parole institutionnels du gouverneur, leur contenu avait force de loi et, ce faisant, non contents de porter haut et fort le discours officiel de Rosas lui accordaient, par la même voie, une légalité de façade qui lui faisait d'ordinaire cruellement défaut. Voici, ce qu'a retenu Lucio Mansilla, du *Message* officiel tenu par Rosas en 1851 :

*Él, entonces, sin esperar mi respuesta agregó : Baldomero García, Eduardo Labitte y Lorenzo Torres, dicen que ellos lo han hecho. Es una botarata. Porque así, dándoles los datos, como yo se los he dado a ellos, cualquiera hace un Mensaje. Está muy bueno, ha durado varios días de lectura en la Sala [...]*¹⁶⁶.

Faut-il s'en étonner ? Pas vraiment. En effet, ces messages devaient exprimer, aux yeux du public, l'harmonie établie entre les pouvoirs législatif et judiciaire et souligner au surplus, plus particulièrement, l'unité idéologique qui rassemblait tous les membres de l'administration publique autour d'une même croyance : que le « *Restaurador de las Leyes* » était le seul garant de l'unité nationale et la figure prééminente du républicanisme argentin.

On trouve une trace intéressante de cette croyance dans un courrier adressé par un notable local, José Antonio Durón, au gouverneur :

¹⁶⁶ Cité par Lucio Mansilla, « Los siete platos de arroz con leche », in *Entre-nos*, Hachette, 1963, p.96-97.

Cuando el Orisonte político apareció turbulento amenazando la vorrasca tempestuosa de revelion y anarquía, os señisteis la espada presuroso para despejarlo. Habeis tenido la fortuna de conseguirlo, defendiendo con honor los derechos del País, dando libertad a las Provincias hermanas del Norte, aumentando las glorias de la confederacion y haciendo resonar tu nombre y fama de uno a otro polo.

*La Divina Providencia os ha conservado vuestra preciosa vida por mas que la habeis entregado y arrojado a peligros eminentes; sin duda es, porque aun todabia la Patria espera recibir mayores bienes de vuestro invencible brazo.*¹⁶⁷

Le monopole des instances du pouvoir reposait également sur une politique d'épuration systématique des éléments indésirables de la classe politique provinciale ; il en résulta, au milieu des années 1830, une homogénéité virtuellement absolue des discours proférés au sein de l'Assemblée. Sans doute peut-on nuancer quelque peu ce propos et dire qu'il y eut quelques exceptions — rarissimes toutefois — remarquables et remarquées dans la « Sala de Representantes ».

Ainsi en fut-il de la voix indépendante de Felipe Senillosa, ami de longue date du gouverneur, qui en raison de ses origines étrangères et de la sagesse que lui reconnaissaient ses pairs, se sentit autorisé à exprimer des réticences sur des sujets aussi critiques que l'octroi de la Somme du Pouvoir Public. Le régime ne se priva pas, au reste, de brandir la figure de Senillosa comme exemple (sans vraiment convaincre les esprits critiques) de la liberté d'opinion dont jouissaient les membres de la classe politique provinciale sous le fédéralisme rosasiste.

Prit corps, dès 1836, un débat parlementaire appelé à entériner la dissolution formelle de la « *Sala de Representantes* ». Cette dernière était vouée, depuis le milieu des années 1830 et l'octroi de la Somme du Pouvoir Public, à un rôle de consultation et de figuration. À défaut d'assumer l'auto-dissolution du corps législatif, les parlementaires po-

¹⁶⁷ Cette lettre, qui n'est pas datée, provient de l'Archivo General de la Nación, División Nacional, Sección Gobierno. Nous l'avons trouvée dans les archives de l'Instituto de Investigaciones Históricas Dr. Emilio Ravignani, plus précisément dans la liasse XXI (48) de la Secretaría de Rosas.

sèrent les principes des nouvelles prérogatives de leur fonction représentative : il leur reviendrait, dorénavant – à l’instar des membres du Conseil d’État¹⁶⁸ en France – de conseiller l’Exécutif. Ainsi, entre 1836 et 1852, la « *Sala de Representantes* » assumait-elle sa condition de corps consultatif, dont les délibérations avaient pour seule mission d’éclairer le gouvernement sur ses propres décisions.

N’est-on pas en droit, au vu de ce qui vient d’être énoncé, de se demander quelle était l’utilité pratique d’une telle Assemblée ? Ne pourrait-on croire que le régime ait pu s’accommoder d’une absence totale de législateurs ? Non, justement. Car l’existence, même virtuelle, d’une telle Assemblée représentait précisément une source de légitimation supplémentaire pour le régime ; non content de forger et d’imposer un discours officiel univoque, Rosas entendait bien envelopper ce dernier d’une aura républicaine¹⁶⁹. Voici en quels termes Baldomero García décrit, en février 1850, dans les colonnes de *La Gaceta Mercantil*, la « ruse » du gouverneur :

Era tal entonces el fervor de la opinión pública, por que el General Rosas, solo y solo, indefinidamente gobernase; estaban tan conmovidos de entusiasmo desde los más modestos ciudadanos hasta los primeros hombres del Estado, que esta Sala creyó conforme con el voto público declararse en receso permanente. – Mas el General Rosas encarecidamente le rogó que continuara en el ejercicio de sus funciones soberanas, y esta Sala así lo acordó [...] – Muchos extrañaron es-

¹⁶⁸ Voici comment Annie Gruber résume les fonctions du Conseil d’État : « Au sommet de la juridiction administrative se situe le Conseil d’État. Mais juger n’est pas sa seule fonction. Il est aussi le plus important des conseils placés auprès du gouvernement, auquel il donne de très nombreux avis. Ces deux fonctions se retrouvent tout au long de son histoire. Héritier du Conseil du roi de l’Ancien Régime, le Conseil d’État est instauré par la Constitution de l’an VIII et se voit attribuer dès cette époque un double rôle : il doit, d’une part, dans l’ordre législatif, rédiger les projets de lois pour le compte du Premier consul ; d’autre part, lui proposer, en tant que conseil de l’exécutif, la solution des litiges administratifs soustraits à la connaissance des tribunaux judiciaires et qui sont, à cette époque, tranchés par l’autorité gouvernementale. » (« Conseil d’État », in *Encyclopædia Universalis*).

¹⁶⁹ En ce qui concerne la production discursive du troisième pouvoir de l’État, le judiciaire, il est à remarquer qu’il n’occupait jamais qu’une place marginale dans le dispositif propagandiste du rosisme, dans la mesure où la nature foncièrement technique et rébarbative de ses textes en faisait de très insuffisants instruments de propagande. Le régime en venait-il à intégrer de tels textes dans les vecteurs plus traditionnels de propagande, on y reconnaissait toujours une même et seule intention : exploiter le potentiel approuvateur de textes dont on jugeait – à tort – qu’ils étaient plus difficilement corruptibles par la propagande officielle.

ta solicitud del General Rosas: creían que estando investido de la suma del poder, nada restaba que hacer a esta Sala, y creían también que esto era conforme con el voto público. – Mas el tiempo ha venido a dar la razón al General Rosas de un modo admirable: porque ¿cuál habría sido el aspecto del país si la Sala se hubiese cerrado, y el General Rosas hubiera quedado solo en la silla del Gobierno? [...] “Toda opinión muere por falta de fuerza, o por exceso de ella, si no existe una asamblea que la acoja favorablemente, que la revista de poder, que la vigorece con una voluntad, y que le preste lengua y brazos para expresarse.” No necesitó el General Rosas de Chateaubriand para conocer ésta como tantas verdades políticas [...] ¹⁷⁰.

D'un point de vue théorique, une telle convergence du discours produit par les trois pouvoirs de l'État, constituait une solution de continuité notable eu égard au régime rivadavien, dans la mesure où, précisément, elle supposait une conciliation, sinon une fusion, entre les deux versants de l'opinion publique : le discours public officiel (dont on vantait, dans les cénacles du pouvoir, l'unicité et l'unité), ressortissant à la sphère étatique et le foisonnement des discours appartenant à une sphère que l'on qualifiera de publique-privée. En somme : la monopolisation croisée des instances représentatives et discursives du pouvoir avait pour fonction ultime de faire correspondre les deux versants, d'ordinaire concurrents, de l'opinion *publique*.

Le philosophe allemand Jürgen Habermas a mené une réflexion tout à la fois suivie et approfondie sur la question de la *publicité*. Dans *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, il en décrit les paradoxes et les limites, à partir d'une ambiguïté fondatrice inhérente au concept même d'opinion publique:

Le syntagme “opinion publique” revêt un sens différent selon qu'on le revendique en tant qu'instance critique face à la “Publicité” imposée, corrélative de l'exercice du pouvoir politique ou social, ou selon qu'on s'en sert pour désigner l'instance “réceptrice” de la “Publicité” de démonstration et de manipulation, vantant des biens de consommation, des programmes politiques, des institutions ou des personnalités. Deux formes de Publicité sont en concurrence au sein

¹⁷⁰ Baldomero García, in *La Gaceta Mercantil*, n°7867, 7/2/1850.

*de l'espace public, mais "l'"opinion publique, au singulier, est leur destinataire commun [...].*¹⁷¹.

La propagande — ainsi que l'appareil lui servant de plateforme — devait assurer l'uniformisation profonde et durable de l'opinion publique, moyennant l'inculcation d'un seul et même discours, d'une vérité unique à savoir la parole du gouverneur dans l'esprit des différents membres du corps social. Et de faire en sorte qu'individuellement appliquée à chacun de ses membres, ses effets s'en ressentent et s'expriment au niveau du corps constitué.

Personnellement marqué par les soubresauts du régime rosiste — son père ayant fait les frais de sa participation à la *Revolución del Sud* de 1839 — José María Ramos Mejía, historien, sociologue et psychiatre argentin a cherché à expliquer le rosisme d'un point de vue clinique. Bien que n'étant pas connues pour leur impartialité, les analyses qu'il a développées a posteriori sur la période nous semblent suffisamment éclairantes pour que nous en reproduisons quelques unes ci-dessous :

*En Buenos Aires, Rosas sería la reducción a la unidad de una multitud de conciencias particulares, cuya actividad domina, coordina y multiplica. Una voluntad oscura, pero perseverante, venía constituyendo este poder, porque la orientación de sus propósitos debía prevalecer contra influencias nacionales perturbadoras y para ello menos eficaces. La voluntad rigurosa y rectora que regimenta todas esas actividades, un momento dispersas, comienza a actuar, las uniforma y orienta hacia fines precisos, "haciendo prevalecer finalidades de conjunto sobre caprichos individuales poco resistentes a la acción de aquéllos". En Buenos Aires, el patriotismo-ciudad, con sus derivaciones políticas, económicas, religiosas y sociales, se hace formidable por esa puissance de voluntad que obliga al individuo más fuerte, como al más débil, a entrar en una asociación en donde el más fuerte manda. Todos convienen en limitar su libertad, porque en cambio aumentan su poder defensivo de la vida y de los intereses determinando una regla que fija una utilidad*¹⁷². Un grupo social así constituido "crea bajo la

¹⁷¹ Jürgen Habermas, *op. cit.*, p.246.

¹⁷² On reconnaît l'inspiration hobbesienne de ce propos, que l'on pourrait rapprocher des chapitres VI, VII, VIII et IX du *De Cive* : « Puis donc que la *conspiration* de plusieurs volontés tendantes à une même fin ne suffit pas pour l'entretienement

*forma de costumbres, de moral, de religión y de leyes, actitudes de utilidad, crea valores y llama malo lo que para sus fines es peligroso y bueno lo que le es útil". Bajo la amenaza de desaparecer, obedece a este conjunto de ideas e impulsiones que son la fórmula de su necesidad*¹⁷³.

Rosas était convaincu de ce que la légitimité du nouvel ordre dont lui étaient redevables les Portègnes reposait « *stricto sensu* » sur une identification totale, ou presque, de l'État, du parti fédéral et du corps social. Elle devait transparaître dans l'expression continuée, à tous les niveaux du politique, d'une seule opinion, d'un discours unique, d'un projet unifié. Le fait que des valeurs aussi fondamentales que la pluralité et la liberté d'expression et de croyance n'aient pas disparu du vocabulaire du gouverneur en dit long sur les ruses (ou

la paix, et pour jouir d'une défense assurée ; qu'il faut qu'il y ait *une seule volonté* de tous, qui donne ordre aux choses nécessaires pour la manutention de cette paix et de cette commune défense. Or cela ne se peut faire, si chaque particulier ne soumet sa volonté propre à celle d'un certain autre, ou d'une certaine assemblée, dont l'avis sur les choses qui concernent la paix générale soit absolument suivi et tenu pour celui de tous ceux qui composent le corps de la république. Je définis ce conseil, une assemblée de plusieurs personnes qui délibèrent de ce qu'il faut faire, ou ne pas faire, pour le bien commun de tous les concitoyens ».

VII. Cette *soumission de la volonté* de tous les particuliers à celle d'un homme seul, ou d'une assemblée, arrive lorsque chacun témoigne qu'il s'oblige à ne pas résister à la volonté de cet homme ou de cette cour, à laquelle il s'est soumis ; et cela en promettant qu'il ne lui refusera point son secours, ni l'usage de ses moyens contre quelque autre que ce soit (car on ne peut pas se dessaisir du droit naturel de se défendre, ni prêter la main contre soi-même), ce qui se nomme proprement *union*. Or, on entend que ce qui est l'avis de la plus grande partie du conseil, soit l'avis de toute l'assemblée.

VIII. Mais bien que la *volonté* ne puisse pas être dite volontaire et qu'elle soit tant seulement le principe des actions auxquelles on donne ce titre (car on ne veut pas vouloir et on ne veut pas ce qu'il faut faire) ; et que par conséquent on ne puisse point faire d'accord, ni entrer en délibération des actes de la volonté ; si est-ce que celui qui soumet sa volonté à celle d'un autre, lui fait transport du droit qu'il a sur ses forces et sur ses facultés propres, de sorte que tous les autres faisant la même transaction, celui auquel on se soumet en acquiert de si grandes forces, qu'elles peuvent faire trembler tous ceux qui se voudraient désunir et rompre les liens de la concorde ; ce qui les retient dans le devoir et l'obéissance.

IX. L'*union* qui se fait de cette sorte, forme le corps d'un État, d'une Société, et pour le dire ainsi, d'une *personne civile* ; car les volontés de tous les membres de la république n'en forment qu'une seule, l'État peut être considéré comme si ce n'était qu'une seule tête, aussi a-t-on coutume de lui donner un nom propre, et de séparer ses intentions de ceux des particuliers. De sorte que ni un seul citoyen ni tous ensemble (si vous en ôtez celui duquel la volonté représente celle de tous les autres) ne doive pas être pris pour le corps d'une ville (ce qui servira pour toutes les autres formes de gouvernement et de sociétés civiles) que c'est une personne dont la volonté doit être tenue, suivant l'accord qui en a été fait, pour la volonté de tous les particuliers, et qui peut se servir de leurs forces et de leurs moyens, pour le bien de la paix, et pour la défense commune. » in *Le Citoyen ou les fondements de la politique*, Paris, Flammarion, 1982, p.143-145.

¹⁷³

José María Ramos Mejía, *Rosas y su tiempo*, Buenos Aires, Emecé, 2001, p.174.

incohérences, diront d'aucuns) de l'idéologie rosiste, les ambiguïtés de l'action gouvernementale et *in fine* sur le paradoxe qui le poussa à associer une propagande omniprésente au respect, même formel, du principe de représentation.

La propagande rosiste s'était vu assigner un but très précis, qui la plaça au carrefour d'une logique de savoir et d'une pratique de pouvoir singulières : concevoir, divulguer et imposer une opinion *unique*. En un mot : elle devait assurer le « contrôle de la réalité »¹⁷⁴ qui repose, quant à lui, sur l'exercice de ce que, dans 1984, George Orwell avait qualifié de :

[...] *poder sobre seres humanos. Sobre el cuerpo, pero especialmente sobre el espíritu* [...].

-Controlamos la materia pero controlamos la mente. La realidad está dentro del cráneo [...]¹⁷⁵.

Dans cette perspective, le vrai pouvoir que doit rechercher un politique tel que Rosas s'exerce moins sur les choses que sur les hommes ; moins sur leur corps que sur leur esprit.

Bien que la légitimité du régime de Juan Manuel de Rosas fût initialement bâtie sur la représentativité dont, aux yeux de ses partisans, il était investi dans la province de Buenos Aires, à cette représentativité originelle ne fit jamais suite l'exercice d'un pouvoir inscrit dans des institutions à proprement parler représentatives. Car, c'est le charisme du personnage qui fonda son pouvoir et c'est encore son charisme qui conditionna l'instauration progressive d'un régime omnipotent.

La légitimité du régime apparaissait alors, a posteriori, comme le seul fait de l'action gouvernementale. Quant au charisme de Rosas, il s'inscrivait dans la logique d'une action inaugurale, accomplie en si-

¹⁷⁴ George Orwell, 1984, Buenos Aires, Destino, 2003, p.219.

¹⁷⁵ Id., *Ibid.*, p.271-273.

tuation de crise, dans le vide et le silence laissés par les institutions et les appareils. Elle s'affirmait, en quelque sorte, comme une action signifiante et prophétique, une action de donation de sens, capable tout à la fois de se fonder et de se légitimer elle-même, rétrospectivement, par la seule confirmation que son propre succès octroie au langage de crise et à l'accumulation initiale de force et de mobilisation qu'il a réalisée.

Lorsqu'on regarde de près les textes prosélytes, les affiches de propagande, voire la source primaire de la propagande officielle — en l'espèce : les discours de Rosas — on ne peut qu'être surpris de constater la présence ininterrompue, ou presque, d'un langage à forte teneur symbolique. Pourquoi donc ? S'agirait-il d'un hasard ? Nous n'en croyons rien. D'une coquetterie de style à laquelle s'abandonnerait innocemment Don Juan Manuel ? Sans doute faut-il y voir, au contraire, l'une des expressions les plus authentiques de l'essence du régime rosiste : la rencontre d'une procédure de savoir et d'une logique de pouvoir.

A la croisée des monopolisations des instances représentatives et discursives, en ce lieu de confrontation entre le pouvoir et le savoir, on trouve justement le binôme fondateur du pouvoir rosiste : la propagande et la représentation. Comme l'a écrit Foucault : en apparence, le discours a beau être bien peu de chose, les interdits qui le frappent révèlent très tôt et très vite son lien avec le pouvoir et le désir. Et à cela quoi d'étonnant, si le discours n'est pas simplement ce qui manifeste (ou cache) le désir mais encore ce qui est l'objet même du désir ; et puisque — cela, l'histoire ne cesse de nous l'enseigner — le discours n'est pas uniquement ce qui traduit les systèmes de domination ou les luttes, mais ce pour quoi et ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer¹⁷⁶.

¹⁷⁶ Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p.12.

2.2 Langage et pouvoir symboliques

Partant du principe platonicien selon lequel « connaître, c'est nommer », Leo Spitzer analyse, dans un article inspiré de Leibniz consacré à la question du perspectivisme dans le *Quichotte*¹⁷⁷, l'importance que revêt notamment pour les hommes politiques — et singulièrement pour ceux usant de la propagande — le pouvoir de nommer et, à plus forte raison, le monopole de nomination. Dans son étude, Spitzer met en évidence, tout en les distinguant, deux formes de nomination : la polynomasie et la polysémie. Or l'une comme l'autre de ces formes de nomination jouent un rôle éminent dans le dispositif propagandiste du rosisme.

Quel rapport, se dira-t-on, entre l'œuvre de Cervantès et l'action politique du gouverneur de Buenos Aires ? Il apparaît que l'usage tout particulier réservé par Rosas à la polynomasie en fit l'un des éléments caractéristiques les plus visibles de sa propagande. Ce procédé en vint même à acquérir une forme de protagonisme verbal et discursif, tant il fut étroitement associé à la mythification sur laquelle s'appuyèrent les propagandistes du rosisme, au premier rang desquels Pedro de Angelis, afin de doter leur « *patrón* » d'une aura mythique au service de sa grandeur. C'est ainsi que Rosas fut progressivement érigé, à force de coups médiatiques, en un personnage non tant en quête d'auteur que d'une assistance docile et cohérente.

Bien que généralement connu sous les noms de « *Restaurador de las Leyes* » et de « *Brigadier General* », on attribuait au gouverneur nombre de sobriquets, de surnoms, voire de vocatifs qui vantaient chacun à leur manière, selon les circonstances et les lieux, sa facette la plus avantageuse : son américanisme, son populisme, son patriotisme, etc. Au point d'ailleurs de susciter des commentaires comme

¹⁷⁷ Leo Spitzer, « Perspectivism in Don Quijote », in *Linguistics and Literary History*, New York, Russel and Russel, 1948.

ceux que l'on doit à Ramos Mejía, au style aiguisé et que l'on ne pouvait soupçonner de complaisance à l'égard de Rosas :

*El amo se sentía fuerte y temido en toda la plenitud de su conciencia; adorado casi como un dios. Títulos, honores, medallas, territorios enteros le ofrecían a porfía, como premio de hazañas que la megalomanía servil desnaturalizaba en su afán de hipertrofiarlas. “Brigadier General”, “Ilustre Restaurador de las Leyes”, “Héroe del Desierto”, “Defensor heroico de la Independencia Americana”, y hasta “Padre de la Patria” le llamaban...*¹⁷⁸

Les courriers, privés ou officiels, adressés au gouverneur rendent aussi compte de ce phénomène. Ainsi a-t-on pu recenser bien des appellatifs qui lui étaient strictement réservés. Pour n'en citer que quelques uns : « *Nuestro Restaurador de las Leyes* », « *Nuestro defensor Valiente* », « *Nuestro Protector y Abogado de la Dignidad y Honor de la Patria y de la América* », « *la más firme columna del gran edificio de nuestra independencia* », « *Muro de bronce en que se afianzan la Santa Causa de la Federación* ». On en trouvait d'autres, tout aussi éloquents, tels que : « *Nuestro Héroe Porteño* », « *Ilustre Porteño* », « *el más Grande de los Porteños* », « *Nuestro Piloto Ilustre* », « *Único Genio de Sud-América anunciado por la Estrella de la República Argentina* » ou enfin « *Áncora de Salvación del sistema Santo de la Federación* ».

Sa correspondance regorgeait de signes d'allégeance, soigneusement cultivés. Ils ont pu l'être par intérêt bien calculé ; ils l'ont également été par des administrés sincères dans leurs égards et leur démarche. En témoignent certains en-têtes, apostrophes initiales ou encore illustrations parfois imprimées ou tamponnées sur les courriers. Nos recherches dans les archives du secrétariat de Rosas, nous ont permis d'en identifier diverses formes, dont on trouvera de nombreux exemples en annexes, à l'instar d'un courrier en date du 25 juillet 1849, dans laquelle son auteur se confond en éloges à l'endroit du gouverneur.

Bien qu'il ne soit pas rare d'en trouver qui se démarquent par l'imagination fertile de leur auteur, tous ces signes faisaient, de manière générale, l'objet d'une surveillance et d'un contrôle étroits et continus. En outre, ils devaient respecter quantité de normes établies

¹⁷⁸ José María Ramos Mejía, *op. cit.* , p.233.

par la seule autorité compétente en la matière : le gouverneur lui-même.

Dès son premier mandat, en effet — et même si ce n'est qu'à partir du milieu des années 1830 que cette démarche se systématise — Rosas avait posé un certain nombre de principes de base que l'appareil de propagande devait appliquer et faire respecter. Ainsi était-il attendu de ses agents qu'ils dispensent des « conseils », qu'ils en assurent la divulgation, çà et là, par les supports médiatiques alors mobilisés pour répandre la bonne parole rosiste. En voici un exemple, relevé dans un numéro de *La Argentina*, en date du mois de novembre 1830:

*Oponerse a una opinión decidida, y generalmente adoptada es la mayor imprudencia. Procurar distinguirse de un modo notable es una locura. Es preciso pues quitar esas grandes patillas con que vulgarmente es conocido un unitario. Entre nosotros las hemos atribuido siempre a los Gitanos que venían de Europa, gente de alma atravesada. Es un dolor que la linda cara de un porteño vaya tan mal adornada; juicio SS. El día que todos nos hagamos amigos sinceros, es el día de la Patria.*¹⁷⁹

Mais revenons un instant à l'article de Spitzer : l'auteur de *La enumeración caótica de la poesía moderna*¹⁸⁰ prend également soin d'accorder également l'importance qu'elle mérite à l'autre membre du diptyque, si l'on peut dire, qu'il avait mis en évidence : la polysémie. De Angelis, qui resta durant pratiquement toute la période l'un des grands ordonnateurs de la propagande rosiste, reconnaissait à ce procédé un rôle décisif dans son entreprise de popularisation du message porté par la propagande officielle. En effet, le concept de polysémie irrigua l'idéologie officielle et cela fut d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit, pour le régime, d'instituer un vocabulaire proprement fédéral, d'expliquer par exemple la distinction capitale, posée dès la fin des années 1820, entre un parti et une faction et qui explique l'exclusion de la faction

¹⁷⁹ « Un Consejo », in *La Argentina*, n°2, 7 novembre 1830.

¹⁸⁰ Leo Spitzer, *La enumeración caótica de la poesía moderna*, Buenos Aires, Instituto de Filología, 1945.

unitaire de l'espace politique et, par conséquent, détermine le refus assumé par le parti fédéral de lui accorder le droit de prendre la parole, de s'exprimer et d'être représentée au sein de la sphère publique :

Todas las repúblicas del mundo han tenido partidos : son sectas políticas que nacen del seno de la libertad ; todos profesan principios, respetan derechos que se consideran imprescriptibles, así es que son considerados por sus contrarios y la política aconseja que se les respete, por cuanto se les considera solamente divergentes en los medios pero con tendencia siempre a un mismo fin. Los que hacían la oposición a la presidencia, la acusaban de poco liberal, de haber violado las instituciones de la provincia, de querer constituir el país sobre una base que los pueblos rechazaban, de no hacer la guerra con toda la fuerza que debía. Pero ofrecían más libertad al ciudadano, le prometían más garantías, le anunciaban el término feliz de la guerra interior y exterior, cada día presentaban ejemplos que respondían del buen resultado de sus máximas ; por último llegó el momento, y cumplieron sus promesas a pesar de obstáculos imprevistos.

Estos hombres sumisos a la ley tenían derecho de ser respetados. ¿Pero están en este caso los revolucionarios del 1° de Diciembre ? ¿Será preciso observar de nuevo su conducta ? ¿Podrá llamarse una secta política hija de la patria, y de la libertad, a la que de un modo tumultuario hace callar las leyes, la que declara una guerra abierta al patriotismo, arma a sus enemigos, jura venganza con ellos, no conoce más ley que la voluntad de su jefe, no conoce la tolerancia, su principio es el que no está conmigo es mi enemigo ?

¿Podrá llamarse una secta política hija de la libertad, a la que abiertamente dice, o mandar sobre nosotros, o convertir la tierra en un desierto ? Ciertamente no. Las diferentes sectas del cristianismo tienen secuaces, porque se apoyan en hechos, establecen pruebas, confiesan la insuficiencia de la razón humana, y son tolerantes.

Ninguna calidad de las que constituye un partido político se encuentra en los revolucionarios del 1° de Diciembre, de consiguiente no puede sostenerse opinión en su favor, sin que se considere como un error que ataca a la moral del país, y merece ser reprimido.¹⁸¹

Sur ce même principe, on a pu établir des nuances entre les fédéraux « *cismáticos* » ou « *lomos negros* » et les fédéraux « *apostólicos* » ou « *lo-*

¹⁸¹ *El Lucero*, n°80, 11/12/1829, « Correspondencia ».

mos colorados ». Les « *cismáticos* » étaient des fédéraux de tendance libérale qui considéraient qu'il était nécessaire de promulguer une constitution nationale. De ce point de vue, ils étaient plus proches des unitaires que des fédéraux « *apostólicos* », partisans fidèles de Juan Manuel de Rosas qui, en tant que tels, partageaient la position du gouverneur sur la question de l'organisation nationale.

Mais sans doute l'exemple le plus remarquable, de ce point de vue, pour la propagande officielle concernait-il la représentation proprement rosiste de ce que signifiait être *unitaire*. Comme, plus avant, nous traiterons des procédures utilisées par la propagande pour créer, de façon partielle et partisane, la figure de l'unitaire, nous n'évoquerons ici que la polysémie mise au point par le discours officiel pour se référer précisément à l'*Ennemi*.

De la même manière que des règles strictes furent posées pour évoquer l'univers imaginaire de la fédération, dont les courriers administratifs, la correspondance privée ou encore les documents officiels, tels les passeports, portent visiblement les marques, aux cris de « *¡Viva la Confederación Argentina!* », correspond un éventail saisissant d'expressions diamétralement opposées et tout aussi réglementées, réservées pour dénigrer une seule et même réalité : l'Ennemi unitaire, figure du traître.

Ces expressions occupaient une place centrale dans la propagande rosiste, en raison notamment de leur omniprésence imposée par le régime dans les fêtes, les toasts et, plus généralement, dans toutes les manifestations publiques. On retiendra particulièrement les suivantes : « *Mueran los salvajes asquerosos inmundos unitarios* », « *Muera el verdugo por mi orden Lavalle* », « *Muera el asesino agonizante pardusco pardejón Frutos Rivera que se metió de puro bestia a declararnos la guerra* »¹⁸², « *Mueran los cismáticos franceses* », « *Mueran los unitarios y asquerosos franceses* », ou encore celle-ci, fort opportune et non moins expressive,

¹⁸² Note, en date du 1^{er} septembre 1829, du commandant accidentel du Fort 25 de Mayo à Carranza au Colonel Manuel Corvalán.

sortie de la bouche du colonel Parra lors d'un toast : « *Mueran los que intenten conspirar contra Rosas y el que no le gusta que reviente* ».

De notre expérience des archives et, tout particulièrement, de celles de la « *Secretaría de Rosas* » nous avons tiré un certain nombre d'enseignements. Et notamment que c'est lors d'événements ou en des occasions prétendument solennelles qu'intervenaient traditionnellement les toasts les plus singuliers. Quelques exemples particulièrement révélateurs de cet usage politique du langage : « *Mueran mil y mil veces los unitarios y asquerosos franceses* », « *Mueran todos los impíos extranjeros, monstruos unitarios* » (toast du commandant Juan M. Larrazábal), « *Mueran los salvajes unitarios, ladrones y asquerosos franceses piratas* », « *Mueran degollados como carneros todos los enemigos de nuestro amado Restaurador* », (toast du colonel Parra), « *Muera el salvaje unitario afrancesado Juan Lavalle* » (toast de Aldao), « *Mueran los inmundos, asquerosos, petulantes, fanfarrones agentes franceses, enemigos del honor y dignidad del continente americano* », « *Muera el pardejón Rivera y el asesino Lavalle* », « *Mueran los impíos salvajes unitarios y el súbdito del podenco inmundo Luis Felipe* » (toast de Don Pedro Martínez), « *Muera el asesino por mi orden Juan Lavalle, el mulo Frutos Rivera y sus aliados los súbditos del inmundo cuadrúpedo Luis Felipe* », « *Muera Lavalle y muera todo pasteleiro a verga y mueran los gediondos gavachos franceses* »¹⁸³.

La formulation systématique, dans le cadre de la propagande, de termes associés à l'univers rosiste, d'une part, et à son antagoniste, d'autre part, contribuèrent fortement à mettre en place des réflexes langagiers au sein de la plèbe fédérale, assimilables parfois, à une forme d'adoration du fédéralisme, voire de mythification, dans des cas plus extrêmes. Voici en quels termes Ramos Mejía analyse ce phénomène :

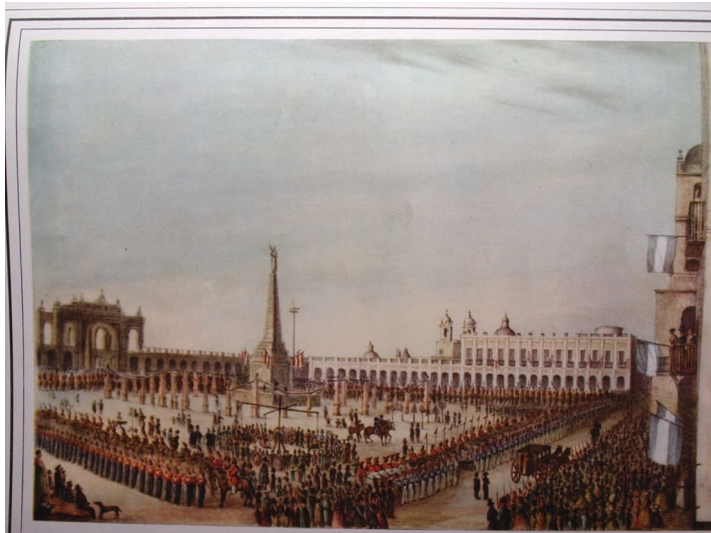
Su adoración fervorosa parecía una forma de misticismo. La Federación no fue para ellos un partido, una idea política de gobierno, fue un sentimiento

¹⁸³

José María Ramos Mejía en recense d'autres dans son *Rosas y su tiempo*, Buenos Aires, La Cultura Argentina, 1952, p. 235.

*religioso más bien: una especie de providencia para la plebe, un Dios manso y terrenal, un Dios muy gaucha, como decía el populacho de las campañas para expresar lo que es espontáneo, fácilmente servicial, alegre y amigo. Parecía conjuro para los peligros: en vez de "Dios me ayude", se invocaba la intervención de la Santa; cuando se llamaba a la puerta, en lugar del "Ave María Purísima" consabido, se decía: "Vivid Federación", como los serenos en su ronda nocturna y de acuerdo con los reglamentos de policía; y de granjerías, continuaría estallando en las marchantas copiosas que coronaban todo triunfo militar*¹⁸⁴.

L'exploitation systématique, par la propagande, des symboles cultivés par le discours officiel joua un rôle déterminant dans la subversion du principe de représentation. Peut-on s'en étonner, lors même que la propagande se propose d'influencer l'opinion et la conduite de la société, de sorte à faire adopter par ses cibles un comportement et une pensée déterminés ?



En outre, en tant que langage destiné aux masses, la propagande ne peut qu'invoquer et exploiter, dans un souci d'efficacité, des symboles immédiatement reconnaissables par l'ensemble du groupe qu'elle vise à in-

former, son objet premier étant d'influencer l'attitude générale des masses sur des objets d'opinion particuliers. Or, mieux que quiconque, Rosas sut exploiter et tirer profit du pouvoir symbolique des mots et des images. C'était une nécessité qui explique l'omniprésence, dans le temps (dès l'affirmation du fédéralisme rosiste, aux lendemains de la première restauration) et dans l'espace (elle déborda progressivement de l'espace civique vers la sphère privée) de la propagande. En témoigne cette illustration de la fête patriotique du 25 de

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.206-207.

Mayo de 1841 (lithographie de 1844 d'Albérico Isola, tirée de la *Monumenta Iconográfica*, de Bonifacio del Carril).

Car, de la propagande dépendait, dans une grande mesure, la survie politique du « *Restaurador* ». En effet, c'était pour lui le seul instrument de pouvoir susceptible d'instituer et, par la même voie, de lui apporter — quoique artificiellement — une source de légitimation durable. Ainsi donc, au croisement du pouvoir et du savoir, le Verbe fut érigé, dans le cadre de cette forme singulière de propagande, en source de légitimation du régime.

C'est effectivement dans la durée que le régime pouvait rencontrer des obstacles et sentir poindre son autorité et son influence. Pour durer, donc, comment agir ? Comment lutter contre ce risque, sinon en oeuvrant pour faire avec des mots une image ? Ou bien encore : pour déplacer quelque peu ce qui est à la fois une "question" et une "instruction", de sorte à donner à une image construite dans et par les mots, sa puissance propre, ou à l'inverse : comment transférer aux mots, à leur agencement et aux diverses figures qu'elles peuvent prendre le pouvoir que l'image recèle par sa visualité même et l'imposition de sa présence ? Tels étaient les enjeux et telle la recette du succès.

Dans un passage de son fameux *Cours de linguistique générale*¹⁸⁵, Ferdinand de Saussure soutient que ce n'est pas tant l'espace qui définit une langue, qu'une langue qui définit son espace, s'inscrivant ainsi dans la perspective d'une normalisation des différences. Ce faisant, cette normalisation répond, à son tour, au processus ternaire suivant : élaboration — légitimation — imposition. Or, dans le cas de la propagande rosiste, on constate cependant une inversion de ces principes. A défaut d'en tirer des conclusions, sans doute peut-on émettre des hypothèses sur le sens de ce renversement.

Nous avons déjà souligné l'importance que revêt pour le régime la maîtrise du verbe et l'exploitation de son potentiel symbolique, tant il apparaît que le discours rosiste fut bâti sur le triptyque dégagé ci-dessus. D'un point de vue strictement pratique, comment la légitima-

¹⁸⁵ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris et Lausanne, Payot, 1960, p.275-280.

tion d'un discours peut-elle précéder son élaboration ? On ne saurait le comprendre sans avoir à l'esprit l'idée chère à Rosas, suivant laquelle tout discours n'avait de raison d'être et, par conséquent, n'avait d'utilité, que dans la mesure où il était capable de susciter une forme immédiate de reconnaissance entre les destinataires du message et son destinataire. Il s'agissait donc, dans les termes de Georges Davy, de « fabriquer les similitudes d'où résulte la communauté de conscience qui est le ciment de la nation »¹⁸⁶.

Dans *Langage et pouvoir*, Pierre Bourdieu s'interrogeait également sur l'efficacité symbolique des mots. Il en concluait, *in fine*, qu'elle ne s'exerce jamais plus efficacement que dans la mesure où celui qui le subit reconnaît celui qui l'exerce comme fondé à l'exercer ou, ce qui revient au même, s'oublie et s'ignore, en s'y soumettant, comme s'il avait contribué, par la reconnaissance sociale qu'il lui accorde, à la fonder directement. Il pointait, en outre, qu'elle repose tout entière sur la croyance au fondement même du ministère, sur cette sorte de fiction sociale bien plus profondément ancrée que les croyances et les mystères professés et garantis par le ministère. Il en résulte que la crise du langage religieux et de son efficacité ne se réduit pas, contrairement à ce que d'aucuns croient souvent, à l'écroulement d'un univers de représentation.

De sorte que le pouvoir symbolique, défini comme pouvoir de constituer le donné par l'énonciation, de faire voir et de faire croire, de confirmer encore ou de transformer enfin la vision du monde ; tout cela, dit-il, contribue à agir sur le monde, au moyen d'un pouvoir quasi magique permettant d'obtenir l'équivalent de ce qui est obtenu par la force physique ou économique. Mais pour que cela marche, encore faut-il que l'effet spécifique de la mobilisation soit *reconnu*, c'est-à-dire méconnu comme arbitraire.

¹⁸⁶ Georges Davy, *Éléments de sociologie*, Paris, Delagrave, 1924.

Bref : cela signifie que le pouvoir symbolique ne réside pas dans les « systèmes symboliques » sous la forme d'une « *illocutionary force* » mais qu'il se définit bel et bien dans et par une relation déterminée entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent, c'est-à-dire dans la structure même du champ où se produit et se reproduit la *croissance*. En clair : ce qui fait le pouvoir des mots et des mots d'ordre, pouvoir de maintenir singulièrement l'ordre ou de le subvertir, c'est cette croyance intuitive dans la légitimité des mots et de celui qui les prononce, croyance qu'il n'appartient pas aux mots de produire.

A l'évidence, une telle reconnaissance ne pouvait prendre corps dans le contexte politico-social que le rosisme eut à gérer, que par la mise en place et l'activation d'un puissant dispositif propagandiste. Et c'est précisément dans cette logique que s'est inscrite l'action de Rosas. Ce qu'il faut comprendre, c'est que dans l'esprit du gouverneur, cette démarche ne portait, en rien, atteinte au principe de représentation. Bien au contraire: elle le sauvegardait, voire le renforçait, si bien que, dûment maîtrisé par la propagande rosiste, le pouvoir symbolique des mots apparut comme ce pouvoir invisible ne pouvant s'exercer sans la complicité de ceux qui ne veulent savoir qu'ils le subissent ou pis qu'ils l'exercent.

C'est en ce point précis, d'ailleurs, que Rosas situait la *représentativité* de sa propagande : elle était acceptée, intégrée, défendue par l'opinion publique provinciale. Certes, les propagandistes du régime atteignirent ce résultat au prix d'une violence symbolique, politique et physique exercée, en tous temps et lieux, sur les esprits. La subtilité dont fit preuve le régime consista à faire passer la propagande pour un mythe, à faire croire au public qu'elle n'était que l'expression de la Vérité, et qu'elle n'était détenue, qu'elle n'était le fruit que de la seule autorité du gouverneur.

Qu'est-ce le mythe, sinon une parole ? Une parole, disions-nous, mais une parole consistante et dense, nourrie et polie ; une parole tout à la fois porteuse d'un message et tributaire, pour ainsi dire, d'un sys-

tème de communication. Reçoit-on un mythe en toute innocence, l'acte ou l'intention seuls de le formuler perdent ipso facto toute valeur, tout intérêt. Le lirait-on posément et d'une façon réfléchie, qu'importerait alors l'alibi présenté ? S'engager dans une telle logique, c'est assumer de se voir conduire irrémédiablement à l'alternative qui suit: ou bien l'intention du mythe est trop claire pour être crue, ou bien elle est trop obscure pour être efficace. L'embrasser sans autre questionnement ne nous avance guère. Cette alternative ne saurait, toutefois, qu'être fausse.

Une fois cette analyse posée, ne pourrait-on discerner, dans un tel usage de la propagande, fortement empreinte de symbolique, une preuve de faiblesse assumée par le régime ? Il serait utile, afin de répondre à cette question, de cerner le sens d'un pouvoir proprement *symbolique*. S'agissant de celui que Rosas a exercé par la voie de son appareil propagandiste, sans doute pourrait-on y voir une forme en quelque sorte transformée et méconnaissable, transfigurée et légitimée, des autres formes de pouvoir.

Dans ce cadre, on ne saurait dépasser l'alternative des modèles décrivant les relations sociales comme des rapports de force capables d'en tirer des relations de communication, qu'à condition de décrire les lois de transformation qui régissent la transmutation des différentes espèces de capital en capital symbolique. Et de le faire en songeant, tout particulièrement, au travail de dissimulation et de transfiguration qui est seul capable d'assurer une authentique transsubstantiation des rapports de force intervenant par la voie de la méconnaissance, puis de la reconnaissance s'ensuivant, de la violence qu'ils enferment objectivement. Au cœur de la réflexion qu'il mène sur cette question, Bourdieu développe une idée féconde pour mieux comprendre la nature de la propagande rosiste et pour apprécier comment Rosas non seulement percevait sa propagande et se la représentait, mais encore comment se définissaient ses supports idéologiques, ses impératifs pratiques et ses composantes techniques.

Revenons aux origines historiques de la propagande, plus particulièrement à son étymologie. Originellement employé par l'Église, dans le cadre de la Contre-Réforme catholique, le substantif « propagande » provient de l'expression latine « *propaganda fide* », qui signifie : propager la foi. Par conséquent, toute propagande supposerait toujours un même mobile : la divulgation et la propagation d'une foi pouvant, dans le cadre de certains régimes politiques, se confondre voire s'assimiler avec l'idéologie.

Nous avons eu l'occasion de souligner combien le pouvoir rosiste reposa, du début des années 1830 jusqu'à la dislocation du régime, sur une gestion habile d'un capital et d'un crédit symboliques. Accumulées par Rosas depuis le début des années 1820, ils allèrent toujours s'enrichissant, au gré de nouvelles conquêtes, acquises par les armes autant que par les mots, de la sympathie grandissante qu'il suscitait auprès du peuple. Le naturel charismatique qui était le sien et l'identification qu'il établissait entre la tête et les membres du corps social assurèrent à son pouvoir et à sa propagande une représentativité que le seul usage de la force n'aurait su lui procurer. Il tenait ainsi la source de pouvoir la plus pérenne : celle qui prend racine à partir de la croyance et du crédit.

Comme le note Bourdieu, le capital politique est une forme singulière de capital symbolique, *crédit* fondé sur les innombrables opérations de crédit par lesquelles les agents confèrent à une personne socialement désignée comme digne de créance, les pouvoirs mêmes qu'ils lui reconnaissent. Puissance objective qui peut être objectivée dans des choses (et en particulier dans tout ce qui fait la symbolique du pouvoir : trônes, sceptres, couronnes), à la façon de la « *fides* » telle que l'analyse Benveniste.

Ainsi, le pouvoir symbolique est un pouvoir que celui qui le subit reconnaît en celui qui l'exerce et qu'il lui reconnaît. « *Credere* », dit Benveniste, c'est littéralement placer le *kred*, c'est-à-dire une sorte de puissance magique, en un être dont on attend protection et assis-

tance, pour ensuite croire en lui. Erigé en une sorte d’emblème fétiche, l’homme politique tient sa puissance proprement magique sur le groupe, de la croyance de ce dernier dans la représentation qu’il donne de lui et qui est une représentation du groupe lui-même et de sa relation aux autres groupes. Mandataire uni à ses mandants par une sorte de contrat rationnel — le programme —, il n’en demeure pas moins le champion, uni par une relation magique d’identification à ceux qui, comme on dit, placent en lui tous leurs espoirs.

Parmi les incohérences qu’une telle économie du langage et du pouvoir ne manquent de soulever, il en est deux qui méritent d’être soulignées : d’abord que les rapports entre propagande et représentation sont plus complexes, voire sibyllins, qu’on pourrait le croire intuitivement ; ensuite, que pour comprendre ces rapports, il est indispensable d’avoir à l’esprit l’idéal républicain du régime que la propagande officielle s’est employé toujours à mettre en évidence. Certes, Rosas concevait la propagande comme un instrument de pouvoir indispensable à sa survie politique ; néanmoins, l’idéal républicain qui a guidé son action nous pousse à croire que, dans son esprit, la violence dont était frappée, à l’occasion, sa propagande se justifiait par la mission d’information dont elle était investie.

Il semblerait que dans l’esprit de Rosas, en effet :

[...] todo poder debe necesariamente enfrentar su despotismo y controlarlo reclamando una legitimidad. En efecto, ninguna cultura, y por lo tanto, ningún poder puede ser deducido de un principio universal, físico, biológico o espiritual, al no estar unido por ninguna especie de relación interna con la “naturaleza de las cosas” o la “naturaleza humana”. Por el contrario, todo poder debe imponerse no sólo como poderío sino también como legítimo. Ahora bien, en la legitimación de un poder, las circunstancias y los acontecimientos que están en su origen cuentan tanto como lo imaginario que dan vida y alrededor del cual se rodea el poder establecido. A las relaciones de fuerza y de poderío se le agregan, de este modo, relaciones de sentido de grado variable. Las instituciones sociales,

*y en especial las instituciones políticas, participan así del universo simbólico que las rodea y forman los marcos de su funcionamiento*¹⁸⁷.

Sans doute l'une des expressions les plus notables de cette appréciation encore paradoxale de la nature et du rôle de la propagande dans ses rapports avec la représentation transparaît-elle dans la conception rosiste de la légalité et de la justice, en un mot : de la fonction, de la nature et de l'objet de la Loi.

¹⁸⁷ Bronislaw Baczko, *Los imaginarios sociales. Memorias y esperanzas colectivas*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 1999, p.28-29.

2.3 Propagande et légalité : quelle représentation pour quelle légitimité ?

S'interrogeant sur l'impact induit par les mots et les choses sur la représentation, celle du même et de l'autre, faisant par là résonner et dialoguer identité et altérité, Corinne Enaudeau¹⁸⁸ développe l'idée selon laquelle, dans des circonstances particulières, la représentation peut être frappée d'un paradoxe matriciel. Or, en étudiant les différents ressorts de la propagande rosiste et sa place au sein du dispositif de pouvoir bâti par Rosas, on constate que sa principale originalité fut sans doute dans ce paradoxe dont elle soulignait les revers et les travers.

Tout au long de ses dix-huit années au pouvoir, le principal défi relevé par Rosas fut, en effet, de générer une nouvelle légitimité pour le pouvoir politique post-révolutionnaire, qui s'inscrivît en faux par rapport à l'expérience de Rivadavia. Incapable de garantir l'institutionnalisation du pouvoir, l'expérience de Rosas sombra, après avoir essuyé une série d'échecs cuisants : la crise du début des années 1820, d'abord ; le désaveu du Congrès constituant de 1826-1827, ensuite ; la rupture militaire des années 1828 et 1829, enfin.

De ce point de vue, cette période de l'histoire argentine se démarque par l'extraordinaire continuité de son modèle d'organisation institutionnelle. On aurait pu s'attendre à une rupture : il n'en fut rien. C'est, au contraire, à un étonnant prolongement des politiques unitaires que les Portègues assistèrent. Pourquoi ? On pourra émettre quelques hypothèses sur ce point. Quoi qu'il en soit, ce qui apparaît clairement, c'est que l'une des tâches de la propagande rosiste, dans ce cadre, a consisté à assurer le passage — présenté comme naturel et spontané par le régime, alors qu'il répondait à un impératif politique — de la représentation à la délégation, de la proposition et de la sug-

¹⁸⁸ Corinne Enaudeau, *Là-bas comme ici. Le paradoxe de la représentation*, Paris, Gallimard, 1998.

gestion à l'imposition. Le discours officiel en tint compte qui assumait, par un système subtil d'esquives, le glissement de l'indicatif à l'impératif.

Il est indispensable de bien saisir quelle était la conception de Rosas de la loi. Pour comprendre les rapports ambigus qu'entretenaient, entre le milieu des années 1830 et le début des années 1850, la propagande et les différentes formes de représentation présentes dans la vie civique portègne, c'est toutefois la représentation politique proprement dite qui suscite le plus d'interrogations. En effet, le gouverneur de la province avait très tôt décidé de placer la loi au cœur de l'imaginaire fédéral et de l'associer à des valeurs jugées par lui fondamentales. Ainsi en allait-il de l'observation, par toutes et par tous, de la loi et l'application stricte d'une justice équitable. En cela, Rosas ne semble pas très différent des autres politiciens ; ses adversaires pas davantage : la force injuste de la loi ne s'appliquant généralement qu'aux opposants ; parvenus au pouvoir, ils la trouvent foncièrement juste...

Est-ce réellement chose surprenante que de le rappeler ? Les historiens de tous bords s'accordent pour dire, en dépit de postures divergentes quant à la définition du rosisme, que ce régime brilla par l'absence d'un système judiciaire digne de ce nom. Ce débat émergea au cours des années 1930-1940, au moment même où l'école révisionniste argentine s'affirmait sur la scène intellectuelle nationale et faisait le choix de s'inscrire dans la lignée d'historiens reconnus comme Adolfo Saldías et Ernesto Quesada, d'anciens fonctionnaires du régime à l'image d'Antonino Reyes et d'intellectuels positivistes tels Ingenieros, Ramos Mejía voire Ayarragaray¹⁸⁹.

189

On trouvera une synthèse fort utile de ces points de vue dans *Los males de la memoria*, de Diana Quattrocchi-Woisson. Sur la question de l'iniquité du système judiciaire rosiste, on consultera avec grand intérêt les trois ouvrages suivants : *Rosas y su tiempo*, de Ramos Mejía ; *Juan Manuel de Rosas : su vida, su tiempo, su drama*, de Carlos Ibarguren ; *Argentine dictator : Juan Manuel de Rosas, 1829-1852*, de John Lynch.

En raison des ses hauts faits d'armes contre les mutins de décembre 1828, Rosas s'était vu accorder, par une loi de janvier 1830, le titre d' « *Ilustre Restaurador de las Leyes* ». Plus près de nous, Ricardo Salvatore affirme, pour sa part, sur ce point que sa « *self-proclaimed 'restoration of laws' was mere propaganda. The corresponding title bestowed on the governor by the legislature, the Restorer of the Laws, seems a farcical misrepresentation of a regime of terror and arbitrariness* »¹⁹⁰.

Bien avant l'indépendance argentine, Machiavel avait posé le principe suivant lequel « gouverner, c'est faire croire ». Il semble que Rosas l'ait très bien compris, qui activa sa propagande à des fins spécifiques : redéfinir la légalité républicaine, lui donner un semblant de légitimité qui soutînt tous ses faits et geste. En outre, il s'employa, de manière générale, à entretenir la cécité des citoyens portègues en leur imposant, de manière ininterrompue, un imaginaire fédéral univoque qui leur signifiait ce que la représentation se devait d'être.

Dans la restauration des lois, il faut distinguer, partant, une réalité discursive lourde d'implications dont la propagande assura la vaste dissémination au sein de l'opinion publique. Quant au discours tenu par le régime sur la loi, il informa l'imaginaire populaire par une réinterprétation des mythes nationaux, la surveillance et la sanction de tout point de vue divergent, la mise en avant d'une littérature et d'une poésie politiques, de même que l'activation continuée de la propagande officielle.

Le discours est prévention ; la surveillance, aussi ; la punition, action. Les théories hobbesiennes de l'autorisation et de la personne unifiante¹⁹¹ se révèlent particulièrement pertinentes pour saisir l'intentionnalité cachée derrière la propagande du gouvernement de Juan Manuel de Rosas. Une multitude d'hommes, écrivait Hobbes,

¹⁹⁰ Ricardo D. Salvatore, *Wandering Paysanos. State Order and Subaltern Experience in Buenos Aires During the Rosas Era*, Durham and London, Duke University Press, 2003, p.161.

¹⁹¹ Cf. Thomas Hobbes, *op. cit.*, p.166-169 puis 177-178.

devient une seule personne quand ces hommes sont représentés par un seul homme ou une seule personne, de sorte que cela se fasse avec le consentement de chaque individu singulier de cette multitude. Car, *in fine* poursuit-il, c'est l'unité de celui qui représente, non l'unité du représenté, qui rend une la personne. Selon la théorie de l'autorisation, en effet, les individus ne se limitent pas à renoncer à un droit. Ils autorisent, en effet, une personne représentative à agir à leur place, gardant ainsi un rôle de sujet à l'endroit de chacune de ses actions.

Faire croire, par l'usage de la propagande, que l'absolutisation et l'autoconsécration du pouvoir s'inscrivaient dans un mouvement nécessaire de renforcement de la figure du représentant, sans lequel il eût été impossible de gouverner, telle était l'ambition initiale des propagandistes du régime. Comme le reconnaît le député Baldomero García, dans un discours prononcé devant ses collègues de la « *Sala de Representantes* », le 2 février 1850 :

En medio de esta sociedad tan agitada, tan viciada, tan movediza, tan peligrosa, tan apasionada de las formas, se pone en pie un Ciudadano y dice "La mayoría de vosotros me elige para que gobierne a todos según mi ciencia y conciencia: obedezco.

— Sabed ahora que todas vuestras teorías democráticas no son sino lamentables utopías: Sabed que eso que llamáis vuestras libertades no son sino delirios, que os llevarían bien pronto a la servidumbre.

— Para evitarla, seguiréis otro camino, que yo sólo sé; yo iré por delante, la sola opinión de mi conciencia será la guía: dictarla será mi deber, ejecutarla el vuestro.

— Señores, el Ciudadano que así hablaba tenía en esta tierra una esposa querida, unos hijos adorados, poseía toda su fortuna en raíces y ganados, nada fuera del país. Este hombre no se rodeaba de consejeros, rompía el nuevo camino con su sola luz; este hombre todo lo había de meditar con solo su valiente corazón; este hombre hablaba un lenguaje inaudito, y tanto tiempo de aciertos y de sucesos, y esta gloriosa actualidad que nos recrea, y ese venturoso porvenir que nos aguarda, todo nos dice que ese hombre hablaba inspirado.

— *Ese hombre, ese Ciudadano es el General Rosas.*

— *Honor al pensamiento regenerador del General Rosas, honor y gloria sin límites al General Rosas*¹⁹².

Et Baldomero García de poursuivre, sur la lancée, quelques jours plus tard :

Estamos probablemente saliendo de la guerra nacional, y quién sale como nosotros de una guerra?

— *Con las arcas públicas llenas, con la población considerablemente aumentada, con las ciudades y los campos mostrando en sus progresos el bienestar de sus habitantes; con la moral pública establecida, con el imperio de la ley afianzado, con goces salariales a que jamás había alcanzado.*

— *¿Quién sale como nosotros de una guerra?*

— *[...] Pero cuidado que el más difícil paso aún no está dado, la total transición de la guerra a la paz aún no está hecha. —Los primeros tiempos de paz son siempre peligrosos: pero no lo serán para nosotros, porque nos gobernará todavía el General Rosas, y con el General Rosas todo se hace bien.*

— *[...] Un nuevo Estado que salido al mundo en hora inesperada con el nombre de República, ha andado rodando de precipicio en precipicio; esta República en que la Autoridad, cuando ha existido, ha estado siempre en lucha abierta con los pueblos, y los pueblos con ella y entre sí, y en lucha también los distritos, las familias y los individuos; una República que ha estado siempre tristísimamente ardiendo en guerra civil, guerra fraternal que oscurecía sus glorias; una República en que el vicio todo lo había inficionado [...]: esta República que tiene hoy una autoridad central, ejercida por el General Rosas, escrupulosamente obedecida y respetada por todos; [...] una República cuyos ciudadanos armados son la única fuerza con que cuenta el Gobierno sin estar ellos sometidos a otra que a la del deber, gozando ampliamente del derecho [...]; esta República, Señores, es una salvación providencial.*

— *Es Dios quien ha inspirado al hombre que la salvó*¹⁹³.

¹⁹² Discours reproduit par *La Gaceta Mercantil*, n°7865, en date du 5/2/1850.

¹⁹³ *La Gaceta Mercantil*, n°7868, 8/2/1850.

Ne peut-on se demander, à la lecture de ces deux interventions du député Baldomero García, dans quelle mesure inventer la représentation, en fin de compte, cela ne revient-il pas aussi à inventer la cité proprement dite? A définir, en somme, dans ses grandes lignes — et selon des critères autant que faire se peut objectifs — le lieu de dispute et de délégation du pouvoir ; de ce pouvoir dont un homme peut prétendre fixer le centre et dire le sens, afin d'indiquer au corps social, réuni en assemblée, ce qu'il doit faire, ce qu'il peut connaître, ce qu'il lui est permis d'espérer ¹⁹⁴?

Par là, en quelque sorte, la propagande rosiste visait, ni plus ni moins qu'à définir une facette exclusive et, ce faisant, nécessairement partielle de l'argentinité. Pour Rosas, la nationalité argentine devait exprimer la réunion et la convergence d'un ensemble de principes, devenus sous sa plume, autant de « *topoi* » de son discours républicain : un agrarisme républicain s'inspirant de la figure de Cincinnatus, une forme personnelle de catilinarisme, une lecture singulière de la distinction entre parti et faction, la conceptualisation d'un américanisme original, des rapports ambigus entretenus entre l'État et l'Église, mais aussi d'un discours proprement constitutionnel. A ces illustrations de la subversion progressivement opérée par Rosas, on pourrait opposer le « Discours aux électeurs de Bristol », prononcé par Edmund Burke en 1774 :

[...] *su opinión [del representante], su juicio maduro y su conciencia ilustrada no debe sacrificárselos a vosotros [los electores] ni a ningún hombre ni a ningún grupo de hombre. Todas estas cosas no las tiene derivadas de vuestra voluntad ni del derecho y la constitución.*

¹⁹⁴

Trois questions qui, en fin de compte, se résument à une seule : qu'est-ce que l'homme ? A ces trois interrogations, l'anthropologie philosophique de Kant apporte les réponses suivantes :

- mon devoir, par le respect des fondements de la morale et l'observation de la liberté humaine – cf. *Critique de la raison pratique* ;
- les phénomènes, par la compréhension des fondements de la connaissance et du problème de la causalité naturelle – cf. *Critique de la raison pure* ;
- le déterminisme naturel, compatible avec l'affirmation de la liberté, suivant les fondements de l'esthétique et le problème de la finalité dans l'art et dans la nature, indice de la réconciliation entre la causalité, le déterminisme naturel et la liberté – cf. *Critique de la faculté de juger*.

[...] *Vuestro representante os debe, no sólo su industria sino su juicio, y os traiciona, en vez de servirlos, si lo sacrifica a vuestra opinión*¹⁹⁵.

Une bien habile stratégie pour substituer sa propre vision du monde (déformée par sa « *libido dominandi* »¹⁹⁶) à celle du groupe dont il était censé être, plus encore que le porte-parole : le représentant. Or, il est des vérités et des choses que seul le génie singulier de Rosas pouvait percevoir et assumer. La nature et l'exercice du pouvoir, en l'occurrence, en étaient qui, en dépit des incohérences qu'ils pouvaient soulever chez les membres de la classe « *decente* », notamment, ne suscitaient pas, pour autant, la désapprobation populaire. Baldo-mero García d'écrire à ce sujet :

La regeneración de la República, su prosperidad, su gloria, eso es obra suya, eso es producto de su solo fondo.

—En todo eso él sólo es el fuerte, el sólo en sí mismo es el todo: FORTIS IN SE IPSE TOTUM.

Sí Señores, el General Rosas con la sola singularidad de su genio, con la sola fuerza de su carácter ha restablecido el orden que conservaba en este país el Gobierno Español.

—El Ciudadano Rosas, él sólo ha podido tanto como un trono robustecido con los siglos, rodeado de emblemas históricos, altamente fuerte de prestigio y de poder.

—Repito que la sola capacidad del General Rosas ha valido para este país tanto como un trono, esto es asombroso, pero no por eso es menos cierto;

¹⁹⁵ Edmund Burke, in *Textos políticos*, México, FCE, 1996, p.312.

¹⁹⁶ La « *libido dominandi* » renvoie à la volonté de puissance de l'homme. La nécessité du politique, en même temps que sa fragilité relative, est une des bases de la théologie politique chrétienne, développée notamment par la pensée augustinienne (cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, I). D'après lui, marqué par le péché originel, l'homme est voué à la volonté de puissance, désir de dominer qui le pousse à la guerre, à la violence, comme l'illustre l'histoire du peuple romain depuis ses origines fratricides. Et l'humanité tout entière pourrait être anéantie par les querelles qui la divisent et la retournent contre elle-même. Un pouvoir politique limitant autant que possible la violence est donc un bien relatif, sur le fond de mal absolu qui stigmatise l'humanité. Sans doute la cité terrestre ne peut-elle connaître la même paix que la cité de Dieu, où les hommes aiment le Créateur et sont aimés de lui, mais la république (au sens latin de « chose publique ») peut éviter de sombrer dans la violence extrême. C'est pourquoi Saint Augustin trouve que le règne du cruel Néron fut supérieur à l'absence de pouvoir politique.

—Ha valido, Señores, más que un trono, porque el orden que él nos ha dado está combinado con un carácter de civilización y de dignidad que no tentamos [...].

Mas los medios de detalle que ha empleado para hacer triunfar esas virtudes, sus profundas combinaciones, sus recónditos arbitrios, todo esto no puedo yo explicarlo.

—Ese es precisamente su sistema, ese sistema de que habla la Minuta, ese sistema que sólo tiene tipo allá en su alta capacidad, ese sistema que él sólo podrá explicar cuando escriba las memorias de su gobierno, u otro bajo sus instrucciones [...].

—Del General Rosas mejor que de otro personaje histórico debe decirse que tiene el corazón en la cabeza [...].

—Lo único que podemos decir es que él ha sabido ligar los sucesos y las personas a su pensamiento regenerador.

—Perfecto filósofo, profundo conocedor del corazón humano, él lo penetra siempre y pone a provecho las cualidades personales de todos en beneficio público [...].

Et de poursuivre:

[...] Además, el General Rosas empezó en su primera administración la obra de la nueva fusión de la sociedad, a la que corresponden todas las indicaciones que acabo de hacer, y que suspendida durante su receso, ha sido por él continuada en la actual administración.

—Sus medios, aunque diversos a veces según se han diversificado las circunstancias, han sido siempre parte de un solo sistema, de un solo proceder invisible.

—El estadista de la primera administración, es el estadista de la segunda: es imposible hablar de las cualidades que desplegó durante la primera sin que se presenten por sí mismos a la vista los resultados de la segunda¹⁹⁷.

Subversion du principe de la représentation : qu'est-ce à dire ? Soutenue et forcée par la propagande, cette subversion a, fort paradoxa-

¹⁹⁷ *La Gaceta Mercantil*, n°7866, 6/2/1850.

lement il est vrai, introduit, au sein même du corps social, une équité de traitement jusque là inédite. Faut-il voir derrière cette innovation politique, l'expression de la volonté populiste du gouverneur de lisser les écarts entre les membres de la société portègne ? Et, en un mot, de donner un sens bien plus vaste et, inéluctablement plus flou à la représentation ? Et de le faire, de surcroît, par une normalisation des rapports, ainsi que des droits et des devoirs des membres du corps social.

Rosas avait fait de l'égalité devant la loi l'un de ses chevaux de bataille. Il n'en demeure pas moins que cette décision fut largement motivée par le désir de munir sa propagande, jour après jour plus pressante voire violente, d'une source de légitimation supplémentaire, afin qu'elle apparût aux yeux de la population comme toujours respectueuse du sacro-saint principe de représentation. Revenons à *La Gaceta Mercantil* et à l'intervention du député García :

[...] *El General Rosas, imponiendo con robusto esfuerzo la observancia de la ley, igual para todos, hizo por primera vez efectiva entre nosotros la palabra República.*

— *Osemos decir la verdad: antes del General Rosas rara vez un funcionario público se atrevía a proceder contra un hombre de los que se llamaban decentes. [...]*

Pero en tiempo del General Rosas, ni el Gobierno, ni los Magistrados, ni la Policía reconocen excepciones, sin perjuicio por supuesto de aquellas consideraciones que son necesarias para el orden social, para sostener la debida subordinación del inferior al superior en la sociedad, del peón al patrón, del dependiente a su principal, sin perjuicio de aquellas otras atenciones personales que es injurioso rehusar a uno, mientras para otro son embarazosas e incómodas; sin perjuicio de todo esto, en lo que es relativo a derechos, todos somos iguales.

— *Esta es la igualdad ante la ley, esencial en las repúblicas: el que la hace la paga del mismo modo [...]*¹⁹⁸.

¹⁹⁸

La Gaceta Mercantil, n°7866, 6/2/1850.

Le monopole des procédures décisionnelles en matière de justice s'inscrit dans cette perspective. En présentant Rosas comme une figure à part dans l'histoire argentine, un être singulièrement inclassable, la propagande rosiste s'est employée à présenter une version quelque peu biaisée de la réalité. En effet, en bien des domaines et sur bien des aspects, Juan Manuel de Rosas fut davantage le continuateur du labeur entrepris par les gouvernements unitaires qui l'avaient précédé, que le génial innovateur que les propagandistes, au premier rang desquels Pedro de Ángelis, aimaient à encenser.

Cela est d'autant plus vrai dans le domaine judiciaire. Il suffit, pour s'en rendre compte, de rappeler qu'en matière pénale, singulièrement, les principaux textes de loi étaient encore « *las Siete Partidas* »¹⁹⁹ et la « *Novísima Compilación* » de 1805. Si bien qu'il devient d'autant plus évident que les propos de Baldomero García – dont on reproduit ci-dessous un nouvel échantillon – pèchent par excès de zèle à l'égard du gouverneur :

[...] *Nuestras leyes políticas y civiles están grabadas por su mano en las costumbres, aquí es donde deben inscribirse las leyes para que hagan la felicidad de los pueblos.*

—*Las nuestras necesitan algunos desenvolvimientos, es verdad: él se los dará si puede, y si no el tiempo no se habrá perdido, porque con él adquirirá más consistencia en los ánimos el imperio de la ley.*

La prosperidad de los pueblos no es un artefacto, como no lo son los frutos de un árbol.

—*El mandatario que planta y preserva de males, así como ha plantado y preserva el general Rosas, ese ha hecho todo su quehacer, el tiempo da lo demás.*

¹⁹⁹

Corpus législatif élaboré en Castille sous le règne d'Alphonse X, les *Siete Partidas* visaient à uniformiser la législation à l'intérieur du royaume. C'est au XIX^e siècle seulement que ce corpus reçoit le nom sous lequel il est désormais connu, en raison de sa structure en sept sections. Cette somme juridique est sans conteste l'une des tentatives les plus abouties d'embrasser l'ensemble des événements et activités de la vie des hommes au Moyen Âge.

La rédaction de ces textes est l'œuvre d'un groupe de juristes castillans, sous le contrôle personnel du roi, élaborée entre 1256 et 1265, bien qu'il existe des controverses quant aux dates et même quant à la paternité réelle du corpus.

—La multitud de leyes y decretos, lejos de favorecer, perjudica muchas veces, como ha sucedido entre nosotros [...] ²⁰⁰

Ainsi, sitôt notre regard porté sur les motivations réelles qui poussèrent Rosas à adopter une telle posture au regard des lois et du respect d'une certaine légalité républicaine, il nous est aussitôt donné de comprendre les raisons de ce recours à la propagande. Tout n'était que vaine illusion ; il s'agissait bien d'une restauration au sens premier du terme. Car, en fin de comptes, Rosas assumait plus qu'il ne réfuta le legs de ses prédécesseurs ; il s'agit davantage d'une restauration originelle que d'une révolution. Nulle raison, par conséquent, pour lui refuser le premier de ses titres grandiloquents : « *Restaurador de las Leyes* ».

Or, il était, bien évidemment, impossible qu'il assumât un tel héritage unitaire, si bien qu'une seule alternative crédible s'offrit à lui : véhiculer, au travers de la propagande, une image distordue de la réalité. Une telle option eût consisté à dire qu'il ne s'agissait pas d'un legs unitaire ; mais les risques encourus eussent alors été bien grands, dans la mesure où le contraire était facilement démontrable. Une autre option aurait pu conduire à réformer de manière très ciblée le système judiciaire en vigueur.

Ayant fait le choix du second membre de l'alternative, Rosas s'efforça de concentrer cette réforme édulcorée sur les politiquement utiles, à ses yeux, dans son entreprise de surveillance et d'information. Les innovations apportées par le gouverneur en matière de justice se résument à un triptyque auquel la propagande est très intimement associée : souligner, dans l'application de la loi, son caractère didactique ; donner à la loi une présence documentaire ; développer l'armée des juges de paix, maillons forts et principaux agents du système propagandiste rosiste, en raison de leurs prérogatives et leur mission.

²⁰⁰ *Ibid.*, n°7868, 8/2/1850.

Rien d'étonnant, alors, à ce que l'attention du gouverneur se fût portée sur ces derniers. Alors qu'il y avait 33 juges de paix, en 1833, pour autant de « *distritos* », on en comptait 43 douze ans après. Dans un ouvrage qu'il a consacré aux juges de paix, Benito Díaz les définissait comme l'instrument de contrôle le plus parfait que le gouvernement avait à sa disposition. Grâce à eux, disait-il, le gouvernement connaissait la filiation politique des habitants, leur influence, leurs réseaux, ainsi que leurs biens²⁰¹.

Comment interpréter ce choix ? On peut l'attribuer, dans un premier temps, au souci légitime de répondre à l'importante croissance démographique qui frappa les centres urbains de la province de Buenos Aires. Nous contenter de si peu serait, nonobstant, faire peu de cas de l'intelligence et du machiavélisme du personnage. Sans doute la raison profonde de cette décision fut-elle la nécessité éprouvée par Rosas de faire, en toutes circonstances et en tous lieux, acte de présence, d'imposer sa figure aux yeux de tous, de lui donner une visibilité étouffante. En un mot : de divulguer et de « vendre » son prétendu don d'ubiquité²⁰², tout en renforçant le pouvoir symbolique qui lui était reconnu. Comme le souligne Ramos Mejía, dans un passage de *Rosas y su tiempo* :

La carpeta en que se le consulta el contenido del Archivo del 24 del mes de América, es la mejor y más clara prueba de aquella minuciosidad sorprendente y característica de Rosas, de sus facultades de ubiquidad y de la enorme fuerza de trabajo.

Hay que tener presente que al mismo tiempo que le consagraba horas enteras a este trabajo, pueril puede decirse, oía la lectura de notas diplomáticas, de partes de batallas y ¡qué sé yo ! de cuántas otras cosas que no sería posible enumerar sin fatiga. 'Materiales para el número 13 del Archivo — dice la carpeta aludida —, artículos aprobados y pendientes', y comienza la enumeración y el análisis esmerado de S.E. 'Aprobados los artículos sobre Purvis, la contestación del editor de la Gaceta a un artículo de la Revista de los dos Mundos sobre

²⁰¹ Benito Díaz, *Juzgados de paz de campaña de la provincia de Buenos Aires (1821-1854)*, La Plata, Universidad Nacional de la Plata, 1952, p.137-138.

²⁰² Ramos Mejía, *Rosas y su tiempo*, op. cit., p.357.

la contestación de lord Aberdeen a Varela, la declaración del ministro Peel sobre los principios que profesa al gobierno inglés con respecto a los demás Estados ; un artículo del Globo de París sobre la injerencia de los franceses en Montevideo'. Rosas pone en margen sus impresiones, aprobatorias o no, en esta forma : 'aprobado el artículo que escribió la Gaceta y otro del Archivo que debe Ud. escribir ; otras, 'no entiendo bien', 'con artículo editorial referente', 'desechado', 'vuelve aprobado', 'apretar la mano', 'muy flojo', 'publíquelo en idioma español solamente', 'publíquelo en tres idiomas', 'en qué está Vd. pensando ?

Ce type de réaction renforce autant l'application de la justice au niveau local qu'elle ne finit de consacrer la centralisation des décisions entre les mains de Rosas. Une telle évolution permet, en outre, au gouverneur et par la grâce d'une propagande dont l'efficacité se mesurerait par sa silencieuse acceptation, de s'introduire dans les espaces de la vie privée de ses subordonnés.

On retrouve une belle illustration de cette infiltration, formelle et matérielle, de l'État dans la sphère privée dans une huile de Descalzi (*Boudoir Federal*²⁰³) sur laquelle on reconnaît, en haut à droite, le portrait de Rosas ; protecteur des innocentes jeunes filles de la bonne société portègne, il veille. Point de violence visible dans cette représentation de l'amour et du respect portés au gouverneur ; tel un baume, sa présence seule suffit à apaiser l'esprit.

Ce qui apparaît d'autant plus clairement, c'est que les juges de paix eurent un rôle clé dans le dispositif propagandiste rosiste, parce qu'ils assuraient fondamentalement des tâches de persuasion, d'information, d'éducation et de surveillance des membres du corps social. Comme le note Salvatore :

They were given ample powers in matters of correctional justice, local administration, military logistic, and politico-ideological control. They had to monitor neighbors' compliance with religious and patriotic festivities, collect taxes and contributions, prevent the use of knives and card games at taverns, keep public registers, patrol the neighboring country in search of deserters,

²⁰³ *Boudoir Federal – Buenos Aires* –, huile, selon Descalzi, c.1845, in Bonifacio Del Carril, *Monumenta Iconográfica*, Buenos Aires, Emecé, 1964. Voir annexes.

thieves and fugitives, inspect travelers' identification papers, make arrests, and instruct the first phase of a criminal case.

They proved indispensable in the logistics of the military force, administering the state's horse and cattle feedlots, enforcing the enlistment laws, sending contingents of young recruits to the army, and facilitating the delivery of provisions for military garrisons. In addition, justices exercised an important degree of political control, keeping alert for any expressions of antifederalism sentiment²⁰⁴.

Fidèle exécutant du rosisme et principal agent de la propagande officielle, le juge de paix put compter sur le soutien inconditionnel de Rosas chaque fois qu'un conflit de compétences l'opposa à l'autre maillon fort de l'appareil potestatif en place: le chef de milice. Le partage des compétences fut rapidement et clairement établi: il revenait à Rosas, et à lui seul, d'élaborer les grands axes de la propagande, d'insuffler les principales orientations en matière d'information et d'éducation idéologiques, ainsi que de coordonner le travail des divers agents du gouvernement, de sorte que la machinerie étatique tournât à plein régime. Mais, dans la mesure où un tel travail d'éducation requérait la mise au point de nouvelles voies de communication et d'échange, il revint aux juges de paix, en raison de leur assise locale, de prendre en main l'éducation des « *paisanos* », condition nécessaire pour que la propagande et le travail d'inculcation des lois portent leurs fruits.

Parce que, précisément, la propagande rosiste revendiqua sa différence par l'invocation, notamment, de son versant pédagogique, les propagandistes du régime eurent fort à faire au moment de définir les moyens d'expression et de projection de celle-ci. Il fallut en effet œuvrer pour que la propagande fût l'objet d'une visibilité et d'une exposition maximales. Car, d'une visibilité, d'une divulgation, d'une exposition, d'une projection et d'une publicité maximales et intelligentes dépendait le succès du projet informateur de la propagande officielle.

²⁰⁴ Ricardo Salvatore, *op. cit.*, p.166.

Dessein qui, rappelons-le, devait justifier et légitimer, quoique a posteriori, le recours à la propagande proprement dite.

Abordons, à présent, les principales caractéristiques de cette curieuse conception de la pédagogie. La question qui se posa à Rosas fut la suivante : quelles dispositions faut-il prendre pour que la propagande atteigne les résultats escomptés et pour que son usage soit perçu comme légitime par la population ? Seule une entreprise pédagogique ouvertement appliquée, qui plus est, selon une logique réticulaire par les juges de paix et les autres propagandistes du régime²⁰⁵ pouvait garantir le succès de ce double dessein. Comme le souligne Salvatore :

[...] restoring the authority of law as a regulator of social interactions — rebuilding “the walls of respect”, as Rosas put it — required disseminating among the paysanos the prescriptions, prohibitions, and penalties contained in the laws. Paysanos had to know the texts and value of laws, understand the necessary connections between law abidance and republican government, and provide practical support to the restoration of order.

In principle, the task appeared formidable, almost utopian. Addressed to a population mostly illiterate, with no other schooling than everyday experience, the teaching of the law required imagining new ways of communication and interaction. The justices of the peace (the teacher) had to turn all encounters with paysanos into lessons for inculcating the laws. The rural police stations, the calaboose, the public squares, the courtrooms in the city, the army barracks, all sites of public interaction looked promising in this regard²⁰⁶.

L'étymologie du terme propagande suggère à elle seule que la divulgation du message est consubstantielle de la formulation de ce dernier. Or, pour qu'un « *credo* » puisse être divulgué et popularisé, encore faut-il que le destinataire et son/ses destinataire(s) soient d'accord sur la nature du message et les modalités de transmission de celui-ci. Il est donc évident que Rosas dut adapter sa propagande aux caractéris-

²⁰⁵ Les propagandistes les plus efficaces du régime furent, sans l'ombre d'un doute, les juges de paix car c'est à eux qu'il revint d'exercer une influence durable et profonde sur les groupes humains les plus nombreux : les membres de la plèbe.

²⁰⁶ Ricardo Salvatore, *op. cit.*, p.175.

tiques de son assistance. C'est pourquoi, au reste, la transmission orale fut privilégiée, notamment dans les campagnes, et assumée, en grande partie, par les juges de paix par l'entremise du flot intarissable de leurs prêches. Rappelons qu'il était attendu de tous les juges de paix qu'ils apprennent par cœur le corpus législatif dont ils devaient vanter les mérites et assurer le respect.

La familiarisation avec les textes de lois, les décrets, les circulaires et les principaux discours fut assurée, quant à elle, par les organes de presse officiels, assistés des juges de paix. Et des dispositions strictes furent prises pour que les journaux parvinssent régulièrement dans tous les « *distritos* ». Il existe des répertoires qui révèlent l'existence d'authentiques collections de périodiques et de textes de lois dans certains « *distritos* ». A Monte, par exemple, on recensait en 1832, quelque 379 numéros de *El Lucero*, 21 de *La Gaceta Mercantil*, 34 de *El Gaucho*, 8 de *El Clasificador* et 4 de *El Federal*. Et il revenait à chacun des juges de paix, d'ailleurs, de veiller à ce que son district n'en fût point dépourvu.

Ainsi apprend-on que, déjà en 1832, le juge de paix de Ensenada avait adressé une note à Rosas pour lui faire part de la réaction provoquée, chez ses administrés du district, par la distribution de périodiques. Il prend la peine de souligner qu'ils les avaient lus avec un enthousiasme digne de bons fédéraux²⁰⁷. C'est par cette voie que se précipita le glissement forcé de l'éducation à l'endoctrinement, de la responsabilité républicaine au machiavélisme décentré.

Obsédé par l'application et le respect de la loi, Rosas sentit le besoin de rappeler à chacun de ses subordonnés qu'ils se devaient de donner, les premiers, l'exemple. Un juge de paix se montrait-il irrespectueux des règles du jeu, il se savait condamné à subir les conséquences d'un tel affront. Il n'était donc pas rare que les « *reconvenciones* » fussent sévères, dès lors qu'un juge de paix manquait à l'une

²⁰⁷ *Parte de Noveñades*, Juez de Paz de Ensenada, 30 de Octubre de 1832, AGN X 21-1-5.

de ses principales obligations : l'identification, l'arrestation et l'interrogation des hors-la-loi.

Autant de dispositions qui étaient partie intégrante de l'image de justice véhiculée par la propagande et de la logique pédagogique qu'elle revendiquait. La publicité, elle-même fondée sur la visibilité et l'exemplarité, fut un des traits majeurs de la propagande rosiste dans son effort d'autolégitimation populaire.

Au-delà des voies traditionnelles de transmission de l'information, la lecture à haute voix de toutes les communications officielles dans les espaces privilégiés de sociabilité, qui plus est, comme les « *pulperías* », favorisèrent l'inculcation des nouvelles, des lois et des principes républicains. En 1841, le juge de paix de Ranchos accusait réception d'un paquet contenant vingt numéros de *La Gaceta Mercantil* où il était notamment question des pourparlers ouverts entre le gouvernement Guizot et les autorités argentines, en vue de la signature de la paix sanctionnant la défaite du blocus imposé par la France au port de Buenos Aires. Cette missive est extrêmement révélatrice de



cette politique de divulgation sélective de l'information ; on y lit par exemple : « nous avons tous lu les nouvelles du triomphe de nos armes fédérales [...] »²⁰⁸. La présence du pluriel

souligne clairement la nature collective de ses lectures publiques.

²⁰⁸ Juez de paz de Ranchos à Manuel Corvalán, aide-de-camp de Rosas, Ranchos, 1 juillet 1841, AGN X 21-5-2.

La pulpería (campana de Buenos Aires), lithographie, c. 1859-1860, in J.L. Palliere, *Escenas Americanas*, 1864.

On reconnaît sur cette lithographie l'un des périodiques de l'époque » *La Tribuna*. Bien qu'elle représente une scène de la vie d'une « *pulpería* » postérieure à la chute de Rosas, elle est parfaitement illustrative d'une tendance et d'une habitude qui commencèrent à s'affirmer dès la fin des années 1830, au moment et en marge du blocus français : les lectures publiques dans l'un des espaces de sociabilité les plus courus d'alors.

Dans la mesure où nul n'était censé ignorer la loi, même ceux qui, à l'instar des soldats ou des « *peones* » vivaient en des lieux retranchés de la province et où, par conséquent, il était difficile de faire régner la loi positive. C'était le cas, en l'espèce, des casernes situées sur la frontière et les grandes propriétés rurales qui connaissaient, peu ou prou, leurs droits. Il n'était donc pas rare que le gouverneur reçût des courriers, plus particulièrement des plaintes, en provenance des espaces marginalisés, pour lui réclamer que justice fût faite.

Au début des années 1840, la propagande affichait des résultats surprenants. En dépit de la brutalisation symbolique et physique (ou peut-être faudrait-il dire : grâce à elle ; l'expression « *La letra con sangre entra* » le souligne assez) dont furent victimes les portègues, ces derniers finirent par reconnaître en Rosas leur digne représentant, le garant de leurs intérêts, le héraut d'une nation en devenir. Comment interpréter autrement que comme l'usage de la délation l'envoi, en 1846, par Pedro Sánchez, sergent en poste à Bahía Blanca, de deux courriers confidentiels adressés au gouverneur, qui dénonçaient l'existence de réseaux de corruption au sein de sa caserne, celle de Fuerte Argentino, non loin de Bahía Blanca²⁰⁹ ?

La coopération avec les autorités, pour la sauvegarde de la justice, était la preuve de l'existence d'une participation citoyenne quasi

²⁰⁹ Fuerte Argentino, Bahía Blanca, 3 novembre 1846, AGN X 17-7-2.

instinctive. La croyance en une justice supérieure dont seul le gouverneur détiendrait les secrets cimentait les rapports entre Rosas et ses obligés. Il s'établit une sorte de communion, voire de religion entre la tête et les membres du corps social. La propagande donnait des preuves de sa redoutable efficacité. Le viol des foules auquel elle s'était livrée, aussi surprenant que cela puisse paraître, fit l'objet d'un très fort encadrement légal. Afin que la violence à laquelle se livrèrent les « *mazorqueros* », membres de la redoutable « *Sociedad Popular Restauradora* », pût éventuellement être perçue comme une nécessité, il était indispensable d'administrer la répression selon une logique savamment conçue par les autorités compétentes. Ce que Rosas semble avoir fait car, si l'on en croit Ricardo Salvatore :

[...] *the Rosas era was anything but a vacuum of legality. References to the "reign of laws" impregnated federalist rhetoric. The regime's pedagogical machine successfully disseminated among paysanos an elementary literacy in rights and obligations. A more systematic enforcement of the laws confronted paysanos regularly with the agents of the law and their predicament. The law — as official rhetoric —, as pedagogy of costumes, as a reality of power — was hard to ignore. The increasing presence of the "documentary state" in the countryside (a state overtly concerned with documents and identification) and the lesson imparted by justices must have left clear imprints in the behavior and mentality of paysanos. The practices of the judicial system produced familiarity with legal procedures and this, in turn, generated awareness and engagement*²¹⁰.

²¹⁰ Ricardo Salvatore, *op. cit.*, p194-195.

3. Sociétés: Rosas et l'émergence d'un sentiment national

3.1 Vers un protonationalisme rosiste ?

« *Los mexicanos descienden de los aztecas, los peruanos de los incas, y los argentinos de un barco.* » Cette plaisante assertion, si souvent répétée qu'elle passe pour une définition des nationalités sud-américaines, n'est-elle pas réductrice ? Ne conduit-elle pas à imaginer que la nation argentine est née des efforts de Sarmiento pour "peupler" un pays vide d'hommes ? Ne devons-nous pas plutôt faire "naître" l'Argentine des efforts de Rosas pour argentiniser les populations qui peuplaient le territoire conquis ? En somme, ne convient-il pas de préférer à la célèbre formule « *gobernar es poblar* », celle de Manuel Gálvez « *gobernar es argentinizar*²¹¹ » ? Cette partie de notre étude se propose de montrer combien il est réducteur et, qui plus est, inexact de considérer qu'il fallut attendre la politique de peuplement mise en œuvre par Domingo F. Sarmiento, entre 1869 et 1874 notamment, pour que la nation argentine fût constituée comme telle.

A ce point de vue, nous préférons celui qui souligne que cette nation prit forme sous le régime rosiste, entre 1829 et 1852. L'exercice du pouvoir rosiste s'efforça, d'après nous, d'argentiniser les masses et, d'une manière plus générale, l'ensemble de la population. « L'ennemi mortel de l'unité absolue pour la République argentine, ce n'est pas don Juan Manuel de Rosas mais l'espace de deux cent mille lieux carrés dans lequel se perd, comme une goutte de carmin dans le río Paraná, notre million d'habitants²¹² », écrivait Juan Bautista Alberdi. Tout créole est un fils d'Espagnol – parfois mâtiné de Portugais, d'Anglais, voire de Nègre ou d'Indienne – ; ce que fit Rosas, ce fut en effet de réunir sous une même nationalité les peuples épars du territoire, de les argentiniser ; ce que firent ses successeurs fut de peupler

²¹¹ Manuel Gálvez, *El diario de Gabriel Quiroga*, Buenos Aires, Arnoldo Moen y Hno. Editores, 1910.

²¹² Juan Bautista Alberdi, *Bases para la organización política de la Confederación argentina*, chap. XXI, in *Obras completas*, Buenos Aires, 1886-87.

ce territoire ; leur échec fut de ne pas réussir à fondre les immigrants dans la nationalité argentine ; ou de les fondre superficiellement.

La contribution de Juan Manuel de Rosas à la formation de l'identité argentine fut déterminante, parce qu'il assumait le sort de son pays à un moment charnière de son histoire : le passage de la condition de sujets politiques de la couronne espagnole à celle de sujets historiques, citoyens d'une nation en devenir. Il faut se garder de jugements hâtifs et fuir les préjugés hérités de ceux à qui il revint d'écrire l'histoire officielle de l'Argentine : parmi les grands mérites du régime de Rosas, il faut lui reconnaître celui d'avoir permis à la nation argentine d'exprimer sa voix comme conscience d'un peuple tout entier. « *Una nación no es una nación sino por la conciencia reflexiva y profunda de los elementos que la constituyen* »²¹³, écrivait Alberdi.

Rosas rendit possible, le premier, l'affirmation de la nation argentine en tant que sujet de l'histoire²¹⁴. Le « *caudillo porteño* » essaya de faire des Argentins à partir de groupes humains très divers, de par leur physionomie, leur culture, ou encore leurs aspirations. Bien que tous, ou presque, fussent créoles, descendants d'Espagnols, bien que surtout *natifs* de ce pays, il s'efforça de doter ces hommes d'une nouvelle unité, dont il considérait qu'elle devait passer par une nécessaire uniformisation de la population, d'où le port de l'uniforme rouge pon-ceau.

L'étude du processus de nationalisation et le devenir de la population créole doivent permettre d'expliquer comment celle-ci devint,

²¹³ Juan Bautista Alberdi, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955.

²¹⁴ Cf. Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit* (1807) : « Le but, le savoir absolu, ou l'esprit qui se sait comme esprit, prend pour chemin le souvenir des esprits [la 'réintériorisation' des esprits des temps et des peuples tels qu'ils sont en eux-mêmes et qu'ils accomplissent l'organisation de leur royaume. Leur conservation selon le côté de leur existence libre telle qu'elle apparaît dans la forme de la contingence, c'est l'histoire; selon le côté de leur organisation telle qu'elle est conçue, c'est la science du savoir qui se manifeste. Les deux ensemble – l'histoire conçue – forment la réintériorisation et le calvaire de l'esprit absolu, la réalité, la vérité et la certitude de son trône, sans laquelle il serait la solitude sans vie. 'Du calice de ce royaume des esprits/ son infinité pétille jusqu'à lui.' (Schiller). »

pour ainsi dire, argentine. Nous avons structuré cette étude autour de deux axes : le premier explicite les mécanismes de pouvoir ayant discipliné et formaté le peuple argentin ; le second analyse l'exercice du pouvoir souverain et ses incidences sur la nature du corps social ainsi constitué.

D'après nous, le processus politique et historique de formation de la nationalité argentine présente deux volets successifs et hétéronomes. Dans un premier temps, le pouvoir souverain -détenu par Rosas- conçut le corps social comme un «corps-machine », que l'on dresse, dont on majore les aptitudes, auquel on extorque ses forces, que l'on intègre dans des systèmes de contrôle et de production efficaces. Dans un second temps, ce corps prit la forme d'un « corps-espèce²¹⁵ », support des processus biologiques censés assurer sa nécessaire pérennisation.

Nul doute que les succès connus par Rosas dans la Campagne du Désert contribuèrent à le ramener au pouvoir en 1834 ; il reste que c'est avant tout à l'image de rigueur et d'ordre qu'on lui attribuait et dont il se faisait spontanément le chantre, qu'il doit d'avoir été porté au pouvoir une deuxième fois. En effet, Rosas ne manquait jamais de rappeler ce lien de causalité, en présentant son régime comme un choix difficile, mais nécessaire, à l'anarchie :

La sociedad se encontraba disuelta enteramente: perdido el influjo de los hombres que en todo el país son destinados a dar la dirección, el espíritu de insubordinación había cundido, y echado multiplicadas raíces; cada uno conocía su impotencia y la de los otros, y no se resignaba ni a mandar ni a obedecer... Efectivamente había llegado aquel tiempo fatal, en que se hace necesario el influjo personal sobre las masas, para restablecer el orden las garantías y las mismas leyes desobedecidas; y cualquiera que fuese el que tenía respecto a ellas el gober-

²¹⁵ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. I: *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p.177-191.

*nador actual, fue muy grande su conflicto, porque conoció la falta absoluta de medios de gobierno para reorganizar la sociedad*²¹⁶.

Les habitants de la province de Buenos Aires qui, la jugeant instable, avaient chargé Rosas de normaliser la situation politique, économique et sociale, eurent tôt fait de le proclamer « *Restaurador de las Leyes* », si bien qu'il fut associé, d'emblée, au maintien de l'ordre et au respect de la légalité. Il est important de souligner ce point, car le rosisme, système de domination politique, économique et sociale, s'est structuré et affirmé autour de l'ordre et de la discipline.

*En effet, Rosas forgea une société de discipline et de contrôle qui lui permit de domestiquer les esprits, de dresser les corps, d'imposer des comportements et des réflexes identitaires. Il s'agissait pour lui de créer une sorte de nouvel « habitus » au sein de la population, qui fût en conformité avec sa conception de l'argentinité*²¹⁷. La création d'un sentiment national et l'expression d'un élan patriotique furent quelques uns des effets de la stratégie de domination suivie par le gouverneur de Buenos Aires. Évoquant Rosas, Robert Levillier écrit que :

*Le nom de Rozas sera exécré dans la République Argentine comme celui du plus cruel et du plus sanguinaire de ses gouvernants, mais, malgré son passage funeste à tant de grands patriotes et de dignes familles, il remplit un rôle social important dont l'utilité ne peut être révoquée en doute par l'analyste impartial*²¹⁸.

Ce rôle social de tout premier plan tient à ce que, sous la dictature²¹⁹ de Rosas, les membres désarticulés et insoumis de la population furent assujettis par le pouvoir centralisé et reconnu du souverain « *porteño* », dont l'emprise s'étendit progressivement au reste du pays. Entre le début des années 1830 et 1852, se mit un place un travail

²¹⁶ Juan Manuel de Rosas, *Mensaje*, 31 décembre 1835, in *Mensajes de los gobernadores de la provincia de Buenos Aires, 1822-1849*, La Plata, 1976, tome I, p. 83-84.

²¹⁸ Robert Levillier, *Les origines argentines. La formation d'un grand peuple*, Paris, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1912, p.257.

²¹⁹ Au concept de « tyrannie transcendante » utilisé par Carlos Ibarguren (in *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930) pour qualifier le régime rosiste, nous préférons la notion de « dictature », au sens qu'on lui donnait dans l'Antiquité. En effet, tandis que le dictateur moderne impose sa loi, l'antique ne faisait que dictet la loi.

d'unification et de spécification du peuple américain qui vivait sur ce que l'on appelait Argentine, parallèlement à une entreprise de fédération nationale que les patriotes exilés ne voulurent jamais reconnaître.

Ayant gagné la sympathie d'un peuple, qui voyait en lui le héraut de l'identité et de la souveraineté nationales, Rosas posa les bases de ce que nous qualifions, à dessein, de *civilisation américaine*. L'originalité de ce mode d'organisation sociale et politique tient avant tout aux rapports singuliers que le souverain entretenait avec les masses. À la source même du nationalisme argentin se trouve, à n'en point douter, le populisme rosiste, une forme particulière d'exercice du pouvoir qui fit de Rosas le premier grand chef populiste de l'Argentine, voire du continent américain.

L'idée qui oriente ici notre démarche est que l'exercice d'un pouvoir autoritaire visant à dominer, à assujettir et à subjuguier la population argentine permit à Rosas de doter son pays d'une nation, dont certains des traits caractéristiques perdurent de nos jours. C'est ainsi que le « *Restaurador de las Leyes* » s'efforça d'instaurer au sein de la population argentine un principe d'organisation exogène qui, ayant constitué le corps de la nation en tant que « machine » le prédisposait à prendre spontanément en charge son autogénération. Au principe d'organisation exogène imposé par Rosas à la société argentine succéda un mécanisme endogène de perpétuation de l'espèce argentine.

3.2 Émergence d'un sentiment national et élan patriotique

Juan Manuel de Rosas

"[...] *Famosamente infame*

Su nombre fue desolación en las calles,

idolátrico amor en el gauchaje

y horror de puñaladas en la historia.

Hoy el olvido borra su censo de muertes

porque son parciales los crímenes

si los cotejamos con la fechoría del Tiempo [...]".

Jorge Luis Borges, *Fervor de Buenos Aires*.

Au début des années 1830, l'Argentine n'était pas une nation, loin s'en faut. Les hommes qui vivaient, alors, sur le sol argentin avaient pour seul trait commun leur « *criollismo* »²²⁰ qui, en tant que condition héritée de la période coloniale, était une réalité sociale partagée par l'ensemble des populations natives de ce qui, quelques années auparavant, était encore un empire. Ainsi la population non indigène vivant sur le sol argentin était-elle créole, mais non pas argentine²²¹. Juan Manuel de Rosas eut un rôle capital dans le processus de formation historique et politique de la nationalité argentine, dans la mesure où il mit en branle un processus « d'argentinisation » d'une population marquée, avant tout, par son manque d'unité. Cette unité ne fut acquise que grâce à une politique visant à uniformiser et à discipliner les masses aussi bien urbaines que rurales.

D'abord pratiquée dans la province de Buenos Aires, la nationalisation du pouvoir rosiste étendit naturellement son application aux

²²⁰ Ce sentiment peut être défini comme une « conscience attachée à la condition d'une population d'origine espagnole plus ou moins ancienne, mais établie à demeure dans le pays – fût-il natal ou d'adoption –, ou assimilé en quelque façon à la société coloniale. » in - André Saint-Lu, *Condition coloniale et conscience créole au Guatemala*, Paris, PUF, 1971, p.7.

²²¹ D'ailleurs, il reste à établir s'il faut affirmer que les populations indigènes font partie intégrante de la nation argentine ou pas. C'est là un point de divergence entre Rosas et Sarmiento.

autres provinces du pays, selon des modalités et à des degrés divers. À terme, ce travail rendit solidaires les différentes composantes de la population locale et favorisa, de ce fait, l'essor d'une nationalité argentine définie comme :

[...] *entidad trasbiológica, trasempírica, que existe de una razón vigilante y prospectiva que mira a un engarce de un orden externo mayor antes que a los detalles de un orden interno*²²².

À l'image de ce qu'il fit avec le territoire argentin, Juan Manuel de Rosas chercha à doter le corps social de son pays d'une unité qui lui faisait défaut. Mais dans quelle mesure le « *Restaurador de las Leyes* » tenta de faire des Argentins, et au-delà, permit à une nation argentine, en veille, de se former ?

L'Argentine des années 1830 conserve les empreintes de la période coloniale, parmi lesquels le caractère disparate de corps social qui, en un sens, incarnait toute l'ambiguïté des populations nouvellement indépendantes. Confrontée à une réalité qui lui était auparavant étrangère, la population argentine vécut une période de doute, qu'il n'est sans doute pas excessif de qualifier d'existentiel. Alors qu'ils semblaient vouloir aller de l'avant, ces hommes et femmes demeuraient dépendants des modèles culturels, des relations sociales et des structures de production légués par la colonie, et renforcés par l'issue des guerres civiles ainsi que par les projets du gouvernement national conduit par Bernardino Rivadavia.

Comme nous l'avons indiqué, le « *criollismo* » était avant tout une condition héritée de la période coloniale de l'histoire argentine. Aussi nous faut-il étudier la forme qu'il prit en Argentine, afin d'apprécier à leur juste mesure les changements intervenus au sein de la société argentine durant le régime rosiste. Sans doute est-ce le métissage qui, d'un point de vue sociologique, définit le mieux l'état du peuple argentin issu de la colonie.

²²² Juan Bautista Alberdi, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955.

El pueblo que habita estas extensas comarcas se compone de dos razas diversas que, mezclándose, forman medios tintes imperceptibles, españoles e indígenas. En las campañas de Córdoba y San Luis predomina la raza española pura, y es común encontrar en los campos, pastoreando ovejas, muchachas tan blancas, tan rosadas, y hermosas como querrían serlo las elegantes de una capital. (...)

En la campaña de Buenos Aires se reconoce todavía el soldado andaluz, y en la ciudad predominan los apellidos extranjeros. La raza negra, casi extinguida ya, excepto en Buenos Aires, ha dejado sus zambos y mulatos[...].²²⁵

Le spectre des races²²⁴ et ethnies argentines était d'une complexité et d'une diversité extraordinaires : aux descendants de « *conquistadores* » et de « *pobladores* » espagnols s'ajoutaient une minorité noire – comme le fait remarquer Sarmiento – et une population indigène très diversifiée²²⁵, dont les principales ethnies étaient les Pampas, les Tehuelches, les Puelches, les Moluches et les Ranqueles.

	1810		1822		1836		1838	
	Quantité	%	Quantité	%	Quantité	%	Quantité	%
Blancs	28 116	69,6	40 616	73,3	42 445	67,34	42 312	67,2
Noirs	11 837	29,3	13 685	24,7	14 906	23,65	14 928	23,71

²²³ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.15.

²²⁴ Une race est une division archaïque de l'espèce humaine fondée sur des caractéristiques physiques, tandis qu'une ethnie est un ensemble d'individus unis dans une communauté de langage et de culture, dont les structures économiques et sociales sont proches. En outre, ce qui distingue une ethnie ou groupe ethnique d'une nation, c'est que celle-là n'est pas organisée politiquement ; les ethnies, en effet, vivent comme des groupes d'hommes qui se veulent les héritiers d'une communauté historique et culturelle – souvent formulée en termes d'ascendance commune – et qui partagent la volonté de la maintenir (cf. Dominique Schnapper, *La communauté des citoyens*, Paris, Gallimard, 1994).

²²⁵ Nous vous renvoyons à la carte de l'Argentine qui figure au début de notre étude, dans laquelle il est possible de visualiser la localisation des différentes tribus indiennes qui vivaient sur le territoire argentin.

et mulâtres								
Indiens et métisses	192	0,5	1 115	2,0	–	–	–	–
Étrangers et autres	253	0,6	–	–	4 019	6,37	3 649	–
Troupes	–	–	–		1 665	2,63	2 068	3,28
Total	40 398	100	55 416	100	63 035	99,99	62 957	94,19

Composition et évolution de la population de la ville de Buenos Aires,
1810-1838²²⁶

Cette diversité propre à la population argentine transparaissait également entre les représentants d'une même catégorie raciale. Il semble que nous ne puissions parler d'unité du « *criollismo* » argentin. En effet, de nombreuses années durant, la logique qui régissait l'empire espagnol, avait favorisé l'essor des provinces et noyaux urbains de la région septentrionale de l'Argentine, parce qu'ils étaient situés sur la route qui reliait le Pérou au port de Buenos Aires. De ce fait, l'influence espagnole fut toujours plus forte à Córdoba qu'à Buenos Aires qui, en tant que port – à la marge, mais pas pour autant marginalisé²²⁷ – fut toujours davantage ouverte à l'influence européenne.

On comprend pourquoi ces deux villes se livrèrent bataille au moment des guerres d'indépendance au nom de son royalisme, pour la première et de son libéralisme, pour la seconde. Buenos Aires et Córdoba illustrent la dualité de la population créole argentine et les écarts existant entre les deux, en ce qui concerne leur attachement à

²²⁶ Nous devons ces chiffres à Marta B. Goldberg, « La población negra y mulata de la ciudad de Buenos Aires, 1810-1840 », in *Desarrollo económico*, n°61, vol.16 (1976), p.75-99.

²²⁷ Cf. Georges Orsoni, *Buenos Aires, au cœur...*, Les Éditions du Franc~Dire, 1997, pour une analyse très intéressante de la force d'attraction de Buenos Aires, port ouvert sur deux océans, certes aux marges du pays, mais en rien marginalisé.

l'identité américaine. Lorsqu'il se propose, dans *Facundo*, de tracer la carte géographique des idées et des intérêts qui agitaient les villes argentines, Sarmiento en prend deux qui, selon lui, se démarquent des autres, parce qu'elles incarnent les deux grandes tendances à l'œuvre dans la société de son pays : ce sont Buenos Aires et Córdoba. Voici ce que Sarmiento dit de celle-ci :

*Córdoba era, no diré la ciudad más coqueta de la América, porque se ofendría de ello su gravedad española. [...] Sita en una bondanada que forma un terreno elevado, llamado Los Altos, se ha visto forzada a replegarse sobre sí misma*²²⁸.

Córdoba était une ville dont l'importance n'avait cessé de croître depuis le XVII^e siècle, parce que les colonisateurs espagnols avaient apprécié sa situation ainsi que le site de piémont irrigable sur lequel elle avait été bâtie, si bien qu'au XVIII^e siècle, elle comptait déjà une aristocratie terrienne, une bourgeoisie commerçante et un riche clergé, auquel l'Argentine doit sa première université. Marquée par les traditions et les mœurs apportées au fil des ans d'Espagne, par les colons, sa place principale était pourvue, contrairement à Buenos Aires, d'une magnifique cathédrale romane, construite dans le respect des règles de l'art suivies au Moyen-Âge. Au point que Sarmiento affirme que c'était « [el] único modelo que yo sepa que haya en América del Sur de la arquitectura de la Edad Media ²²⁹ ». La description qu'il en fait met l'accent sur l'héritage espagnol qui, visible dans l'architecture des bâtiments, dans le tracé des rues et l'organisation des quartiers, continue de déterminer les comportements sociaux des « *cordobeses* ».

En cada cuadra de la succinta ciudad hay un soberbio convento, un monasterio o una casa de beatas o de ejercicios. Cada familia tenía, entonces, un clérigo, un fraile, una monja o un corista; los pobres se contentaban con poder contar entre los suyos un belermita, un motillón, un sacristán o un monacillo.

Cada convento o monasterio tenía una ranchería contigua, en que estaban reproduciéndose ochocientos esclavos de la Orden, negros, zambos, mulatos y mu-

²²⁸ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.81.

²²⁹ *Ibid*, p.82.

*latillas de ojos azules, rubias rozagantes, de piernas bruñidas como el mármol; verdaderas circasianas dotadas de todas las gracias, con más de una dentadura de origen africano, que servía de cebo a las pasiones humanas, todo para mayor honra y provecho del convento a que estas burles pertenecían.*²⁵⁰.

La prégnance de la tradition à Córdoba s'explique par l'attachement à des valeurs « *castizas* », apportées de la péninsule et transmises par les premiers conquistadors à une descendance qui les a intégrées de manière naturelle et, par conséquent, les pratique dans les différentes manifestations de la vie sociale. Le discours de Sarmiento n'a de cesse de mettre en exergue cette idée, au point qu'il en vient à dénoncer une forme d'immobilisme, qui s'inscrit dans la thèse qu'il développe sur l'opposition entre « *barbarie* » et « *civilización* ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre ce qu'il écrit sur la fameuse université de Córdoba,

[...] *fundada nada menos que en el año 1613, y en cuyos claustros sombríos han pasado su juventud ocho generaciones de doctores en ambos Derechos, ergotistas insignes, comentadores y casuístas. Oigamos al célebre deán Funes describir la enseñanza y espíritu de esta famosa Universidad, qua ha provisto durante dos siglos de teólogos y doctores a una gran parte de la América: "El curso teológico duraba cinco años y medio...La Teología participaba de la corrupción de los estudios filosóficos. Aplicada la teoría de Aristóteles a la Teología, formaba una mezcla de profano y espiritual. Razonamientos puramente humanos, sutilezas, sofismas engañosos, cuestiones frívolas e impertinentes esto fué lo que vino a formar el gusto dominante de estas escuelas*²⁵¹.

La lecture de tels propos peut choquer le lecteur avisé, au fait de la conception proprement « *sarmientina* » de la civilisation, selon laquelle le progrès, l'épanouissement de la culture européenne sur le continent et les effets bénéfiques d'acculturation qu'elle engendre sur le peuple américain n'affectent que Buenos Aires. D'où le retournement de perspective qu'il opère aussitôt, pour mieux dénoncer, « *in fine* », l'existence à Córdoba d'une culture rétrograde, voire anachronique.

²⁵⁰ *Ibid*, p.82.

²⁵¹ *Ibid*, p.82.

Si queréis penetrar un poco más en el espíritu de libertad que daría esta instrucción, oíd al deán Funes todavía: “Esta Universidad nació y se creó exclusivamente en manos de los jesuitas, quien la establecieron en su colegio llamado Máximo, de la ciudad de Córdoba”. Muy distinguidos abogados han salido de allí, pero literatos ninguno que no haya ido a rehacer su educación en Buenos Aires y con los libros europeos.

Esta ciudad docta no ha tenido hasta hoy teatro público, no conoció la ópera, no tiene aún diarios y la imprenta es una industria que no ha podido arraigarse allí. El espíritu de Córdoba hasta 1829 es monacal y escolástico; la conversación de los estrados rueda siempre sobre las procesiones, las fiestas de los santos, sobre exámenes universitarios, profesión de monjas, recepción de las borlas del doctor.

Hasta dónde puede esto influir en el espíritu de un pueblo ocupado de estas ideas durante dos siglos, no puede decirse; pero algo debe influir, porque ya lo veis: el habitante de Córdoba tiene los ojos en torno suyo, y no ve el espacio; el horizonte está a cuatro cuadras de la plaza; sale por las tardes a pasearse, y en lugar de ir y venir por una calle de álamos, espaciosa y larga como la cañada de Santiago, que ensancha el ánimo y lo vivifica, da vueltas en torno de un lago artificial de agua sin movimiento, sin vida, en cuyo centro está un cenador de formas majestuosas, pero inmóvil y estacionario. La ciudad es un claustro encerrado entre barrancas; el paseo es un claustro con verjas de fierro; cada manzana tiene un claustro de monjas o frailes; la Universidad es un claustro en que todos llevan sotana o manteo; la legislación que se enseña, la Teología, toda la ciencia escolástica de la Edad Media, es un claustro en que se encierra y se parapeta la inteligencia contra todo lo que salga del texto y del comentario. Córdoba no sabe que existe en la tierra otra cosa que Córdoba; ha oído, es verdad, decir que Buenos Aires está por ahí; pero si lo cree, lo que no sucede siempre, pregunta: “¿Tiene Universidad? Pero será de ayer. Veamos: ¿cuántos conventos tiene? ¿Tiene paseo como éste? Entonces eso no es nada...”²³²

Sans doute Sarmiento décide-t-il d'évoquer en premier la principale ville de l'intérieur, afin de mieux faire ressortir, par effet de contraste, les caractéristiques de Buenos Aires. À peine en a-t-il fini avec Córdoba, qu'il enchaîne sur Buenos Aires sur le ton de la rupture.

Pero Buenos Aires, en medio de todos estos vaivenes, muestra la fuerza revolucionaria de que está dotada. Bolívar es todo; Venezuela es la peana de

²³² *Ibid*, p.82-83.

aquella colosal figura; Buenos Aires es una ciudad entera de revolucionarios; Belgrano, Rondeau, San Martín, Alvear y los cien generales que manden sus ejércitos son sus instrumentos, sus brazos, no su cabeza ni su cuerpo. En la República Argentina no puede decirse: el general tal liberó el país, sino la Junta, el Directorio, el Congreso, el gobierno de tal o tal época mandó al general qui hiciese tal cosa, etc. El contacto con los europeos de todas las naciones es mayor aún desde los principios que en ninguna parte del continente hispanoamericano; la desespañolización y la europeificación se efectúan en diez años de un modo radical, sólo en Buenos Aires, se entiende²³³.

Pour Sarmiento, Buenos Aires et Córdoba incarnent deux réalités antinomiques. Peut-être aurait-il pu nuancer cette idée, d'autant plus qu'il ne fonde cette distinction que sur la nature de l'influence européenne en vigueur dans l'une et l'autre des deux villes. Mais il reste que, pour lui, l'Argentine n'est pas duale pour autant; de fait: elle est une, incarnée tout entière par Buenos Aires et la civilisation « *a la porteña* ». Point de développement, chez Sarmiento, sur l'américanisme inhérent aux créoles. L'Amérique n'est évoquée que de manière vague, comme un tout duquel l'Argentine – et, partant, Buenos Aires – se détache, en s'excluant volontairement de ses voisins issus, comme elle, de l'empire espagnol.

No sé si en América se presenta un fenómeno igual a éste; es decir, dos partidos, retrógrado y revolucionario, conservador y progresista, representados altamente cada uno por una ciudad civilizada de diverso modo, alimentándose cada una de ideas extraídas de fuentes distintas: Córdoba, de la España, los Concilios, los comentadores, el Digesto; Buenos Aires, de Bentham, Rousseau, Montesquieu y la literatura francesa entera²³⁴.

Faut-il en déduire qu'il renie l'identité américaine du peuple argentin ? Il s'avère que Sarmiento associe l'américanisme du peuple argentin à la primitivité, à l'insociabilité et à l'incivilité. Bref : à ce qu'il appelle la barbarie.

²³³ *Ibid*, p.87.

²³⁴ *Ibid*, p.90.

Carlos Altamirano²³⁵, a montré l'importance prise par l'orientalisme dans *Facundo*. Dès les premières pages de l'ouvrage, il nous est effectivement donné de lire:

*Esta extensión de las llanuras imprime, por otra parte, a la vida del interior cierta tintura asiática que no deja de ser bien pronunciada. Muchas veces, al ver salir la luna tranquila y resplandeciente por entre las hierbas de la tierra, la he saludado maquinalmente con estas palabras de Volney, en su descripción de las Ruinas: La pleine lune à l'Orient s'élevait sur un fond bleuâtre aux pleines rives de l'Euphrate. Y, en efecto, hay algo en las soledades argentinas que trae a la memoria las soledades asiáticas; alguna analogía encuentra el espíritu entre la pampa y las llanuras que median entre el Tigris y el Éufrates; algún parentesco entre la tropa de carretas solitarias que cruzan nuestras soledades, para llegar al fin de una marcha de meses a Buenos Aires, y la caravana de camellos que se dirige hacia Bagdad o Esmirna. Nuestras carretas viajeras son una especie de escuadra de pequeños bajeles, cuya gente tiene costumbres, idiomas y vestidos peculiares que la distinguen de los otros habitantes, como el marino se distingue de los hombres de la tierra*²³⁶.

Les hommes qui errent dans la pampa ne sont autres que les gauchos ; aussi peut-on déceler dans le thème orientaliste, présent dans l'œuvre, des visées idéologiques précises. Comme l'indique Ana María Barrenechea, Sarmiento

*Busca paralelos con la vida de otros pueblos de llanura (tártaros, árabes, bárbaros, invasores del imperio romano) para afianzar su tesis de la influencia del suelo en las costumbres y de éstas en la historia de los pueblos, pero además dichas comparaciones lo atraen por el prestigio del color local y la lejantía que la carga de valor poético en la época romántica.*²³⁷

Après Montesquieu, Herder et Michelet, Sarmiento croit en l'influence du milieu sur la nature physique et sur l'organisation mo-

²³⁵ Carlos Altamirano, « El orientalismo y la idea del despotismo en el *Facundo* », Bolétín del Instituto de Historia Argentina y Americana « Dr. Emilio Ravignani », tercera serie, n°9, 1° semestre 1994.

²³⁶ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.14.

²³⁷ A.M. Barrenechea, « Función estética y significación histórica de las campañas pastoras en el *Facundo* », in *Textos hispanoamericanos*, Caracas, Monte Ávila Editores, 1978, p.81.

rale des hommes. Il en a acquis la conviction à partir de son expérience de la vie primitive, qu'il juge typiquement américaine, dans laquelle se complaît le « *gaucho* ». Si d'un côté le « *criollo* » - quel qu'il soit - était une sorte de réceptacle des influences européennes, on associait plus volontiers le gaucho à la race américaine²³⁸. Le traitement accordé à la figure du gaucho illustre, d'après nous, certaines des incohérences de la démarche de Sarmiento. Rappelons, en effet, que dans le chapitre II, consacré à l'originalité et aux caractères argentins, il cite le « *gaucho malo* »²³⁹, le « *baqueano* », le « *rastreador* » et le « *cantor* ». Lors de la publication de l'ouvrage, en 1845, Rosas était au pouvoir depuis dix ans.

Le propos de Sarmiento ne fait alors aucun doute : établir le lien entre la barbarie, les campagnes, le « *caudillismo* », le gaucho, Rosas et la terreur. Ce qui explique le système de comparaisons développé autour de la matrice orientaliste, de sorte que toute référence à une réalité américaine soit associée à l'Orient, celui incarné par Usbek dans *Les Lettres Persanes*. Ainsi pouvons-nous lire que le « *capataz* » qui conduit les caravanes au travers de la pampa argentine est un « *caudillo* » à l'image du « *Jefe de la caravana* »²⁴⁰ (p.30) ; les « *bordas beduinas* » rendent compte d'une « *idea exacta de las montoneras argentinas* » (p.67) ; Facundo Quiroga, quant à lui, regardait « *por entre las cejas, como el Alt-Bajá de Moïvisin* » (p.82) ; les paysages de La Rioja sont décrits comme porteurs de « *reminiscencias orientales* » (p.94) ; enfin, l'Amérique de Rosas est « *bárbara como el Asia, despótica y sanguinaria* » (p.259).

²³⁸ Il reste que gaucho est aussi créole. L'aimable plaisanterie d'en faire exclusivement des indiens métissés ou des nègres marrons ne sert qu'à la poésie prosaïque d'écrivains sans gloire et sans postérité ; le fait est que le gaucho est mélangé mais qu'il se veut et se dit créole.

²³⁹ Sans doute l'auteur ressentit-il la nécessité de qualifier le gaucho, pour feindre un attachement - visiblement mensonger - aux non-Européens.

²⁴⁰ Cette série de références ont été relevées par Carlos Altamirano à partir d'une édition de *Facundo*, différente de la nôtre : D.F. Sarmiento, *Facundo*, Buenos Aires, Ediciones Culturales Argentinas.

Il est regrettable que Domingo F. Sarmiento ne considère que marginalement et superficiellement les réalités du continent américain et leur importance dans la formation de l'identité et de la nation argentines ; or, les ignorer, c'est s'interdire de saisir le sens de la période rosiste de l'histoire argentine. Carl Von Clausewitz, contemporain de Rosas, considère que la guerre, c'est la continuation de la politique par d'autres moyens. Ainsi écrit-il :

*La guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens [...] [elle] n'est pas seulement un acte politique, mais un véritable instrument de la politique, sa poursuite par d'autres moyens*²⁴¹.

C'est parce qu'il embrasse, d'après nous, cette analyse de la guerre, que Sarmiento voit dans le rosisme, l'expression politique d'un pouvoir despotique, engendré par la barbarie d'une partie du peuple argentin. Or, il arrive que Rosas fut porté au pouvoir par la population de Buenos Aires, parce qu'elle voyait en lui le seul homme capable de stabiliser la situation du pays : il ne devait pas mener de guerre, mais y mettre fin ainsi qu'au désordre, à l'incertitude. L'ordre faisant défaut à la population, il s'agissait de le restaurer. Rosas ne confisqua pas le pouvoir, mais il s'imposa aux pouvoirs car, comme l'écrit Rodolfo Ghioldi :

Era Rosas [...] el 'hombre del Orden' por antonomasia. El Orden: esa es su más alta majestad. El título que emplea desde el gobierno no es accidente: 'restaurador de las leyes'. El lema en su estancia es: 'no alborotadores, ni cuzcos, ni doctores'. Castigaba en ella inexorablemente cualquier delito contra la propiedad. En su proclama a los milicianos de 1822, los previene Rosas contra los 'innovadores, tumultuarios y enemigos de la autoridad. ¡Odio eterno a los tumultos! ¡Amor al orden! ¡Obediencia a las autoridades constituidas!'. En las estancias, exigíase la omnipotencia del Orden: el gaucho nómada pasaba a ser peón asalariado. Y por eso mismo exigíase sumisión al Orden en todo el país, pues sólo el Orden podía acorazar a la clase dominante contra los excesos y peligros de una probable revuelta campesina [...]. El Orden debía permitir a la

²⁴¹ Carl Von Clausewitz, *Vom Kriege*, livre I, chap. 1, § XXIV, in *Hinterlassene Werke*, Bd 1-2-3, Berlin, 1832 ; trad. française : *De la guerre*, Paris, Éd. de Minuit, 1955.

*clase de los hacendados resolver en su favor las violentas contradicciones despertadas con la revolución, aniquilando la posibilidad de revueltas campesinas.*²⁴²

Le retour de Rosas au pouvoir répond à un souci d'ordre et à une nécessité historique. La dislocation de l'empire espagnol en Amérique du Sud, et la fin du premier gouvernement de Rosas avaient provoqué un effet similaire : elles avaient plongé la population dans une nouvelle forme de guerre, celle de tous contre tous pour reprendre la terminologie de Thomas Hobbes. Rosas intervint à un moment où :

*[...] los hombres viven sin un poder común que mantenga a todos ellos bajo el temor, se encuentran en aquella condición llamada guerra; y qué guerra, ya que es de cada hombre contra cada hombre*²⁴³. *La afirmación de los derechos individuales se convirtió en anarquía, interrumpida solamente durante breves intervalos de gobierno efectivo, y la anarquía alcanzó un punto en el que ningún hombre ni su propiedad se encontraban a salvo de los ataques enemigos. La única forma de defenderse a sí mismos de los daños provocados por otros y de la invasión de extraños fue ceder sus derechos de gobierno y conferir todo el poder a un solo hombre. Porque mediante esta autoridad, otorgada por cada individuo particular en el Commonwealth, es tanta la fuerza y el poder conferidos y de que dispone que, por el terror que ello produce, es capaz de controlar las voluntades de todos ellos, de lograr la paz interior y la mutua ayuda contra los enemigos exteriores*²⁴⁴.

Plutôt qu'un ferment de la guerre, la politique en est la continuation. Le retour de Rosas au pouvoir doit être compris dans cette perspective. Aussi les rapports de pouvoir résultent-ils de rapports de force dont la nature tient à un moment historique précis, déterminé dans la guerre et par la guerre. La nation argentine s'est structurée en

²⁴² Rodolfo Ghioldi, "Juan Manuel de Rosas", Soviet. Organe du Comité Central du Parti Communiste Argentin, an II, n°10, octobre 1934, p.21.

²⁴³ Thomas Hobbes, Leviathan, or the Matter, Form and Power of a Common-Wealth, Ecclesiasticall and Civill, London, 1651 (trad. fr. : Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile, Paris, Sirey, 1971).

²⁴⁴ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Hyspamérica, 1986, p.15.

fonction de cette « guerre silencieuse²⁴⁵ » (Michel Foucault), ayant rendu le pouvoir à Rosas le 13 avril 1835. L'institution d'un tel pouvoir souverain implique une redéfinition des rapports de sujétion liant les sujets entre eux et les liant au souverain qu'ils se sont donnés. En l'occurrence, il faut préciser comment Rosas conçut d'exercer ce pouvoir, dans quelle mesure il en fit bon usage, et jusqu'à quel point il a exercé légitimement le monopole de la violence physique. Dans son cours du 14 janvier 1976, au Collège de France, Michel Foucault se propose de :

[...] court-circuiter ou d'éviter ce problème, central pour le droit, de la souveraineté et de l'obéissance des individus soumis à cette souveraineté, et de faire apparaître, à la place de la souveraineté et de l'obéissance, le problème de la domination et de l'assujettissement²⁴⁶.

Ce qui est fascinant dans la période historique que nous nous sommes proposés d'étudier, c'est que l'inverse s'est produit : il fallut attendre que les bases d'une société réglée par le binôme domination/assujettissement fussent posées pour que le couple souveraineté/obéissance pût lui succéder. « *In fine* », plutôt que de nous interroger sur les conditions du retour de Rosas au pouvoir, nous voulons préciser comment progressivement, matériellement, les Argentins se sont constitués comme sujets, à partir de la multiplicité des corps, des forces, des structures de production, des influences et des pensées à l'œuvre dans le pays : comment à partir d'individualités polymorphes put se former, en Argentine, une communauté de volonté qui aurait pour âme la souveraineté.

Ce processus doit sa réalisation à la mise en place, par Rosas, de techniques et de tactiques d'assujettissement systématiques, dont l'objet était la création d'une société fidèle à ce que l'être argentin –

²⁴⁵ Sur ce point, nous renvoyons également à Thomas Hobbes, *De cive*, Paris, Garnier Flammarion, 1982, section première, chap.I., « De l'état des hommes hors de la société civile », XIV, « Que la guerre est contraire à la conservation des hommes », p.99.

²⁴⁶ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p. 24-25.

fédéral – se devait d’être et sa fin : la reconnaissance d’une nouvelle forme de souveraineté, acquise par le corps social²⁴⁷ argentin, au travers de laquelle pût s’exprimer une nationalité *argentine*. Carlos Ibarguren, historien argentin du mouvement dit « révisionniste », décèle dans le régime rosiste l’expression de ce qu’il nomme « tyrannie transcendante », qui se distingue, d’après lui, de la tyrannie conventionnelle²⁴⁸, du fait qu’elle :

*Se prolonga dejando en pos de sí resultados fundamentales [...]. Esta última es el resultado de un estado firme y duradero que no está representado por solamente por la persona del dictador, o por una reunión fortuita de circunstancias, sino que es la expresión del medio social y de las arraigadas fuerzas que en él predominan. El tirano [...] es el resultante de un ambiente y de un momento en la vida de los pueblos*²⁴⁹.

Le régime rosiste assura la transition du « *criollismo* » à l’ « *argentínismo* », par l’exercice de la violence, non pas dans le déni de l’identité américaine, mais dans l’assomption de cette empreinte indélébile. Comme le fait remarquer Paul Verdevoye²⁵⁰, Jorge Luis Borges avait cherché à signifier cela en distinguant les termes « *criollez* » et « *criollismo* », celle-là étant l’expression localiste d’identités insituables et vagues, celle-ci se référant à la substance, au substrat même de l’être argentin.

Le rosisme se confond avec l’ordre, la discipline et la violence, incarnés dans la personne de Juan Manuel de Rosas. Le fait qu’il *incarne* ces trois techniques d’assujettissement revêt une extrême impor-

²⁴⁷ Cf. le célèbre frontispice de l’édition de A. Crooke de *Léviathan*, reprise par notre édition de l’ouvrage de Hobbes, dans lequel il nous est donné de voir un corps constitué par les sujets, tandis que la tête représente le souverain qui, d’une main, tient la crosse et, de l’autre, l’épée.

²⁴⁸ Il définit celle-ci comme : « *el violento avasallamiento de un pueblo a la voluntad omnímoda de un hombre, de un grupo o de una clase social. No es el predominio natural o la influencia decisiva que una persona, o una colectividad, pueden ejercer sobre el resto del país, sino la su-byugación que trae consigo, como toda esclavitud, el envilecimiento* ».

²⁴⁹ Carlos Ibarguren, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930, cap. XVII- « El tirano », p. 319.

²⁵⁰ Paul Verdevoye, *Identidad y literatura en los países hispanoamericanos*, « Ernesto Sábato y lo argentino », Ediciones Solar, Buenos Aires, 1984.

tance, en ce sens où la confusion entre un état politique et une situation historique est le fondement même de la théorie – que nous partageons - développée par Carlos Ibarguren, sur la nécessité de la tyrannie rosiste. Il est un passage qui définit, d'après nous, explicitement ce lien qui pose l'essence du régime :

Juan Manuel de Rosas se proclamaba así, en tirano ungido por Dios. Él no había usurpado el gobierno a la voluntad popular, ni arrebatado el mando por un golpe de audacia o por un motin de cuartel. No se imponía por sorpresa violenta, ni había engañado a sus conciudadanos con promesas liberales. Aceptaba la primera magistratura, investido por el pueblo con la suma del poder para usarlo sin limitaciones, a fin de dominar la anarquía política y social, restaurar el orden y defender la religión [...]. Las campañas triunfaron sobre la ciudad, los caudillos federales, conductores de las masas autóctonas, bárbaras y militarizadas, desplazaron en el predominio político al selecto grupo de los unitarios europeizados. Rosas interpretó y dirigió, como jefe supremo, este gran movimiento; por eso su tiranía fue trascendental y durante su larga duración en la que se mantuvo firmemente la unidad nacional y su independencia, pudieron madurar los elementos que forjaron la organización constitucional, después de su caída. La tiranía de Rosas tuvo rasgos típicos: el endiosamiento del dictador y la uniformidad que éste impuso a su pueblo [...]. La sociedad, así modelada por la tiranía, ofreció el aspecto uniforme de un inmenso rodeo humano, bien amansado, del mismo pelo y de la misma marca. Para todos un color único, idéntica divisa, librea semejante, exacta manera de llevar bigote, iguales formas repetidas con incansable tenacidad. El mismo sello impreso en los cuerpos doblegados y en las almas sumisas²⁵¹.

La première phase du gouvernement rosiste fut caractérisée par l'immixtion du fédéralisme, dans toutes les sphères de la vie sociale : aspect physique, commerce entre honnêtes gens, etc. Partant de l'attachement – forcé – à une idéologie, Rosas institua un ordre officiel. Et l'uniformisation de la population « *porteña* » passa d'abord par l'uniforme²⁵². Il apparaît, en effet, que dès 1832, Rosas mit tout en œuvre pour qu'une tenue fédérale unique fût imposée à tous. Un dé-

²⁵¹ Carlos Ibarguren, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Librería La Facultad, 1930, p. 315, 319 et 322.

²⁵² L'explication de ceci étant que le pouvoir de Rosas avait trouvé sa source et son plus solide soutien dans les rangs des milices, composées pour l'essentiel de gauchos et d'indigènes.

cret du 3 février 1832 précise, par exemple, que l'insigne rouge, symbole du fédéralisme devait être portée « *visiblemente en el lado izquierdo sobre el pecho* ».

Elle devait, en outre, faire apparaître la devise : « *Federación o muerte* ». L'usage de cette symbolique à des fins politiques transparaissait aussi dans l'obligation faite à toute autorité, civile, militaire ou religieuses liées par son salaire aux fonds publics, de l'arborer – fièrement, de préférence – de sorte que bientôt il fut convenu que toute la population devait adopter ce même usage. Bien entendu, les plus distingués des courtisans du régime mirent à profit leur imagination pour se démarquer des masses, notamment, par le port d'un chapeau orné aux couleurs fédérales. Le temps passant, de nouveaux réflexes, des automatismes artificiels prirent place, qui amenèrent, par exemple, les gens à faire glisser, quasi instinctivement, dans leurs conversations le slogan : « *¡Mueran los salvajes unitarios!* ». Aussi fut-il jugé que l'omniprésence de ces marques d'adhésion dans les manifestations de la vie sociale était un gage de soutien au régime et leur absence, un outrage et une preuve de trahison.

L'obsession de Rosas pour tous les signes introduits pour glorifier le régime et, à travers lui, sa personne, nous amène à nous demander si on peut y voir l'expression d'un manque de confiance, d'une forme de fragilité dont il faut occulter au mieux toutes les manifestations. Rosas vivait constamment dans la crainte d'être victime d'un attentat, ce pourquoi il prenait des mesures de sécurité parfois impressionnantes.

El dictador no es zonzó: conoce lo que lo aborrece el pueblo, lo teme y está siempre echando una mirada a él para robarlo y ultrajarlo, y otra a la retirada. Tiene todo el día y toda la noche el caballo ensillado a la puerta de su despacho; no exagero, hay un hombre indio que no se ocupa sino de en estarlo mirando junto a él... Rosas desde que se levanta hasta que se acuesta, anda con espuelas, chicote en la mano, sombrero y poncho, listo siempre para montar. Se me repre-

*sentaba un hombre que está asesinando a otro para robarlo, que a cada instante dará vuelta al menor ruido...*²⁵³

Cela permettrait peut-être d'expliquer la prégnance de l'usage de la terreur ou la manipulation de la peur qu'elle entretenait. Lynch rapporte un fait qui corrobore, nous semble-t-il, notre intuition. Ayant eu l'inadvertance de ne pas inscrire le slogan fédéral dans un décret qu'il avait signé, un hiérarque du régime n'hésita pas à s'humilier devant Rosas pour ne pas tomber en disgrâce. Ainsi peut-on lire :

*Me hallo agoviado con un profundo pesador, al saber que tenido la enormísima desgracia de haber disgustado a V.E. Protesto ante V.E. por lo mas sagrado, que solo por un descuido puramente involuntario puedo haber dejado de escribir la palabra salvaje unitario...¿Sería creible que contradiciendo mi modo de discurrir, me hubiera decidido a dejar de escribir la palabra salvaje unitario, cuando a la exactitud de su aplicación, se agrega mi convencimiento íntimo de la justicia de ella?*²⁵⁴

Au cours d'un entretien, en 1847, avec un citoyen britannique, Rosas expose ses motifs pour imposer l'usage des expressions « ¡Viva la Confederación ! » et « ¡Mueran los salvajes unitarios ! » à l'ensemble de la population au cours d'un entretien, en 1847, avec le citoyen britannique William MacCann qui note :

*Me explicó que lo había adoptado contra la opinión de hombres de gran reputación, pero que en circunstancias de gran excitación popular había constituido un medio para salvar muchas vidas; era un lema de hermandad, explicaba a la vez que lo ilustraba dándome un enérgico abrazo. La palabra muerte sólo quería significar la expresión del deseo de que los unitarios, como partido político opositor al gobierno, fueran destruidos. Era cierto que se había ejecutado a muchos unitarios, pero sólo porque veinte gotas de sangre vertida en el momento oportuno podían salvar el derramamiento de veinte mil*²⁵⁵.

²⁵³ Lettre de Lafuente a Frías, avril 1839, in G.F. Rodríguez, *Contribución histórica y documental*, Buenos Aires, 1929-30, tome II, p.458.

²⁵⁴ Casto Cáceres à Rosas, 9 octobre 1840, Leguizamón, 32-4

²⁵⁵ William MacCann, *Two Thousand Miles' Ride*, tome II, p.3

Cette manipulation, ce contrôle politique du corps social sont l'expression d'un bio-pouvoir, s'exerçant à travers la création mécanique d'un personnage conçu selon les nécessités du régime qui, étant fédéral, entreprit de créer un être et une manière d'être fédéraux. Ainsi en vint-on à définir une physionomie propre à cette identité. Moustaches bien taillées et rouflaquettes proéminentes étaient deux des *attributs* des militaires fédéraux. Nous disons bien des attributs, car il s'agissait d'imposer à autrui un mode d'existence. Aussi pouvait-on se faire arrêter pour le port d'une moustache non conforme avec le modèle établi. Portes et façades des maisons furent peintes en rouge, les intérieurs soigneusement décorés avec cette même couleur, que le voyageur Xavier Marmier rapporte en ces termes :

A fines del pasado abril, sintió deseos de poner como nueva a su capital. Muchos soberanos constitucionales o absolutos pueden experimentar ese mismo deseo sin que les sea posible realizarlo. Para Rosas no existe ningún obstáculo. Las casas de Buenos Aires como ya lo he dicho, encierran varios patios, y la casa, que por lo general abarca un vasto espacio, es ocupada por una sola familia. Estas casas tienen gran número de habitaciones y cada una de ellas hasta doscientos pies de ancho, por cada lado. Cualquier enjalbegador se hace pagar muy caro, por lo menos diez francos diarios. ¡Qué importa! Se ha dado orden a todos los propietarios, de hacer revocar y blanquear a la cal la fachada de sus casas, debiendo naturalmente pintar con una banda roja la base de la pared. Todo debía encontrarse terminado para el 25 de mayo, aniversario de la revolución del Río de la Plata, es decir, en el espacio de un mes²⁵⁶.

Cette uniformisation relève de méthodes que l'on pourrait qualifier de despotiques, ou presque, comme le suggère John Lynch qui dénonce, dans ce symbolisme fédéral :

Una forma de presión [...] [que] reemplazaba a las pruebas ortodoxas, a los chequeos de seguridad, a los juramentos de lealtad. La uniformidad federal era una medida de coerción casi totalitaria²⁵⁷, mediante la cual las personas que-

²⁵⁶ Xavier Marmier, *Buenos Aires y Montevideo en 1850*, Buenos Aires, El Ateneo, 1948, p.33. Nous vous renvoyons à ce récit de voyage pour une description plus détaillée de cette contagion symbolique.

²⁵⁷ Sans doute force-t-il quelque peu le trait en usant d'un terme renvoyant à une réalité propre au XX^e siècle : le totalitarisme qui, comme l'indique François Brousse dans l'article qu'il lui consacre dans l'*Encyclopædia Universalis*, fut em-

*daban obligadas a abandonar el papel pasivo o apolítico y a adoptar un compromiso específico, a mostrar sus verdaderas inclinaciones. Estaba impuesto por la fuerza y fácilmente podía convertirse en instrumento de terror*²⁵⁸.

La mainmise du pouvoir sur la société était d'autant plus effective qu'il existait de multiples organes entièrement dévoués au régime, le premier d'entre eux étant les organes de presse, plus proches de la propagande que de l'information qui, à Buenos Aires, étaient au nombre de cinq. En outre, il faut noter que dès son arrivée au pouvoir, Juan Manuel de Rosas s'employa à taire l'opposition en lui ôtant son droit de parole ; quoique le coût de ce monopole de la parole politique fût élevé, le gouvernement provincial décida de soutenir financièrement la presse officielle, et Rosas, en personne, de la censurer.

Pour s'assurer un contrôle sans faille sur ce rouage du régime, le gouvernement décida de faire venir des journalistes étrangers qui, tels Pedro de Angelis, Nicolás Mariño, Luis Pérez vinrent s'associer aux argentins comme Manuel de Yrigoyen ou Lucio V. Mansilla. Sans doute Pedro de Angelis se détache-t-il du groupe par le regard érudit, fin et « bien intentionné » qu'il porta sur la Buenos Aires de l'époque. La vie de ce Napolitain, à la réputation libérale, est intéressante parce qu'il quitta Paris pour la ville-port non pas à la demande de Rosas mais de Rivadavia. Or, le « *caudillo porteño* » le chargea de ses services d'information et de propagande, lesquels reposaient notamment sur *La Gaceta Mercantil*, *El Lucero* (1829-33), auxquels s'ajoutait *El Archivo Americano*²⁵⁹, *Espíritu de la Prensa del Mundo*. *La Gaceta Mercantil* était le plus important d'entre eux : ne se limitant pas aux informations commerciales, il devint rapidement le porte-parole du régime,

ployé dès la fin des années trente pour désigner les régimes et mouvements autoritaires nés au cours des années 1920. Il fallut attendre 1940 pour que Sigmund Neumann, dans son ouvrage *Permanent Revolution*, conceptualise la notion de totalitarisme.

²⁵⁸ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p. 174. Ses analyses et surtout ses références historiographiques sont restées particulièrement présentes à notre esprit dans les pages qui suivent.

²⁵⁹ Ce journal avait pour mission expresse de défendre les intérêts et de justifier la nature du régime rosiste auprès des populations européennes et américaines.

par la diffusion des messages, des commentaires et de la propagande officiels.

*Desde entonces [el bloqueo francés] la Gaceta cultiva, ensancha, agita y desenvuelve en el ánimo de sus lectores el odio a los europeos, el desprecio a los europeos que quieren conquistarnos. A los franceses los llaman titiriteros tíñosos; a Luis Felipe, guarda chanchos unitarios, y a la política europea, bárbara, asquerosa, brutal, sanguinaria, cruel, inhumana*²⁶⁰.

Tout autant rouage du pouvoir que relais d'une idéologie, *La Gaceta* apparaissait à Southern comme un instrument de propagande également au service des opinions personnelles de Rosas, de l'idéologie officielle, de son « américanisme » ainsi que de ses efforts pour inculquer un sens fort de l'indépendance et, par là, créer un sentiment national, vecteur efficace de cohésion sociale :

*Es evidente que lamenta la ausencia en esta gente de un espíritu de independencia nacional: muchos de los documentos y discursos de la Gaceta son expresamente escritos y publicados con el propósito de excitar ese sentimiento – poderoso instrumento en manos de un gobernante eficiente –. Las autoridades de los distritos leen a los civiles y el comandante militar a las personas relacionadas con el ejército. La Gaceta es, en realidad, parte de un simulacrum de gobierno, que se mantiene con una perfección de la que sólo es capaz un hombre de la fuerza de carácter y de la naturaleza inflexible e incansable del general Rosas*²⁶¹.

Tout était fait pour que l'information pénètre dans l'ensemble des sphères sociales. De fait, le groupe des « locos de Rosas » prêchait, pour ainsi dire, la parole de leur idole. Ses membres, après avoir appris par cœur vers, discours et documents fédéraux, les récitaient au cours d'actes comiques, de représentations théâtrales et autres manifestations populaires. Par là, le « *caudillo* » s'inscrivait dans la tradition romaine, par la politique du « *Panem et circenses* » – le pain et les jeux – dont Étienne de La Boétie dénonçait déjà les « mérites » :

²⁶⁰ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p. 197.

²⁶¹ Southern à Palmerston, n°55, 16 juillet 1848, PRO, FO 6/144.

Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun qui, pour la friandise du ver, s'accroche plus tôt dans le haim que tous les peuples s'allèchent vite à la servitude. [...] Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres telles drogueries, c'étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie²⁶².

Cette tactique porta ses fruits en créant, par un effet mithridatisant, une nouvelle accoutumance. La bonne.

Il apparaît que Rosas s'employa à instituer un ordre nouveau, radicalement différent du désordre né de l'indépendance et que ses prédécesseurs avaient perpétué ; cet ordre se voulait le garant et le reflet fidèle de sa conception de l'Argentine, de ce qu'elle signifiait, de ce qu'elle se devait *représenter*. Voulant faire des Argentins, il fallait poser l'*argentinité*. Dans la pensée du gouverneur de Buenos Aires, le destin de l'Argentine se confondait avec l'histoire du continent sud-américain et, partant, nécessairement avec ses racines culturelles, le lien identitaire singulier qui unissait tous les peuples du continent : leur conscience d'être américains. Il restait à agir en conséquence, à se poser en gardien de cette identité et de cette culture qui, s'autosuffisant, pouvait être imperméable à tout ce qui lui était étranger. L'attitude de Rosas face au blocus français, sa réaction aux événements de l'année 1839, sont un précieux témoignage du souci constant du régime d'affirmer l'américanisme de son chef, ainsi que des bénéfices qu'une telle position lui procura.

Comment Rosas parvint-il imposer un tel environnement, à « somatiser »²⁶³ de telles pratiques, et pourquoi le fit-il ? Cela répond à la volonté de faire corps avec le peuple, de se fondre avec lui, en imposant une double reconnaissance, des hommes entre eux et de ces derniers avec la tête de ce corps. Pierre Bourdieu exprime à sa manière notre idée, en écrivant :

²⁶² Étienne de La Boétie, *Discours de la Servitude volontaire*, Paris, Garnier-Flammarion, 1983, p. 155-56.

²⁶³ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

*Le principe de cohésion ordinaire qu'est l'esprit de corps trouve sa limite avec les dressages disciplinaires qu'imposent les régimes despotiques, à travers les exercices et les rituels formalistes²⁶⁴ ou le port d'une tenue destinée à symboliser le corps (social) comme unité et différence, mais aussi à tenir le corps en lui imposant une certaine tenue (par exemple la soutane, rappel permanent de la condition d'ecclésiastique), ou encore à travers les grandes démonstrations de masses telles que spectacles gymnastiques ou défilés militaires. Ces stratégies de manipulation visent à façonner les corps de manière à faire de chacun d'eux une incorporation du groupe (*corpus corporatum in corpore corporato*, comme disaient les canonistes) et à instituer entre le groupe et le corps de chacun de ses membres une relation de "possession", quasi magique, un rapport de "complaisance somatique", sujétion par la suggestion qui tient les corps et les fait fonctionner comme une sorte d'automate collectif²⁶⁵.*

Nous croyons que cela tient au fait qu'il substitua à la notion rousseauiste de pacte social, chère aux unitaires, l'idée d'une nécessaire subordination, introduite par la conformation à de nouveaux modes d'agir, l'imposition de comportements uniformes. Nous avons montré, dans la première partie de notre étude, comment le pouvoir de Rosas s'est progressivement étendu par-delà les frontières de la province de Buenos Aires, du fait de son attitude face au blocus français, lequel occupe une place centrale dans le processus de formation historique et politique de la nationalité argentine, en ce sens qu'il fut à l'origine d'une radicalisation notable du régime, conçue comme réponse aux événements survenus en 1839. Ce fut un temps de ruptures, sanctionné par une politique *systématique* d'uniformisation des masses.

Cette radicalisation passa par l'activation de tous les rouages du régime, par la mise en marche de la mécanique rosiste. Faisant partie des ressorts de ce système de pouvoir, l'Église pratiqua au sein de la population le culte du « *caudillo* ». À cet effet, une authentique liturgie politique fut mise en place qui consacrait la figure de Rosas, honorée au cours des processions et glorifiée durant les messes par son

²⁶⁴ C'est nous qui soulignons.

²⁶⁵ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p.173.

assimilation au crucifix et images saintes. Développant l'ampleur de cette déification, Lynch écrit :

En la Catedral, el obispo en persona oficiaba a veces esas ceremonias; celebraban Misa con el retrato de Rosas y el Santo Misal uno junto a otro, mientras uno de los sacerdotes de la catedral predicaba simultáneamente lo sagrado y lo profano en un resonante sermón, haciendo oportunas alusiones a las virtudes cívicas del gobernador y a las justificaciones de la causa federal.

*No se perdía ocasión para identificar al federalismo con la religión*²⁶⁶.

Gagnée par le prosélytisme, la hiérarchie ecclésiastique s'employa à affirmer ostensiblement son zèle pour Rosas et son régime qui, en retour, condamnaient francs-maçons, hérétiques et autres impies. Constituée en milice spirituelle du « *caudillo* », l'Église encensait volontiers la politique du régime, tel le Père Gaeta:

*Feligreses míos, si hay entre nosotros algún asqueroso salvaje unitario, que reviente*²⁶⁷.

Bien que fervent catholique, Rosas avait une conception utilitariste de la religion. Certes, il avait autorisé les jésuites à regagner l'Argentine, en 1836 – contre la politique anti-cléricale de Bernardino Rivadavia – mais parce qu'il appréciait leur attachement à l'ordre. Aussitôt son espoir déçu, il les expulsa de Buenos Aires en mars 1843 et fit en sorte qu'un sort semblable fût réservé à tous les jésuites se trouvant sur le territoire argentin.

L'uniformisation du corps social reposait sur deux processus hétéronomes : l'esprit conditionné par les organes de propagande et l'Église et les corps brutalisés par les mauvais soins des militaires et de la police. La violence intrinsèque²⁶⁸ à ce régime ne fait pas de

²⁶⁶ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p. 177.

²⁶⁷ Cité par John Lyon, *Ibid.*

²⁶⁸ Pour une étude précise des liens intrinsèques qui lient violence et rosisme, cf. Néstor Luis Montezanti, « Rosas y el terror », conférence prononcée à l'Instituto Nacional Juan Manuel de Rosas, disponible sur le site www.jmderosas.com.ar

doute ; néanmoins, Rosas affirmait n'en user qu'avec modération, selon les nécessités du moment.

*He cuidado de no hacer otro uso que el muy preciso con relación al orden y la tranquilidad general del país*²⁶⁹.

Encore faut-il comprendre son importance dans la naissance d'un corps politique argentin, voir dans quelle mesure la peur et la violence ont structuré la nation argentine. Se contenter de qualifier Rosas de despote peut revenir à se condamner à l'incompréhension de l'identité argentine ; ce serait par ailleurs s'inscrire en faux eu égard aux grandes tendances historiques de ce pays, et « *in fine* » faire preuve d'une grande partialité historique.

*Ce qui distingue un État despotique d'un État légitime, ce n'est donc pas l'absence ou pas de la peur, mais l'incertitude ou la certitude quant à son objet et à ses limites, selon la distinction bien connue établie par Franz Neumann*²⁷⁰ *entre Angst névrotique et Realangst.*²⁷¹

Peut-on imaginer que la fin du régime de Rosas - dont on ne pouvait dénoncer la légitimité, qu'en désavouant, en fin de compte, le peuple lui-même - fût floue, incertaine, insaisissable, illusoire ? Non, comme el témoigne la grande cohérence dont il fit preuve tout au long du blocus français de 1838-40, sa pugnacité et son succès.

La brutalisation des corps, qui échet à la police et aux militaires, eut un rôle décisif dans l'organisation du corps social. Sans doute la militarisation du régime est-elle la conséquence naturelle du contact - maintenu par Rosas - tout autant prolongé que privilégié avec les milices « *gauchas* » d'une part et les troupes provinciales d'autre part. Sans doute est-ce la raison de la transposition, à d'autres

²⁶⁹ Lettre de Rosas à López, 23 janvier 1836, *Correspondencia entre Rosas, Quiroga y López*, éd. E.M. Barba, Buenos Aires, 1958, p.310.

²⁷⁰ Neumann établit cette distinction dans *The Democratic and the Authoritarian State*, New York, 1957, plus particulièrement au chap. 5, I.

²⁷¹ Roberto Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000, p.41.

échelles, de l'organisation de ses propriétés : à la ville et à la province de Buenos Aires, dans un premier temps, puis, embrassant le renforcement politique du régime à partir du début des années 1840, aux autres provinces argentines. Rosas avait compris l'intérêt de disposer d'une armée personnelle, d'où ses efforts incessants pour institutionnaliser ses milices, dont on pouvait croire, au début, qu'elles étaient composées de mercenaires.

Il n'est pas certain que Rosas ait lu *Le Prince*. Pourtant, nous sommes frappés de voir à quel point son rapport aux milices répond à la logique mise en évidence par Machiavel, qui dénonce le recours aux mercenaires, y voyant une menace imminente pour le prince.

*Je dis donc que les armes avec lesquelles un prince défend son État, ou lui sont propres, ou sont mercenaires, ou auxiliaires, ou mixtes. Les mercenaires et auxiliaires sont dangereuses: et qui tient son État fondé sur les troupes mercenaires, n'aura jamais stabilité ni sécurité; car elles sont sans unité, ambitieuses, indisciplinées, infidèles; vaillantes avec les amis; avec les ennemis, lâches; point de crainte de Dieu, point de foi avec les hommes; et l'on ne diffère la défaite qu'autant que l'on diffère l'assaut; dans la paix, on est dépouillé par eux, dans la guerre par les ennemis*²⁷²

La discipline et la vie de Rosas se confondent, se complètent, s'entremêlent : il était craint mais respecté ; vilipendé mais glorifié. L'unification de la population passait par la discipline et l'ordre, de là le double rôle des soldats : protéger en surveillant²⁷³, défendre en contrôlant. La hiérarchie des terres fut ainsi reproduite au sein des milices : les rapports de force verticaux respectaient la relation « *patrón-cliente* ». Dans cette perspective, dans ce système de sujétion et de domination, Rosas était l'Œil, le cœur du *panopticon*²⁷⁴.

²⁷² Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Paris, Garnier-Flammarion, 1990, chap. XII, p.117-18.

²⁷³ Sur les bénéfices que l'on peut tirer de la discipline, nous renvoyons aux lumineux ouvrage de Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

²⁷⁴ Nous reprenons ici le titre de l'ouvrage central de Jeremy Bentham, *Panopticon*, paru en 1791.

Tout à la fois campement militaire, prison politique et quartier général de l'Armée, le campement de Santo Lugares était l'expression du pouvoir, de l'autorité et de la violence du régime. À l'image de la résidence de Palermo, il ne se trouvait pas à Buenos Aires à proprement parler, mais à ses marges, au contact de la « *campaña* » et de ses terres, sur lesquelles l'ascendant de Rosas était total. Assez proche de la ville et de ses centres politiques et économiques, mais suffisamment éloigné pour des raisons de sécurité. On trouvait dans ce point névralgique, à quinze kilomètres à l'ouest de Buenos Aires, érigé par Rosas à la fin des années 1830, cinq mille hommes, répartis en trois divisions : infanterie, cavalerie, artillerie. Les installations étaient des plus simples et la vie, misérable, comme le rapporte Xavier Marmier :

*El soldado vive una vida casi tan miserable como su vecino el indio. El Estado le da un uniforme por año, es decir una blusa, chiripá y calzoncillo de tela. En cuanto a la camisa y el calzado, no se les proporciona. También les acuerda el Estado una ración de carne por la mañana y veinte pesos por mes (unos seis francos y medio). Tampoco se les da leña ni pan. El soldado se construye un rancho, con barro y algunas ramas de árboles. Sin cumplir las prescripciones de la Iglesia, lleva consigo una mujer complaciente que comparte su pobreza y a su vez gana algunos pesos ocupándose de lavar y arreglar la ropa blanca de los jefes de la legión.*²⁷⁵

L'armée régulière y côtoyait les milices, de sorte que les ambitions des uns et des autres fussent réciproquement annulées.

Les milices avaient initialement permis à Rosas, dans la forme que leur avait imprimée la « *ley de Milicia* » du 17 décembre 1823, de maintenir l'ordre, de juguler toute résistance et renforcer les assises du régime dans les campagnes. Elles avaient pour mission de « compléter » l'armée régulière et il y avait en leur sein un corps d'élite responsable de la sécurité du « *caudillo* » : la « *Guardia de Honor del Restaurador* », formée par d'insignes propriétaires terriens. En sus de ces

²⁷⁵ Xavier Marmier, *Buenos Aires y Montevideo en 1850*, Buenos Aires, El Ateneo, 1948, p.18-19.

milices rurales, Rosas pouvait compter sur des milices urbaines, constituées d'artisans, petits propriétaires et autres représentants des classes populaires. Plus que sur leur force – somme toute limitée –, le pouvoir de ces milices reposait sur leur capacité à susciter la peur, à créer un climat d'insécurité, par une surveillance de tous les instants.

L'armée régulière, quant à elle, présentait deux composantes principales : d'une part, des officiers et sous-officiers professionnels, qui soutenaient le gouverneur Juan Manuel de Rosas comme ses prédécesseurs ; d'autre part, les conscrits. Étant donné que les propriétaires terriens étaient quelque peu rétifs à mettre à disposition leurs miliciens – qui, entre autre, étaient leur main d'œuvre –, Rosas fut contraint d'instituer des levées effectuées par des patrouilles militaires. La cavalerie, quant à elle, s'intéressait tout particulièrement au gaucho qui, en raison de ses aptitudes naturelles, et de la mémoire qu'en avait gardé Rosas lors de la Campagne du Désert et des guerres civiles, était considéré comme le « *típico argentino* »²⁷⁶. Woodbine Parish décrit cela en ces termes :

*La facilidad con que puede convertirse a los gauchos montados de este país en soldados de caballería los hace particularmente pasibles de dichas requisiciones. En la ciudad, las ocupaciones y costumbres de las clases bajas no los hacen aptos para el servicio militar en el mismo grado; además, en la capital, hay autoridades locales y opinión pública a las cuales apelar en casos de apuros, lo que da mayor seguridad a la propiedad y a la vida*²⁷⁷.

La systématisation des levées contribua à fondre les populations qui, noires, métisses, blanches ou indiennes furent amenées à se côtoyer dans les rangs de l'armée.

Pendant toute la période, jamais le gouvernement ne décida d'imposer des restrictions budgétaires à l'Armée, ce qui témoigne de

²⁷⁶ Selon les termes employés par Domingo F. Sarmiento dans *Facundo*.

²⁷⁷ Woodbine Parish, Buenos Ayres : and the Provinces of the Rio de la Plata : from their discovery and conquest by the Spaniards to the establishment of their political independence, with some account of their present state, trade, debt, etc, Londres, 1852, p.120.

l'importance qu'il lui attachait. Alors que le blocus de 1838-40 diminuait sensiblement les revenus douaniers de la province, Rosas n'hésita pas à revoir à la hausse les sommes allouées au maintien de ses troupes, financées par des transferts²⁷⁸ provenant des budgets réservés, entre autres, à l'éducation et à la santé. Mandeville envoya un courrier au Foreign Office pour faire état de la situation dans laquelle se démenait Rosas :

Se han suspendido algunas de las instituciones públicas, entre las últimas, las escuelas públicas y el hospital de niños. Se ha hecho un llamado a suscripción pública para mantener los hospitales de hombres y de mujeres, que deberán cerrarse si la suma recaudada no alcanza para cubrir sus gastos. Todos los departamentos, civiles y militares, están atrasados en los pagos, excepto los contratistas de abastecimientos para el ejército y el ministro destacado en Brasil por este gobierno, que ha recibido tres meses de sueldo²⁷⁹.

Il nous semblait important de mettre en évidence ces quelques éléments sur les bases du régime²⁸⁰, pour mieux saisir le rôle de la violence dans l'unification du corps social et dans sa transition vers un corps politique organisé qui, ne se limitant plus à Buenos Aires, unifierait le pays.

La mobilisation populaire qui s'est organisée pour soutenir Rosas dans son opposition à la pression française a consacré, d'après nous, la naissance d'une communauté *argentine*, préalable nécessaire à la formation d'une nation. Cet engouement populaire, toujours encadré, est l'expression même de la justesse de l'intuition de Rosas, de sa conviction qui voyait dans l'identité américaine – partagée par tous – le substrat de l'identité nationale. Cette mobilisation est l'expression

²⁷⁸ Cf. Miron Burgin, *The Economic Aspects of Argentine Federalism 1820-1852*, Cambridge (Mass.), 1946, p.49-167-196, et Woodbine Parish, *Buenos Ayres...*, p520.

²⁷⁹ Mandeville a Palmerston, n°27, 2 mai 1838, PRO, FO 6/64.

²⁸⁰ Nous avons préféré ne pas nous étendre sur la Mazorca, les « jueces de campaña », et la violence, parce que nous souhaitons les mettre en rapport avec le populisme de Rosas - thème central du II-C - ainsi qu'avec ce que nous appelons « démocratie américaine ».

concrète de l'existence d'un patriotisme²⁸¹ argentin. La reconnaissance et l'assomption de cette identité comblèrent un manque, dette envers l'autre et devoir envers tous, qui, comme l'a montré Roberto Esposito²⁸², fonde toute communauté.

Comprendre la communauté comme une propriété partagée par tous les sujets qu'elle réunit condamne celui qui partage cette position à l'erreur, aux apparences, à l'illusion. Car, elle n'est pas, contrairement aux tendances et usages actuels, le fait d'un groupe humain qui, s'unissant, lui donnerait naissance. Elle s'instaure, en creux, par la conscience d'un manque, par le sentiment d'errance, par la solitude. Aussi, tâchons d'expliquer, d'explicitier ; en un mot : d'ôter les plis de cette mésentente²⁸³, que Jacques Rancière définit comme :

[...] *un type déterminé de situation de parole [...] où l'un des interlocuteurs à la fois entend et n'entend pas ce que dit l'autre. La mésentente n'est pas le conflit entre celui qui dit blanc et celui qui dit noir. Elle est le conflit entre celui qui dit blanc et celui qui dit blanc mais n'entend point la même chose ou n'entend point que l'autre dit la même chose sous le nom de la blancheur. [...] La mésentente n'est point la méconnaissance. Le concept de méconnaissance suppose que l'un ou l'autre des interlocuteurs ou les deux – par l'effet d'une simple ignorance, d'une dissimulation concertée ou d'une illusion constitutive – ne sachent pas ce qu'il dit ou ce que dit l'autre. Elle n'est pas non plus le malentendu reposant sur l'imprécision des mots.*

[...]

²⁸¹ Qu'est-ce que le patriotisme sinon l'amour de l'individu envers sa nation ? Nous renvoyons le lecteur aux *Dialogues patriotiques* (1806-1807) de Fichte pour de plus amples développements sur cette définition du patriotisme. Ainsi, affirmer l'existence d'un patriotisme argentin c'est postuler l'existence d'une nation argentine. Et cela est tout à fait rationnel si nous définissons la nation, à l'image de Benedict Anderson, comme le produit de l'imagination de l'individu. Il ne s'agit pas tant de la doter d'une quelconque performativité que de comprendre qu'il faille la concevoir d'abord, pour qu'elle puisse advenir ensuite. Il faut faire *comme si* la nation existait faute de quoi, sur quoi les liens unissant les individus pourraient-ils se fonder, si ce n'est l'intéressement ?

²⁸² Nous conservons une grande dette intellectuelle envers son l'ouvrage, *Communitas*, dont la finesse et la profondeur nous ont fortement marqué. Nous reprenons à notre compte les grands axes du déchiffrement étymologique qu'il propose du terme « *communitas* ».

²⁸³ Nous devons cette expression à Jacques Rancière et son très bel ouvrage, *La mésentente*.

C'est dire aussi que la mé-sentente ne porte point sur les seuls mots. Elle porte généralement sur la situation même de ceux qui parlent. En cela, la mé-sentente se distingue de ce que Jean-François Lyotard a conceptualisé sous le nom de différend²⁸⁴. La mé-sentente ne concerne pas la question de l'hétérogénéité des régimes de phrase et de la présence ou de l'absence d'une règle pour juger des genres de discours hétérogènes. Elle concerne moins l'argumentation que l'argumentable, la présence ou l'absence d'un objet commun entre un X et un Y. Elle concerne la présentation sensible de ce commun, la qualité même des interlocuteurs à le présenter. La situation extrême de mé-sentente est celle où X ne voit pas l'objet commun que lui présente Y parce qu'il n'entend pas que les sons émis par Y composent des mots et des agencements de mots semblables aux siens. Comme on le verra, cette situation extrême concerne, au premier chef, la politique²⁸⁵.

S'appropriant l'américanisme partagé par tous ses congénères, Rosas parvint à créer et à donner un sens à l'adjectif argentin, celui qu'il voulait lui voir prendre, celui qui resta, celui qu'on lui prête encore aujourd'hui. Il évita les embûches langagières, idéologiques et politiques ; aussi ne se trompa-t-il pas sur le sens des mots, et ne sombra-t-il pas dans la mé-sentente. Il apparaît, en effet, que Rosas s'appropriait cette communauté qui s'offrait à lui, non pas comme un plein, un tout, un surcroît d' « ek-sistence ²⁸⁶ », mais comme un manque d'être :

*une valeur, une essence que nous pouvons – selon les cas – perdre et retrouver, comme quelque chose qui nous a déjà appartenu et qui pourra donc nous appartenir de nouveau, comme une origine qui est à regretter ou une destinée à préfigurer [...]*²⁸⁷

Qu'en est-il de la communauté, à proprement parler ? Le sens premier du substantif « *communitas* », tel que le recensent les dictionnaires, renvoie à tout sauf à la notion de propriété. Et de fait, dans

²⁸⁴ Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Minuit, Paris, 1983.

²⁸⁵ Jacques Rancière, *La mé-sentente*, Paris, 1995, p.12-14.

²⁸⁶ Ce terme est de Martin Heidegger (*Être et Temps*) ; nous le préférons ici au terme « existence », dans la mesure où il rend matériellement compte de cet épanchement, cette sortie de soi que, qui fait qu'on est son même et déjà son autre.

²⁸⁷ Roberto Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000, p.15.

les langues néo-latines de mode général, est « commun » tout ce qui n'est pas « propre à » et, partant, ce qui se distingue de la propriété. Car, la communauté n'appartient pas à un individu en tant que tel, mais à plusieurs, à tous. Ainsi la communauté est-elle nécessairement plurielle et non pas une. Comme l'indique Esposito,

*À ce premier sens canonique, que l'on trouve déjà dans le grec *koinos* – et que traduit aussi le gothique *gemein* ainsi que ses dérivés, *Gemeinde*, *Gemeinschaft*, *Vergemeinschaftung* – s'ajoute un autre sens, qui est plus sujet à discussion parce qu'il porte en lui une grande part de la complexité sémantique du terme dont il provient, à savoir *munus* (arch. *Moinus*, *moenus*) qui est composé de la racine *mei-* et du suffixe *-nes* qui indique une caractérisation "sociale"²⁸⁸. Ce terme oscille, en fait lui-même entre trois significations possibles qui ne sont pas complètement homogènes entre elles et semblent repousser hors champ ou au moins réduire l'importance de la juxtaposition initiale "public/"privé" – *munus dicitur tum privatis, tum de publicis* – au profit d'une autre aire conceptuelle que l'on peut globalement ramener à l'idée de "devoir". Ce sont *onus*, *officium* et *donum* (Paul., Dig. 50.16.18)²⁸⁹.*

C'est cela même qu'il faut outrevoir dans la formation d'une communauté argentine, au cours du blocus français de 1838-40 : la volonté d'affirmer un devoir envers l'identité américaine, commune à tous, mais qu'il faut nécessairement dépasser – dialectiquement – afin que se produise une spécification identitaire. C'est dans cette dualité que réside la réponse à la question : comment devient-on *Argentin* (une nationalité) en préservant son américanisme et son « *criollismo* » (une identité) ? Opter pour ce glissement suppose la prise de conscience d'un manque, d'une identité creuse, imparfaite, qu'il faut combler, parfaire, trouver. En ce sens, Esposito a le mérite d'avoir défini la communauté comme :

L'ensemble de personnes unies non pas par une propriété, mais très exactement par un devoir ou par une dette; non pas par un "plus", mais par un "moins", par un manque, par une limite prenant la forme d'une charge, voire

²⁸⁸ Cf. Walde-Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1938, p.254 sqq.

²⁸⁹ Roberto Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000, p.17.

d'une modalité défective, pour celui qui en est "affecté", à la différence de celui qui en est "exempt" ou "exempté".

[...]

C'est pourquoi la communauté ne peut être pensée comme un corps, comme une corporation dans laquelle les individus se fondraient en un individu plus grand. Mais elle ne doit pas non plus être entendue comme la "reconnaissance" réciproque et intersubjective qui pourrait leur renvoyer un reflet confirmant leur identité initiale. Elle ne doit pas être entendue comme un lien collectif qui viendrait, à un certain point, relier des individus auparavant séparés. La communauté n'est pas sa prolifération ou sa multiplication, mais son exposition à ce qui en interrompt la fermeture et qui le retourne à l'extérieur. Elle est un vertige, une syncope, un spasme dans la continuité du sujet.

[...]

Il faut toujours garder à l'esprit ce double visage de la communitas; elle est la plus apte voire l'unique dimension de l'animal "homme" et elle est en même temps une dérive qui a le pouvoir de le dissoudre. De ce point de vue, non seulement la communauté n'est pas identifiable à res publica, à la "chose" commune, mais elle est bien plutôt le trou dans lequel celle-ci risque continuellement de glisser.²⁹⁰

La formation d'une telle communauté fut l'un des aboutissements de la discipline imposée au corps social par l'utilisation constante de la peur, de la force, de la violence et, sporadiquement, de la terreur. Contrairement au contenu des dénonciations des représentants les plus illustres de la Génération de 1837, la terreur n'était en rien omniprésente dans les rues de Buenos Aires. Comme l'indiquent de nombreux historiens argentins, la terreur ne s'est installée, à Buenos Aires, que le temps nécessaire à la répression dirigée contre les fomenteurs des coups de force de 1839. Ricardo Salvatore d'écrire, à ce sujet que :

El terror de Estado, además de ser aplicado en forma selectiva en tantas víctimas fueron principalmente miembros de los sectores acomodados o ilustrados de la sociedad [...]. Después de varias de estas advertencias, venían los asesina-

²⁹⁰ *Ibid.*, p.19-22.

*tos. El método preferido por los mazorqueros fue el degüello a cuchillo, realizado luego de someter a las víctimas a humillantes rituales de feminización y sadismo. En el pico de la ola de terror, agosto de 1840, cuerpos descabezados podían encontrarse en las calles de Buenos Aires cada mañana*²⁹¹.

Le pouvoir rosiste parvint à organiser le corps social « *porteño* » et, jusqu'à un certain point, le reste de la population du pays²⁹², dans la mesure où il mena à bien deux processus complémentaires : l'organisation de droit autour de la souveraineté et la mécanique de coercitions imposées par la discipline des corps. Foucault l'a montré, qui affirme que l'exercice du pouvoir se joue entre deux limites : un droit de la souveraineté et une mécanique disciplinaire. Pour parvenir à fonder une nouvelle souveraineté, véritablement *nationale* et soutenue par un patriotisme fort qui, en désengageant le corps social de ce que l'héritage colonial avait d'inerte, l'a constitué en sujet historique, le régime prit en charge une triple primitivité consubstantielle à la théorie de la souveraineté : définir un sujet à assujettir, un pouvoir à unifier, une légitimité à respecter.

*Il ya aura toujours une grande différence entre soumettre et régir une société. Que des hommes épars soient successivement asservis à un seul, en quelque nombre qu'ils puissent être, je ne vois là qu'un maître et des esclaves, je n'y vois point un peuple et son chef; c'est si l'on veut une agrégation et non pas une association; il n'y a là ni bien public ni corps politique*²⁹³.

L'oeuvre de ce grand régisseur populaire - et non moins populiste, comme nous allons le voir – nommé Juan Manuel de Rosas établit des rapports sociaux singuliers qui, respectueux de cette pensée rousseauiste, ont posé et défini les fondations de la nation argentine.

²⁹¹ Ricardo Salvatore, in *Nueva Historia Argentina*, (sous la direction de Noemí Goldman), Buenos Aires, Sudamericana, 1999, tome « Revolución, República, Confederación », chap.IX – « Consolidación del régimen rosista (1835-1852) ».

²⁹² Ceci nous amène à nuancer quelque peu l'étendue de ce processus – qui n'altère en rien son impact – pour dire que Rosas a résolu le problème de la nationalité argentine, mais pas tant celui de la nation argentine.

²⁹³ Jean-Jacques Rousseau, *Contrat Social* (V), in *Œuvres complètes*, B. Gagnebin et M. Raymond éd., coll. La Pléiade, 5 tomes, Paris, 1959-1995.

3.3 Le populisme rosiste et la définition d'une nationalité argentine : d'un américanisme original à un nationalisme originel

*El populismo se asemeja a Jano que mira
con un rostro hacia el pasado y
con el otro hacia el futuro.*

Lénine

Le peuple occupe une place centrale dans le système de pouvoir, dans les techniques de domination et dans les tactiques d'assujettissement mis en œuvre par le régime de Juan Manuel de Rosas, à Buenos Aires²⁹⁴ et, par la suite – bien que dans une moindre mesure – dans le reste du pays, entre les années 1830 et le début des années 1850. En effet, le rosisme reposait avant tout, comme nous avons eu l'occasion de le signaler, sur un rapport singulier aux masses, et plus particulièrement à la masse comprise comme « *plebs* » – et non comme « *populus*²⁹⁵ » – c'est-à-dire comme peuple, mais en tant qu'il est en proie à la révolte et plongé dans le désordre. La politique d'uniformisation des individus appliquée par le régime doit être appréciée, selon nous, comme le témoignage de la part de Rosas d'un souci de renforcer le lien l'unissant à la population, en l'ordonnant aussi, en lui donnant un ordre²⁹⁶, l'ordre cher à Confucius qui voulait qu'on écrivît un dictionnaire quand l'Empire était bouleversé.

²⁹⁴ Il est en cela remarquable que la ville de Buenos Aires, et dans son prolongement la province du même nom, aient toujours été le point de départ de l'organisation politique, sociale, économique et, par la suite, intellectuelle du pays tout entier. Peut-être faudrait-il renverser la pensée de Sarmiento pour dire que sa politique s'est bien inscrite, dans une certaine mesure, dans la continuité de celle de Rosas, compte tenu qu'elle s'est toujours définie *contre* le rosisme. Son autonomie est toute relative. N'oublions pas que la génération de 1837 est une sécrétion du rosisme.

²⁹⁵ « *Populus* » pour sa part désigne la multitude, mais en tant que sujet de l'histoire, qui s'exprime et existe dans l'ordre. Nous devons cette distinction à Denis M. Kermen et à son cours « Nation et nationalisme », dispensé en 1999 au lycée Chateaubriand (Rennes).

²⁹⁶ L'expression « *el ordeno y mando* », que María Moliner définit comme « *frase con que se comenta o alude a la actitud despótica de alguien* » rend bien compte de cette dualité.

En ce sens, il s'agissait de créer une forme de reconnaissance qui permît de souder la population autour de son chef charismatique, pour qu'ils fissent corps. Comme l'écrit E.B. Artesano,

*En una perspectiva histórica el período rosista aparece como un importante jalón en la unificación interna como nación, en la solidificación de la comunidad humana que nos caracteriza en el concierto americano*²⁹⁷.

Il est fondamental de comprendre le projet d'unification sociale de Juan Manuel de Rosas parce que, au-delà des violences infligées à la population, il dota celle-ci d'une cohérence qui lui faisait défaut. Aussi notre propos, ici, est-il d'étudier la facette populiste de Rosas. Il nous semble d'autant plus intéressant de l'aborder qu'elle est curieusement délaissée par les intellectuels qui se sont intéressés aux liens entre populisme et nationalisme, lesquels défendent qu'il a fallu attendre le XX^e siècle pour que le populisme apparaisse en Amérique latine, de manière générale et en Argentine, en particulier²⁹⁸. Nous considérons, pour notre part, que le nationalisme²⁹⁹ argentin a dérivé du populisme rosiste, dont il est l'une des conséquences ; les bases de ce populisme reposent, quant à elles, sur l'héritage colonial espagnol et en particulier sur le lien « *patrón-peón* », fondement du « *caudillismo* »³⁰⁰ et meilleure expression, s'il en est, de la l'importance de la féodalité dans les sociétés argentines. Peut-être devrions-nous ajouter

²⁹⁷ Eduardo B. Artesano, *Rosas. Bases del nacionalismo popular*, Buenos Aires, editorial APL, coll. La Siringa, 1960.

²⁹⁸ Il est souvent dit, par ailleurs, que les seuls populismes ayant pris forme au XIX^e siècle furent le russe et l'américain, comme nous pouvons le lire, par exemple, dans l'ouvrage dirigé par E. Geller et G. Ionescu, *Populism. Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969.

²⁹⁹ Le nationalisme est ici entendu comme un mouvement d'affirmation et de défense de la nationalité. Il ne peut être premier, puisqu'il suppose l'existence d'une nationalité. C'est pourquoi la naissance du nationalisme argentin est nécessairement seconde et qu'il a été engendré, au préalable, par un système de pouvoir – le populisme de Rosas – et une doctrine politique – le rosisme proprement dit.

³⁰⁰ Sur la prégnance du « *caudillismo* » dans l'histoire récente, disons-nous, des pays d'Amérique latine, nous renvoyons aux études de E. Wolf et de E.C. Hanson, « Caudillo politics : a structural analysis » in *Comparative Studies in Society and History*, IX, 2 janvier 1967, aux travaux de François Chevalier, plus particulièrement à son article « Caudillos et caciques en Amérique : contribution à l'étude des liens personnels », in *Mélanges offerts à Marcel Bataillon par les hispanistes français*, Bordeaux, et à l'article de R. M. Haigh, « The creation and control of a caudillo », in *Hispanic American Historical Review*, XLIV, 1964.

que certains aspects de cette féodalité perdurent encore aujourd'hui dans ce pays, notamment au travers d'importants réseaux clientélistes. Ainsi voulons-nous montrer en quoi le populisme de Rosas conditionna la naissance du nationalisme argentin. Par là, nous voulons nous distinguer de ceux qui considèrent, s'agissant de l'Argentine, que le populisme (qu'ils associent quasi exclusivement à Juan Domingo Perón) fut une forme spécifique et dérivée du nationalisme³⁰¹, qui se développa dans le contexte de la constitution de la classe ouvrière argentine, des effets de la crise de 1929 et de la Deuxième Guerre mondiale. Sans doute faut-il y voir quelque chose de paradoxal : comment l'attachement à des structures historiquement anachroniques comme la féodalité a-t-il participé à la définition de la nationalité argentine et, partant, favorisé l'essor d'une nation ?

Las nacionalidades se crean de elementos etnográficos y políticos cuando el nacionalismo infunde vida a la forma que los siglos anteriores han edificado. Así, el nacionalismo y la nacionalidad se hallan en estrecha relación. El nacionalismo es un estado de espíritu que penetra en la gran mayoría de un pueblo y que reclama esa penetración; reconoce al estado-nación como la forma ideal de la organización política, considerando a la nacionalidad como la fuente de toda energía cultural creadora y de todo bienestar económico. Según eso, la suprema lealtad del hombre se debe a su nacionalidad, así como se supone que el bienestar de ésta afianza la vida de aquél y la hace posible³⁰².

Le pouvoir est stratégie et non substance, chose que Rosas semble avoir comprise, qui discipline et régule³⁰³ la population « porteña », dans un premier temps, et plus généralement argentine, par la suite. Ceci témoigne d'une perception toute particulière du pouvoir et de son exercice dans l'Argentine des années 1830-1850. Bien plus qu'un ensemble d'institutions et d'appareils qui garantissent la sujétion des

³⁰¹ Alain Touraine de considérer, à ce sujet, que le régime « national-populaire », dont les meilleures illustrations furent Perón et Vargas, représente le modèle politique central en Amérique latine.

³⁰² Hans Khon, *Historia del Nacionalismo*, Fdo. de cultura económica, México-Buenos Aires, 1949, p.27.

³⁰³ L'anatomopolitique traite des disciplines, tandis que la régulation des populations est l'objet de la biopolitique.

citoyens dans un État donné, qu'un mode d'assujettissement qui, par opposition à la violence, aurait la forme de la règle, qu'un système général de domination, exercé par un élément ou un groupe sur un autre, et dont les effets, par dérivations successives, traverseraient le corps social tout entier, le pouvoir doit être compris comme :

La multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation; le jeu qui par voie de luttes et d'affrontements incessants les transforme, les renforce, les inverse; les appuis que ces rapports de force trouvent les uns dans les autres, de manière à former une chaîne ou système, ou, au contraire, les décalages, les contradictions qui les isolent les uns des autres; les stratégies enfin dans lesquelles ils prennent effet, et dont le dessin général ou la cristallisation institutionnelle prennent corps [...]; le pouvoir vient d'en bas; c'est-à-dire qu'il n'y a pas, au principe des relations de pouvoir, et comme matrice générale, une opposition binaire et globale entre les dominateurs et les dominés, cette dualité se répercutant de haut en bas, et sur des groupes de plus en plus restreints jusque dans les profondeurs du corps social. Il faut plutôt supposer que les rapports de force multiples qui se forment et jouent dans les appareils de production, les familles, les groupes restreints, les institutions, servent de support à de larges effets de clivage qui parcourent l'ensemble du corps social. Ceux-ci forment alors une ligne de force générale qui traverse les affrontements locaux, et les relie; bien sûr, en retour, ils procèdent sur eux à des redistributions, à des alignements, à des homogénéisations, à des aménagements de série, à des mises en convergence. Les grandes dominations sont les effets hégémoniques que soutient continûment l'intensité de tous ces affrontements³⁰⁴.

Avec l'effondrement du régime colonial, au début du XIX^e siècle, les structures de l'autorité disparaissent, ce qui ouvre la voie à l'émergence de pouvoirs locaux, incarnés la plupart du temps par les seigneurs de la guerre – devenus « *caudillos* » – des « *criollos* » qui s'étaient distingués dans les guerres d'indépendance puis dans les guerres civiles qui s'en étaient suivies. En Argentine, ils ont vite dominé tout le pays et établi une forme de dictature paternaliste et localiste dans leur fief respectif. Il reste que Juan Manuel de Rosas parvint à étendre son autorité bien au-delà des frontières de la province

³⁰⁴ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, I, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1976, p.121-126.

de Buenos Aires ; il réussit, en effet, à asseoir son autorité sur l'ensemble du pays, si bien qu'il unifia et concentra entre ses mains la somme effective du pouvoir. Nous défendons, à cet égard, l'idée suivant laquelle c'est grâce au pouvoir de fascination qu'il exerça sur les masses, au processus d'identification qu'il parvint à mettre en branle et à la défense d'une idéologie soucieuse de l'identité américaine et de la souveraineté de son pays, que le gouverneur de Buenos Aires s'imposa comme le héros d'un peuple et le prophète d'une nation, l'Argentine, à laquelle il s'efforça de donner forme. Sa contribution au processus de formation historique et politique de la nationalité³⁰⁵ argentine est en cela fondamentale, dans la mesure où l'on ne peut faire l'économie d'une étude de la période rosiste pour comprendre l'être argentin. C'est aussi l'avis de John Lynch, qui écrit :

*Estudiar a Rosas es estudiar las bases originales del poder político en la Argentina, las grandes estancias y su formación, crecimiento y desarrollo. Comprender a Rosas es comprender más claramente la naturaleza de las relaciones de parentesco, de los vínculos entre protector y protegido, entre patrón y peón, clave de tantas instituciones políticas y sociales en América Latina. Comprender a Rosas significa comprender más a fondo las raíces del caudillismo, o dictadura personal, en el mundo hispánico, y discriminar más cuidadosamente hasta dónde constituye una herencia del pasado colonial o cuánto de él deriva de la independencia y sus consecuencias. Observar a Rosas es observar más de cerca la tendencia a la violencia en la sociedad de esos tiempos, y el uso del terror como instrumento de la política. [...] Conocer a Rosas es conocer a un extraño y particular personaje, cuya singularidad constituyó, en el cambio histórico, un factor tan considerable como la economía y la estructura social de la época*³⁰⁶.

Pour être populiste, il faut se donner les moyens d'être populaire ; ou l'être naturellement : ce qui suppose, alors que puisse

³⁰⁵ Le terme « nationalité » provient du latin « *natio* », « *natus* », et désigne, en premier lieu, l'origine dans une même nature ou souche biologique, mais également la conscience de partager l'amour et la fidélité pour un même endroit, de partager l'amour pour des gens qui appartiennent à une même famille et partagent des traditions et des croyances. C'est pourquoi la définition d'un territoire national est capital pour le processus de formation politique et historique de la nationalité argentine. Ce, d'autant plus, qu'il arrive que les frontières politiques –souvent artificielles – ne se superposent pas aux frontières culturelles des peuples. D'où, également, le caractère primordial du patriotisme, de l'attachement à une terre et de l'identification au « *caudillo* ».

³⁰⁶ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p.9.

s'opérer une identification entre celui qui fascine et les sujets de cette fascination. Sarmiento reconnaissait au gouverneur de Buenos Aires ces qualités :

*Y debo decirlo en obsequio de la verdad histórica: nunca hubo gobierno más popular, más deseado ni más bien sostenido por la opinión*³⁰⁷.

Étant donné que la situation de l'Argentine aux lendemains de l'indépendance et jusqu'au début des années 1840 fut relativement instable, voire mouvementée, une telle identification ne pouvait se faire que sur la base des « *habitus* » hérités de la période coloniale, seuls points de repère dont disposaient les « *criollos* » et autres indigènes nouvellement promus « Argentins ». Or, l'un de ces repères, sans doute le plus constant d'entre eux, fut la permanence de structures de production, de comportement et de rapports sociaux de type féodal. Évoquant « *el aspecto físico de la República Argentina, y caracteres, hábitos e ideas que engendra* », Sarmiento écrit :

La sociedad ha desaparecido completamente; queda sólo la familia feudal, aislada, reconcentrada; y no habiendo sociedad reunida, toda clase de gobierno se hace imposible: la municipalidad no existe, la policía no puede ejercerse y la justicia civil no tiene medios de alcanzar a los delincuentes.

Ignoro si el mundo moderno presenta un género de asociación tan monstruoso como éste. Es todo lo contrario del municipio romano, que reconcentra en su recinto toda la población y de allí salta a labrar los campos circunvecinos. Existía, pues, una organización social fuerte, y sus benéficos resultados se hacen sentir hasta hoy y han preparado la civilización moderna. Se asemeja a la antigua slobada esclavona, con la diferencia de que aquélla era agrícola y, por tanto más susceptible de gobierno; el desparramo de la población no era tan extenso como éste. Se diferencia de la tribu nómada en que aquélla anda en sociedad siquiera, ya que no posesiona del suelo. Es, en fin, algo parecido a la feudalidad de la Edad Media, en que los barones residían en el campo y desde allí hostilizaban las ciudades y asolaban las campañas; pero aquí faltan el barón y el castillo.

³⁰⁷ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p. 176.

[...] *Así, pues, la civilización es del todo irrealizable, la barbarie es normal y gracias si las costumbres domésticas conservan un depósito de moral*³⁰⁸.

Ce propos présente quelques uns des traits les plus marquants de l'Argentine de la première moitié du XIX^e siècle : sa disparité, son manque d'organisation global et surtout son féodalisme. Or, Juan Manuel de Rosas était à n'en point douter, le prototype du *lo*³⁰⁹ » lié à ses « *peones* » par les liens du « *patronazgo* ». Il n'est donc pas surprenant que la source de son pouvoir ait reposé, en premier lieu – et en dernier ressort – sur le soutien indéfectible des gauchos, des indiens, et des milices placées, dès les années 1820, sous son autorité. Aussi pouvons-nous comprendre pourquoi l'un des éléments fondateurs de la nationalité argentine fut le tandem « *patrón/peón* »³¹⁰, à la source du populisme rosiste.

« L'esprit colonial est d'abord un esprit de possession³¹¹ », écrit André Saint-Lu ; c'est pourquoi la structure sociale des sociétés « *porteña* », « *cordobesa* », « *santafecina* » et autres, était avant tout fondée sur la terre ; le pouvoir reposait sur sa possession, et sur elle seule. La composition de la « *Sala de Representantes* » qui a élu Juan

³⁰⁸ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p.19-20.

³⁰⁹ Il convient de garder à l'esprit que le « *caudillismo* » avait été importé, pour ainsi dire, d'Espagne. En effet, comme le souligne Jacques Lambert dans *Amérique latine: structures sociales et institutions politiques*, Paris, PUF., 1968, dans l'Espagne féodale, à l'époque de la *Reconquista*, le « *caudillo* » avait été le seigneur ou l'aventurier maître d'une armée personnelle. Or, au XIX^e siècle, les conditions étaient réunies, en Amérique latine, pour favoriser l'apparition du « *caudillo* » américain, autour de structures sociales proches de celles qui avaient favorisé l'apparition du caudillo dans l'Espagne médiévale. Et Lambert d'écrire : « l'administration coloniale ne s'était jamais directement étendue aux populations rurales: des communautés amérindiennes subsistaient à l'écart, sous la direction de leurs chefs traditionnels ou d'ordres religieux; de vastes zones n'avaient pas été mises en valeur et les éléments marginaux qui s'y étaient réfugiés y demeuraient à l'état barbare, sous la seule autorité des chefs qu'ils se choisissaient; là où la colonisation rurale avait été organisée, elle avait utilisé une forme de très grande propriété – hacienda en Amérique espagnole, fazenda au Brésil – qui constituait une seigneurie tout autant qu'une exploitation agricole. Le seigneur s'était vu confier une pleine autorité sur les habitants de son domaine, qui, lorsqu'ils n'étaient pas ses serfs ou ses esclaves, n'en étaient pas moins ses sujets ».

³¹⁰ Nous souhaitons saluer ici l'important travail réalisé par John Lynch sur cette question, dont nous avons tiré de riches enseignements.

³¹¹ André Saint-Lu, *Condition coloniale et conscience créole au Guatemala*, Paris, PUF, 1971, p.23.

Manuel de Rosas au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires en est une belle illustration, qui accusait environ 60% de « *hacendados* » ou bien de personnalités dont les (bonnes) affaires reposaient sur la terre. Par exemple, Nicolás Anchorena, très proche collaborateur et cousin de Rosas était le plus grand propriétaire de la province : en 1852, il possédait à lui seul, 306 lieues carrées de terres, soit environ 765.000 hectares. Juan N. Terrero, conseiller économique du gouverneur, avait amassé, quant à lui, une fortune estimée à quelques cinquante-trois millions de pesos, grâce à ses 105.000 hectares de terres³¹². Ce qu'il faut retenir, c'est que depuis la période coloniale, le pouvoir local était fondé sur la possession de la terre, ce qui explique, notamment, pourquoi il fut donné aux grands propriétaires terriens de devenir les maîtres des campagnes. En effet, c'était à eux qu'il revenait de nommer les autorités locales, tels les « *jueces de paz* » et les « *comandantes militares* ». Leur légitimité reposait sur leur primitivisme, entendue comme l'expression d'une identité dans laquelle se reconnaissaient à la fois leurs obligés et Juan Manuel de Rosas.

*A menudo eran analfabetos y, por lo general, poco educados, pero poseían las calificaciones esenciales de la propiedad y la lealtad hacia Rosas y el federalismo*³¹³.

Le populisme de Rosas s'est bâti sur la canalisation des réseaux et logiques de seigneuriages en place, depuis longtemps, au niveau local, et sur leur reproduction au niveau de la province de Buenos Aires et, plus avant, du pays tout entier. C'est bien de cela qu'il s'agit lorsque, évoquant la situation de l'Argentine sous le fédéralisme des années 1830, nous parlons de liens de *suzeraineté* entre les autres provinces et Buenos Aires. Depuis son indépendance, toute démarche concernant l'organisation de l'Argentine, aussi sommaire fût-elle,

³¹² Pour une étude plus systématique des cas de figures les plus significatifs dans ce domaine, cf. Carretero, *La propiedad de la tierra en la época de Rosas*.

³¹³ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p.95.

s'articula sur les notions centrales de seigneurillage et de suzeraineté³¹⁴. Ce ne furent en rien des réalités propres à la période rosiste de l'histoire argentine, même si ce régime consacra leur existence, en les intégrant pleinement au processus d'organisation nationale. De sorte que, après avoir défait les troupes rosistes, les unitaires furent contraints de s'appuyer sur cet héritage – incontournable – pour mettre en œuvre leurs projets. Comme le souligne John Lynch :

El gobierno de Rosas vio la creación de una clase dirigente primitiva en el campo, virtualmente coincidente con la clase local propietaria de tierras; sus miembros comenzaron sirviendo a Rosas, pero los gobiernos siguientes también los consideraron indispensables.

Et pour cause, les « *hacendados* » étaient les piliers du pouvoir dans les campagnes, les relais du régime dans ce qui étaient, à proprement parler, ses pépinières: les « *haciendas* ». Ainsi les habitants de la province de Buenos Aires assistèrent-ils à la convergence des intérêts du pouvoir politique et de cette *classe*³¹⁵ politique et économique, que Felipe Arana évoque en ces termes :

*Si el orden y el bienestar de la provincia dependen de la ejecución de las Leyes Patrias; que sea, señor, desempeñado por los que profesan amor y que ligados a ella por vínculos y relaciones poderosas hallan su interés personal en la utilidad pública*³¹⁶.

³¹⁴ Nous distinguons, à dessein, suzeraineté et seigneurillage, car ce sont deux termes qui ne renvoient pas véritablement au même domaine d'application. De fait, la suzeraineté désigne la qualité et le pouvoir de suzerain du système féodal, le territoire sur lequel s'exerce ce pouvoir ; elle suppose un contrat très clair : l'obéissance des gens contre la protection du seigneur. Le seigneurillage, pour sa part, a une acception plus restreinte, dans la mesure où il renvoie exclusivement aux droits du seigneur.

³¹⁵ Nous sommes d'accord avec les historiens et sociologues qui considèrent qu'il y a un lien de causalité entre la formation d'une classe et la naissance du populisme sur le continent sud-américain. Sans doute nous est-il permis, en revanche, de nous inscrire en faux par rapport à ces mêmes personnes en ce qui concerne la nature de cette classe. De fait, nous croyons que le populisme est né comme l'une des conséquences de l'affirmation du « *caudillismo* » et de la constitution d'une classe dominante et dirigeante, composée de grands propriétaires introduits dans les milieux du pouvoir et non pas de la formation du prolétariat argentin.

³¹⁶ Ces propos furent prononcés par Felipe Arana à l'occasion de la cérémonie d'investiture de Rosas. Ils furent rapportés par Southern à Palmerston, dans un courrier du 21 novembre 1848 (in PRO, FO 6/139).

Le populisme de Rosas allait bien au-delà des rapports privilégiés qu'il entretenait depuis sa jeunesse et sa formation d'« *estanciero* » avec les « *peones* », les gauchos et les indiens. Il apparaîtrait, en effet, que le « *caudillo* » de Buenos Aires conçut de généraliser des pratiques auparavant circonscrites aux grands domaines aux différentes sphères du pouvoir : économique, politique et commercial. Ainsi la politique d'uniformisation des masses qu'il mit en œuvre se devait-elle d'instaurer un ordre nouveau, susceptible de lui assurer une mainmise plus efficace sur l'ensemble de la population. Rosas avait été porté au pouvoir par le peuple de Buenos Aires : la légitimité initiale de son pouvoir était, d'un certain point de vue, inattaquable. Il reste que le temps passant, il s'aliéna le soutien de quelques membres de la société provinciale, tels certains intellectuels qui optèrent pour l'exil, ou quelques commerçants qui se mirent à comploter contre lui. C'est pourquoi, durant toute la période, l'un de ses principaux soucis fut la constante *légitimation* de son pouvoir. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il ait joué sur tous les tableaux : tantôt aidant les grands propriétaires à défendre leurs intérêts commerciaux – tant que sa politique n'affectait pas directement leurs intérêts, ils le lui rendaient bien – tantôt cherchant à faire corps avec la « *plebs* », entre autres choses au travers d'un culte de la personnalité bien élaboré. Il apparaîtrait donc, comme le l'écrit Alistair Hennessy, que le populisme est :

*An organizational weapon to synchronize divergent group interests and is applied to any movement not based in a specific social class*³¹⁷.

L'appui sur les différentes composantes de la population, en général, et sur ses couches les plus basses, en particulier – ce que nous appelons le populisme rosiste – témoigne de la conviction de Rosas que le développement de son pays pouvait se faire sur la base de la mise en valeur des seules ressources et richesses nationales, laquelle reviendrait aux masses, commandées par les élites « *terratenientes* »,

³¹⁷ Alistair Hennessy, « Latin America », in G. Ionescu et E. Gellner, *Populism. Its Meanings and National Characteristics*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1969, p.29.

tout à la fois grands exploitants et commerçants expérimentés, pour la plupart d'entre eux. Dès lors, devrions-nous définir ce populisme que nous dirions que ce fut un mouvement politique (ou une phase d'un mouvement bien plus vaste) qui, pour garantir son efficacité, reposait sur un important processus de mobilisation des masses et sur une rhétorique au contenu fondamentalement émotionnel et auto-affirmatif, qui voyait dans le peuple le dépositaire des vertus sociales de justice et de moralité.

Au cœur de ce mouvement, se trouvait un chef charismatique³¹⁸ dont l'honnêteté, la force de caractère et l'attachement des valeurs communément partagées, ou presque, lui assurait le soutien de la population. Cette idée, suivant laquelle le peuple est le dépositaire des vertus sociales de justice et de morale, et qui se donne comme telle dans l'imaginaire rosiste et sa conception du devoir-être de la nation argentine, est un mythe dans le sens que lui donne G. Sorel³¹⁹ : un ensemble d'images « cálidamente coloreadas », capables d'engendrer une morale supérieure, un état d'esprit épique, et de susciter l'action. L. Incisa met l'accent, pour sa part, sur le fait que les réalités historiques du populisme « están acompañadas o precedidas por iluminaciones poéticas, por descubrimiento o transfiguración literaria de reales o supuestos valores populares.³²⁰ » Pour illustrer son propos, il cite Walt Whitman qui, dans la préface de l'édition de 1855 de Feuilles d'herbe, écrit :

[...] lo mejor y más abundante del genio de los Estados Unidos no está en sus magistrados ni en sus cuerpos legislativos, ni en sus embajadores, escritores, universidades, iglesias o salones, ni siquiera en sus periódicos ni en sus inventores [...]; sino siempre y sobre todo, en el común de sus gentes. Sus maneras,

³¹⁸ Sur l'importance du charisme pour les régimes populistes, nous renvoyons à Runstow qui considère que « el carisma es, ante todo, una relación, un vínculo de expectativas que conecta al líder con sus partidarios (...). Por lo tanto, el análisis político del carisma no debe comenzar con la personalidad del líder, sino con el vacío que éste llena [...]. En consecuencia, las situaciones carismáticas típicas son las del colapso súbito de la autoridad establecida, o una amenaza profunda pero vaga al bienestar de un grupo humano. El liderazgo carismático es un liderazgo en tiempo de crisis. », cité par A. Ciria, *Perón y el justicialismo*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1971. Mais également à J. Lambert, pour qui le populisme est un parti « fortement influencé par le prestige d'une personnalité », in *Amérique latine: structures sociales et institutions politiques*, Paris, PUF, 1968 (cf. surtout le chap.III).

³¹⁹ G. Sorel, *Reflexiones sobre la violencia*, Madrid, Alianza Editorial, 1976.

³²⁰ L. Incisa, in *Diccionario de política*, sous la direction de N. Bobbio et N. Mateucci, Madrid, Siglo XXI, 1983, p. 1281. Nous devons cette référence à Sagrario Torres Ballesteros.

*lenguaje, indumentaria, amistades; la lozanía y candor de sus rostros; el despapajo pintoresco de su porte [...]; su devoción emperecedera a la libertad; su aversión a todo lo indecoroso o débil o mezquino; su violencia cuando les mueven a ira [...]; su deleite en la música, síntoma seguro de ternura viril y de innata elegancia espiritual [...] todo esto es también poesía sin rima, y espera el tratamiento gigantesco y generoso digno de ello*³²¹.

Sans doute trouvons-nous dans ces propos l'expression de la nature profonde du populisme de Juan Manuel de Rosas, à savoir la conviction que la valeur d'un peuple réside dans la richesse et l'originalité identitaires de la « *plebs* », fondements, à leur tour, de l'américanisme rosiste.

Pour être efficaces et durables, l'instauration de l'ordre et la structuration du corps social ne pouvaient en aucune manière rompre brutalement avec les pratiques en vigueur ; ainsi l'introduction d'un nouvel ordre se devait-elle de prendre forme à partir de l'héritage colonial. En l'espèce, il s'agissait d'imposer des mécanismes de pouvoir déjà reconnus, respectés et appliqués par une grande partie de la population. Pour ce faire, il fallait pérenniser les réflexes autoritaires qui avaient caractérisé le colonialisme espagnol, tout en les modifiant quelque peu. C'est pourquoi, à la base, le populisme de Rosas est l'héritier d'une tradition américaine, le « *caudillismo* » mais qui, par la suite, finit par s'affirmer comme l'un des traits *argentins* les plus caractéristiques.

*[los movimientos populistas] combinan de modo característico, aspiraciones sin precedentes con otras deliberadamente arcaicas; tan arcaicas a veces que equivalen a crear de nuevo en forma artificial un pasado en ocasiones imaginario y no en restaurar una tradición quebrantada*³²².

À cet égard, il est frappant de remarquer, avec Diana Quattrocchi-Woisson³²³, qu'au XX^e siècle, d'importantes similitudes furent mises en

³²¹ Walt Whitman, *Hojas de hierba*, Barcelona, Novaro, 1974, p.20.

³²² E. Hobsbawn, *Rebeldes Primitivos*, Barcelona, Ariel, 1968, p.230.

³²³ Diana Quattrocchi-Woisson, *Un nationalisme de déracinés : l'Argentine, pays malade de sa mémoire*, Paris, CNRS, 1992.

évidence entre le yrigoyenisme et le rosisme d'une part, et entre le péronisme et le rosisme, d'autre part. Au point que Jacques Lambert considère que le populisme argentin est né avec le radicalisme de Hipólito Yrigoyen. Nous ne partageons pas cette idée et affirmons, au contraire, que c'est dans le populisme de Rosas – partie intégrante du rosisme – que l'on trouve la source du nationalisme argentin. En somme, nous défendons l'idée suivant laquelle il a facilité le travail de définition politique, idéologique et historique de la nationalité argentine, et considérons que Rosas a défini l'espace mythique de l'argentinité à partir de l'organisation politico-sociale des populations locales.

*La polarización de la sociedad era absoluta. Había una clase alta, de los terratenientes y sus asociados; y una clase baja que comprendía el resto de la población. También se encontraban algunas ambigüedades, es cierto, y algunos márgenes sociales no estaban del todo claros*³²⁴.

En dépit d'écarts de revenus et de divergences culturelles parfois très discriminantes, les propriétaires terriens avaient clairement conscience d'appartenir à une même et seule classe sociale qui les distinguait *ipso facto* des gauchos de la pampa, des noirs et des indiens, tout comme des « *peones* » de leurs « *haciendas* ». Juan Manuel de Rosas se trouvait au cœur de ce dispositif foncier : il avait à sa disposition un important réseau économique et politique, relayé par les militaires, les « *jueces de paz* » et les fonctionnaires, acquis à sa cause et à sa personne. En outre, son pouvoir personnel avait toujours reposé sur la terre. Même lorsqu'il n'était pas aux affaires et qu'il se trouvait loin de Buenos Aires, jamais il n'a cessé d'exercer une influence considérable sur le pouvoir politique, par l'intermédiaire de

Los oficios de ciertos coadjutores que residían allí, es decir, en todos los asuntos concernientes al departamento de gobierno, a través del general Mansilla, jefe de policía; en los relativos al departamento de finanzas, mediante don

324

John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p.95.

*Nicolás Anchorena; y en los de relaciones exteriores a través de don Tomás Anchorena*³²⁵.

Paternalisme envers les classes populaires et les marginalisés, parrainage envers les classes politique et économique étaient les deux versants du populisme rosiste. À cet égard, force est de constater que Rosas était pleinement conscient de la nature despotique, paternaliste et populiste de son régime, qu'il attribuait notamment au désordre et l'insubordination.

*Para mí, el ideal de gobierno feliz sería el autócrata paternal, inteligente, desinteresado e infatigable... he admirado siempre a los autócratas que han sido los primeros servidores de sus pueblos*³²⁶.

La mentalité des classes des « *estancieros* » était foncièrement conservatrice, contraire à l'idée d'innovation, bien que favorable au progrès. Nombreux étaient les propriétaires fonciers qui voyaient dans la pérennisation de l'ordre colonial un gage de richesse et une source de pouvoir. Au point que Tomás de Anchorena, illustre représentant de cette caste, ami, parent, associé et proche collaborateur de Rosas, plaidait ouvertement pour la glorification du passé et pour la censure des innovations, en particulier celles venant d'Europe, continent pour lequel il avait une certaine aversion. Ainsi dénonçait-il, en 1828, la « *plaga de extranjeros corrompidos que infestan nuestra campaña* », affirmait-il que les campagnes argentines avaient davantage progressé avant l'invasion britannique de 1806 que depuis cette même date et défendait-il la supériorité innée de la génération qui avait précédé la sienne:

[...] *en cuanto a la ilustración, yo observo, y nadie lo negará, que generalmente los hombres de más capacidad y crédito que hay en el país, son los que*

³²⁵ Lettre de Hamilton a Palmerston, n°5, 26 janvier 1835, PRO, FO 6/46.

³²⁶ Entretien de Vicente Quesada con Rosas, Southampton, 1873, cité par Ernesto Quesada, *La época de Rosas : su verdadero carácter histórico*, Buenos Aires, 1923, p.230-231.

*se formaron antes de la revolución y los que éstos han formado después bajo el método antiguo en estos días.*³²⁷

Cet Anchorena était foncièrement opposé à toute modification de l'ordre colonial et surtout de la structure sociale qu'il avait instaurée au sein de la société argentine. Ce que ce personnage a d'intéressant, c'est son attachement à l'ordre, sa conviction que l'ordre – quelle que soit sa nature – est le seul remède efficace contre l'anarchie, la subversion, les révoltes, l'insécurité dans les campagnes. Malgré la nature autoritaire du régime et la forte personnalité de son chef, qui ne déléguait que très rarement ses prérogatives, Anchorena fut de ceux – très rares – qui exercèrent une influence directe sur Rosas. Bien qu'il déclarât n'œuvrer que pour le bien général – ce pour quoi il avait été rappelé au pouvoir – jamais le soutien de ce dernier ne fit défaut aux « *hacendados* ».

N'oublions pas que le gouverneur de Buenos Aires était une créature de la période coloniale, dont il défendait les valeurs : l'ordre, la discipline, l'obéissance et la hiérarchie. Que les choses soient claires : Rosas ne souhaitait pas modifier l'ordre en place, cela ne fait aucun doute. En revanche, il s'est efforcé de l'adapter aux différentes situations auxquelles son pays a été confronté entre les années 1830 et le début des années 1850. Et c'est précisément là que réside l'intérêt de Rosas, d'un point de vue historique : il s'est chargé de diriger l'Argentine sur de nouvelles voies, mais en usant, fort paradoxalement, des bases archaïques héritées de la colonie. En 1862, José María Rojas, l'un de ses amis, décrivait l'état de la société « *porteña* » en ces termes :

Buenos Aires es el país de las ideas más aristocráticas que cualquiera otro de la América antes española... Se encuentran sus descendientes [de los conquistadores], aun en las últimas clases, pobres pero orgullosos de su origen. En Santa Fe he conocido varios jóvenes llenos de miseria, por no querer trabajar en oficios mecánicos, a causa de tenerlos por nobles.

³²⁷ Cité par J. Lynch, *Ibid.*, p.99.

Ya se ve, una gran parte de esa aristocracia es de dinero, la peor de todas. En un país nuevo salen las fortunas de estiércol, como los hongos: muchos son venenosos y su influencia deletérea contagia el cuerpo. Hablando un día con Mr Parish sobre la dificultad de gobernar un país tan heterogéneo como el nuestro, me dijo: 'Esa dificultad será cada día mayor'.

*Estaba yo mirando salir un cuerpo de gente pobre para Cepeda; los compadecía diciendo que me afligía ver conducir hombres al matadero, sin saber ellos por qué iban. Un joven conocido que me oía, dijo: 'Déjelos usted que vayan a morir. ¿Para qué sirve toda esa chusma?'; A este punto se ha barbarizado la juventud!*³²⁸.

Le couple « *patrón* / *peón* » est au cœur du processus politique et historique de formation de la nationalité argentine. À l'instar des rapports qu'un seigneur féodal entretenait avec ses vassaux, le « *patrón* » garantissait la protection de la « *peonada* » contre toute attaque éventuelle et, de manière plus générale, contre toute menace qui viendrait planer sur elle. Pour s'assurer sa loyauté, le « *patrón* » subvenait à ses besoins minimaux, se posant ainsi en une sorte de père, de protecteur et de représentant. En tant que représentant d'un groupe humain qui parfois rassemblait des centaines voire des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, le « *patrón* » était l'incarnation et tout à la fois la tête d'un microcosme social.

Ce rôle de représentation fut déterminant dans l'identification réciproque qui eut tôt fait de s'installer entre les « *peones* » et le « *patrón* », à l'échelle des « *haciendas* » comme des provinces. Juan Manuel de Rosas était la « *corporización del paternalismo en tal sociedad [la rural], que respondía más al amparo que a la política.* »³²⁹ Voilà ce qu'il représentait : le pôle vers lequel convergeait la société rurale et le point à partir duquel se projetait l'organisation du corps social.

³²⁸ José María Rojas a Rosas, 1^{er} janvier 1862, in Saldías, *La evolución republicana durante la revolución argentina*, Madrid, 1919, 376-77.

³²⁹ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p.108.

Rosas s'est très rapidement identifié au gaucho³³⁰, en qui il voyait le garant des valeurs typiques de son pays. Rappelons-nous les propos qu'il avait tenu sur les gauchos lors de son entretien avec l'émissaire uruguayen Santiago Vázquez, au lendemain de sa première prise de fonctions comme gouverneur, en 1829 :

Se conducían muy bien para la gente ilustrada, que es lo que yo llamo moral, pero despreciaban lo físico, pues, los hombres de las clases bajas, los de la campaña, que son la gente de acción... me pareció que en los lances de la revolución, los mismos partidos habían de dar lugar a que esa clase se sobrepusiese y causase los mayores males, porque Vd. sabe la disposición que hay siempre en el que no tiene contra los ricos y superiores: me pareció, pues, desde entonces, muy importante conseguir una influencia grande sobre esa clase para contenerla o para dirigirla; y me propuse adquirir esa influencia a toda costa; para esto me fue preciso trabajar con mucha constancia, con muchos sacrificios de comodidades y de dinero, hacerme gaucho como ellos, hablar como ellos y hacer cuando ellos hacían; protegerlos, hacerme su apoderado, cuidar sus intereses, en fin, no aborrazar ni trabajo ni medios para adquirir más su concepto³³¹.

Il convient de préciser qu'ici il ne s'agit pas tant d'un processus d'identification que d'un processus d'assimilation, voire d'acculturation, au travers duquel c'est Rosas qui espère se fondre dans la masse « *gauchesca* »³³². Pourquoi sinon pour gagner le respect, l'obéissance et le soutien inconditionnel de ces gens ? Charles Darwin fait un lien entre cette assimilation, le développement et la nature du pouvoir du « *caudillo* ».

³³⁰ Paul Azan exprime la complexité du gaucho en ces termes : il « représente à la fois une tradition nationale, un stade d'évolution raciale, une manifestation d'état social et une période historique », in *Argentine, terre promise*, Paris, Librairie Hachette, 1943, p.85.

³³¹ « Nota confidencial de Santiago Vázquez... relatando una conversación mantenida en la noche del 9 de diciembre de 1829 con el gobernador de la provincia de Buenos Aires Juan Manuel de Rosas », citée par John Lynch, *Ibid*, p. 109.

³³² Ceci est d'autant plus intéressant que la politique d'uniformisation qu'il mit en place par la suite tendait, au contraire, à renverser la donne, en forçant un nivellement des différences, en rejetant notamment la singularité des gauchos, et en créant « *in fine* » le modèle de l'être argentin, conçu par Rosas selon son idée de l'argentinité. Ceci semble aller dans le sens du souci qui était le sien de puiser continûment la légitimité de son pouvoir dans le peuple.

*Por estos medios, y adoptando las ropas y costumbres de los gauchos, ha obtenido una ilimitada popularidad en la región y, en consecuencia, un poder despótico*³³³.

En fait, nous nous proposons de comprendre pourquoi – au-delà des avantages que cela lui procurait en termes de pouvoir – Rosas a opté pour cette assimilation. Il est indispensable de partir de cette popularité, pour bien comprendre la nature profonde du populisme de Rosas et saisir son influence sur l'organisation du régime et son évolution. Nous croyons, contrairement à John Lynch – pour qui son populisme fut avant tout l'expression d'une très grande habileté politique – que le rapport de Rosas aux masses repose sur une conception singulière de la nation argentine et de la civilisation américaine.

Étudiant la nature et spéculant sur le rôle que devrait occuper le bas peuple dans la société française du XVIII^e siècle, l'abbé Sieyès avait écrit :

*Qu'est-ce que le Tiers-État? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique? Rien. Que demande-t-il à être? À y devenir quelque chose*³³⁴.

Notre considérons qu'il faut voir dans le populisme de Rosas la volonté de résoudre le problème de la nationalité argentine. Et il nous semble que des rapprochements assez frappants peuvent être fait entre la nature du populisme de Rosas et la conception de Sieyès de la nation. On est tenté d'affirmer que le rosisme, notamment par son ver-sant populiste, a donné naissance à la nation argentine et, partant, permis à Rosas de poser les jalons de l'État argentin. Sieyès propose une définition duale de la nation. Il la conçoit d'abord d'un point de vue juridique, en affirmant que pour qu'il y ait nation, il faut d'abord

³³³ Charles Darwin, *Journal of Researches into the Natural History and Geology of the Countries visited during the voyage of H.M.S 'Beagle' round the world*, Londres, 1890, p. 113-14.

³³⁴ E.-J. Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-État*, Paris, PUF, 1982. Nous devons cette référence et les suivantes au cours de Michel Foucault cité *infra*.

qu'il y ait une loi commune et une législature.³³⁵, si bien que nous sommes à mille lieues de la conception absolutiste de la nation³³⁶.

Ainsi Sieyès indique-t-il qu'avant la formation de toute forme organisée de pouvoir, avant la structuration de l'État comme tel, la nation existe et s'exprime, pourvu qu'elle se soit donnée une loi commune. C'est une condition nécessaire mais non suffisante car, d'un autre côté, pour qu'une nation subsiste, il ne suffit pas que des individus soient unis par une identité commune. Pour que la nation puisse se perpétuer, il faut des conditions substantielles qui assurent sa prospérité comme sujet historique. Il faut, d'après Sieyès, lui associer des « travaux », soit l'agriculture, l'artisanat, l'industrie, le commerce et les arts libéraux. Mais à ceux-ci, il faut adjoindre des « fonctions » : l'administration, l'Armée, l'Église et la Justice.

Nous avons cherché, tout au long de ce travail, à nous interroger sur la part d'autorité de Rosas dans l'articulation sujets politiques/sujets historiques, qui fonde la nationalité argentine. Or, il apparaît que tout le travail du gouverneur de Buenos Aires a consisté à mettre en place ces fonctions et ces appareils : en développant le système de la « *enfiteusis* » pour accélérer la mise en valeur des terres argentines, en défendant tant bien que mal les intérêts des artisans,

³³⁵ « Une loi commune et une représentation commune, voilà ce qui fait une Nation. », *Ibid.*, p.12.

³³⁶ Michel Foucault souligne, dans le cours qu'il a dispensé le 10 mars 1976 au Collège de France que, sous l'Ancien Régime, « il y a nation non parce qu'il y a un groupe, une foule, une multiplicité d'individus qui habiteraient sur une terre, qui auraient la même langue, les mêmes coutumes, les mêmes lois. Ce n'est pas cela qui fait la nation. Ce qui fait la nation, c'est qu'il y a des individus qui, les uns à côté des autres, ne sont rien que des individus, ne forment même pas un ensemble, mais ont, tous, chacun individuellement, un certain rapport, à la fois juridique et physique, avec la personne réelle, vivante, corporelle du roi. C'est le corps du roi, dans son rapport physico-juridique avec chacun de ses sujets, qui fait le corps de la nation. Un juriste de la fin du XVII^e siècle disait : 'chaque particulier ne représente qu'un seul individu envers le roi.' La nation ne fait pas corps. Elle réside tout entière dans la personne du roi. Et c'est de cette nation – simple effet juridique, en quelque sorte, du corps du roi, qui n'avait sa réalité que dans la réalité unique et individuelle du roi – que la réaction nobiliaire avait tiré une multiplicité de 'nations' (au moins deux, en tout cas) ; et, à partir de là, elle avait établi, entre ces nations, des rapports de guerre et de domination ; elle avait fait passer le roi du côté des instruments de guerre et de domination d'une nation sur l'autre. Ce n'est pas le roi qui constitue la nation ; c'est une nation qui se donne un roi pour lutter précisément contre les autres nation. »

commerçants et exportateurs face à la concurrence européenne, mais également en formant une Armée – sur le modèle des milices, notamment –, en s’attachant, jusqu’à un certain point, les faveurs de l’Église, et en promouvant l’implantation des « *jueces de paz*³³⁷ » dans les campagnes « *porteñas* » puis à l’intérieur des autres provinces.

Cette nouvelle perspective introduit un renversement des analyses qui avaient primé jusqu’alors pour définir la nation. Tant que la définition juridique de la nation avait prévalu, ce que Sieyès appelle les « travaux » n’étaient pas tant une condition d’existence pour la nation, que le produit de son existence. Toutes ces fonctions n’étaient, à proprement parler, que de l’ordre de la conséquence par rapport à la constitution juridique de la nation dans la mesure où lorsque les hommes, répartis individuellement sur un espace donné, voulaient développer leur agriculture, s’engager dans le commerce ou avoir entre eux des rapports de type économique, ils se donnaient une loi ou un gouvernement, dont la responsabilité revenait nécessairement au « *caudillo* ».

337

Nous avons trouvé l’ensemble des références qui suivent chez John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984, p. 115 sqq.

Le « *juez de paz* » était l’élément central de surveillance des campagnes. Cette fonction avait été créée en 1821 pour combler le vide laissé par la disparition du « *cabildo* » colonial ; il reste que les fonctions administratives et judiciaires initialement attachées à cette charge dans un district furent rapidement élargies, de sorte que les « *jueces de paz* » eurent bientôt prendre en charge la collecte de l’impôt, le commandement des milices et de la police. Lynch a trouvé le bon mot pour dire que, dans une certaine mesure, le développement de cette charge a été fonction de celui de la « *estancia* ». La conquête de l’espace intérieur conduisit le gouvernement à créer une bureaucratie adaptée au monde rural et à ses hommes. Le juge n’était pas un fonctionnaire « constitutionnel » ; au contraire, c’était un agent politique du pouvoir, un serviteur du centralisme imposé depuis Buenos Aires. Or, Rosas comprit parfaitement cela, qui s’attacha leur loyauté au cours de la campagne de 1829. « *Desde el punto de vista administrativo, Rosas consideraba al campo como una inmensa estancia, dividida en distritos ; a cargo de cada uno de ellos había un juez de paz, una especie de señor feudal dependiente del poder señorial establecido en la capital.* » (in Benito Díaz, *Juzgadores de paz de la provincia de Buenos Aires 1821-1854*, La Plata, 1959, p. 133.). Ainsi ces juges avaient-ils pour fonction d’administrer et de contrôler les contrats des « *peones* » dans les campagnes, de poursuivre les délinquants, les déserteurs et les vauriens, d’informer le gouverneur des faits et gestes des propriétaires ; enfin, ils prenaient part au processus électoral. De manière générale, ces juges étaient les complices du régime ou les instruments dociles d’une politique marquée par les arrestations, confiscations, jugements voire exécutions sommaires, dirigés contre toute personne soupçonnée d’être un délinquant ou un unitaire.

Il fallait alors attendre que l'organisation juridique de la nation soit acquise pour que ces fonctions puissent se déployer. Par là, Sieyès fait passer ces fonctions et appareils avant la nation – avant, sinon historiquement, du moins dans l'ordre des conditions d'existence.

Une nation ne peut exister comme nation, elle ne peut entrer et subsister dans l'histoire, que si elle est capable de commerce, d'agriculture, d'artisanat; que si elle a des individus qui sont susceptibles de former une armée, une magistrature, une église, une administration. Ceci veut dire qu'un groupe d'individus peut toujours se réunir, peut toujours se donner une loi et une législature; il peut se donner une constitution. S'il n'a pas ces capacités de faire du commerce, de l'artisanat, de l'agriculture, de former une armée, une magistrature, etc., il ne sera jamais historiquement une nation. Il le sera peut-être juridiquement, mais jamais historiquement. Ce n'est jamais ni le contrat, ni la loi, ni le consensus qui peuvent être réellement créateurs de nation. Mais inversement, il peut se faire parfaitement qu'un groupe d'individus ait de quoi, ait la capacité historique de former ses travaux, d'exercer ses fonctions, et pourtant n'ait jamais reçu une loi commune et une législature. Ils seront, en quelque sorte, ces gens, en possession des éléments substantiels et fonctionnels de la nation; ils ne seront pas en possession de ses éléments formels. Ils seront capables de nation; ils ne seront pas une nation³³⁸.

Or, que se passe-t-il en Argentine, sous le régime de Juan Manuel de Rosas ? Il existe une agriculture assez diversifiée d'une région, d'une province à une autre, le commerce est florissant et l'artisanat se développe. Qui assure ces fonctions ? Le bas peuple, la *plebs*, dirigé par les tenants du pouvoir. En un mot : c'est la base du pouvoir de Rosas. Bien entendu, on trouve, à la tête de l'Armée, des milices, de la Justice, voire de l'Église des notables, des représentants de la classe dominante³³⁹. Mais de manière générale, c'est aux franges les plus fragiles de la population qu'il revient d'assurer le fonctionnement de ces appareils. Les conclusions que nous pouvons tirer sont de deux types : d'un point de vue politique, d'abord, on peut remar-

³³⁸ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p 197.

³³⁹ Sur la notion de classe dominante, cf. Celina Lacay, *Sarmiento y la formación de la ideología de la clase dominante*, Buenos Aires, editorial Contrapunto, 1986.

quer que l'Argentine n'était pas une nation puisqu'elle n'avait pas à sa disposition les conditions juridiques nécessaires à son existence : une législature et une législation unifiée. Et pourtant, il y avait en Argentine « une » nation, c'est-à-dire un groupe d'individus capables d'assurer l'existence substantielle et historique de la nation. Ils sont porteurs des conditions historiques d'existence d'une nation et de la nation argentine.

Son noyau historique se trouvait dans cette portion de la population qui fonde l'idéologie et le populisme rosistes. Il s'agit alors de comprendre que, certes, la « *plebs* » ne constitue pas l'ensemble du corps social, mais qu'elle ne reste pas moins la seule à pouvoir constituer effectivement la nation argentine, dans le souci de son identité et de ses singularités et le refus de tout modèle culturel importé. Rosas l'affirmait lui-même :

*La masa federal la componen sólo la gente de campaña y el vulgo de la ciudad, que no son los que dirigen la política del gabinete*³⁴⁰.

Ceci conduit à un renversement de l'axe temporel de la revendication : ce n'est plus au nom d'un droit passé, établi sur les « *habitus* » coloniaux que va s'articuler la revendication, mais sur une virtualité, un avenir, un avenir consubstantiel au présent, dans la mesure où il s'agit d'une certaine fonction d'universalité étatique, assurée jusque là par « une » nation dans le corps social et qui demande que son statut de nation unique soit avalisé, reconnu dans la forme juridique de l'État. Sans doute faut-il également comprendre, dans cette perspective, le soutien apporté par le peuple argentin à Rosas au moment des blocus français, puis franco-britannique.

Le second type de conclusions que nous pouvons tirer de cette analyse est de nature théorique. Ce qui définit, dans ce cadre, une nation ce n'est pas son ancienneté, son archaïsme, son rapport au passé, mais

³⁴⁰ Rosas à López, 1^{er} octobre 1836, *Correspondencia entre Rosas, Quiroga y López*, éd. E.M. Barba, Buenos Aires, 1958, p. 267.

bien son rapport à l'État. C'est pourquoi la nation ne se spécifie pas essentiellement par rapport à d'autres nations, ce qui assez facile à comprendre s'agissant de la nation argentine³⁴¹. Ce qui va caractériser « la » nation argentine, ce n'est pas un rapport horizontal avec les nations voisines issues du démembrement de l'empire espagnol, mais un rapport vertical, au contraire, allant de ce corps d'individus susceptibles de constituer un État, jusqu'à l'actualisation de ce projet, c'est-à-dire, jusqu'à la formation effective de l'État argentin, à proprement parler.

Ainsi la force d'une nation repose-t-elle sur ses capacités, ses virtualités, orientées vers l'État bien plus que sa vigueur physique, ses aptitudes militaires ou son caractère primitif. De là, il ressort que plus que sa force de domination, ce qui va être décisif pour qu'une nation s'affirme comme telle, c'est qu'elle dispose d'instruments étatiques, pour qu'elle puisse s'administrer, se gérer, se gouverner, se défendre, s'organiser.

*La nation, c'est le noyau actif, constitutif de l'État. La nation, c'est l'État au moins en pointillé, c'est l'État dans la mesure où il est en train de naître, de se former et de trouver ses conditions historiques d'existence dans un groupe d'individus*³⁴².

Bien que le nationalisme argentin soit le fruit du rosisme, il a fallu attendre la chute du gouverneur « *porteño* » pour que son essor en tant que « principe politique, qui affirme que l'unité politique et l'unité nationale doivent être congruentes³⁴³ », se produise effectivement. Le peuple³⁴⁴ argentin, entendu comme ensemble d'hommes qui coexistent

³⁴¹ N'y-a-t-il pas plus de ressemblances entre un « *Salteño* » et un Chilien qu'entre un « *Salteño* » et un « *Porteño* » ? Il reste une part d'arbitraire dans la démarcation de la nation argentine, ce que laissaient entrevoir la politique étrangère de Rosas et son américanisme.

³⁴² Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France, 1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997, p. 200.

³⁴³ Ernest Gellner, *Nations and nationalism*, Paris, Payot, 1989, p.11.

³⁴⁴ Pour la notion de peuple, cf. Johann G. Fichte, *Discours à la nation allemande*, VIII, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1992.

en société et se reproduisent aussi bien naturellement que spirituellement, a pu se développer et prendre conscience de soi – c'est-à-dire s'historiciser – grâce à la mise en place d'une civilisation qui, proprement américaine à son origine, devait déboucher sur la définition de l'argentinité.

La période rosiste de l'histoire argentine coïncide avec un moment de grande effervescence intellectuelle animé, en particulier, par les représentants de la génération de 1837, exilés pour la plupart en Uruguay. Engendrée par le rosisme, dont elle était une farouche opposante, cette génération de jeunes intellectuels incarna une autre vision de l'histoire d'un pays qu'ils ne voulaient abandonner ni partager avec Juan Manuel de Rosas ; ils proposaient une analyse différente de la période, du rapport à entretenir notamment avec l'Europe, ses hommes, sa culture, ses idées et sa langue, dans le cas de l'ancienne métropole espagnole.

Certes, l'intelligentsia exilée s'intéressait à la formation, à la parution de la nation argentine, mais elle la concevait dans ce qu'elle pouvait avoir de perfectible, et donc d'inévitablement illusoire. Ainsi Sarmiento écrivait-il :

*En la República se ven a un tiempo dos civilizaciones distintas en un mismo suelo: una naciente que, sin conocimiento de lo que tiene sobre su cabeza, está remedando los esfuerzos ingenuos y populares de la Edad Media; otra que sin cuidarse de lo que tiene a sus pies, intenta realizar lo últimos resultados de la civilización europea. El siglo XIX y el siglo XII viven juntos: el uno dentro de las ciudades, el otro de las campañas*³⁴⁵.

Juan Manuel de Rosas se voulait le héraut des valeurs américaines héritées de la colonie, que le peuple argentin avait fini par intégrer, de par les valeurs qu'il défendait, les us et coutumes qu'il avait adoptés, les rapports sociaux et la hiérarchie qu'il n'avait eus de cesse de respecter, ainsi que la langue qu'il parlait. Le débat qui s'est dévelop-

³⁴⁵ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962, p. 35.

pé autour de la question de la langue nationale, d'une langue qui serait argentine, est très représentatif des préoccupations de ces intellectuels, très souvent des hommes de lettres, fort soucieux d'apporter une réponse définitive au problème national.

Il apparaît, en effet, que l'invention des nations coïncide, d'une manière générale, avec une intense création de genres littéraires. Car, s'il est vrai que Rosas a résolu le problème de la nationalité argentine, il est moins certain qu'il ait mis un terme aux problèmes de la nation. La question de l'identité nationale argentine est au cœur des préoccupations des Alberdi, Sarmiento et Echeverría. Plus que partout ailleurs, c'est en Argentine qu'une réelle réflexion a pris forme sur la question de la nationalité. Ce n'est pas un hasard si la naissance de l'État moderne argentin est due aux grandes figures unitaires qui, comme Sarmiento, ont aussitôt intégré les instances du pouvoir après Caseros.

Exemple encore plus patent : celui du jeune Juan Bautista Alberdi, auteur des *Bases para la organización política de la Confederación argentina*, dont s'est largement inspirée la Constitution de 1853. Certains des romans écrits par ces intellectuels sont là qui, comme *La Cautiva* d'Esteban Echeverría, s'assument comme le reflet de la société de leur temps et témoignent d'une profonde angoisse identitaire. Paul Verdevoye, dans un ouvrage qu'il a consacré au thème de l'inscription et de la visitation de l'identité par et dans la littérature latino-américaine³⁴⁶, écrit à ce propos que :

*Como en nuestro trabajo colectivo anterior, Caudillos, caciques y dictadores en la novela hispanoamericana, hemos comprobado una vez más que la literatura de la América hispana se alimenta, en gran parte, con los grandes asuntos inherentes a las realidades nacionales o continentales.*³⁴⁷

³⁴⁶ Paul Verdevoye, in- *Identidad y literatura en los países hispanoamericanos*, Ediciones Solar, Buenos Aires, 1984, p.9. C'est nous qui soulignons.

³⁴⁷ *Ibid.*, p.9.

En 1845 paraissait *Facundo*, alors que son auteur, Don Domingo Faustino Sarmiento, bien qu'exilé au Chili était devenu l'un des plus acerbes et caustiques opposants du régime en place à Buenos Aires. Cet ouvrage inaugure ce que l'on pourrait qualifier d'assomption intellectuelle de la question de l'identité argentine, dans la mesure où il cherche, en effet, à interpréter les caractères privés qui déterminent l'organisation primitive de la société argentine, alors même qu'il pouvait sembler incongru - et plus précisément anachronique -, de parler de société *argentine*.

Pour donner un visage à l'être argentin, l'identifier, le reconnaître, il est impossible de concevoir l'identité argentine autrement qu'à travers le couple qui la définit originellement, dans l'opposition et l'attraction de ses membres. Car, ce couple incarne et exprime à lui seul la dualité de l'être argentin, cet être qui navigue *ad eternam* entre l'attachement à une *culture* américaine et l'impérieux besoin d'affirmer un modèle de civilisation en rupture avec la *nationalité* américaine.

Recién entonces [la nación] es civilizada: antes había sido intuitiva, espontánea: marchaba sin conocerse, sin saber adónde, cómo ni por qué. Un pueblo es civilizado cuando posee la teoría y la fórmula de su vida, la ley de su desarrollo. Luego no es independiente sino cuando es civilizado. Porque el instinto, siendo incapaz de presidir el desenvolvimiento social, tiene que interrogar su marcha a las luces de la inteligencia extraña, y lo que es peor aún, tomar las formas primitivas de las naciones extranjeras, cuya impropiedad no ha sabido discernir [...] Depuremos nuestro espíritu de todo color postizo, de todo traje prestado, de toda parodia, de todo servilismo. Gobernémonos, pensemos, escribamos y procedamos en todo, no a imitación de pueblo ninguno de la tierra, sea cual fuere su rango, sino exclusivamente como lo exige la combinación de las leyes generales del espíritu humano, con las individuales de nuestra condición nacional. [...] Nuestros padres nos dieron una independencia material; a nosotros nos toca la conquista de una forma de civilización propia: la conquista del genio americano. Dos cadenas nos ataban a Europa: una material que tronó, otra inteligente que vive aún. Nuestros padres rompieron la una por la espada:

*nosotros romperemos la otra por el pensamiento. Esta nueva conquista deberá consumir nuestra independencia.*³⁴⁸

Dans quelle mesure Juan Manuel de Rosas a-t-il favorisé ce processus de quête et d'affirmation identitaire ? Et, en quoi le débat sur la langue nationale a-t-il été un réactif si important pour l'assomption de l'argentinité ? En un mot : il s'agit de savoir si :

*¿Debe propenderse en Hispano-América a conservar la unidad de la lengua castellana, ó acaso es preferible favorecer la formación de dialectos ó idiomas nacionales en cada república*³⁴⁹?

L'écrivain doit s'immerger dans le peuple – seul dépositaire du génie national – pour s'en faire l'élève, écrivait Herder; si la langue tient une place aussi importante dans l'imaginaire national, c'est sans doute parce qu'elle est l'incarnation de l'âme d'une nation, « l'expression vivante et organique de l'esprit d'un peuple, la somme de l'action efficiente de toutes les âmes humaines qui l'ont constituée au fil des siècles ³⁵⁰ ». De sorte que la langue est, comme l'a défendu Herder, le principal vecteur de connaissance de la culture et des valeurs d'une nation. Aussi est-il nécessaire, pour poser l'existence d'une nation, de définir, d'unifier, voire de remanier, au préalable, la langue appelée à devenir *nationale*. Mais, au-delà, cette langue, il faut surtout se l'approprier, en somme la nationaliser : l'enseigner avec discernement et sans complexes, la prendre pour ce qu'elle est : la langue des Argentins et non un élément parmi d'autres de l'héritage laissé par les Espagnols. Herder d'écrire que

[...] sans une langue territoriale et maternelle commune dans laquelle toutes les classes sociales sont reconnues comme les rejetons d'un même arbre et reçoivent une même éducation, il n'est plus de véritable intelligence des cœurs, de

³⁴⁸ Juan Bautista Alberdi, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955, p.36, 53 et 55.

³⁴⁹ Louis Abeille, *El idioma nacional de los argentinos*, cité par Ernesto Quesada, *El problema del idioma nacional*, Buenos Aires, « Revista Nacional », Casa Editora, 1900.

³⁵⁰ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, p.38.

*formation patriotique commune, de communication ni de communion des impressions, de public propre au pays de ses pères*³⁵¹.

Que doit permettre une langue nationale sinon de se substituer à une bigarrure de modalités linguistiques qui reflète, dans son incohérence, la multiplicité des groupes sociaux et humains qui vivaient sur le territoire argentin ? Cette langue doit également – et ceci est capital – incarner la nation ; ainsi son « carnet de charges » est-il bien lourd et contraignant. Par ailleurs, comme le souligne Anne-Marie Thiesse, elle doit prendre en charge la communication proprement dite au sein de la nation : horizontalement, pour tenir compte des différentes origines géographiques et verticalement, pour embrasser toutes les composantes sociales, car tous ses membres doivent la comprendre et l'utiliser.

Elle ne doit discriminer aucune idée, aucune réalité, mais servir la nation, lui permettre de se mettre en avant, de se présenter comme l'égale, en grandeur, des autres, se confondre avec la nation, s'enraciner dans ses profondeurs et porter l'empreinte du peuple. Or il y avait, au sein de la génération de 1837, des intellectuels dont le propos était précisément de donner une « fixité nouvelle³⁵² » à l'espagnol, désigné en Argentine plus volontiers sous le nom « *castellano* ». Pour ce faire, il était nécessaire de poser le problème de la langue métropolitaine, d'en accuser les limites, afin de l'adapter, au besoin, aux réalités proprement argentines.

L'intervention de Rosas dans le processus de construction et d'affirmation de la langue nationale fut à la fois indirecte et décisive. Indirecte, dans la mesure où il n'a pas été directement mêlé au débat théorique sur la nature d'une langue nationale, bien que la propagande du régime ait favorisé, « *in fine* » la diffusion de la langue ver-

³⁵¹ Cité par Anne-Marie Thiesse, *Ibid.*, p.38.

³⁵² *Ibid.*, p.69.

naculaire standardisée par l'imprimé³⁵³ ; son intervention n'en fut pas moins décisive, compte tenu qu'il alimenta la verve et les idées des unitaires « *desterrados* ».

Dans ce débat, il y avait deux tendances, qui incarnaient à proprement parler le dualisme³⁵⁴ de la nationalité argentine : d'un côté, celle préconisée par les adeptes de l'adoption indiscriminée de la langue parlée dans la péninsule³⁵⁵, de l'autre celle de ceux qui, comme Alberdi, prêchaient une revisitation de la langue espagnole, qui tînt compte des évolutions successives et continues qu'elle avait connues depuis la période de la colonisation. Cette alternative vient se superposer à celle établie par Sarmiento, qui oppose civilisation (européenne) et barbarie (américaine), que nous ne jugeons pas satisfaisante pour évoquer les ambiguïtés de la nation argentine. Il faut lui préférer la distinction mise en évidence par Guizot, dans un discours prononcé en 1841 à l'Assemblée Nationale :

Hay en los Estados de la América del Sur dos grandes partidos, el partido europeo y el partido americano. El europeo, el menos numeroso, comprende los

³⁵³ Pour Benedict Anderson, la diffusion d'une langue vernaculaire standardisée par l'imprimé a été un des éléments majeurs de l'éveil du sentiment national. C'est du moins la thèse qu'il soutient dans son essai *Imagined Communities. Reflection on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 ; trad. française d'Emmanuel Dauzat, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996.

³⁵⁴ Cette dualité transparaît également dans l'ambiguïté du nationalisme de ce pays. Comme le soulignent Arthur P. Whitaker et David C. Jordan, dans *Nationalism in Contemporary Latin America* (« Argentina : Nostalgic and Dynamic Nationalism », 1966, p.53), on peut distinguer deux courants originels du nationalisme argentin : l'un nostalgique et traditionaliste incarné par Juan Manuel de Rosas et l'autre dynamique et ouvert sur l'avenir, dont la figure de proue fut Bernardino Rivadavia. Nous renvoyons également à Gerhard Masur, *Nationalism in Latin America, Diversity and Unity*, New York-London, The MacMillan Co.-Collier MacMillan, 1967.

En outre, nous conseillons la lecture de Marvin Goldwert, qui a mis en évidence l'existence de deux nationalismes antinomiques en Argentine : l'un libéral (qualifié de bon) et l'autre intégral (jugé mauvais). Le premier croit en la coopération entre les nations, défend le jeu du libre commerce des biens et des idées à l'intérieur de l'État tout comme avec des pays étrangers, enfin, il recherche la république démocratique qui garantit les libertés individuelles dans le respect des idéaux démocratiques occidentaux. Le second, pour sa part, rejette toute forme de coopération, promeut la xénophobie ainsi qu'un patriotisme outrancier, le militarisme et l'expansion ; il favorise, de plus, l'État autoritaire, le gouvernement militaire, le nationalisme et le protectionnisme économiques ; enfin, il se méfie des formes politiques de la démocratie occidentale.

³⁵⁵ Il faut dire que pour ces gens, l'être national ne pouvait être conçu autrement que dans son hétéronomie vis-à-vis de la tradition catholique et hispanique.

hombres más esclarecidos, los más familiarizados con las ideas de la civilización europea. El otro partido, más apegado al suelo, impregnado de ideas puramente americanas, es el de los campos. Este partido ha deseado que la sociedad se desarrollara por sí misma, a su modo, sin préstamos, sin relaciones con Europa. El General Rosas es el jefe del partido de los campos y el enemigo del partido europeo.

Le débat idéologique ouvert par Sarmiento est loin d'être impartial, dans la mesure où il sert son projet de transformation en profondeur de l'Argentine, qui se verrait dépouillée des hommes qui font sa richesse identitaire, qui constituent à proprement parler la nation argentine. Sarmiento et quelques uns de ses partisans unitaires voulaient, rappelons-le, peupler le pays d'Argentins qui seraient venus d'ailleurs, de cet ailleurs qui, tous, les faisait rêver : l'Europe.

L'intérêt du débat sur la question de la langue nationale réside dans l'absence d'un consensus au sein du parti unitaire, pourtant résolument europhile. Bien qu'il fût le produit typique de l'éducation française qui, depuis les années 1820, avait formé la classe dirigeante argentine et donné naissance au parti unitaire, Juan Bautista Alberdi développa des idées parfois contraires en tous points à celles de ses pairs. Concernant les rapports qui lient son pays au continent européen, à sa culture, à ses idées et à ses hommes, il écrit :

Nuestras simpatías con la Francia no son sin causa. Nosotros hemos tenido dos existencias en el mundo : una colonial, otra republicana. La primera nos la dio la España ; la segunda, la Francia. El día que dejamos de ser colonos, acabó nuestro parentesco con la España ; desde la República, somos hijos de la Francia. Cambiamos la autoridad española por la autoridad francesa el día que cambiamos la esclavitud por la libertad. A la España le debemos cadenas, a la Francia libertades. Para los que están en los íntimos orígenes históricos de nuestra regeneración, nuestras instituciones democráticas no son sino una parte de las ideas francesas. El pensamiento francés envuelve y penetra toda nuestra vida republicana. De este modo, ¿cómo no hemos de preferir las nobles y grandes analogías de la inteligencia francesa !

A los que no escribimos a la española, se nos dice que no sabemos escribir nuestra lengua. Si se nos dijera que no sabemos escribir ninguna lengua, se tendría más razón. Decir que nuestra lengua es la lengua española, es decir

*también que nuestra legislación, nuestras costumbres no son nuestras, sino de la España ; esto es, que nuestra patria no es una patria, que América no es América, sino que es España, de modo que no tener costumbres españolas es no tener las costumbres de nuestra nación. La lengua argentina no es, pues, la lengua española: es hija de la lengua española, como la nación Argentina es hija de la nación española*³⁵⁶.

Contrairement à Sarmiento, dont il dit qu'il « *muestra en [el Facundo] ignorar radicalmente la naturaleza y el asiento del poder público en la República Argentina, por sus opiniones sobre el problema de la organización que necesita ese poder*³⁵⁷ », Alberdi ne défend pas une idéologie rigide et ne recherche guère les honneurs du pouvoir. Lorsqu'il rentre en Argentine, en 1852, il entreprend de travailler pour un pays. Il écrit alors l'un des ouvrages qui ont le plus marqué l'Argentine moderne : les *Bases y puntos de partida para la organización de la República Argentina*, où il s'efforce d'expliquer quelque chose de fondamental pour l'avenir du pays : il s'agit de comprendre le sens de l'héritage rosiste et non de le nier. En cela, nous pouvons reconnaître à Alberdi d'avoir été l'artisan de l'école matérialiste argentine d'interprétation historique.

En 1847 paraissait la *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, dans laquelle Andrés Bello plaidait pour l'intégration de certaines locutions américaines – les américanismes – à la langue espagnole³⁵⁸. Aussi ne visait-il pas une réforme de la

³⁵⁶ Juan Bautista Alberdi, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955, p.81.

³⁵⁷ Juan Bautista Alberdi, *La Barbarie histórica de Sarmiento*, Buenos Aires, Ediciones Pampa y Cielo, 1964.

³⁵⁸ Pour une approche plus particulièrement linguistique de ce phénomène de spécification de la langue, nous renvoyons aux ouvrages suivants, qui nous ont été indiqués par M. Gracia-Barrón : N. Carricaburo, *El voseo en la literatura argentina*, Thèse de Doctorat, 1994 ; M.B. Fontanella de Weinberg, « Sistemas pronominales de tratamiento usados en el mundo hispánico », in *Gramática descriptiva del español*, p.1329-1425 ; R. Lapesa, « Las formas verbales de segunda persona y los orígenes del voseo », in *Actas del Tercer Congreso Internacional de Hispanistas*, México, El Colegio de México, 1979 ; M.I. Siracusa, « Morfología verbal del voseo en el habla culta de Buenos Aires », in *Estudios sobre el español hablado en las principales ciudades de América*, México, UNAM, p. 383-93 ; F. Weber, « Fórmulas de tratamiento en la lengua de Buenos Aires », in *R.F.H* III ; Vicente Revert Sanz, *Entonación y variación geográfica en el español de América*, Cuadernos de Filología, Anejo XLV, Facultat de Filologia, Universitat de València, 2001 ; John M.

langue, mais son enrichissement par l'ajout de termes proprement américains. Ainsi Bello voulait-il qu'un métissage s'opère entre la langue espagnole et le parler américain. D'où l'affirmation : *en ese periodo pues, florece una literatura indudablemente hispano-americana.* » Il n'y avait pas de place, dans cette perspective, pour une langue authentiquement argentine, compte tenu qu'on se limitait à évoquer une langue commune au continent américain. Il reste à déterminer comment, par un processus de spécification de la langue, l'américaine a cédé sa place à une langue à proprement parler argentine, dans laquelle les argentinismes sont venus se substituer aux américanismes.

Le réalisme dont Alberdi a fait preuve dans sa démarche historique d'analyse de la constitution et la survie de la nation argentine s'est notamment exprimé dans ses positions sur la nature de la langue nationale dont il fallait pourvoir l'Argentine.

El autor ha creído que están equivocados los que piensan que entre nosotros se trata de escribir un español castizo y neto: importación absurda de una legitimidad exótica, que no conduciría más que a la insipidez y debilidad de nuestro estilo: se conseguiría escribir a la española y no se conseguiría más: se quedaría conforme a Cervantes, pero no conforme al genio de nuestra patria; se tomarían las frases, los giros, los movimientos de que este escritor se valía para agradar a su nación; pero todo esto no agradaría a la nuestra cuyo carácter propio jamás tendrá por representante un espíritu extranjero.

*Si la lengua no es otra cosa que una faz del pensamiento, la nuestra pide una armonía íntima con nuestro pensamiento americano, más simpático mil veces con el movimiento rápido y directo del pensamiento francés, que non con los eternos contorneos del pensamiento español. [...] Una lengua es una facultad inherente a la personalidad de cada nación, u no puede haber identidad de lenguas, porque Dios no se plagia en la creación de las naciones.*³⁵⁹

À l'instar de Juan María Gutiérrez, Alberdi ne voulait pas d'une langue qui ne reconnaîtrait aux particularismes langagiers locaux aucune valeur. Ceux qui, comme Ernesto Quesada réfutent l'utilité, la

Lipski, *El español de América*, Cátedra Lingüística, 1994 ; S. Kany, *Sintaxis hispanoamericana*, 1945, trad. Madrid, Gredos, 1976.

³⁵⁹ *Ibid.*, p.80-82.

valeur, l'existence même d'une langue autre que l'espagnol « *castizo* », nient toute modification historique de la langue exportée par les conquistadors espagnols ; ils affirment sa constance, son insensibilité, son imperméabilité aux influences et réalités américaines qu'ils n'auraient pas besoin de nommer. Mais cela est-il vraisemblable ? Que se cache derrière cette croyance sinon un manque de lucidité, un défaut de bon sens ou pis, de la mauvaise foi ?

El español importado al Río de la Plata por los conquistadores —escribait Maspero— no ha conservado su pureza primitiva. Obligado á crearse un vocabulario que correspondiese á nuevas necesidades, ha tenido que formar derivados de las palabras antiguas, ó atribuirles nuevos significados y tomar de los dialectos indígenas, con los cuales se encontraba en contacto, la mayor parte de los términos que le faltaban: de pié ha tomado pialar, trabar un caballo; de manco, mancaron, un caballo malo, que no sirve para nada y, por analogía, todo objeto, toda persona inútil; el caimán de América ha conservado su nombre guaraní de yacaré; las invasiones de los indios son designadas con la palabra indígena malón, etc. Á estas modificaciones del vocabularios han venido a agregarse alteraciones fonéticas que han modificado tanto las antiguas palabras españolas como las palabras de origen indígena. El araucano, el guaraní y el quichúa han contribuido, cada uno por su parte, á la formación del dialecto de los gauchos. Pero, mientras que el araucano y el guaraní, hablados por los querandíes y los charrúas, á las puertas mismas de Buenos Aires y de Montevideo, han contribuido apenas con algunos nombres de plantas ó de animales, el quichúa, oriundo del Perú, ha suministrado un número considerable de términos familiares. Esta introducción del quichúa data del siglo último, de la época en que las leyes comerciales del primer virrey, don Pedro de Cevallos, 1776-1778, atrajeron á Buenos Aires á muchos criollos de las provincias interiores y aún del Perú, en tanto que un gran número de jóvenes porteños iban á estudiar y rendir sus exámenes, de licenciados ó de doctores en derecho y en teología, á la universidad de Charcas, en la Bolivia actual, en el centro mismo de los países de la lengua quichúa³⁶⁰.

S'il est vrai que depuis l'Indépendance, Mariano Moreno ou Bernardo Monteagudo n'ont eu de cesse d'affirmer l'existence d'une identité nationale, sans doute a-t-il fallu que la question de la langue nationale soit notamment posée par Alberdi, dans l'Argentine rosiste,

³⁶⁰ Cité par Ernesto Quesada, *El problema del idioma nacional*, « El problema de la lengua », Buenos Aires, « Revista Nacional », Casa Editora, Bolívar 264, 1900, p.76.

pour que fût établi un lien de causalité entre existence d'une langue, affirmation d'une nationalité et perpétuation d'une nation argentines.

Sin duda que fuera precioso ver bajo el yugo de las tradiciones legitimistas de la lengua metropolitana, a los que han roto audazmente con las tradiciones políticas de la Península. Nuestra lengua aspira a una emancipación, porque ella no es más que una faz de la emancipación nacional, que no se completa por la sola emancipación política. Una emancipación completa consiste en la erección independiente de una soberanía nacional. Pero la soberanía del pueblo no es simple, no mira a un político únicamente. Cuenta con tantas fases como elementos tiene la vida social.

El pueblo es legislador, no sólo de lo justo, sino también de lo bello, de lo verdadero, de lo conveniente. Una academia es un cuerpo representativo que ejerce la soberanía de la nación en cuanto a la lengua. El pueblo fija la lengua como fija la ley; y en este punto, ser independiente, ser soberano, es no recibir su lengua sino de sí propio, como la política es no recibir leyes sino de sí propio.

Los americanos, pues, que en punto a la legitimidad del estilo invocan a la sanción española, despojan a su patria de una faz de su soberanía: cometen una especie de alta traición. No reconocer la autoridad de los estamentos y soportar la autoridad de la Academia, es continuar siendo medio colonos españoles. La lengua americana necesita, pues, constituirse, y para ello necesita de un cuerpo que represente al pueblo americano, una Academia americana. Hasta tanto que no suceda, a los que escribamos mal, dégasenos que escribimos mal, porque escribimos sin juicio, sin ligazón, sin destreza; pero no, porque no escribimos español neto; porque una semejante imputación es un rasgo de godismo³⁶¹.

En tant que représentant et héraut de tout un peuple, d'un côté, et expression historique d'une réalité nationale, d'un autre, Juan Manuel de Rosas fit de Buenos Aires – et partant jusqu'à un certain point, de l'Argentine – le creuset du legs européen et de toute la richesse native. En un sens, l'action du gouverneur « porteño » mit en branle le processus historique et politique d'affirmation de la nationalité argentine, dans la mesure où il fit de ce pays le point de rencontre de l' « *americanidad* »³⁶² et de l'universel. Rosas a doté l'Argentine

³⁶¹ Juan Bautista Alberdi, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955, p.82-83.

³⁶² D'après Paul Verdevoye, il semblerait que ce vocable ait été inventé par Miguel de Unamuno, en 1909, dans un courrier où il accuse réception du livre de Ricardo

d'une personnalité qui, encore aujourd'hui, la caractérise et de ce fait, la distingue de ses voisins américains, malgré l'évolution de la nationalité argentine voulue par les politiques d'ouverture des frontières aux immigrants en provenance d'Europe, notamment, que les unitaires eurent tôt fait de mettre en place après la disgrâce de Rosas et son exil forcé à Southampton.

La contribution de Juan Bautista Alberdi à la Constitution de 1853 mise à part, qu'a-t-on intégré de l'héritage rosiste ? Trop peu de choses, malheureusement. Sans doute le plus grand tort des successeurs de Rosas, au pouvoir, fut-il de nier l'identité argentine, de par leur refus d'en assumer la dualité. La nationalité argentine est ainsi faite qu'elle intègre, croise, façonne des traits propres à l'américanisme remis – à juste titre – au goût du jour par Rosas et l'héritage européen intégré depuis longtemps par les Argentins. Sans doute faut-il voir dans le révisionnisme historique argentin, animé par Manuel Gálvez et les frères Irazusta, entre autres, l'expression d'un profond malaise identitaire, d'une perte de repères. L'ambiguïté Europe-Amérique, fondatrice de la nationalité argentine s'était progressivement effacée : il s'agissait de la faire revivre, au travers de la glorification de l'ouvrage civilisateur de Rosas et du retour de la civilisation américaine qu'il avait pour ainsi dire érigée.

*Hispanoamérica es un vocablo vacío para nosotros. [...] Nuestros globulitos rojos hablan varios idiomas y responden a tradiciones distintas y antagónicas. Nuestra mayor tristeza proviene de no saber quiénes somos. [...] Hablamos en castellano, actuamos en inglés, gustamos en francés y pensamos ... pero ¿es que nosotros pensamos?*³⁶³

Que la « *virtù* » du grand homme d'État soit d'avoir un sens aigu de l'écoute des différentes forces en présence et qui le pressent d'agir,

Rojas *La Restauración nacional*, qu'il évoque en ces termes : « *Se ve en él un constante anhelo de dar a conciencia la americanidad – permítidme usar esa palabra que no equivale a americanismo .* »

³⁶³ Raúl Scalabrini-Ortiz, *Gaceta Literaria de Madrid*, n°42, cité par Paul Verdevoye, *Identidad y literatura en los países hispanoamericanos*, « Ernesto Sábato y lo argentino », Ediciones Solar, Buenos Aires, 1984

de savoir distinguer les sphères personnelle et étatique, qu'entre le désir des masses et celui des corps constitués pour la défense d'intérêts particuliers, qu'entre le désir de certains de commander et d'opprimer et le désir du peuple, il sache par sa *clairvoyance* et son *courage* faire que son ambition et son désir de gloire, de puissance et d'ordre coïncident avec l'institution d'un État stable en proie au désordre, alors que le pouvoir n'est jamais acquis mais doit être continuellement refondé, tel est l'enseignement fondamental livré par *Le Prince*³⁶⁴. Et telle est l'histoire du gouverneur Juan Manuel de Rosas, initialement « *Restaurador de las Leyes* » de la province de Buenos Aires et, au fil du temps, au gré de succès sur le plan intérieur et de victoires très symboliques – bien que coûteuses – sur la scène internationale, aux commandes d'un pays qu'il a fortement contribué à fonder : l'Argentine.

Par le travail de définition des frontières auquel il s'est livré, son acharnement à défendre la souveraineté de son pays et à faire reconnaître son indépendance, son ardeur à agir au nom de la grandeur nationale et, enfin, la création d'un être argentin, pourvu d'une nationalité fidèle à l'entrelacs qui définit son identité, Juan Manuel de Rosas fut le premier grand homme d'État argentin, né « *criollo* » et mort Argentin.

Le nom que donne Machiavel à cet ordre de choses, à cette instabilité foncièrement mouvante, faite de désirs incompatibles et de passions imprévisibles, qui a empreint, comme nous l'avons montré, le processus historique et politique de formation de la nationalité argentine est *Fortune* : non plus Providence bienveillante et réglée, aux desseins impénétrables qui ne permettaient déjà de penser les effets du pouvoir sur les hommes que comme l'effet de grâce et l'expression d'un opportunisme politique ; mais « fleuve tumultueux et devastateur pour peu que l'homme n'ait pas prévu sa crue et ne s'en soit gardé par

³⁶⁴ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Paris, Garnier Flammarion, 1990.

des digues et des canaux³⁶⁵». *Fortune*, donc, mais en aucune circonstance celle-ci ne s'exprime comme emprise souveraine et inéluctable qui déposséderait le détenteur du pouvoir – fût-il ou non souverain – de son libre-arbitre, de sa faculté de juger et de décider.

Le pouvoir est substance. Sans jamais disparaître, il se transmet d'un Prince à l'autre. En un sens, le pouvoir n'est pas que le fait des hommes ; et Rosas est là qui le prouve, dont le pouvoir, au fil des ans, ne s'est renforcé, en partie, qu'à la faveur de circonstances favorables (comme le décès de concurrents potentiels ou la communion inespérée de tout un peuple contre la menace étrangère). Il est des choses qui dépendent des hommes et d'autres qui leurs sont fondamentalement étrangères ; le pouvoir du chef trouve autant de ressources dans le réel concret, sur la scène politique, que dans les conditions qu'il sait forger à son avantage, en anticipant, par exemple, les luttes qu'il aura à livrer et en s'adaptant en conséquence. Voici le rôle du grand homme d'État, tel fut celui de Rosas : faire preuve de clairvoyance, comprendre que la *Fortune* n'a que le champ que daigne lui laisser la « *virtù* ».

Comment conquérir le pouvoir et surtout le conserver ? En usant d'une audace sans bornes, du plaisir et du flair, d'une maîtrise de soi irréductible à la vertu morale. Mais, au demeurant, Rosas reste un homme politique à part, dans la mesure où il fut un homme de son temps, le reflet d'une époque et le modèle d'une communauté. Il ne fut en rien une parenthèse de l'histoire, mais l'histoire elle-même : celle de la formation d'une nation et d'une nationalité sur fond de contingences historiques et politiques. Celle qui a déterminé la naissance d'une nation en tant que sujet de l'histoire, qui lui a permis de s'exprimer à la première personne et d'énoncer, de ce fait, sa singularité.

³⁶⁵ Céline Spector, *Le pouvoir*, Paris, Garnier Flammarion, coll. Corpus, 1997, p.167.

Mais pourquoi Rosas, en dépit de l’empreinte indélébile qu’il a laissée, ne figure-t-il pas dans le Panthéon des héros de la nation ? N’est-il pas curieux, somme toute, que celui-là même qui prit en charge et favorisa la naissance de la nation argentine s’en trouve privé, exclu ? Pourquoi ce rôle échut-il à Rosas et non à Sarmiento, à Roca, ou à Mitre ? Cela tient, à notre avis, au fait que Juan Manuel de Rosas ne s’est jamais clairement prononcé pour l’organisation à proprement parler de son pays ; au rebours, il a toujours émis des réserves quant à la convocation d’une Assemblée constituante, comme en témoigne le contenu de la fameuse lettre de Figueroa, dans laquelle on peut lire que « *el país no está todavía en condiciones de organizarse constitucionalmente bajo un régimen federal. Ni siquiera existen los elementos básicos para hacerlo. Si se convoca a un congreso se va a llenar de unitarios ‘logistas y de pícaros’ y el resultado será un nuevo fracaso. Además se necesita dinero y no lo hay [...]. Dejemos que las cosas se vayan arreglando con el tiempo [...] es preferible que las cosas se arreglen de abajo que por arriba : que las provincias recompongan sus cosas que se acostumbren a vivir en paz* ».

On aime à rappeler, évoquant Sarmiento, son rôle d’éducateur qui, en soi, est louable. Mais par là, il nous semble que l’on accorde davantage d’importance aux faits matériels, aux progrès entendus comme les améliorations apportées au confort des hommes et des femmes, les avancées techniques et scientifiques. Il reste qu’on néglige le progrès, entendu cette fois-ci comme mouvement et comme dynamique ; on semble le dédaigner ainsi que la progression de tout un peuple ; on le regarde de coin de l’œil, ou presque, parce qu’on doit se contenter de le constater « *a posteriori* » et de le subir plus que de le diriger. Faut-il croire que Rosas n’est pas resté dans l’histoire de l’Argentine, comme il l’eût mérité, parce que l’État moderne argentin ne porte qu’indirectement sa marque ? Espérons-le, car tout historien devrait savoir faire la part des choses, au delà des débats idéologiques structurants qui, depuis l’indépendance et jusqu’à aujourd’hui, opposent unitaires et fédéraux.

4. Le “viol des foules” par la propagande politique: instrument d’éducation au service du régime rosiste

4.1 Le projet totalisateur du régime rosiste

Il ne suffit pas, pour être juste, de faire le bien, il faut encore que les administrés soient convaincus. La force est fondée sur l'opinion. Qu'est-ce que le gouvernement? Rien, s'il n'a pas l'opinion.

Napoléon Bonaparte

On nous accuse de créer l'opinion des masses. Le reproche est inexact, nous tentons seulement de la formuler.

Léon Trotski

Dans un ouvrage consacré à l'exploitation politique, souvent, et politicienne, parfois, de la propagande, Serge Tchakhotine souligne que pour légitimer leurs conquêtes, les dictateurs faisaient souvent valoir qu'elles étaient, pour la plupart, menées pacifiquement ou, tout au moins, sans emploi de violence physique. Mais il se fait fort de préciser ensuite aussitôt que cela n'est vrai qu'en apparence, dans la mesure où l'absence de guerre n'empêche pas l'emploi d'une violence non moins réelle: la violence psychique³⁶⁶.

En dépit des divergences qui, essentiellement pour des raisons idéologiques purent, à l'occasion, les opposer, la plupart des historiens et intellectuels ayant vécu de près ou étudié le rosisme s'accordent pour dire que l'une des principales singularités de ce régime transitoire fut le dosage fort subtil que firent de la violence le gouverneur et ses lieutenants, érigeant par la même voie la terreur politique en l'un des principaux piliers du dispositif de pouvoir rosiste³⁶⁷.

³⁶⁶ Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1992, p. 13.

³⁶⁷ On trouve les exemples les plus notables de cette thèse dans les œuvres de José Rivera Indarte, *Tablas de Sangre. Es acción santa matar a Rosas*, Buenos Aires, Antonio Dos Santos, 1946 ; Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962 ; Florencio Varela, *Rosas y su gobierno. Escritos políticos, económicos y literarios*, Buenos Aires, Freeland, 1975 ; Andrés

Dans les premières pages de ses *Estudios psicológicos sobre Don Juan Manuel de Rosas y su gobierno*, Martín V. Lazcano présente ce phénomène et dénonce cette tradition en des termes que nous partageons sans réserve:

Rosas es el único caso, entre nuestros hombres históricos, que haya ocupado más el escenario de la literatura impresionante; a su redor se ha agotado la vena festiva, anecdótica y de virulenta crítica, como los adjetivados zabumerios despectivos.

En las páginas que se leerán no he de seguir las huellas de esos plumistas, sea llevando al lector al través del campo de las exhibiciones dramáticas con sus sombras amenazadoras, sus cuchillos destilando sangre, sus horcas, patíbulo y armas de fuego llenando su misión destructora; ni impresionarlos con la presencia de pilas de cadáveres, o el eco de ayes de dolor y de airadas protestas maldicientes; tampoco haré coro a los juicios descalificadores sin más ley que el de la ciega explotación de la idiostenia popular.

Me propongo, sí, llevarlo a un campo donde ha de reinar el humano y reposado juicio; donde, por un proceso racional analítico de los momentos históricos y un cambio de lentes, por el amortiguamiento de las tonalidades fuertes de aquellos sombríos cuadros impresionantes, modificarán las impresiones psíquicas arraigadas.

Al crudo materialismo con que se ha considerado a Rosas, he de oponer el razonado análisis del hombre en sus modalidades psíquicas, ambiente de su actuación, e influencias que gravitaron sobre sus emotividades.

Me propongo contribuir al levantamiento del humano edificio de la reivindicación moral de un período histórico. Las ideas que voy a exponer no serán más que ligeros golpes de pico en la nivelación del suelo, preparativos de la zanja donde otros más preparados irán asentando los materiales de los cimientos³⁶⁸.

Nous retiendrons de cette analyse l'existence d'une authentique littérature consacrée à Rosas (peut-on s'étonner, alors, de la mise en scène, voire de la théâtralisation dont a été frappée son action?),

Lamas, *Escritos políticos y literarios de D. Andrés Lamas durante la guerra contra la tiranía de D. Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Casa editora calle Cangallo, 1877 ou encore Mabel Cernadas de Bulnes, *El pensamiento de Valentín Alsina en el exilio (1855-1852)*, Bahía Blanca, Universidad Nacional del Sur.

³⁶⁸ Martín V. Lazcano, *Estudios psicológicos sobre Don Juan Manuel de Rosas y su gobierno*, Buenos Aires, J. Lajouane & Cía – Editores, 1927, p. 19-21.

l'affirmation d'une contre-propagande porteuse d'un regard hétérodoxe sur le rosisme, au-delà d'une véritable réflexion sur le travail de l'historien, qui n'est pas sans rappeler certaines considérations de Jacques Le Goff dans *Histoire et Mémoire*.

Mais peut-être doit-on associer, en dernière instance, l'autorité croissante reconnue et accordée à la violence dans le façonnement des espaces public et privé, à Buenos Aires, à une définition singulièrement rosiste de l'ordre. Déjà le 10 octobre 1820, Juan Manuel de Rosas proclamait qu'il fallait se battre pour une « *organización del país por la imposición del respeto a las leyes y a las autoridades legítimamente constituidas y odio eterno a los tumultos* ». A l'origine, il est donc une forme d'obsession légitimatrice, qui au final ne demeura pas moins perméable à la propagande rosiste, clairement inscrite celle-ci dans une logique de brutalisation de la population. En effet, celle-ci n'était-elle pas censée garantir le maintien de l'ordre, raison pour laquelle le Restaurateur avait été appelé par la population à recouvrer les fonctions de gouverneur³⁶⁹? Et, dans ce cas, cette fin ne justifiait-elle pas, à elle seule, les moyens mis à la disposition de ce dernier?

En quoi, alors, cette période se distingua-t-elle du précédent passage de Rosas à la tête de l'Exécutif provincial? Sans doute en cela que Don Juan Manuel fut légalement investi des facultés extraordinaires et de la somme du pouvoir public, et que cette décision fut aussitôt confirmée par le vote des portègues, convoqués par le gouverneur à participer à un plébiscite par lequel « *todos y cada uno de los ciudadanos habitantes de esta ciudad, de cualquier clase y condición que fue-*

³⁶⁹ Ce qui n'empêche pas Rosas de souligner, à des fins propagandistes évidentes, d'une part que « *Aun cuando estoy investido por la Honorable Junta de Representantes, con la suma del Poder público, teniendo siempre muy presente el fin con que se me dió esta alta y extraordinaria investidura, he cuidado de no hacer otro uso que el muy preciso con relación al orden y tranquilidad general del país, dejando correr cuanto me ha sido posible todas las cosas por su orden y conductos regulares, mientras esto estuviese en oposición con los objetos de la política.* » (Lettre de Rosas à López, 23 janvier 1836, in *Correspondencia entre Rosas, Quiroga y López*, éd. Enrique M. Barba, p.310) et d'une autre que « *para mí, el ideal de gobierno feliz sería el autócrata paternal, inteligente, desinteresado e infatigable [...] he admirado siempre a los dictadores autócratas que han sido los primeros servidores de sus pueblos* » (Entretien concédé par Rosas à Vicente G. et Ernesto Quesada, Southampton, 1873, Sampay, p. 215, 218-219).

*sen, expresen su voto precisa y categóricamente sobre el particular »*³⁷⁰. Le vote proprement dit se tint entre les 26 et 28 mars. Son résultat, favorable s'il en est, à Rosas et à ses projets fut sans appel. Les pouvoirs qui lui avaient été conférés s'en trouvèrent, par la même voie, aussitôt avalisés, légalisés et légitimés.

L'issue de ce vote très contrôlé lui fut largement favorable: 9716 voix pour, 4 voix seulement contre³⁷¹. C'est en tout cas la première et la plus évidente des leçons à tirer de ce passage par les urnes. Il faut peut-être souligner, par ailleurs, que c'est à Buenos Aires que l'on eut, pour la première fois, recours au suffrage universel masculin dans le monde. Tous les citoyens, libres ou émancipés, âgés de 20 ans purent exprimer publiquement — et ce, sans exception — leur volonté par le vote³⁷². Légalisation, plébiscite, avalisation, légitimation... autant de notions dont on gagnerait à souligner l'intérêt dans la perspective qui est la nôtre pour cette étude. Comment, en effet, le leader populiste parvint-il à user, à son seul profit, des avantages politiques que ces notions procurent traditionnellement?

Buenos Aires comptait alors soixante mille habitants, si bien que c'est une partie non négligeable de la population en droit de voter qui prit part à ce scrutin. Une situation, au reste, dont Domingo Faustino Sarmiento, éternel pourfendeur du régime en place, souligna le caractère extraordinaire:

³⁷⁰ *Diario de Sesiones*, vol. 21, n°506, 18 de marzo de 1835.

³⁷¹ *Asambleas Constituyentes Argentinas, seguidas de los textos constitucionales, legislativos y pactos interprovinciales que organizaron políticamente la Nación*. Fuentes seleccionadas, coordinadas y anotadas en cumplimiento de la ley 1857 por Emilio Ravignani, edit. por el Instituto de Investigaciones Históricas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad nacional de Buenos Aires, 1939, t.VI, 2ª Parte, p. 1088, doc. n°40.

³⁷² *Idem.*, doc. n°41.

*no se tiene aún noticia de ciudadano alguno que no fuese a votar. [...] Debo decirlo en obsequio de la verdad histórica: nunca hubo un gobierno más popular, más deseado ni más bien sostenido por la opinión.*³⁷³

Populaire, écrit-il, mais qu'est-ce à dire? Une telle situation inspira à Florencio Varela des propos similaires; ce dernier préférant cependant pointer combien Rosas:

*se paseaba triunfante por las calles de Buenos Aires, hacía gala de su popularidad, recibía a todo el mundo, era un eco de alegría y de aplauso el que se alzaba por donde él pasaba; su casa era el pueblo, el pueblo le amaba*³⁷⁴.

Les archives, récentes et moins récentes, abondent en ce sens. Comme l'écrit Lazcano, à son tour, « *Rosas fué la voluntad plebiscitaria que, ante la anarquía reinante para una estabilidad de gobierno, optó por el cetro de la tiranía casera antes que una de cetro extranjero* »³⁷⁵. Cela étant, on peut sans doute à plus forte raison s'interroger sur le sens de la stratégie de Juan Manuel de Rosas: pourquoi insuffler alors et fomenter un climat de crainte permanente au sein de la population de la province de Buenos Aires, sinon pour lui faire comprendre que le pouvoir ordinaire aurait été insuffisant pour lutter contre les éléments anarchiques qui germinaient dans le pays; et qu'il était, par conséquent, nécessaire de créer quelque chose qui pourrait s'abattre telle la foudre « *donde quiera que estallara la menor sedición. Sólo mediante ese poder podía el pueblo quedar tranquilo y entregarse a las faenas de la vida cotidiana* »? C'est, en tous les cas, le point de vue défendu par le député Lahitte.

Le 13 avril 1835, Juan Manuel de Rosas prêtait serment devant la «Sala de Representantes». En ce beau jour d'automne, plus qu'à la tenue de cet acte solennel, il fut donné à la population portègne

³⁷³ Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo*, 1874, p. 171 ; in Saldías, *Historia de la Confederación Argentina*, Buenos Aires, El Ateneo, 1951, t.II, cap. XXVI, p. 11.

³⁷⁴ Cit. Fernando N.A. Cuevillas, *El Régimen del Caudillaje en Hispanoamérica*, in *Boletín del Instituto de Sociología*, n°7, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Nacional de Buenos Aires, 1953, p. 75.

³⁷⁵ Martín V. Lazcano, *op. cit.*, p. 22.

d'assister à l'installation, silencieuse et cependant immédiate — et voulue d'ailleurs comme telle par le régime — d'une atmosphère singulière. Elle apparut, en outre, d'autant plus en contraste avec les années précédentes, que c'est à la propagande rosiste qu'il revint de tout orchestrer et mettre en scène. L'opération par laquelle Rosas décida l'organisation d'incessants concerts, défilés patriotiques, « te deums » et autres manifestations populaires, plongea la ville dans un climat festif, laissant ainsi pointer le réveil d'une tradition ancienne, jadis consacrée par les Anciens, et d'ordinaire remise au goût du jour par les populistes. En l'espèce, celle des pains et des jeux, plus connue sous son nom latin : « panem et circenses ». Dans un numéro de *La Gaceta* de septembre 1838, on trouve une description intéressante de la corrida, déjà recensée parmi les fêtes les plus populaires dans la région :

*en los días 7, 8 y 9 hubo tres lucidas corridas de toros. Se dispuso al efecto una plaza a propósito. Toda la compañía, incluso los picadores fueron aficionados, y se desempeñaron con destreza y a satisfacción general. Su vestuario consistía en chaqueta punzó, pantalón blanco, zapatos punzones, gorro del mismo color, con cintas, faja y capa de torear de color rosado y blanco. Las banderillas de fuego fueron lucidas y del mejor gusto. En cada una de las tres tardes se ensilló un potro y un toro después de la corrida, y en las mañanas de estos tres días hubo una diversión puramente paisana, cual fue la de correr diez hombres juntos a caballo en distancia de ocho cuadras, habiendo un premio designado al que llegare primero a tomar una bandera federal que se había colocado en un hermoso arco, término de la carrera.*³⁷⁶

Est-on aussi loin que cela de la technique populiste du pain et des jeux, consacrée par les Anciens sous sa dénomination latine :

« *panem et circenses* »?

Pourquoi Rosas activa-t-il la propagande dès les premiers instants de son retour effectif aux affaires? Voilà une question qui mérite tout à la fois d'être posée et mise à la question, dans la mesure où elle accuse, sitôt énoncée, son caractère contre-intuitif. Une série

³⁷⁶ *La Gaceta Mercantil*, 4 septembre 1838.

d'indices nous font pencher pour l'hypothèse selon laquelle le gouverneur décida de placer délibérément son action sous le signe des jeux de la représentation. Comment s'étonner, par conséquent, de ce que Rosas ait décidé d'organiser des bals, où il était attendu des dames et des gentilshommes de la société portègne qu'ils fussent «*federalmente vestidos*³⁷⁷» et qu'il ait assisté, par la suite, à une représentation théâtrale mettant littéralement en scène son portrait, afin de mieux rendre hommage, par des chants et des louanges, au bon et juste Restaurateur des Lois?

C'est par cette voie que «*la adulación se convirtió en idolatría, y los retratos del Restaurador ocuparon los altares de las principales iglesias*³⁷⁸». Il revint partant à cette forme singulièrement politique de propagande d'agir et de s'imposer comme le plus fin et non moins redoutable des instruments de pression conçus par le régime pour éduquer la population portègne. A quelle logique l'usage d'une telle violence psychologique pouvait-elle répondre? S'interrogeant lui-même sur la question, depuis son exil britannique, voici ce qu'en dit Rosas :

Durante (sic) preside el gobierno de Buenos Aires, encargado de las Relaciones Exteriores de la Confederación Argentina con la Suma del Poder por la Ley, goberné según mi conciencia. Soy, pues, el único responsable de mis actos y de mis hechos buenos como de todos los malos, de mis errores y de mis aciertos.

Las circunstancias durante los años de mi administración fueron siempre extraordinarias y no es justo que durante ellas se me juzgue como en tiempos tranquilos y serenos.

Il s'agira pour nous, dans les pages qui suivent, de comprendre les mécanismes à la base d'un pareil usage de la violence. On étudiera, à cette fin, les présupposés théoriques et les implications logiques d'une telle action, dont on trouve un avant-goût dans le propos ci-

³⁷⁷ *La Gaceta Mercantil*, 23 de abril de 1835, p.3.

³⁷⁸ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé, 1984, p.160.

dessous, livré par John Lynch dans l'étude biographique qu'il a consacrée à Juan Manuel de Rosas:

En 1829, no sólo derrotó a sus enemigos unitarios, también demostró su habilidad para controlar fuerzas populares. Entonces explotó de tal manera el miedo que los hombres sentían por la anarquía, que pudo pedir y obtener el poder absoluto.

Así armado, procedió a tomar la posesión total del aparato estatal — la burocracia, la policía, el ejército de línea —. Con los principales medios de coerción en sus manos, terminó su dependencia de las fuerzas irregulares del campo. Ya podían volver a casa, los estancieros a trabajar sus haciendas, los gauchos a cumplir sus tareas de peones o a servir en el ejército regular. Rosas ejercía en ese momento un monopolio de poder en un estado adecuado a los intereses de los ganaderos y a una primitiva economía de exportación. A medida que el populismo retrocedía, la persuasión tomó su lugar; el control, la coerción y la propaganda se hicieron características intrínsecas del régimen. Se impuso un control político total.

En ese sentido, el rosismo era un clásico despotismo, pero era un despotismo con una novedosa organización y con su propio estilo. No se permitían lealtades rivales ni partidos de alternativos. Un régimen que controlaba todos los medios de comunicación inculcaba en los cerebros de los hombres un implacable adoctrinamiento. Se hizo de Rosas una gran figura líder, un gobierno unipersonal, protector y padre de su gente, mientras un movimiento político único tomaba el lugar de la elección constitucional³⁷⁹.

On évoquera également le versant plus particulièrement pratique de cette brutalisation et on indiquera quels furent les sujets, les lieux, les moyens, les objets et les temps de ce viol.

Le matraquage propagandiste devait permettre l'abandon progressif des lois positives au profit de celles, autrement fondamentales, à savoir les naturelles³⁸⁰, dont la supériorité reposait, aux dires de Rosas, sur le modèle d'ordre plus légitime et authentique qu'elles inspi-

³⁷⁹ ID., *Ibid.*, p. 153.

³⁸⁰ AGN, Secretaría de Rosas, s.V, c.30, A3, n°2. ; citées par Julio Irazusta, *Vida política de Juan Manuel de Rosas a través de su correspondencia*, Buenos Aires, Trivium, 1970, t.IV, ch.50, p. 143.

raient. En parcourant les archives du secrétariat du gouverneur, on constate que ce dernier en appelait souvent, dans sa correspondance notamment, à la figure de Dieu, qu'il tient pour le souverain Juge. Voici ce qu'il écrit, le 26 avril 1842, à Manuel López et à Felipe Ibarra, respectivement:

Señor Don Manuel López.

Mi querido amigo :

como no me es posible ocuparme ahora de su estimada correspondencia pendiente, esta es al solo objeto de saludarlo, y felicitarlo por los triunfos de nuestras armas, y castigo visible de Dios Nuestro Señor sobre los salvajes unitarios [...],

Señor Don Felipe Ibarra :

Mi querido amigo :

no permitiéndome más el tiempo, esta es al solo objeto de saludarlo, y felicitarlo con íntima complacencia, por los triunfos de nuestras armas, y castigo visible del Cielo Santo, sobre los salvajes unitario, cansado de sufrirles tantos y tan enormes delitos. Que Dios conceda a Vd. siempre la mejor salud, y acierto es el voto con que constantemente lo acompaña su fino atento amigo.

L'omniprésence de la propagande politique répondait à un souci de tous les instants et dont les discours rosistes rendaient généralement compte: celui de préserver et, au-delà, de perpétuer ces lois. Mais peut-être peut-on voir également dans ce viol — on consacra une partie de nos développements à l'explicitation de cette idée — l'expression la plus parfaite et douloureuse des velléités totalisatrices et autoritaires du régime.

Ailleurs dans ce travail, nous avons posé la question de l'aporie de la représentation qui, engendrée par l'autoritarisme du gouverneur, avait déterminé effectivement la subversion de ce principe. Le viol des foules par la propagande politique s'inscrit dans la continuité de cette même démarche. C'est, au reste, le second principe d'action ayant guidé le gouverneur dans son projet de construction d'une nationalité

proprement argentine. Ce qui, in fine, permettrait de comprendre pourquoi Rosas n'eut de cesse, pour justifier les excès de sa propagande, de revendiquer sa dimension éducative et la pédagogie dont les agents du régime faisaient preuve dans l'exécution d'une telle entreprise formatrice. Le viol des foules par la propagande politique soulève, dans le cas précis du rosisme, divers paradoxes que nous tâcherons d'élucider, en mettant à la question, notamment, la dimension autoritaire, voire totalitaire du rosisme³⁸¹.

L'hégémonie qui, sous ses versants discursif et représentatif, participa à la consolidation du pouvoir de Juan Manuel de Rosas et facilita sa mainmise sur l'espace public portègne trouva, dans la brutalisation physique et surtout psychologique auxquelles fut soumis, de manière constante et durable, le corps social provincial, l'un de ses plus fidèles soutiens.

S'adressant, en 1845, aux autorités françaises en charge, dans la région, du blocus du port de Buenos Aires, voici ce que le général Tomás de Iriarte écrivit au sujet du gouverneur, dans « *Memoria Militar – Operaciones militares para derrocar a Rosas* »:

El poder de Rosas fue fascinador aún en la época en que sus ejércitos se componían de hombres, pero no de soldados; y hoy que los tiene, pero enclavados en la República Oriental sin medios de movilidad para transportarlos fuera de ella, el poder de Rosas es del todo fantástico, no existe sino en los ánimos impresionados de su inaudito sistema de terror: es un poder de imaginación; y entendiéndose que cuando así nos expresamos, pretendemos tan solo significar la actual impotencia del tirano.

Cette «Terreur» — nom sous lequel furent désignées les années de plomb de la période rosiste de l'histoire argentine, à savoir les années 1832-1834/1835, puis les années 1838-1842/1845 — bouleversa les comportements socio-politiques de la société d'alors. Nous nous emploierons, dans les pages qui suivent, à développer l'idée suivant

³⁸¹ On lira avec intérêt les analyses développées par Hannah Arendt, sur la question, dans *Les Origines du totalitarisme* et *Le système totalitaire*.

laquelle il faudrait peut-être reconnaître dans les violences imposées aux corps, tout autant que dans l'ambition rosiste – et telle est la ruse – de former des « esprits dociles »³⁸², le glissement subreptice d'une subversion à une perversion du principe de représentation qui s'expliquerait par l'inéluctable et problématique banalisation de la propagande politique, ainsi que de la totalitarisation du régime, son corrélat.

Sans doute nous reprochera-t-on de faire un usage anachronique du concept de totalitarisme; à ce propos, nous voudrions préciser que notre intention n'est absolument pas de mettre en question la datation historique dudit phénomène. Simplement, il nous semble intéressant, au vu des paradoxes que nous avons soulignés au cours plus tôt dans ce travail, d'essayer de soumettre le « viol des foules par la propagande politique »³⁸³ à une mise en question qui s'inspire des analyses consacrées par Hannah Arendt à la question. Ce, dans la mesure où il nous apparaît – et nous sommes conscients de la nature intuitive de cette démarche – que pour comprendre la possible interaction d'une propagande politique acharnée et d'une certaine idée de la représentation, il est utile d'aborder des questions aussi fondamentales que le processus de destruction morale et physique des individus, sustentée par une idéologie implacable placée au service de la Loi³⁸⁴.

En raison d'une éducation exceptionnelle, d'une plume à bien des égards acérée, d'un raffinement intellectuel singulier, ainsi que de son engagement politique, María Sánchez de Thompson, mieux connue par la suite sous le nom de son mari, le Français Mendeville, fut l'une

³⁸² On s'inspire des « corps dociles » qu'évoque Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

³⁸³ On reprend ici le titre de l'ouvrage de Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1992.

³⁸⁴ Qu'il nous soit permis, bien que cela puisse paraître anecdotique, de rappeler que Rosas écrivit durant son exil un ouvrage consacré exclusivement à la notion de loi : *La Ley Pública*. Il rédigea également un ouvrage de teneur plus philosophique intitulé *La Religión del Hombre*.

des organisatrices « *tertulias* » les plus entreprenantes et engagées. Elle fut aussi l'une des épistolières les plus actives et profondes de son époque. La publication de *Intimidad y política*, ouvrage qui recueille ses lettres, journaux et mémoires, nous a permis d'accéder à un authentique trésor. C'est en effet un précieux témoignage que cette vision féminine qui nous est ainsi offerte, regard sans conteste étranger depuis l'intimité du pouvoir, de ce que put représenter le rosisme, en général, et sa propagande, en particulier. Elle notait, le 14 mai 1839, dans son journal:

*Las gacetas de Buenos Aires nos traen las cartas que se escriben de ésta a los amigos. Ya se falta a la fe pública sin disimulo por ese hombre funesto para nuestra patria. Se anuncian aprontes de guerra con mucha actividad. El ministerio de aquí parece bien compuesto a favor de los argentinos.*³⁸⁵

Que retenir de ces quelques lignes ? Que nous disent ses confidences ? Que nous laissent deviner ces quelques phrases ? Elles rendent compte, en premier lieu, dès la fin des années 1830, avec une clarté et une lucidité rares, d'une inflexion capitale dans l'histoire des rapports entre le mandataire et les mandatés: l'acceptation indiscutée de la figure de Juan Manuel de Rosas et l'avalisation irréfléchie de sa politique par ces derniers.

Une tentative d'analyse et de mise en question de la nature brutale des viols psychologique et physique infligés par Rosas et son appareil d'Etat à l'ensemble de la population de la province de Buenos Aires s'impose. Celle-ci doit permettre de mieux saisir quels étaient les changements que le gouverneur espérait produire sur les comportements et les mentalités locales par le recours à une telle violence?

Dans le *Mensaje a la décima-séptima Legislatura : el Poder Ejecutivo de la Provincia a la Honorable Representación Provincial*, deux ans auparavant, une place importante avait été concédée à la mise en évidence d'une série de décrets et d'initiatives prises par le pouvoir provincial

³⁸⁵ Mariquita Sánchez de Thompson, *Intimidad y política. Diarios, cartas y recuerdos*, Buenos Aires, Adriana Hidalgo editora, 2003, p.66.

pour définir, de manière si l'on veut « *ad hoc* », les us et coutumes dorénavant appelés à régler la vie citoyenne locale. Dans l'esprit du gouverneur, il s'agissait ni plus ni moins que d'édicter un comportement normalisé à la population. Parmi les différentes mesures inscrites dans la loi, on retiendra notamment celles-ci :

22/12/1855: Prohibiendo la desnudez en el baño del río, comprendiendo a toda persona desde la edad de siete años, y ordenando la separación de los sexos.

12/2/1856: Orden circulada en la ciudad, imponiendo pena a las personas que en la calle o cualquier paraje público profiriesen palabras contra la moral y buenas costumbres.

19/11/1855: Prohibiendo que ningún individuo se presente ante las autoridades sin la insignia federal.

19/11/1855: Mandando que en todos los departamentos civiles, literarios y militares, se pusiese una tablilla con el siguiente epígrafe: Federación o muerte, y en seguida la nominación del departamento y en los eclesiásticos ¡Viva la Federación!

23/11/1855: Mandando que en todas las presentaciones, documentos, escrituras públicas judiciales, o extrajudiciales, se encabecen con el epígrafe: ¡Viva la Federación! datando en seguida los años de la Libertad, los de la Independencia, y los de la Confederación Argentina.

23/11/1855: Ordenando que todo jefe de departamento, tanto de la ciudad como de la campaña, informase al Gobierno, de los individuos que no siendo federales se conservaban empleados, especificando las plazas que ocupaban.

23/11/1855: Ordenando que el Sr. Provisor y Vicario capitular, removiera a todo Cura y ayudante que no fuera decidido adicto a la causa federal.

23/11/1855: Ordenando que todo director o directora de primeras letras tanto en la campaña como en la ciudad, hiciera que sus alumnos carguen la insignia federal; y que así mismo los modelos de escritura llevaran el epígrafe ¡Viva la Federación! datando los años de la Libertad, Independencia y Confederación Argentina: comisionándose al encargado de la Policía su circulación y cumplimiento.

Fueron promovidos (SIC: removidos) de los empleos todos los unitarios, sustituyéndoles federales, como lo acreditan los decretos de 21 y 28 de noviembre

de 1835, el de 1º, 8, 13, 16, 18 y dos de 26 de Diciembre: el de 31 del mismo, los decretos de 2 de Enero de 1836, uno del 4 del mismo, otro del 5, otro del 11, otro del 14, otro del 15, y otro del 20, que se contienen en el Registro Oficial.

16/8/1836: Prohibiendo la comunicación a los habitantes de esta provincia con los sublevados unitarios, que han perturbado la paz y sosiego del Estado Oriental del Uruguay, y la contribución directa e indirecta de armas u otro artículo de guerra para dicho Estado.

*17/8/1836: Ordenando que toda persona que venga del Estado Oriental del Uruguay, se presente en el acto al Ministro Gral. de Gobierno, en la ciudad, y a los Jueces de Alzadas o Pedáneos más inmediatos en la campaña*³⁸⁶.

Au vu de ces décrets, on peut apprécier combien le régime rosiste se montra davantage soucieux de la détermination du devoir-être des Argentins³⁸⁷ que de la condition qui, pour ainsi dire, était déjà la leur.

Peut-on, pour autant, imputer cette décision à l'extraordinaire sens de l'opportunisme du gouverneur, capable d'adapter son action aux conditions environnantes ? Dans un courrier en date du 1^{er} février 1834, qu'il avait adressé depuis Paris à son ami le Général Tomás Guido, José de San Martín justifiait « *a priori* » la dictature de Rosas, dans les termes que voici :

Qué me importa que se me repita hasta la saciedad que vivo en un país de libertad, si por el contrario se me oprime ? ¡Libertad ! désela V. a un niño de dos años para que se entretenga por vía de diversión con un estuche de navajas de afeitar, y V. me contará los resultados.

¡Libertad ! para que un hombre de honor sea atacado por una prensa licenciosa, sin que haya leyes que lo protejan, y si existen se hagan ilusorias... ¡Libertad ! para que el dolo y la mala fe encuentren una completa impunidad como lo comprueba lo general de las quiebras fraudulentas acaecidas en esa.

Maldita sea tal libertad, no será el Hijo de mi Madre el que vaya a gozar de los beneficios que ella proporciona. Hasta que no vea establecido un gobierno,

³⁸⁶ Decretos principales expedidos por el Gobierno, restableciendo los principios y sentimientos de religión y moral pública, cité par Jorge Myers, *op. cit.*, p.129-130.

³⁸⁷ A l'origine, l'adjectif *argentín* désignait l'habitant de Buenos Aires.

que los demagogos llamen tirano, y me proteja contra los bienes que me brinda la actual libertad. [...] Tal vez dirá V. que esta carta [es] de un humor bien soldadesco.

*V. tendrá razón, pero convenga V. que a los 55 años, no puede uno admitir de buena fe el que se le quiera dar gato por liebre*⁵⁸⁸.

Comme l'écrit des années plus tard Calabrese :

*Rosas era todo lo contrario de un ideólogo. La política es — por encima de toda consideración — el arte de lo posible, y él era un empírico*⁵⁸⁹.

Encore faut-il préciser à quelle logique répondait une telle démarche, fondée sur une ambition totalisante sinon totalisatrice, ennemie de la nuance et de la discordance, qui plaidait pour la monophonie autant que pour le manichéisme.

Nous avons trouvé dans l'importante correspondance, aujourd'hui conservée au Musée de Luján, que Rosas et son amie Josefa Gómez entretenaient, un certain nombre d'écrits rendent compte d'une telle préoccupation. Dans l'une de ces missives, on lit :

El hombre verdaderamente libre es el que, exento de temores infundados y de deseos innecesarios, en cualquier país y en cualesquiera condición en que se halle, está sujeto a los mandamientos de Dios, al dictado de su conciencia y de una sana razón.

[...] Sólo es dado vivir tranquilos a los ignorantes y a los estúpidos que no piensan ni sienten.

[...] La ingratitud es una semilla que, de ciento, muy pocas degeneran.

[...] Si el Papa ha de salvar la Iglesia Católica, necesita dar unas cuantas sacudidas con la tiara a la polilla que la carcome.

[...] La enseñanza libre introduce la anarquía en las ideas de los hombres, que se forman bajo principios opuestos o variados al infinito. Así el

⁵⁸⁸ In Humberto Calabrese, *Juan Manuel de Rosas. Cien respuestas acerca de su dictadura*, La Plata, Instituto Cardenal Cisneros, 1975, p.13-14.

⁵⁸⁹ In Humberto Calabrese, *Ibid.*, p.23.

*amor a la patria se extinguirá, el gobierno constitucional será imposible, porque no encontrará la base sólida de una mayoría suficiente para seguir un sistema en medio de la opinión pública confundida, como los idiomas en la torre de Babel*³⁹⁰.

Comme son nom l'indique très littéralement, l'idéologie est la logique d'une idée. Son objet est l'histoire, à quoi l'idée proprement dite est appliquée. Le résultat de cette application, n'est pas exclusivement, comme l'indique Hannah Arendt dans *Le Système totalitaire*³⁹¹, un ensemble de choses qui *est*, mais le déploiement d'un processus perpétuellement changeant. En cela, l'idéologie traite l'enchaînement des événements comme s'il obéissait à la même « loi » que l'exposition de son idée. Elle admet, en outre, le postulat qu'une seule idée suffit à tout expliquer dans le développement, qu'elle est susceptible de le faire à partir de la prémisse et qu'aucune expérience ne peut enseigner quoi que ce soit, pour la bonne raison que tout est compris dans cette progression cohérente de la déduction logique.

Dans l'ordre pratique, ceci se traduit par la liquidation de la liberté d'agir, seuls des individus préparés à jouer le rôle de bourreaux pouvant rendre la société conforme à sa représentation. Que nous dit Rosas sur cette question ? Quels éléments de réponse cette harangue, prononcée en 1835, à l'attention de ses concitoyens, nous apporte-t-elle ?

Habitantes de la ciudad: nadie como vosotros ha sentido los terribles efectos del desorden.

— Hace tiempo que vuestra vida, vuestro honor y vuestra propiedad se hallan amenazados de mil peligros.

— Por salir de esta angustiosa situación habéis deseado mi ascenso a la silla del Gobierno, y os complacéis de que haya sido con plenitud de facultades.

³⁹⁰ Les lettres de Rosas à Josefa Gómez sont conservées dans le Musée de Luján ; ces citations ont été extraites de l'ouvrage de Carlos Ibarguren, *Juan Manuel de Rosas. Su Vida, su Tiempo, su Drama*, Buenos Aires, éd. Roldán, 1930, p.461-467.

³⁹¹ Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, citée par Atila Özer, in *L'État*, Paris, Flammarion, 1998, p.86-87.

— *Yo me he decidido a tomar sobre mis débiles hombros un peso enorme de cuidados y tareas y a empeñar mi honor en una empresa poco menos que imposible por aliviar las desgracias de mis compatriotas: a vosotros toca en este caso ser los primeros en dar ejemplos de virtud y patriotismo para que no sea inútil este nuevo sacrificio que consagro a toda la República, y con especialidad a la Provincia en que tengo la gloria de haber nacido.*

Habitantes de la Campaña, cuyo heroico valor y constancia es un objeto de admiración: vosotros fuisteis los primeros en armaros contra los asesinos del 1º de Diciembre, y unidos con los federales de la ciudad, vuestros compatriotas, hicisteis triunfar la causa que forma hoy el voto general de toda la República: vosotros habéis sido la más firme columna del orden en medio de todas las turbulencias que ha sufrido el país. ¿Qué servicio, pues, os podré exigir que no estéis pronto a hacer por la honra y la tranquilidad de una Patria que habéis defendido con tanto honor?

Valientes soldados, que formáis el Ejército de línea y milicia de la Provincia: ¿con qué expresiones podré describir vuestras virtudes, y la importancia de vuestros servicios? Nada menos que los espaciosos desiertos del Sud han sido el crisol de vuestro heroísmo, y de una subordinación y disciplina que os han hecho superiores a todos los obstáculos que os oponían la inmensa extensión del terreno, su soledad, la dureza del clima, y el continuo acecho de los enemigos que habéis logrado destruir.

— *A vuestro coraje e incansable sufrimiento debe hoy la seguridad de sus fortunas la mayor parte de los habitantes de la Provincia. ¿Qué peligro, pues, será capaz de arredraros, ni qué avances podrán hacer huir la ambición y la perfidia, oponiéndole de frente vuestro valor y lealtad?*

HABITANTES TODOS DE LA CIUDAD Y

Campaña, la Divina Providencia nos ha puesto en esta terrible situación para probar nuestra virtud y constancia; resolvámonos, pues, a combatir con denuevo a esos malvados que han puesto en confusión nuestra tierra; persigámoslos de muerte al impío, al ladrón, al homicida, y sobre todo al pérfido y traidor, que tenga la osadía de burlarse de nuestra buena fe.

— *Que de esta raza de monstruos no quede uno entre nosotros, y que su persecución sea tan tenaz y vigorosa, que sirva de espanto a los demás que puedan venir en adelante.*

— *No os arredre ninguna clase de peligros, ni el temor de errar en los medios que adoptemos para perseguirlos. La causa que vamos a sostener es la*

causa de la religión, de la justicia, de la humanidad y del orden público: es causa recomendada por el Todo-Poderoso: él dirigirá nuestros pasos, y con su especial protección nuestro triunfo será seguro.

*Buenos Aires, Abril 15 de 1835*³⁹².

Il est troublant de constater que, dès le milieu des années 1830, le discours rosiste prêchait l'homologie et les effets de méconnaissance. Dans un premier temps, on remarque que le gouverneur s'adresse distinctement à chacun des membres constitués de la population provinciale, selon une méthode oratoire qui privilégie l'interpellation générique à un discours d'emblée impersonnel. Acculé par le déploiement d'un verbe violent qui se joue de ce qui sous-tend la création de réflexes conditionnés — en l'espèce la représentation sur la scène politique d'un *je* politique singulier — Rosas conditionne la présentation de ses considérations finales à la confusion de trois acteurs initialement distincts. Par singulier, on entend : *particulier, unique, spécifique*, tout autant que *singularisateur*. Rosas n'a jamais été un partisan de la pluralité, de la diversité, de l'originalité.

Accusé d'être un usurpateur par certains — les Autres, c'est-à-dire les unitaires évidemment, mais également tous ceux qui ne donnaient pas assez de preuves visibles de leur « *adición federal* » — d'être un usurpateur, Rosas n'était pas pour autant un calculateur cynique qui trompait *consciemment* le peuple. Simplement, peut-être se prenait-il pour quelque chose et pour quelqu'un qu'il n'était pas. Or, comment éduquer un fédéral qui, le dimanche notamment, se dit le plus sincère des partisans de la Sainte Cause fédérale mais qui, dès que l'occasion se présente de s'exprimer sous couvert d'anonymat, vitupère les moyens et les violences de la propagande du Général ?

Seule forme d'expression officielle reconnue comme légitime, la propagande rosiste fut aussi extraordinaire qu'éphémère. Expliquons-nous : peut-on parler de propagande en l'absence d'un dialogue con-

³⁹² « Proclama del Gobernador y Capitán General de la Provincia de Buenos Aires a todos sus habitantes », 1835, in A.E. Sampay, *op. cit.*, p.137-139.

tradictoire entre deux camps (ou plus) qui confrontent deux visions concurrentes du monde et recherchent à tout prix à s'imposer sur les autres, afin de mieux les annuler, les taire et, ce faisant, les vouer aux gémonies ? Ne faut-il pas un adversaire désigné et identifiable par tous, qui suscite la haine et pousse instinctivement les « bons » à le dénoncer comme l'ennemi à bannir, le traître à conspuer, le conspirateur à détester ?

Aucune propagande n'est éternelle ; chacune contient toujours déjà en soi la marque de son nécessaire effacement. C'est d'ailleurs bien là, dirons-nous, la principale preuve de son efficacité. Or, dans le cas précis de la phase rosiste de l'histoire argentine, les combats idéologiques furent de courte durée ou alors ils prirent la forme d'escarmouches chroniques. Il n'y eut, à proprement parler, de propagande unilatérale, dans le sens traditionnel qu'on lui prête, que dans les premières années du rosisme, celles qui justement virent durablement s'installer le pouvoir du « *Restaurador de las Leyes* ».

La réussite du projet éducateur conçu par un homme qui, à un moment donné, avait pour livre chevet le *Diccionario de Autoridades* fut conditionné, dans une large mesure, par le développement de formes informelles de propagande. C'est autour des violences et de l'alimentation constante de la peur que se définirent les moyens parallégaux conçus par le régime pour mener à bien sa mission formatrice. Comme l'écrit Tulio Halperín Donghi, l'exercice de la terreur fut un trait nécessaire du système, raison pour laquelle, par ailleurs :

[...] *los esfuerzos por limpiar al rosismo de esa mancha que iba a ser el más eficaz de los argumentos en manos de sus enemigos, si pueden llevar a versiones más ajustadas de uno u otro episodio deformado por la leyenda, pierden de vista este aspecto del problema al reducir a una serie de episodios aislados lo que en rigor forma parte de un arte de gobierno*³⁹³.

³⁹³ Tulio Halperín Donghi, *De la Revolución de Independencia a la Confederación rosista*, Buenos Aires, Paidós, 2000, p.295.

C'est précisément ce point que nous voudrions développer : l'art de gouverner. En quoi cet art consiste-t-il ? Il ne saurait se réduire à la science de la guerre. L'art de gouverner apparaît intrinsèquement lié au calcul, à la machination, à des pratiques compliquées et occultes : « *arcana imperii* », secrets ou mystères d'Etat, pour reprendre des expressions d'usage au XVII^e siècle. Ce qui est en cause, au final, ce n'est pas tant le gouvernement comme type d'institution (la forme de la souveraineté), que le gouvernement conçu comme mode d'exercice du pouvoir souverain. Le gouvernement, en ce sens, ne se confond nullement avec la domination.

En outre, il ne va pas de soi que le pouvoir ait pour seule fin de se perpétuer lui-même, ou pour le dire autrement, si partout où il y a du pouvoir s'affrontent des appétits contraires de puissance, ce n'est pas au niveau de la seule concurrence des passions qu'il convient de situer la notion de gouvernement. En effet de dernier se rapporte, à l'inverse de la domination, à une fin ou à une pluralité de fins, extérieure à lui-même, tandis qu'elle n'a d'autre but que de se renforcer indéfiniment. A une pratique tautologique du pouvoir s'oppose par conséquent une nécessaire téléologie gouvernementale.

A l'instar des violences physiques infligées aux corps des portègues, le viol psychologique des esprits reflétait l'une des principales convictions de Rosas : que seule une administration savante de la violence était capable de corriger les déviances comportementales de la population et, au-delà, d'instaurer un mode d'être authentiquement fédéral. Loin d'être arbitraires et égoïstes, les techniques punitives, disciplinaires et correctrices développées par le régime rosiste étaient, par conséquent, comme le souligne Salvatore :

*systematic and predictable. It was part of a didactic machinery designed to train docile and obedient bodies for the purpose of fighting a holy war*³⁹⁴.

³⁹⁴ Ricardo Salvatore, *Ibid*, p. 249.

Après la consolidation locale du pouvoir de Rosas et l'extension de son autorité à toutes les sphères de la société portègne, la propagande pure et dure des premières années s'effaça au profit d'un discours officiel dont l'autorité revenait exclusivement au gouverneur. A ce titre, il est intéressant de remarquer que c'est à la faveur des blocus de la fin des années 1830 et du milieu des années 1840 que les ressorts et la logique propagandiste traditionnels s'activèrent de nouveau comme tels.

A l'image de ce qui s'était produit dans le cadre de la Contre-Réforme, il fallut que le discours officiel rosiste fût questionné et concurrencé par des voix et un discours tout à la fois étrangers et allogènes, celui des unitaire exilés en Uruguay — en clair : les ennemis *intérieurs* — et, de manière non moins importante, par les ennemis extérieurs du régime — incarnés à leur tour par les forces européennes — pour que le régime décidât de déployer de nouveau son arsenal propagandiste. Adolphe Thiers, en France, en est venu à pratiquer une surveillance similaire sur ses organes de propagande³⁹⁵.

Il n'y a donc rien de foncièrement original, dans la démarche du gouverneur de Buenos Aires : la propagande se résumait au discours officiel et la parole du gouverneur n'était qu'agrégation et agglomération de propos prosélytes vantant la négation de la légitimité de l'autre. L'espace généralement investi par l'opposition s'en trouva d'autant plus réduit, ce qui inspire à Jorge Myers le propos qui suit :

*El espacio para la disidencia quedaría enteramente clausurado, y toda posibilidad de expresión pública se vería sometida a las exigencias de una ineludible dialéctica de amigo/enemigo. Como descubrirlan muy a su pesar en las postrimerías de aquella década los jóvenes románticos, la adopción de una posición de independencia, aun en campos de reflexión relativamente alejados de la política práctica, ya no era sostenible*³⁹⁶.

³⁹⁵ Nous renvoyons à son ouvrage *Histoire du Consulat et de l'Empire*, mais aussi à *Fouché* de Louis Madelin et à *Napoléon journaliste* d'Antonin Périvier.

³⁹⁶ Jorge Myers, *op. cit.*, p.33.

C'est peut-être, d'ailleurs, au travers de ce point précis que s'exprime le mieux le viol psychologique infligé par la propagande rosiste aux habitants de la province de Buenos Aires. En effet, l'un des traits saillants de cette propagande — et il en va, par conséquent, de même pour l'idéologie qui la soutint — fut l'ambition de son concepteur, Rosas, non de créer un homme nouveau, comme le voulurent par la suite les révolutionnaires marxistes-léninistes, mais bien de l'informer selon un idéal particulier : l'idéal fédéral³⁹⁷. Ramos Mejía de pointer sur ce point précis :

[...] la completa identificación del medio a su personalidad moral fue la preocupación absorbente del espíritu de Rosas. Aspiraba a un tipo peculiar de sociedad para facilitar la estabilidad de su gobierno ; hecha como estaba ya la parte más gruesa de la selección con la eliminación de los que no podían caber dentro del extraño molde forjado, el definitivo establecimiento de la tiranía quedo consagrado.

Halagando tendencias y preocupaciones de la vieja sociedad, apretando aquí y aflojando más allá, pudo realizar su tendencia primordial. La oscuridad llegó a ser casi impenetrable, de manera que sólo tanteando los obstáculos podrían sus enemigos llegar hasta él para herirlo certeramente.

Al mismo tiempo que un instrumento de disciplina, el terror era un agente de perfeccionamiento del tipo requerido de gobierno que se había forjado, el cual debía ser ante todo un ideal de obediencia. Todos juntos, sus súbditos formarían una asociación de voluntades sin más órganos de relación que los de Rosas. Llegó en esto a una verdadera perfección, según parece ; la identificación fue completa por un fenómeno de mutua adivinación del pensamiento y del sentir. Lo que en pequeño pasaba con sus oficiales de Secretaría era una simple expresión del hecho colectivo.

Par ses excès, cette obsession a pu friser le ridicule. Au sujet de la moustache « fédérale », le même auteur relève qu'il :

[...] debía conservarse a todo trance como rasgo genuinamente federal y unido a la patilla, afeitada de cierto modo indicado por él, daban al rostro aquella fisionomía peculiarísima, en la que un remoto parecido con la del león

³⁹⁷ José María Ramos Mejía, *Rosas y su tiempo*, p.282-283.

completaba el brioso aspecto característico ; aun cuando la mansedumbre de algunas caras estuviera por detrás, protestando contra la barbería política.

Dijo por entonces la prensa unitaria, siempre fecunda, que en cierta función de palacio Rosas les había hecho pintar bigotes a los que no lo usaban todavía, brindándoles con su propia mano el legendario corcho de las bromas carceras.

Pero si en esto acaso hubiere exageración, no la hay seguramente en afirmar que los miembros de una de las tantas Guardias de Honor organizadas en la famosa recepción de 1835 'llevaban algunos, bigotes naturales y otros los lucían postizos', obedeciendo a las indicaciones oficiales³⁹⁸.

C'est donc bien d'un idéal qu'il s'agit, pourvu qu'on y voie l'expression matérielle et historique du programme implanté par le régime, dans ses versants éducatif et informateur, mis en oeuvre par le régime.



Exactions commises par des membres de la *Sociedad Popular Restauradora*
Gravure anonyme, ca. 1857, in M.M. Nieves, *Los mártires de Buenos Aires*,
1861.

En cet homme devaient s'incarner certaines idées. Il était attendu de lui qu'il représente, seul, un être *idéal*³⁹⁹ : l'être fédéral⁴⁰⁰, pure abs-

³⁹⁸ *La Gaceta Mercantil*, 18 juillet 1835.

³⁹⁹ Afin d'éclairer le sens de notre propos, il n'est pas inutile de relire un passage tiré de l'article consacré par Alexis Philonenko, dans l'*Encycloædia Universalis*, à

traction et sorte d'utopie conceptuelle, inenvisageable sans sa constante confrontation à son « *contrario* », alter-ego contrapunctique, l'être unitaire.

Sous la plume de Hannah Arendt, une telle démarche avait pour objet de stabiliser les hommes, de les rendre statiques, en les sédentarisant, en quelque sorte, d'empêcher tout acte imprévu, libre ou spontané. De faire en sorte que la terreur érigée en loi du processus en

Johann Gottlieb Fichte: « La fondation de la philosophie pratique est exposée (en deux moments) dans la troisième partie des *Principes*. Dans le paragraphe 5 (premier moment), le moi se comprend en sa vérité comme ouverture à l'être, qu'il entreprend de dépasser pour établir son identité avec soi. Le moi doit (*soll*) être absolu; par cette démarche le moi absolu est défini correctement: c'est l'idéal de la conscience, le devoir-être. Loin d'être une totalité achevée et absolue, le moi est un effort infini pour se réaliser lui-même. Et c'est ici que se situe la découverte vraiment révolutionnaire de Fichte. Si le moi s'ouvre à l'être comme temporalité originaire — construisant à partir du choc du non-moi, grâce à l'imagination productrice, un monde en lequel il se sait fini, mais où il rejoint finalement la réalité suprême, qui est l'autre comme conscience d'autrui, non plus donc le simple non-moi devenu en son sens ultime autre-moi —, c'est parce qu'il est originairement devoir d'être pour soi, ou bien encore idéal, c'est-à-dire « je dois », donc raison pratique. C'est dire que la chose en soi est, en sa signification réelle, la liberté et que l'en-soi du savoir est la liberté. Comme l'essence du moi est progrès, tension vers l'idéal, puisque la raison pratique est le fondement ontologique de la raison théorique, le véritable fondement de la connaissance n'est pas « derrière elle », mais « devant elle ». L'âge d'or, déclare Fichte, n'est pas derrière nous, mais devant nous. Aussi bien ne faut-il plus penser — comme le fera pourtant Schelling — à un moi absolu éternel et inexplicablement déchu, c'est-à-dire plongé dans le temps, bref à un passé métaphysique, mais à un avenir humain et existentiel. Fondant le temps, avec lui la conscience, avec elle le monde, cet avenir a une dimension principielle: l'absolu, c'est le projet. Le projet est l'unité dialectique de la conscience et de son autre: 'Que l'esprit fini, déclare Fichte, doive poser quelque chose d'absolu en dehors de lui-même (une chose en soi) et cependant reconnaître par ailleurs que cet être n'est que pour lui (qu'il est un noumène nécessaire), tel est le cercle que l'esprit fini peut élargir jusqu'à l'infini, mais dont il ne peut s'affranchir.' La Doctrine de la science est donc à la fois un réalisme et un idéalisme. Un réalisme: 'Le fondement ultime de toute réalité pour le moi est une relation originaire d'action réciproque entre le moi et quelque chose d'extérieur à celui-ci.' Un idéalisme: 'Rien n'est réel pour le moi, sans être également idéal. Reste à montrer comment, pour le moi lui-même, se révèle l'impératif catégorique ».

400

Dans cette perspective, on peut sans doute voir dans le rosisme un modèle original et précurseur des formes de gouvernement totalitaires si, comme l'écrit Hannah Arendt, le totalitarisme « diffère par essence des autres formes d'oppression politique que nous connaissons, tels le despotisme, la tyrannie et la dictature » compte tenu de ce que, poursuit-elle, « partout où celui-ci s'est hissé au pouvoir, il a engendré des institutions politiques entièrement nouvelles, il a détruit toutes les traditions sociales, juridiques et politiques du pays. Peu important la tradition spécifiquement nationale ou la source spirituelle particulière de son idéologie : le régime totalitaire transforme toujours les classes en masses, substitue au système des partis, non pas des dictatures à parti unique, mais un mouvement de masse, déplace le centre de pouvoir de l'armée à la police, et met en œuvre une politique étrangère visant ouvertement à la domination du monde », in *Le Système totalitaire, op. cit.*, p.203. Certes, il serait excessif de dire que le rosisme avait des ambitions mondiales ; l'américanisme dont Rosas se fit rapidement le héros illustre, néanmoins, combien la projection idéologique du régime au-delà de ses frontières était jugée capitale.

cours puisse se déployer sans obstacle, sans se trouver entravée par les hommes eux-mêmes. Rosas semble avoir misé sur un tel processus d'exclusion sélective pour assurer la victoire de la Nature et de l'Histoire sur le libre-arbitre du genre humain.

Avant de recourir aux sources officielles, plus précisément officialistes, puisons un instant, dans l'œuvre de ce contemporain lucide du rosisme que fut José María Ramos Mejía, matière à discussion sur la mythification de l'Ennemi, l'unitaire reconnu comme étranger, tout à la fois « *extranjero* » et « *extraño* ». L'étranger proprement dit suscitait effectivement haine, autant que rejet et discrimination, de la part des élites dirigeantes. En atteste une intervention de Don Eduardo Lahitte, député, magistrat et ministre plénipotentiaire de Rosas auprès du gouvernement bolivien, durant la séance parlementaire du 12 novembre 1844:

Y ¿alguna vez, señores, se presentaron al lado de los gobiernos a ofrecerles su cooperación para sostener el principio de la legalidad ? No, jamás. Al contrario. Decididos e interesados por vernos siempre en guerra, siempre en campaña, siempre sobre las armas, para ser ellos los exclusivos dueños del comercio, de la industria y de las artes, han sembrado siempre la discordia. ¿Qué quieren los extranjeros ? ¿Quieren el orden ? ¿Quieren la paz ? ¿Quieren la prosperidad del país ? No, señores. 'Sí, un día llegará ; no está distante.' Y entonces, nosotros, dueños del suelo que nos vio nacer, nos enseñorearemos sobre él ; gozaremos ampliamente los derechos que nos da nuestra nacionalidad y los extranjeros sean en nuestro país lo que nosotros en el suyo, es decir miserables extranjeros⁴⁰¹.

Ramos Mejía, quant à lui, préférait y voir :

[...] uno de los secretos resortes vitales de la devota adhesión política a Rosas de toda la sociedad y especialmente de todos estos tipos tan genuinos de primitiva resistencia⁴⁰².

Et il soulignait, plus généralement, combien:

⁴⁰¹ *La Gaceta Mercantil*, n°5571.

⁴⁰² José María Ramos Mejía, *Rosas y su tiempo*, Buenos Aires, Emecé, 2001, p.163.

La tristeza era enfermedad unitaria. La frase de un diplomático inglés de “que no era posible que un pueblo tan divertido estuviera ensangrentado por una tiranía atroz”, fluía naturalmente de esta impresión de bienestar que había logrado sugerir por medio de una diestra recorrida de salones, poblados de bullicio y de buenas caras jóvenes y alegres. O este pueblo estaba loco por el terror, según afirmaba Quiroga, y alegre por un capricho de sensibilidad, o realmente se sentía feliz... A través de la blanca muselina y de las sencillas toilettes parecía, en efecto, sentirse pechos alegres, y las guirnaldas de frescas rosas recogidas en la misma huerta de la casa hacían más transparente el obligado bienestar del ánimo que necesitaba la Restauración de las Leyes para sus fines políticos⁴⁰³.

Mais qui était, au juste, l'Ennemi ? Comment le représentait-on ? Quelles images de l'unitaire le discours officiel se chargea-t-il de diffuser ? Et à quelles fins ? Autant de questions qui demandent une réponse. Comme le signale Jorge Myers, l'un des principaux « *topoi* » mis au point par la rhétorique rosiste dans le processus de construction d'une image propre de la République fut la figure du conspirateur, forgée par un système d'allusions que ses concepteurs sont allés puiser dans la littérature politique classique.

L'originalité de la démarche des publicistes du régime résidait dans sa capacité d'instrumentaliser une image à laquelle déjà Cicéron et Salluste avaient accordé un grand intérêt : celle du conspirateur anti-républicain. Dans le contexte du républicanisme rosiste, et compte tenu de la représentativité dont il se croyait naturellement investi, le discours catilinaire, structuré autour du rejet de la figure de l'ennemi unitaire, apparut comme une nécessité face aux conditions extraordinaires régnant dans le pays. Elle servit, en outre, à justifier l'octroi des facultés extraordinaires au gouverneur.

Dans ce contexte, que pouvait-on attendre d'une image appelée à assumer un rôle structurant dans la constitution et l'évolution du discours officiel, sinon qu'elle ait alimenté toutes les représentations politiques de la période :

⁴⁰³ Id, *Ibid.*, p.414.

[...] *apareciendo tanto en la prensa rivadaviana y unitaria como en la de los rosistas. A la luz de esta situación, podría decirse quizás que la principal tarea enfrentada por los publicistas del rosismo — abocados a la elaboración de un discurso político distinto del de los rivadavianos — sería, en cuanto a este aspecto de su retórica, la de atribuirle a la figura catilinaria características específicas que no hubiesen estado presentes en su utilización revolucionaria o rivadaviana, transformándose el conspirador — en el universo simbólico de los rosistas — en agente más del desorden y del escándalo que del absolutismo*⁴⁰⁴.

Promu au rang de bouc émissaire fourre-tout et érigé en archétype, selon une formule tout heidegerienne, de l'*étant-à-ne-pas-être*, la construction de l'unitaire en tant que personnage, fut étroitement associée au modèle catilinaire ayant servi, tout à la fois, de base et de moule aux propagandistes, en particulier, et aux partisans du régime, en général.

Il fut le support et l'outil dont Rosas usa pour opérer le subtil glissement d'une singularisation générique (à quoi reconnaît-on, au sein du groupe fédéral et contre les unitaires, un *bon* fédéral?) à une généralisation spécifique (on est fédéral — donc nécessairement « *adicto al régimen* » — ou alors on n'est pas). On trouve dans les écrits d'Andrés Lamas une belle caractérisation de ce phénomène :

*Rosas entró al Gobierno declarando en 1850 que no quería gobernar Argentinos sinó Federales; en 1853 que no quería gobernar a todos los federales sinó a los federales lomos negros: luego los federales apostólicos y no a los federales cismáticos; más tarde, únicamente a los federales netos; hoy a los federales netos, defensores heróicos del continente que han puesto a su disposición la vida, la hacienda y hasta la fama*⁴⁰⁵.

Myers développe un point de vue approchant, qui signale à quel point :

A partir de 1829, el "unitario" se convirtió en el arquetipo de la subversión, en un portador de todos los aspectos negativos del proceso revolucionario

⁴⁰⁴ Jorge Myers, *op. cit.*, p.54.

⁴⁰⁵ Andrés Lamas, *Apuntes históricos sobre las agresiones del dictador argentino D. Juan Manuel de Rosas contra la independencia de la República Oriental del Uruguay*, 1849, p.LXXI.

instaurado en 1810, y, en tanto tal, su figura serviría para designar a grupos cada vez más amplios y cada vez menos vinculados — en cuanto a su identidad ideológica concreta — al movimiento político de ese nombre. Los miembros de la facción balcarcista en 1833, los rosistas disidentes en 1834, los federalistas disidentes de las provincias de todo el período comprendido entre 1829 y 1852, y la juventud romántica de 1837, todos serían consecutivamente absorbidos por ese único apelativo de “unitarios”⁴⁰⁶.

Cette généralisation spécifique conduisit à la catégorisation de l'être unitaire ; on retrouve dans la propagande rosiste trois traits affectés, de manière récurrente et exclusive, à la figure de ce dernier : sa nature élitiste au sein d'une société plutôt plébéienne, d'abord ; sa propension innée à la rébellion, ensuite ; sa condition d'aliéné radical et invétéré, enfin⁴⁰⁷.

Pourquoi privilégier cette trilogie plutôt qu'une autre ? Le premier de ces traits permettait d'avancer, par effet de contraste, le versant résolument populiste du régime rosiste. De plus, l'héritage culturel et intellectuel européens, dont ces derniers se réclamaient, en faisait d'augustes étrangers dans un pays où 70% de la population, ou presque, était illettrée. Par la mise en avant de cette caractéristique, en somme, les propagandistes du régime entendaient souligner l'étrangeté, l'altérité, bref : la « *otredad* » qui, par essence, définissait l'unitaire. N'étant pas fédéral, il ne pouvait clamer ou invoquer son républicanisme, pas plus qu'il ne pouvait s'attendre à ce qu'on lui reconnût le droit à appartenir à part entière, à la nation argentine.

A l'instar de ce premier membre du triptyque, le second trait « unitariste » inscrivait la figure de l'unitaire — et, par déviation et métonymie, l'unitarisme proprement dit — dans le domaine de la psychologie et de l'analyse comportementale. En effet, dans la mesure où l'« *hubris* » dont il faisait étalage était absolument incompatible

⁴⁰⁶ Jorge Myers, *op. cit.*, p.55.

⁴⁰⁷ Nous reprenons ici la trilogie mise en évidence par Myers dans les pages qu'il a consacrées à la question du « *catilinarismo y eleuterarquía ; la conspiración permanente como parte integrante de la imaginación republicana del rosismo* ».

avec la restauration et le maintien de l'ordre assumés par Rosas et son programme, il ne pouvait en être qu'ainsi. Enfin, l'aliénation, la marginalisation et l'ostracisme subséquents auxquels l'unitaire fut condamné, le placèrent d'emblée dans la catégorie de ce que Foucault nomme les « anormaux ».

Dépouillé de son identité, condamné à devenir monstre parmi les hommes, grand modèle de toutes les petites différences, principe d'intelligibilité de toute forme d'anomalie. Par là et au travers de la réforme normalisatrice dont la propagande anti-unitaire fut l'une des courroies de transmission les plus efficaces, le rosisme s'inscrit dans la résolution de l'une des questions, tenues par Foucault, pour l'une des plus centrales du XIX^e siècle :

[...] *buscar cuál es el fondo de monstruosidad que hay detrás de las pequeñas anomalías, las pequeñas desviaciones, las pequeñas irregularidades* [...] ⁴⁰⁸.

Le nécessaire projet totalisateur du régime de Juan Manuel de Rosas supposait la délimitation d'une sphère à la fois positive et négative de la représentation. Il revint à la propagande de la divulguer, l'informer et l'inculquer au sein du corps social. En cela, la propagande rosiste fut chargée, prenant part à l'édification du bâtiment de ce qui était appelé à devenir la nationalité argentine, d'en poser les bases, en stipulant ce que les Argentins ne devaient pas être (leur *né-gation*) tout autant que ce qu'ils devaient être (leur *situation* ⁴⁰⁹).

Ces divers éléments d'analyse étant posés, sans doute peut-on reconnaître, avec Myers, dans la figure de l'unitaire une coque vide, moulée à partir de l'incorporation de références historiques concrètes

⁴⁰⁸ Michel Foucault, *Los Anormales*, Buenos Aires, FCE, 2000, cf. son Cours du 22 janvier 1975.

⁴⁰⁹ On emploie le terme « situation », ici, dans le sens que lui a donné Sartre de position, pour chacun d'entre nous, au milieu du monde, avec les concours et les obstacles que ce monde enferme et qui conditionnent la réalisation d'un projet personnel; elle est corrélatrice de l'action d'un sujet, qui tend à dépasser le donné vers une fin; elle consiste dans le fait d'être *là* et d'être *par-delà*; elle est un mixte de contrainte et de liberté.

et précises, fruits d'un ancrage dans un monde d'individus et de groupes politiques et sociaux dont la spécificité était incontestable. Tout cela, dit-il, constitua :

[...] un espacio en blanco, una efigie proteica cuyo rostro podía ser modificado al compás de la cambiante situación política. No obstante – en cuanto a su estructura retórica –, esta representación de los unitarios se atuvo estrictamente a las proporciones esculturales que aparecían especificadas en el molde de la figura clásica del rebelde catilinario: los atributos que le fueron recriminados a los unitarios no eran históricos, sino retóricos en el sentido más denso de significados de este término. El mundo tangible, históricamente concreto, de la política argentina sería refractado en éste, como en tantos otros puntos, por el prisma de un lenguaje anterior al rosismo y cuyo sentido lo trascendía: los lenguajes de la República⁴¹⁰.

⁴¹⁰ Jorge Myers, *op. cit.*, p.56-57.

4.2 Politisation, manipulation, endoctrinement et peur

*Mais si l'abus de la puissance.
A ramené l'égalité,
Souvenons-nous que la licence
Tue à son tour la liberté.
Redoutons l'orateur perfide
Dont l'éloquence légicide
Par des sophismes nous trahit.
La loi n'a ni parti, ni secte,
Et le sage qui la respecte
Est libre quand il obéit.*

Legrand de Leleu (1792)

Le principe de cohésion ordinaire qu'est l'esprit de corps, écrit Bourdieu, « trouve sa limite avec les dressages disciplinaires qu'imposent les régimes despotiques, à travers les exercices et les rituels formalistes ou le port d'une tenue destinée à symboliser le corps (social) comme unité et différence, mais aussi à tenir le corps en lui imposant une certaine tenue (par exemple la soutane, rappel permanent de la condition ecclésiastique), ou encore à travers les grandes démonstrations de masse telles que spectacles gymnastiques ou défilés militaires »⁴¹¹.

En ce sens, ces stratégies de manipulation visent, en quelque sorte, à façonner les corps de manière à faire de chacun d'eux ni plus ni moins qu'une incorporation du groupe (« *corpus incorporatum in corpore incorporato* », diraient les canonistes), tout en instituant entre le groupe et le corps de chacun de ses membres une relation de 'possession' quasi magique, un rapport de 'complaisance somatique', un lien de sujétion par la suggestion, capable de tenir les corps et de les faire fonctionner comme une sorte d'automate collectif.

Lorsqu'on s'interroge sur les conditions de l'avènement mais surtout du retour de Juan Manuel de Rosas aux responsabilités provinciales, on est frappé par la nature du soutien populaire dont il a

⁴¹¹ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p.173.

bénéficié, tant il apparaîût qu'il ne tarda guère à se muer en une sorte de communion, voire d'idolâtrie l'unissant quasi corporellement au peuple. Il est intéressant d'exposer cette idée à la lumière des regards, perçants et souvent ô combien opportuns, de Juan Bautista Alberdi et de Esteban Echeverría qui, évoquant le gouverneur de Buenos Aires, écrivent soulignent :

El Señor Rosas, considerado filosóficamente, no es un déspota que duerme sobre bayonetas mercenarias. Es un representante que descansa sobre la buena fe, sobre el corazón del pueblo. Y por el pueblo no entendemos aquí la clase pensadora, la clase propietaria únicamente, sino también la universalidad, la mayoría, la multitud, la plebe.

Hombre afortunado como ninguno [Rosas], todo se le brindaba para acometer con éxito esa empresa. Su popularidad era indisputable ; la juventud, la clase pudiente y hasta sus enemigos más acérrimos lo deseaban, lo esperaban, cuando empeñó la suma del poder ; y se habrán reconciliado con él y ayudándole, viendo en su mano una bandera de fraternidad, de igualdad y de libertad⁴¹².

A nous de mettre en évidence les mécanismes et dynamiques ayant conduit à cette confusion entre l'Un et les autres, le représentant et les représentés.

Dans cette perspective, nous serons amenés à établir la nature (tantôt spontanée, tantôt artificielle) de cette liaison d'ordre représentatif, mais encore, par la même voie, d'exposer l'inflexion qui frappa l'entreprise propagandiste du régime. Dans ses modes, ses temps et ses lieux, cette dernière s'avéra, selon nous, plus néfaste, au bout du compte, pour le régime qu'elle ne lui fut à proprement parler utile. L'explicitation de cette idée nous conduira inéluctablement à mettre en évidence, à travers l'étude de la politisation, de la manipulation et enfin de l'endoctrinement — réussis par l'infiltration de la peur dans les coutumes et les mentalités provinciales — la fonction utilitariste attribuée par le régime à la propagande.

⁴¹² In Pacho O'Donnell, *Juan Manuel de Rosas. El maldito de nuestra historia oficial*, Buenos Aires, Planeta, 2003, p.94-95.

Prenant la parole devant les gouverneurs de la Confédération, le 31 décembre 1855, soit moins de dix mois après qu'on lui eut confié les facultés extraordinaires et la somme du pouvoir public, voici ce que proclamait Rosas :

La sociedad se encontraba disuelta enteramente, perdido el influjo de los hombres que en todo el país son destinados a dar la dirección; el espíritu de insubordinación había cundido y echado múltiples raíces, cada uno conocía su impotencia y la de los otros, y no se resignaba ni a mandar ni a obedecer.

[...] Efectivamente había llegado aquel tiempo fatal en que se hace necesario el influjo personal sobre las masas, para restablecer el orden, las garantías y las mismas leyes desobedecidas; y cualquiera que fuese el que tenía respecto a ellas el Gobierno actual [Viamonte], fue muy grande su conflicto porque conoció la falta absoluta de medios de gobierno para reorganizar la sociedad⁴¹⁵.

Rosas était donc pleinement conscient, dès 1835, de l'importance critique que revêtait, dans le contexte de l'époque et au vu de sa situation politique, le soutien populaire. Comme l'écrit Halperín Donghi :

El triunfo federal ha sido el resultado de esa ola de fondo, que ha politizado y radicalizado a la provincia en su conjunto, ha unificado políticamente ciudad y campaña (como no lo habían estado nunca en el pasado) y ha dado a esos dos sectores militantes un jefe único, surgido de la campaña, que es el nuevo gobernador.

Sin duda Rosas advierte claramente ese cambio; tanto más claramente porque no encuentra en él sólo motivos de satisfacción: el gobernador es cualquier cosa menos un demócrata. Pero lo considera irreversible, y se asigna el doble papel de apaciguador y de representante político de ese peligroso sector popular que los unitarios han cometido el error de ignorar. Es decir que, sin hallar necesariamente adecuadas las soluciones que las masas urbanas y rurales desearían ver aplicadas, debe tomar en cuenta las preferencias de ésta que es su más segura clientela: sea o no intransigente, su política debe parecerlo.

[...] Rosas ve subsistir elementos de inestabilidad a dos niveles distintos. Por una parte hay que contar con la falta de cohesión profunda del sector vencedor, con las complejidades de las luchas políticas locales, que amenazan reemplazar a la coalición triunfadora con otras nuevas, dispuestas a abrir nue-

⁴¹⁵ In Pachó O'Donnell, *op. cit.*, Buenos Aires, Planeta, 2003, p.123.

vas luchas entre sí. Pero hay todavía otra causa más honda e inquietante de inestabilidad: es la politización tan amplia que la revolución introdujo y que los unitarios contribuyeron a hacer avanzar al provocar resistencias tan generalizadas. Una plebe militante, poco dispuesta a reconocer la superioridad de otros sectores sociales es un peligro permanente, no sólo en cuanto facilita el surgimiento de nuevos conflictos, sino todavía en cuanto puede hacer de ellos puntos de partida para una guerra social. ¿Esta imagen de la situación era justa? Probablemente, aunque recogía con lucidez entonces excepcional ciertos datos del problema, les asignaba desde el comienzo una importancia excesiva; y a partir de 1829 el esfuerzo continuado del propio Rosas iba a contribuir a restar a esos temidos sectores sociales toda tendencia a la acción espontánea. Pero, justa o no, era determinante de la política rosista.

[...] Pero vio también en la movilización popular, convenientemente encauzada, un antídoto contra esos peligros, y esto por dos razones. En primer lugar, porque el dirigente que lograra orientar en su provecho esa movilización tendría tal ventaja sobre sus posibles rivales o aliados que su predominio se afirmaría sin dar lugar a conflictos demasiado intensos: sencillamente, no habría fuerza suficiente para oponérsele eficazmente. En segundo término, si ese dirigente estaba dispuesto a restaurar el orden amenazado, su séquito popular podría ser utilizado para ello, y no sólo para disciplinar a la inquieta elite política: la unanimidad de la plebe en una fe facciosa podría ser transformada en elemento de cohesión y estabilidad aun más eficaz que la pasividad política dejada atrás⁴¹⁴.

Et il en est à ce point conscient, que c'est tout simplement une distinction critique et majeure entre *masse* et *foule*, qui s'impose d'elle-même dans son discours. Nous avons fait le choix d'en tenir compte dans notre découpage de la citation, afin de mieux suggérer que de la politisation de la population dépend le glissement de celle-ci à celle-là.

En clair, ce que nous voudrions montrer, c'est que la stratégie propagandiste mise en place par le régime permit au gouverneur de mobiliser, lorsqu'il le fallut – et parce qu'elles avaient été politisées – les masses. On voit combien il était entendu, dans l'esprit de Juan Manuel de Rosas, qu'il ne saurait être question de politique là où il

⁴¹⁴ Tulio Halperín Donghi, *De la Revolución de independencia...*, p.289-291.

n'est point de multitude humaine prenant de surcroît pleinement part à l'action. Ces multitudes apparaissent comme des éléments manœuvrés ou comme des acteurs ; ils peuvent s'exposer également en forme assemblée — les foules — ou bien encore en forme diffuse — les masses, comme le pointe l'étude de Serge Tchakhotine sur le viol des foules⁴¹⁵.

En dépit de la complexité et des contradictions qui parfois le traversèrent, Rosas s'employa à définir un art de gouverner, dont on peut dire rétrospectivement qu'il était doté d'une cohérence formelle assez remarquable. Comment ? Eh bien tout d'abord en associant systématiquement à un travail de rassemblement chargé de transformer les masses en foules, une activation subtile et ponctuelle d'acteurs spécifiques chargés de court-circuiter l'ordre établi. Non content d'être parvenu, tant bien que mal il est vrai, à organiser, à amadouer, à domestiquer, à endoctriner et embrigader les masses, en les impressionnant par un authentique « coup de fouet psychologique », le « *Restaurador de las leyes* » prit soin, lorsqu'il le fallait, de disperser de nouveau ces foules.

De sorte que son art de gouverner se fonda sur la variation « *bien pensada* » d'une autorité, d'une emprise et d'une domination, rendues possibles et pérennes par la combinaison d'un instrument de pression psychologique, généralement silencieux et aux effets redoutables, la propagande rosiste, et d'un puissant réactif, la peur. Mais à quoi bon agir de la sorte ? Ne peut-on y voir un aveu d'échec ou, pour le moins, une preuve de faiblesse de la part du gouverneur ? Cette question mérite d'être posée et il nous reviendra d'esquisser une réponse à ce paradoxe.

Comment la peur, instrumentalisée par le régime et ses agents, put-elle exercer une influence aussi forte sur les comportements et les mentalités au long de l'intermède rosiste ? Afin de répondre à cette

⁴¹⁵ Serge Tchakhotine, *op. cit.*, Paris, Gallimard, 1992, p.136.

question, encore nous faut-il, au préalable, en suggérer une définition susceptible d'ouvrir la voie à une pleine compréhension des puissances qui l'animent. La peur, selon la tradition hobbesienne, est ce qui nous fait agir et réagir avec quelque chose que nous portons d'emblée en nous, mais dont nous craignons, comme l'écrit Roberto Esposito, que cela ne s'étende au point d'entièrement nous gagner. Ce quelque chose que nous sentons justement nôtre — et que, pour cette même raison, nous craignons à l'extrême —, c'est très exactement la peur. Et c'est cette peur, que nous détenons en propre, que nous craignons ; c'est d'elle que nous avons peur. Ce que nous redoutons, c'est précisément la possibilité que la peur « soit *nôtre*, que ce soit *nous en propre* qui ayons peur »⁴¹⁶.

Or, jamais le rôle de la peur n'est plus central⁴¹⁷ que lorsqu'on passe au domaine de la politique. Son « *fundamentum regnorum* » n'apparaît jamais plus clairement que dans ce cas. Il est une question qui alimente, tout au long de cette étude, notre réflexion sur les rapports entre les notions de propagande et de représentation : pourquoi Rosas usa-t-il de la peur comme d'un instrument de travail ordinaire, sinon parce que la peur, plus que d'être à l'origine de la politique, en est l'origine ? L'un de ses hauts faits n'a-t-il pas été, tout à la fois, d'ériger et de perpétuer, en sa qualité de moteur premier de l'activité politique, le plus honteux des états d'âme ? Sans doute, au reste, le fit-il pour la simple raison qu'il parvint à la placer à l'origine des formes légitimes et positives de l'État qu'il incarnait en tant que gouverneur.

Sous la plume d'Esposito, la peur s'apparente à « une puissance productive, politiquement productive, c'est-à-dire productive de poli-

⁴¹⁶ Roberto Esposito, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000, p.36.

⁴¹⁷ Sur le lien entre guerre, peur et politique, nous renvoyons à : Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France (1976), Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997 et Carl von Clausewitz, *Vom Kriege in Hinterlassene Werke*, Bd 1-2-3, Berlin, trad. française : *De la guerre*, Paris, Éd. de Minuit, 1955.

tique »⁴¹⁸. Et lorsqu'on sait que Montesquieu, dans *L'Esprit des Lois*⁴¹⁹, en fait le principe même du régime despotique, le lien entre politique, propagande, et la manière qu'a cette dernière d'exploiter et d'alimenter la peur, soulève d'autant plus de réserves sur les limites et carences démocratiques du rosisme.

Il faut préciser, cela dit, qu'au-delà de la fonction punitive qu'il lui reconnaissait, Rosas considérait que la violence, parce qu'elle était intrinsèquement liée à la peur, appelait, au nom de l'intérêt général — dans le respect le plus cynique et démagogue du principe de représentation — la surveillance et la subséquente mise en place d'une machinerie de la douleur. C'est à ce niveau que le discours officiel, informé, diffusé et relayé par la propagande, avait un rôle décisif à jouer. Assumant le caractère fonctionnel de la peur et de la violence chargée de l'alimenter continûment, la propagande devait brouiller, en quelque sorte, toute piste permettant de mettre en évidence un quelconque glissement de la peur (passive) à la terreur (active).

Point de hasard, partant, à ce que Hobbes ne confonde jamais, contrairement à certains de ses traducteurs, « *metus* » et « *pavor* », « *fear* » et « *terror* ». Si celui-ci désigne clairement pour l'auteur du *Leviathan*, une sensation négative et paralysante, celui-là, que les termes français « peur » ou « crainte » rendent bien, peut être considéré comme une invite à l'action, dans la mesure où il contraint les sujets à penser aux moyens de sortir d'une situation de risque. Dans cette perspective, il apparaît bien que la peur ait une fonction structurante et mobilisatrice ; et, en outre, que Rosas ait su la mettre à profit pour affermir son autorité, moyennant l'instrumentalisation de la fonction supposément éducative du discours officiel.

Ce qui peut éventuellement prêter à confusion, dès lors qu'il s'agit de Juan Manuel de Rosas et d'établir s'il fut effectivement à la

⁴¹⁸ Roberto Esposito, *op. cit.*, p.38.

⁴¹⁹ Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, in *Œuvres complètes*, Paris, t.II, 1951, p.258-259.

tête d'un régime despotique, ce n'est pas tant l'absence ou la présence de la peur que l'incertitude ou la certitude quant à son objet et ses limites. C'est là une idée importante et utile à creuser car l'État n'a pas le devoir d'éliminer la peur, mais au contraire de la rendre certaine. Selon nous, la peur et la violence apparurent, se développèrent et s'imposèrent dans les espaces public et privé portègues, en réponse à une logique et à un projet organisateurs dont nous ne pouvons que souligner la nature diabolique.

A bien y réfléchir, c'est Salvatore⁴²⁰ qui a le mieux défini les tenants et aboutissants d'une machinerie disciplinaire dont l'objet était d'extirper par l'exemple et la peur, les « cancers » laissés par les années d'anarchie dans le corps social et politique de la nation. Un passé, en effet, qui aux dires d'aucuns virent énergies et promesses libertaires basculer dans le « libertinisme », le désordre social et la violence politique. L'urgence et la pression imposés par la guerre avaient rendu indispensable la mise au pas des déserteurs, des meurtriers et des vagabonds. Cette mise au pas passait par leur transformation en de bons citoyens-soldats obéissants et prêts à risquer leur vie pour la défense de leur patrie. Pour que cette transformation fût efficace, Rosas conçut et installa des régiments, des unités de miliciens et des juges de paix susceptibles d'incarner autant d'espaces institutionnels au sein desquels il serait possible — moyennant le recours à une coercition mesurée, progressive et non moins systématique — de restaurer le respect envers l'autorité, la propriété et la vie, perdu selon lui pendant les années 1820. Dans ce cadre, les milices apparaîtraient comme d'authentiques écoles de civisme et d'instruction martiale pour les paysans, rendant ainsi plus aisée leur transition vers le statut de citoyens.

De la visibilité, de la publicité et de l'impact des images produites par la propagande dépendait la réussite et la survie du régime.

⁴²⁰ Ricardo Salvatore, *op. cit.*, p.236.

Dans *La propagande politique*⁴²¹, Jean-Marie Domenach relève combien il importe de privilégier l'impact de l'image, le fait qu'elle choque, qu'elle exerce une emprise sur les esprits, qu'elle use de son pouvoir d'information. C'est pourquoi, au reste, la répétition joue un rôle aussi déterminant dans le processus de matraquage visuel, psychologique et même physiologique auquel se livrent volontiers les régimes autoritaires.

Ce qui explique que le régime ait imposé l'inscription sur tous les en-têtes du cri fédéral, d'une part, et qu'il ait adopté, à l'instar des révolutionnaires français, une nouvelle chronologie, c'est justement cela. On en trouvera de nombreuses illustrations, dans les annexes. Rien d'étonnant à cela, puisque le but de cette démarche était de *naturaliser* l'exercice de cette violence ; le régime cherchait à la banaliser, en quelque sorte, pour que la pression qui lui est consubstantielle ne provoque guère plus que l'approbation et ne suscite que les hourras.

Sans doute l'un des moyens les plus pertinents pour mesurer l'efficacité de ce viol « propagandiste » consiste-t-il à scruter la solution de continuité par laquelle s'opère le basculement des actes d'émulation aux actes d'imitation. N'est-ce pas là, le meilleur indice de l'intégration d'une nouvelle démarche comportementale ? Or, c'est bien cela que Rosas chercha à produire par son dispositif propagandiste, sa machinerie de la douleur et son populisme démagogue. Spinoza, déjà, écrivait dans *l'Éthique* que nous n'imitons les desseins et les actes que de ceux qui, à nos yeux, ont du prestige. Or, seule la figure prééminente du meneur est capable d'un tel fait. Rosas en était, sans conteste.

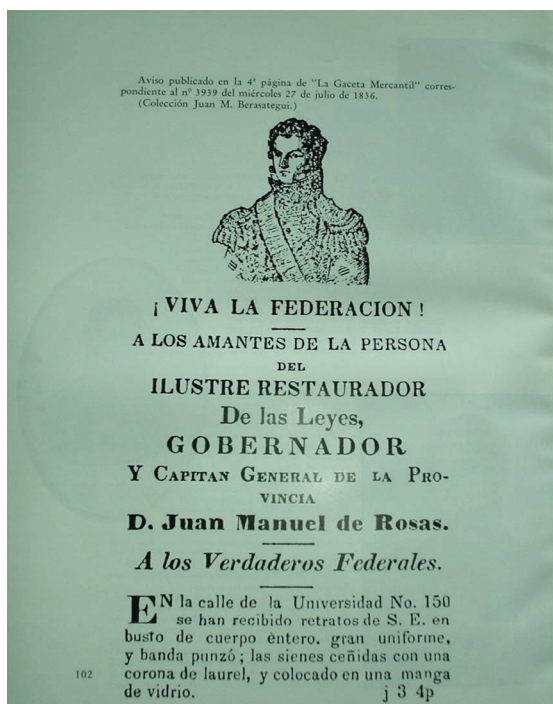
Ce qu'il faut voir, c'est que cette imitation instructive se double rapidement d'une autre forme d'imitation, plus brutale qui oblige, force, contraint et aliène. Et c'est précisément cette imitation forcée,

⁴²¹ Jean-Marie Domenach, *La propagande politique*, Paris, PUF, 1950.

initialement artificielle et arbitraire, qui lia les portègues à leur gouverneur. Rosas chercha à bâtir un corps qui réponde, obéisse, devienne habile ou dont les forces se multiplient par la manipulation, le façonnement et le dressage. Car, plus que d'un corps et d'un esprit intelligibles, le gouverneur avait besoin d'un corps et d'un esprit *utiles*.

En ce sens, il mit en place trois grands chantiers visant chacun à induire un changement proprement technique. Un changement d'échelle d'abord s'imposait, car il ne s'agissait pas tant de façonner *des* corps indistincts que d'en façonner qui fussent pris individuellement. Ensuite, il fallut préciser l'objet du pouvoir et de l'autorité dont il entendait montrer la force : ainsi privilégia-t-il une contrainte

qui porte sur la force davantage que sur les signes seuls.



Aviso publicado en la cuarta

página de *La Gaceta Mercantil*, n°3939 - 27 de julio de 1836 - Col. Juan M. Berasategui

Il lui fallut, enfin, faire un choix quant aux modalités qu'il entendait mettre en œuvre pour obtenir les résultats escomptés. Or, seule une coercition ininterrompue, qui veille sur les processus de l'activité plutôt que sur son résultat

et qui confère une place de choix au quadrillage serré du temps, de l'espace et des mouvements, pouvait l'y aider. Ne peut-on trouver, dans cette stratégie à trois versants, l'expression matérielle de ce que Michel Foucault nomme les « disciplines » et en lesquelles il voit, dans *Surveiller et punir*, des méthodes permettant un contrôle minutieux des opérations du corps et, ce faisant, l'assujettissement constant de ses forces ?

Différentes de l'esclavage puisqu'elles ne se fondent pas sur un rapport d'appropriation des corps; c'est même l'élégance de la discipline de se dispenser de ce rapport coûteux et violent en obtenant des effets d'utilité au moins aussi grands.

Différentes aussi de la domesticité, qui est un rapport de domination constant, global, massif, non analytique, illimité et établi sous la forme de la volonté singulière du maître, son "caprice".

Différentes de la vassalité qui est un rapport de soumission hautement codé, mais lointain et qui porte moins sur les opérations du corps que sur les produits du travail et les marques rituelles de l'allégeance.

Différentes encore de l'ascétisme et des "disciplines" de type monastique, qui ont pour fonction d'assurer des renoncements plutôt que des majorations d'utilité et qui, s'ils impliquent l'obéissance à autrui, ont pour fin principale une augmentation de la maîtrise de chacun sur son propre corps⁴²².

Le moment historique des disciplines, ce serait alors le moment où naît, à proprement parler, un art du corps humain. Un art qui ne vise pas seulement l'essor des habiletés, ni même l'alourdissement de sa sujétion. Un art qui, au contraire, appelle la définition d'un rapport le rendant d'autant plus obéissant, dans ce même élan, qu'il est plus utile, et inversement.

Se forme alors, conclut-il :

[...] une politique des coercitions qui sont un travail sur le corps, une manipulation calculée de ses éléments, de ses gestes, de ses comportements. Le corps humain entre dans une machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le recompose. Une "anatomie politique", qui est aussi bien une "mécanique du pouvoir", est en train de naître; elle définit comment on peut avoir prise sur le corps des autres, non pas simplement pour qu'ils fassent ce qu'on désire, mais pour qu'ils opèrent comme on veut, avec les techniques, selon la rapidité et l'efficacité qu'on détermine. La discipline fabrique ainsi des corps soumis et exercés, des corps "dociles". La discipline majore les forces du corps (en termes économiques d'utilité) et diminue ces mêmes forces (en termes politiques d'obéissance). D'un mot: elle dissocie le pouvoir du corps; elle en fait d'une part une "aptitude", une "capacité" qu'elle cherche à augmenter; et elle inverse

⁴²²

Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p.161.

*d'autre part l'énergie, la puissance qui pourrait en résulter, et elle en fait un rapport de sujétion stricte*⁴²³.

Plus que par l'exposition continuée des esprits à la propagande, soutenue — si besoin s'en fallait — par la menace de violences et l'entretien de la peur, la domestication des esprits passait par la conception d'un spectacle ritualisé du pouvoir.

⁴²³ Michel Foucault, *Ibid.*, p.162.

4.3 Le pouvoir de l'image : spectacularisation du pouvoir et pédagogie de la terreur

Juan Manuel de Rosas fut toujours tiraillé entre les deux pôles contradictoires, voire antinomiques, et qui pourtant ont animé sans relâche son programme et inspiré son idéologie : le républicanisme et l'autoritarisme. Selon nous, c'est à ce niveau précis qu'il convient de situer la difficile cohabitation de la propagande et du principe de représentation ; de cette représentation singulière, quoique artificielle-ment alimentée par les agents du régime et le discours officiel, notamment, durant près de vingt ans. Comme le souligne un article de *La Gaceta Mercantil*, en date du 19 janvier 1844, soit après la Terreur des années 1839 et 1840 :

El General Rosas, investido por sus conciudadanos de una confianza casi ilimitada, ejerce el único poder que puede salvar la República de sus presentes conflictos y fijar sólidamente su constitución política, no sobre el más refinado complemento del sistema representativo, porque esto sería pretender andar en un día el camino de siglos, sino sobre el mejor posible para una sociedad nueva que aún defiende en armas la independencia y recién ha sofocado una larga anarquía interna.

Tan cierto es esto, y tan exacta la opinión del ilustrado escritor de las cartas, que aún en los mismos Estados Unidos de Norte América, cuna de la civilización y libertad Americana, se encuentran notables diferencias entre el hecho y el derecho, entre la teoría representativa y el estado real de la sociedad.

—Y no es fenómeno raro que esto suceda a los Americanos cuando en las Monarquías Constitucionales de Europa se advierten esas diferencias que demuestran cuanto cuidado debe ponerse en estudiar la historia particular de los pueblos para no confundir épocas y circunstancias a que deben conformarse su sistema político y su Gobierno.

[...] El país repara cuerdamente los lastimeros resultados de la transición violenta que señaló su emancipación, y los errores que convirtieron la revolución en un desorden continuo y destructor. Palpables son los vestigios de esa larga y sangrienta oscilación a que ha puesto término el General Rosas, encar-

*gado por la ley y por el voto público no sólo de salvar la revolución, sino, lo que es más, de reparar sus graves desaciertos*⁴²⁴.

Nous n'avons pas trouvé d'estimations précises quant aux exactions commises durant cette période. Néanmoins, si on en croit les contemporains de Rosas qui soulignent que ces années furent tout aussi dures sinon plus que 1829 — connue comme « el año de la tiranía » — peut-être pouvons-nous donner, à titre de comparaison, les chiffres relevés pour cette année par Eliseo F. Lestrade⁴²⁵. Au vu de ces derniers, on constate qu'il y avait eu, en cette année de troubles, davantage de décès que de naissances pour une raison autre, on l'imagine bien, qu'une épidémie. En 1828, comme le signale Lestrade, Buenos Aires comptait 56 209 habitants (1788 décès) ; l'année suivante, il relève 4 658 décès pour une population totale de 57 303 habitants.

Cette terreur, que pointe du doigt l'article, a sans conteste fait de nombreuses victimes. Et elle a marqué, qui plus est, les esprits. De ce passage de *La Gaceta*, retenons qu'il ne fut guère question, dans les hautes sphères du pouvoir, que l'action de Rosas s'accommodât de principes nobles, tels que la justice ou le droit. Seuls comptaient, alors, dans une logique tout machiavélique, les résultats à atteindre.

Dans une Argentine tourmentée, en proie aux incertitudes et aux menaces étrangères, plus que jamais, dans l'esprit des autorités, la fin justifiait les moyens. Mais à quel prix ? Car, n'est-ce pas l'image même du régime qui s'exposait, par là, aux attaques les plus virulentes et non moins justifiées de ses détracteurs ? L'idée que nous souhaiterions développer est que par l'exploitation des pouvoirs de l'image, la spectacularisation du pouvoir et la pédagogie de la terreur, le régime rosiste essaya de contrer les conflits de représentations

⁴²⁴ *La Gaceta Mercantil*, n°6088, 19/1/1844.

⁴²⁵ Eliseo F. Lestrade, *Rosas. Estudios sobre la demografía de su época*. Ses résultats furent publiés, bien plus tard, par le quotidien portègne *La Prensa*, le 18 novembre 1919.

auxquels il s'exposait par la force des choses et les vicissitudes de son programme d'information.

Prenons cet extrait datant de 1829 et tiré d'un numéro du journal *El Conciliador*, soit quelques mois après le soulèvement de décembre qui avait provoqué l'avènement de Rosas à la tête de la province de Buenos Aires :

Uno de los momentos más críticos de la vida de las naciones es cuando, después de haber roto las cadenas de la esclavitud, heredan de repente un poder ilimitado, sin tener otro freno que su propia voluntad, o por mejor decir, el capricho de una muchedumbre inexperta.

Por grande que sea la fuerza de los que se ponen a la cabeza de una reforma política, es imposible que resistan largo tiempo al choque violento de las pasiones que los circundan. Es propio de los gobiernos arbitrarios extraviar el juicio, y corromper las costumbres.

La libertad, que nunca se asienta sino sobre las bases inmovibles de la virtud y de la justicia, busca en vano un apoyo sólido, en medio de un pueblo degradado, que muchas veces sólo recobra sus derechos, para convertirse en juguete de algún ambicioso. No basta subir a la dignidad de hombre : lo más difícil es conservarse en aquella altura, y sólo la moderación y la concordia pueden fijar un término a las discordias domésticas.

Se cree generalmente que los mismos instrumentos que han servido para derrocar el despotismo deben emplearse para fundar la libertad. Las quejas, los recelos, las tramas, los tumultos, todo lo que se ha empleado en destruir, parece necesario para reedificar.

Los hombres se creen libres, cuando resisten a las autoridades establecidas : se creen enérgicos, cuando soplan el fuego de la discordia ; piensan que obran bien, cuando preparan nuevas desventuras. Estas maquinaciones culpables seducen fácilmente al pueblo, y el papel que en ellas le toca hacer es tanto más funesto, cuanto más limitada es su instrucción, cuanto más ciegas son sus preocupaciones, cuanto más violentos son sus apetitos. El pueblo es un niño, que carece de inquietud, porque carece de previsión. Con la misma facilidad se adormece en la margen de un precipicio, que sobre un lecho de césped. Dígasele que los hombres son libres e iguales, que las leyes son opresoras, que los magistrados son crueles, que los que gobiernan son venales, y, interpretando estas pa-

labras a su modo, se verá cuán pronto se arma contra los ciudadanos, contra las leyes, contra los magistrados, y contra los gobernantes.

*De esta resistencia nace la imposibilidad de todo proyecto de asociación : ella arranca al gobierno la fuerza de que necesita para crear las nuevas instituciones ; ella hace abortar todos sus planes ; detiene todos sus movimientos y la lucha que de aquí se origina, emponzoña las heridas que era necesario curar.*⁴²⁶

Ce texte est avant tout intéressant en ce qu'il met en évidence un certain nombre de principes que le régime de Juan Manuel de Rosas s'est employé, par la suite, à parfaire et à appliquer, tout comme quelques fondements qu'il s'est empressé de faire siens. afin de les ériger en authentiques sources de légitimation de son action propagandiste. Bien que le régime rosiste ait pu légitimement invoquer sa fibre républicaine, il n'en demeurerait pas moins fortement marqué par le caractère arbitraire du pouvoir que progressivement et matériellement Rosas avait fini d'usurper. Aussi était-il essentiel pour assurer sa pérennité que le régime en place se soumît lui-même aux jeux de la représentation.

Sans doute les « *spectacles of Death* »⁴²⁷, que décrit longuement Ricardo Salvatore, furent-ils l'illustration la plus achevée de la subtile interaction des membres du triptyque que nous avons mis en évidence : pouvoir de l'image, spectacularisation du pouvoir et pédagogie de la terreur. Pourquoi ? D'abord parce que, plus que tout autre outil de régulation potestative développé par Rosas, ils rendaient compte du dessein premier du discours et de la propagande officiels: marquer les esprits, les impressionner, c'est-à-dire clairement leur imprimer une image singulière.

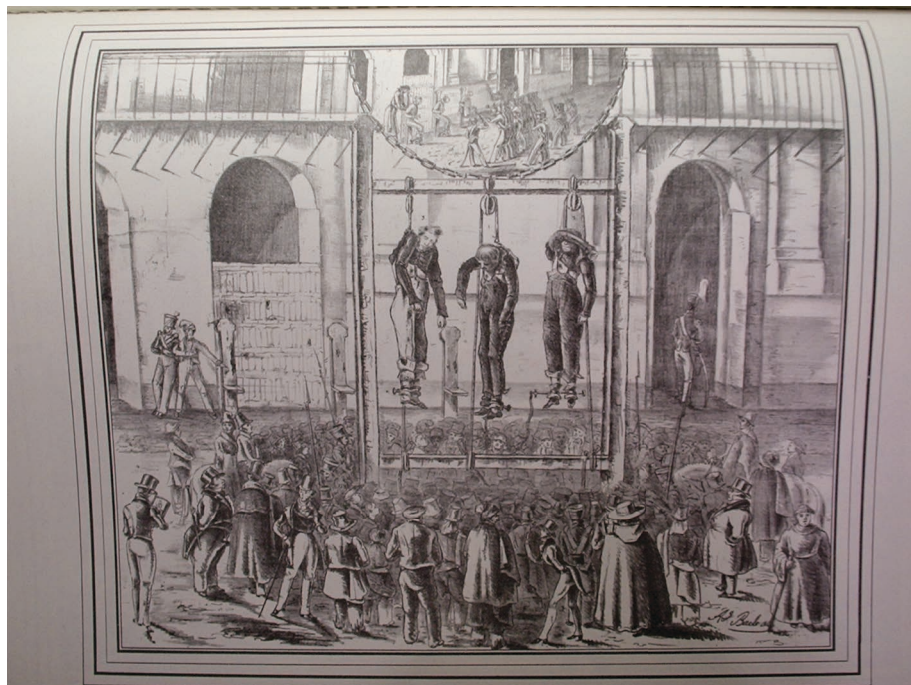
Le fait que Rosas ait incité les exécutions sommaires perpétrées par les « *mazorqueros* » autant que les vindictes populaires peut s'expliquer par le souci qui le poursuivait toujours de concilier, par un

⁴²⁶ Tiré du journal « *El Conciliador* », sans date, 1829.

⁴²⁷ Ricardo Salvatore, *op. cit.*, Durham et Londres, Duke University Press, 2003, p.250.

effet d'annulation et de compensation, les deux visages de son régime. Il parvint à mener à bien son entreprise, moyennant la mise en avant d'une idée et d'une fin communes et constantes : induire un effet correctif, informatif et moralisateur sur la population.

En effet, la mise en scène et, au-delà, la représentation à laquelle le pouvoir et l'autorité se sont livrés devaient permettre la divulgation de messages forts aux membres les moins instruits — et, par voie de conséquence, plus aisément impressionnables et manipulables par les signes et les symboles. Mais cette divulgation devait également toucher toutes celles et ceux qui, pour une raison ou pour une autre, étaient soupçonnés de dissidence. Il apparaît, en effet, que ce type de propagande se soit plus particulièrement intéressé aux strates inférieures du corps social, notamment aux « *peones* », représentants de la classe sociale que le gouverneur souhaitait contrôler avec la plus grand hâte, parce qu'ils faisaient partie de la classe sociale la plus mobile, la plus disparate et la plus facilement mobilisable.



Mise à mort des Reinafé et des Santos Pérez
sur la Place de la Victoire
Lithographie selon Adrienne Bacle, 1837.

Juan Manuel de Rosas croyait en l'utilité didactique des exécutions et des disciplines. Nulle nation civilisée, disait-il, ne pouvait s'en passer, si elle désirait assurer l'Etat de droit, comme il se doit, au nom de l'intérêt commun. C'est pourquoi, une fois sa chute consommée, Rosas déclarait, depuis Southampton :

[...] *not a single drop of blood [was shed] that cannot be considered within the sphere of the ordinary... Ordering the shooting of this or other fascine-roso [rascal or villain] is common in all parts of the world ; and nobody notices this, nor is it possible for a society to live if it does not do so*⁴²⁸.

Son fidèle lieutenant, Don Pedro de Ángelis, d'affirmer, en ce sens, que le nombre d'exécutions publiques en Europe excédait et de beaucoup, celles que Rosas avait ordonnées dans un contexte où la menace extérieure était tout aussi vive, sinon plus, que les dangers qu'ils devait affronter sur le plan intérieur. Voici ce qu'il écrivait dans le numéro 6096 de *La Gaceta Mercantil*, en date du 29 janvier 1844 :

Este hombre verdaderamente extraordinario no ha buscado esta afección [del pueblo hacia él]; jamás ha declinado de los actos de justicia necesarios a la defensa del Estado y a la marcha de su sólida organización y prosperidad.

—En esta senda fueron desgraciados los ensayos de los ilustres Americanos.

—Unos carecieron de la fuerza moral que fija y asienta una nacionalidad.

—Otros se fatigaron y desesperaron del porvenir.

—El General Rosas ha tomado por una misión legal y popular esa posición elevada y gloriosa; porque el bien público es obra de los grandes hombres de Estado. [...]

En esa tendencia de un Gobierno regular y benéfico, en esos altos resultados, en esa autoridad derivada de la Ley y poderosa por el afecto del pueblo, ¿cómo podrán encontrarse los caracteres de un despotismo soberano y absoluto?

⁴²⁸

In Antonio Dellepiane, *Rosas*, Buenos Aires, Obrerón, 1956, p.254.

—En la creación de los poderes extraordinarios se ha consultado la gran necesidad de la República destrozada por la anarquía y agredida en su independencia.

—Los pueblos que tenían la desgracia de estar privados de un Gobierno que dominase la terrible situación de las cosas, lo han instalado, y cuando ya lo poseen, y reconocen los venturosos resultados de su acierto, lo conservan hasta el momento en que la paz corone la obra de la felicidad pública. [...]

El Gobierno del General Rosas castiga esos crímenes que raramente ocurren hoy, y que antes eran cotidianos, con las penas y medios ordinarios.

—Se le reprocha por sus enemigos la celeridad y la omisión de ciertos trámites, como si pudiera emplearse mejor y más justamente el poder extraordinario que en la represión inmediata de crímenes anti-sociales [...]

¿Qué ha encontrado el General Rosas en el largo camino de su misión patriótica?

—La anarquía entronizada sobre la ruina de la autoridad y de la Ley, reyecitos de revueltas, déspotas de un día, odios de pasiones, odios de club, rencores de localidades, fracciones débiles de una nacionalidad que presenta su hora fatal, desórdenes, crímenes y humillación.

—¿Y no es un paso inmenso a la organización y a la libertad haber sustituido a esa situación horrible el presente venturoso de las cosas? [...]

Invóquense cuanto se quieran las teorías representativas de nuestra época; todas son buenas en abstracto; todas consultan la mayor suma posible de libertad.

[...] ¿Qué son las leyes sin las costumbres, y las combinaciones más cumplidas del sistema representativo sin la posibilidad de realizarlas?

—El fin urgente hoy es la seguridad social ; el asiento de la nacionalidad.

—Vendrán en seguida los desenvolvimientos del principio constitucional, el progreso, y las modificaciones de la civilización.

—Los reformadores deben templar su fervor ante estas gradaciones fijadas por la naturaleza y la razón.

—Este es el orden que ha tenido la tendencia constitucional desde las primeras épocas del Mundo hasta nuestros días.

—*Querer violentarla es destruir el principio, precipitando vanamente los resultados. [...] El General Rosas es un hombre nuevo en América*⁴²⁹.

Cette croyance en l'efficace de la représentation du pouvoir explicite, entre autres choses, le côté rituel que les exécutions, plus particulièrement, eurent tôt fait de prendre. En août 1845, un couple originaire de Santiago del Estero, Carmelo Rodríguez et Tomasina Ponce, furent condamnés à mort par le gouverneur portègne. Coupables de l'attaque et de la mort d'un concitoyen, les prisonniers furent conduits, sous escorte, à la place publique de Guardia Luján, lieu où s'étaient produits leurs hauts faits.

Tandis qu'un peloton d'exécution criblait de balles le corps de son compagnon, Tomasina Ponce fut contrainte par les autorités locales d'assister à toute la procédure. S'étendant jusqu'au coucher du soleil, celle-ci consista à décrocher puis à enterrer le corps de Carmelo. Ainsi la punition de cette femme prit-elle la forme d'un brutal et non moins cruel « *escarmiento* ». Et ce fut un exemple, parmi d'autres, qui permet de percevoir combien les exécutions furent conçues par le régime comme un relais ou, en quelque sorte, comme une forme biaisée de propagande, plus subtile, plus cruelle. Plus marquante, aussi. Le viol psychologique des foules s'alimentait également de ce genre de méthode préventive. En ce sens, les exécutions étaient des spectacles mortuaires destinés aussi bien à ceux qui ne faisaient que peu de cas de la légalité que des hors-la-loi potentiels.

Mais quel lien existe-t-il, à proprement parler, entre ces pratiques et le principe de représentation ? A quel moment et à quel niveau la représentation intervient-elle dans cette dynamique punitive et éducative ? Elle intervient, selon nous, au cœur de la logique propagandiste définie par le régime rosiste de ritualisation des rapports entre gouvernant et gouvernés, en cela même que la représentation

⁴²⁹, In « Cartas sobre la América », cité par J. Myers, *op. cit.*, p.235.

joue un rôle moteur dans la dynamique chargée de garantir la visibilité des rituels propagandistes.

Seule l'exposition d'un corps, par la représentation sur la scène publique, à une punition, voulue comme exemplaire, pouvait frapper suffisamment les esprits pour que ces derniers intègrent ce qu'il leur était permis de faire, de penser, de croire ou de réclamer. Et sans doute, au reste, faut-il attribuer à cela le fait que tout crime était puni dans le même district où il avait été commis et que, de plus, toute dépouille pendue était laissée en l'état depuis le point du jour jusques au coucher du soleil, de sorte que nul dans le district ne pût se soustraire à ce devoir d'observation. Précisons, cependant, que par de telles pratiques, Rosas ne fit guère plus que reproduire, à une échelle, en un lieux et un temps différents, des expérimentations auxquelles certains pays européens, le nôtre notamment, se livraient bien avant lui.

Le pouvoir est une affaire de stratégie. Et peut-être le dessein, l'effet primitif que l'on cherche à produire par la représentation est-il de présentifier l'absent, d'éclairer l'obtus, comme si ce qui « revenait était le même et parfois mieux, plus intense, plus fort que si c'était le même »⁴³⁰. Où faut-il situer, alors, l'institution des réflexes conditionnés, si nécessaires au régime de Juan Manuel de Rosas? L'action politique du gouverneur de Buenos Aires s'est toujours doublée d'une forme de *captatio benevolentiae* dont sa propagande rendait compte.

En quelques sorte, l'objet de cette stratégie discursive était de coloniser l'imaginaire⁴³¹ de ses administrés, au travers d'une importante production d'images, mais surtout de rituels censés introduire un « *habitus* » et une norme là où, auparavant, il n'y avait guère de place que pour un vaste éventail de traditions et de coutumes qui dis-

⁴³⁰ Louis Marin, *Des pouvoirs de l'image*, Paris, Seuil, 1993, p.11.

⁴³¹ Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI-XVIII siècle*, Paris, Gallimard, 1988.

tinguaient les représentants des différentes classes sociales, ainsi que les ruraux et les urbains.

A l'instar des hommes politiques chevronnés, Rosas fut de ceux qui, tel un pasteur proche de ses ouailles, prêcha la bonne parole — la sienne, par la force des choses — avec une part indéniable de théâtralité, de représentation, d'improvisation ou encore d'opportunisme ; il manipulait l'image comme il dressait le verbe. Ce culte du signe, prôné par le régime, se déclinait sous un nombre considérable de facettes. Rosas, écrivit Ramos Mejía, manipulait son peuple :

[...] *por este procedimiento maquinal de señales. Para comenzar y terminar el carnaval, la señal era un cañonazo; la matanza en los corrales principiaba y terminaba por otro. Otras órdenes se transmitían por igual procedimiento y a nadie le era dado andar por las calles después del cañonazo que ordenaba reemplazar el servicio de policía por el sereno, cuya función insuficiente y musical cesaba por otro cañonazo*⁴³².

Le théâtral ne fonctionne au politique, dans le cas de Rosas, que parce que le politique lui-même ne fonctionne qu'au théâtral. Les différentes formes de représentation auxquelles le régime rosiste se livra jusqu'en 1852, reproduisirent tout autant qu'elles renouvelèrent des dispositifs, des comportements et des réflexes qui, « *in fine* », participèrent de la formation de la nationalité argentine. Ainsi la représentation doit-elle être comprise comme point de départ et d'arrivée, comme fin autant que comme origine de la propagande. Les analyses de Marcela Ternavasio sur le système électoral et la façon dont le vote fut appréhendé entre 1829 et 1852 semblent confirmer l'idée suivant laquelle le regard porté par le pouvoir rosiste sur la représentation et les pratiques qui s'en sont suivies, au niveau de l'appareil propagandiste, débouchèrent sur une inertie systémique qui n'a pas manqué d'ébranler jusque les fondations mêmes de l'édifice rosiste.

Traditionnellement, l'objet de la propagande est de servir le régime qui l'institue, en forgeant notamment une fascination collective

⁴³² José María Ramos Mejía, *op. cit.*, Buenos Aires, Emecé, 2001, p.200.

entre l'ensemble du corps social et celui que ce dernier reconnaît comme chef. Cette fascination repose sur l'exacerbation d'une progressive et non moins laborieuse et douloureuse identification, entre les gouvernés et le gouvernant. Au cours de ces années, l'identification du milieu à sa personnalité morale fut totale. Sur ce point, Ramos Mejía d'ajouter :

*Todos juntos, sus súbditos formarían una asociación de voluntades sin más órganos de relación que los de Rosas [...]; la identificación fue completa por un fenómeno de dupla adivinación del pensamiento y del sentir*⁴³³.

Cette réduction, cette recherche de l'unité, cette uniformisation des consciences n'est-elle pas contraire à la représentation, qui embrasse la diversité plus qu'elle ne l'annule ? La parole, en général, et le discours, en particulier, ne sont-ils pas dotés d'un formidable pouvoir de création sur lequel repose toute forme de représentation ? Cette forme dépend, ensuite, de la diffusion, de la sélection et de la formulation, enfin, qui lui sont associées.

Il est indispensable, quand on veut saisir la nature paradoxale de la propagande lorsqu'elle est, en tous les cas, appelée à être partie intégrante d'un dispositif de pouvoir complexe comme celui sur lequel se fonda l'autorité de Rosas, de faire la part entre les procédures artificielles mises en place pour la diffusion et la divulgation d'un discours donné, parole ou décision, qu'il se réfère à un arbitrage ou qu'il définisse et exprime, au-delà une idéologie particulière, et celles qui au bout du compte, sont engendrées par la seule pratique de cette propagande.

En ce sens, il apparaît que le propagandiste impose des limites à la propagande, mais que celle-ci, à son tour, instruit des interdits. Il en découle une confusion, une compénétration du discours et de la propagande elle-même. Conçu par le gouverneur portègne comme un puissant instrument de pouvoir, la propagande rosiste s'est muée, à un

⁴³³ J.M. Ramos Mejía, *op. cit.*, p.282.

moment donné, en un problème de représentation qui, du haut vers le bas, mais également de la base vers la tête, se résume à une question de forme plus que de fond, dans laquelle s'articule un déplacement de la vérité de l'acte ritualisé, efficace et juste, d'énonciation, vers l'énoncé lui-même.

Plus qu'à la positivité du discours rosiste, à l'ensemble de ses potentialités créatrices, nous devons nous intéresser à ce qu'il a d'abscons, d'opaque ou de trouble lorsque, déterminé par le dogmatisme de la parole unique, il se mue en propagande. Car, le discours perd à ce moment son innocence, sa spontanéité ; il devient rituel, il s'expose, s'offre à l'autre de manière intéressée ; il ne propose plus, il impose. L'autorité du propagandiste dépasse alors sa simple fonction d'information.

En dernière instance, ce qu'il faut retenir, c'est le mouvement qui conduisit, par le recours systématique à la propagande, l'affirmation de la quête du monopole d'un discours appelé à devenir univoque en une affaire d'État, à la mutilation de la translation de la souveraineté et de la représentation/représentativité du souverain vers le peuple. Comme le souligne Ramos Mejía, plein de cette lucidité qu'il sut imprimer à son œuvre :

Nunca admiraremos bastante la lógica y la armonía de este conjunto, negativo si se quiere, pero tan eficaz social y políticamente hablando, que él montó con genial instinto de los mecanismos sociales.

[...] La educación, entendiendo por tal la propaganda del púlpito, la prensa, la escuela, aun dentro de su escasez precaria, la sugestión militar y las costumbres administrativas encajaba con las otras instituciones [...] como las cabezas de los huesos en sus cavidades cotilóideas, sin que jamás se oyera el crujido áspero del roce.

Todo era sinérgico, estaba todo previsto, en aquel organismo modelado sobre el plan de una mecánica cuyos secretos de ajuste escapaban a los principios comunes, para que nadie sino él pudiera ponerlo en marcha o detenerlo. De modo que no educar [...] era [...] un plan previsto. No había trabajo de demolición sino labor constructiva, no destruía, creaba a su manera y según su propósito.

[...] *Se creará acaso que por ignorancia o estupidez mantuvo la ganadería y la agricultura en el primitivo estado en que la dejó? Él que era un eximio hacendado y también agricultor, conocía la amplitud de fuerza social y económica que encierran sus progresos; y para la perpetuación de su gobierno hierático, la obra de Rivadavia era necesariamente exótica para su plan.*

*Limó, pues, y serruchó, como quien dice, aquel andamiaje que había levantado la revolución para la forja de la democracia futura e hizo la suya, con sus miembros deformes, los fémures ilógicos de una anatomía mitológica, dentro de la cual había concebido la forma del gobierno absoluto que necesitaban esos países para vivir tranquilos*⁴³⁴.

⁴³⁴

Id., *ibid.*, p.280-281.

PARTIE II

1. Représentation heurtée des corps et politisation de la monstruosité et du sang

1.1 Archéologie et déchiffrement du mythe

Juan Manuel de Rosas a fait, assez vite, l'objet d'une mythification. Pour des raisons et avec des moyens divers, se sont progressivement dessinées la création, la popularisation et la monumentalisation d'un mythe singulier. Selon les époques et les cercles considérés, on l'a alternativement érigé en héraut de la nation argentine, au même titre que San Martín, Belgrano ou Perón.

Comprendre Rosas, cela appelle en premier lieu une compréhension plus intime des fondements mêmes du caciquisme (« *caudillismo* »), tel qu'il a pris corps et s'est durablement développé et installé dans les espaces politique et social du monde hispanique. Cela suppose, de surcroît, que soit plus clairement déterminé le point, pour ainsi dire, où prend fin l'héritage colonial et gagnent en consistance, tout à la fois originalement et librement, les premières manifestations liées aux processus d'indépendance.

Explorer l'héritage rosiste doit nous conduire aussi à apprécier de plus près une tendance, indéniable sur toute la période, à reconnaître dans la terreur un instrument de plein droit de la politique, tant fut concédé à la violence un rôle structurant dans une société fragile, hétéroclite et éclatée. Un tel travail doit permettre, par ailleurs, de comprendre l'assise croissante des intérêts britanniques dans le Rio de la Plata et les raisons paradoxales du soutien apporté par les gouvernements successifs de Guillaume IV et surtout de la reine Victoria, au régime de Juan Manuel de Rosas, entre le début des années 1830 et sa déroute à Caseros, en 1852, tandis que l'influence de cette grande nation impérialiste se voyait localement quelque peu entravée dans son essor.

Décrire la vie et l'œuvre de Rosas, c'est exposer en outre les ressorts et les manifestations du changement historique intervenu dans cette aire géographique du continent, sous l'impulsion d'une per-

sonnalité singulière, par sa conception de l'exercice du pouvoir et sa détermination à envisager autrement le sort de son pays. Certains historiens argentins voient en Rosas le leader des masses, un précurseur du dictateur populiste incarné, un siècle plus tard, par quelqu'un comme Perón. Bien qu'il prenne corps autour et à partir de la personne du Gouverneur, le mythe rosiste irrigue tout le discours officiel de la période, autant qu'il instruit et oriente la plume et la voix de ses opposants.

Or, qu'est-ce qu'un mythe, sinon une parole ? Une parole, en effet, mais une parole consistante et dense, nourrie et polie ; une parole tout à la fois porteuse d'un message et tributaire, pour ainsi dire, d'un système de communication, selon la terminologie barthésienne. En cela, le mythe est autant une forme qu'un mode de signification particulier : il ne se définit pas tant par l'objet de son message que par la façon dont il est proféré, délivré, énoncé ou chuchoté. Tout discours peut être mythe, ou presque, s'il présente des limites formelles.

Une question ne manquera pas de piquer celui qui s'intéresse, de près ou de loin, en initié aussi bien qu'en simple curieux, à la figure si controversée du « *Restaurador de las Leyes* » : Rosas aurait-il rejoint l'espace mythique ? L'affirmative s'imposerait-elle, une série d'autres interrogations se poseraient *ipso facto*. Pour les plus fondamentales d'entre elles : où ? quand ? pourquoi ? comment ? D'autres, plus complexes : mythe fondateur ou mythe malgré lui ? Mythe patiemment construit ou produit d'une consécration historique ? Bref : autant de questions étroitement liées à celle de l'art de la représentation.

Ce qui distingue, fondamentalement, les objets et êtres mythiques des autres, c'est leur capacité faussement naturelle de suggestion. Ceci étant dit, se pose alors inmanquablement une première question à laquelle il nous faut tâcher de répondre : est-il des objets fatalement suggestifs, comme Baudelaire le sous-entendait de la femme ?

S'il ne fait guère de doute que l'on peut concevoir bien des mythes appartenant à des âges lointains, sauraient-ils néanmoins s'affirmer comme éternels ? Difficilement. Pour une raison que d'aucuns qualifieront d'évidente, mais qu'il est bon de rappeler : la source, le moyen et la fin, en quelque sorte, de la parole mythique, ce qui en règle la vie et la mort, autant que les modes et voies d'expression, c'est incontestablement l'histoire humaine. Si bien que la mythologie, fût elle lointaine ou plus proche, ne saurait avoir d'autre fondement qu'historique. Parole retenue par l'histoire, pour des raisons diverses et à des moments variables, le mythe ne saurait surgir naturellement des choses. Sa capacité d'information s'exprime sitôt que le mythe prend corps.

S'il est bel et bien une parole, ce dernier se définit plus spécifiquement en tant que message. Aussi ne l'exprime-t-on point exclusivement par voie orale ; il peut tout aussi bien être le résultat d'écritures ou le fruit de représentations particulières. Formée d'une matière préalablement travaillée, en vue d'une communication appropriée, tout peut servir de support à la parole mythique, ou peu s'en faut. Qu'ils soient représentatifs ou graphiques, écrits ou oraux, tous les matériaux du mythe présupposent une conscience de ce que l'on peut raisonner sur eux indépendamment de la stricte matière dont ils sont faits. Pour autant, cette matière n'est pas indifférente. Sans doute l'image en est-elle d'ailleurs une belle illustration : parce qu'elle impose abruptement une signification, sans médiation nécessaire de l'analyse, elle est indubitablement plus impérative et injonctive que l'écriture. Nul besoin d'y voir une différence constitutive : l'image redevenant une écriture dès lors qu'elle est significative.

S'interroger sur la valeur, la force et les potentialités du mythe, c'est alors avant tout analyser la question de sa signification. En clair, étudier le fait en tant qu'il signifie et seulement en tant qu'il signifie. S'intéresser, aussi, à ce que les choses veulent dire par leur forme plutôt que par leur fond. S'intéresser, en un sens, à ce qu'elles

expriment. En quelque sorte, le rapport qui unit le concept du mythe au sens, c'est essentiellement un rapport de déformation. Car le mythe est un système dual qui voit en son sein propre se formuler et s'envisager l'arrivée d'un sens. A l'image de ce que Valéry a pu écrire sur l'expression « je m'appelle lion » dans *Tel Quel (II)*⁴³⁵, l'on pourrait dire que le mythe est et demeure fondamentalement une parole définie par son intention, bien plus que par sa lettre. Toutefois, l'intention dont il est question y est, dans une certaine mesure, déjà immanquablement figée, comme éternellement inscrite, de sorte qu'elle puisse se livrer tout à la fois comme notification et comme constat.

Le mythe a un caractère foncièrement impératif et contraignant, apostrophant et suggestif. Parti d'un concept historique, surgi à sa manière directement de la contingence, c'est l'autre, c'est autrui qu'il vise et vient chercher ; c'est à l'incarnation de l'altérité qu'il fait subir, parfois incidemment, tantôt violemment, sa force intentionnelle. Force par laquelle, en outre, il somme l'autre de recevoir son ambiguïté expansive. Sa motivation est un autre élément sur lequel nous dirons un mot maintenant et sur lequel nous reviendrons plus avant : l'on peut dire premièrement qu'elle est fatale et tout aussi fragmentaire. Par là, il faut entendre qu'elle est tout sauf naturelle. C'est, en effet, l'histoire qui fournit à la forme du mythe ses analogies ; elle seule peut le faire.

Sans doute cela explique-t-il pourquoi d'ordinaire le mythe préfère privilégier des images pauvres et incomplètes où le sens est d'emblée dégraissé, moins empâté. Où le sens, en outre, est prêt à signifier ; d'où les caricatures, les pastiches ou les symboles pour n'en citer que trois. Ainsi en va-t-il de cette image, divulguée par les soins de la bande unitaire, opposée au Gouverneur, pour neutraliser la propagande *pro domo* mise de façon plus systématique au service du régime rosiste dès la fin des années 1830.

⁴³⁵ Paul Valéry, *Tel Quel (II)*, Gallimard, Paris, 1971.

Après avoir abordé les questions de la formulation du mythe et de sa signification, venons-en à celle de sa réception. Le mythe efficace, celui qui dure et suscite l'enthousiasme autant qu'une forme spontanée d'adhésion, est celui qui permet à son destinataire de le vivre à la manière d'une histoire, à la fois vraie et irréaliste, authentique et factice. Vouloir rattacher le schème mythique à une histoire plus générale conduit à en révéler la fonction essentielle. Reçoit-on un mythe en toute innocence, l'acte ou l'intention seuls de le formuler perdent ipso facto toute valeur, tout intérêt. Le lirait-on posément et d'une façon réfléchie, qu'importe l'alibi présenté ? S'engager dans une telle logique, c'est assumer de se voir conduire irrémédiablement à l'alternative qui suit : ou bien l'intention du mythe est trop claire pour être crue, ou bien elle est trop obscure pour être efficace. L'embrasser sans autre questionnement ne nous avance guère.

Cette alternative ne saurait, toutefois, qu'être fautive. Le mythe ne cache rien ; et d'ailleurs, il ne cherche nullement à afficher une chose en particulier plutôt qu'une autre. En somme, ce que fait le mythe, c'est se livrer à un travail radical de déformation. Il n'est ni mensonge, ni même aveu ; il est plus précisément inflexion. Acculé à dévoiler ou à liquider le concept, il va — pour reprendre un terme cher à Pierre Bourdieu⁴³⁶ — le naturaliser. Tel est le principe même du mythe, son principe essentiel : transformer l'histoire en nature. De sorte que pour le spectateur du mythe, comme pour son lecteur au reste, tout se passe comme si l'image engendrait naturellement le concept, comme si le signifié était fondé par le signifiant. Bref, comme si le mythe existait à partir du moment précis où la visée du message en devient l'expression même.

Parole excessivement justifiée, le mythe est par définition construction, élucubration. C'est précisément parce que le consommateur de mythes n'en découvre que la dimension inductive qu'il peut les intégrer innocemment. Là où il n'y a que simple équivalence, il recon-

⁴³⁶ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris, 1997.

naît une sorte de procès causal : existent, à son sens, entre le signifiant et le signifié des rapports de nature et non point — c'est le cas de le dire — de culture.

Quel est alors l'objet, le sens, le but du mythe ? Peut-être que son propos est avant tout, pourrait-on dire, de transformer un sens en forme ; en un mot : d'informer une signification. Partant, le mythe ainsi constitué, s'apparente en quelque sorte à une usurpation langagière, à un vol de langage toujours renouvelé. Comme l'a laissé entendre Michel Foucault dans son cours *Il faut défendre la société*⁴³⁷, rien ne peut véritablement échapper au mythe, ce dernier pouvant aisément se développer à partir de n'importe quel sens et quelquefois plus subrepticement encore de la privation de sens elle-même.

La propagande conçue, mûrie, développée et alimentée par le régime rosiste pour soutenir celui qui l'incarnait exclusivement a usé de tous les supports mis à sa disposition. Tantôt en les associant, parfois en les démultipliant, en les croisant ou encore en les réfléchissant l'un contre l'autre, l'un par l'autre. Qu'elle fût visuelle, textuelle, orale; qu'elle partît de la langue, du texte ou de l'image, la propagande rosiste sut bâtir avec patience et résolution, avec opportunisme et clairvoyance, un mythe qui alla se complexifiant.

Initialement univoque ou monofacétique — « *Rosas, Restaurador de las Leyes* » — son mythe déborda sur d'autres aires de compétence et d'autres espaces d'action, autant qu'il fut conduit à se distinguer toujours plus clairement, à se spécifier avec le temps, en quelque sorte, tandis qu'il se livrait, tout à la fois, à une sorte de colonisation de l'imaginaire de ceux-là mêmes qui en soulignaient la force expressive et le pouvoir de captation.

Regardons de plus près ce que la langue a pu apporter à la mythification progressive de la figure de Juan Manuel de Rosas. De façon assez compréhensible, la langue est le langage le plus souvent im-

⁴³⁷ Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Seuil, Paris, 1997.

prégné par le mythe. L'on pourrait même dire qu'elle comporte en elle-même certaines dispositions mythiques, voire l'ébauche d'un appareil de signes voués à manifester l'intention qui la fait employer. Cela tient donc, semble-t-il, à l'expressivité essentielle de la langue. Pour reprendre une terminologie barthésienne, on pourrait dire que dans le mythe pleinement constitué le sens ne s'exprime jamais au degré zéro. Cela explique, au reste, que le mythe puisse parfaitement s'en saisir, la frapper du sceau de l'absurde ou du surréel.

En fait, seul le degré zéro pourrait résister au mythe. Quand le sens est trop plein pour que le mythe puisse l'envahir, il le ravit de son entier, après l'avoir retourné à sa faveur. Ainsi le mythe s'érige-t-il en une sorte de langage qui ne veut pas mourir, qui ne veut aucunement s'estomper avant de disparaître. En un mot : il arrache aux sens dont il s'alimente une survie insidieuse et dégradée. Il provoque en eux un sursis artificiel dans lequel il s'installe à l'aise. Ce faisant, il en fait naturellement des cadavres parlants.

On constate souvent avec surprise, parfois avec stupeur, que la poésie, en général, et le langage poétique, en particulier, n'ont à aucun moment figuré parmi les supports privilégiés des propagandistes rosistes. Quelles raisons à cela? Le langage poétique appartient à cette catégorie particulière des langages sachant ou pouvant, mieux que d'autres, résister au mythe. La poésie, dans ce qu'elle a de profondément malléable et inspirateur, s'efforce de retransformer le signe en sens ; ainsi donc son but tendanciel serait d'atteindre non tant le sens des mots que — selon l'idéal poétique claudélien⁴³⁸ — le sens même des choses : « la vue ne résulte point, écrit-il, d'une image qui se peint sur notre cervelle, mais d'un contact réel avec l'objet que le regard attouche et circonscrit ».

Contrairement à la prose, donc, c'est tout le potentiel du signifié que le signe poétique essaye de rendre présent. Dans cet espoir, la

⁴³⁸ Paul Claudel, *Art Poétique*, Paris, Gallimard, 1984.

langue poétique se dévoile telle que l'accès à la qualité transcendante de la chose, que le sens naturel de celle-ci, nous soient ouverts. Par-tant, il semble extrêmement difficile de réduire le mythe de l'intérieur ; parce que ce mouvement même que l'on fait pour s'en dégager, pour s'en extraire, eh bien ce mouvement se retrouve aussitôt lui même en proie au mythe. Ainsi la meilleure arme, celle qui permet de combattre le plus durablement et le plus efficacement le mythe, c'est un autre mythe, artificiel celui-là, produit par une nouvelle mythification ou, si l'on veut, une mythification au carré.

Ce mythe reconstitué s'apparentera alors à une authentique mythologie. Autre raison, non moins fondamentale, qui explique pourquoi ce n'est que de manière extrêmement ponctuelle dans le temps et limitée dans l'espace que l'on a pu recourir au langage poétique pour mythifier la figure de Rosas : le langage de l'écrivain n'a pas à charge de représenter le réel, mais bel et bien de simplement le signifier. C'est pourquoi, fondamentalement, le mythe se prête à l'histoire en deux points : par sa forme, elle n'est que relativement motivée ; par son concept : il est par nature historique. Notre société — l'actuelle et avant elle, celle qui informait la vie à Buenos Aires dans le courant du XIX^e siècle — s'expose naturellement aux significations mythiques. En quelque sorte, elle est le champ privilégié de ces significations. Il nous revient, à présent, de dire pourquoi.

On a pu dire du mythe, qu'il avait pour charge d'instituer une intention historique en nature, d'ériger d'une certaine manière une contingence en éternité. Faut-il en conclure, pour autant, que le mythe soit voué à être une parole dépolitisée ? Sur ce point, toute réponse ne saurait qu'être réservée. Si notre société est objectivement un champ privilégié des significations mythiques, on peut l'expliquer par sa propension naturelle à s'affirmer formellement comme l'instrument le mieux approprié au renversement idéologique qui la définit.

Ainsi, pour reprendre une terminologie proprement aristotélicienne, l'on dira qu'à tous les niveaux de la communication humaine, le mythe opère le renversement de l'anti-*physis* à la pseudo-*physis*. En clair, ce que le monde fournit au mythe, c'est bel et bien un réel historique, défini par la façon dont tous les hommes l'ont produit ou utilisé. Et ce que le mythe restitue, à son tour, c'est une image naturelle — ou présentée comme telle — de ce réel. A l'image de l'idéologie bourgeoise — l'on sait combien elle était prégnante tout au long de l'affirmation progressive de Buenos Aires comme grand centre d'exportation de marchandises —, le mythe émerge de la déperdition de la qualité proprement historique des choses. C'est-à-dire que les choses perdent en lui le souvenir de leur formulation. Comme si, moyennant une fabuleuse prestidigitation, les choses avaient été dépouillées de leur sens mondain, de façon à leur faire signifier une forme aiguë d'insouciance humaine.

Evacuer le réel ; voilà la fonction du mythe. Pris à la lettre, le mythe se livre tel une hémorragie sensuelle, une sorte d'écoulement incessant ; une évacuation. En un sens, donc, rien ne s'oppose à ce que l'on définisse fondamentalement le mythe comme une parole visiblement dépolitisée. Le dire nous conduit alors, par la force des choses, à préciser ce que nous entendons par politique. Peut être défini comme politique, l'ensemble des rapports humains dans leur structure réelle et sociale, dans leur pouvoir de fabrication du monde. Contrairement à ce que cet angle d'attaque peut laisser entendre, c'est essentiellement par la valeur active de son préfixe que cette dépolitisation prend corps, qu'elle s'exprime et informe, qu'elle embrasse et envoûte. Bref : qu'elle opère, en cela même qu'elle actualise pour ainsi dire incessamment une défection.

Ceci étant dit et ces idées étant posées, avant d'en venir plus concrètement au mythe rosiste, aux formes qu'il a prises et aux messages qui l'ont nourri tout au long du gouvernement de Juan Manuel de Rosas, peut-être faut-il pour finir introduire un dernier *distinguo*

dans notre propos, afin de nous permettre d'établir clairement si le mythe qui nous intéresse plus particulièrement, dans ses diverses facettes et sous ses différents traits, appartenait à ce qu'il convient d'appeler les mythes forts ou, au rebours, à ceux, plus timorés — les mythes faibles — dont la qualité politique est passée, à l'instar d'une couleur défraîchie et que pourtant un rien permettrait de soudain revigorer.

Contrairement aux mythes faibles, les forts sont précisément ceux dont le quantum politique est immédiat et dont la dépolitisation, telle que définie *supra*, est abrupte. C'est pourquoi, à bien des égards, la signification proprement politique du mythe ressortit avant tout à sa situation. Ainsi donc, en modifions-nous les entours, c'est tout le système, tout le système disons-nous, à la fois général et précaire dans lequel il trouve sa place, qui s'en trouve immédiatement modifié. S'il est donc un langage qui n'est pas mythique, c'est bien celui par lequel l'homme producteur, cet homme qui, à la conservation en image de la réalité, préfère la transformation matérielle et empirique du réel, s'expose à l'altérité. En somme : le mythe devient impossible sitôt qu'est liée au langage de l'homme la fabrication, pour ainsi dire, des choses. Et c'est parce que la révolution produit pleinement une parole hétérodoxe et, par la force des choses, nouvelle, parce que donc elle formule une parole initialement et finalement politique — se distinguant par là de la parole mythique, finalement naturelle bien qu'initialement politique — que le mythe s'en trouve exclu.

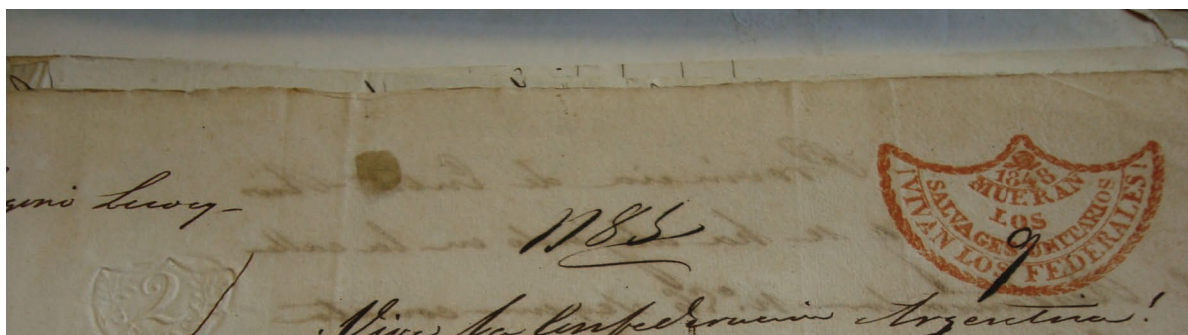
A chaque mythe correspond généralement une histoire et une géographie. L'histoire de son extension est le signe même, la manifestation matérielle de ce qu'il mûrit. Il n'est donc pas impossible ni inutile, au demeurant, d'en définir les ondes d'implantation et d'en explorer les formes proprement rhétoriques : ses figures fixes, réglées, insistantes, dans lesquelles viennent se ranger ensuite les formes variées du signifiant mythique. S'en détache une question centrale, tout à la fois complexe et fertile : celle des relations entre mythe et his-

toire. Ainsi, le mythe semble priver l'objet ou l'être dont il tire sa substance de toute histoire. Ainsi dépossédés, dépouillés diront d'aucuns, ils voient s'évaporer en eux toute leur histoire. Statistiquement, le mythe est à droite ; par là, il faut entendre qu'afin d'atteindre son idéal d'ordre, il postule l'immobilité de la nature en saisissant tout sur son passage : morales, esthétiques, diplomaties, arts ménagers, littérature, spectacles.

Si l'immobilisation du monde, son engourdissement dans une sorte de temps suspendu, définissent le sens et la fin même des mythes, peut-être peut-on, à l'instar d'une seiche jetant son encre pour se protéger, lui reconnaître un pouvoir d'aveuglement, frappant les fabrications perpétuelles du monde, afin de mettre un terme à leur fabrication, à entraver toute fuite vers d'autres formes d'existence. Ainsi, les mythes ne seraient-ils que de simples sollicitations incessantes, infatigables, le fruit d'une exigence insidieuse et non moins inflexible. D'une exigence stipulant que tous les hommes se reconnaissent dans cette image d'eux, éternelle mais datée, comme si on attendait qu'elle fût à jamais immuable.

La mythologie, érigée en instrument politique, connaît-elle des limites et n'apparaît-elle toujours que comme nécessaire ? Quand le mythe atteint la collectivité tout entière, c'est de celle-ci qu'il faut pleinement se libérer dès lors qu'on entend libérer le mythe lui-même. Général, le mythe devient effectivement ambigu. C'est pourquoi le mythologue est condamné à vivre une socialité théorique ; pour ce dernier, être social, cela veut dire dans le meilleur des cas être authentique, vrai ; original même, parfois. C'est, au surplus, la raison pour laquelle l'utilisateur du mythe est en proie à une nouvelle exclusion : celle conduisant à la disparition, à l'évanouissement du réel qu'il entend précisément protéger. Il semble que ce soit là une difficulté d'époque : pour l'heure il n'y a toujours qu'un choix possible. Et ce dernier ne saurait porter que sur deux méthodes aussi excessives l'une que l'autre : poser un réel entièrement perméable à l'histoire et

de ce fait idéologiser ; ou bien, à rebours, affirmer et poser un réel finalement irréductible, impénétrable et en venir donc à poétiser et s'employer donc à rechercher le sens inaliénable des choses. C'est à un tel travail de déchiffrement qu'invitent résolument les pages qui suivront.



1.2 Le Plata ensanglanté

« Se ejercitaban todos los días de a diez, de a veinte y más hombres juntos. Los cuerpos de las víctimas quedaban insepultos, cuando no eran colgados en algunos de los árboles de la alameda que conduce a Palermo. Las gentes del pueblo que venían al cuartel general se veían a cada paso obligadas a cerrar los ojos para evitar la contemplación de los cadáveres desnudos y sangrientos que por todos lados se ofrecían a sus miradas [...]. A partir de este momento, Palermo se convirtió en el centro político »⁴³⁹.

C'est généralement sous ses traits les plus lugubres et sanglants que l'on décrivait l'atmosphère régnant dans le Buenos Aires de Rosas. C'est, en tout cas, ce que relève Adolfo Saldías, historien et homme de lettres, ayant consacré une partie considérable de son œuvre à la période rosiste de l'histoire argentine : le sang, tout à la fois dans sa couleur vive, sa matérialité même et la symbolique qu'il a traditionnellement alimentée, a irrigué en profondeur les discours prononcés, les images divulguées et les politiques menées par le « *Restaurador* », entre 1835 et 1852. Telle une sangsue ou tel un vampire, c'est en quelque sorte toujours par le sang que Rosas a tiré la substance, sans cesse renouvelée, de son pouvoir ; et il l'a fait dans le seul but de mieux l'asseoir hors de ce centre qu'évoque Saldías dans son texte.

Il est, dès lors, d'autant plus intéressant de noter que c'est marqué dans sa chair par le sang — une balle l'avait blessé à un doigt, à

⁴³⁹ Adolfo Saldías, *Historia de la Confederación Argentina*, Buenos Aires, Eudeba, 1978, t.III, p.357-360.

Monte Caseros — qu'il quitte définitivement, en février 1852, la scène sur laquelle il avait régné en seul maître pendant près de dix-sept ans. Alors que tout portait à croire que les troupes rosistes et leurs assaillants de l'« *Ejército Grande Aliado Libertador* », placés sous les ordres du gouverneur d'Entre Ríos, Justo José de Urquiza, se livreraient un combat acharné et que le sang coulerait à flots sur les terres de la famille Caseros, il n'en fut rien. La bataille dura six heures. Et, à vrai dire, seule une centaine de morts, tout au plus, fut déplorée. Ce n'est qu'une fois les armes rendues que les troupes défaites furent saignées.

Le colonel Martiniano Chilavert fut la première victime de l'épuration orchestrée par Urquiza et ses hommes. Alors qu'il avait eu, plus d'une fois, l'occasion de fuir le théâtre des opérations, Chilavert préféra demeurer dignement sur le lieu de son échec. Après avoir été conduit auprès du commandant en chef de l'« *Ejército Grande* », une violente discussion l'opposa Urquiza, son ancien allié, qui lui reprocha d'avoir rejoint le camp rosiste. Intraitable, l'Enterreriano ordonna qu'il fût abattu dans le dos (sort traditionnellement réservé aux traîtres). Comme il suivait, forcé, le sentier le conduisant à une mort certaine, Chilavert exigea d'être exécuté de face et à visage découvert. Roué de coups, il s'écroula. Transpercé ensuite par les baïonnettes et vidé de son sang, le corps du colonel fut abandonné sur place plusieurs jours durant, après une lente mise à mort dont la cruauté n'avait rien à envier aux méthodes des « *mazorqueros* ».

Loin d'être un cas isolé, cette mise à mort précéda celle d'autres officiers rosistes, auxquels un sort similaire fut réservé. Les survivants du « *Regimiento de Aquino* », quant à eux, furent tous abattus sommairement et leurs dépouilles pendues aux arbres de Palermo de San Benito, à l'emplacement même où se trouvait naguère la résidence de Rosas dans le quartier du même nom. L'heure des jugements ne vint que bien plus tard. Furent alors systématiquement déclarés coupables et exécutés les membres de l'escadron de répression rosiste connu sous le nom de la « *Mazorca* ». Parmi les plus notables d'entre



eux, Ciriaco Cuitiño et Leandro Antonio Alén — père, ce dernier, du dignitaire radical Leandro N. Alem⁴⁴⁰ et grand-père d'Hipólito Yrigoyen, premier Président argentin élu au suffrage universel masculin à bulletin secret.

Rappelant le supplice de Damiens⁴⁴¹, moins par sa cruauté que par son caractère affreusement public, la mise à mort de Cuitiño et d'Alén, fut

orchestrée par les nouvelles autorités locales, le 29 décembre 1853, à Buenos Aires, par une belle journée d'été. Comme le rappelle le quotidien *La Tribuna*, dans son numéro du 30 décembre, ces deux hommes devaient leur condamnation aux violences qu'ils avaient infligées et aux meurtres qu'ils avaient commis, avant l'exil de Rosas, en tant que membres du bras armé de la « *Sociedad Popular Restauradora* ».

Alors constituée de deux corps spéciaux de la police et des « *serenos* », sorte de veilleurs de nuit, la Mazorca était dirigée par les commissaires Cuitiño et Parra. Parmi leurs subordonnés, se distinguaient certains officiers comme les tristement célèbres Silverio Badía, Manuel Troncoso — dont l'exécution sur la Plaza de la Victo-

⁴⁴⁰ Ce dernier décida de modifier l'orthographe de son nom, afin d'atténuer la discrimination permanente dont il se jugeait victime, en raison du triste sort réservé à son père. Malgré tous les efforts entrepris en ce sens, il fut toujours connu comme « *el hijo del ahorcado* ».

⁴⁴¹ Damiens avait été condamné, le 26 mars 1757, à « faire amende honorable devant la principale porte de l'Église de Paris », où il devait être « mené et conduit dans un tombereau, nu, en chemise, tenant une torche de cire ardente du poids de deux livres; et là, à genoux, dire et déclarer que méchamment et proditoirement, il a commis le très méchant, très abominable et très détestable parricide, et blessé le Roi d'un coup de couteau dans le côté droit, ce dont il se repend et demande pardon à Dieu, au Roi et à la Justice; Ce fait, mené et conduit dans ledit tombereau à la Place de Grève; et sur un échafaud qui y sera dressé, tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras de jambes, sa main droite, tenant en icelle le couteau dont il a commis ledit parricide, brûlée de feu de souffrir; et, sur les endroits où il sera tenaillé, jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine fondue, de la cire et du soufre fondus ensemble; Et ensuite son corps tiré et démembré à quatre chevaux, et ses membres et corps consumés au feu, réduits en cendre, et ses cendres jetées au vent ». Nous renvoyons aux annexes pour une description plus détaillée du supplice proprement dit.

ria, le 12 octobre 1853, a fait l'objet de plusieurs illustrations, dont celle que nous avons insérée à la page précédente⁴⁴² —, ainsi que Fermín Suárez, Estanislao Porto ou encore Alén et le commissaire Cuitiño, déjà nommés.

Spectacle mortuaire sinistre auquel badauds et victimes s'apprêtaient à assister, tassés sur la Plaza de la Independencia — mieux connue alors sous le nom de Plaza de la Concepción — dans le cadre d'une liturgie proprement expiatoire. Alén et Cuitiño se savaient tous les deux condamnés, le jugement rendu le 9 décembre et la peine retenue — le passage par les armes — ayant été confirmés, puis aggravés, par la Cour de Justice. Criblés de balles, les corps devaient ensuite être pendus en place publique. S'opérait ainsi un curieux retournement : des rôles, d'abord ; des mises à mort, ensuite.

Toute la procession fut volontairement placée sous le signe du symbole. D'abord, le choix de la place : ces mises à mort spectaculaires et systématiques ayant pour but de marquer une rupture avec le passé récent de Buenos Aires, c'est celle de l'Indépendance qui fut retenue. Avant d'y être conduits, le 28 décembre 1853, ces deux hommes quittèrent leur geôle, afin de gagner une maison située à deux pas de la place, qui avait jadis appartenu à un Français, le sieur Varangot. En octobre 1840 ce dernier y avait été brutalement égorgé par un groupe rosiste. Tandis que s'organisaient les derniers préparatifs, une foule bigarrée de quelque cinq mille personnes — chiffre considérable pour l'époque — attendait impatiente sur la place le début du spectacle.

La Garde Nationale était présente pour éviter les débordements et imposer un cordon de sécurité entre l'échafaud et l'assistance. A 9 heures, une porte s'ouvrit : le moment était venu pour les condamnés de quitter leur dernière demeure. Ils étaient suivis de deux frères

⁴⁴² *Ejecución de Silverio Badía et de Manuel Troncoso*, aquarelle, Museo Histórico Nacional.

dominicains. Droit dans ses bottes, Cuitiño jeta des regards de défi à la foule qui le scrutait. Aux cris qu'il venait de lancer, afin de redire le caractère légitime du gouvernement qu'il avait servi avec fierté et saluer la mémoire de son héros, Juan Manuel de Rosas, des voix s'élevèrent pour le huer et le conspuer. Visiblement abattu, Alén gardait un silence inhabituel et avançait à grand peine, gêné dans sa démarche par un bras paralysé et le poids de ses chaînes.

Le poncho qu'il portait le recouvrait presque entièrement, si bien que du haut de l'échafaud, se dégagait la vision d'un homme fébrile et passablement affaibli. À un point tel qu'il obtint de s'asseoir avant l'exécution de sa peine, cependant que, non sans panache et superbe, Cuitiño demandait du fil et une aiguille pour coudre sa chemise à son pantalon. S'il s'était fait à l'idée de perdre la vie, celle



de perdre son pantalon lui semblait plus difficilement acceptable. Quelques instants après que la foule eut fait silence, les sentences furent exécutées.

Les corps encore pendus à leur potence, le frère Olegario Correa prit la parole pour adresser un sermon passionné à celles et ceux qui avaient assisté à la scène, hommes et femmes de toutes classes et de tous âges ; dans son discours, il insistait sur l'impérieuse nécessité pour cette société, trop longtemps meurtrie, de tirer les leçons qui s'imposaient de son passé récent, afin de mieux envisager son avenir. Au couteau, arme blanche de prédilection des mazorqueros, on avait préféré la corde. Et à défaut d'avoir obtenu la tête de Rosas, fort symboliquement, les nouveaux maîtres de Buenos Aires privèrent ses lieutenants mazorqueros de la leur.

Après le chahut, s'installaient de nouveau progressivement le silence et le calme dans les rues de Buenos Aires. Par là, c'est un singulier retour à la normalité qui se dessinait. La nuit tombée, seuls de-

meuraient sur place quelques soldats, afin d'assurer le maintien de l'ordre. Deux ans, ou presque, après la déroute finale de Don Juan Manuel, c'est lui que visait directement, par la voie d'une curieuse forme de représentation, l'exécution de deux de ses fidèles lieutenants.

Le 3 février 1852, les Portègues apprirent le départ fracassant et forcé de celui qui était parvenu à s'imposer, à force de patience et de brutalité, comme le seul maître de l'Argentine. Pour Rosas, ce fut une double humiliation. Tout d'abord, parce que c'est aux Britanniques qu'il dut son salut. Difficile, en effet, de concevoir sortie plus ironique, tant il s'était vanté d'avoir combattu sans relâche et vaincu, dans un contexte difficile, ses assaillants européens durant les deux blocus que les forces européennes avaient imposés à Buenos Aires. La propagande anti-rosiste n'y alla pas de main morte pour dénoncer ce revirement brutal. En témoigne cette caricature, publiée dans le journal d'opposition, *El Grito Argentino* (EGA), où l'on reconnaît la figure boursouflée du gouverneur déchu, représenté de surcroît recouvert de soufflets. Il en charrie un autre, énorme, tandis qu'il se dirige vers le bateau qui l'éloignerait à jamais de sa terre natale. C'est à Southampton, en effet, que Rosas s'éteignit le 14 mars 1877.



Revenons un instant à ce soufflet, qui apparaît de façon récurrente dans les caricatures publiées par *El Grito Argentino*. A quoi peut-il bien renvoyer

dans l'imagerie anti-rosiste ? Serait-ce une référence au muet, comme pour signifier combien Rosas aurait été victime lui-même du verbe, de ce même verbe qu'il avait essayé d'apprivoiser et dont il avait voulu être le seul auteur, au prix d'une corruption et d'un appauvrissement formidables ? Nous aurons l'occasion d'en reparler davantage dans le

détail lorsque nous nous intéresserons de plus près à la presse d'opposition.

Ce que l'on constate, c'est qu'avec la bouteille d'alcool, le soufflet est effectivement l'un des éléments que les pourfendeurs du régime, exilés dans la Bande orientale, aimaient à reproduire dans les caricatures de leur sujet d'inspiration préféré. Pour autant, il est assez difficile d'en définir le sens et d'en décrire la symbolique de manière univoque. A la lumière des événements qui venaient de secouer Buenos Aires et de l'appétence pour l'histoire européenne des plumes criardes autant qu'éclairées de l'opposition, on pourrait cependant émettre une hypothèse interprétative : serait-ce une allusion au camouflet infligé en 1827 au consul de France par le dey d'Alger, avec le manche de son chasse-mouches ? Après avoir soufflé, avec plus ou moins d'aisance selon les circonstances, tous les obstacles dressés sur son chemin, ce soufflet traîné désormais comme un boulet viendrait suggérer qu'en quelque sorte Rosas a été victime du message qu'il avait si instamment essayé de véhiculer ? On pourrait aussi comparer le départ de Rosas à celui de Napoléon, lui aussi ennemi mortel (et unanimement décrié par la presse saxonne ou émigrée), mais recueilli par la sage Angleterre.

Une chose toutefois est certaine : comme l'a si justement souligné Nathan Wachtel⁴⁴³, c'est à partir de ce qui, du passé, est vivant dans le présent qu'il faut entreprendre de reformuler le film du devenir, de le reconstruire avec ses répétitions et ses lenteurs, ses lacunes et ses variations. En somme : il ne s'agirait pas tant de dérouler le film à l'envers, comme si l'on gagnait en intelligibilité au fur et à mesure que l'on s'approcherait des origines, que de percevoir que c'est par étapes successives, en procédant parfois par des allers et des retours, que l'on parvient à une analyse souvent plus serrée des jeux mêlés des conjonctions historiques et des restructurations sociales.

⁴⁴³ Nathan Wachtel, *Le retour des ancêtres: Les Indiens Urus de Bolivie, XX-XVI^e siècle (essai d'histoire régressive)*, Paris, Gallimard, 1990.

Quant aux variations proprement dites, elles sont essentiellement d'espace et d'échelle et visent, en définitive — à l'instar du croisement des dimensions temporelles — à dépasser le seul cadre monographique, afin de mieux rendre compte, tout au long de notre itinéraire, de la pluralité des durées et des points de vue.

L'un des problèmes cruciaux qui se posent à l'historien, c'est bien celui de l'interprétation des données historiques brutes. Au fondement de toute analyse, en effet, on bute sur cet impératif. Il en résulte, d'ailleurs, une sorte de tension entre la recherche assurément ambitieuse d'une forme d'universalisme et la nécessité d'un perspectivisme bien pesé. Nombre d'historiens ont produit des interprétations de Rosas faisant la part belle à sa condition de meneur d'hommes, de formidable régisseur de masses. Rejoignant par là l'analyse développée par Sarmiento dans *Facundo*, ceux d'entre eux qui ont essayé de mettre en lumière les traits proprement populistes du gouverneur, l'ont un peu hâtivement désigné et classé comme le précurseur d'une longue lignée de leaders charismatiques souvent jugés coupables de populisme. Pourquoi pas ? Certes ; mais encore faudrait-il déterminer ce qui relève du legs historique et ce qui apparaît, au contraire, comme le seul fruit de ses basses œuvres.

C'est meurtri et blessé au pouce, comme nous l'avons rappelé, que Juan Manuel de Rosas signe sa sortie officielle et visible de l'histoire immédiate argentine. Alors qu'il avait été habitué à en être le protagoniste, de longues années durant, voilà que l'ancien homme fort de Buenos Aires se voit condamné à un lointain exil, connaissant ainsi le même sort qu'avaient enduré ceux qu'il avait forcés à quitter leur terre natale et qui l'avaient combattu sans relâche en exilés engagés. Voilà une illustration de plus de ce que souvent l'histoire, dans ses revirements et ses soubresauts, a des raisons que la raison ne connaît pas.

C'en est un, en premier lieu, parce que sa réclusion en Grande-Bretagne succède à ce qu'Alberto Palomeque décrivit comme une « *re-*

nuncia manchada con su propia sangre »⁴⁴⁴. Celui qui en avait tant fait couler laissait ainsi une empreinte de sang sur le dernier document officiel qu'il eut à signer. On peut y voir également un curieux revirement, en ce sens que le soir même de son départ — la nature ayant horreur du vide — le centre de Buenos Aires fut en proie à de nombreux saccages. Pour les plus fervents de ses partisans, il était en quelque sorte inéluctable que, le Restaurateur parti, le désordre regagnât aussitôt la capitale.

Les maisons et commerces notoirement rosistes — ou « *punzós* »⁴⁴⁵ — furent pillés et saccagés. Après avoir privé le rosisme de sa tête pensante, sans doute fallait-il démonter les divers rouages de cet appareil complexe. Il ne fallut aux forces victorieuses point trop patienter pour s'y essayer. Voilà ce qu'en dit Palomeque :

[...] *los dispersos del ejército vencido entremezclados con soldados de caballería del ejército aliado, se derramaron en las calles centrales de Buenos Aires y saquearon las casas de negocios y las familias que encontraban en su tránsito. Aquello fue una espantosa novedad para Buenos Aires.*⁴⁴⁶

En ce jour de transition heurtée et tumultueuse, le Buenos Aires fédéral fut doublement « *punzó* » : symboliquement et matériellement. En effet, afin d'effacer la tâche sanguinaire et d'exorciser les démons qu'avait alimentés, pendant de si nombreuses années, l'officialisme rosiste, les nouveaux maîtres de Buenos Aires décidèrent de faire couler, ailleurs et autrement, le sang dont en quelque sorte le régime avait fait son signe distinctif et sa marque de fabrique, là même où le rouge⁴⁴⁷ ne s'étalait sur les murs et ne s'arborait symboliquement que

⁴⁴⁴ Alberto Palomeque, *Rosas y las fronteras*, Buenos Aires, 1927.

⁴⁴⁵ Du français ponceau (coquelicot sauvage et sa couleur) : couleur rouge très vive, retenue très tôt par le régime pour marquer son appartenance au camp fédéral, en général, et accuser le soutien à la cause rosiste chez ceux qui l'arboraient, sous une forme ou sous une autre, au quotidien, en particulier. Nous aurons l'occasion de développer l'importance et la fonction de cette couleur lorsque nous parlerons des politiques d'uniformisation conçues par Rosas.

⁴⁴⁶ Id., *ibid.*

⁴⁴⁷ Pour davantage de détails, cf. *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1997.

pour mieux signifier politiquement un soutien indéfectible au pouvoir établi.

Le cœur même du pouvoir, son siège le plus intime, la demeure personnelle de Rosas à Palermo, tomba avant de se retrouver jonchée et, dans une certaine mesure, décorée par les cadavres mutilés et nus qui s'y étalaient. Des corps qui baignaient dans leur propre sang ; des corps auxquels on ne réserva pour seul linceul que les uniformes et insignes par lesquels il s'étaient distingués jusqu'en 1852. Voilà comment se déroula le dernier jour du rosisme à Buenos Aires : sanglant et meurtrier pour ses hommes, accablant pour Rosas. Sans doute la volonté de l'humilier et de le blesser fut-elle, du moins en partie, la raison de la destruction de la maison Rosas. Ne peut-on y voir une manière de se venger, une façon de nier la réalité ? C'est le début de la réécriture du passé : le vainqueur tient la plume et son encre est rouge de colère lorsqu'elle devrait être, si possible, grise, neutre.

On ne soulignera jamais assez la place occupée par le rouge dans l'imaginaire rosiste. Loin de résulter d'une coquetterie du gouverneur portègne, son importance durable et croissante, tout au long de la période, témoigne du rôle structurant qu'on lui a accordé et de son efficacité implacable, en tant que l'un des vecteurs les plus marquants de la propagande développée au service de l'action de Juan Manuel de Rosas. Afin d'en éclairer la subtile puissance suggestive et d'en apprécier plus précisément la force expressive, arrêtons-nous, un instant, sur les divers signifiés pris par le rouge, dans les imaginaires chrétien et profane.

Universellement reconnu comme le symbole originel par lequel se définit le principe de vie, en raison de sa force et de sa puissance, autant que par son éclat vivifiant, le rouge, couleur de feu et de sang, accuse néanmoins la même ambivalence symbolique que ces derniers éléments. Le rouge clair, éclatant et centrifuge, est mâle ; il est diurne, tonique et incite à l'action. Telle une étoile, il jette avec une puissance immense et irréductible son éclat sur toute chose et tout

être. Le rouge sombre, quant à lui, est nocturne, centripète et secret. Il exprime une sorte de féminité et représente plutôt que l'expression, le mystère de la vie lui-même.

L'un entraîne, provoque et charrie. Comme a pu le souligner Michel Pastoureau, c'est le rouge des drapeaux et des affiches. C'est encore la couleur qui s'expose sur enseignes et emballages publicitaires. L'autre, au contraire, retient et incite à la vigilance. Il suscite parfois l'inquiétude et il arrive qu'il se nourrisse de l'angoisse de ceux qui l'observent et le craignent. C'est alors du rouge des feux de circulation ou de la lampe rouge interdisant, par exemple, l'entrée d'un laboratoire photo qu'il s'agit. On pourra enrichir cette liste des lampes rouges qu'arborent les maisons closes et qui font encore, en partie, la réputation de quartiers entiers, comme à Amsterdam.

D'aucuns pourront voir une contradiction dans le sens que nous venons de décrire, puisqu'au lieu d'interdire, ces lueurs rouges incitent et attirent. Il n'en est rien, pourvu qu'on voie dans cette invite un appel à la transgression du plus profond des interdits : celui dont ont toujours été frappés les pulsions sexuelles et les instincts passionnels.

Ce rouge nocturne et centripète, c'est le rouge que l'on a pris l'habitude d'identifier au feu central de l'homme et de la terre ; c'est le rouge du ventre et de l'athanor des alchimistes qui, occidentaux, chinois ou sémites, donnent au rouge un sens similaire. Le soufre rouge des Arabes désignant l'homme universel est directement issu de cette œuvre au rouge, qui n'est autre que le fruit de la gestation de l'athanor. Il en va de même du riz rouge que l'on retrouve dans le boisseau des Chinois : lié au cinabre, dans lequel il se transforme alchimiquement pour symboliser l'immortalité, il est lui aussi sang ou feu de l'athanor.

Sous-jacent à la noirceur du vase et à la verdure de la terre, ce rouge sacré autant que secret est le mystère vital qui se cache au fond

des océans primordiaux et des ténèbres. Il incarne l'âme, la libido, le cœur. C'est la couleur de la connaissance ésotérique, mais aussi de la science ; parfois interdite aux non-initiés, c'est une couleur que les sages parfois dissimulent sous leur manteau. Dans les larmes des tarots, l'Hermite, la Papesse et l'Impératrice portent une robe rouge, sous une cape ou un manteau bleu. A des degrés divers, tous les trois représentent la science secrète.

Ce rouge est, en quelque sorte, d'une couleur fondamentalement matricielle. Licitement visible au cours seulement de la mort initiatique, il prend alors une valeur sacramentelle. La Mer Rouge et les océans empourprés des Grecs relèvent du même symbolisme : ils représentent le ventre où vie et mort se transmutent l'un en l'autre. Initiatique et centripète, ce rouge sombre revêt aussi une signification funéraire, dont nous aurons tout loisir de parler davantage dans le détail, plus avant.

Telle est l'ambivalence de ce rouge de sang profond : quoique caché, il conditionne la vie. Répandu, il instruit la mort. De là provient l'interdit dont sont frappées les femmes en règles : le sang qu'elles rejettent est l'impur, parce qu'en passant de la nuit utérine au jour, il renverse sa polarité. Ce faisant, il passe du sacré droit au sacré gauche. Ces femmes sont intouchables et dans nombre de sociétés, d'ailleurs, elles sont tenues d'accomplir une retraite purificatrice avant de réintégrer la société qui les avait momentanément exclues. Ajoutons que cet interdit s'est longtemps étendu à l'homme qui versait le sang d'autrui, fût-ce pour une cause juste. A l'instar du bourreau aux habits rouges, le forgeron est un intouchable. Ce, justement parce qu'il touche l'essence même du mystère vital : le rouge centripète du métal en fusion et du sang.

Le rouge solaire et diurne, ce rouge centrifuge et vif incite, lui, à l'action : il représente l'ardeur et la beauté, il exprime la force impulsive et généreuse, la jeunesse, la santé et la richesse. Libre et triomphant, c'est le rouge arboré par Eros ; sans doute cela explique-

t-il que dans nombre de coutumes, à l'image de la lampe rouge évoquée antérieurement, les deux versants du symbole sont présents et se font face.

Généralement dilué dans une huile végétale, afin d'en augmenter le pouvoir vitalisant, c'est aussi le rouge de la peinture dont femmes et jeunes filles s'enduisent le corps et le visage, en Afrique Noire, au nom de l'interdit consécutif à leurs premières règles, à la veille de leur mariage ou après la naissance de leur premier enfant. C'est encore de la peinture rouge, diluée également dans une huile, dont se parent jeunes gens et jeunes filles chez les Indiens d'Amérique. Censé éveiller le désir et stimuler les forces, ce rouge se drape d'une vertu médicale et s'affirme comme une panacée indispensable.

C'est, en outre, le sens que d'innombrables traditions, de Russie jusqu'en Chine ou au Japon, prend l'association du rouge à toutes les festivités populaires et tout particulièrement aux fêtes de printemps, de mariage et de naissance. Aussi, d'un enfant, on dira souvent qu'il est rouge pour dire qu'il est beau. On le disait déjà chez les Celtes d'Irlande.

Incarnant l'ardeur et la fougue de la jeunesse, le rouge est également, par antonomase, la couleur du phénomène guerrier. Ainsi, avec cette symbolique guerrière, semble-t-il bien que perpétuellement le rouge soit l'enjeu de la bataille — ou de la dialectique — entre ciel et enfer, feux ouranien et chthonien. Libérateur et orgiastique, c'est la couleur de Dionysos. Les Alchimistes, dont nous avons relevé supra l'interprétation chthonienne du rouge, disent aussi de la pierre philosophale qu'elle porte le signe du soleil. Composée des rayons concentrés du soleil, elle est pure et on l'appelle parfois l'Absolu.

Lorsque le symbolisme solaire l'emporte et que Mars ravit Vénus à Vulcain, le guerrier devient conquérant et le conquérant s'érige en « *Impérator* ». Un rouge somptueux, plus mûr et légèrement violacé s'affirme alors comme l'emblème du pouvoir et bien vite s'en réserve

l'exclusif usage. Cette variété de rouge – le pourpre – était à Rome la couleur des généraux, des patriciens et de la noblesse. Elle devint par conséquent, assez naturellement, celle des Empereurs. Ceux de Constantinople étaient entièrement habillés de rouge. Le code de Justinien condamnait à mort l'acheteur ou le vendeur d'une étoffe de pourpre. C'est dire si elle s'était imposée comme le symbole même du pouvoir suprême.

Il n'est pas de peuple qui n'ait exprimé, à sa manière, cette ambivalence d'où provient tout le pouvoir de fascination de la couleur rouge, qui porte en elle intimement liées les deux plus profondes pulsions humaines : action et passion, libération et oppression. Il n'est que de voir combien de drapeaux rouges, exposés au vent de notre temps, nous le rappellent au quotidien !

Restaurateur des Lois ? Garant de l'ordre ? Appelé pour en garantir l'observation et en assurer le maintien, Rosas avait bâti sa réputation sur sa capacité à inscrire durablement Buenos Aires dans la paix sociale et civile. Or, devant faire face aux événements qui ont marqué le départ du Gouverneur déchu, ses ennemis n'ont pas su, pu ou voulu que l'ordre soit maintenu, afin de mieux entacher l'image et la réputation au nom desquelles Rosas avait assis son autorité morale, politique et militaire.

C'est dans un tel contexte que la politique nationale a repris le travail de constitution, de rassemblement, et d'organisation du pays : elle l'a fait à partir du chaos produit par l'absence du « *prócer* » don Juan Manuel. Arrivé au pouvoir pour contenir l'effusion de sang, c'est par le sang et matériellement dans le sang que prirent corps les derniers moments du rosisme à Buenos Aires.

C'est toujours une certaine débauche de sang, qui pendant longtemps marqua le rythme et battit le pouls de la ville. C'est encore ce même sang qui, fondamentalement, structura les discours et sujets politiques majeurs du second mandat de Rosas à la tête de la province.

Et il ne serait pas faux de dire que c'est également lui qui, de manière plus subtile et pernicieuse, informa les faits et gestes du quotidien culturel et social des Argentins de la première moitié du XIX^e siècle. Et ce, dans la sphère privée comme dans la publique.

Il est frappant de remarquer combien les habitants du Buenos Aires de cette époque coexistaient avec le sang au quotidien. Et qu'ils le faisaient sous diverses formes, ponctuant ainsi leurs faits et gestes au jour le jour. D'abord sous celle de leur propre sang, de ce sang qui est avant tout source de vie individuelle. Intervenant ensuite celui du Christ, transformé lors de la transsubstantiation eucharistique et exposé sur les murs et vitraux des églises. On retrouve également le sang dans les marchés et les abattoirs, dont Esteban Echeverría dépeignit une image saisissante dans *El Matadero*. Dès la première page de ce très beau texte, on découvre un autre lieu de singulière sociabilité, frappé lui aussi par l'entreprise d'information du régime:

Los abastecedores, por otra parte, buenos federales, y por lo mismo buenos católicos, sabiendo que el pueblo de Buenos Aires atesora una docilidad singular para someterse a toda especie de mandamiento, sólo traen en días cuaremales al matadero, los novillos necesarios para el sustento de los niños y de los enfermos dispensados de la abstinencia por la Bula y no con el ánimo de que se barten algunos herejotes, que no faltan, dispuestos siempre a violar las mandamientos carnificinos de la Iglesia, y a contaminar la sociedad con el mal ejemplo.

Et Echeverría, de poursuivre :

Sucedió, pues, en aquel tiempo, una lluvia muy copiosa. Los caminos se anegaron ; los pantanos se pusieron a nado y las calles de entrada y salida a la ciudad rebosaban en acuoso barro. Una tremenda avenida se precipitó de repente por el Riachuelo de Barracas, y extendió majestuosamente sus turbias aguas hasta el pie de las barrancas del Alto. El Plata creciendo embravecido empujó esas aguas que venían buscando su cauce y las hizo correr hinchadas por sobre campos, terraplenes, arboledas, caseríos, y extenderse como un lago inmenso por todas las bajas tierras. La ciudad circunvalada del Norte al Este por una cintura de agua y barro, y al Sud por un piélagos blanquecino en cuya superficie flotaban a la ventura algunos barquichuelos y negreaban las chimeneas y las copas de los árboles, echaba desde sus torres y barrancas atónitas miradas al hori-

*zonte como implorando la misericordia del Altísimo. Parecía el amago de un nuevo diluvio. Los beatos y beatas gimoteaban haciendo novenarios y continuas plegarias. Los predicadores atronaban el templo y hacían crujir el púlpito a puñetazos. Es el día del juicio, declan, el fin del mundo está por venir. La cólera divina rebosando se derrama en inundación. ¡Ay de vosotros, pecadores! ¡Ay de vosotros unitarios impíos que os mofáis de la Iglesia, de los santos, y no escucháis con veneración la palabra de los ungidos del Señor! ¡Ah de vosotros si no imploráis misericordia al pie de los altares! Llegará la hora tremenda del vano crujir de dientes y de las frenéticas imprecaciones. Vuestra impiedad, vuestras herejías, vuestras blasfemias, vuestros crímenes horrendos, han traído sobre nuestra tierra las plagas del Señor. La justicia del Dios de la Federación os declarará malditos.*⁴⁴⁸

Tout n'était qu'affaire de contamination et de contagion. Les éléments naturels y contribuaient à leur façon. Bref, le sang était présent en tous lieux et en tous temps : ceux de la vie civique, économique et religieuse. Et, de la même manière que les couleurs d'hier ne sont pas celles d'aujourd'hui, ne nous étonnons pas trop hâtivement de ce que le contact avec le sang ait été, par le passé, plus suivi, plus violent et plus marquant.

Une question — et non des moindres — cependant demeure : comment peut-on expliquer que la figure de Rosas ait été si étroitement associée à celle d'un dictateur sanguinaire ? Pour l'usage qu'il fit du sang et l'importance, jadis tue ou ignorée, qu'il sut reconnaître à ses pouvoirs symbolique et matériel, dès lors qu'il était question d'en faire une arme proprement politique ? A cette question, faite pour stimuler la réflexion davantage que pour l'épuiser, l'on pourrait opposer une hypothèse de travail consistant à dire que la stratégie potestative mise en œuvre par Rosas s'alimentait d'images et de réflexes proprement *populaires*. Il était indispensable, pour que le peuple restât en éveil, mobilisé et actif pour la cause rosiste, que s'imposent des réflexes conditionnés. Est-il meilleur moyen d'y parvenir que par la voie d'images marquant les esprits, en raison de leur accès immédiat et leur assimilation rapide et aisée ?

⁴⁴⁸ Esteban Echeverría, *Obras Completas*, Buenos Aires, Carlos Casavalle Editor, 1870-1874, p.1.

Le XIX^e siècle étant, peut-être davantage encore que le XVIII^e — en Amérique du Sud, du moins — celui de la popularisation et de la massification de la politique, il était indispensable de conquérir durablement cette nouvelle classe d'acteurs publics et politiques. Rosas, en la matière, fut un précurseur autant qu'un visionnaire. Sa stratégie fut d'une redoutable simplicité : afin de mobiliser cette « *plebs* » rurale et les masses urbaines en voie de constitution, il créa de toutes pièces un ennemi commun au peuple tout entier. Il assigna, par la même voie, à ce dernier une cause, lui indiqua une morale et un verbe à suivre. Il officialisa pour ainsi dire aussi, à des fins d'uniformisation, un parler et une tenue, ceux-là mêmes qu'il avait acquis et qui l'avaient inspiré dans les zones rurales du « *campo bonaerense* », tout en forgeant son caractère et sa personnalité, lorsqu'il était jeune. Voici un homme radicalement attaché à la campagne. Dès lors peut-on s'étonner, compte tenu des représentations que l'on se faisait de la ville et de la campagne à l'époque, de ce que ses entreprises et son discours fussent marqués, d'une manière ou d'une autre, par le sang ?

S'avérant particulièrement efficace et aisée à mettre en œuvre, cette démarche suscita de nouveaux émules dans le camp de l'opposition, bien que dans une tout autre perspective. Il était question pour eux, naturellement, d'en tirer également parti. Encore fallait-il définir les modalités d'une telle entreprise d'adaptation politique et en mesurer justement les conséquences. La plus notable d'entre elles fut l'apparition d'un contre discours, d'une contre-propagande, appelés non seulement à se systématiser pour ébranler celui dont la tête pensante était Pedro de Angelis, mais encore à se perfectionner et à s'adapter à un environnement politique changeant.

Le développement de cette contre-propagande, chargée de rendre plus visible et audible une représentation concurrente du monde, contraire à celle que Rosas jugeait univoque et voulait incontestable, fut l'arme la plus redoutable que les opposants conçurent, depuis l'exil, pour secouer le pouvoir et les institutions rosistes. C'est

cela qu'il s'agira fondamentalement pour nous d'explorer dans cette partie de notre travail. Comment cette contre-propagande s'y prit-elle pour contrer celle de Rosas ? Quelle responsabilité faut-il lui reconnaître dans l'altération du discours rosiste ? Dans quelle mesure permit-elle de porter un regard divergent sur la société d'alors. *Last but not least* : en quel sens, avec le temps et au gré des diverses incursions discursives menées par l'opposition ce regard vint-il s'imposer à la parole, à la vision et au projet politique officiels ?

Ordinairement marron, le Plata s'empourpre. On prête à cette couleur la faculté de teindre peaux et vêtements, de s'infiltrer métaphoriquement dans tout espace, public ou privé, de s'étaler sur les murs et de recouvrir les places ; de s'inviter sur les colonnes de la presse, au même titre qu'aux salons littéraires et artistiques ou encore au sein des cercles du pouvoir. En un mot : d'animer la vie sociale et politique locales. Faut-il y voir une exception aux tendances historiques du moment ? Pas forcément. Comme l'a rappelé Ricardo Salvatore :

[...] *en comparación con los regímenes europeos contemporáneos, el Estado rosista parecía menos sangriento (producía menos ejecuciones por año) y garantizaba derechos a ser ciudadanos que aquellos Estados no reconocían o que otorgaban muy selectivamente.*⁴⁴⁹

Toutefois, dès la deuxième accession de Rosas au pouvoir et, plus sensiblement encore, à partir de la fin des années 1830, l'historiographie argentine naissante lui fait endosser les habits d'un homme dont toutes les représentations baignent dans le sang et se drapent de rouge. Peu de temps après, au milieu des années 1840, Sarmiento — dont la première édition chilienne de *Facundo* date de 1845 — alors membre du corps professoral de l'Université du Chili et directeur de l'École Normale, formule et instruit la métaphore politique médullaire de l'histoire argentine. Il le fait sans ambages, en

⁴⁴⁹ Ricardo Salvatore, « Consolidación del régimen rosista (1835-1852) », in Noemí Goldman (dir.), *Nueva Historia Argentina. Revolución, República, Confederación (1806-1852)*, Buenos Aires, Sudamericana, 1998, t.III.

soulignant combien le régime de Rosas prend une forme dictatoriale et se transforme rapidement en l'obstacle principal au développement raisonné et utile de Buenos Aires et par conséquent également de son peuple, vers des formes plus civilisées, libérales et européenne de gouvernement.

On peut reconnaître, dans cette perspective, trois volets fondamentaux au rosisme : Rosas, le sang et la barbarie. Ce sont eux qui ont donné corps et sens à cette période de l'histoire argentine. Tel un triptyque — pensons à l'un de ceux de Jérôme Bosch — de la prise en compte solidaire de ses trois pans dépend la juste compréhension de l'ensemble et la mise en lumière des sens profonds de la propagande d'opposition qui en est résulté.

1.3 *La fiesta del chivo* ou le va-et-vient sempiternel entre citoyens et monstres

« Fuera de aquí os ordeno. [...] Vuestro lugar está allá donde la justicia abate las cabezas, donde se arrancan los ojos, donde se degüella, donde se destruye el licor seminal de los infantes en flor, donde se amputan las extremidades de los miembros, donde se lapida, donde la estaca hundida en el espinazo provoca espantosos chillidos. [...] La morada que conviene a monstruos como vosotros es el antro del león bebedor de sangre »⁴⁵⁰.

Interrogé, au début des années 1990, sur Don Juan Manuel, voici ce qu'en disait le regretté Félix Luna : *« Yo personalmente estoy aburrido del tema Rosas, no me interesa [...] Hace ya rato que no veo que se traiga ningún papel, ningún documento realmente significativo »*⁴⁵¹. Pensait-il par là que le sujet avait été, historiquement parlant, épuisé ? En matière d'historiographie, le renouveau des points de vue s'opère selon les mêmes mécanismes que ceux de la représentation. Au contraire, la remise en cause permanente du sujet pourrait être qualifiée de remise en liberté toujours renouvelée.

La question du point de vue, telle que l'a abordée métaphysiquement Leibniz⁴⁵² — *« comme une même ville regardée de différents côtés paraît tout autre et est comme multipliée perspectivement, il arrive de même, que par la multitude infinie des substances simples, il y a comme autant de différents univers, qui ne sont pourtant que les perspectives d'un seul selon les différents points de vue de chaque Monade »*⁴⁵³ —, trouve ici un autre

⁴⁵⁰ Eschyle, *Las Euménides*, éd. Herbert Weir Smyth, Cambridge, Harvard University Press & Londres, William Heinemann Ltd., 1926.

⁴⁵¹ Déclarations de Félix Luna, in *Rosas, 200 años*, Jorge Coscia (dir.), Buenos Aires, Centro Cultural General San Martín, 1993, VHS.

⁴⁵² Gottfried Wilhelm Leibniz, *Discours de Métaphysique*, Paris, Pocket, 1993.

⁴⁵³ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Monadologie*, Paris, GF Flammarion, 1996, p 254-255.

espace d'exploitation. Il ne s'agit pas tant d'opposer un *pour* à un *contre* que de définir un *pourquoi*, un *comment*, un *où*, un *qui*. Pour reprendre le titre d'un très bel ouvrage collectif dirigé par Noemí Goldman dans cet effort de renouveler les regards portés sur la période, il sera question ici de s'inspirer des « *nuevas miradas a un viejo problema* »⁴⁵⁴.

Il est tout particulièrement intéressant d'analyser ce phénomène dans la perspective de la connaissance supplémentaire à laquelle nous accédons sur les modalités de constitution du peuple argentin en sujet de plein droit de l'histoire. Dans un premier temps, comme l'a souligné Felipe Pigna, c'est un réflexe en quelque sorte schizophrène qui s'est imposé : « *la clase se cuenta a sí misma bajo la forma de autobiografía y cuanta al otro con la ficción* »⁴⁵⁵.

En réalité, c'est plutôt à une mise à la question infligée à elle-même ou à une hantise, que l'on pourrait rapprocher pareil comportement, tant la difficulté semble grande à l'heure de répondre à une interrogation somme toute simple dans sa formulation : comment développer une forme de dialogisme critique et soutenu, cohérent et rénovateur, qui soit susceptible d'explorer autrement des sujets classiques que d'aucuns ont jugé épuisés ? La recherche dans les archives montre qu'il n'est point de sujet entièrement épuisé. Toute lecture appelle une relecture et toute relecture une révision. Or, notre sujet, savoir l'entreprise de spectacularisation systématique du sang par l'opposition, à des fins politiques voire politiciennes, en est une puissante illustration. Il nous reste à expliquer pourquoi.

Depuis toujours, la monstruosité a imprégné les représentations sociales, fussent-elles collectives ou individuelles. On en trouve d'innombrables traces dans la mythologie grecque, mais aussi dans les traditions chinoise et hébraïque, voire dans celles plus étroitement

⁴⁵⁴ Noemí Goldman et Ricardo Salvatore, *Caudillismos rioplatenses. Nuevas miradas a un viejo problema*, Buenos Aires, Eudeba, 1998.

⁴⁵⁵ Felipe Pigna, *La Argentina en pedazos*, Buenos Aires, Ed. de la Urraca, 1993, p. 9.

associées au christianisme. Nous avons posé, en introduction, cette question, un peu en guise de boutade : *qui est Rosas* ? Il est temps de préciser le sens pris par cet attribut. A un Rosas relevant de l'imaginaire collectif, nous serons amenés à en opposer un bien réel, fait de chair et de sang.

Pour tout pays s'engageant sur la voie de la constitution de son histoire, il s'agit là d'un sujet d'autant plus central. De tout temps, villes, cités, peuples et civilisations ont peuplé leur imaginaire collectif et leur histoire, pour ainsi dire, de monstres. Dans le cas spécifique de l'imaginaire rioplatense de la première moitié du XIX^e siècle, on doit souligner combien fut grande et concomitante l'influence des différentes sources culturelles qui, selon le lieu et le temps, se sont altérées, précisées, au point de prendre une autre forme et de s'armer d'une identité propre.



Fiesta del chivo ? Davantage que l'hommage que mérite l'ouvrage de Mario Vargas Llosa, c'est la couverture de son édition française, sur laquelle est reproduit un tableau de Lorenzetti, qui a inspiré ce titre. La période rosiste de l'histoire argentine, en effet, a sans doute été aussi ceci : une sorte de célébration continuée de la monstruosité. Quels en furent les modes, les temps et les lieux ? Qui en furent les acteurs ? Qui en furent les arbitres ? L'un des propos de ce

chapitre est de faire la lumière sur un tel usage politique de la monstruosité, afin que notre effort se porte également sur la mise au jour des origines, des causes et des signifiés des figures monstrueuses, telles que la plume des exilés de la génération de 1837 les a imposées,

essentiellement dans la construction d'une imagerie rosiste contraire à celle divulguée par les canaux officiels.

De la même manière que tout homme n'appartenant pas à l'Empire était jadis perçu comme un barbare, il est intéressant de relever que, dès l'Antiquité, le monstre se définit comme celui qui a enfreint les lois propres à la Cité, portant atteinte, par son geste, à la civilisation, épine dorsale et force motrice de l'humanité. Cette matrice détermine dès lors, diront d'aucuns, le fait que tout individu qui s'y soustrait ou l'enfreint ne mérite plus sa place au sein de la communauté des citoyens. Exclu, par la même voie, de la sphère des hommes, le voilà tour à tour inhumain et barbare. C'est l'idée qu'exprime Aristote au chapitre 2 de la première partie de *La Politique* :

[...] car de même qu'un homme, quand il est accompli, est le plus excellent des animaux, de même aussi, séparé de la loi et de la justice, il est le pire de tous⁴⁵⁶.

Réduit parfois à la condition d'animal solitaire, l'homme s'expose à une forme d'ostracisme le conduisant à vaguer, esseulé, dans le désert, lieu dépourvu plus que tout autre de civilisation. En cet espace sévère, point de ville ni de civilité qui tiennent, tant le désert est terre de barbares et théâtre sur lequel peuvent se déployer pratiques féroces et violences individuelles. Faut-il s'étonner, dès lors, que Sarmiento y recoure dès l'entame de *Facundo* ?

El mal que aqueja a la República Argentina es la extensión : el desierto la rodea por todas partes, se le insinúa en las entrañas ; la soledad, el despoblado sin una habitación humana, son por lo general los límites incuestionables entre unas y otras provincias. Allí la inmensidad por todas partes : inmensa la llanura, inmensos los bosques, inmensos los ríos, el horizonte siempre incierto, siempre confundiendo con la tierra entre celajes y vapores tenues que no dejan en la lejana perspectiva señalar el punto en que el mundo acaba y principia el cielo (...). En su embocadura, están situadas dos ciudades, Montevideo y Buenos Aires, cosechando hoy alternativamente las ventajas de su envidiable posición. Buenos Aires está llamada a ser un día la ciudad más gigantesca de ambas Américas. Bajo un clima benigno, señora de la navegación de cien ríos que fluyen a sus pies, reclinada muellemente sobre un inmenso territorio y con trece provincias interiores que no conocen otra salida para sus productos, fuera ya la Babilonia americana si el espíritu de la pampa no hubiese soplado sobre ella y no abogase en sus mentes el tributo de la ri-

⁴⁵⁶ Aristote, *La Politique*, Paris, J. Vrin, 1995, p. 31.

*queza que los ríos y las provincias tienen que llevarle siempre. Ella sola, en la vasta extensión argentina, está en contacto con las naciones europeas ; ella sola explota las ventajas del comercio extranjero ; ella sola tiene el poder y las rentas. En vano le han pedido las provincias que les deje pasar un poco de civilización, de industria y de población europea ; una política estúpida y colonial se hizo sorda a estos clamores. Pero las provincias se vengaron, mandándole a Rosas, mucho y demasiado de la barbarie que a ellas les sobraba.*⁴⁵⁷

Ainsi, la République argentine, en général, et Buenos Aires, en particulier, théâtres où s'est noué le drame rosiste étaient-ils conditionnés par ce désert originel. Pourtant exposée, à l'Est, aux lumières européennes, cette région du monde, à en croire Sarmiento, a été longtemps incapable de s'extraire de l'ombre de la barbarie. Mais sans doute ces lignes invitent-elles à pousser plus loin l'analyse. Non contente de la subir passivement, Buenos Aires semble avoir pris un certain plaisir à y goûter continûment ; au point de développer, en quelque sorte, une pratique sophistiquée, voire un art de la barbarie, dont le maître accompli aurait été Rosas.

La barbarie sévère de ce désert était donc propice à l'essor d'une vie dépourvue de lois, l'incertitude que cela ne manque d'engendrer, de même que l'enfermement sur soi et sur un discours monocorde et monophone. Car, c'est bien de cela qu'il s'est agi : d'un seul discours et d'une seule voix. Il revenait à celles quelque temps contenues sur l'autre rive du Plata d'y remédier.

Dans *Les origines de la pensée grecque*, Jean-Pierre Vernant soulignait combien le système de la « polis » implique, en premier lieu, une extraordinaire prééminence de la parole sur tous les autres instruments du pouvoir. La parole n'est déjà plus le seul thème rituel, la formule juste, mais bien le débat contradictoire, la discussion, l'argumentation. Par là, elle devient l'outil politique par excellence, la clé de toute autorité dans l'Etat, ainsi que le moyen de commandement et de domination sur autrui. Il y a donc, depuis fort longtemps, un lien fondateur entre parole, discours, cité et civilisation. Face à eux : la barbarie et le monstre.

⁴⁵⁷

Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo*, Buenos Aires, Espasa-Calpe, 1962, p. 9-12.

Dans le cas précis de l'appareil propagandiste rosiste, le vice est poussé un peu plus loin, son discours s'inscrivant dans une logique monopolistique — dont il faudra exposer les tenants et aboutissants — capable, sinon désireuse, de faire taire tout échange contradictoire porté par les assemblées, au profit d'une forme dégénérée de l'action et de la vie politiques : celle-là même qui caractérise la tyrannie, entendue comme forme monstrueuse de la monarchie. La parole s'impose alors à la fois comme instrument de pouvoir et redoutable levier au service d'une usurpation subtile et silencieuse de la légalité et du droit.

Rosas, tyran ? De quel tyran parle-t-on ? A en croire la tradition, le tyran n'est qu'un roi monstrueux, rebut d'un Etat absent ou en panne. De ce point de vue, il est tout sauf émanation de la légalité. Et le monologue du monstre asservit l'individu, poussé à piller, pour ainsi dire, les droits des citoyens en leur ôtant tout accès à la parole. Or point de sociabilité, de citoyenneté ou de civilité possibles dans la *polis*, sans accès à un verbe différencié. En l'absence de mots, par conséquent, privés de tout usage du langage et, de ce fait, dépouillés de toute humanité, les hommes sombrent successivement dans l'animalité, la bestialité, la monstruosité.

1.4 Pour une vision panoramique et généalogique des monstres « rioplatenses »

« Quiconque lutte contre des monstres devrait prendre garde, dans le combat, à ne pas devenir monstre lui-même. Et quant à celui qui scrute le fond de l'abysse, l'abysse le scrute à son tour⁴⁵⁸ ».

Comme l'a souligné Jean Riolan, dans un texte relativement peu connu du XVII^e siècle⁴⁵⁹, le monstre est fondamentalement perversion de l'ordre. Une perversion, précise-t-il, capable de garantir, néanmoins, la continuité des causes naturelles et une rupture avec la vertu, une suspension de la santé du peuple ou bien même de l'autorité du roi. Le « *logos* » occidental, rejeton mal poli du « *logos* » grec, a hérité de sa matrice antique un mépris féroce envers tout ce qui est susceptible de porter atteinte aux grâces et bontés des arts cultivés par les hommes civilisés.

Au tournant du XV^e siècle, le continent américain se livre au regard émerveillé des conquistadors comme un vaste désert, où devait avoir trouvé refuge le diable, après qu'il fut chassé des saintes terres du Seigneur, en janvier 1492. Ainsi, la vieille lutte contre les forces du mal, en général, et les néophytes, en particulier, s'est-elle exportée, en quelque sorte malgré elle, de l'autre côté de l'Atlantique. Or, cette bataille opposant les hommes aux hérétiques se livre également et, dans une grande mesure, sur le terrain du sang.

Dans un bel ouvrage, consacré à la découverte que le *je* fait de l'autre dans le cadre de la colonisation de l'Amérique, Tzvetan Todorov souligne avec force finesse le caractère paradoxal des modalités de ce processus au long cours. Ainsi peut-on lire, au tout début du premier chapitre :

⁴⁵⁸ Friedrich Nietzsche, *Par-delà le Bien et le Mal*, Paris, Gallimard, 1987.

⁴⁵⁹ Jean Riolan, *De monstro nato Lutetiae anno Domini 1605*, Disputatio Philosophica, Parisiis, ap. Oliv. Varennauem, 1605.

non seulement les contacts avec Dieu intéressent beaucoup plus Colon que les affaires purement humaines, mais encore sa forme de religiosité est particulièrement archaïque (pour l'époque) : ce n'est pas un hasard si le projet des croisades est abandonné depuis le Moyen Âge. C'est donc, paradoxalement, un trait de la mentalité médiévale de Colon qui lui fait découvrir l'Amérique et inaugurer l'ère moderne.

Et il ajoute :

*[...] Colon lui-même n'est pas un homme moderne, et ce fait est pertinent dans le déroulement de la découverte, comme si celui qui allait donner naissance à un monde nouveau ne pouvait pas, déjà, lui appartenir*⁴⁶⁰.

La modernité à laquelle invite cette nouvelle phase de l'histoire de l'humanité est alors, en effet, loin de s'exprimer pleinement dans tous les domaines. Le développement des *Estatutos de Limpieza de Sangre*, en est une belle illustration. Par la mise en œuvre de cette trouvaille politico-juridique, dont les premières manifestations remontent à la fin du XV^e siècle, en réponse notamment à l'insurrection de Tolède de 1449, il était fait interdiction aux « *conversos* », ainsi qu'à leur descendance, d'occuper dans la péninsule ibérique — elle-même en voie de formation — des charges dans un certain nombre d'institutions religieuses, universitaires, militaires, voire civiles. Il fallut attendre le XVI^e siècle pour qu'ils fussent plus systématiquement mis en œuvre dans les royaumes espagnols et appliqués dans les nouvelles possessions américaines.

Il serait faux, pourtant, de prétendre que la Couronne ait soutenu leur développement systématique. De fait, elle ne reconnut jamais aux statuts la dimension de loi du royaume, ni même d'une loi générale s'imposant à tous. Elle demeura, en toutes circonstances, du domaine du privé ; d'ailleurs, il y eut des institutions espagnoles qui firent le choix de ne pas l'adopter, suivant en cela le conseil de Gracián qui dénonçait, dans son *Oráculo Manual*, ceux qui rédigeaient et lisaient ces fameux livres *Verdes* :

⁴⁶⁰

Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1982, p. 22.

C'est annoncer que l'on n'est pas très propre que de patauger dans la fange d'autrui. Certains voudraient, avec les taches des autres, tâcher de cacher, sinon de laver, les leurs ; ou du moins ils s'en consolent, consolation de fous. Ils ont toujours la bouche qui pue, indice que c'est l'égout par où débouchent les immondices de la rue. Dans ces cloaques, qui plus fouille plus se souille. Il y a peu de gens qui échappent à quelque vice d'origine, soit de droite, soit de gauche ; on ne connaît pas bien les fautes de ceux qui nous sont mal connus. Que l'homme attentif se garde bien de dresser un registre d'infamies, car c'est se dresser en détestable censeur qui, pour être sans vice, n'en est pas moins sans cœur⁴⁶¹.

Dans ces textes, le sang est défini par un certain nombre de catégories faisant allusion à la propreté. Ainsi, tout homme jugé porteur d'un sang sale ou contaminé se voyait exclu « *ipso facto* » de l'appareil étatique naissant. A l'instar de toute tache, il n'était cependant pas exclu qu'elle puisse être lavée. C'était, d'ailleurs, un préalable nécessaire à l'adoption des manières et de la tradition de celui qui en était dépourvu. De sorte que, dans cette perspective, laver le sang, cela revenait inmanquablement à se convertir, avant tout, à l'histoire des autres et à accepter pleinement l'altérité. A défaut de l'accepter, on s'exposait à une vie monocorde.

Rapidement donc, l'Amérique s'est affirmée comme une scène ou, si l'on veut, comme un théâtre, sur lesquels se sont traditionnellement opposés des couples antinomiques : les purs faisaient face aux impurs, les corps propres s'opposaient aux corps souillés, le juste verbe chrétien au fielleux discours hérétique ; enfin : la ville à la campagne. C'est pourquoi à la langue du chrétien est venu s'opposer celle du diable, figure monstrueuse par excellence. En un mot: très tôt le rejet de la monstruosité, de l'animalité et de tout ce qui effraie, surprend ou saisit, a fait l'objet d'un rejet et a parfois été durement combattu.

Tel est, en réalité, le point de départ de toute la réflexion menée par Sarmiento dans *Facundo*. De nouveau confrontées au couple barbarie et civilisation, moteur pour comprendre l'histoire de la jeune Ré-

⁴⁶¹ Baltasar Gracián, *Oráculo Manual y arte de Prudencia*, Emilio Blanco (éd.), Madrid, Cátedra, 1995.

publique argentine, quelques considérations, sur ce point, s'imposent. Peut-être pourrait-on commencer par l'éclairer à la lumière de la notion également centrale de représentation, en nous demandant ce qui, dans sa démarche, a pu pousser Sarmiento à puiser dans une vieille tradition coloniale la clé ouvrant la voie à une connaissance profonde de la réalité argentine. A cette fin, il nous a semblé particulièrement éclairant de nous intéresser, « *a contrario* », à l'empreinte et à la trace laissées par l'Europe civilisée, en général, et la Ville Lumière, en particulier, sur certains des membres les plus illustres de la génération de 1837. Parmi eux, Esteban Echeverría, dont la fascination pour Paris l'y avait conduit à la fin de l'hiver 1827.

Après avoir étudié le latin, le français, la philosophie et le dessin au sein du « *Departamento de Estudios Preparatorios* » de la toute jeune Université de Buenos Aires, l'auteur de *La cautiva*, décida de quitter Buenos Aires, afin de parfaire son éducation en Europe. Le 17 octobre 1825, il quitta sa ville natale à bord de *La Joven Matilde* et, après une traversée⁴⁶² quelque peu tumultueuse, accosta au port du Havre. Sitôt arrivé à Paris, le 6 mars 1826, il trouva fort à faire dans l'Athénée, institution locale de l'époque, dont il livre une description édifiante dans une lettre adressée à son frère José María, le 22 du même mois :

He entrado en una institución llamada Ateneo, donde se dictan de noche diferentes cursos de estudios por hábiles profesores : tiene los papeles públicos y una biblioteca por el módico precio de 60 francos por año. Puede uno concurrir desde las 8 de la mañana hasta las 11 de la noche. La entrada a esta institución me será muy útil porque tomaré conocimientos en los ratos desocupados sobre varias ciencias, a las que no tendré tiempo de dedicar un estudio particular. Además he tomado un maestro particular de matemáticas, y he entrado en una escuela de dibujo. Todo mi tiempo está empleado en trabajar, y espero sacar toda ventaja posible de mi posición.

He padecido bastante, como habrás visto por mis cartas ; pero felizmente al presente me hallo ya muy bien, y aun casi curado de las enfermedades y dolencias que me agobiaban [...].

⁴⁶²

Des années plus tard, dans *El ángel caído*, poème épique d'inspiration byronienne, Echeverría rendit hommage à cette folle traversée :

Ahora ya me veo libre, en el camino de la gloria, y luchando contra mi destino : espero triunfar y mostrar que los hombres no se deben conducir por el camino de la felicidad, tratándolos como esclavos y degradándolos, sino haciéndoles conocer sus derechos y estimulándolos para que tomen el camino del honor y de la gloria [...].

Has visto ya nuestra suerte después de la muerte de madre. Esforzándonos por cumplir con nuestros deberes, observando una conducta y, por último, sacrificando nuestro interés y existencia ; ¿qué fruto hemos sacado ? ¿qué hemos sido en la sociedad ? Nada : hemos perdido nuestros mejores amigos, y a quiénes más debemos, nos hemos hecho casi insociables, y se han borrado de nuestra memoria los sabios principios de educación que nuestros padres nos legaron. A ti te han sido aún más trascendentales los males. Perdóname hermano mis delirios : cuando considero tales objetos, mi espíritu a la par de mi pluma se extravía. Ocúltalos en el seno de tu corazón, pues que son arrancados por el amor fraternal.

Coraje, hermano mío, dispétese de tu imaginación toda idea de tristeza y de destrucción, piensa en profundizar tu carrera, y en conciliar tus intereses mientras tu hermano trabaja para ayudarte y por resarcir lo perdido⁴⁶³.

Fascination, projection, interprétation, déception, adaptation. Tout n'est donc affaire que de perspective comme le rappellent, en divers passages des *Lettres persanes*, les échanges entre Rica et Usbek. De la même manière que ces discours, d'apparence contradictoires, se complètent plus qu'ils ne s'opposent, le traitement de la monstruosité appelle mesure, nuance et clairvoyance.

Il est à cette époque, en ces contrées américaines, une tradition tout à la fois longue et tumultueuse qui se développe en opposant systématiquement, sur une même arène, les individus purs à leurs semblables impurs, la propreté des uns à la saleté des autres. Et ce, au gré d'un mécanisme pouvant être démultiplié à l'infini. De sorte qu'à une langue pure s'opposera une langue impure, celle du chrétien s'opposera à celle de l'infidèle et de l'hérétique, celle du civilisé à celle du barbare, celle du fédéral à celle de l'unitaire.

⁴⁶³

Lettre citée par Jorge Fondebrider, in *La París de los Argentinos*, Buenos Aires, Bajolaluna, 2010, p. 21-22.

Ce faisant, c'est une logique proprement dialogique qui se met en œuvre ; silencieuse ou fruit de la contingence, elle n'en valorise pas moins le pouvoir du verbe, en exploitant, à son profit, toutes les potentialités de ce dernier. Le lecteur shakespearien se souviendra sans doute d'un échange entre Caliban et Prospero dans *The Tempest*:

CALIBAN : You taught me language ; and on my profit on't is, I know how to curse ; the red plague rid you, for learning me your language !

*PROSPERO : Hag-seed, hence ! Fetch us in fuel ; and be quick, thou'rt best, to answer other business. Shrug'st thou, malice ? If you neglect'st, or dost unwillingly what I command, I'll rack thee with old cramps, fill all thy bones with aches ; make thee roar, that beasts shall tremble at thy din.*⁴⁶⁴

L'histoire narrée dans cette tragédie est celle du combat acharné entre deux hommes. Mais d'un combat singulier : c'est volontairement, que ces deux hommes inégalement armés s'affrontent sur le terrain du verbe. Au duc, qui conquiert l'île habitée par le monstre Caliban, rejeton d'une sorcière qui sut se rendre maîtresse de cette terre, fait face un monstre. N'aspirant qu'à la faire pleinement sienne, Caliban se montre désireux d'embrasser l'île de tout son soûl. Après lui avoir offert l'hospitalité, ce dernier se retrouve cependant réduit, à son insu, à servir Prospero.

Pourquoi citer ce texte ? Deux raisons principales à cela. D'abord parce qu'en s'inspirant de l'histoire de la conquête de l'Amérique et des tensions ayant naturellement marqué ce que John H. Elliott qualifie de lente traversée « *from the Old World to the New* »⁴⁶⁵, on sent mieux à quels niveaux humanité et monstruosité dialoguent et se confrontent. A la monstruosité environnante s'oppose une humanité noble, incarnée par et dans le *propre*. A ce dernier, la civilisation ; au sauvage, une barbarie porteuse d'une histoire condamnée au délitement. En quelque sorte, on pourrait affirmer que la conquête et la ci-

⁴⁶⁴ William Shakespeare, *The Tempest*, in Complete works, London, Craig, 1992, p. 5.

⁴⁶⁵ John H. Elliott, *The Old World and the New : 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

vilisation, dans leurs grandes dynamiques du moins, sont autant de luttes réelles et symboliques de l'histoire contre la non-histoire. Celle-là, appartient en propre aux hommes ; celle-ci, aux monstres et aberrations porteuses et frappées d'anormalité.

Dans cette logique, par conséquent, ce sont immanquablement les êtres bons, ceux qu'anime un sang propre, clair et pur, qui prennent l'initiative et s'engagent décidément dans une croisade contre l'incarnation du diable sur des terres peuplées de cannibales assoiffés de sang. Difficile de voir émerger, à leur tour, des villes organisées et propres, dûment dotées d'institutions porteuses des valeurs de la civilisation occidentale et catholique et que le discours de cette dernière, au surplus, s'efforce de divulguer. La bonne parole, celle de l'Evangile, s'impose et se propage par la force des armes et au prix du sang versé.

C'est *in fine* sur la base d'un tel modèle et selon les principes décrits ci-dessus que l'on accède au sens profond du message véhiculé par la propagande, telle qu'en ont dessiné les contours les premiers idéologues de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, mieux connue sous son ancien nom de Sacrée congrégation pour la propagation de la foi (« *Sacra Congregatio de Propaganda Fide* »). Fondée en 1622 par le pape Grégoire XV, par la bulle « *Inscrutabili Divinae* », c'est à elle qu'il revenait de s'occuper de la propagation du catholicisme et du règlement des affaires concernant l'Église catholique dans les pays non catholiques. Au sein de la Curie romaine, c'est encore elle qui gérait les œuvres missionnaires et les activités qui y étaient afférentes.

Sans entrer davantage dans les détails, signalons simplement qu'au milieu des années 1830, le processus qui s'était clairement engagé depuis le tournant du XVIII^e siècle et avait conduit à la création d'une nouvelle vice-royauté, recouvrant en grande partie le territoire actuel de l'Argentine, allait s'accélérant. Lors de la création de la vice-royauté du Río de la Plata, en 1776, sur ordre du roi Charles III

d'Espagne, Buenos Aires comptait quelque 40.000 habitants qui forment un important marché, dont les Britanniques apprécient tout le potentiel, en 1806 et 1807, lors de leurs vaines tentatives pour occuper la ville. Au milieu des années 1830, le nombre croissant des paroisses, villes et villages qui émaillaient le territoire était la meilleure preuve du dynamisme dont faisait preuve cette région du continent.

On peut lire, dans un texte anonyme, remarqué par le recteur et écrivain Ricardo Rojas et qu'il a décidé d'inclure dans son *Historia de la literatura argentina*, les vers suivants :

*Publicada, a sangre y fuego,
La guerra al vil opresor
De la capital, diciendo :
¡Viva España ! ¡España viva !
Y muera el inglés soberbio !
[...]
Buenos Aires, ilustre esclarecida,
El parabien os doy de una victoria
Que en mármoles y bronce esculpida
Hará eterno tu nombre y tu memoria ;
Tanta anglicana sangre en ti vertida
Inmortal monumento es de tu gloria ;
Ella hablará, y su lenguaje horrible
Os hará respetable y más temible⁴⁶⁶.*

Derrière ces mots, on découvre une invite à une sorte de régénérescence, de mise en valeur du territoire, moyennant un ferment, pour le moins puissant : le sang ennemi. S'opère ainsi une purification d'un genre tout particulier. Cette plume anonyme ne fait rien moins qu'exiger que cette guerre contre le dernier des envahisseurs euro-

⁴⁶⁶ Anonyme, cité par Ricardo Rojas, *Historia de la literatura argentina*, tome IV, Buenos Aires, Kraft, 1960, p. 536-538.

péens désireux de s'imposer sur des terres, alors toujours sous l'emprise espagnole, soit rendue publique, divulguée et relayée par la voix de l'opinion.

Quel intérêt ce texte présente-t-il dans la perspective qui est la nôtre? En ce qu'il est particulièrement éclairant d'apprécier comment il était possible, à l'époque, d'opposer dans une représentation littéraire, à des envahisseurs superbes et effrontés, le soulèvement de toute une ville, incontestablement grandie à la suite de ces invasions manquées. Par sa vaillance et son succès, Buenos Aires se distingue immanquablement du reste des colonies espagnoles d'Amérique et s'impose, par la même voie, comme une sorte de « *prima inter pares* ».

En se libérant et en se défendant seule contre l'envahisseur au prix du sang versé sur son sol — anglican, essentiellement —, la cité rioplatense s'impose, effectivement, comme une figure exceptionnelle à laquelle sont promis d'emblée honneur, gloire et mémoire. Il n'est nullement anodin de qualifier le sang de son adversaire au moyen d'une catégorie religieuse. Au sang anglican s'oppose naturellement le catholique du peuple défenseur. Catholique, disons-nous, car ces hommes descendent directement de leur mère espagnole. En tant que tels, les Portègues sont voués à chasser de leurs terres tout infidèle et tout hérétique, il leur revient en effet de repousser cet ennemi extérieur, en quelque sorte, héréditaire.

Victorieux, les défenseurs de Buenos Aires démontrent leur détermination face à un oppresseur, dont le sang versé sur le champ de bataille a arrosé les terres de l'insigne cité portuaire. Dans ce même élan, toutefois, c'est la terre qui les a vu naître qui s'est trouvée sanctifiée et, par la même voie, sanctuarisée, grâce au sacrifice consenti par les hommes de Dieu face aux assauts de la perfide et infidèle Albion.

A l'instar de ce qui se produit dans la tragédie de Shakespeare, c'est aussi sur le terrain discursif que sont menés les combats. On re-

trouve dans ces vers le thème de la malédiction dont semble frappé le verbe de l'Autre. Dans ses *Funeral Elegies*⁴⁶⁷, déjà John Donne soulignait combien l'image sanguine peut être éloquente et le langage qui la supporte parfois monstrueux, lorsque c'est du discours de l'hérétique, de l'infidèle, bref : de celui des perdants, qu'il est question. C'est à une telle analyse que nous invite aussi Rojas en retenant, dans son histoire littéraire argentine, un texte de Vicente López y Planes, où l'auteur de l'hymne national argentin écrit :

*Mas Tistfone aquí furiosa vuela — y empapa en sangre el hórrido cucuillo — una y mil veces*⁴⁶⁸.

C'est bien de sang, une fois encore, qu'il est question. Mais, cette fois, sous la plume de celui qui succéda immédiatement à Rosas à la tête de la province de Buenos Aires, entre le 3 février et le 26 juillet 1852, avant la prise de fonctions du vainqueur de Caseros, Justo José de Urquiza. Dans la mythologie grecque, Tisiphone est l'une des trois déesses infernales, appelées « *Erinyes* » par les Grecs et « *Furies* » par les Romains. Elle habite le Tartare, dans les Enfers, où elle veille nuit et jour devant Hadès pour punir les meurtriers et, tout particulièrement, ceux s'étant rendus coupables de parricide. Généralement vêtue d'une robe ensanglantée, elle apparaît comme un monstre impitoyable au regard menaçant, frappant ses victimes sans aucune pitié. C'est à ce personnage mythique que fait appel Vicente López pour chasser les envahisseurs britanniques. Ce faisant, c'est sous les traits d'homicides — et non des moindres — qu'il représente et envisage ces étrangers.

Comment interpréter autrement ce rapprochement ? Il est un passage de l'hymne argentin qui semble corroborer quelque peu cette intuition.

⁴⁶⁷ John Donne, *Funeral Elegies. On the Death of Mistress Drury*, in *Poems of John Donne*, tome I, Londres, Lawrence & Bullen, 1896.

⁴⁶⁸ Vicente López y Planes, « El triunfo argentino », in Ricardo Rojas, op. cit., p. 548.

En los fieros tiranos la envidia
escupió su pestífera hiel,
su estandarte sangriento levantan
provocando a la lid más cruel [...]
¿Y qual lloran bañados en sangre
Potosí, Cochabamba y La Paz ? [...]
Mas los bravos que unidos juraron
su feliz libertad sostener
a estos tigres sedientos de sangre
*fuertes pechos sabrán oponer*⁴⁶⁹.

A l'instar de ce qui se produit dans le précédent texte de López y Planes que nous avons cité, le sang est ici représenté dans une sorte de rapport tendu avec la figure de l'autre. L'étendard, qui permet de distinguer un ensemble et de classer un groupe de personnes est sollicité dans ce cas précis pour définir le groupe des tyrans qui, poussés par un appel permanent au conflit et à la lutte, parviennent à ériger en symbole une identité fondée sur ce qu'incarne et représente l'autre, davantage que sur le sujet du discours lui-même. Le tyran est ici assimilé, comme en Grèce antique, non tant à un homme digne, qu'à une bête assoiffée, en proie à la corruption et à la décadence. Seul, il peut éteindre le sang. En somme : par sa vaillance et ses lumières, Buenos Aires s'élève des ténèbres dans lesquelles cherchent à la plonger les troupes britanniques.

A l'Anglais, dont il était question dans « *El Triunfo* » de Vicente López, succède dans un premier temps l'Espagnol, qu'aucun trait ne saurait rapprocher, dans l'esprit du temps, de l'homme. Ainsi, au « *nosotros* » identifiant les hommes bons qui ont lutté pour la liberté, s'opposent les tyrans, incarnés par une troisième personne du pluriel beaucoup plus impersonnelle : « *ellos* ». On en trouve une belle illustration dans l'un des dialogues patriotiques de Bartolomé Hidalgo :

⁴⁶⁹

Vicente López y Planes, « Himno Nacional Argentino ».

Ellos andaban cabuliendo
A ver si nos desunimos
Del todo, y en este caso,
Arrancarnos lo que es nuestro,
Y hasta el chiripá limpiarnos
 [...]
 Ab, sangre, amigo, preciosa,
Tanta que se ha derramado !
No es un dolor ver, Contreras,
Que ya los americanos
*Vivimos en guerra eterna*⁴⁷⁰.

On retrouve, ainsi, la question de l'opposition par le langage : la malédiction passe également par le vecteur linguistique et langagier, en général, et par celui de l'Autre, de l'ennemi, « *del contrario* », en particulier. De manière générale, les Américains ont alors recours aux définitions « *a contrario* », parce qu'il leur est alors tout simplement impossible de se concevoir en tant que groupe homogène. Et ce, pas davantage dans leurs caractéristiques générales que dans les questions « *lisa y llanamente* » de sang. En pleine période rosiste, Félix Frías, futur ambassadeur argentin au Chili sous la présidence Sarmiento, et alors membre du salon littéraire de Marcos Sastre, écrivait :

*La guerra de la independencia fue sin embargo una lucha de familia, puesto que la sangre española circulaba en las venas de los combatientes de ambas filas*⁴⁷¹.

C'est pour éviter que le sang juste ne coule inutilement que Rosas avait été rappelé aux affaires, en 1835. Y est-il parvenu ? Ce que l'on constate, c'est que dans sa gestion du pouvoir le sang versé fut davantage pour lui un moyen qu'une fin en soi. Rappelez-vous de la

⁴⁷⁰ Bartolomé Hidalgo, « Diálogos patrióticos », s.d.

⁴⁷¹ Félix Frías, *La gloria del tirano Rosas y otros escritos políticos y polémicos*, Buenos Aires, El Ateneo, 1928, p.51.

description que nous donnions des conditions de son départ, en début de partie.

Des victimes du rosisme, l'on peut dire qu'elles étaient, dans l'esprit du gouverneur, les dignes successeurs des figures de l'Anglais, puis de l'Espagnol. C'est, d'ailleurs par ce truchement, qu'à l'ennemi extérieur vint s'en adjoindre un autre, peut-être moins naturel : l'intérieur. Le sang est toujours structurant et omniprésent. A leur tour José Mármol et Esteban Echeverría le pointent :

*¿No sentís que tu planta resbala
sobre el húmedo suelo que tocas ?
Es que ele suelo y el monte y las rocas
Sudan gotas de sangre a tu pie⁴⁷².*

Dans *El matadero*, c'est plutôt la proximité entre humanité et animalité qui est mise à l'index :

Cuarenta y nueve reses estaban tendidas sobre sus cueros y cerca de doscientas personas hollaban aquel suelo de lodo regado con la sangre de sus arterias⁴⁷³.

L'identité de ceux qui le versent, en revanche, se précise tout en s'élargissant. Le sol de Buenos Aires, dont les divers textes que nous avons cités relèvent qu'il fut arrosé par le sang de l'envahisseur — anglican et espagnol — se trouve désormais inondé par celui d'autres ennemis ou... supposés tels.

Accorder pareille importance à la représentation de l'autre permet de mieux apprécier le sens que l'on put donner, à l'époque, à tout ce sang versé. En ce sens, on y verra, en outre, une substance susceptible de mieux donner forme et asseoir durablement l'action de ceux qui le versent dans leur propre temps historique, tout en assurant son inscription, plus largement, dans l'espace et la vie.

⁴⁷² José Mármol, « Canto de los proscriptos », cité par Ricardo Rojas, *op. cit.*, p.433.

⁴⁷³ Esteban Echeverría, *El matadero*, Buenos Aires, Losada, 1993, p.129.

On aurait pu, tout aussi bien, citer notre Marseillaise et son sang impur qui abreuve nos sillons ou les métaphores d'Hugo... La question est de savoir, au-delà de la grandiloquence de l'époque, si le sang continue de jouer le rôle structurant qu'on lui prête, bien que la dichotomie ne soit pas aussi marquée qu'elle y paraît à première vue ou lecture. Rappelons-nous les bons Portègues allant signer le livre des Anglais quand ceux-ci prirent la Ville que délivra l'armée de Liniers venue de la campagne. Et souvenons-nous des intellectuels anti-rosistes et pour autant pas portés sur le Sarmiento (dont, si les rosistes l'avaient connu, ils n'auraient pas manqué de souligner que dans son nom il y a « miento » ; tout un programme).

1.5 Pourquoi le sang ?

A quoi peut-on imputer l'importance accordée spontanément — et quelle qu'en soit la forme — au sang par le régime? Peut-être, dans une certaine mesure, à l'un des éléments caractéristiques qui distinguent le mieux barbarie et civilisation ? Cette question reste d'autant plus centrale que c'est sur la base de ce couple dichotomique que s'est bâtie, en grande partie, la mythologie argentine : nation, république, patrie et État sont autant de réalités structurellement marquées par la tension ayant agité le diptyque barbarie et civilisation.

Ainsi en va-t-il des débats fondamentaux touchant à la race, à la morale, à la religion ou encore à l'esthétique. Tant qu'elles sont comprises et orientées à des fins politiques, il semble difficile de ne pas reconnaître aux fonctions du sang, ainsi qu'aux diverses représentations dont il fit l'objet, le rôle matriciel qui fut le leur : celui de fondement et d'épine dorsale de toute la période, dans le temps, comme d'ailleurs dans l'espace.

Dans les pages qui suivent, notre travail sera guidé par une méthode particulière d'exploration : il sera question pour nous d'analyser l'émergence, la fondation et la diffusion, la persistance et la résilience, de quelques-uns des *topoi* les plus ordinairement développés par le camp anti-rosiste dans sa vaste entreprise de consécration d'une historiographie spécifique dédiée à la figure de Juan Manuel de Rosas. Cette démarche nous conduira, par la même voie, à étudier la formulation et le sens même de ces productions, ainsi que les canaux et solutions alternatives de diffusion pour contrer le message officialiste du Gouverneur, soutenu, tambour battant, par un vaste et puissant appareil de propagande.

Notre intention n'est pas d'établir une liste exhaustive des valeurs symboliques reconnues au sang⁴⁷⁴. Pour autant, il nous semble utile d'en rappeler certaines que nous évoquerons pour une étude approfondie de l'imaginaire rosiste et, tout particulièrement, de celui déployé dans la presse populaire.

Généralement, le sang symbolise toutes les valeurs solidaires de la chaleur et du feu ; en cela, il est source de vie et s'apparente au soleil. A ces valeurs, viennent s'associer celles qui renvoient à la beauté, à la noblesse, à la générosité ou à la grandeur. Le sang participe, en outre, de la symbolique générale du rouge. On ne s'étonnera donc pas du rapprochement souvent opéré entre les deux. Il est dit, en mode biblique, que le sang est le véhicule de la vie, qu'il est la vie elle-même. D'aucuns y verront même le principe de la génération.

Selon une tradition chaldéenne, d'ailleurs, c'est le sang divin qui, mêlé à la terre, donna la vie aux êtres. D'autres mythes associeront le sang à une substance capable de donner naissance aux plantes, voire aux métaux. Dans l'ancien Cambodge, l'effusion du sang au cours de joutes ou de sacrifices créait les conditions nécessaires à la fertilité, au bonheur et à l'abondance. Elle pouvait aussi présager la pluie.

Mêlé à l'eau et recueilli dans le Graal, le sang qui coule de la plaie du Christ est par excellence le breuvage de l'immortalité. A fortiori, il l'est aussi dans le cas de la transsubstantiation eucharistique. On pointera l'usage d'un symbolisme du même acabit dans le serment du sang de l'Antiquité et des sociétés secrètes chinoises.

Le sang renvoie aussi spontanément à la chaleur, tout à la fois vitale et corporelle ; et il le fait par opposition à la lumière, qui symbolise le souffle et l'esprit. Dans cette même perspective, le sang perçu en tant que principe corporel est le véhicule des passions.

⁴⁷⁴ Pour davantage de précisions sur sa valeur symbolique, cf. *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1997.

Certains peuples y reconnaissent également le véhicule de l'âme. Selon Frazer, cela pourrait expliquer l'importance prise par les rites sacrificiels, dans lesquels grand soin est pris de ne point laisser se répandre sur le sol le sang de la victime. On retrouve aussi le symbolisme de la communion par le sang dans le lien d'inféodation par le serment du sang. Ainsi en Nouvelle-Zélande, tout objet ayant reçu ne serait-ce qu'une goutte de sang d'un grand chef est ipso facto sacralisé.

Notre projet est le suivant : montrer dans quelle mesure ces images, qui ont souvent pris la forme de métaphores, ont conditionné un certain mode de pensée. Ainsi donc, aux yeux des pères de l'historiographie de la période qui nous occupe, celle-ci devrait être pensée à partir d'un schéma de pensée servant à tous les historiens ou raconteurs d'histoire, afin que la période rosiste soit décrite d'une manière univoque selon un schéma pré-établi et exclusif.

Ce dernier, à son tour, se déployant à travers un certain nombre d'idées force retenues par les pères fondateurs de l'Argentine « civilisée ». Et c'est à ces idées — et à elles seules — qu'il revenait d'alimenter le discours de cette étape marquante, controversée et fragile de l'histoire argentine. À dire vrai, la controverse aurait pu s'estomper au profit d'un discours linéaire et incontestable, permanent et ancré dans l'imaginaire historique national. Mais il n'en fut rien. Pourquoi ? La question reste entière.

Pourquoi le sang ? Sans doute aussi, parce que jamais il n'a cessé de représenter ce qu'il est originellement : un fluide qui parcourt et anime le corps de tout un chacun. Point de raison pour qu'il en aille autrement de celui que Rosas et les siens ont fait verser. De manière générale, le sang érigé en métaphore a longuement irrigué l'histoire argentine. En outre, celle-ci a été particulièrement généreuse envers l'image du sang et son traitement. Néanmoins, elle l'a été plus fortement pendant les années troubles ayant plongé le pays dans la dictature.

Au vu de l'histoire de la jeune république argentine, ce n'est certainement pas peu de chose. On peut s'en étonner. Mais comme l'a encore récemment superbement rappelé *El Secreto de sus ojos* de Juan José Campanella : toute dictature est sanglante et meurtrière. Et elle l'est d'autant plus que l'histoire de son déchaînement est trouble et les raisons de ce dernier débattues, voire incertaines.

Dans l'usage du substantif « sang », il est une forme de performativité, qui confère au terme même une force particulière et, à son emploi, des capacités expressives plus singulières encore que celles des métaphores auxquelles il se prête ou il inspire. La sanguine, dérivant parfois en métaphore sanguinaire, sanglante et empourprée, est porteuse, davantage que tout autre dans la culture populaire, d'un message de violence et de brutalité, auquel vient s'ajouter une lourde charge de mysticisme. Point de distinction ou de ségrégation qui vaille dans ce domaine : tous les individus s'y trouvent exposés.

Depuis toujours, le sang imprègne les représentations sociales, religieuses et culturelles du monde occidental. Tout corps humain contient quelque sept litres de sang ; selon les époques et les lieux, toutefois, le caractère de ces représentations a pu se manifester comme plus ou moins sanguinaire. En témoigne le discours politique actuellement développé en Argentine, par sa classe dirigeante : il est totalement dépourvu de sang, ou presque. Jacques Revel affirmait, dans un texte consacré au corps⁴⁷⁵, que l'histoire démontre, dans l'élan même de son déroulé tumultueux, que lorsqu'un acteur historique — fût-il collectif ou individuel — accueille en son sein un élément étranger qui le corrompt, il s'emploiera inmanquablement à l'expulser, afin de retrouver l'équilibre primordial qu'il jugeait ébranlé.

Le moment historique qui vit, à la fin du XV^e siècle, l'expulsion successive des juifs d'Espagne puis des Maures, en est une illustration

⁴⁷⁵ Jacques Revel et Jean-Pierre Peter, « Le corps : l'homme malade et son histoire », in Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'Histoire*, vol. III, Paris, Gallimard, 1986.

saisissante. Revel conclut que, dans les faits, tant démographiques qu'économiques ou institutionnels, la maladie, le virus, l'infection, toutes ces formes corrosives de la chair s'apparentent certes à un fait significatif et notable de l'histoire des comportements, mais dont il faut aller chercher ailleurs le sens profond. Ces mêmes conclusions pourraient s'appliquer aux domaines des consciences politique, administrative et religieuse.

Le sang, le vrai, est porteur d'interrogations culturelles qui ont fini par transformer sa figure et son contenu en un champ métaphorique marqué par une forme de résignation permanente. Nous étions partis, il y a quelques pages, de l'image du corps et de la métaphore corporelle. Il est temps de nous aventurer en son sein, de suivre la voie des fluides, afin d'en mieux apprécier le potentiel et la force métaphoriques.

A l'image des corps, comme l'a montré Michel Foucault, les fluides corporels ont deux fonctions primordiales. L'une est culturelle, l'autre physiologique. A la fin du XVII^e siècle, médecins et scientifiques croyaient que la santé des corps dépendait de l'équilibre et de l'interaction entre les quatre fluides mis en évidence par les Grecs : les biles noire et jaune, le flegme et le sang. Tout cela renvoyait aux diverses fonctions et humeurs spécifiques de chacun d'eux à l'intérieur des organismes qui les contiennent. Parmi tant d'autres, la lymphe sert d'intermédiaire entre le sang et les cellules qui l'alimentent ; le flegme, quant à lui, rejette un certain nombre de débris organiques décomposés par la chaleur. A leur tour, la bile, participe à la digestion et la salive à l'assimilation des aliments.

Si l'on considère l'idée de corps, en général, et celle de corps social, en particulier, il devient intéressant de voir que les plumes les plus acerbes à l'endroit de D. Juan Manuel ont toutes, de près ou de loin, trempé dans ces fluides ou en ont retenu et reproduit la force signifiante pour mieux dénoncer l'œuvre des adeptes du rosisme, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui. Trois auteurs, à trois époques diffé-

rentes, ont recouru au champ lexical médical ou clinique pour décrire, *a posteriori*, certaines des caractéristiques de l'héritage de l'ancien Gouverneur de la province de Buenos Aires :

*Tiene (San Martín) sí, el color moreno de los temperamentos biliosos.*⁴⁷⁶

*La nueva era surge de la disolución total de su linfa, por eso Rosas encarna el orden [...] tenía un sistema, los demás no [...] había sistematizado la barbarie y los otros no.*⁴⁷⁷

*Ambos (Rivera Indarte y De Angelis) mojaban sus plumas en la bilis de un bígado enfermo*⁴⁷⁸.

Le sang, par conséquent, davantage à l'époque de Rosas que plus tôt ou plus tard dans l'histoire argentine, court à flots dans les corps métaphoriques de la Patrie, de la Famille et de la Politique. Il se prête alors, mieux encore, à une représentation métaphysique prenant pleinement en compte les tropes dont elle s'est inspirée.

Poussons un peu plus loin notre analyse dans ce propos préliminaire. D'après Mario Satz, dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'étude du corps :

*Unicamente la sangre arterial puede alimentar al cuerpo por el que circula, en tanto que la venosa, cargada de residuos, desecha lo que la otra ha contribuido a hacer.*⁴⁷⁹

De telles considérations soulèvent l'idée selon laquelle le corps de tout individu est parcouru par un seul type de sang, qui est de deux ordres : celui qui innerve et alimente, qui meut et est source de vie : c'est le sang bon. Face à ce dernier, il en est un autre, d'un genre contraire : sale, et porteur de détritits, de restes et potentiellement de mort. Un sang assimilable, selon Borges, à un « *riacho de los lobos, marea de la matanza, rocío del muerto, sudor de la guerra, cerveza de los*

⁴⁷⁶ Bernardo Canal Feijoo, *Constitución y Revolución*, Buenos Aires, FCE, 1955, p.266.

⁴⁷⁷ Ezequiel Martínez Estrada, *Radiografía de la pampa*, Madrid, Archivos, 1991, p.27.

⁴⁷⁸ José María Ramos Mejía, *Rosas y su tiempo*, Buenos Aires, Emecé, 2001.

⁴⁷⁹ Mario Satz, *El cuerpo y sus símbolos*, Buenos Aires, Planeta, 1994, p.114.

cuervos, agua y ola de la espada »⁴⁸⁰. Selon les études et les auteurs qui s'y sont intéressés, l'usage et les cibles des métaphores sanguines recouvrent souvent des réalités distinctes : sexuelles, sociales, ou religieuse, d'abord ; juridiques ou légales, encore ; génériques, culturelles ou ethnographiques, enfin.

S'il est vrai que nombre d'études littéraires ou critiques ont, par le passé, examiné ce type de problématique, il n'en va pas de même pour les écrits et études proprement historiques. En effet, il apparaît que la discipline historique continue de négliger le sang et son pouvoir signifiant de déchiffrement. Les raisons sont souvent compréhensibles et parfois s'imposent même comme des évidences. Mais, tandis que le sang s'affirme comme un élément structurant du discours, du système et du pouvoir rosistes, aussi bien au surplus dans son camp que depuis l'opposition, il devient indispensable de l'étudier en profondeur, de façon à offrir du rosisme une vision renouvelée.

Et de le faire à partir de la mise en perspective de conclusions et d'hypothèses tirées de sources auparavant délaissées ou négligées, parce que la société en gestation au lendemain d'un processus complexe d'indépendance — dont on aura fêté en divers lieux le bicentenaire cette année — ne saurait faire l'objet d'une description univoque, linéaire et encore moins neutre. Il nous revient donc d'embrasser avec autant de force et de détermination que possible les espaces de silence ou d'ombre de cette période troublée de l'histoire argentine.

⁴⁸⁰ Jorge Luis Borges, « Las Kenningar », in *Obras completas*, Buenos Aires, Emecé, 1994, t. I, p.375.

2. Un viol forcé de la nature

2.1 Le monstre, la force et la nature

Tout discours, qu'il résulte d'un verbe structuré et réfléchi ou, au contraire, de balbutiements inaboutis, soulève la question de sa propriété. Comment, en effet, s'approprie-t-on le verbe ? Comment, en outre, cette propriété s'exprime-t-elle ? Et, au reste, à quel titre peut-on chercher à exercer pareille autorité sur les choses et les mots ? Ces questions sont au cœur de la réflexion sur Rosas et sur sa démarche qu'il suivit, en conséquence, au moment de la conception puis de la mise en place de son appareil de propagande.

Entre les caudillos, maîtres des différents espaces nés du morcellement de l'ancienne vice-royauté, les oppositions se sont souvent traduites par des guerres dont l'objectif, au moins théorique, était d'aller vers une unification, une uniformisation, une intégration, ce qui, en 1830, est loin d'avoir été atteint. A ce stade, ce qu'il faut retenir de ce processus, c'est que les nombreuses expérimentations, notamment politiques, mises en œuvre entre la fin des années 1810 et le premier mandat de Rosas débouchèrent, du côté de Buenos Aires comme de celui des provinces, sur une période marquée par la guerre et la sédition.

L'échec politique de l'intermède unitaire avait conduit, à la fin des années 1820, à la reconstitution de la « *Junta de Representantes* » et à l'élection subséquente de Manuel Dorrego à la tête de la province de Buenos Aires. Sans qu'il se doutât un instant de ce qui se tramait dans son dos, une conspiration pour le renverser s'organisait à l'initiative de Juan Lavalle, son ancien compagnon d'armes. Ayant défait Dorrego, le 1^{er} décembre 1828 à Navarro, Lavalle ordonna sa mise à mort quelques jours après. Apprenant cette décision, Dorrego aurait répondu :

Dígale que el gobernador y capitán general de la provincia de Buenos Aires, el encargado de los negocios generales de la república, queda enterado de la orden del señor general. A un desertor al frente del enemigo, a un enemigo, a un bandido,

*se le da más término y no se lo condena sin permitirle su defensa ¿Dónde estamos?
¿Quién ha dado esa facultad a un general sublevado? Hágase de mí lo que se quiera,
pero cuidado con las consecuencias.*

Il rédigea ensuite deux missives : l'une, pour Estanislao López et l'autre, pour son épouse Ángela Baudrix, dans lesquelles on peut lire :

[...] dentro de unas horas seré fusilado y todavía no sé por qué razón.

A López, il demandait notamment qu'il pardonnât à ses bourreaux, pour que sa mort ne fût cause de davantage de sang versé. Or c'est bien l'inverse qui se produisit : cette exécution sommaire et extra-judiciaire déclencha une guerre civile dont les effets se firent sentir encore bien après la bataille de Caseros. Du reste, c'est au 12 décembre 1828, date de ce meurtre tragique, que l'historiographie nationale fait remonter, en Argentine, le premier coup militaire contre un gouvernement légitimement élu.

Sitôt installé dans les fonctions de gouverneur portègne, Lavalle disposa la dissolution de la « *Junta* ». Le jour de la mort de Dorrego, Lavalle écrivit à Guillermo Brown. Dans cette missive, on apprécie son analyse de cette situation :

[...] desde que emprendí esta obra, tomé la resolución de cortar la cabeza de la Hidra, y solo la carta de Vuestra Excelencia puede haberme hecho trepidar un largo rato [...]. Yo, mi respetado general, en la posición en que estoy colocando, no debo tener corazón [...] no le quedará [...] la menor duda de que la existencia del coronel Dorrego y la tranquilidad de este país son incompatibles⁴⁸¹.

L'évocation de l'hydre n'a rien d'anodin. C'est, en effet, d'une lutte acharnée contre la bête qu'il est question. Chacun cherche à terrasser l'autre en vue de garantir le bien-être du pays. L'enjeu de cet affrontement, c'est le triomphe de la civilité et de la civilisation. Afin de liquider le monstre mettant localement en péril la « *civilidad* », pour reprendre un terme cher à Pilar González, le patriote choisit d'emprunter lui-aussi le chemin de la monstruosité, ainsi que ses armes, au demeurant. Opter pour pareille solution revient à embrasser

⁴⁸¹ Documentos del Almirante Brown, tome II, p. 137.

la cause du sacrifice et la solitude caractéristiques du héros mythologique.

La figure de l'hydre, créature monstrueuse par excellence, à laquelle est associée ici Dorrego, s'impose dans deux sources fondamentales de l'imaginaire et de la culture occidentales : la *Bible* et la mythologie. On l'y découvre sous les traits d'un serpent, doté d'un nombre variable de têtes, selon les circonstances. Dans la *Bible*, on en dénombre sept. Sept têtes que Dieu, dans l'Apocalypse, fait intervenir dans les affaires mondaines pour verser le sang nécessaire à la purification de la terre. Telle est la forme retenue par le Mal, ici-bas, pour



s'attaquer à celui qui a été envoyé auprès des hommes pour les gouverner dans le respect de la Loi et de la Justice. En revanche, dans l'hommage rendu à Dorrego par Rogelio Yrurtia, l'un des plus célèbres sculpteurs argentins, elle n'en a qu'une (image ci-contre).

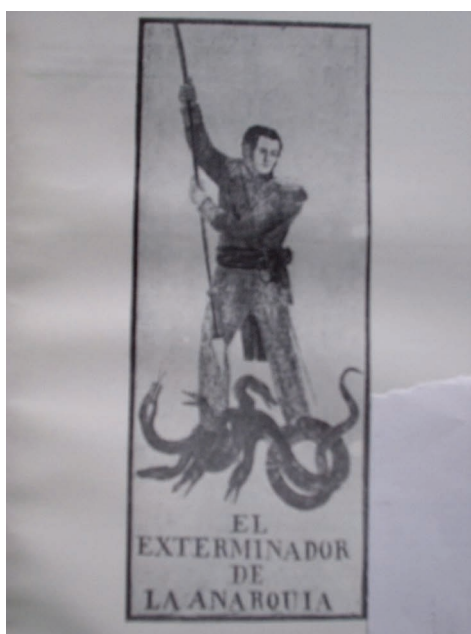
Dans la mythologie grecque, il incombe à Héraclès d'en venir à bout, afin de protéger Argos, menacée dans le bien-être et l'ordre qu'elle offre à ses citoyens. Recouvert de la peau du lion de Némée, afin de ne pas être atteint par les morsures de l'hydre, il attira la bête hors de son repaire en lui décochant quelques flèches enflammées. Débordé par les multiples régénérations céphaliques, Héraclès appela à la rescousse Iolaos, fils d'Iphiclès, qui, sur l'ordre de son oncle, enflamma quelques arbres et se servit des brandons pour cautériser les moignons de cou de son adversaire. La tête immortelle, quant à elle, fut tranchée et enterrée, encore sifflante, sous un rocher.



dans « *Hercule et l'Hydre de Lerne* » (image ci-dessus).

C'est dans ce contexte, après ce triste épisode dont Sarmiento dit qu'il fut : « *uno de esos hechos fatales, predestinados, que forman el nudo del drama histórico, y que, eliminados, lo dejan incompleto, frío, absurdo* », que Juan Manuel de Rosas assume, à deux reprises, les fonctions de

gouverneur de la province de Buenos Aires. Dans son discours d'inauguration de son premier mandat (1829-1832), il affirmait :



Ninguno ignora que una fracción numerosa de hombres corrompidos, haciendo alarde de su impiedad y poniéndose en guerra abierta con la religión, la honestidad y la buena fe, ha introducido en todas partes el desorden y la inmoralidad, ha desvirtuado las leyes, generalizando los crímenes, garantizado la alevosía y la perfidia. El remedio de estos males no puede sujetarse a formas y su aplicación debe ser pronta y expedita. Que de esta raza de monstruos no quede uno entre no-

sotros y que su persecución sea tan tenaz y vigorosa que sirva de terror y de espanto.

S'affirmer comme le « *Restaurador de las leyes* », c'était aussi cela : rendre au fédéralisme portègne, décapité, sa « tête » pensante, rôle que Rosas tint pendant près de vingt ans.

La prégnance de l'idée même de corruption est frappante dans ce discours où, pour Rosas, le monstre est un être dont la moralité est déviante et appelle à être corrigée. Ainsi, il lui revient, dans cette perspective, de restaurer - au sens artisanal si l'on veut du terme - la nature vermoulue de cette race nouvelle de monstres, dont il a fait la cible principale de son action. Nulle restauration de la loi n'était envisageable sans que l'anarchie ne fût, au préalable, exterminée. Tel est le message que l'auteur anonyme de cette représentation, du milieu des années 1850, cherche à transmettre : s'étant substituée à l'insigne ville du Péloponnèse, Buenos Aires est le terrain sur lequel Rosas est appelé à prendre le relais du fils de Zeus et d'Alcmène. Rosas apparaît en uniforme : sans doute, l'auteur a-t-il voulu souligner sans équivoque le sens de sa démarche : propager l'idéal fédéral au sein de la population et, dans une certaine mesure, vulgariser l'image de son héros.

Ainsi, plus qu'une lutte se contentant d'anéantir les créatures républicaines, cette croisade aspire à jouer un rôle pédagogique : la force et la violence dont le gouverneur entend s'armer pour mener à bien cette entreprise devraient permettre de les imposer in fine en authentiques instruments d'information. Félix Frías soutint, quant à lui, toujours dans son ouvrage consacré à Rosas :

*[...] se proponía por medio de estos espectáculos sangrientos enseñar la obediencia al pueblo de Buenos Aires*⁴⁸².

Il nous a semblé utile de développer ces quelques considérations, dans la mesure où la fréquence avec laquelle la monstruosité innerve et alimente, à l'époque, la production discursive — aussi bien strictement littéraire, que plastique ou encore idéologique — est plus grande encore du côté de la propagande anti-rosiste que de celui des agents du régime.

⁴⁸²

Félix Frías, *op. cit.*, p.41.

2.2 L'incorporation de la monstruosité

Dans un ouvrage récent consacré au recensement des monstres et créatures imaginaires, Javier Moscoso écrivait :

No hay una sola de las grandes figuras de la Ilustración que no haya reflexionado sobre su incómoda presencia [...]. Las historias preternaturales se compran y se venden en las nouvelles à la main a uno y otro lado del Canal [...]. Y todavía habría que incluir la literatura popular, los almanaques y calendarios, los manuales populares de obstetricia o de comportamiento marital, sus apariciones en los códigos de derecho civil o penal, o los informes de viajeros y su representación iconográfica ! No son, desde luego, un fenómeno marginal⁴⁸³.

Déjà, en 1764, dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire soulignait combien il pouvait coûter de définir le monstre. On s'en rend compte sitôt que l'on bute sur l'identification même de ses étymologies. L'une d'elles, proviendrait du latin « *monstranum* » et laisserait donc supposer que le monstre renvoyait, à l'origine, à quelque chose digne d'être exposé dans les foires ou les cirques. Autre possibilité : la racine latine « *monstrum* », qui renvoie, sans réelle connotation péjorative, à la notion de présage.

Dans son acception courante, ce mot désigne autant les créatures fantastiques que les êtres réels, faits de chair et de sang. Dans le domaine scientifique, en biologie notamment, on qualifiera de monstre tout être dont la conformation s'écarte singulièrement des parangons propres à son espèce, à la suite d'une anomalie du développement embryonnaire. D'une manière plus générale, le monstre se démarque de ses semblables par certaines de ses caractéristiques qui peuvent relever du physique aussi bien que du moral ou de l'intellectuel. Néanmoins, la monstruosité proprement dite n'est pas forcément négative ; elle peut effectivement représenter un gain, un surplus de qualité, eu égard à une norme commune, banale et uniformisante.

⁴⁸³ Javier Moscoso, *Monstruos y seres imaginarios en la Biblioteca Nacional*, Madrid, BN, 2000.

C'est toutefois à Aristote que l'on doit la première tentative de définition systématique de l'être monstrueux. Dans son *Traité de la Génération des Animaux*, il écrit que :

[...] *le monstre est un phénomène qui va à l'encontre de la généralité des cas mais non pas à l'encontre de la nature envisagée dans sa totalité*⁴⁸⁴.

Ainsi cette créature relève-t-elle davantage de l'exception que du surnaturel proprement dit. En cela, le monstre accuse, représente et incarne l'exception. Être rare marginalisé par rapport à la faune commune — à une certaine norme, donc — le monstre est celui que l'on pointe du doigt, comme le souligne son étymologie. Il est, en quelque sorte, une vision inhabituelle que l'on conserve en mémoire, cet être montré et exposé. Jean Riolan en rappelle un cas fameux dans sa *Dissertation philosophique sur le monstre né à Paris en 1605*, lorsqu'il dénonce les parents de jumelles siamoises qui en exposant, contre de l'argent, l'anormalité dont ces dernières étaient frappées, les convertirent en bêtes de cirque.

Dans *La Cité de Dieu*, Saint Augustin semble partager une telle approche. On y lit, en effet, que :

[...] *le monstre est celui dont l'aspect nous est inhabituel par la forme de son corps, sa couleur, ses mouvements, sa voix, et même les fonctions, parties ou qualités de sa nature*⁴⁸⁵.

Appelé à s'affranchir du monde onirique pour devenir réalité, le monstre se transforme alors en objet d'étude dans le cadre de la cryptozoologie et de la tératologie. Ceci étant dit, qu'en est-il, alors, des créatures de légende ? A vrai dire, elles constituent, à elles seules, une seconde branche du concept monstrueux : la créature fantastique.

⁴⁸⁴ Aristote, *Traité de la Génération des Animaux*, (IV, IV, 770b), in Claude Kappler, *Monstres, démon et merveilles à la fin du Moyen Age*, Paris, Payot, 1980, p.212.

⁴⁸⁵ « [...] *nostris inusitatam sensibum gerat corporis formam seu colorem sive motum sive sonum sive qualibet vi, qualibet parte, qualibet qualitate, naturam* », cité par Claude Kappler, op. cit., p.212.

Contrairement au monstre, tel que nous l'avons décrit jusques ici, la créature fantastique est une création de l'imaginaire humain. Elle est parfois consciente. De ce fait, elle rejoint l'idée que le sens commun se fait du monstre, qui y voit un animal hors normes, dans son physique comme dans son potentiel. Pline l'Ancien avait perçu cette distinction entre le monstre et l'être fantastique, qui relevait dans son *Histoire Naturelle* que :

Les pégases, animaux ailés à tête de cheval, et les griffons au bec recourbé surmonté d'oreilles sont pour moi des êtres fabuleux [...]. J'en dis autant du tragopan, dont plusieurs auteurs assurent qu'il est plus grand que l'aigle, qu'il porte aux tempes des cornes incurvées, qu'il est couleur de rouille, excepté la tête qui est pourpre. Je ne croirais pas davantage aux sirènes [...] qui croit à ces contes peut vraiment admettre que des dragons donnèrent à Mélampus l'intelligence du langage des oiseaux en lui léchant les oreilles⁴⁸⁶.

Cependant que le monstre est engendré par la Nature et soumis, par-tant, à ses lois, la créature fantastique ne connaît aucune limite, ni dans les formes qu'elle peut revêtir, ni dans les prouesses qu'elle peut réaliser, évoluant, en cela, dans un monde dépourvu de toute loi. Bref : le monstre est tout à la fois entité complexe et curiosité.

Plus généralement, plutôt que de poser la question de l'être du monstre, sans doute conviendrait-il, plutôt, de poser celle de son existence. Imaginaire ou réel, pourquoi existe-t-il et d'où tire-t-il sa légitimité, si tant est qu'il en ait une ? Evoquant les monstres dans son *Histoire Naturelle*, Pline l'Ancien ne peut que dire toute l'admiration que lui inspire la nature de nombre de ces créatures. Il prend soin, au reste, de la rendre par l'emploi d'adjectifs ou tournures de style bien choisis. Interdit devant le pouvoir du léontophonon, il fait remarquer, non sans fierté, que les cornes d'une fourmi indienne placées au temple d'Hercule, à Erythrée, forcèrent l'admiration de tous ceux les ayant aperçues. Voilà le premier sentiment que le monstre fait naître dans le cœur des hommes : l'admiration.

⁴⁸⁶

Pline, *Histoire Naturelle*, X, 136.

Au vu des prouesses dont les créatures monstrueuses sont capables ou des particularités leur conférant un certain charisme, on ne peut qu'éprouver une forme d'admiration. C'est parfois aussi une forme d'humilité qu'inspire en d'aucuns un si puissant phénomène. Et de telles impressions qui s'installent dans le cœur du spectateur. Contrairement au monstre, dont les potentialités sont extraordinaires, l'homme se sait limité dans ses faits et gestes. Ce n'est donc plus tant pour ce qu'il est que pour ce qu'il représente que le monstre continue de susciter l'émerveillement. Bref : il attire l'attention, en général, et le regard, en particulier.

Erigé en représentant de la nature, le monstre n'est plus un simple résident du monde. Comme l'a écrit F. Moreau :

La Nature s'amuse : le monstre ne constitue pas, à priori, une négation, ou une mise en question de l'ordre qu'elle a instauré, mais la preuve de sa puissance⁴⁸⁷.

De cette puissance, le monstre fera un usage utile pour se protéger de l'homme. En somme : le monstre est un être rare à la nature inhabituelle. En résulte une marginalisation, ce dernier se trouvant hors de portée de toute conception humaine touchant à l'univers. Erigé, en quelque sorte, en mystère, il défie la compréhension humaine et inspire la méfiance, sinon la crainte.

La terrible mâchoire de la crocote, l'étreinte fatale du dragon, le regard assassin du catoblépas sont autant de dons qui, sans viser directement l'homme, sont représentatifs de l'aspect terrifiant ou des capacités de destruction extraordinaires dont les monstres sont capables. Ces caractéristiques expriment bien ce qu'ils représentent aux yeux de l'humanité : une menace sans égale. Mais cette peur s'appuie-t-elle seulement sur des fondements concrets ?

Passée l'extase qu'il suscite et l'envie dont il est l'objet, le monstre apparaît comme une menace et comme un obstacle aux préten-

⁴⁸⁷ Claude Kappler, *op. cit.*, p.21.

tions humaines, au point de s'affirmer comme un rival sur le même terrain où l'homme s'aventure. Inconsciemment et paradoxalement, l'esprit de l'homme ne peut-il reconnaître dans le monstre un signal de sécurité capable de préserver une sorte d'équilibre dans son environnement immédiat ?

Dans une telle configuration, le monstre ne serait alors plus qu'une invention de notre subconscient. Nous entrons dans un domaine surprenant où, instrumentalisé par l'homme, le monstre devient un jouet, un agent à son service. Ainsi, de sa « naissance » à la finalité pour laquelle il a été créé, le monstre n'est que vaine illusion, un mirage trompeur. Se pose alors une question primordiale : à qui profite le monstre ? Quel avantage tire-t-on de son existence ? Et : quelle utilité politique présente-t-il ?

Se penchant sur ces créatures, Strabon a développé une analyse assez fine et poussée de leur existence, qui le conduit à soutenir qu'il s'agit de créations pures et simples. Dépourvu de toute réalité, le monstre rejoint l'espace de la mythologie. Point de mystère pour le grand géographe grec : le monstre est une « chimère ». Fort de ce constat, face au phénomène monstrueux, il divise la société en deux groupes. D'un côté, le peuple, particulièrement perméable aux croyances quelles qu'elles soient, qui voit dans le monstre un élément à part entière de son environnement, une sorte de réalité irréfutable. De l'autre, la classe dirigeante et les « fondateurs d'Etats ». Conscients de la dimension irréelle des monstres, ils les tiennent pour des sortes « d'épouvantails à l'usage des âmes naïves ». C'est ainsi que le monstre devient un précieux outil politique entre les mains des gouvernants.

Démembré, il s'affirme comme un moyen redoutable pour détourner une société des interdits qui lui sont opposés. En outre, en déclarant que le monstre permet d'effrayer les âmes sensibles, Strabon s'inscrit dans le droit fil d'Aristote. Placer des fourmis ou des griffons près des lieux aurifères permet de faire l'économie d'une garde coû-

teuse et s'impose donc comme une manière fort pratique de tenir les hommes à l'écart de ces riches contrées. Dans sa Géographie, Strabon écrit qu'au-delà :

*[...] de l'Hypanis, les renseignements précis sur cette contrée font absolument défaut. Pour suppléer leur ignorance, les historiens, encouragés par l'extrême éloignement des lieux, ont eu recours à l'exagération et aux plus monstrueuses fictions, témoins de ce qu'ils racontent des fourmis chercheuses d'or, et de ces animaux, voire de ces hommes, à figures étranges, doués de certaines qualités extraordinaires*⁴⁸⁸.

En soi, le monstre ne présente parfois pas d'intérêt particulier. N'existant qu'à travers le symbole dont il est le support, il perd sa dimension proprement réelle pour ne devenir que l'image de ce qu'il inspire.

Comme le rappelle H. J. Cotte⁴⁸⁹, Trajan adopte le dragon après ses victoires sur les Daces. Il décide ensuite de le peindre en rouge, afin de mieux le placer à la tête des cohortes romaines. Pourquoi avoir choisi d'intégrer cette créature dans les symboles militaires, sinon pour en faire une représentation incontestable de la force destructrice dont ses troupes étaient capables ?

Frappé d'effroi par la vision des étendards, l'ennemi se trouve immédiatement dans une position de faiblesse vis-à-vis de ceux qui le portent et s'en sentent protégés. Ainsi le monstre apparaît-il comme un appât capable d'attirer l'homme vers le savoir. Le savoir pur étant assez rébarbatif, l'entrée en scène du monstre permet de lui donner un peu plus de piquant, en cela qu'il captive spontanément l'attention du lecteur. Le sentiment de Strabon sur ce point est que :

⁴⁸⁸ Strabon, *Géographie*, XV, 1, 37-44.

⁴⁸⁹ H.J. Cotte, *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline l'Ancien*, Gap, Louis Jean, 1944, p.76.

*On aime toujours le nouveau, l'inconnu; c'est même là ce qui rend avide de savoir, et, quand à la nouveauté s'ajoutent l'étonnant et le merveilleux, le plaisir est double*⁴⁹⁰.

Devenu excuse, le monstre remplit à merveille cette fonction, à la fois extraordinaire, « étonnant et merveilleux ». Comment, mieux que lui, charmer les foules?

Si nous nous sommes permis ce détour « monstrueux », c'est parce que la monstruosité, dans l'Argentine rosiste, en général, et dans la contre-propagande développée par ses détracteurs, en particulier, est tout sauf marginale. A vrai dire, elle est au cœur du dispositif. C'est, en effet, par le biais de la bête et du monstre, par la voie donc de la bêtise et de la monstruosité qu'ont pris corps les notions aussi structurantes pour la propagande et la représentation que l'uniformité ou la normalité.

Pour l'une comme pour l'autre des bandes opposées, il s'est agi de divulguer et de « somatiser » — pour reprendre un terme cher à Bourdieu — le sens qu'ils reconnaissaient à ces termes, de telle sorte qu'ils puissent apparaître évidents et naturels à l'ensemble de leurs concitoyens.

Exposé, depuis la fin du XVIII^e siècle, aux Lumières, le continent sud-américain s'est fait également le reflet de ses grands penseurs. Il est donc utile de rappeler les conclusions tirées, en la matière, par certains d'eux, afin de mieux comprendre le sens imprimé par opposants et partisans du régime, à la propagande sur laquelle ils firent reposer l'espoir d'atteindre leur objectif.

Selon D'Alembert, le monstre est le fruit d'une force négative qui s'impose sur la nature. Il résulte donc d'un détour, d'une exception faisant du tort à la règle et à la perfection. À cet être monstre anormal, il faudra appliquer des disciplines pour en amender les imperfections. Quant à son discours, il ne pourra être corrigé que par la

⁴⁹⁰ Strabon, *op. cit.*, XV, 1, 37-44.

raison seule. Quand on regarde, globalement, du côté des Lumières, on constate l'intérêt accordé, notamment par Voltaire, à d'autres formes de monstruosité, plus étroitement liées à la raison ou à son absence. Pour lui, en clair, les véritables monstres, ce sont l'intolérant, l'ignorant et le tyran. Voilà ce qui assure la transition entre une forme, un fond, un système de gouvernement et un être ou une manière d'être : le tyran. Dans son *Dictionnaire philosophique*, il définit ces derniers comme des monstres de second ordre, dont le nombre est infini.

Cette définition est d'autant plus intéressante, qu'elle semble avoir inspiré le propos de López y Planes que nous avons relevé quelques pages plus haut. Le tyran, dans cette perspective, ne serait que l'incarnation du désordre, voire de l'anarchie. Emerge alors une première question subsidiaire : comment la propagande anti-rosiste parvint-elle à résoudre ce qui ressemble fort à une contradiction, lorsqu'on sait que le titre de « Restaurador de las Leyes » ne fut que très exceptionnellement contesté à Rosas ?

Avant l'auteur de *Candide*, on avait déjà associé tyrannie et monstruosité. Au XIII^e siècle, par exemple, Ambrogio Lorenzetti produisit une série de fresques appelée à orner les murs de la « *Sala dei Nove* » du Palazzo Pubblico de Sienne. C'est dans cette salle que se



réunirent en conseil, entre 1287 et 1355, neuf citoyens « gouverneurs et défenseurs de la commune et du peuple », ayant fait le serment d'utiliser « tous les moyens possibles » pour « la conservation, l'augmentation et la magnificence du régime en place »⁴⁹¹.

En tant que monstre de seconde zone, le tyran est l'incarnation vivante d'une transgression à l'égard du beau. Il y a donc aussi

⁴⁹¹ Cité par Randolph Starn, *Ambrogio Lorenzetti, le Palais communal*, Sienne, Hazan, 1995, p.15.

une importante dimension esthétique dont il nous faut tenir compte, notamment dans cette partie de notre travail, où il sera beaucoup question de représentations picturales, de caricatures, de dessins ou encore de gravures.

Dans ce détail en couleur des *Effets du Mauvais Gouvernement dans la ville* (détail à droite), Lorenzetti prolonge, à sa manière, cette tradition, en représentant le tyran sous les traits d'un vampire diabolique. Or, dans le détail ci-dessus d'une caricature⁴⁹², publiée dans son numéro du 9 avril 1842 par le journal anti-rosiste *Muera Rosas !* (détail à droite), c'est précisément sous les traits d'un buveur de sang qu'est représenté le gouverneur de Buenos Aires. On l'y voit recueillir le sang de l'une de ses victimes décapitées dans un verre.



Pourquoi cette incorporation du monstre ? Une hypothèse que l'on peut avancer est que le corps s'impose comme un authentique support discursif venant supplanter l'exposition des mots. Comme l'a pointé Johann Kaspar Lavater, dans *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*⁴⁹³, les qualités physiques de l'individu découlent de sa grandeur morale. Si, par conséquent, la science de la physionomie permet de déceler les signes avant-coureurs des aberrations et, plus généralement, de l'anormalité, l'artiste à même de repérer ces marques sera susceptible de mettre en évidence sur un portrait, fût-il littéraire ou plastique, la bêtise ou la monstruosité intérieures d'un individu. S'il est donc possible de rendre compte des traits de moralité à travers

⁴⁹² Rosas y Oribe bebiendo en copas la sangre de sus víctimas, in *Muera Rosas !*, numéro 13, 9 avril 1842.

⁴⁹³ Johann Kaspar Lavater, *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*, Paris, Depélafoi 1820.

les marques du caractère de ses sujets, c'est la vérité seule qui est recherchée par la voie de l'exposition de la corruption interne et de la dégénérescence extérieure dont ils sont frappés. Plutôt que de le faire sur un plan strictement métaphorique, il s'agit ici de les prendre dans toute leur matérialité.

Telle est l'ambition qui guide le travail des artistes dont nous exhiberons, ci-après la production : mettre au jour la vérité cachée derrière les mots et les choses. Plutôt que de bâtir un système métaphorique complexe et inopérant, il s'emploie au contraire à définir, dans une démarche se voulant scientifique, un système positif que le regard des non initiés ne parvient seul à identifier ni à saisir. Leur objectif premier est donc de dénoncer les aberrations cachées des individus pris à parti et de les exposer, aux yeux de tous, comme autant de vérités invisibles ou tues.

Bien des exilés, parmi les adversaires de Rosas, connaissent ces écrits et les ont pleinement intégrés à leur réflexion sur le sens des événements qui secouent alors leur pays. Avec un naturel parfois déconcertant, ils se sentent l'obligation et le devoir de pointer, même dans les faits et gestes du quotidien portègne, toute manifestation, tout signe positif de la monstruosité qui anime leur classe gouvernante. Nombre des portraits qu'ils ont esquissés sont des caricatures dont la finalité n'est pas proprement burlesque. Ils visent, avant tout, à dénoncer l'état de barbarie dans lequel les hommes au pouvoir ont plongé une terre que, depuis l'opposition, ils voient et continuent de vouloir républicaine et civilisée.

2.3 L'animalisation du corps social

L'un des traits les plus marquants de la propagande anti-rosiste, c'est sans doute son aptitude à rendre compte, par l'image, de l'animalisation du corps social qui a frappé, selon ses idéologues, la ville de Buenos Aires, à partir du retour de Juan Manuel de Rosas aux affaires. Comme l'a pointé Félix Frías :

*Una aristocracia salvaje ha usurpado los puestos de la gente ilustrada ; y las pasiones sanguinarias y los instintos destructores de los envidiosos, que germinan siempre en el fondo de todo país, han sido estimulados y exaltados por él a una esfera en que no pueden sostenerse sino por el crimen y la violencia*⁴⁹⁴.

Dans la bataille discursive l'opposant aux plumes acerbes exilées à Montevideo, Rio de Janeiro, Santiago du Chili ou encore en Bolivie et, dans une moindre mesure, au Pérou, Rosas opte pour l'arme de l'exclusion. Non content d'avoir marginalisé ces hommes du système politique et des circuits de presse traditionnels à l'œuvre dans la capitale, il a le pouvoir, pour contrecarrer le dynamisme de ses opposants, de leur imposer également – du moins dans un premier temps – une censure pure et simple. Ainsi se met en place, peu à peu, une authentique mécanique d'exclusion tendant à une uniformisation forcée des esprits, des corps et du Verbe.

Cette démarche se fit, par la suite, un peu plus sophistiquée, qui tenait compte de sous-catégories, faites d'autant de niveaux de segmentation au sein de la société portègne. A l'ennemi intérieur fit pendant l'extérieur, dans l'exercice du monopole de la parole et du Verbe. Aussi, il est d'autant plus intéressant de constater que le noyau dur des exilés, de ces marginalisés involontaires, soit lui même un très grand producteur de discours. Exclus de l'espace publique portègne, ils n'en demeurent pas moins des écrivains et des penseurs de la réalité argentine, contraints de s'exprimer en quelque sorte en différé de-

⁴⁹⁴ Félix Frías, *op. cit.*, p.96.

puis l'autre berge du Plata, où le droit et l'accès à la parole leur sont reconnus.

Or, à mesure que l'ambition uniformisatrice du régime se fait plus pressante, une voix d'opposition de plus en plus enhardie et cohérente se développe aux frontières de Buenos Aires, portée par une production de textes théoriques, aussi bien que de romans et d'articles de presse véhiculés par les journaux étrangers. A ces supports viennent faire écho des illustrations en tous genres chargées d'entamer le conformisme et le manque de relief du discours officiel. Ce faisant, Montevideo s'impose rapidement comme le foyer d'où s'expose et s'exporte un discours contraire, dans la forme comme dans le fond, à celui, officiel et unanimiste, développé autour du Gouverneur de Buenos Aires.

Esteban Echeverría, l'une des plus éminentes voix de la Génération de 1837, de considérer, sur cette question, que la littérature se devait aussi d'assumer un rôle :

*[...] social y civilizante, de apostolado y propaganda, por su misión. [...] Este carácter de movimiento actual de la literatura, entre nosotros, no importa otra cosa, en su mayor parte, que la extensión de los principios de nuestra revolución democrática [...] un paso más, una faz nueva, digámoslo así, del cambio de 1810 : es la revolución*⁴⁹⁵.

Seuls deux cents kilomètres séparent les deux capitales. Depuis Montevideo, il était assez simple d'atteindre, par des canaux clandestins, le public de Buenos Aires. On comprend l'intérêt stratégique qu'ont trouvé les anti-rosistes à en faire la plateforme et, par moments, le foyer ou encore le siège, selon les circonstances, de leur dispositif de contre-propagande.

Dans ce chapitre de notre travail, nous nous intéresserons aux différentes pratiques et aux divers acteurs qui ont animé, pendant ces années, la presse d'opposition, ainsi qu'aux réponses envisagées par le

⁴⁹⁵ Cité par Héctor Agosti, *Echeverría*, Buenos Aires, Fututo, 1951, p.158-159.

pouvoir pour étouffer ce phénomène. Assez rapidement, Rosas semble avoir fait le choix de la forme la plus aboutie, la plus fragile et la plus facilement contestable des exclusions : l'interdit. Mais ce n'était là qu'une étape avant la mise en œuvre d'un projet plus ambitieux : la formalisation du rejet de l'autre à tous les niveaux et son exclusion de la société.

Ce qu'il faut retenir de ces exilés, c'est qu'en dépit de leur exclusion du système politique et de la sphère proprement publique, en général, et de l'espace informatif, en particulier, au sein de la province de Buenos Aires, c'est qu'ils furent, tous à leur manière, de grands producteurs de discours. C'est surtout depuis la Bande Orientale, sur la rive opposée du Rio de la Plata que ces plumes s'imposaient de contester le monopole du Verbe au gouverneur de Buenos Aires. En récupérant la parole, ils recouvrent leur qualité de sujets définis par leur capacité et leurs ambitions discursives.

A Montevideo, la principale préoccupation était de trouver un moyen pour écouler cette production discursive à Buenos Aires et, par celle-ci à l'intérieur des terres argentines. Il s'agissait de faire en sorte, de surcroît, qu'elle apparaisse à l'opinion publique locale comme une source sérieuse pouvant contester l'information diffusée par la presse officielle. Ainsi donc, c'est de l'exil que sont alors produits les journaux d'opposition et c'est à ces puissants contradicteurs que l'on doit une connaissance moins partielle de la réalité politique du moment.

Dans un chapitre ultérieur, nous aurons l'occasion d'étudier de manière plus systématique la nature des acteurs en présence et leurs méthodes progressivement mises en œuvre. A ce stade, précisons toutefois que *Muera Rosas !* et *El Grito Argentino* - deux des principales publications anti-rosistes - réservaient d'ordinaire leur dernière page à la reproduction d'une caricature au symbolisme tout à la fois subtil et recherché, que venaient souvent enrichir quelques lignes de commentaire.

Sitôt produites à Buenos Aires, on les acheminait à Montevideo, où elles étaient prises en charge par les imprimeurs de ces journaux. Avant la fin de la nuit, ces derniers avaient pris les dispositions nécessaires pour qu'elles fussent dûment imprimées en quatrième page des deux périodiques, qui pouvaient alors regagner discrètement l'Argentine pour être accessibles à leurs lecteurs fidèles, au petit matin. Comme le rapporte Antonio Zinny, dans son *Historia de la prensa periódica de la República Oriental del Uruguay* :

*Las láminas eran dibujadas en Buenos Aires por el coronel don Antonio Somellera, quien las remitía a Montevideo. Este y don Félix Tiola recibían el periódico y lo distribuían a los amigos, y de noche lo arrojaban en los zaguanes de las casas, hasta que, habiendo llegado al conocimiento de la policía que lo buscaba, pudo salvarse huyendo a Montevideo*⁴⁹⁶.

Dans ces caricatures, le Gouverneur apparaît le plus souvent sous les traits *del hombre del campo* : chemise et chiripá amples et claires, chapeau au large bord ; il porte aussi parfois des bottes et tient un lasso. D'ordinaire, on le voit prendre des postures assez négatives qui ne sont très souvent qu'une simple variation d'un thème constant : un homme qui foule le drapeau argentin et tient toujours, ou presque, dans ses mains monstrueuses une bouteille d'alcool.

En son numéro du 10 mars 1839, *El Grito Argentino* reproduisit l'illustration ci-dessous. Son titre - *Las nobles distracciones del Ilustre Restaurador* - ne laisse pas vraiment deviner l'épisode l'ayant initialement inspirée. La caricature elle-même, en revanche, est d'une expressivité redoutable et d'un accès relativement immédiat pour la plupart des observateurs de l'époque.

Huit mois après les faits, ce journal rapporte un incident ayant marqué, dans un contexte de politique intérieure et extérieure mouvementés, l'opinion portègne : le sort réservé au Colonel Zelarayán, chef du régiment de Blandengues, après que son régiment se fut sou-

⁴⁹⁶ Antonio Zinny, *Historia de la prensa periódica de la República Oriental del Uruguay 1807-1852*, Buenos Aires, Casavalle, 1883, p.172.



levé à Bahia Blanca contre les autorités. Dénoncé, selon le journal, par son « *mulato* », il perdit la tête et, ce faisant, la vie le 13 juillet 1838.

Dans *Rosas y su tiempo*, José María Ramos Mejía pointe - sur la base de sources⁴⁹⁷ dont l'impartialité n'était pas le fort - qu'après avoir été acheminée par le fleuve Colorado jusques à Rosas, la tête du Colonel lui aurait été présentée sur un plateau. Quant à l'exhibition de cette tête, encore ensanglantée et comme en suspens dans la lame, peut-être invite-t-elle à une nécessaire purification après le martyre...

On dit de Rosas qu'il avait un goût prononcé pour les jeux macabres, notamment ceux où se jouent des vies. C'est, au surplus, avec un plaisir non dissimulé qu'il aurait reçu cette tête, au point que certains ajoutent qu'il aurait joué avec la tête de Zelarayán. Des bouteilles, en tous les cas, auraient été alignées et à un certain Eusebio il serait revenu de la faire rouler à l'aide d'un soufflet.

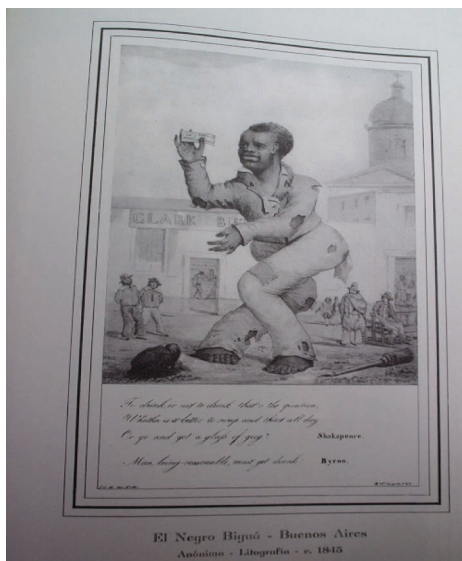
⁴⁹⁷

Il y en aurait deux concordantes sur la question : le témoignage apporté par le capitaine Flankland, de la Royal Navy britannique et qui aurait motivé un papier dans *El Nacional* de Montevideo, ainsi que quelques lignes retrouvées dans les *Escritos políticos* d'Andrés Bamas.

Quoi qu'il en soit, cette référence au sacrifice de Saint Jean Baptiste dépasse le seul domaine verbal. Telle qu'elle apparaît représentée sur cette lame, on voit combien l'image classique du personnage invite à une lecture plus sinistre de l'épisode ayant inspiré cette caricature. Près d'un mois plus tard, ce périodique reprit, sous une autre forme, le même thème, pour mieux souligner le caractère macabre de cet épisode, ainsi que le plaisir sordide qu'en avait tiré Rosas. Ainsi lit-on :

Con el gusto que tuvo Rosas al recibir la cabeza de Zelarrayán, y con la costumbre que tiene de divertirse con la vida de los hombres, se puso a jugar con ella ; a empujarse botellas ; y a soplar con el fuelle al mulato loco Eusebio, plantándole después su pata de caballo, como mató antes al otro mulato Biguau. Este salvaje de Rosas tiene mano y corazón de tigre ; y sus juegos son los de una bestia.

C'est, une fois encore, la dimension proprement monstrueuse du Gouverneur qui est privilégiée. On remarque, au reste, dans *Las nobles distracciones del Ilustre Restaurador* que ces mêmes éléments – patte de



cheval, griffes de tigre, en sus du vin et du soufflet – sont l'apanage de Rosas. La victime exceptée, les autres personnages représentés sont des animaux à part entière. A un âne, à un chat et à un singe ne fait point face un autre animal, mais bel et bien un monstre, mi-bête, mi-homme. Un être dont la monstruosité, plus prononcée que celle de Biguau (représenté ci-contre sur une illustration du milieu des années 1840) devrait, en toute logique, appeler un sort plus cruel que

celui réservé à ce dernier.

L'aberration dont est frappée Juan Manuel de Rosas semble se manifester sous deux angles : ses griffes, ses pattes en sont les éléments visibles ; son cœur de tigre en est l'élément caché. Facundo Quiroga, le puissant gouverneur de la province de La Rioja était con-

nu de tous comme le *Tigre de los Llanos*. S'il ne fait guère de doute que ce rapprochement avec le monde animal, en général, et avec le tigre, en particulier, se faisait incontestablement à des fins laudatives, dans le cas de Rosas, on est en droit d'en douter.



Détails de *Las nobles distracciones del Ilustre Restaurador*

Il suffit de suivre quelques plumes ayant décidé de combattre le Gouverneur en s'appuyant sur *El Grito Argentino*. Pour dénoncer le refus qu'aurait supposément opposé Rosas à ce que sa défunte épouse Doña Encarnación reçût l'extrême-onction, on pouvait lire fin mars 1839 :

*Sólo un corazón de tigre como el que tiene Rosas puede burlarse de la religión [...]. ¡Bárbaro!*⁴⁹⁸

Et, une semaine plus tôt, un premier aperçu de ce rapprochement :

*¡Rosas ! ¡hombre ! ¡monstruo ! ¡demonio ! Todos los crímenes juntos se encierran en tu corazón de fierro*⁴⁹⁹.

Sur cette même lame, on remarque que le général Mansilla, a pris les traits d'un singe. Il était sans doute question de dénoncer son opportunisme et son aptitude notoire à changer de couleur politique avec une aisance déconcertante ; mais peut-être s'agissait-il, encore,

⁴⁹⁸ *El Grito Argentino*, numéro 8, 21 mars 1839, p.3.

⁴⁹⁹ *El Grito Argentino*, numéro 5, 10 mars 1839, p.2.

de condamner sa propension à distiller le mensonge et à pousser aux vices et aux excès. Ainsi en allait-il de celui de la bouteille, qu'il tend à son maître et à qui il dit :

Pruebe, cuñado esta ginebra que usaba la Heroína.

Dans un autre numéro du périodique, daté du 10 mars 1839, on peut lire, toujours sur Mansilla :

[...] o como su cuñado el General Mansilla, que es un mono en la facilidad con que muda de cara política ; y que incita a Rosas a cometer excesos, y quiere hacer creer a otros que él guarda el puñal traidor, que ha de dar fin al tirano.

Quelles conclusions tirer, à ce stade, de l'artifice développé par la propagande anti-rosiste à l'endroit de l'entourage du Restaurateur ? Comment se confrontaient les représentations et les points de vue ?

Dans ses *Essays on Physiognomy*, que nous avons déjà cité, Lavater consacre un certain nombre de pages aux bêtes. Il y affirme, notamment, que les effets de ressemblance entre les êtres ne sauraient résulter du hasard ; selon lui, il existe, au contraire, un rapport de sens entre eux. Ainsi écrit-il :

Si un hombre fuera físicamente parecido a un mono podríamos, sin temor a equivocarnos, atribuirle mucho de su carácter ; una gran pobreza de facultades, sentimientos y espíritu⁵⁰⁰.

Il n'est pas rare que dans les images où est représenté le cercle le plus proche du Gouverneur l'on voie traîner des bouteilles. Pour signifier la tendance naturelle du régime à commettre des excès, c'est aux effets induits par l'alcool qu'il est toujours fait allusion. Boire, non pas pour oublier, mais bien pour exprimer, dénoncer, épurer et réformer.

⁵⁰⁰ John Caspar Lavater, *Op. Cit.*, p. 208.

D'entre les adeptes de la bouteille, deux s'en détachent : les époux Rosas, naturellement, Don Juan Manuel et Doña Encarnación, « *mujer que al vino – selon Rivera Indarte – la razón rendía*⁵⁰¹ ». En consultant l'étude de Savater, on remarque qu'il signale de manière très suggestive un lien de causalité entre l'ébriété et la stupidité. Il affirme notamment que l'alcool est une source d'inévitable aliénation pour l'homme et qu'il n'est pas rare qu'elle le conduise, sinon à sa perte, du moins à une déchéance monstrueuse. Parmi d'autres passages où l'on retrouve ce lien, citons :

*Aquí se presentan algunos rasgos de embriaguez combinada con estupidez mental. ¿ Quién puede enfrentarlas sin sentir asco ? ¿ Serían estos desgraciados lo que son si no hubieran borrado sus huellas naturales por el vicio ?*⁵⁰²

Dans l'Antiquité, déjà Aristote soulignait combien à son sens les simples d'esprit étaient d'ordinaire des personnes dont les traits les rapprochaient des singes ou des ânes. Souvenez-vous de *Las nobles distracciones* : face au chat portant la soutane, on reconnaît le monstre Rosas, le singe Mansilla et l'âne Corvalán. Comme pour illustrer, dans le contexte local, l'analyse de l'auteur de *La Política*, Savater d'écrire :

*Aquí se presentan algunos rasgos de embriaguez combinada con estupidez mental. ¿ Quién puede enfrentarlas sin sentir asco ? ¿ Serían estos desgraciados lo que son si no hubieran borrado sus huellas naturales por el vicio ?*⁵⁰³

Revenons au personnage de Corvalán, à bien des égards un élément clé du régime, en raison de son rôle de pivot au sein de l'appareil administratif rosiste. En tant que membre du premier cercle des soutiens du Restaurateur, il a eu droit à une presse passablement négative. Si un reproche peut lui être fait, c'est pour son manque

⁵⁰¹ José Rivera Indarte, « Al tirano Juan Manuel de Rosas », in *Poesías*, Buenos Aires, 1853.

⁵⁰² J. C. Lavater, *Op. Cit.*

⁵⁰³ J. C. Lavater, *Op. Cit.*

d'ambition et nullement pour la stupidité que lui imputaient certains de ses détracteurs.

De Corvalán, *El Grito Español* affirmait, dans son cinquième numéro, paru le 10 mars 1839 :

[...] *que tiene el pomposo título de General Primer Edecán, cuando sólo es el primer corchete, a quien Rosas carga como un burro, con todo el peso de sus secretos y de sus crímenes, se le presentó a darle cuenta, como lo hace todos los días, del cumplimiento de sus mandatos sanguinarios.*

A la grandeur que devrait comporter le titre qu'il arbore, on oppose, dans les colonnes de l'opposition, la bassesse et la monstruosité du personnage, qualifié de simple « *corchete* » – c'est-à-dire de petit fonctionnaire de police, responsable d'arrestations sans importance. Il porte une énorme besace sur laquelle on peut lire : « *órdenes de apalea, de prender, de fusilar : comisiones secretas* ». Derrière les mots qu'il profère à l'attention de son maître - « *Señor, hoy sólo se han fusilado siete* » - on devine une sorte de demande d'excuse, ce que d'ailleurs semble suggérer sa posture, quelque peu craintive.

A observer cette scène, on a comme le sentiment d'assister à une forme de contagion animalière. En effet, même le personnage du curé, qu'il nous reste à évoquer et vers lequel tous les regards semblent converger, a pris les traits d'une autre bête : le chat. A moins que ce ne soit un tigre... Nous sommes loin du berger qui présente l'anneau du Seigneur.

Cette personnification animalière de l'Eglise s'offre à nous sous les traits d'un être monstrueux, tout à la fois fourbe et macabre, qui lance non sans humour à Rosas : « *muy baqueano es V.E en ese juego de cabezas* ». De cette mise en scène burlesque, retenons que les auteurs de la lame ont cherché à mettre en évidence des êtres monstrueux dont l'appétence certaine pour les affaires macabres ne ferait pendant qu'à leur goût pour le spectacle de la mort.

En son numéro 21, en date du 9 mai 1839, *El Grito Argentino* résumait assez bien ce sentiment sur sa première page :

Es como si un tigre, acercándose a una majada, pudiendo hablar, les dijese a los corderos que no dispararan, pues les juraba no hacerles nada. Lo mismo quiere hacer Rosas, con la diferencia que es tigre que habla, y por fortuna, por débiles que fuesen los hombres, jamás llegará el caso no solo de no creerle al muy lobo, sino por el contrario huir de la fiera para no caer en sus uñas.

Au travers de ce support, on voit ce dessiner autour de ce réseau signifiant une série de typologies appelées à être systématiquement actionnées et approfondies sitôt qu'il est question du rosisme, en général, et de Juan Manuel de Rosas, en particulier. Les griffes du tigre vont entamant la chair des victimes de la cause fédérale. Le cœur, quant à lui, ne dicte aucune mesure pas plus qu'il n'instruit aucune miséricorde.

Le même périodique d'insister, à la mi-mars 1839, toujours en filant la métaphore animale:

*Para el tigre Rosas es una seria ocupación y un gran placer todo lo que sea cortar, apalear, matar, chorrear sangre*⁵⁰⁴.

Et de poursuivre, sur cette même lancée, moins de deux mois plus tard : « *demasiada sangre Argentina ha hecho correr el feroz tigre*⁵⁰⁵ ». Au fil des numéros, tandis que la contestation se fait plus mordante, les illustrations qui l'accompagnent évoluent à leur tour et gagnent en complexité. Alors qu'à ses débuts cette mauvaise presse s'attaquait à un trait de la physionomie de Rosas – ses mains, son cœur, ses pieds – on la voit prendre une autre dimension en poussant l'anthropomorphisation à son terme.

Fin 1841, *Muera Rosas !* publie une gravure intitulée *Buenos Aires y su horrendo tirano Juan Manuel Rosas* – que nous reproduisons ci-

⁵⁰⁴ *El Grito Argentino*, numéro 7, 17 mars 1839, p.2.

⁵⁰⁵ *El Grito Argentino*, numéro 27, 2 juin 1839, p.2.

dessous – sur laquelle le Gouverneur tient un étendard où son nom et « Muerte » semblent devenir sinon des synonymes pour le moins des compléments. A l'appui, le texte suivant :

¿Quién es Juan Manuel Rosas ? ¿ Qué derechos tienen sus compatriotas contra él ? ¡Rosas !... la naturaleza se estremece al pronunciar este nombre ; la voz humana no alcanza a definir este monstruo (...) Buenos Aires (...) se arrastra hoy abrumado de cadenas, bajo las torpes plantas de esta furia mientras ella se alza sobre una torre de osamentas como la figura de Satanás, o como el tigre sobre los huesos de sus presas. ¿Y cuál es la condición de un monstruo como Rosas ?



A défaut de pouvoir ici en analyser systématiquement les discours, explorons les différentes représentations offertes de Juan Manuel de Rosas par la presse d'opposition. Sa voix – attribut humain par antonomase – ne suffisant plus à la définir, il nous reste les illustrations qu'il a inspirées.

Comme nous l'a enseigné Hegel, elles sont toujours le produit d'une raison historique et un reflet fidèle de la condition vraie de l'être concerné. Aussi, dans l'esprit de ses auteurs, ces images se doivent-elles de dire, en la rétablissant, la vraie nature du Gouverneur, la vraie nature de l'homme se cachant derrière la bête. En cela, elles ont une mission éducative, voire orthopédique, dont nous développerons les tenants et aboutissants dans les pages qui suivent.

Sur le mode de la provocation et avec une pointe de dérision, ces lignes sont une manifestation de ce que l'on pourrait rapprocher d'une sorte de perversion du mode de représentation, soutenue puis banalisée par le régime rosiste. A force d'être trop présent, on identifie

l'image davantage que l'on reconnaît le modèle. A défaut de pouvoir se distinguer par le langage, c'est au travers de ses représentations, mouvantes au gré de la raison historique, que l'individu s'expose à l'altérité et à l'opinion.

La monstruosité des traits mis en avant depuis la côte orientale pour caractériser les personnages centraux du régime a également été



fonction de la brutalité des exactions commises par la Mazorca. Avec elle, on pousse plus loin l'artifice artistique et plastique, comme l'illustre le détail ci-contre, tiré d'un dessin du début des années 1840. En effet, on observera une amplification de ses traits monstrueux en fonction, bien souvent, de la radicalité dont elle fait preuve vis à vis de la population portègne. Pour autant, il arrive que cette dégradation visuelle de l'humanité de ces personnages soit également le fruit d'événements plus ou moins fortuits.

Dans *Buenos Aires y su horrendo tirano Juan Manuel Rosas*, le Gouverneur a perdu toute humanité, morale comme physique. Devenu pleinement félin, tout autour de lui n'est que proie. C'est un tigre qui, tournant le dos à une Buenos Aires exposée encore au loin à quelques lueurs persistantes, se dresse, superbe, sur des restes qu'on devine humains.

Dans sa patte droite, il tient un poignard qui n'est pas sans rappeler celui du général Mansilla dans *Las nobles distracciones*. Dans la gauche, il tient un drapeau noir, morbide, orné d'un crâne et sur lequel est inscrit le message « *Rosas o Muerto* », référence directe au mot d'ordre connu alors de tous : « *Federación o Muerte* » et que l'on pourrait lire, par dérivation, comme « *Rosas o Muerte* ».

Quant à Buenos Aires, après avoir été systématiquement traînée du côté de la barbarie, on la voit presque entièrement plongée dans les ténèbres, livrée, par là, à la violence des bêtes qui gouvernent la



citée à cause de la peur qu'elle inspirent et la tiennent par la violence dont on les sait capables. Jadis exposés aux feux de la civilisation, les Portègues s'en trouvent immanquablement atteints, dégradés dans leur humanité, envahis par la négativité de la campagne qu'a tant dénoncée Sarmiento dans *Facundo*.

Dans le prolongement de la théorie des climats, développée par Montesquieu, sont publiés au début du XIX^e siècle les travaux du Chevalier de Lamarck, disciple d'un autre grand naturaliste : Buffon. Dans sa *Philosophie Zoologique*, Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monnet s'interroge sur les conséquences que l'environnement – le milieu, dans une terminologie plus classique – peut avoir sur l'organisme. Il en conclut à une transformation dégradante pouvant conduire à une forme plus ou moins aigüe de dégénérescence.

*La progresión en la composición de la organización sufre acá y allá, en la serie general de los seres, anomalías operadas por la influencia de las circunstancias de habitación y por la de los hábitos contráidos*⁵⁰⁶.

Contrairement à Saint-Hilaire, Lamarck ne croit pas à une altération passive des organismes par le milieu, dont tout changement peut entraîner une sorte d'adaptation des organismes à ce nouvel état. Il peut en résulter un changement de comportement qui, à son tour, est capable d'induire une sollicitation plus ou moins marquée de certains organes ou structures du corps, pouvant être maintenue ou non au sein de la génération suivante.

En quoi cela éclaire-t-il notre démarche ? En ayant pour ainsi dire envahi la ville, les pratiques et les traditions communément admises dans les campagnes bonaerenses induisent une banalisation de coutumes auparavant exclues de l'espace urbain. Au fil des années,

⁵⁰⁶ Juan Lamarck, *Filosofía zoológica*, Buenos Aires, Viuda de S. Ponzibbio, s.d., p.108.

elles vinrent à occuper une place structurante au sein des *habitus* sociaux de Buenos Aires. Ainsi donc, le maniement de la lame, la mise à mort d'animaux sauvages ou encore la vision du sang qui coule à flots et irrigue la vie de la cité, tout cela conduit au développement de nouveaux comportements et entraîne des transformations dans le corps social, en général, et dans celui des habitants de Buenos Aires, en particulier. Griffes, cœurs de pierre, traits bestiaux s'imposent comme autant d'éléments caractéristiques du milieu de l'époque et de l'environnement dans lequel s'affrontent, à distance, par la voie de représentations et sur la base de disciplines concurrentes, les rosistes et leurs contradicteurs.



2.4 Normalité et anormalité : comment se définit et se déploie l'orthopédie rosiste

Dans les pages qui suivent, nous voudrions examiner la question de l'enjeu posé au pouvoir par la maîtrise des corps et des esprits et à cette fin, nous nous intéresserons aux tenants et aboutissants d'une orthopédie, mise en place par le régime, chargée d'infliger aux Portègues une certaine discipline, non seulement de langage mais encore de comportement.

Dans un premier temps, l'orthopédie rosiste se manifeste essentiellement dans l'espace discursif. Une fois cette pratique bien établie



et cet espace bien infiltré, elle elle gagne en complexité, passant à une phase où ces éléments servent à contrôler le corps social avec, pour but affiché, de le faire participer au discours développé par la voix officielle.

G. Descazi, *Boudoir federal*, huile, c. 1845 (détail)

Davantage qu'un simple champ lexical, ce qui prend corps, c'est un champ signifiant et visuel mettant en lumière la dimension autoritaire du rosisme et son ambition totalisatrice. On trouve un témoignage très parlant de ce phénomène dans un texte d'Eduardo Gutiérrez, dont ce passage est une belle illustration :

El tipo exterior de la Ciudad era original y curioso por más de un motivo. Todo en ella respiraba un tinte rojizo, que empezando en los pisos de las calles iba a terminar en la atmósfera misma. Los que usaban el colorado como un medio de escapar a la Matanza y el embargo se contentaban con pintar el piso de sus casas de color punzó. Los federales templados pintaban el friso y el frente de Colorado. Para los más exaltados, todo esto era poco. Desde la puerta de la casa hasta el fondo de la casa, todo era rojo. Lo mismo el forro de los muebles que en entapizado de las habitaciones. Los hombres, en la calle, parecían locos, por la cantidad de cintas y trapos colorados que llevaban encima. [...] De puro compadres, se cubrían media cara con pañuelos de seda o algodón, colorados siempre. Y muchos llegaban a pintársela de rojo con pimentons o agua de remolachas, para expresar su pasión por la santa causa federal⁵⁰⁷.

Le rouge punzó, couleur officielle du régime, se retrouve de manière omniprésente dans les scènes du quotidien, comme on peut le constater dans les détails de ces reproductions, par exemple sur l'huile de Descalzi de 1845, (reproduite ci-dessus), dans laquelle on reconnaît le portrait officiel du Gouverneur et l'étalage du rouge, présent sur les vêtements de cette jeune fille, ainsi que sur certains éléments de décoration, à l'instar du tapis ou de la chaise présents dans la pièce.

Les exemples sont nombreux, de même que les supports employés (huile, dessin, gouache, aquarelle, gravure, pour n'en citer que cinq) ; on pourra en apprécier la richesse et la variété dans les illustrations insérées ci-dessous.



Que l'on soit amateur de l'œuvre de Morel, dont *El Mercado de carretas en la Plaza de Montserrat* est l'une des toiles les plus connues ; que l'on se rapproche des lithographies de Favier, d'Albérico Isola ou encore de Pellegrini ; que l'on admire les huiles de Rivol, celles

⁵⁰⁷ Eduardo Gutiérrez, *Una tragedia de 12 años*, Buenos Aires, Tommasi editor, s.d.

d'Hastrel, de Fiorini, ou de Descalzi déjà cité ; que l'on soit attiré par celles de Quinsac Monvoisin ou de Rugendas, on ne peut qu'être frappé par la place centrale accordée au rouge aux représentations de scènes de la vie quotidienne dans le Buenos Aires rosiste. Ce qui est incontestable, en somme, c'est que le rouge donnait clairement le la.



C. E. Pellegrini, *El Retiro*. lithographie, 1841 (détail)



G. Descalzi. *Juan Manuel de Rosas*, huile, s/d



Auguste Raymond Quinsac Monvoisin, *Soldado de Rosas*
Huile — 1842



M. Rugendas, *Un alto en el Campo*, huile,
1846 (détail)



C. Morel, *El Mercado de carretas en la Plaza de Montserrat* (détails), huile, c. 1840

Très tôt et très rapidement, le rouge s'impose comme la couleur officielle du rosisme. C'est le « *punzó* » qui marque et règle, pour ainsi dire le quotidien visuel ainsi



que les faits et gestes, au jour le jour, des habitants de Buenos Aires. C'est lui aussi qui s'affiche dans les scènes de la vie privée comme dans les grands messes publiques, à l'instar de cérémonies officielles comme des fêtes patriotiques. Il est présent en tous lieux et en tous les temps : dans ceux de la vie civique comme de la privée, dans les rangs de l'armée, aussi bien que sur les places ou dans les grandes plaines où s'activent les gauchos. les patriciens portègnes en abusent, qui ne se contentent pas de l'exposer sur leur accoutrement. On retrouve le rouge même auprès des communautés noires des esclaves affranchis.

E. Essex Vidal, *La Iglesia de Santo Domingo*, aquarelle, 1819 (détail)

C'est le rouge qui s'appose sur les courriers officiels avec la devise du régime ; c'est lui encore que l'on retrouve sur les médailles, les étendards, les foulards ou les bustes, les lithographies ou les sous-mains, de même que les façades de certaines églises du centre de Buenos Aires, à l'instar de celles de San Francisco ou de Santo Domingo.

C'est le rouge, encore, qui est employé pour les tapis et les intérieurs, les éventails tout comme les papiers à en-tête de l'Administration. Souvent, on retrouve aussi sur ces mêmes objets un

buste du Gouverneur, à l'instar du marque-pages dont nous avons inséré un détail, au chapitre précédent.



C. E. Pellegrini, *Fiestas Mayas*, lithographie colorée, 1841

Tous ces artifices étaient censés susciter l'adhésion, voire la communion, non tant avec le régime qu'avec la personne du Gouverneur. Il s'agissait, par le recours à

une discipline imposée à l'éloquence, au discours et, plus généralement, au dire et au faire des Portègues de créer et d'imposer un effet de présence et, en quelque sorte, de signaler le

moins possible l'absence de Rosas.

C. E. Pellegrini, *Iglesia de San Francisco*, lithographie, 1841



In fine, ce que recherchait le régime, c'était de générer une discipline tout à la fois discursive et comportementale, tel un appareil orthopédique dont la fonction est avant tout d'éviter ou de corriger des irrégularités, voire des déformations du corps.

Selon M. de Certeau, il est deux fonctions essentielles à ce type d'appareil :

*Desde un principio una de ellas busca sacar del cuerpo un elemento que es excesivo, está enfermo o que resulta sin estética, o bien trata de añadir al cuerpo lo que falta. Los instrumentos se distinguen así según la acción que llevan cabo : cortar, arrancar, extraer, quitar, etcétera, o bien insertar, colocar, pegar, cubrir, ensamblar, coser, articular, etcétera*⁵⁰⁸.

⁵⁰⁸ Michel de Certeau, *La invención de lo cotidiano. 1 Artes de hacer*, p. 160.

D'un tel processus, il résulte une aliénation des corps, sujette au principe des disciplines qui prétend normer et régler non seulement le discours touchant au paraître, mais encore au verbe républicain, plus généralement et, en particulier à celui se reportant aux modèles de progrès et de civilisation copiés ou importés d'Europe.



J.C. Morel, *Descanso en el camino*, s/d (détail)



A. d'Hastrel
General en uniforme de campaña
Lithographie en couleur, 1839



Revol
Coronel Federal



A. d'Hastrel
Paisana de Buenos Aires
Lithographie, 1839



Los Esclavos de Buenos Aires Demuestran ser Libres y Gratos al Noble Gobernador, s/d



A. R. Quinsac Monvoisin
Gaucha Federal
Huile, 1842 (détail)



A. d'Hastrel
Estanciero porteño
Lithographie, 1839
(détail)



Favier, *Vivav*
Lithographie, 1844
(détail)

2.5 Un exemple d'esthétique baroque : l'affreuse beauté de Manuelita

A défaut de recourir à l'infantilisation, c'est à la figure de la femme qu'en appelle le système propagandiste rosiste. Dans certains cas, au reste, c'est même et surtout du côté de la contre-propagande qu'on la sollicite le plus systématiquement. Compte tenu de la place que la gent féminine occupe au sein du dispositif potestatif, en général, et propagandiste, en particulier, il est intéressant de lui opposer, par contraste, celui des deux femmes ayant le plus compté pour Juan Manuel de Rosas : sa femme, doña Encarnación, et sa fille, Manuelita. Une série de témoignages en rendent merveilleusement compte, dès lors qu'on les croise avec les sources officielles du Secrétariat de Rosas : celui de Mariquita Mendeville et celui que l'on doit au périodique portègne *La Moda*.

A partir de l'été 1837, Alberdi, Gutiérrez et une autre personnalité du monde artistique et littéraire portègnes, Jorge Corvalán, décident de se lancer dans une nouvelle aventure journalistique qui dura près d'un an. Par la voie d'un périodique consacré à l'un des thèmes de prédilection de la haute société locale - la mode -, ils s'intéressent, tout singulièrement, à l'influence de l'Europe sur les mœurs locales, ce qui dans le contexte de l'entreprise normalisatrice de Rosas n'était pas vraiment de bon ton.

Or, plutôt que d'y trouver des réclames vantant les bontés de tel produit ou de tel costume londoniens, les plumes acérées de ces opposants au régime s'emploient à mieux asseoir la figure du monstre, antithèse parfaite s'il en est du mannequin en vogue :

Al bello sexo II

¿Cómo culpar a la mujer del envilecimiento a que han conducido los hombres, la sociedad entera? Y es por esto que tiene que luchar hoy casi sola contra preocupaciones y vicios casi tan antiguos como el mundo [...]. Deje de considerar amigo importuno al que le hable con sinceridad, y prefíralo al ser

anfibio que a su lado manejando un abanico tan bien como ella, conversa sobre la última moda de París, y de lo bien que cree sentarle el pelo largo, diciéndole de tiempo en tiempo, en medio de gestos y posturas cómicas, expresiones tiernísimas, cuya fuerza no es capaz de sentir, pero que repasó en su casa antes de salir [...] Precaución contra esta plaga [...] Abandonadlos, si queréis ser algo : estableced un cordón sanitario contra esta peste de la sociedad, que forma su más elocuente caricatura. [...] Argentinas, respetad vuestra propia dignidad⁵⁰⁹.

Pourquoi ce recours aux amphibiens ? Sans doute parce que ce sont des organismes capables de s'adapter à des environnements aquatiques aussi bien que terrestres, moyennant un rapide ajustement au milieu concerné. Et qu'on a pu y voir, historiquement, des êtres auxquels on ne peut se fier, en raison de leur indétermination générique et de leur formidable adaptabilité.

Ceux que se plaisent à dénoncer les auteurs de ces lignes dans *La Moda*, se traînent et s'élancent entre deux espaces génériques. Ils vacillent et errent entre masculinité et féminité. Sont-ce des hommes de par leur constitution, ils n'en demeurent pas moins proches, par leur sensibilité, aux femmes. Par ce biais, une invite est lancée : il nous revient de saisir cette zone trouble dans laquelle évoluent ces personnages, clairement en contradiction avec les valeurs traditionnellement associées à la vaillance, à la virilité et à l'intrépidité que font valoir à tout instant les protagonistes du rosisme. En opposant érudition et ignorance, délicatesse et goujaterie ou encore artifice et naturel, peut-être nous invite-t-on à apprécier sous un autre angle le binôme barbarie et civilisation. La référence à la mode européenne dans un tel contexte semble y inviter.

Pourquoi la mode et, à travers elle, la femme ? Pourquoi, en effet, avoir opté pour un angle d'attaque qui nous place si résolument sous le signe de la féminité ? En quoi s'avérerait-il plus efficace pour apprécier l'ignominie, la monstruosité et la bassesse des aberrations qui ont progressivement infesté Buenos Aires ? Une analyse qui mérite d'être considérée est celle consistant à dire qu'à la fin des années

⁵⁰⁹ *La Moda*, numéro 9, 13 janvier 1838, pages 1-2.

1830, il est des amphibiens qui effectivement se meuvent entre deux sphères. *La Moda* l'illustre à sa façon, qui exploite les ambiguïtés présentées par les sphères masculine et féminine.

On découvre, dans ces lignes, des êtres que l'on pourrait rapprocher de jeunes femmes, en raison d'une certaine délicatesse du comportement qui guide leur action. Bien qu'ils aient des traits masculins, ils manient l'éventail avec une dextérité saisissante, prennent des poses dont la délicatesse ne saurait faire pendant qu'à l'expressivité dont ils font étalage et sont d'une redoutable expertise sur les dernières tendances parisiennes. Bref : selon les normes officielles, il ne pourrait s'agir que d'aberrations. Pour mieux dénoncer, par ricochet, ceux dont le paraître laisse définitivement entendre la corruption de leur être, on use de la déviance à l'ordre naturel des choses. Et on en use, en dernier ressort, pour mettre en lumière une dégénérescence institutionnelle et politique contre laquelle il faut naturellement se dresser, mais encore et surtout qu'il faut essayer de miner, si possible, de l'intérieur. Début décembre 1837, *La Moda* soulignait que :

*El faro, digámoslo así, sobre el cual deben clavar sus ojos, para escapar del caos de antítesis que nos envuelve, la legislación, la moralidad, la educación, la ciencia, el arte, lo mismo que la moda, es la democracia*⁵¹⁰.

Face à un tel tableau, à quoi au juste pouvaient aspirer les femmes de la société portègne d'alors ? A enfanter, essentiellement, mais en gardant présent, à tout moment, le souvenir du péché originel :

Destino social de la mujer

[...]9° *Acordaos de que la serpiente sedujo a la primera mujer porque conocía el poder de esta sobre el hombre*⁵¹¹.

⁵¹⁰ *La Moda*, numéro 3, 2 décembre 1837, p. 3.

⁵¹¹ *La Moda*, « Capítulo de una epístola de Lando a los jóvenes italianos », numéro 6, 23 décembre 1837, p. 3.

En cela, les auteurs de ces lignes semblent avoir décidé de s'en prendre à la société locale par son talon d'Achille : les femmes. La monstruosité exposée dans le passage que nous avons retenu s'exprime à divers niveaux. En sus de dénoncer la préférence qu'auraient les jeunes Portègues pour la compagnie de ces amphibiens, on perçoit un autre message : cette attention opposerait un obstacle à ceux qui oeuvrent pour la constitution d'une république de plein droit et le font sur le modèle du bon père de famille.

Ce qui motive leur réclamation pour la mise en place d'un cordon sanitaire, c'est la volonté affichée par le régime de réformer tous ceux les êtres, à son sens, dénaturés : tous ces êtres efféminés, ces anormaux qui se sont écartés de l'ordre naturel et moral, pour se constituer en foyer alternatif, éclatant de perversité. Et, c'est ainsi que la femme rejoignit, pour d'autres raisons et par d'autres voies que celles retenues par Rosas, la figure paternelle et masculine sur le tableau de chasse du faiseur de monstres.

Pour mieux saisir les tenants et aboutissants d'un tel processus de dégradation de la femme, en général, opposons-lui le portrait de Manuelita de Rosas que la propagande, au travers de *La Gaceta Mercantil* notamment, avait à cœur de répandre sous le regard vigilant et censeur du Gouverneur :

*Después de alguna gran Matanza, en la cual unas veintenas de hombres, mujeres y niños son degollados (felices ellos de encontrar una muerte tan suave), el mejor modo de introducirse en la corte de Buenos Aires es ir uno con las manos todas ensangrentadas de la reciente carnicería, y presentarse a la hija de Rosas, la cual al instante sale con la cara muy risueña, y considera la mancha como una carta de recomendación*⁵¹².

Pour leur numéro du 5 février 1842, les auteurs de *Muera Rosas!* ont choisi d'enrichir les colonnes de leur publication d'une illustration particulièrement intéressante : *El Carnaval Rosín*.

⁵¹² Jerrold Douglas, *Weekly Newspaper*, 5 septembre 1846, paru dans *La Gaceta Mercantil*, en date du 18 décembre de la même année.



On découvre, sur cette image, une autre facette des (ig)nobles distractions de l'élite rosiste. Cette fois, c'est en plein carnaval qu'il nous est donné de l'observer. On reconnaît, toujours sous les traits

d'un félin, Don Juan Manuel. A



sa gauche, se tient sa fille Manuelita. Elle a pour seuls atours féminins la robe qu'elle porte et l'éventail qu'elle donne le sentiment de pouvoir à tout moment agiter. En digne descendante



d'un tigre et si l'on suit Lavater

dans sa réflexion, qui affirme avoir prouvé « *que las facciones y las formas se heredan, así como las disposiciones morales*⁵¹³ », on aurait été en droit de la découvrir sous les traits d'une tigresse ou d'une petite chatte délicate et inoffensive. Or il n'en est rien : c'est un âne qu'on nous présente en guise de pucelle⁵¹⁴.

⁵¹³ John Caspar Lavater, *Op. cit.* p. 107.

Que retrouve-t-on de la nature et du physique de Don Juan Manuel chez sa fille Manuela ? A première vue, pas grand chose. S'agit-il d'une manœuvre ? Sans doute. D'une attaque en règle contre la famille du Restaurateur ? On peut le concevoir. Bien que portant le nominatif féminin de son père, à en observer strictement la silhouette, Manuelita ne laisse rien transparaître de sa filiation. En outre, si l'on s'en tient à l'analyse de Lavater, cela laisserait entendre qu'elle aurait hérité des caractéristiques physiques de sa mère et, ce faisant, des inclinaisons morales de son père. C'est selon cette ligne que pourra s'entendre la bêtise et l'inaptitude suggérées par le choix de l'équidé. Ce que l'on peut également souligner, sur une note plus optimiste, c'est que le salut retrouvé n'est pas hors de portée de la société d'alors. S'il n'a pas été capable de contaminer sa fille, peut-être n'a-t-il corrompu que superficiellement les Portègues pris comme un tout.



On est naturellement à mille lieux de la commande passée à Prilidiano Pueyrredón, en 1831, pour une huile – reproduite ci-dessus – appelée à devenir l'un des portraits officiels de la « *muy roja Princesa Federal* ». Voici le sentiment exprimé par Lavater sur ce type de portrait aseptisé, par lequel certains artistes cherchent à occulter les traits réels des modèles les inspirant :

*El se deformará, y su hijo, y el hijo de su hijo continuará la degeneración. ¡Qué equivocados y reprochables se vuelven sus trabajos*⁵¹⁵.

En sus du concours en hommes et en financements apporté par la Cour de Rio de Janeiro aux opposants au régime, dans leur lutte contre Rosas, on relèvera l'apport de certains Brésiliens dans cette

⁵¹⁵ J. C. Lavater, *Op. cit.*, p. 109.

guerre d'images. Rafael Mendes de Carvalho, jeune artiste aux références bien arrêtées, est de ceux qui ont enrichi l'imaginaire anti-rosiste par ses travaux. L'un d'eux représente Rosas dans une caricature où sa paternité sur Manuela est dévoilée



sous un jour plus favorable. Dans *La América muestra a la Europa la careta que disfrazaba a un monstruoso burro* (détail ci-contre), dessin dont le titre nie le travestissement, on nous indique qu'au-delà de valeurs morales bien trempées, Manuela devait également à son père un physique avenant.

Une telle analyse semble aller dans le sens des considérations développées par le Gouverneur lui-même sur la question dans ses courriers et dont voici un exemple emblématique :

*En Manuela, mi querida hija, tienen ustedes una heroína [...] ¿Y Juan ? [...] y si Yo falto por disposición de Dios en ellos han de encontrar ustedes quienes puedan sucederme*⁵¹⁶.

La question de la mise en place d'un pouvoir monarchique héréditaire à Buenos Aires a suscité quelques débats parmi les historiens de la période et, avant eux, entre les exilés eux-mêmes. A cet égard, l'analyse de José Mármol est assez éclairante :

*Quien tuviese nociones sobre la democracia de los Estados Unidos, o quien acabase de visitar la democracia constitucional del Brasil (...) ballaría flojo y sin color cuanto pudiéramos decir del exterior monárquico del gobierno de Rosas (...) y del aparato real que lo rodea*⁵¹⁷.

Le sentiment de l'auteur d'*Amalia*, c'est que Rosas était plutôt partisan d'une forme dégénérée du modèle monarchique alors en vogue. A défaut d'assumer pleinement la dimension autoritaire de son régime,

⁵¹⁶ Juan Manuel de Rosas, « Juan Manuel de Rosas a González », cité par John Lynch, in *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé, 2000, p. 178.

⁵¹⁷ José Mármol, « Rosas se encamina hacia la monarquía », in *Manuela Rosas y otros escritos políticos del exilio*, Buenos Aires, Taurus, 2001, p. 159.

perçue comme un rempart contre la monarchie, il jugeait nécessaire de prendre les dispositions qui s'imposaient pour mieux la combattre.

Juan, son fils, n'ayant rien d'un *caudillo*; quant à Manuelita, notwithstanding le caractère bien trempé et l'ambition hérités de sa mère, elle n'était pas forcément la plus à même d'assumer le legs de son père. Dans un tel contexte, il revenait à la princesse Manuelita de s'affirmer comme reine potentielle et impératrice de la cause fédérale. C'est bien ce que laisse entendre, plus loin dans son texte, le même Mármol :

*En medio de estos reptiles, Manuela es un Dios*⁵¹⁸.

Avant de poursuivre, quelques pages plus loin :

*Basta decir que fue un año entero de orgía permanente. [...] Manuela era en esas fiestas la reina, la emperatriz, la diosa que representaba al Júpiter de la Federación, o más bien al demonio, y como con el retrato de su padre, empezaban a conducirla a profanar el altar de Dios, y acababan por llevarla a que se profanase ella misma como mujer, como señorita, como joven, en el banquete orgiástico que cerraba la mitad de cada fiesta. [...] El héroe restaurador se guardaba bien de mezclarse entre la multitud; pero la hija debía ir entre ella para popularizarle su nombre. Y héla ahí danzando cuatro o seis horas con ebrios, con asesinos, y hasta con negros una vez*⁵¹⁹.



A le lire, Manuela est déjà princesse, déjà reine, déjà impératrice et déesse. Comme c'est là une terminologie et, au-delà, une imagerie proprement républicaines qui sont sollicitées, les représentations de *Muera Rosas* ! montrant une Cour rosiste peuplée de monstres, en général, et de reptiles, plus particulièrement, ainsi qu'une

⁵¹⁸ J. Mármol, *op. cit.*, p. 243.

⁵¹⁹ J. Mármol, *op. cit.*, p. 250-251.

« *Junta de Representantes* » contrôlée par des bovins, prennent tout leur sens.



Ainsi la fille de Doña Encarnación et de Don Juan Manuel serait-elle la reine des reptiles (des amphibiens eux aussi, soit dit en passant), l'impératrice des orgies monstrueuses de Palermo et le plus enchanteur des rejetons du démon en personne. Comme le suggère le titre ô combien évocateur de l'image ci-dessus, publiée par le même périodique anti-rosiste : « *Sigue la danza* »...



2.6 *Los Caprichos* de Don Juan Manuel

Dans le prolongement de son action contre le Verbe unanimiste défendu par Juan Manuel de Rosas, *El Grito Argentino* publie dans l'un de ses numéros de juin 1839, une caricature dans laquelle il est question d'une vision d'horreur. Au centre de cette vision, l'on découvre un Rosas visiblement contraint de confronter ses démons. En appui de l'image elle-même, il est une série de légendes dont nous pourrions dire également un mot. Reconnaisable parmi cet aréopage de monstres, toujours mi-homme et mi-bête, le Gouverneur est couché sur une sorte de petit lit, sous lequel repose une dizaine de crânes.

Ces personnages prennent successivement la parole, selon un ordre qui nous est indiqué par des chiffres apposés contre les différents personnages de cette étrange réunion. Rosas prend la parole le premier : « *Ya voy : déjenme degollar 20 más* ». Lui succède une étrange créature, mélange d'amphibien, d'homme et de taureau, qui s'écrie, tandis qu'il le saisit par les cheveux : « *A los infiernos* ». C'est ensuite au tour d'un diabolotin de s'exclamer : « *Tigre ! Eres peor que yo* », avant que n'intervienne un composé de bassesse, fruit du savant mélange entre l'homme (son tronc), le renard (sa queue et ses pattes) et le volatile. Il porte en bandoulière une besace dont on devine qu'elle contient une série de crânes, ses griffes semblent se porter sur les membres inférieurs de Rosas, tandis qu'il lui lance : « *Malvado* ». Au bas de l'image, à droite, se dresse un serpent qui lui annonce : « *Se acabaron tus sueños* », cependant qu'un crustacé l'interpelle en ces termes : « *como yo va la patria en tus manos* ». Bref, comme l'indique si bien le titre de cette caricature, « *Ya lo buscan los suyos* ».

Il n'est pas impossible, au vu de la réflexion que les auteurs de cette caricature ont développée autour des notions de rêverie, de cauchemar et de monstruosité, qu'ils aient pris connaissance des idées de Francisco de Goya y Lucientes sur cette question. Cela est d'autant plus probable qu'une exposition avait eu lieu à Buenos Aires, en 1829,

qui avait permis à l'élite locale d'admirer deux gravures de l'auteur de *La Maja desnuda*.

Compte tenu de l'importance de cet événement culturel, il est fort possible que les intellectuels portègnes y aient accouru en masse - dont un nombre important de ceux qui se sont retrouvés, quelques années plus tard, contraints à l'exil - pour admirer les pièces de Goya. A en croire le catalogue de l'exposition Mauroner, il s'agit de deux « *caprichos* », dont nous n'avons pu, malheureusement, vérifier les références dans le Trésor de la Bibliothèque Nationale, à Buenos Aires. L'objet de cet ensemble avait été clairement décrit par l'auteur lui-même dans une sorte de réclame publiée dans le journal *Madrid*, le 6 février 1799 :

Persuadido el autor de que la censura de los errores y vicios humanos (aunque parezca peculiar de la elocuencia y la poesía) pueda ser también objeto de pintura, ha escogido como asuntos proporcionados para su obra, entre la multitud de extravagancias y desaciertos que son comunes en toda sociedad civil y entre las preocupaciones y embustes vulgares, autorizados por la costumbre, la ignorancia o el interés, aquellos que ha creído más aptos a suministrar material para el ridículo y excitar al mismo tiempo la fantasía del artífice.

Como la mayor parte de los objetos que en esta obra se representan son ideales, no sería temeridad creer que sus defectos hallarán, tal vez, mucha disculpa entre los inteligentes. Considerando que el autor no ha seguido los ejemplos de otro, ni ha podido copiar tampoco de la naturaleza, y si el imitarla es tan difícil, como admirable, cuando se logra; no dejará de merecer alguna estimación el que, apartándose enteramente de ella, ha tenido que exponer a los ojos formas y actitudes que solo han existido hasta ahora en la mente humana, oscurecida y confusa por la falta de ilustración o acalorada por el desenfreno de las pasiones. Sería suponer demasiado en las bellas artes el advertir al público, que en ninguna de las composiciones que forman esta colección se ha propuesto el autor, para ridiculizar los defectos particulares a uno u otro individuo; que sería en verdad estrecharla demasiado los límites al talento y equivocar los medios de que se valen las artes de imitación para producir obras perfectas. La pintura (como la poesía) escoge en lo universal, lo que juzga más a propósito para sus fines; reúne en un solo personaje fantástico, circunstancias y caracteres que la naturaleza representa esparcidos en muchos y de esta combinación, inge-

niosamente dispuesta, resulta aquella feliz imitación por la cual adquiere un buen artífice el título de inventor y no de copiante servil.

Se vende en la calle del desengaño, n.º 1, tienda de perfumes y licores, pagando por cada colección de a 80 estampas 520 reales de vellón⁵²⁰.



La facture de ces 80 dessins satyriques doit beaucoup aux *Sueños* de Quevedo, textes écrits sur un quart de siècle, entre 1607 et 1635, au travers desquels il conte des rêves dans lesquels il converse, en Enfer, avec les damnés, aussi bien qu'avec les démons. A l'instar de ce qui se produit dans les *Sueños*, on constate que dans les *Caprichos*, les pêcheurs sont représentés sous leurs traits d'humains, même s'ils prennent parfois ceux d'animaux censés symboliser et rendre compte de leurs vices.

Dans le cadre de notre réflexion, il en est deux - les *Caprichos* 43 et 63 – qui sont particulièrement intéressants et méritent d'être explorés. Si ces *Caprichos* ne sont pas *a priori* ceux qu'avaient retenus les organisateurs de l'exposition Montaner, il ne serait d'ailleurs pas du tout surprenant que les collaborateurs dévoués de *El Grito Argentino* les eussent connus, tant il est vraisemblable qu'ils aient inspiré certaines des caricatures que nous avons eu l'occasion d'analyser précédemment dans notre travail.

⁵²⁰

Cité par José Camón Aznar, *José. Francisco de Goya*, tomo III. Caja de Ahorros de Zaragoza, Aragón y Rioja. Instituto Camón Aznar, p. 35.

Il existait, en effet, une édition complète des *Caprichos*, dont quelques exemplaires circulaient entre les grandes bibliothèques de la région. Il est tout à fait concevable qu'ils y aient eu accès. D'autant qu'un article publié, en mars 1838, par Juan Bautista Alberdi - qui ne passe pas pour le moins cultivé et curieux des protagonistes de la Génération de 1837 - semble sinon l'attester, du moins le suggérer :

*Prescindiendo del análisis, el todo de este fósil parece un espantajo de buerta, o un capricho de Goya*⁵²¹.

Parmi les 80 gravures de la série, *El sueño de la razón produce monstruos* est celui que Goya entendait, initialement, utiliser en couverture de l'édition de ses *Caprichos*. Il s'agit d'une image relativement distincte, de par sa composition, de la plupart des autres gravures : on y découvre un homme assis, dont la posture suggère *a priori* qu'il rêve. Il serait alors en proie à l'objet de ses rêves, en général, et de ceux qui le tourmentent, en particulier. On pourrait alors imaginer qu'il cherche précisément à se protéger de leurs attaques. L'on ne sait trop partant, si l'on est encore dans la sphère du réel ou déjà dans l'espace du rêve.

A y regarder de plus près, toutefois, on constate qu'à l'extrême gauche de l'image, un hibou tend à cet homme de quoi écrire, comme pour mieux souligner que toute création ne serait, à dire vrai, que le reflet ou le fruit du rêve. D'ailleurs, l'une des ébauches préparatoires à ce *Capricho* présente une légende, inscrite par Goya lui même, qui semble aller clairement dans ce sens :

*El Autor soñando. Su intento solo es desterrar vulgaridades perjudiciales y perpetuar con esta obra de caprichos, el testimonio sólido de la verdad*⁵²²

⁵²¹ Figarillo, *La Moda*, numéro 20, 31 mars 1838, p.7.

⁵²² Francisco de Goya y Lucientes, Dibujo preparatorio para « El sueño de la razón produce monstruos, tinta de bugallas a plumas, 23x155mm, 1797, conservé dans le Gabinete de Estudios de la Calcografía, Dibujos y Estampas, à Madrid.



Il en est un autre, le *Capricho 63* -

¡Miren que graves ! - qui n'est pas sans rappeler certains des personnages dont nous avons déjà pu parler, notamment l'âne, qui avait été utilisé pour représenter Doña Manuelita.



Les travaux de Goya, ainsi que ceux de Lavater, dont la réflexion a nourri en profondeur le message des exilés, portent eux-mêmes la trace d'une autre influence, dont le protagoniste pourrait bien être Johann Hein-

rich Füssli. Egaleme nt connu sous le nom de Henry Fuseli, ce peintre britannique d'origine suisse, décédé en 1825, après une vie intense au cours de laquelle il montra très tôt un attrait particulier pour les sujets fantastiques. Son œuvre la plus célèbre demeure *Le Cauchemar* -

que nous reproduisons ci-dessus - exposée pour la première fois en 1782 à la Royal Academy de Londres.

Le Cauchemar offre la vision d'un rêve autant qu'il rend le rêve proprement dit en image, par la voie de la représentation symbolique de la vision du sommeil. Le tableau représente une femme en plein sommeil, au repos sur un lit ; sa tête penche vers le bas, tandis que son long cou découvert attire le regard du spectateur, lui-même braqué par un démon (un incube), qui la domine.

La dormeuse paraît comme inerte et sans vie ; la position relâchée de ses bras semble encourager les cauchemars. En arrière-plan, sur la gauche, émerge d'une partie du rideau la tête d'un cheval aux yeux argentés. Pour les spectateurs contemporains, le tableau évoque aussi bien le rapport entre le démon et l'équidé qu'entre le sujet qui rêve et les cauchemars qui se font parfois jour durant son sommeil.

Le point qu'il importe, ici, de souligner chez ces trois auteurs, c'est l'intérêt dont ils font preuve, dans leurs compositions, pour les rapports tendus qu'entretiennent souvent l'individu et ses démons. On observe, en effet, que dans chacune des œuvres sur la base desquelles nous avons nourri notre analyse – l'huile de Füssli, comme les deux gravures *Ya lo buscan los suyos* et *El sueño de la razón produce monstruos* – le protagoniste semble être ailleurs, dans un état second ou peut-être encore en plein sommeil, devenant ainsi une proie facile pour ses démons.

On retrouve dans la caricature de *El Grito Argentino* plusieurs des éléments qui ont guidé la composition de l'huile de Fuseli. Ainsi en va-t-il de l'horizontalité des corps, du regard porté par les monstres sur une créature dont la posture dénonce une fragilité – dans le cas de Rosas, notamment – qui tranche avec la force qu'il était censé incarner. L'immixtion dont sont coupables ces monstres dans ses rêves, invite à une lecture pessimiste de la marge de manœuvre dont dispose le Gouverneur. En raison de la gravité des méfaits et des

crimes qu'il a perpétrés, il se trouve désormais exposé à leur courroux au sein même de la sphère la plus intime qui soit : celle du rêve. Sans doute pour répondre au désordre qu'il a si fortement contribué à installer autour de lui.

Revenons, un instant, à la gravure *Ya lo buscan los suyos* : dans le coin supérieur gauche de l'image, on distingue une énorme gueule ouverte, d'où s'exhale une haleine dont on peut aisément concevoir qu'elle fût fétide. Avoir représenté la seule tête de ce monstre plutôt que tout son corps relèverait-il d'un choix aléatoire ? Il ne saurait en être question. En effet, dans ce même numéro de *El Grito Argentino*, on peut lire un passage qui s'y réfère indirectement, où il est question d'un personnage qui « *vomitaba horrores contra el asesino de los porteños* ».

Ce qu'il faut retenir de ces « *monstruos caprichosos* », c'est l'invite qu'ils adressent à l'esprit critique de ceux qui les ont vécus au plus près : la capacité démontrée de Rosas à porter l'aberration à son comble conduit ses propres rejetons et avatars à le fuir, plutôt qu'à se rapprocher de lui. On attend de la bête qu'elle expie les meurtres dont elle est coupable, qu'elle paie pour les turpitudes qu'elle a fomentées et que son éventuel départ permette à la Patrie de retrouver résolument le sentier la conduisant à s'affirmer comme une nation proprement argentine.

*3. Infection, contamination, vampirisation du
Rio de la Plata*



3. 1 Une Buenos Aires vampirisée

A l'instar des métaphores liées au sang - celui qui a été versé, celui appelé encore à couler et celui qui, au fil des années, a inspiré au régime ses couleurs vives -, celles qui font la part belle aux bêtes et à la monstruosité ont durablement alimenté l'imaginaire anti-rosiste et défini, en grande partie, les représentations retenues, depuis l'autre berge du Rio de la Plata, pour attaquer le pouvoir installé à Buenos Aires. Une telle stratégie de dénonciation par l'image marque les limites des mots et met, pour ainsi dire, en lumière ce qu'ils ne savent dire et que seule l'image sait suggérer.

Prises dans leur ensemble, ces métaphores ont joué un rôle structurant dans l'entreprise anti-rosiste et se sont imposées comme une arme d'une redoutable efficacité pour mieux mettre à nu les traits du caractère, tout à la fois subtil et complexe, du gouverneur portègne. Considérant qu'il y avait, à la tête de la province, une bête, dont l'action obstinée corrompait, pas à pas - ou sans doute devrait-on dire d'organe à organe (comme une infection) et transmise, par le sang, pour atteindre en définitive la moindre veinule, le plus éloigné des vaisseaux... - la substance même d'une société encore capable de se redresser, la presse d'opposition s'est mise à développer des représentations littéraires et plastiques où Rosas était explicitement rapproché du vampire.

Après avoir puisé leurs références dans diverses mythologies et fait leur miel de bestiaires inspirant la peur et attisant la violence, ces contradicteurs exilés se mirent à filer systématiquement la métaphore

du vampire assoiffé de sang, si bien que celle-ci s'imposa comme la plus aboutie et la plus adaptée au discours tenu à l'encontre de Juan Manuel de Rosas. Par ce rapprochement entre Rosas et le vampire, l'opposition réussit à toucher un public plus vaste et à mieux porter, par-delà les frontières de la ville capitale, son appel au sursaut et à la rédemption.

Nous nous emploierons, dans ce chapitre, à approfondir l'analyse du champs d'action de la propagande anti-rosiste. Nous prendrons appui, pour ce faire, sur une série de représentations bâties autour de la figure du vampire, qui devraient nous permettre de mieux mettre au jour l'utilité expressive de ce monstre dans notre dessein d'exposition des secrets de la vampirisation supposément à l'œuvre à Buenos Aires.

Suivant nombre de folklores et si l'on en croit la superstition populaire, le vampire est une créature légendaire, un mort-vivant tirant sa force vitale du sang de ses victimes. Sa légende puise ses origines dans une mythologie ancienne et a été popularisée en Europe dès le début du XVIII^e siècle, plus précisément en Europe orientale et dans les Balkans. Le terme « vampire » aurait fait son apparition vers 1725 en Serbie, à la suite d'un cas supposé, celui d'Arnold Paole, dont on croit qu'il a pu alimenter la réflexion de Michael Ranft, qui lui a d'ailleurs consacré un livre, *De masticatione mortuorum in tumultis*, trois années plus tard.

En 1751, le bénédictin lorrain Augustin Calmet, en qui Voltaire voyait l'historiographe attitré des vampires, leur consacre un ouvrage, à son tour. Dans son *Traité sur les apparitions*, il décrit le vampire comme un « revenant en corps », le distinguant ainsi des fantômes ou des esprits.

Point de doute dans l'esprit de certaines plumes de la Génération de 1837 : Rosas en est bien un. Du moins est-ce l'image qu'ils cherchent à véhiculer par leurs écrits au sein de la population: celle

d'un être sanguinaire, assoiffé de sang et qui ne s'offusque nullement de le faire couler.

Dans une autre gravure, dont on reproduit ci-dessus un détail et dont on a retranscrit les dialogues, on reconnaît un Rosas mécontent de la moisson d'oreilles que ses collaborateurs, parmi lesquels se distingue un commissaire, lui ont rapportée.



- *Son cincuenta pares de oreja, señor.*
- *Es el mejor regalo que se te puede hacer, Juan Manuel.*
- *No seas bruto Juan Manuel, no te aburres de tanta sangre ?*
- *Son pocas, comisario : quiero más sangre, aunque sea de perro.*

Comme le dit si bien son titre et le souligne sans équivoque le propos du Gouverneur: *Ni los perros se le escapan*.

En bon vampire, il aime à siroter, à l'occasion, du sang frais comme le dénonce une autre caricature, publiée cette fois dans le dernier numéro de *Muera Rosas* !. Ainsi, le 9 avril 1842, ses lecteurs découvrent, en page 4 de ce journal, une image dont le titre est suffisamment suggestif pour que le doute sur le contenu du verre du Gouverneur ne soit permis : *Rosas y Oribe bebiendo en copas la sangre de sus víctimas*. On le reconnaît dans sa tenue habituelle ; il tient dans sa main droite un verre dans lequel il recueille, avec un naturel confondant, le sang de ses victimes.



Ce qu'il faut souligner, par ailleurs, c'est en quelque sorte la concordance et la contagion de ce qu'il convient d'appeler des effets de mode. C'est effectivement par l'Europe, foyer de lumière et référence ultime pour nombre de ces intellectuels d'opposition, que le vampire prend ses quartiers dans le Rio de la Plata.

Après une absence de plusieurs siècles, les vampires ressurgissent dans une Europe de l'Ouest en proie aux sorcières et à d'autres « revenants » qui intéressent un nombre croissant de gazettes hebdomadaires, à l'instar du *Mercurie Galant*, dont se montrent si friandes les puissantes bourgeoisies locales.

On doit à Calmet, abbé bénédictin de Sénanes, un travail remarquable d'exégèse sur la question, regroupé dans les deux volumes de ses *Dissertations sur les apparitions des esprits, et sur les vampires ou les*

revenants de Hongrie, de Moravie, etc. et dont la première publication intervient en 1749. Après avoir consacré sa deuxième dissertation à l'analyse des conditions dans lesquelles s'est produite la vulgarisation du mythe du vampire, Calmet a contribué à aiguïser l'intérêt suscité par cette figure monstrueuse chez les intellectuels de l'époque, qui y virent au reste un sujet d'étude fécond pour leur réflexion sur les produits de la barbarie, ainsi que pour les réponses qu'il convenait d'y apporter pour l'extraire du corps de la civilisation. « Quoi ! C'est dans notre dix-huitième siècle qu'il y a des vampires ? », s'écria Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*. Dans une missive adressée en 1762 à Christophe de Beaumont, alors archevêque de Paris, Jean-Jacques Rousseau abondait dans le sens de l'auteur de *Micromégas* :

*S'il y eut un jour au monde une histoire certaine et prouvée, c'est celle des vampires. Il ne manque rien ; rapports officiels, témoignages de notables, de chirurgiens, de prêtres, de juges : l'évidence est complète*⁵²³.

On trouve une trace de ce même sentiment, un peu plus à l'Est sur le continent, notamment sous la plume de Próspero Lambertini, qui affirmait :

*Cuanto se dice a propósito de tales vampiros no solo es referido a guisa de cosa verdadera, más antes a guisa de cosa confirmada por la propia palabra de los magistrados [...]. Es decir en la resurrección de los muertos, y en sus obras, las cuales aún hoy no tienen pruebas seguras, antes fueron y son juzgadas por las personas más cuerdas a la medida de engañosas ficciones de la fantasía*⁵²⁴.

Ce qui est clair, c'est que loin d'être épargnées, la France, l'Italie et l'Espagne sont touchées par cette vampirisation. Benito Jerónimo Feijoo, d'ailleurs, s'en émeut :

No será fuera de propósito añadir, que habiéndose esparcido pocos años há en la Francia la fama de los Vampiros, el Rey Cristianísimo, deseoso de apurar la verdad ordenó al Duque de Richelieu, su Embajador en la Corte de Viena, que

⁵²³ Cité par Roland Villeneuve dans sa Préface à la *Dissertation sur les vampires* d'Augustin Calmet, Grenoble, Jérôme Millon, 1998, p. 16-17.

⁵²⁴ Próspero Lambertini, « Los vampiros a la luz de la ciencia », in Marcos Fingerit, *Vampiros*, Buenos Aires, Sur, 1961.

se informase de lo que había en la materia. El Duque, después de preguntar a varias personas, respondió que era ciertísimo lo que se refería de los Revinientes de Hungría. Esta respuesta no logró la aprobación de los muchos, y juiciosos Críticos, que hay en París ; por lo cual, el Soberano envió nuevo orden, y más apretado al Embajador, que hiciese nuevas, y más exactas diligencias para asegurarse de la realidad. Hízolas, y de ellas resultó, que su segundo informe al Cristianísimo fue muy distinto del primero, coincidiendo aquél con lo que al Padre Calmet escribió el Misionero Polaco⁵²⁵.

Ce qui est certain aussi, c'est qu'au tournant de l'histoire, en cette phase de transition qui voit s'effacer progressivement la prééminence des institutions d'Ancien Régime, puis les contrées américaines accéder, par vagues successives, à l'indépendance, les questions liées à la nature et à l'identité de ces sociétés sont au cœur des débats. L'importance accordée à un mythe comme celui du vampire semble attester la place attribuée à l'idée de régénérescence et de réforme. Compte tenu de l'intérêt qu'elle suscite et de la littérature qui lui est consacrée, la figure du vampire s'est rapidement imposée comme l'une de celles qu'il fallait extirper des foyers de civilisation. Si besoin, par l'exil...

Aussi n'est-il pas étonnant que certains de ces textes se soient frayés un chemin jusques au Rio de la Plata, à l'instar de l'œuvre de l'abbé Calmet, qui parvient au Collège de San Ignacio de Buenos Aires, en 1753. S'il est vrai qu'il n'a pas fallu attendre le XVIII^e siècle pour que la figure du buveur de sang fasse sa première apparition en Amérique, il n'en demeure pas moins que sa place dans l'imaginaire local restait très étroitement liée aux pratiques religieuses des deux principaux empires continentaux d'alors.

Peu de temps après Buenos Aires, c'est à l'intérieur des terres, à Córdoba, puis, au pied des Andes, à Mendoza, que sont livrés, à l'initiative des évêques Angel Mariano Moscoso, Benito María Moxó y

⁵²⁵

Benito Jerónimo Feijoo, *Reflexiones críticas sobre las dos Disertaciones, que en orden a Apariciones de Espíritus, y los llamados Vampiros, dio a luz poco há el célebre Benedictino, y famoso Expositor de la Biblia D. Agustín Calmet.*

Francolí et Rodrigo Antonio de Orellana⁵²⁶, d'autres exemplaires des travaux de Calmet. Grâce au docteur Villafañe, les Portègues avaient eu accès, dès 1751, aux écrits de Feijoo, où le vampire est décrit comme un mort-vivant capable de s'en prendre à une ville tout entière. A la suite du décès, quarante ans plus tard, de l' « *Intendente de Ejército y Real Hacienda de Buenos Aires* », ce ne sont pas moins de dix-sept volumes des œuvres de Feijoo qui deviennent accessibles aux Portègues.

A la fin du XVIII^e siècle, on découvre, sur les deux marges du Rio de la Plata, les œuvres complètes de plusieurs des grands esprits des Lumières. Ainsi de Voltaire, dont les textes occupent une place de choix, à Montevideo, dans la bibliothèque de Francisco de Ortega. Quant à celle du docteur José González, on découvre grâce à un inventaire établi en 1801 qu'elle contenait ses *Œuvres complètes*, en sus des onze tomes des œuvres de Feijoo.

Plus qu'un précieux commentateur de Calmet, Voltaire a été l'instigateur d'un rapprochement entre le vampire et le bourgeois corrompu ; on lui doit aussi le développement de la métaphore du peuple comme corps, exploitée par Kant et par Hobbes dans un autre registre. Or ce sont là justement deux tropes qui ont durablement façonné le discours des proscrits du rosisme, dont la plupart, au reste, ont été formés à l'Université de Buenos Aires, par des maîtres encore très fortement empreints des valeurs et de l'influence des grands penseurs du dix-huitième siècle.



Comment inoculer durablement cette expérience de la vampirisation sinon en l'associant à des références marquantes, elles aussi, de la société portègne d'alors ? Le bourgeois corrompu figure parmi les personnages

⁵²⁶

On doit ces précisions à Guillermo Furlong et à son livre *Bibliotecas argentinas durante la dominación hispánica*, Buenos Aires, Huarpes, 1945.

les plus volontiers attaqués. Et les frères Anchorenas parmi les bourgeois les plus féroce­ment moqués et honnis comme l'illustre assez bien ce détail, tiré de *La suerte que les aguarda* (cf. annexe iconographique pour l'image tout entière), où l'un deux supplie qu'on lui laisse la vie sauve après que Rosas les eut abandonnés.

L'exposition de l'élite intellectuelle locale aux grands courants de pensée qui traversaient alors l'Europe - les Lumières et le roman­isme naissant - s'est faite essentiellement à l'Université, dans les cercles et salons littéraires, mais aussi à l'occasion de voyages ayant conduit un certain nombre de membres de la Génération de 1837, notamment à Paris. Comme le souligne F. Weinberg, en effet :

La Universidad no era el ámbito donde se satisfacían enteramente las inquietudes de esos jóvenes [...]. Desde 1830, coincidentemente con la repercusión de las jornadas parisinas de Julio, comenzaron a multiplicarse en los escaparates de las librerías porteñas centenares de volúmenes que generosamente abrían horizontes nuevos. Literatos, juristas, filósofos, historiadores allende el Atlántico entremezclaron sus nombres en la avidez insaciable de nuestros jóvenes : [...] Dumas, [...], Hugo⁵²⁷.

Ceux qui ont eu la chance, à l'instar d'Esteban Echeverría, de parfaire leur formation intellectuelle en Europe, ont été amenés à jouer un rôle d'animateurs intellectuels, à leur retour à Buenos Aires. L'auteur de *La cautiva* doit beaucoup aux cinq années qu'il a passées à Paris. C'est là, en effet, qu'il découvre au plus près Hugo, Scott et Goethe et apprend à les apprécier. C'est également parce qu'il se trouvait à Paris entre 1824 et 1829, qu'il lui a été donné de fréquenter assidument un certain nombre de cercles de la dramaturgie alors en vogue en Europe et dont l'influence se ressent dans son œuvre. On peut imaginer, par exemple, qu'il ait assisté à une pièce alors très populaire: *Chanson à boire du vampire*.

On découvre, en étudiant de près la liste des ouvrages qu'Echeverría déclare avoir lus, qu'il s'était intéressé à un poème de

⁵²⁷

Félix Weinberg, *El salón literario de 1837*, Buenos Aires, Hachette, 1977.

Victor Hugo au titre particulièrement évocateur : « *La Chauve-souris* », dont les références indiquent qu'il a été composé en avril 1822 :

*Oui, je te reconnais, je t'ai vu dans mes songes,
Triste oiseau ! mais sur moi vraiment tu prolonges
Les cercles inégaux de ton vol ténébreux ;
Des spectres réveillés porte ailleurs les messages ;
Va, pour craindre tes noirs présages,
Je ne suis point coupable et ne suis point heureux.
Attends qu'enfin la vierge, à mon sort asservie,
Que le ciel comme un ange envoya dans ma vie,
De ma longue espérance ait couronné l'orgueil ;
Alors tu reviendras, troublant la douce fête,
Joyeuse, déployer tes ailes sur ma tête,
Ainsi que deux voiles de deuil.
Sœur du hibou funèbre et de l'orfraie avide,
Mêlant le houx lugubre au nénuphar livide,
Les filles de Satan t'invoquent sans remords ;
Fuis l'abri qui me cache et l'air que je respire ;
De ton ongle hideux ne touche pas ma lyre,
De peur de réveiller les mort !
La nuit, quand les démons dansent sous le ciel sombre,
Tu suis le chœur magique en tournoyant dans l'ombre.
L'hymne infernal t'invite au conseil malfaisant.
Fuis ! car un doux parfum sort de ces fleurs nouvelles ;
Fuis, il faut à tes mornes ailes
L'air du tombeau natal et la vapeur du sang.
Qui t'amène vers moi ? Viens-tu de ces collines
Où la lune s'enfuit sur de blanches ruines ?
Son front est, comme toi, sombre dans sa pâleur,*

Tes yeux dans leur route incertaine
Ont donc suivi les feux de ma lampe lointaine ?
Attiré par la gloire, ainsi vient le malheur ?
Sors-tu de quelque tour qu'habite le Vertige,
Nain bizarre et cruel, qui sur les monts voltige,
Prête aux feux du marais leur errante rougeur
Rit dans l'air, des grands pins courbe en criant les cimes,
Et chaque soir, rôdant sur le bord des abîmes,
Jette aux vautours du gouffre un pâle voyageur ?
En vain autour de moi ton vol qui se promène
Sème une odeur de tombe et de poussière humaine ;
Ton aspect m'importune et ne peut m'effrayer.
Fuis donc, fuis, ou demain je livre aux yeux profanes
Ton corps sombre et velu, tes ailes diaphanes,
Dont le pâtre conteur orne son noir foyer.
Des enfants se joueront de ta dent furieuse ;
Une vierge viendra, tremblante et curieuse
De son rire craintif t'effrayer à grand bruit ;
Et le jour te verra, dans le ciel exilée,
A mille oiseaux joyeux mêlée,
D'un vol aveugle et lourd chercher en vain la nuit !⁵²⁸

A ce dernier, vint s'en ajouter un autre, un peu plus tardif, portant sur la même thématique. Dans ce texte d'octobre 1825, on retrouve nombre des *topoi* sollicités par les périodiques d'opposition pour dénoncer les manifestations de la barbarie qu'ils ont identifiées autour du vampire à la tête de Buenos Aires :

Judíos, zingaros, bohemios, que estáis malditos de Dios y cargados de anatemas ; duendes, azulados espectros, que os escapáis por la noche, [...] venid

528

Victor Hugo, « La Chauve-souris », in *Odes et Ballades*.

arrastrándoos o volando [...]. Y en estos momentos los vénérales magos que quemen en la orgía su barba roja de sangre que humea [...]. Mofándose de aquel sagrado lugar, con voz audaz parodia Satanás algunos versículos de San Mateo, y mientras, en la capilla un demonio deletrea la Biblia santa [...]. De noche, cuando los demonios bailan en la oscuridad, sigues sus coros volando alrededor de ellos ; el himno infernal te invita a concurrir a su conclave. Huye, que ya exbalan grato perfume las flores recién abiertas ; huye, que necesitas para despegar el vuelo el aire de tu tumba natal y el vapor de la sangre⁵²⁹.

En sus des références directement liées aux buveurs de sang, on en retrouve d'autres qui viennent alimenter l'imaginaire dans lequel ont puisé les opposants au régime rosiste pour combattre les tendances unanimistes du verbe et des représentations officiels. Elles circulent et se font connaître notamment au travers des librairies, bibliothèques et salons qui animent la vie littéraire locale, comme le souligne Ernesto Quesada :

*Nuestra juventud lee con passion a los adalides de 1830, de los que Musset es el ídolo y Víctor Hugo el pontífice ; Gautier, para muchos un modelo [...]*⁵³⁰.

Au-delà de ces derniers, il est un autre auteur et un autre texte qui semblent avoir fait leur effet auprès de la jeunesse lettrée de Buenos Aires : Alexandre Dumas et *La Belle vampirisée*. On retrouve dans ce texte, publié en 1849 et dont l'action se situe en 1825, nombre des tropes ayant été progressivement réappropriés par les voix de l'opposition dans leur combat pour la liquidation de la Barbarie et la restauration de la Civilisation. Jeune fille d'origine polonaise, Edvige doit faire face aux attaques insistantes de deux demi-frères : l'aîné est un homme de bien, élevé dans la meilleure tradition européenne, dont il partage les valeurs et a goûté la finesse, à l'occasion des divers voyages l'ayant conduit en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne. Personnification même de la barbarie, l'autre prétendant est

⁵²⁹ Victor Hugo, in *Obras completas de Victor Hugo*, tome V, Valencia, Terraza, Aliena y Compañía, 1888, p. 71.

⁵³⁰ Ernesto Quesada, cité par Martín García Merou, *Recuerdos literarios*, Buenos Aires, Eudeba, 1973, p. 169.

une brute sans manières qui impose par la force son autorité dans la campagne. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de ce qu'il soit le vampire tout désigné. Il est un moment où Edvige cesse d'être protagoniste et sujet de cet affrontement pour s'imposer comme la spectatrice d'un duel sans merci entre deux prétendants que tout oppose.

Quel intérêt pour nous que de nous arrêter sur les écrits de ces plumes acérées, aussi grandes que distantes de la réalité rioplatense ? Au-delà de l'influence littéraire et esthétique qu'elles ont exercée sur les intellectuels argentins et dont on décrira bientôt plus systématiquement les manifestations les plus concrètes, compte tenu de la matière qui nous occupe, les Feijoo, Rousseau, Gauthier, Calmet, Voltaire, Dumas et Hugo inoculent, somatisent - pour reprendre une expression chère à Pierre Bourdieu -, le sens de la barbarie et ses pratiques chez les exilés du rosisme.

Chacun à sa manière, dans des contextes et sous des formes parfois distinctes, ces agitateurs intellectuels et politiques ont assimilé à leur réflexion le phénomène barbare, dont ils ont pleinement intégré la force et adapté aux circonstances locales les tenants et aboutissants, afin de mieux le projeter sur la figure de celui en qui ils voient la plus parfaite manifestation de la barbarie autour d'eux : Juan Manuel de Rosas. Car, c'est à lui qu'ils imputent la corruption de Buenos Aires et c'est seulement en se débarrassant de la bête qu'ils pensent pouvoir suspendre la vampirisation à laquelle tous se savent exposés.



3.2 L'envol du vampire

Dans le coin supérieur droit de la gravure *Ya lo buscan los suyos* (3^e image à droite), on distingue très clairement une chauve-souris, dont les grandes ailes déployées suggèrent comme une sorte de suspens en plein vol, qui n'est pas sans rappeler les représentations classiques de la bête, retenues par Buffon dans son *Histoire Naturelle*, que les auteurs de *El Grito Argentino* ont pu consulter, alors, à Buenos Aires.

Bien que l'abbé Calmet voie dans les vampires des morts revenus à la vie pour s'abreuver de sang frais, ces derniers sont davantage que cela dans l'imaginaire populaire. Grâce à la littérature à laquelle ils ont eu accès, les lecteurs portègues se sont forgés une vision plus complexe des buveurs de sang et y voient plus volontiers un être qui maîtrise son aptitude à côtoyer la vie, aussi bien que la mort, s'affirmant par là comme le rejeton le plus infâme de la barbarie, de la vilenie, du fanatisme et de l'ignorance.

Comme l'a si bien exprimé John Lynch, le caudillo portègue :

*comenzó su vida con excelentes ventajas. La tierra era su legado, su patrimonio, las pampas. [...] Rosas pasó una mayor parte de su juventud en la estancia que en la escuela, conociendo las cosas del campo y la vida y lenguas de los indios*⁵³¹.

C'est comme tel qu'il était perçu par une partie de la population, en général, et par les élites intellectuelles, en particulier. N'ayant jamais renié ses origines, Rosas s'est toujours comporté comme le fils de la

⁵³¹ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé, 2000, p. 20.

campagne ; c'est autour d'elle qu'il a bâti son pouvoir et grâce à elle notamment qu'il est parvenu à étendre son autorité au-delà des frontières de la seule province de Buenos Aires. Ses principaux soutiens ont été les grands propriétaires terriens et une population très réactive et facilement mobilisable appartenant à la frange la plus populaire de la société locale.

Tout dans les représentations, comme dans les récits produits par les exilés autour du régime rosiste, en général, et de la personne du Gouverneur, en particulier, tend à exacerber la monstruosité dont ils les jugent coupables. En témoignent ces lignes, tirées du onzième numéro de *Muera Rosas* ! :

El gran Rosas no gusta de la luz : su retina es tan impresionable, como la lamina iodada del daguerrotipo . Todo lo que es luz pues, no entra en su reino de tinieblas. Vigila durante la noche, como el Angel de los sepulcros ; o menos poéticamente hablando, como la lechuza o el ñacarutú : y su presencia en la noche augura, para Buenos Aires cadáveres y sangre en el día siguiente.

Ces dans ces termes que le périodique entendait rendre compte du quotidien du Gouverneur : en reprenant notamment nombre des *topoi* développés par Gautier, Hugo et Voltaire, sur le fondement également des études développées par l'abbé Calmet.

D'autres exemples pourraient être cités. Parmi eux, ces vers que l'on doit à Francisco Figueroa :

Sangre pide con ronco alarido ;

Apuremos su horrenda agonía !

Ya la sangre vomite en un día

*Que en diez años sediento bebió*⁵³².

On aime également, depuis l'opposition, à souligner et mettre en lumière l'enfermement dans lequel Rosas vivrait, comme pour mieux

⁵³² Francisco A. Figueroa, in José Rivera Indarte et J. M. Gutiérrez, « La Argentina », in José Rivera Indarte, *Poetas*, Buenos Aires, 1853.

dénoncer sa méconnaissance des réalités environnantes. C'est ainsi qu'en bon vampire, il fuirait le grand jour :

*Desde el año 1836 no había salido jamás en publico, y sólo se sabía de su existencia por sus órdenes, agregando que desde ese día hasta hoy [1847] no ha vuelto a aparecer más*⁵³³.

Et *Muera Rosas !* de faire écho à cette image, dans son douzième numéro :

*Nos refiere la Gaceta
qué a cierto gran personaje
una noche de etiqueta
Rosas lo llevó en carruaje,
Y la cueva abandonó.
¡Rosas al aire salir !
Si tal milagro se obró
Rosas se está por morir*⁵³⁴.

On ne peut que constater la ressemblance présentée par ce type de passage et certaines des considérations développées par Voltaire sur les buveurs de sang :

*Los vampiros eran muertos que salían por la noche del cementerio para chupar la sangre de los vivos, ya en la garganta, ya en el vientre, y que después de chuparla se volvían al cementerio y se encerraban en sus fosas*⁵³⁵.

C'est ainsi que peu à peu, en distillant au travers de leurs écrits et des images sur lesquelles ils comptent pour attirer le regard des lecteurs et mobiliser les couches moins lettrées de la société portègne, l'opposition installée à Montevideo inocule au sein d'une partie grandissante de l'opinion publique l'image d'un vampire dont l'envol fait décidément planer sur Buenos Aires le danger d'une naturalisation de

⁵³³ Pedro Avila, *Ordenes privadas del general D. Juan Manuel de Rosas en la Revolución de 1840 y abril de 1842*, Lima, Imprenta y litografía de Justo Montoya, 1847.

⁵³⁴ *Muera Rosas !*, numéro 12, AGN.

⁵³⁵ Voltaire, *Op. cit.*, p. 344.

la barbarie qu'il incarne et le meut. Ainsi le Gouverneur est-il dépeint comme un monarque sombre régnant sur une ville que ses actions ont plongée dans les ténèbres et sur des hommes davantage morts que vivants :

Buenos Aires [...] se alza sobre una torre de osamentas [...] tienda la vista sobre el hermoso país donde Rosas impera hace trece años.

¿En qué estrellará sus ojos ?

- *En cadáveres, en sepulcros, en la sangre*⁵³⁶.

Comme l'écrit Luis Franco, dans un texte datant de 1945, Juan Manuel de Rosas :

*[...] carece en absoluto de sensibilidad moral, tiene una frialdad de alma a cero grado, a tal punto, que acaso hasta los mismos impulsos afectivos del animal (apego a la cría o al compañero) fallan en él : zoológicamente, parece ser de otra especie, como que sin duda, se trata de un perfecto animal de sangre fría ; Sangre fría, rampamiento sinuoso y Escondido, ojos que no parpadean, boca sin labios, golpe sin ruido y sin remedio*⁵³⁷.



Comme se le demande si bien le vieillard dans le détail de la gravure - publiée sous le titre de « *Las facultades extraordinarias* » - que nous avons reproduit ci-dessus : « *Pobre tierra, en que te ha puesto el tirano* »...

⁵³⁶ *Muera Rosas !*, numéro 1.

⁵³⁷ Luis Franco, *El otro Rosas*, Buenos Aires, Claridad, 1945.



3.3 El Héroe del Desierto ou le vampire vampirisé

A en croire la presse d'opposition, le destin de Buenos Aires est entre les mains d'un tyran dont les actions l'ont progressivement plongée dans une torpeur malade et une barbarie contagieuse. Vampirisée malgré elle, la ville capitale semble vouée à n'être rien de plus qu'une nécropole décadente, ville d'ombres ayant elles-mêmes endossé les habits du buveur de sang.

Si l'on suit la pensée des proscrits, il faudrait apprécier cette contagion environnante selon les critères de Gerard Van Swieten, médecin et scientifique hollandais ayant fait le choix, dès 1747, de répondre à l'appel de la maison Habsbourg-Lorraine. Sensible, un temps, aux idées de l'abbé Calmet, il a défendu, dans une série d'écrits, l'existence des vampires. Fort de sa proximité avec l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, il eut l'occasion de présenter à protectrice un rapport médical sur la question du vampirisme, dont voici un extrait :

El vampirismo se adquiere fácilmente, y es contagioso cuanto la tiña ; porque corre la creencia de que un cadáver de vampiro inficiona en poco tiempo todos los otros cuerpos enterrados en el mismo cementerio, si en seguida no se destruye primero⁵³⁸.

Une analyse minutieuse des différentes gravures consacrées par des publications telles que *El Grito Argentino* ou *Muera Rosas !* à la diffusion de cette image, révèle l'existence d'une catégorisation des vampires au sein du bestiaire rosiste. En effet, on en distingue trois

⁵³⁸ Gerard Van Swieten, « Informe médico sobre los vampiros ».

sortes : ceux qui sont dotés d'une identité propre et que l'on peut interpeler ; ceux qui n'existent que par leur groupe ; ceux, enfin, qui paient de leur sang leur engagement pour la cause nationale. Il n'est qu'à parcourir les différentes gravures que nous avons recensées pour en trouver diverses variations et pour constater aussi que, dans aucune d'elles, le Gouverneur ne figure seul associé au vampire.

Dans *La libertad asesinada y robada por Rosas y Anchorenas*, on reconnaît sur la droite de l'image, le Gouverneur en personne qui, non content d'avoir liquidé quelque trois mille victimes, dont on distingue au reste quelques noms, a mis à nu la Patrie qu'il finit de clouer au pilori. Tandis que Rosas s'écrie : « *Apúrense que aún no estamos seguros* », les frères Nicolás et Tomás Manuel Anchorena sont représentés en authentiques pilliers qui foulent sans vergogne le drapeau national et rejettent la liberté et, avec elle, les grandes victoires de la patrie naissante que furent notamment Chacabuco, Maipú et San Lorenzo.



Il en est une autre, tout aussi intéressante, sur laquelle on retrouve ce trio infernal. Que ce soit sur *La Patria* ou sur d'autres gravures disponibles dans les annexes, on constate que Rosas et les frères Anchorenas sont systématiquement représentés dans la même tenue, le Gouverneur toujours en *chiripá* et les deux frères, en frac et, souvent, haut de forme, rappels de leur richesse et de leur goût pour l'argent.



Dans une autre caricature, la première publiée par *El Grito Argentino*, on les reconnaît dans ces mêmes accoutrements. La référence au sang est cependant plus explicite, la légende en appui de l'image indiquant :

« *Abí está la querida Patria de los argentinos [...]. Los Anchorenas chupándole hasta la última gota de sangre* » (détail ci-dessus).



Dans son dernier numéro, paru le 9 avril 1842, *Muera Rosas !* pousse un peu plus loin la métaphore, en représentant Juan Manuel de Rosas et Manuel Oribe en pleine dégustation de sang. Contrairement au Gouverneur de Buenos Aires, qu'on découvre en civil, et dont la vigueur physique est visible aux traits que lui ont donné les dessinateurs, Oribe porte l'uniforme et accuse une petite

forme, qu'un petit remontant sanguin, fraîchement pressé, pourrait l'aider facilement à combattre. Sur la table, un bras mutilé et une tête tranchée. Si besoin est, on pourra user du poignard pour mieux la servir. Quant aux têtes vidées de leur substance et aux os, ils sont sous la table. Peut-être Oribe attend-il que Rosas ait fini de presser la tête avec laquelle il remplit son verre pour porter un toast à leur ami-

tié et à leur œuvre commune. Dans sa main droite, l'Oriental tient une faux. Pour Rosas, cependant, nul besoin de référence à la mort : il l'incarne naturellement.

Bien que n'ayant pas participé au combat mené par *Muera Rosas !*, José Mármol fut incontestablement l'une des grandes voix littéraires de la période. Dans son chef d'œuvre *Amalia*, il s'essaie à diverses reprises dans le rôle de l'opposant, qui se cache derrière la plume d'un narrateur ou tout simplement dans la fiction pour dénoncer, apostropher, interpeler. On s'en convainc assez bien dans le chapitre « *Vaso de sangre* », dont on peut légitimement croire qu'il s'est inspiré de la caricature publiée, une décennie plus tôt, autour du même symbole. Telle est la scène qui s'y décrit :

La puerta vidriera del rancho daba al Oriente, y los vidrios estaban cubiertos por cortinas de coco punzó. El sol estaba levantándose entre su radiante pabellón de grana ; y sus rayos quebrándose en los vidrios de la puerta y su luz tomando el color de las cortinas, venía a reflejar con él en el agua del vaso un color de sangre y fuego.

Este fenómeno de óptica llevó el terror a la imaginación de los secretarios, que, herida por la idea que acababan de comprender en Rosas al mandar las clasificaciones a su hermana política, les hizo creer que el agua se había convertido en sangre, y súbitamente se pararon pálidos como la muerte.

La óptica y su imaginación, sin embargo, se habían combinado para representar, bajo el prisma de una ilusión, la verdad terrible de ese momento. Sí, porque en ese momento bebía sangre, sudaba sangre y respiraba sangre : concertaba en su mente, y disponía los primeros pasos de las degollaciones que debían bien pronto bañar en sangre la infeliz Buenos Aires⁵³⁹.

Ce que dénonce sans ambages Mármol, c'est l'extraordinaire capacité dont semble fait preuve Juan Manuel de Rosas pour déposséder Buenos Aires de sa substance, pour en extraire toute énergie vitale. Bref : pour la corrompre. Ses mandats sont autant de blessures infligées au corps malade d'une société en perdition, faite d'amputés,

⁵³⁹ José Mármol, *Amalia*, Buenos Aires, Tor, s.d., V/3, p.259.

d'orphelins et d'êtres squelettiques, comme l'illustre si bien *El Grito Argentino* au travers d'une gravure publiée le 7 mars 1839 ?

C'est dans ce sens que l'on peut lire certains des passages de *La cautiva* ou, de manière encore plus parlante, de *El matadero*, au travers duquel on découvre une Buenos Aires baignant dans le sang :

El tenebroso recinto
Donde la chusma hormiguea.
En torno al fuego sentados,
Unos lo atizan y ceban ;
Otros la jugosa carne
Al rescoldo o llama tuestan ;
Aquél come, éste destriza,
Más allá alguno degüella
Con afilado cutillo,
La yegua al lazo sujeta ;
Y a la boca de la herida,
Por donde ronca y resuella,
Y a borbollones arroja
La caliente sangre fuera,
En pie, trémula y convulsa,
Dos o tres indios se pegan,
Como sedientos vampiros
Sorben, chupan, saborean
La sangre, haciendo murmullo.
*Y de sangre se rellenan*⁵⁴⁰.

Ainsi, Buenos Aires est-elle sous l'emprise d'une bête qui la mine, la dépouille et la corrompt jour après jour, inlassablement. Selon un schéma quelque peu hobbesien, où le tout serait davantage que

⁵⁴⁰ Esteban Echeverría, *El matadero*, Buenos Aires, Losada, 1993, p. 131.

la somme des parties et ces dernières peu de chose prises séparément, l'on voit se dessiner sous la plume des exilés de l'Orient, une stratégie discursive tendant à dénoncer l'aporie à laquelle semble voué un régime fonctionnant en vases clos. Aussi, dans l'avant-dernier numéro de *Muera Rosas !*, pouvait-on lire sur de la Mazorca, l'un des rejets les plus affreux du grand corps malade qu'était le rosisme :

Los mazorqueros [...] no son lo simplemente personas (sin que esto quiera decir que son simples bestias) : son entidades, por la razón de que son entes, y pare Vd. de contar.

Ces mêmes auteurs faisaient délivrer au président de l'aile radicale de la Sociedad Popular Restauradora le message suivant :

¡Muera Rosas ! Mueran ellos, los muy incendiarios y mueran con la cabeza cortada, y puesta sobre una pica, como la de Castelli y Avellaneda, y para que sea más a gusto de nuestro restaurador, juguemos con ellas a la pelota y hagamos morcillas de su sangre⁵⁴¹.

Pour ce nouvel acteur du drame qui se jouait à Buenos Aires, sans doute une nouvelle variation de la métaphore sanguine développée autour de la vampirisation s'imposait-elle. C'est ainsi qu'on fait intervenir le boudin, plat sanguin par excellence, appréciée de ces hommes de la campagne qu'étaient très majoritairement les membres les plus radicaux de la SPR. Il en est question, notamment, sous la plume de Hilario Ascasubi, dont certains vers datant de 1843 suggèrent que ce met pourrait désormais être préparé à la mode fédérale :

Ay, cielo, cielo y más cielo !

Este año por las cuchillas

A costa de la invasion

Hemos de comer morcillas.

Cierto es que los mazorqueros

Se nos vienen al pescuezo

⁵⁴¹ *Muera Rosas !*, numéro 12.

Con asierra y alfajor,

*Y qué han de sacar con eso ?*⁵⁴²



L'une des illustrations les plus abouties de la vampirisation imputée à Rosas se trouve exposée dans *Muera Rosas !* Dans son troisième numéro, postérieur à la défaite des troupes rosistes commandées par Pascual Echagüe à Caaguazú, le 28 novembre 1841, on découvre un Juan Manuel de Rosas sur ce qui pourrait bien être son lit de mort, comme l'accuse son visage boursoufflé et un corps que tant de sang ingurgité a immanquablement déformé et que seule une purge violente semble en mesure de sauver. Dans « *El Héroe del Desierto* », Rosas est représenté sous les traits d'un être monstrueux aux abois. Il n'a rien de triomphant : immobile et en proie à

ses propres démons, il accuse une fragilité absolue.



L'un d'eux essaie de le happer par la fenêtre, tandis que le nègre Batista s'emploie à le

tenir à distance grâce à son soufflet, instrument, au reste, qu'on retrouve dans nombre d'autres gravures. Selon un mouvement inverse, on distingue deux monstres informes, sous le lit du Gouverneur, sans doute en attente tous les deux d'une proie facile. Face à eux, deux individus. De l'un d'eux, on pourrait dire qu'il donne le sentiment d'avoir perdu tous ses moyens face à la gravité de la situation vécue par Rosas. Quant au Docteur Leppar, il se trouve également en attente : il se tient droit et observe les sangsues, tout aussi monstrueuses, qu'il a appliquées sur son illustre patient pour le vider du trop-plein de sang le condamnant à une mort certaine. Au bas de l'image, la légende suivante :

⁵⁴²

Hilario Ascasubi, « Cielito unitario » (1843), cité par Ricardo Rojas, *Historia de la literatura argentina*, Buenos Aires, tome II, Kraft, 1910, p. 413.

Batista : Eh ! Diablos, todavía no es tiempo. Dr. Leppar : ¿Cómo sacarle la sangre de tres mil víctimas ?

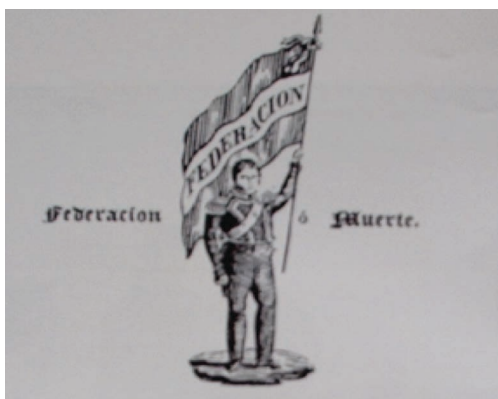
On remarquera que le nombre de victimes retenu est le même gravé sur le bois dans *La libertad asesinada y robada por Rosas y Anchorenas* et dont pouvait apercevoir quelques noms. Traditionnellement, les sangsues pouvaient être utilisées



à des fins médicales pour extraire le mal du sang des patients. Si l'on en croit l'abbé Calmet, ces dernières seraient assez proches des vampires⁵⁴³ ; c'est du moins, ce que suggère son étymologie, le terme vampire provenant selon lui de « *upyro* », c'est-à-dire sangsue en slave. Curieux destin que celui d'un vampire vampirisé...

⁵⁴³ Prononc. et Orth.: [va~pi:r]. Att. ds Ac. dep. 1762. Étymol. et Hist. 1. a) 1738 « être imaginaire qui sortirait du tombeau, la nuit, pour sucer le sang des vivants » (D'Argens, *Lettres juives*, t. 4, p. 150); b) 1756 au fig. « personne qui s'enrichit aux dépens des autres en les ruinant sans vergogne » (Mirabeau, *L'Ami des hommes*, t. 1, p. 227); c) 1835 « criminel ou aliéné qui commet des assassinats ou des violations de sépulture » (Gautier, *Préf. de Mlle de Maupin*, éd. G. Matoré, p. 20); 2. 1763 zool. (Buffon, *Hist. nat.*, t. 10, p. 57). Empr., au sens 1, à l'all. *Vampir*, att. dep. 1732 (Kluge20), lui-même empr. au serbo-cr. *vāmpīr*. (CNRTL)

4. Comment renverser le tyran:
con la sangre, puesto que con ésta la letra entra



4.1 Les forces en présence

Dans la bataille que se livrent les représentations contradictoires et concurrentes que rosistes et anti-rosistes opposent dans l'espace public, c'est la métaphore, nous l'avons vu, qui est privilégiée. Plutôt que d'imposer un combat frontal dans lequel ils seraient rapidement limités, tant par la distance que par la force de l'appareil leur faisant face, les exilés optent pour un combat s'inscrivant dans la durée, qui préfère à la violence des armes la puissance des images et la force des discours bien frappés.

A la force de frappe dont se sait et, au reste, ne se prive pas de faire montre Juan Manuel de Rosas, fait pendant la projection bien mesurée d'une série de métaphores filées, savamment distillées au travers des pages des journaux d'opposition dont la détermination à ébranler le régime confère aux plumes exilées un redoutable instrument de contradiction, qui s'inscrit pleinement dans la dialectique animant le couple antinomique barbarie et civilisation.

On a exploré, plus tôt dans ce travail, le fruit de ces deux systèmes de propagande. Il nous reste, à présent, à nous intéresser de plus près non tant au produit qu'aux ressorts de la propagande anti-rosiste : aux véhicules retenus pour sa propagation, ainsi qu'aux tech-

niques retenues pour lui assurer une meilleure pénétration au sein de l'opinion publique et, ce faisant, une plus grande efficacité.

C'est par la voie de la presse qu'a été essentiellement relayée, tout au long de la période, la voix de l'opposition au régime. Quelle est l'histoire de la presse d'opposition ? Quels en sont les maîtres d'œuvre ? Quel en est le bilan ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous nous proposons de répondre dans les pages qui suivent.

La stratégie et l'exposition médiatiques des anti-rosistes connaît un tournant à la fin des années 1830. Jusqu'en 1839, la presse d'opposition avait essentiellement vocation à divulguer les prises de position des exilés sur des sujets généraux ayant trait, notamment, à la philosophie, à la littérature ou encore aux coutumes locales. Dans le prolongement de la Révolution du Sud et du climat social fortement dégradé qui s'installe en réaction aux attaques violentes dont fait l'objet le régime, Rosas est contraint de radicaliser son action. En résulte une violence débridée, conduite essentiellement par les membres de la Mazorca.

C'est en réponse à cette radicalisation que les exilés de la Bande Orientale infléchissent sensiblement leur discours pour mieux se poser en opposants frontaux aux autorités portègues. C'est ce changement d'attitude qui dispose l'apparition d'une presse combattive faisant le pari de l'engagement collectif plutôt que du combat individuel et personnalisé. La presse anti-rosiste doit sans conteste à cette collectivisation – des voix et des plumes, aussi bien que des supports – de la parole d'opposition, la portée et force de frappe de son message.

El Grito Argentino s'est imposé rapidement comme l'un des fers de lance de cette voix contestatrice. Au-delà de l'intérêt qu'il présente compte tenu de la mission informatrice menée par ses animateurs, ce périodique est une source d'information précieuse pour mieux comprendre les dynamiques qui guidaient l'action des exilés orientaux,

ainsi que les logiques qui encadraient sa circulation et sa pénétration au sein de l'opinion publique. Enfin, c'est un témoignage extraordinaire de la transition entre l'attachement à la tradition livresque et l'attrait pour la modernité incarnée par les organes de presse.

L'argument qu'il sera question de développer dans les pages qui suivent est que *El Grito Argentino* a mené une authentique mission de pédagogie, auprès de populations aussi attachées au régime qu'exposées à l'information de son appareil de propagande et qu'il fallait d'autant plus instruire qu'elles étaient fondamentalement constituées de personnes non lettrées.

Publié à Montevideo par la Imprenta de la Caridad, *El Grito Argentino* (originellement orthographié *El Grito Arjentino*) a peu duré, puisqu'il n'a été publié qu'entre le 24 février et le 30 juin 1839 et s'est immédiatement donné pour principale ambition de mettre à bas le régime rosiste et ses principaux acteurs. Assumant son côté, dans une certaine mesure, réactionnaire, ce journal s'est proposé de porter un regard critique sur les événements qui secouaient alors le Rio de la Plata. Fort de textes au format assez varié, il s'est nourri systématiquement d'articles parfois très violents à l'endroit des officiels du rosisme et d'interventions censées mobiliser et fédérer la ville de Buenos Aires et sa campagne, autour d'un projet commun : la mise à bas du régime.

Comme le précisaient ses auteurs sur la première page de leur tout premier numéro, le 24 février 1838 :

No reconocemos más enemigos que Rosas, los Anchorenas, y uno que otro servilón voluntario del tirano : pero ninguno de ellos tiene que temer nada por los secretos de su vida privada. Nos particularizamos con los Anchorenas, porque ellos, pudiendo y debiendo evitar o disminuir la tirania de Rosas, son los que, por tal de enriquecerse mas y mas, contribuyen, como nadie, a fomentarla.

Después de esos pocos hombres, todos los demas, sin distincion, que hoy sostienen y alaban al tirano, lo hacen engañados, o forzados por el miedo : todos son Argentinos, todos son nuestros hermanos ; y ni ahora, ni nunca, deben temer

nada de nosotros. Por mas que Rosas grite, como que le duele, la verdad es que ya se acabaron los partidos ; que ya hoy nadie usa de corazon las palabras federales y unitarios, con las cuales él supo enganar, para tiranizar a unos y a otros. En el dia ya no hay sino enemigos de Rosas ; no hay sino Patriotas ; no hay sino Argentinos, aburridos y desesperados con tantos crímenes, tanta opresion y tanto deshonor.

Non sans avoir repris un passage – et non des moindres – du texte appelé à devenir par la suite l’hymne national argentin :

¡Oíd, mortales, el grito sagrado

Libertad, libertad, libertad !

S’ensuivait un message général adressé à son lectorat et par ce dernier à l’ensemble de la nation argentine :

*¡Abajo el tirano y cobarde Juan Manuel de Rosas !... Viva la Patria !...
¡Volvamos a tener leyes y derechos !... ¡Salgamos de la horrible miseria en que el tirano ha hundido a la Nacion !*

Puis, énoncé, le message fondamental que devait porter ce cri :

Este es el deseo de todos los buenos Patriotas : es el clamor général de Buenos-Aires, de su Campaña, y de las Provincias : es, en fin, EL GRITO ARGENTINO.

Ese deseo va a ser cumplido ; pues ya se acerca el dia de la caída de Rosas. La Patria vuelve a subir a sua antiguo carro de gloria ; y derramando sobre sus hijos los dones de libertad, les muestre gloriosa su Bandera inmortal.

S’exposaient, dans la foulée, certains des griefs retenus contre Rosas et le sens de la contribution qu’ils comptaient apporter par leur action et engagement journalistiques :

Queremos contribuir, por medio de este periodico, a que llegue cuanto antes ese dia ; desvaneciendo las patranas a que Rosas engana al Pueblo ; para mantenerle encadenado ; mostrandolo como el es, y ha sido siempre ; indicando medios de acabar con su tirania ; y relatando sus hipocresias, sus injusticias, sus robos ; sus vicios sus iniquidades y las calamidades que ha traído al Pais.

Quant au public visé et au style imposé, en vue d'une pénétration plus marquée au sein de l'opinion. Ce, dans le noyau urbain, comme dans la « *Campaña* » :

No hablamos con los hombres que estan enterados de las cosas ; sino solamente con la Campaña, y con aquella parte de la Ciudad, que no sabe bien quien es Rosas, porque solo ve la embustera Gaceta Mercantil. Usaremos, por lo mismo, de un estilo sencillo, natural, y lo mas claro que podamos.

Saisissant l'occasion de ce premier numéro, les auteurs de *El Grito Argentino* décrivent la fréquence des publications, ainsi que le format des textes proprement dits :

Nuestros articulos seran generalmente cortos, para poder asi hablar en cada numero de muchas cosas. Publicaremos dos numeros a la semana, en los Jueves y Domingos ; y cada uno de ellos, llevara una lamina o cuadro, ya del género serio, o ya del ridiculo, que represente alguno o algunos hechos del tirano ; [...]

Comme on pouvait s'y attendre, s'agissant d'un journal de cette nature, point de logique financière qui en motive véritablement la publication. On précise, d'ailleurs, qu'un effort sera consenti, dans ce domaine, pour qu'un nombre plus important de personnes y ait accès.

Y aunque, por lo mismo, este periodico nos es de mucho costo, como nuestro deseo no es ganar, sino que circule, se dara por la mitad de su valor.

Sur les sources d'inspiration et la nature des textes proprement dite, voici ce qu'on apprend :

Tenemos acopiados muchos materiales : pero deseamos que todos los Argentinos, existan donde existan, tengan arte en esta obra ; y les invitamos a que nos envíen cuantas noticias, datos y detalles gusten, sobre los hechos de Rosas, y también diseños o dibujos para las laminas ; o al menos la idea, que sera dibujada por nosotros. Esperamos igualmente que todos procuraran que este papel corra y circule entre las clases que lo necesitan, y en todas las Campañas Argentinas. [...]

Sur la forme, on constate une certaine liberté de la part des animateurs et contributeurs de ce journal. S'y côtoient des poèmes, aussi

bien que des textes de prose ; on y trouve aussi des dialogues sur lequel viennent s'adosser souvent très heureusement les gravures, dont nous avons déjà eu l'occasion de présenter quelques exemples.

Quant au patron retenu pour les trente trois numéros de *El Grito Argentino*, il reste inchangé et présente systématiquement quatre pages au format *in-quarto*. En réservant toujours, à la publication d'une caricature, la dernière page d'un journal se voulant ouvertement poli-



tique et polémique, ces exilés donnent des gages sur le sens de leur démarche auprès des populations les moins lettrées et qui, alors et de ce fait même, alimentent le gros des troupes favorables à Juan Manuel de Rosas.

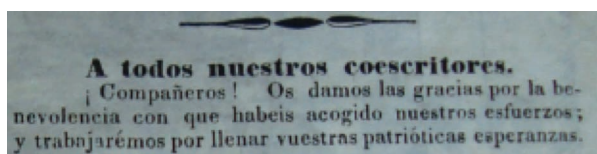
Comme nous le disions, au-delà de son rôle strictement informatif et pédagogique, *El Grito Argentino* présente l'intérêt d'avoir sans doute le premier développé une réflexion sur le rôle des organes de presse, non tant dans ce qui les oppose que dans ce qui les rapproche et les complète, tout particulièrement à des fins politiques. C'est ainsi qu'on lit, toujours dans le numéro du 24 février 1839 :

A los editores del Nacional, de la Revista, del Constitucional y del Diario de la Tarde.

¡Os saludamos, compañeros ! Nuestro objeto es comun. Seguid descargando sobre el tirano los golpes de vuestra elocuencia : nosotros, incapaces de ella, procuramos ayudaros de atras, con humildad y a nuestro modo.

Et que dans son numéro du 3 mars 1839, un bref hommage est rendu à celles et ceux ayant réservé un accueil favorable à ce premier

numéro. A ces hommes et à ces femmes dont les contributions parfois



spontanées et pas toujours anonymes ont valu le titre de « *coescriptores* ».

Parmi les autres caractéristiques marquant l'identité de ce journal, citons l'en-tête à la gloire de la Patrie que l'on observe en pleine ascension sur son char triomphant et dont les première lignes de ce numéro inaugural signalent :

La Patria.

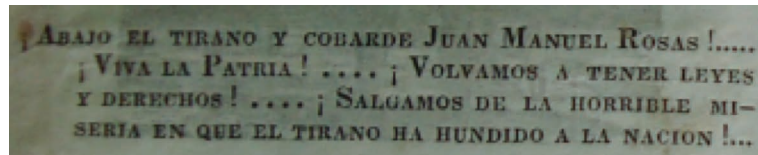
Abi esta la querida Patria de los Argentinos, bañada en lagrimas, y tendida sobre la angarilla de fierro que ha hecho el tirano. Abi esta la infeliz con grillos, esposa y mordaza.

Rosas y sus dignos primos los Anchorenas, van a acabar de arrancarle las pocas prendas que le quedan, antes que el malvado le pegue la ultima puñalada.

Digan los Argentinos si no es ésta la horrible y verdadera imagen de la Patria ! Los Anchorenas, chupandole hasta la ultima gota de sangre. – Ellos quieren ser los amos, si, Argentinos, los Anchorenas, junto con el monstruo Rosas, han jurado que el pais ha de SER SUYO ; y para que no dude nadie que asi piensan, estan haciendo dar decretos para arruinar a todos y quedarse ellos con las fincas y ganados de los pobres, que se ven en la necesidad de vender lo suyo para comer – y ellos compran por debajo de mano, y se rien despues. – Malvados !!

Elle tient, dans sa main droite, le drapeau national et, dans la gauche, la corne d'abondance qui déverse ses richesses sur le peuple argentin. Enfin, une place de choix est faite, immédiatement entre la gravure et les premiers textes, à ces vers que nous avons déjà cités et sur lesquels s'entame la Marche Patriotique.

Ce choix est tout sauf inopiné. En effet, il permet aux animateurs de *El Grito Argentino* de se présenter en dignes héritiers des pères de la Révolution de 1810, ces patriotes par excellence dont la grandeur et le dévouement à la cause nationale ne sauraient être attaqués.



C'est le signe de cette apostrophe, entièrement en majuscules et empreinte d'oralité, qu'est placé le travail critique mené, deux fois par semaine, par ces auteurs engagés. Le recours à l'aposiopèse, redoublé par celui d'exclamations omniprésentes, souligne combien le message porté par ce cri de révolte ne saurait être diffusé par le biais de son seul support écrit. Non content de poser une ambition - faire tomber Juan Manuel de Rosas – *El Grito Argentino* pose une méthode, suggère la voie de la pédagogie comme si, *in fine*, c'était bien l'instruction d'un nouvel ordre qu'il était question de mettre en œuvre.

4.2 Vie et vécu de la presse d'opposition

Comme nous l'avons écrit, un peu plus haut, la fin des années 1830 marque un tournant dans les moyens mobilisés par l'opposition pour attaquer Rosas sur le territoire discursif. C'est un tournant aussi bien pour le Gouverneur que pour ses détracteurs les plus tenaces. On constate, à y regarder de plus près, que c'est précisément en 1839 que paraît le plus grand nombre de nouveaux périodiques (11) ; c'est également cette année là qu'on recense le plus grand nombre de publications (16).

A en croire les études d'Antonio Zinny sur la presse de l'époque, entre les années 1830 et 1850, on devrait *El Grito Argentino* à une série de figures de la scène intellectuelle argentine délocalisée dans la Bande Orientale, en raison des circonstances politiques du moment. Parmi eux, Andrés Lamas, Valentín Alsina, Juan Bautista Alberdi, Miguél Cané, Miguel Irigoyen, Juan Thompson ou encore Luis Domínguez. Selon Zinny, ces plumes se connaissaient déjà et avaient d'ailleurs eu l'occasion de mener ensemble d'autres projets de cet ordre. Ainsi en 1838 avaient-ils repris et relancé deux autres titres marquants de la période : *El Nacional* et *El Iniciador*.

Y eso, quién lo ha dicho ?

No recuerdo el nombre del primero que lo dijo, pero hoy lo repite todo el mundo por verdad inconcusa.

Pues el mundo es mal autor, mi amigo : es el padre de las verdades guachas, como de los niños gauchos y todo lo que es guacho es ilegítimo (...).

*El mundo ! Y quién lo ha hecho autor al mundo ? Dónde ha estudiado ? Es doctor ? Es abogado ? Qué es ? Aué ha hecho al mundo ?*⁵⁴⁴

En tant que précurseurs et laboratoires d'expérimentation, ces deux journaux ont beaucoup contribué à la mise en forme et au déve-

⁵⁴⁴

El Iniciador, Academia Nacional de la Historia, reproduction facsimile, Buenos Aires, Guillermo Kraft, 1941, p. 178-180.

loppement de *El Grito Argentino*. Publié à Montevideo au début de la période qui nous occupe (1^{er} avril 1835 – 22 juillet 1836), par la même Imprenta Nacional, *El Nacional* a compté sur un nombre variable d'auteurs. Toutefois, à partir de son 227^e numéro - il y en eut 384 au total -, on observe qu'il a eu pour seul rédacteur Andrés Lamas. Cette première expérience devait prendre fin lorsque Manuel Oribe, allié de Rosas dans la Bande Orientale, met sous séquestre l'imprimerie et pousse Lamas à un exil forcé au Brésil. Comme le signale Zinny dans son *Historia de la prensa periódica de la República Oriental del Uruguay* :

*En sus 1° y 2° tomos, El Nacional tuvo varios redactores, y en el 3°, que empieza con el número 227, fue redactado únicamente por Andrés Lamas ; habiendo tenido que cesar por orden Superior (Oribe), encarcelada la imprenta y su redactor Lamas embarcado y desterrado al Brasil, a donde se dirigió, sin más recursos que la ropa puesta y con muy pocos o ningunos pesos, y sin darle tiempo ni aun para avisar a su familia*⁵⁴⁵.

Quelques années plus tard, dans le prolongement du blocus imposé à Buenos Aires par la France à partir du 28 mars 1838, paraît une nouvelle version de *El Nacional*. Entre novembre 1838 et 1846, ce journal a réuni autour de lui l'équipe au grand complet de *El Grito Argentino* : Lamas, Alberdi et Cané étaient en charge de la rédaction, tandis que Thompson et Domínguez intervenaient au niveau de la publication proprement dite.

On retrouvait, dans cette nouvelle mouture du journal, des documents officiels, aussi bien que des fragments choisis de la presse étrangère et des informations relatives à l'arrivée et à la sortie de navires. Dans la tradition de l'époque, on y trouvait également des almanachs, des petites annonces, pouvant porter tant sur la vente d'esclaves que de brosses à reluire ; à tout cela s'ajoutaient des nouvelles d'ordre général, touchant au domaine de l'art, par exemple ou faisant la part belle aux services que les petites mains locales pouvaient offrir.

⁵⁴⁵

Antonio Zinny, *Historia de la prensa periódica de la República Oriental del Uruguay*, Buenos Aires, Imprenta y Librería de Mayo, 1883, p. 305-369.

De nouveau libre de s'exprimer depuis la Bande Orientale, Lamas reprend la plume et entreprend de lancer de nouveaux projets éditoriaux. Le premier d'entre concerne *Otro Diario*. Divulgué dès son retour en 1837, il ne fait pas grand feu. Après seulement sept numéros, insupporté par la verve et les piques de son rédacteur, Oribe ordonne la mise sous séquestre de la Imprenta de los Amigos et l'interdiction de ce journal. Lamas échappe à un nouvel exil forcé, en se réfugiant auprès du Consul portugais Leitte. Pendant six mois, il demeure enfermé chez ce dernier et ne reçoit pour seules visites que Miguel Cané et Juan Bautista Alberdi, dont l'intimité avec le Consul était suffisamment connue de tous pour que leur présence chez lui n'éveillât pas de soupçons.

C'est précisément avec le concours de ces deux hommes que Lamas promeut *El Iniciador* entre le 15 octobre 1838 et le 1^{er} janvier 1839. Bien que d'aucuns trouvent des ressemblances entre l'action menée par ce dernier et celle conduite par *El Grito Argentino*, il est une série de caractéristiques qui les distinguent profondément. L'une d'elles est la mission que ces journaux se sont assignée. Contrairement à *El Iniciador*, *El Grito Argentino* ne cherchait pas à compromettre ou l'identité de ses auteurs. Sa raison d'être était d'oeuvrer sans relâche pour la mise à bas du régime conduit par le tyran Juan Manuel de Rosas. Se référant à ce nouveau projet, évoque « *un ensayo periódico (puramente literario y socialista)* ». Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'une expérimentation journalistique.

Compte tenu de ce caractère, il est intéressant de rapprocher ce journal de son contemporain *El Grito Argentino*. Malgré un certain nombre de similitudes, il ressort de ce rapprochement un point fondamental de différenciation : *El Iniciador* apparaît comme un journal moins monolithique, en cela même qu'il fait une place non négligeable à la réflexion sur le principe même d'autorité. Cachés derrière leurs initiales ou des pseudonymes – dont le plus connu reste Figarillo, em-

ployé par Alberdi -, ces auteurs croient pouvoir exprimer plus librement le fond de leur pensée.

Etant donné le sujet qui nous occupe, il serait utile de voir comment les messages livrés par ces voix ont alimenté une forme de dialogisme entre les deux périodiques, qui leur a sans doute permis de mener mieux armés leur combat pour une instruction de l'opinion argentine ouverte à la contradiction, au sens critique et au questionnement. D'où ce genre de réflexion, qu'on n'aurait pu trouver dans *El Grito* :

*Tal vez paracerá extraño el anuncio de un ensayo periódico puramente literario y socialista : tal vez se fulmine sobre nosotros una mirada desdeñosa al vernos ocupados de las letras cuando la política llena todas las cabezas*⁵⁴⁶.

Il est un article particulièrement intéressant, à cet égard, dans *El Iniciador*, qui met en scène un jeune écrivain moderne et un vieux lecteur empreint de classicisme et où l'on lit :

¿ Qué juicio ha formado V. de ese papel ?

Hombre, sabe V. quiénes lo escriben ?

No, Señor, ni eso me parece importa

Sí, pero... si conociéramos los editores ya sería más fácil el formar un juicio de él.

*¡ Cómo Señor ! Para saber si es malo o bueno un escrito es preciso conocer al autor ? ...yo creía que bastaba conocer el escrito*⁵⁴⁷.

Au-delà de la querelle entre anciens et modernes qui le porte, il convient de voir dans ce discours une sorte de réflexion sur la valeur inhérente d'un écrit ; de l'apprécier non tant en raison des insignes origines de son auteur, que pour ce qu'il exprime en soi, pour les idées qu'il défend et pour le discours qu'il développe. C'est à cela

⁵⁴⁶ *El Iniciador*, Op. cit., p. 85.

⁵⁴⁷ *El Iniciador*, Op. cit., p. 115-118.

qu'invite le dénommé A. C., auteur de cet échange - et dont les initiés savent qu'il s'agit en réalité d'Andrés Lamas - lorsqu'il écrit :

Supóngase V. que el autor fuera el Sr. Dr. D. ..., o mi antiguo amigo el ... estos Señores, son maduros, tienen experiencia, conocen el mundo, sus cosas y sus hombres [...] ¿ alguno me paga un sueldo por esos trabajos ? / -La gratitud de la Patria y de sus buenos hijos [...] / -¡ Mande usted al mercado con tal moneda! [...] Si esos caballeros por tener borlas doctorales o gastar peluquín y haber sido allá en sus tiempos hombres de saber me presentan un escrito que me parezca detestable, egoísta, retrógrado, así lo he de calificar.

En un mot : à l'image de ces jeunes qui animent la Génération de 1837, celui qui s'exprime au travers de ces lignes juge un écrit à l'aune de ce qu'il exprime et non en fonction de l'identité de son auteur. Afin d'éviter toute ambiguïté, il affirme un peu plus loin :

[...] le tributaré mis elogios a un escritor anónimo, o del último rango de la sociedad si lo encuentro digno.

Derrière cet échange, dont les motivations sont à peine voilées, on découvre une réflexion de fond sur le regard que les Alberdi, Lamas et autres portaient eux-mêmes sur leur travail, leur utilité sociale et leur contribution au développement du sens critique de l'opinion publique argentine, pour lequel ils oeuvraient, à distance, au travers des différents organes de presse qu'ils animaient.

La publicité que ces hommes devaient donner à leur engagement, tout en s'interrogeant sur la meilleure stratégie à suivre pour suggérer à leurs lecteurs qu'ils étaient des intellectuels bourgeois porteurs d'un message de renouveau, tout à la fois empreint d'idéalisme et de modernisme, était résolument placée au service du progrès de la nation argentine. Dans son monologue final, on découvre un Lamas encensant ses compatriotes à embrasser l'idéal de ce groupe de jeunes esprits mus par une foi inébranlable dans le progrès :

Yo, Sr. puesto que V. desea saberlo, soy uno de los redactores de ese folleto : véame V. joven, muy joven soy aún, nada sé, ni aún escribir, pero quiero ser útil y desprendido de todo egoísmo, sacrifico mi amor propio al deseo de que nos

pongamos en camino. Estudiaremos, como lo hemos dicho, animaremos con esta abnegación personal, a nuestros hermanos a que se lancen en la nueva arena : los estimularemos, les haremos saber que trabajando adelantarán : les mostraremos las necesidades de la Patria, les haremos conocer su misión, y la utilidad de principiar a ensayar los medios de desempeñarla [...] Si usted nos condena por ignorantes, no nos condenará por malos, por egoístas [...].

Nadie nos negará que nos proponemos un fin sagrado [...]. Nuestra voz es una voz nueva que se alza entre los sepulcros y el horror de la noche, para llamar al día, y el trabajo que debe levantar e iluminar la faz de una Nación nueva [...]. Los medios serán todos los que podamos emplear – guerra a muerte al espíritu retrógrado, egoísta guerra a la pereza que nos agobia ; constancia indestructible en esta cruzada inmortal : EL PORVENIR NOS PERTENECE [...] sé que la humanidad es indefinidamente perfectible ; sé que ella marcha hacia la perfectibilidad : lo siento así, y no me parece que los años y la vanidad lleguen a hacerme degenerar hasta negar ese progreso continuo, perseguir a los apóstoles del porvenir, y creer que yo he llegado hasta donde se pueda llegar. Cubierto de canas espero ser hombre de progreso, y enemigo tan acérrimo como hoy, del egoísmo, del status quo, de la rutina, de la personalidad⁵⁴⁸.

4.3 Quel progrès pour l'Argentine rosiste ?

Les progrès et le développement de l'information : voilà l'une des clés pour comprendre l'efficacité souvent implacable des écrits de l'opposition. Comment faire preuve de réactivité ? Compte tenu des obstacles rencontrés et des impératifs posés par ce combat à distance, il était indispensable de bâtir et de divulguer un discours dont la voix porte loin et se fasse entendre vite. La modernité recherchée par ces hommes s'exprime également à ce niveau : aux habits du romancier, l'écrivain moderne préfère désormais ceux du chroniqueur et du journaliste. Comme l'affirmait de façon si péremptoire Andrés Lamas, « *un libro no es hoy la vida de un hombre*⁵⁴⁹ ». Et de poursuivre :

El periódico no es sino el testimonio de un momento de la vida intelectual ; una hoja que el viento arranca al pasar por medio de las flores. Ved hoy justificada la necesidad de los periódicos, por una necesidad absoluta, vital de nuestra época [...].

No ballarán en nuestras páginas, ni los profundos pensamientos del que escribe con tranquilidad y reposo, ni la madurez que es consiguiente a la concentración sobre un solo objetivo ; vivimos en tiempos menos dichosos, las pasiones se chocan por todas partes, las manos se precipitan, y es preciso alzar un eco fuerte y atrevido que hiera al corazón por ahora.

Le progrès visé par ces hommes était également tributaire du choix des supports utilisés. Il importait, en effet, aux proscrits d'intégrer au mieux, dans leur travail, le facteur temps et de pouvoir gérer en amont l'urgence qu'imposaient souvent les circonstances. Par conséquent, il leur fallait compter tout à la fois sur une écriture réactive dont la franchise contribuerait à déstabiliser les représentants de la vieille littérature, qu'on jugeait définitivement en droit de dire la réalité des choses. C'est contre cela que s'insurge Lamas lorsqu'il écrit :

⁵⁴⁹ Andrés Lamas, *Op. cit.*, p. 86.

*Si pues, un libro, dice Lerminiere, no es suficiente ya para la expresión de un hombre ni a la satisfacción del siglo, si el pensamiento, tanto individual como general, quiere brillar periódicamente [...]. Si pues, un libro no es ya la medida de la capacidad de su autor, ni la expresión más alta a la que ha llegado su época, y es viejo hoy lo que ayer se hizo, la inteligencia que no espera en su marcha progresiva ha debido procurarse órganos que atestigüen su carrera*⁵⁵⁰.

Dans cette perspective, comment incarner la modernité sinon en endossant les habits du chroniqueur ou du journaliste, acteur d'une époque et homme engagé dans le temps de l'action ? Comment l'éviter lorsque la presse était perçue comme l'instrument indispensable pour mener à bien tout projet modernisateur ? C'est dans cet esprit que Lamas affirme que : « *si al comercio, a la política, a la religión misma le son necesarios los servicios de la Prensa, para extender su dominio y desarrollo*⁵⁵¹ ».

C'est sur une note, au sens premier du terme, que *El Iniciador* prend congé de ses lecteurs, le 1^{er} janvier 1839 :

*NOTA, de los EE. del I. Con este número El Iniciador ha terminado su misión y no volverá a aparecer bajo las formas y condiciones que hasta aquí. Es la última palabra, la expresión sistemada (sic) y definitiva de su vida de iniciación y propaganda. Es la rebelación (sic) franca y pura de cuanto, aquellos tiempos difíciles en que ha hecho su ruta, no le han permitido verter sino para desembolver (sic) y aplicar en formas más accesibles, los mismos principios, las mismas tendencias que constituyen este cuerpo de doctrina. Trabas extrañas a la voluntad de los redactores han hecho diferir la aparición de este número, dos meses después del día que le estaba señalado. Pedimos la primera disculpa por la última falta*⁵⁵².

Contrairement à *El Grito Argentino*, ce journal n'a pas de fin politique en soi. Sa mission est informative et son but tout à la fois culturel et initiatique. Ce qui joue aussi à la fin des années 1830, c'est naturellement l'épisode du blocus imposé par les Français à Buenos Aires et, par elle, au pays tout entier. En effet, cet épisode précipite le soulè-

⁵⁵⁰ Andrés Lamas, *Ibid.*, p. 79-81.

⁵⁵¹ Andrés Lamas, *Ibid.*.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 441.

vement contre Rosas des Gouverneurs de Tucumán et de Corrientes, ainsi que du Président de la République Orientale de l'Uruguay, Fructuoso Rivera.

A Buenos Aires, au même moment, on assiste à une conjuration dont les conséquences furent funestes par les effets qu'elle induisit. Empêché, en juin 1839, dans sa tentative de coup contre Rosas, le colonel Ramón Maza est fait prisonnier et condamne involontairement avec lui son père Manuel Vicente Maza. Alors que ce dernier avait pris la plume, le 27 juin au soir, pour en appeler à la clémence du Gouverneur, un groupe d'hommes armés de couteaux pénètrent dans son bureau et lui ôtent la vie, comme l'illustre cette toile de Benjamín Franklin Rawson.

Quelques heures plus tard, Ramón était fusillé dans sa cellule sur ordre de Rosas, tandis que Juan Lavalle prenait le contrôle de la



province d'Entre Ríos et que se faisaient sentir les premières manifestations de la rébellion du Sud. D'aucuns voient dans ce meurtre, l'un des premiers crimes perpétrés par la Mazorca à l'hiver 1839, pour faire taire les voix discordantes et les opposants, réels, potentiels et putatifs de leur chef, ouvrant

ainsi la voie à une radicalisation du régime.

Dans ce contexte, les organes de presse, ses auteurs et ses lecteurs sont forcés à une discrétion plus grande et inclus par les autorités en place à Buenos Aires dans la catégorie des « *indecisos y vagos* ». Face à cette répression s'impose la nécessité d'une agglomération des voix discordantes, d'une consolidation de l'opposition. Il restait à

harmoniser les voix et à les faire entendre plus loin et plus bas, en ratisant large.

Parmi les organes de presse encore actifs, celui qui dispose du plus grand pouvoir de nuisance est sans conteste *El Grito Argentino*, dont le projet et les visées s'adaptent à l'environnement du moment. Dès la fin du mois de février, soit peu de temps avant l'offensive officialiste, *El Grito* pointait, comme nous l'avons déjà signalé :

*Tenemos acopiados muchos materiales : pero deseamos que todos los argentinos, existan donde existan, tengan parte en esta obra ; y les invitamos a que nos envíen cuantas noticias, datos y detalles gusten, sobre los hechos de Rosas, y también diseños o dibujos para las laminas ; o al menos la idea, que será dibujada por nosotros*⁵⁵³.

C'est sans doute parce que ce dernier, contrairement à *El Iniciador*, n'exposait guère l'identité de ses auteurs, qu'il lui fut donné de réagir plus efficacement et de s'affirmer, assez naturellement, comme la voix collective de l'opposition. En optant pour une troisième personne du pluriel, c'est bien le choix du collectif qui est fait ; d'un collectif, au reste, qui permet aussi aux lecteurs de réclamer une part d'autorité dans cette réponse opposée à la voix du régime. C'est bien de cela qu'il est question dans ces passages choisis d'*El Grito argentino* :

*Observamos que en los artículos que continuamente se nos manda de varias partes, y en especial de la provincia de Buenos Aires, se olvidan algunas de aquellas prevenciones. Rogamos pues a nuestros corresponsales que no las olviden en adelante ; y que no extrañen entre tanto que no publiquemos algunas producciones*⁵⁵⁴.

On pouvait lire, dans un numéro plus ancien de ce même journal :

A todos nuestros coescriptores,

⁵⁵³ *El Grito Argentino*, numéro 1, 24 février 1839, p.1.

⁵⁵⁴ *El Grito Argentino*, numéro 29, 9 juin 1839, p.1.

*¡Compañeros ! Os damos las gracias por la benevolencia con que habéis acogido nuestros esfuerzos ; y trabajaremos por llenar vuestras patrióticas esperanzas*⁵⁵⁵.

C'était là un rappel, puisqu'à la fin du mois de février, les auteurs de ce périodique soulignaient déjà dans ses colonnes combien les contributions qu'ils avaient reçues étaient nombreuses :

*Hemos recibido mucha correspondencia de Buenos Aires ; quedamos enterados de todo. Ya hemos empezado a hacer, y seguiremos haciendo, lo que nos dice en su carta del 13 el corresponsal, que nos avisa haber estando copiando varios números del El Grito*⁵⁵⁶.

Cet appel à contribution en témoigne, qui cherchait à mobiliser parmi le lectorat fidèle des papiers d'opposition, les éléments les plus engagés. Ce, afin de mieux atteindre, plus largement, l'opinion publique tout à la fois attentive et réactive au message des Orientaux. S'agissant plus spécifiquement de *El Grito Argentino*, il est clair qu'il s'était donné pour but de fédérer les différentes voix de l'opposition.

Faut-il voir dans cette entreprise de divulgation par la voie écrite un acte original ou une initiative particulièrement novatrice pour l'époque ? Oui et non. Si la démarche elle-même n'a rien de nouveau, il reste que les mutations qu'une a induites l'est davantage. En effet, cette polyphonie contestatrice a favorisé la multiplication d'autres supports, d'autres véhicules pour contredire et contrecarrer la production discursive officielle, celle qui justement monopolisait les services de l'imprimerie au service du pouvoir Exécutif provincial.

Ces contributions étaient d'autant plus nombreuses que l'impératif qui s'imposait à tous les journaux d'opposition était d'atteindre le public le plus large possible et que les moyens dont l'opposition disposait pour ce faire étaient, somme toute, restreints. Il apparaît, en effet, qu'à Buenos Aires, il n'y avait guère depuis 1809

⁵⁵⁵ *El Grito Argentino*, numéro 2, 28 février 1839, p. 3.

⁵⁵⁶ *El Grito Argentino*, numéro 10, 31 mars 1839, p. 3.

qu'une imprimerie - celle d'Expósitos - dont Gálvez et Obligado soulignent que :

[...] *de ella sólo salían catecismos y cartillas. Pequeños periódicos manuscritos circulaban con cautela, y el boletín de la revolución germinando corría, o más bien circulaba con dificultad y mucho sigilo*⁵⁵⁷.

Pour autant, on a pu trouver des approches distinctes sur les rapports à entretenir avec le lectorat. Ainsi celle prônée par Sarmiento, depuis son exil occidental, qui préfère à l'idée de lecteurs, tout à la fois correspondants et scribes, celle de lecteurs distributeurs :

*Invitamos a los emigrados ricos a que se suscriban según sus posibles, bien entendido que esta publicación no se hace con el espíritu de especulación y solamente está calculada para fines indicados. Cuesta 26 pesos cada número, y hay que distribuirlo gratis a todos los argentinos pobres y remitirlo a las provincias de Chile, a Bolivia, y al Perú, y a todos los suscriptores se darán los ejemplares que soliciten*⁵⁵⁸.

En quoi alors l'auteur de *Facundo* se distingue-t-il ? En ce qu'il se détache clairement de ses amis en préférant tenir les lecteurs à l'écart du processus de production de l'information. Il attend d'eux qu'ils soutiennent l'action de la presse d'opposition en tant que relais de distribution.

El Grito Argentino va plus loin et ratisse effectivement plus large. C'est d'ailleurs assurément là sa grande force. Contrairement aux autres journaux contraires au régime, celui-ci s'emploie à toucher une frange de la population auparavant délaissée, bien que constituant l'un des principaux viviers du rosisme : la « Campaña » :

*Dirigimos la voz a nuestros paisanos de todas las clases y condiciones, para mostrarles que Rosas los engaña*⁵⁵⁹.

⁵⁵⁷ Victor Gálvez y Pastor Obligado, *Tradiciones de Buenos Aires*, Buenos Aires, Eudeba, 1977, p. 41.

⁵⁵⁸ Domingo Faustino Sarmiento, *Contra Rosas*, Buenos Aires, 1936, p. 41.

⁵⁵⁹ *El Grito Argentino*, numéro 18, 28 avril 1839, p. 1.

El Grito de préciser, dans son numéro du 9 juin, cette ligne éditoriale :

Cuando en nuestro número 1º anunciamos la salida de este papel, dijimos muy claramente, lo siguiente : Que no reconocíamos más enemigos que Rosas, los Anchorenas, y uno u otro servilón voluntario, pues todos los demás que le sirven lo hacen engañados o por no poder más ; y todos eran nuestros hermanos : que nos contraeríamos solamente a las picardías, robos y crímenes de aquellos malvados ; pero sin meternos jamás en su vida privada : que este papel no era para los hombres instruidos de las cosas ; los cuales no necesitan de él ; sino exclusivamente para los pobres, para los ignorantes, para el gaucho, para el changrador, el negro y el mulato : que por lo mismo nuestro estilo sería claro, muy claro, lo más que fuera posible⁵⁶⁰.

Quelle autorité, dans un tel contexte, reconnaître au lectorat ? Une réponse définitive à cette question est aussi hasardeuse que l'objectif affiché par *El Grito Argentino* – populariser son assistance – est clair. Pourtant, ce journal, pour le reste particulièrement actif, peine à vraiment toucher et mobiliser son lectorat. Par conséquent, il lui coûte à le marquer et à l'informer dans ses gestes et pensées. Sans doute cela se doit-il – et c'est là une hypothèse que nous posons – au caractère étanche et non moins fragmenté de l'opinion publique d'alors.

A cette première question s'en pose une autre : qu'en est-il de l'espace d'échange que les animateurs de ce journal appelaient-ils de leurs vœux ? Qu'en est-il de cet espace public, par définition ouvert à tous, et pourtant auquel ne sont appelés à participer que quelques-uns ? Eh bien disons tout d'abord qu'il s'agit d'un espace cloisonné, particulièrement élitiste, sinon dans sa mission du moins dans son écriture. Aussi, voyant que les harangues enflammées des chants patriotiques ne produisaient pas tout à fait les effets escomptés, le comité électoral de ce journal opta-t-il pour une réorientation du goût, de la teneur et même de la couleur qu'il convenait d'imprimer à ces textes.

⁵⁶⁰ *El Grito Argentino*, numéro 29, 9 juin 1839, p. 1.

Ainsi donc, le 24 mars, soit à partir du neuvième numéro de *El Grito Argentino*, il fut préféré à la grandiloquence nostalgique du passé la voix ferme et non moins porteuse d'espoir de l'avenir : celle de la tradition « *gauchesca* ». Derrière cette approche, une décision empreinte de pragmatisme et une visée pour le moins opportuniste : comment combattre Rosas sur ses terres ou comment retourner les ressorts de la propagande, développée par les siens, contre lui ? Loin d'innover ou de faire preuve de créativité politique, ces opposants ne font rien tant qu'adopter une posture ayant fait ses preuves par le passé et qu'ils parviennent, *in fine*, à tout simplement parfaire, à leur sauce et selon leurs besoins, au cours de cet exercice où tous les coups, ou presque, semblent permis.

S'agissant du genre « *gauchesco* », on peut dire qu'il était particulièrement en vogue depuis l'accession au pouvoir de Bernardino Rivadavia. Ce qu'il faut souligner avec force à ce stade de notre réflexion, c'est que cette transition met en lumière l'utilité que les plumes les plus savantes de l'Argentine d'alors reconnaissent à l'écriture de la voix du gaucho et la méthode par laquelle à l'espace de l'oralité, tout à la fois désarticulé et populaire, vient se substituer celui de l'écriture sérieuse des Lumières locaux. En un mot : comment *El Grito Argentino* s'y prend-il pour viser directement le cœur des troupes les plus fidèles à Juan Manuel de Rosas ? Comment en vient-il à s'approprier la voix de ceux là mêmes qu'ils ont jadis le plus ouvertement combattus et veulent désormais attirer dans le giron anti-rosiste ?

Une telle réorientation éditoriale est, à maints égards, éclairante sur la perception que l'élite lettrée pouvait avoir non seulement de son rôle et de sa mission, mais encore des autres strates sociales, ainsi que des membres constitutifs de la société portègne d'alors. Revenons, un instant, au passage que nous avons cité précédemment, tiré du numéro de *El Grito Argentino*, en date du 9 juin 1839. En quelque sorte, le rapprochement entre le « negro » et le « *mulato* » participent de

cette stratégie. En effet, ce sont pour *El Grito Argentino* deux pièces de choix dans son entreprise d'information. A leur endroit, l'approche à suivre était claire. Il n'en allait pas tout à fait de même pour le gaucho. Comme le rappelle avec justesse John Lynch dans l'ouvrage qu'il a consacré au Restaurateur des Lois :

Aun el uso de la palabra gaucho era ambiguo en la terminología rosista. Tenía dos significados, según la situación. En público se la usaba como un término de estima y perpetuaba la idea de que el gaucho, como el estanciero, era un modelo de virtudes nativas y que los intereses de ambos eran idénticos [...]. En privado, sin embargo, especialmente en el uso policial, gaucho significaba vago, mal entretenido, delincuente. El primer uso representaba propaganda política. El significado peyorativo expresaba distinción de clase, prejuicios sociales y actitudes económicas ; lo utilizaba el terrateniente, necesitado de trabajadores, para enfrentar al hombre de campo que deseaba permanecer libre⁵⁶¹.

Ce dont semblait incapable Rosas – intégrer l'altérité –, cette voix de l'opposition le fait ouvertement en optant pour une démarche qui est tout sauf exclusiviste, unanimiste ou uniformisatrice. En procédant de la sorte, les tenants de la « culture éclairée » font le choix d'un rapprochement crucial avec l'Autre, rebus social aux marges de la production discursive. Se travestissant en un « porte parole universel », la voix auparavant élitiste des lettrés s'empare, par la même voie, non seulement de cet Autre, mais encore de son monde : de ses coutumes, ses besoins, ses couleurs et ses odeurs ; de ses aspirations comme de ses réseaux, de ses réflexes autant que de ses traditions.

S'il est correct ou acceptable de parler d'une forme de littérature pour le peuple, il serait incorrect d'en évoquer une proprement populaire. Celle dont il est question ici se veut, en quelque sorte, performative ; elle se présente comme une littérature dont l'effet est immédiat et les potentialités difficilement classables. Elle s'offre à la lecture comme l'écriture s'impose en tant qu'objet de connaissance et vecteur d'information. Et elle le fait, en un mot, en ordonnant une

⁵⁶¹ John Lynch, *Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Emecé, 2000, p. 122.

forme d'oralité par la voie d'une écriture instructive, c'est à dire qui instruit des règles autant que des interdits.

En clair, ce qui se dessine au tournant des années 1830-1840, c'est l'affirmation et l'institutionnalisation, par la base, d'une parole autre. Voici deux exemples du type de discours tenu par *El Grito Argentino*, dans ce registre :

*El Tirano Rosas anda con cien ojos para que vosotros, valientes soldados argentinos, no leáis jamás, ni oigas leer, más papeles que su inmundia Gaceta ; y para que no llegue a vuestras manos El Grito, este grito de vuestra patria, que os dice la verdad, y os muestra las desgracias que podéis evitar. Procurad, soldados, procurad leer El Grito ; y os convenceréis de que nosotros somos vuestros amigos, vuestros hermanos*⁵⁶².

*Los buenos campesinos no le temen, no ; así es que se nos pide El Grito de muchas partes de la campana de Buenos Aires ; y nos consta del modo más positivo que Cuando llegan a agarrar uno, lo leen en Rueda, en los ranchos, pulperías, carreras, y al instante manifiestan cuáles son en el día sus disposiciones contra el flojonazo Juan Manuel*⁵⁶³.

Ce que l'on constate, c'est que la presse d'opposition, par la voie fondamentalement de *El Grito Argentino*, fait à un certain moment le choix d'un ciblage plus large et adapté, de sorte à couvrir – à sa manière – chacune des classes sociales d'alors. Selon qu'elle s'adressait aux patriciens de Buenos Aires ou aux gauchos, aux gradés de l'armée, aux laboureurs ou encore aux patriotes, aux émigrés ou directement aux Portègnes, les modes d'expression et les messages formulés n'étaient naturellement pas les mêmes, qui dénotent la tension entre la nécessité de tout embrasser et la contrainte d'un message adapté et ciblé à chacun des représentants des différentes composantes d'une opinion publique fragmentaire et éclatée.

⁵⁶² *El Grito Argentino*, numéro 21, 9 mai 1839, p. 3.

⁵⁶³ *El Grito Argentino*, numéro 16, 21 avril 1839, p.3.

¡ Patricios de Buenos Aires ! ¡ Levantad, levantad vuestras frentes humilladas ! ¡ Agarrad la Bandera de vuestros padres, y clavad su asta en el corazón corrompido del tirano⁵⁶⁴ !

Levántese una sola cabeza en Buenos Aires, y el pueblo entero la sigue ; y el malvado cae inmediatamente al infierno que le espera [...] los que deben hacerlo. Vdes. son, Sr. General Vidal, Sr. General Pacheco, Sr. General Pinedo, Sr. General Rolón, Sres. Coroneles Rabelo, Maza, y demás [...]. Quitad, pues, de ahí a ese infame [...] echadle de ese puesto, emplead en eso vuestra fuerza⁵⁶⁵.

¡ Labradores ! Ya veis lo que es Rosas [...]. Decid, labradores, si en Buenos Aires hubo jamás un gobierno que hiciera esto ; y si debéis sufrir más al infame⁵⁶⁶.

Ved, pues, compatriotas, a qué bandera queréis pertenecer ; a la bandera de la Patria, o a la de Rosas : ved si queréis que ahora, y después de nuestra vida, os llamen Patriotas o Rosistas⁵⁶⁷.

Los gauchos siempre han sido patriotas y valientes. Que un grupo de entre ellos junte aunque solo sea cincuenta hombres, y grite Viva la Patria, abajo el tirano ; y es seguro que entonces se le reunirán todos, y el flojonazo de Rosas temblará y caerá⁵⁶⁸.

¡ Vosotros hombres de color, escuchad ! Desde que se hizo la revolución contra España, se formó en Buenos Aires el famoso regimiento de Pardos y Morenos. En los campos Orientales y Chilenos, y en las sierras y costas del Perú, quedaron desparramados los huesos de los valientes Negros y Mulatos, que acompañaron siempre a los ejércitos de la Patria. Escuchad : ¡ Peleasteis entonces, y pelearon vuestros padres por la libertad, o por sostener a un tirano cobarde [...]. Todas esas desgracias terminarán si en el día grande, que ya se acerca, os acordáis de lo que debéis a la libertad⁵⁶⁹.

¡ Argentinos emigrados ! [...] La Patria os llama : obedeced su voz [...] A la emigración Argentina [...] Argentinos valientes ¡ Al arma !/ De la patria el

⁵⁶⁴ *El Grito Argentino*, número 1, 24 février 1839, p. 2.

⁵⁶⁵ *El Grito Argentino*, número 9, 24 mars 1839, p. 1-2.

⁵⁶⁶ *El Grito Argentino*, número 4, 7 mars 1839, p. 2-3.

⁵⁶⁷ *El Grito Argentino*, número 21, 9 mai 1839, p. 3.

⁵⁶⁸ *El Grito Argentino*, número 1, 24 février 1839, p. 3.

⁵⁶⁹ *El Grito Argentino*, número 2, 28 février 1839, p. 2-3.

*clamor escuchad:/ Libertadla otra vez de un tirano, / Otra vez sus ultrajes vengad*⁵⁷⁰.

*Ob ! Porteños, por qué aguantáis tanto deshonra, tanto insulto, tanto desprecio ! [...] Cívicos de Buenos Aires ! ¡Infantes de todos los cuerpos y de todos los colores ! [...] ¡Soldados todos de caballería ! [...] Tantos valientes reunidos, y deseosos de exterminar al monstruo, no tienen más que gritar que quieren hacerlo ; y el monstruo caerá para siempre*⁵⁷¹.

⁵⁷⁰ *El Grito Argentino*, número 7, 17 mars 1839, p. 3 et número 12, 7 avril 189, p.1

⁵⁷¹ *El Grito Argentino*, número 2, 28 février 1839, p. 3 et número 23, 16 mai 1839, p.2.

4.4 Orchestre de voix discordantes : un air réparateur ?

Peut-être, comme aimait à le penser Jorge Luis Borges, l'histoire universelle se résume-elle à l'histoire de quelques métaphores. Il faut sans doute regarder de plus près comment a été abordée la question du recours à la métaphore en tant qu'instrument pour l'étude des formes tues et suggérées derrière les tropes les plus systématiquement récurrents dans toute la production historiographique sur Juan Manuel de Rosas. Comment y reconnaître, en outre, de puissants outils au service de la propagation de ces messages. En somme, il faudra essayer d'expliquer comment tout cela a contribué à asseoir et à populariser une représentation singulière de Juan Manuel de Rosas, en particulier, et du rosisme, tel qu'il s'est exposé au travers de la propagande officielle, en particulier.

En tant que vecteur de connaissance, les métaphores inspirées par ce personnage historique tout au long de la période voire après son départ de la magistrature provinciale devraient nous permettre – et c'est une hypothèse que nous souhaiterions explorer – de mieux apprécier les dynamiques contradictoires à l'œuvre au cours de cette phase profondément trouble de l'histoire nationale.

Aussi, il est une série de réflexes qu'il faut avoir dès lors qu'on s'intéresse à Juan Manuel de Rosas. Au-delà de ceux qu'imposent les dimensions de l'historiographie qui lui est consacrée et au-delà des dissensions et des courants qui la traversent et l'animent, restons lucides sur le fait qu'il continue de susciter des passions et s'accommode fort mal de la nuance et de l'entre-deux : aujourd'hui encore, on constate, qu'on lui est farouchement favorable ou radicalement opposé. Tout, au final, est le fruit d'une longue tradition idéologique. Or, l'usage que ces deux camps, que chacune de ces voix contradictoires, a pu faire de la métaphore rosiste en est l'une des illustrations les plus abouties.

Depuis la harangue du Général Urquiza du 4 février 1852 - « *Ciudadanos : la tiranía de veinte años ha lanzado ya el ultimo suspiro en los campos de batalla*⁵⁷² » - jusques à synthèse de 1995 produite par Tulio Halperín Donghi sur la vie la transition vécue alors par l'Argentine - « *Nacido de la revolución, su supervivencia puede darse únicamente en el marco de tensiones que morirían solas si el dictador no se viera obligado a alimentarlas para sobrevivir*⁵⁷³ » -, c'est dans ce genre de métaphore dichotomique que se sont traditionnellement drapés discours politique et historique. C'est par elle, très souvent, que l'on peut comprendre, expliquer, défendre ou attaquer la période durant laquelle Juan Manuel de Rosas exerça les plus hautes responsabilités depuis la ville de Buenos Aires. D'elle-même, l'image ne saurait subsister. Si Rosas n'avait été que représentation, il aurait été source, moyen et fin de sa fin « situation », au sens que lui donne Sartre dans *L'Être et le Néant*.

Depuis la fameuse définition livrée par Aristote de cette figure de style dans la *Poétique* - « la métaphore consiste à transporter le sens d'un mot différent soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit par analogie⁵⁷⁴ » - la métaphore a vu sa définition et son usage se préciser au fil des textes et des traités produits notamment en France, à l'instar du *Traité général des figures du discours* de 1821, que l'on doit à Fontanier.

Or, que l'on s'appuie sur les premiers textes de José María Rosa ou les productions plus tardives consacrées à la période qui nous occupe par Jorge Myers, Ricardo Salvatore ou Pilar González - pour n'en citer que trois -, on sent une appétence particulière pour la métaphore. Tantôt à partir d'une cause, d'une vision - souvent monstrueuse, au demeurant - ou encore à partir de références à la violence

⁵⁷² Justo José Urquiza, Cuartel General en Palermo de San Benito, 4 février 1852.

⁵⁷³ Tulio Halperín Donghi, *Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)*, Ariel, 1995, p. 18.

⁵⁷⁴ Aristote, *Poétique*, traduction et notes de Jules Barthélémy Saint-Hilaire, A. Durand, Paris, 1858, p. 112.

qui fait couler du sang ou à une spiritualité qui, à l'inverse, ferait défaut au personnage.

Revenons un instant à la citation du vainqueur de Caseros : c'est par une métaphore ontologique que la tyrannie se voit représentée en lieu et place de celui qui la personnifiait. Elle l'est, en outre, sous une forme féminine, terrassée sur le champ de bataille et dont on semble vivre, en direct, le dernier soupir. A cette astuce rhétorique en succède une autre, tout aussi subtile et efficace : la métonymie à laquelle il est fait appel à une métonymie qui permet d'évoquer le tyran en nommant la tyrannie tout en mettant en avant la cause aussi bien que son effet. Enfin, relevons l'emploi du vocatif qui souligne combien c'est précisément à ceux qu'elle s'employait à combattre – les tenants de la civilisation – que cette tyrannie doit sa perte.

Pour parler de Rosas et du rosisme, les historiens de la période font appel à des métaphores structurelles, autant qu'ontologiques ou situationnelles. S'il serait faux d'affirmer que l'une de ces formes en particulier a été privilégiée, on peut cependant dire que certains *topoi* apparaissent de façon plus récurrente que d'autres.

Reprenons un instant la métaphore développée par Halperín Donghi : on constate qu'elle se rapproche assez de celle du Gouverneur d'Entre Ríos, bien que Rosas soit décrit au travers d'un mot chargé d'une lourde appréciation personnelle qui, au reste, fait porter la métaphore ontologique sur les tensions sociales et politiques de son gouvernement, représentées par les corps faméliques que le Gouverneur est contraint de nourrir pour espérer pouvoir perpétuer son pouvoir.

Plus près de nous, se référant à l'Illustre Restaurateur, Borges écrivait :

La imagen del tirano / abarrotó el instante / no clara como un mármol en la tarde / sino grande y umbría / como la sombra de una montaña remota [...] famosamente infame / su nombre fue desolación en las casas, / idolátrico amor

*en el gauchaje / y horror del tajo en la garganta. [...] No sé si Rosas / fue sólo un ávido puñal como los abuelos decían / creo que fue como tú y yo / un hecho entre los hechos / que vivió en la zozobra cotidiana / y dirigió para exaltaciones y penas / la incertidumbre de otros*⁵⁷⁵.

Et Almafuerie :

*Ya se eclipsó la estrella / En el vago horizonte del destino, / que iluminó la frent / del déspota inclémente / que intentó dominar al argentino ! / Ya se hundió para siempre en el pasado, / como en la aurora una vision sangrienta*⁵⁷⁶.

Quant à José María Rosa, qui ne passe pas pour le plus fervent défenseur du rosisme, il défendait l'idée selon laquelle :

*La presencia en Buenos Aires de un gobernante como Rosas – patriotismo, energía, astucia, coraje – significaba la consolidación de la nacionalidad argentina*⁵⁷⁷.

A l'instar d'Halperín, le fondateur de la revue *Línea* a une prédilection marquée pour les métaphores ontologiques. Bien que le message qu'ils développent s'opposent (vecteur de la consolidation de la nationalité argentins vs. dictateur qui cherche à survivre bien que mal), ces deux grands historiens appuient, l'un comme l'autre, leur discours sur un usage récurrent de métonymies et de métaphores. C'est, au surplus, à quelque chose de similaire que se livrent Almafuerie et Borges, en cela qu'ils essaient de définir Rosas au travers d'une série de métaphores structurelles et ontologiques. Tandis que l'un fait référence à un « *déspota [que] se apagó y hundió*, l'autre évoque un « *tirano* » sombre et infâme, au caractère et à l'action tranchants.

El Matadero de Esteban Echeverría, *El Gigante Amapolas* de Juan Bautista Alberdi ou encore *Amalia* de J. Mármol sont autant de fictions qui confrontent le lecteur à des représentations plastiques de

⁵⁷⁵ Jorge Luis Borges, « Rosas », in *Obras Completas*, Buenos Aires, Emecé, 1994, p. 28-29.

⁵⁷⁶ Pedro Bonifacio Palacios -Almafuerie, *La caída del tirano*, s.d.

⁵⁷⁷ José María Rosa, *El pronunciamiento de Urquiza*, Buenos Aires, Peña Lillo, 1977, p. 9.

Rosas où ce dernier est souvent assimilé à un vampire et prend généralement les traits d'un monstre anthropomorphe. Les métaphores plus strictement spatiales constituent également un instrument très utile pour l'analyse des schémas de pensée et des circonstances décrites par certains auteurs. Attardons-nous sur quelques exemples portant sur Rosas :

*Como va apagando en todo el país los focos de cultura y de inteligencia, como quien borra los caminos y ciega las luces en la noche, para extraviar a todo caminante*⁵⁷⁸.

*Esta desgracia pesa sobre la noble y gloriosa República Argentina*⁵⁷⁹.

*Era, pues, un resumen o una substracción de la truhanería y maliciosas, aunque bajas, aptitudes morales e instintivas de la plebe de la ciudad con sus cobardías y sus recursos*⁵⁸⁰.

Inévitablement, ces considérations nous conduisent à poser une autre question, à laquelle on ne saurait apporter de réponse définitive : est-il possible de développer un discours non métaphorique de l'histoire ?

Quelle que soit la forme qu'elles prennent, les métaphores émaillent le discours historique. La littérature produite par les historiens de la période en est une belle illustration ; tout particulièrement, au reste, celle que l'on doit à l'historiographie classique et dont la forme et le contenu sont le reflet d'un projet idéologique et politique aussi fondamental que complexe : la construction de la Nation, dans son éveil autant que sa consolidation. « *Toda proposición de sentido* - écrivait Paul Ricoeur - *es al mismo tiempo una pretensión de verdad. Lo que reci-*

⁵⁷⁸ Joaquín V. González, *Estudios de historia argentina*, Buenos Aires, 1930.

⁵⁷⁹ Juan Bautista Alberdi, *La República Argentina 37 años después de la Revolución de Mayo*, s.d.

⁵⁸⁰ José María Ramos Mejía, *Las multitudes argentinas*, Buenos Aires, Secretaría de Cultura de la Nación / Editorial Marymar, s.d.

bimos del pasado son en realidad creencias, persuasiones, convicciones, es decir maneras de 'dar-por-verdadero' ⁵⁸¹».

Loin de s'effriter dans ce type de discours, par un tel usage de la métaphore, l'autorité de l'historien s'en trouve au contraire davantage présentifiée et mieux assise. Les prises de position sont plus nettes et les avis plus tranchés. C'est cet aspect, précisément, que nous souhaiterions aborder à présent, au travers de l'étude d'une série de métaphores, mobilisées dans le temps par l'historiographie rosiste, qu'il s'agisse de travaux contemporains du gouverneur ou de textes plus proches de nous. Précisons, en ce sens, que le choix de ces références a été guidé moins par un souci d'exhaustivité que par le rôle pris par la métaphore dans la représentation qui nous y est livrée de Juan Manuel de Rosas⁵⁸².

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Enrique Barba	<i>Unitarismo, federalismo, rosismo</i> , Buenos Aires, 1944		<i>Si en Buenos Aires el federalismo domesticado después del expurgo a que Rosas lo sometió seguía sus dictados [...]</i>
Miron Burgin	<i>Aspectos económicos del federalismo argentino</i> , Buenos Aires, 1982	<i>Rosas había dado un paso importante hacia la formulación de una política económica de alcances nacionales [...] Rosas quedó prisionero del egoísmo económico de su</i>	

⁵⁸¹ Paul Ricoeur, « Hermenéutica de la conciencia histórica », in Françoise Perus (comp.), *Historia y Literatura*, Instituto Mora, México, 1994, p. 95.

⁵⁸² Je tiens à préciser que je dois nombre de ces références à Gabo Ferro ; qu'il en soit dûment remercié.

		<i>partido [...]</i>	
Adolfo Carranza	<i>La Revolución del 39 en el sud de Buenos Aires</i>	<i>La naturaleza no le había esquivado sus dones [...]</i>	
Manuel Gálvez	<i>Vida de Don Juan Manuel de Rosas, Buenos Aires, 1940</i>		<i>A Quiroga, a López y a Ibarra no los había convencido con batallones de soldados, sino con batallones de argumentos [...]</i>
Martín García Merou	<i>Historia de la República Argentina, tomo II, Buenos Aires</i>		<i>La ferocidad del tirano llegó al frenesí y la ciudad presencié escenas cuyo relato mancha las páginas de nuestra historia [...]</i>
Pedro Murúa	« José M. Estrada y la democracia liberal », <i>Universidad, Revista de la Universidad Nacional del Litoral</i> , n°13, 1942	<i>Rosas fue la transición de dos épocas ; pero sangriento [...] no fue la sangre del alumbramiento, que eso fue el desangrar de los héroes en los campos de San Lorenzo [...]</i>	
Agustín	<i>Hombres de la Organización Na-</i>		

Rivero Astengo	<i>cional, Buenos Aires, 1937</i>		<i>Ambicioso satánico, en la trepada utilizó a su mujer, a su hija, a sus amigos. No soñó con la Buenos Aires del futuro (...)</i>
José Luis Romero	<i>Las ideas políticas en la Argentina, Buenos Aires, 2001</i>		<i>[Rosas] levantó la bandera del federalismo. Sabía como debía maniobrar para dominarlos [a Quiroga y a López] [...]</i>
Juan B. Terán	<i>José María Paz, Buenos Aires, 1936</i>		<i>Rosas no conoció las provincias. Fingió amarlas para dominarlas. Las amarró a su voluntad y trató a sus gobernantes como amanuenses [...]</i>

Sur la base d'une analyse minutieuse de l'historiographie rosiste, on peut établir que le Gouverneur de Buenos Aires a été défini généralement au travers d'une série de métaphores structurantes. Ainsi son projet politique est-il présenté comme un tissu, la culture européenne comme une source de lumière et la politique comme un simple mobile. La carrière politique est un sentier escarpé, le futur n'est qu'un rêve et le discours un combat. Dans une perspective tout hobbesienne, les provinces, les villes, la terre et le pays, le monde, au même titre que les partis politiques et la tyrannie sont des corps et font corps les uns avec les autres.

Tandis que José María Ramos Mejía voit en Rosas un tyran tout à la fois séducteur et répugnant, Joaquín González voit en lui un insecte dont le projet consiste à tisser une toile contre laquelle viendront s'échouer ses victimes. Faisant le choix d'une approche clinique, Ramos Mejía dénonce un discours officialiste proche de « *las pudrideces con que el redactor de El Nacional los llenaba de pies a cabeza. Mariño le pagaba con la misma moneda abriendo con mano más generosa, sin embargo, la compuerta de la cloaca federal*⁵⁸³ ».

Et de poursuivre, en filant la métaphore : « *la misma repugnancia que le inspiraría en otro momento la deformidad del sujeto, transformasse aquí en el sereno entusiasmo científico que hiela las pasiones de otro género, por más avasalladoras que sean. No importa la decomposición Cuando se persiguen ideales en la mesa del investigador [...]. Uno se siente dominado por el ideal supremo de buscar una verdad que todo el mundo ha perseguido sin hallarla todavía [...]. Declaro con franqueza que el tipo psicológico de Rosas me ha seducido de una manera soberana*⁵⁸⁴ ». On comprend, à la lecture de ces rapprochements, que celui qui porte en lui la civilisation est nécessairement mieux armé pour affronter les vicissitudes de la vie que celui qui baigne dans la barbarie environnante et qui, par conséquent, est un sujet sinon incomplet, du moins barbare, monstrueux et corrompu.

Poussant plus loin son approche analytique du phénomène rosiste, Ramos Mejía développe un discours faisant la part belle au champ métaphorique de la maladie même lorsqu'il en est question par texte, période et auteur interposés. Ainsi d'Adolfo Saldías, grand historien de l'époque à qui l'on doit notamment les *Papeles de Rosas* et la *Historia de la Confederación Argentina*, écrit-il :

Mi distinguido amigo ha bebido sin sospecharlo, el tósigo preparado en la salamanca de Palermo y circula ardiente en su noble sangre la diátesis... ¿cómo la llamaremos ? rosafílica, a falta de otro mejor vocablo. Está, pues, vacunado contra toda tentativa de convencimiento en sentido contrario.

⁵⁸³ José María Ramos Mejía, *Rosas y sus tiempo*, p. 43.

⁵⁸⁴ José María Ramos Mejía, *Ibid.*, p. 16-25.

De Manuel Bilbao, Ramos Mejía écrit que son *Historia de Rosas* est inachevée :

*Bilbao [...] nos ha presentado un Rosas convencional, un déspota de compendio para las escuelas primarias, cortado con el patron de los tiranos con que nuestras tías viejas nos atemorizaban en la infancia*⁵⁸⁵.

Quant à Domingo Faustino Sarmiento et à Vicente Fidel López, acteurs de premier plan de la période, grands pourfendeurs de la tyrannie mise en place par le Restaurateur et pères de l'historiographie moderne de l'Argentine, on apprend :

*Recién con él [López] y Sarmiento hemos empezado a tener historia de bulto, cualquiera sea su imparcialidad ; historia de carne y hueso, como diría un visual ; porque nadie ha comprendido mejor que una cosa son los sucesos en sí mismos y otra es el arte de presentarlos en la vida con todo el interés de la animación y del drama [...]. Apenas 'acomodemos' el ojo para la 'visión distinta', los tocamos con la mano*⁵⁸⁶.

Si Miron Burgin aime à dépeint un Rosas prisonnier de la structure dont il a été lui-même l'instigateur, Manuel Gálvez préfère filer la métaphore guerrière pour évoquer un discours assailli par une série de « *batallones de argumentos* ». Félix Frías, pour sa part, voit dans le peuple argentin le corps du Christ crucifié par le traître Juan Manuel de Rosas, tandis qu'Enrique Barba décrit la contamination à laquelle s'expose malgré lui le peuple argentin. Martín García Merou préfère, de son côté, en appeler à une synecdoque pour dire combien la férocité de Rosas donne corps à une Buenos Aires contrainte de subir des scènes souillant son histoire ; ce faisant, il se rapproche de l'image retenue par Murúa pour mettre à nu un Gouverneur présenté comme le coagulum post accouchement de la Nation argentine, illustrant à sa manière la propension de l'historiographie rosiste à développer des métaphores ontologiques sur le Restaurateur des Lois. Dans le tableau

⁵⁸⁵ José Ramos Mejía, *Ibid.*, p. 57.

⁵⁸⁶ José Ramos Mejía, *Ibid.*, p. 59-60.

ci-dessous, nous en avons recensé un certain nombre, tirées d'auteurs, de périodes et de supports variés.

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Juan Bautista Alberdi	<i>La República Argentina 37 años después de la Revolución de Mayo</i> in <i>Obras selectas</i> , t. V	<i>La reputación de Rosas es tan incompleta, está tan expuesta a convertirse en humo y nada [...]. Esta desgracia pesa sobre la noble y gloriosa República Argentina [...]</i>	
Rafael Arrieta	« El libro durante el gobierno rosista », <i>La Prensa</i>	<i>Y después de comprobar que los cuatro periódicos locales demuestran estar amordazados por el tirano [...] 'No hay literatura en Buenos Aires'</i>	
Arturo Capdevila	<i>Las vísperas de Caseros</i> , Buenos Aires, 1928		<i>Doma, bierra y cuchillo en la garganta séran sus expédientes [...]</i>
Enrique de Gandía	<i>Historia de la República Argentina en el siglo XIX</i> , Buenos Aires, 1940		<i>Todos los bienes particulares de la provincia vinieron a estar en sus manos [...]</i>
José Manuel Estrada	<i>La política liberal bajo la tiranía de Rosas</i> , Buenos Aires		<i>Abogó la ciudad con la campaña, la revolución liberal con la escoria colonial.</i> <i>El vaso rebosó su fetidez [...]</i>
Félix Frías	<i>La gloria del tirano Rosas y otros</i>		

	<i>escritos políticos y polémicos</i> , Buenos Aires, 1928		<i>Los jesuitas [...] fueron arrojados de Buenos Aires porque no se prestaban a desempeñar el papel abominable de predicadores de sangre y exterminio.</i> <i>El hacha del Bárbaro no ha respetado la corona del sacerdote [...]</i>
Manuel Gálvez	<i>Vida de Don Juan Manuel de Rosas</i> , Buenos Aires, 1940		<i>La aspiración de unir a los argentinos bajo su garra no es un ideal, sino una forma de su pasión por el orden [...] Quiere que todo el mundo marque el paso, que nadie se salga de la línea [...]</i>
Florencio César González	<i>El general Urquiza antes de Caseros</i> , 1911		<i>Mata la Universidad y todo pensamiento de cultura [...]</i>
Paul Groussac	<i>Las islas Malvinas</i> , chap. IV, Buenos Aires, 1936	<i>Los bonaerenses no merecían por cierto a Rozas – ni siquiera al Rozas ese, todavía embozalado, del tiempo que nos ocupa - ; pero era necesario que fuesen castigados por haber desconocido a Rivadavia quien, con todos sus errores y quimeras, significaba la civilización que intenta detener a la barbarie [...]</i>	
Juan María Gutiérrez	<i>Advertencia a la primera edición de « El Matadero »</i> , Buenos Aires, 1926	<i>No hemos sido víctimas de un bárbaro exquisitamente cruel, sino de una pesadilla durante el sopor de una siesta</i>	

		<i>de verano [...]</i>	
Tulio Halperín Donghi	<i>Historia Argentina</i> , t. III, Buenos Aires, 1993		<i>Pero vio también la movilización popular, convenientemente encauzada, un antídoto contra esos peligros [la indisciplina económica y social] [...]</i> <i>Antes de caer, el régimen rosista no ha podido asegurar la paz sólida [...]</i>
	<i>Proyecto y construcción de una nación (1846-1880)</i>		<i>Destinado a gravitar durante décadas sobre la vida entera de la nación</i>
Carlos Ibarguren	<i>Juan Manuel de Rosas. Su vida, su drama, su tiempo</i> , Buenos Aires, Theoria, 1992	<i>Juan Manuel de Rosas fue el brazo irresistible de la reacción conservadora y materialista que supo interpretar el realismo político del medio semibárbaro predominante [...]</i> <i>Rosas, con su prestigio e influencia consolidada en la ciudad, tenía en sus manos dominadoras los intereses y la suerte de la campaña [...]</i>	
Julio y Rodolfo Irazusta	<i>La Argentina y el Imperialismo británico</i> , Buenos Aires, 1982	<i>La fuerza de Rosas amenazaba los ulteriores progresos del imperialismo europeo en América [...]</i>	
Vicente	<i>Historia de la República Argenti-</i>		

Fidel López	<i>na</i> , t. X, Buenos Aires, 1913	[...] <i>tan fría como su cera era su alma y tan inescrutables los misterios que escondían en ella [...]</i>	
Leopoldo Lugones	<i>Historia de Sar- miento</i> , Buenos Aires, 1945		<i>El tirano llamó a los Jesuitas para entre- garles la enseñanza [...]</i> <i>Rosas y sus federales [...] hicieron la bar- barie por sistema ; de aquí que ese crimen contra el espíritu sea para ellos irremis- sible [...]</i>
John Lynch	<i>Juan Manuel de Rosas</i> , Buenos Aires, 2000	<i>La Sociedad [Popular Restauradora] era el cerebro, la Mazorca el brazo [...]</i>	
Bartolomé Mitre	<i>Historia de Bel- grano</i> , t. III	<i>Frío en sus pasiones, con una locuacidad incipiente que reflejaba el profundo convenci- miento de ideas mal digeridas, armado de una energía terca [...]</i>	
Artemio Moreno	« Ante una nueva semblanza de Rozas », <i>La Pren- sa</i> , Buenos Aires, janvier 1931	<i>Sus sentimientos pre- sentaban una desola- ción del páramo, una hostilidad de estepa [...]</i> <i>La cantera de su inte- rior no descubrió una sola filtración a la luz</i>	
Alberto	<i>Rozas y las fronte- ras</i> , 1927	<i>Del vientre de esa in- fortunada madre [Ca- mila O’Gorman] surge</i>	

Palomeque		<i>el cuerpo de una criatura, señalando con su mano la inocente figura del despiadado asesino, colocada ésta en el patíbulo moral de la historia, agarrotada la sombra del hombre violador de leyes humanas y de los más nobles sentimientos del pueblo !</i>	
Emilio Ravignani	« Entrevista al historiador Emilio Ravignani », <i>Crítica</i> , in Diana Quattrocchi Woisson, <i>Los males de la memoria</i> , Buenos Aires, 1995	<i>No se puede enterrar en el olvido más de veinte años de vida argentina [...]</i>	
	« Desde el Congreso General Constituyente de 1824, hasta Rosas », <i>Historia de la Nación Argentina</i> , Buenos Aires, 1950	<i>Es decir que la antorcha del federalismo, encendida por Dorrego y sus colegas, pasará a manos de Rosas, que destruirá toda acción unitaria mediante la violencia implacable [...]</i>	
Agustín Astengo Rivero	<i>Hombres de la Organización Nacional</i> , Buenos Aires, 1940		<i>Todos los bienes particulares de la provincia vinieron a estar en sus manos [...]</i>
José Luis Romero	<i>Las ideas políticas en la Argentina</i> , Buenos Aires, FCE, 2001		<i>[Rosas] levantó la bandera del federalismo.</i> <i>[...] Sabía cómo debía maniobrar para dominarlos [a Quiroga y a López] [...]</i> <i>Con Rosas triunfó el sentimiento autoritario que se ocultaba en los repliegues del al-</i>

			<i>ma criolla [...]</i>
Domingo F. Sar- miento	<i>Facundo</i>		<i>Pero las provincias se vengaron [de Buenos Aires] mandándole con Rosas, mucho y demasiado de la bar- barie que a ellas les sobraba [...] 'él' ha destruído los colegios 'él' ha encadenado a la prensa</i>

De manière générale, l'historiographie rosiste porte en elle la trace du schisme introduit Sarmiento : c'est en effet par *Facundo* que s'impose au traitement de la période la polarisation entre civilisation et barbarie. Dans ce texte de 1845, Juan Manuel de Rosas est présenté comme la métaphore la plus achevée du retard, de la barbarie, de la brutalité, du conservatisme, voire du mal incarné, Sarmiento voyant en lui celui qui a « [...] *desenvuelto todos los malos instintos de la naturaleza humana*⁵⁸⁷ ». Dans *El gigante Amapolas*, Juan Bautista Alberdi livre une représentation tout aussi dérangeante du Gouverneur, devenu « *gigante de tres varas, con un puñal de hoja de lata, de dimensión enorme, bañado en sangre*⁵⁸⁸ ». Plus généralement, Rosas n'est pour lui qu'une forfaiture dont le destin aurait voulu qu'elle préfère, à l'ombre et à l'oubli, la lumière et la mémoire.

Nous avons eu l'occasion, dans un précédent chapitre, d'étudier une certaine animalisation du corps social, à laquelle au reste n'échappait nullement le Gouverneur Rosas. Ainsi, en 1839, certains lecteurs purent-il le découvrir, comme nous l'avons vu, armé de griffes. Par un effet de contagion ou peut-être un simple clin d'œil à d'illustres aînés, l'historiographie post-Caseros accorde à certaines parties du corps du Restaurateur une autonomie et une individualité

⁵⁸⁷ Domingo F. Sarmiento, *Facundo*, Buenos Aires, CELA, 1967, p. 310.

⁵⁸⁸ Juan Bautista Alberdi, *El gigante Amapolas*, Del Quirquincho, 1990, p. 4

censées faire sens dans leur démarche explicative. Enrique de Gandía, par exemple, considère que les mains de Rosas détiennent tous les biens de la province de Buenos Aires, tandis que Carlos Ibarguren juge au plutôt qu'elles défendent les intérêts de la campagne. Comme en écho à *El Grito Argentino*, Manuel Gálvez y reconnaît des griffes, quant à lui, oeuvrant de toutes leurs forces au rapprochement des Argentins. Et, alors que J. M. Estrada voit dans la civilisation un corps qui se noie dans les rejets de la campagne, J. Lynch considérerait que la *Sociedad Popular Restauradora* était le cerveau du régime rosiste, et la Mazorca son bras armé.

Le discours développé par ce qu'on a appelé la « *Nueva Escuela Histórica* », considère tout autant que les représentations métaphoriques ont permis d'éclairer la compréhension des turbulences et de la complexité de la période. Dans son œuvre, Emilio Ravignani les emploie très volontiers, qui représente Juan Manuel de Rosas comme un corps impossible à enterrer et dont les mains reçoivent librement le feu fédéral qu'avant 1829 Dorrego et ses amis avaient contribué à allumer. En définitive, la principale contribution de cette école de pensée au renouveau des études tient à leur plaidoyer pour un changement idéologique, qui s'accommode d'un Rosas et de caudillos reconnus comme d'incontestables défenseurs de la souveraineté nationale, sans que ce changement en appelle pour autant un autre, épistémologique celui-ci.

Embrassant l'idée qu'il existe un lien de causalité entre l'être rosiste et la déliquescence de la province, Manuel Gálvez soutient que Rosas est davantage que l'incarnation de la barbarie ; il en est la matrice dont s'inspirent, souvent malgré eux, les habitants de la province. En tant que modèle, il instruit un sens et oriente, par conséquent, aussi bien le cours de l'histoire à laquelle il participe que la teneur de celle qu'il inspire, à un autre niveau et dans un autre domaine, comme en témoignent les références ci-dessous.

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Juan Bautista Alberdi	<i>La República Argentina 37 años después de la Revolución de Mayo</i>	<i>Las perfidias de bistrión, las chacotas groseras del guaso bufón, sanguinario, innoble y cínico que un capricho de la naturaleza había revocado al exterior con esa pasta enlucida, puesta sobre un alma feroz, despiadada y depravada [...]</i>	<i>Vivir en Buenos Aires es vivir bajo el régimen de la dictadura militar [...]</i> <i>Vivir bajo el despotismo, aunque sea legal, es una verdadera desgracia.</i>
Arturo Capdevila	<i>Las vísperas de Caseros</i> , Buenos Aires, 1928		<i>Rosas coloca por sobre toda realidad una mitología: su mitología federal [...]</i>
Juan Rómulo Fernández	<i>Revista Nosotros</i> , n°. extraordinaire du 20 ^e anniversaire		
Manuel Gálvez	<i>Vida de Don Juan Manuel de Rosas</i> , Buenos Aires, 1940		
Victor Gálvez	<i>Memorias de un viejo</i> , Buenos Aires, 1889	<i>La tiranía estaba en los de abajo, esa tiranía oscura, inconsciente, anónima, que no está representada por un hombre, sino por una muchedumbre, por chicos, por mujeres, por todos.</i>	
Carlos Ibarguren	<i>Juan Manuel de Rosas. Su vida, su drama, su tiempo</i> , Buenos Aires, Theoria, 1992	<i>Rosas ascendía al gobierno en la plenitud de su vida [...]</i>	

Vicente Fidel López	<i>Historia de la República Argentina</i> , t. X, Buenos Aires, 1913	<i>Se le habría podido tomar por una estatua fría de cera pintada, cadavérica por dentro y enjaezada por fuera con entorchados y cintajos colorados [...]</i>	
Nicanor Molinas	<i>El mandato de Mayo y el acuerdo de San Nicolás</i> , 1942	<i>No gustó de las excelencias del espíritu, ni los elevó en las creaciones del genio</i>	
Ernesto Quesada	<i>La época de Rosas</i> , Buenos Aires, 1923	<i>Aquello fue un simple medio de que se valió para imponer por el terro su dominio y ahogar toda resistencia moral, metiendo a todos en un molde, que todos se vieron forzados a aceptar.</i> <i>Niveló a todos, imponiendo color y divisa; cosas y hombres, todo tuvo que ser rojo [...]</i> <i>Necesitaba la plenitud de la autocracia: doblegó las resistencias internas, dando a las bajas pasiones populares la válvula de escape de la Mazorca, bajo la típica presidencia del gordo Solomón [...]</i>	
José Luis Romero	<i>Las ideas políticas en la Argentina</i> , Buenos Aires, FCE, 2001		<i>Levantó la bandera del federalismo [...]</i> <i>Con Rosas triunfó el sentimiento autoritario que se ocultaba en los repliegues del alma criolla</i>

Ainsi donc, très tôt, l'historiographie s'intéressant à Rosas adopte un angle épistémologique particulier dans ses observations et analyses. S'il fascine autant qu'il suscite l'opprobre, c'est sans doute fondamentalement parce qu'il est l'incarnation des contradictions de l'Argentine, de ses vacillements et de ses errements, mais encore et peut-être surtout de la richesse dont elle regorge. De Sarmiento à Burgin, en passant par Quesada et Ingenieros, on décèle dans les travaux de ces penseurs du rosisme une préoccupation ou du moins un versant en quelque sorte ontologique, qui accorde une importance certaine à des questions telles que : qui est Rosas ? qu'incarne-t-il ? Ou encore, dans une perspective plus spinoziste : qu'exprime-t-il ?

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Miron Burgin	<i>Aspectos económicos del federalismo argentino</i> , Buenos Aires, 1982		<i>Rosas personificaba tanto la doctrina política como el programa económico del federalismo porteño [...]</i>
Ramón Doll	« Bajo qué signos nace una sociedad investigadora », in <i>Revista del Instituto de Investigaciones Históricas Juan Manuel de Rosas</i> , n°1, s.d.		<i>La izquierda rosista puede afirmar que Rosas es una encarnación del sistema democrático, jefe de las masas federales y taumaturgo demagógico de la negrada y el gauchaje [...]</i>
José Ingenieros	« Prólogo », in J.M. Ramos Mejía, <i>Las neurosis de los hombres célebres en la historia argentina</i> , Buenos Aires, 1936		<i>Encarnación de la vieja alma gaucha, en que promiscuaban el español y el indígena [...]</i>
Carlos Ibarguren	<i>Juan Manuel de Rosas. Su vida, su tiempo, su drama</i> , Buenos Aires, 1992		<i>Encarnaba entre los gauchos el ideal del patrón que sabe ser gaucho como ellos</i>

			[...] <i>Rosas representa en nuestro pasado la encarnación más eficaz y potente del espíritu realista y conservador encarnado en un hombre [...]</i> <i>Encarnó la imagen vigorosa del caudillo que pone en quicio a una sociedad inorgánica convulsionada por la revolución y la gobierna con su acción personal de conductor supremo [...]</i>
R. Lara	« Sarmiento y Rosas », in <i>Orientación</i> , nov. 1938		<i>Si Rosas encarna a la Compañía de Jesús, al colonialismo y a la Inquisición católica, Sarmiento es la expresión más avanzada de la burguesía en marcha siempre ascendente [...]</i> <i>Rosas es la colonia, el pasado [...]</i>
E. Martínez Estrada	<i>Radiografía de la Pampa</i> , Madrid, 1991		<i>La nueva era surge de la disolución total de su linfa, por eso Rosas encarna el orden [...] había sistematizado la barbarie y los otros no [...]</i>
Ernesto Quesada	<i>La época de Rosas</i> , Buenos Aires, 1923		<i>Encarnó el sentido de la muchedumbre anónima, fatigada de « cubiliteos » de los personajes de la ciudad [...]</i>
D. F. Sarmiento	<i>Facundo</i> , Buenos Aires, 1957		

		<i>La naturaleza campestre, colonial y bárbara, cambióse en esta metamorfosis en arte, en sistema y en política regular capaz de presentarse a la faz del mundo como el modo de ser de un pueblo [...]</i>	<i>Pero las provincias se vengaron [de Buenos Aires] mandándole con Rosas, mucho y demasiado de la barbarie que a ellas les sobraba [...]</i>
--	--	--	---

A la réponse que nous avons posée – Qu’incarne Rosas ? – l’on pourrait répondre, à la lumière de ces quelques éléments : l’ensemble des races américaines, l’Indigène et l’Espagnol se mêlant intimement corps et âme comme l’illustre le caudillo et le défend Ingenieros ; le noir et le gaucho, si l’on en croit plus largement Ibarguren, Doll et Quesada, compte tenu de leur rôle structurant dans le paysage local. Ainsi, davantage que le fruit de la rencontre des différentes races peuplant la « *Campaña* », Rosas en serait la synthèse et l’incarnation.

Traditionnellement associé au bien, à la sagesse et à la clairvoyance, la lumière ne saurait par conséquent que s’opposer à Rosas, à ce qu’il est comme à ce qu’il représente. L’historiographie s’est immédiatement emparée de la question, qui le dresse en faisceau de lumière autant qu’en créature sombrant dans les profondeurs les plus lugubres. Le tableau ci-dessous en recense quelques unes, que l’on doit aussi bien à des contemporains du Gouverneur qu’à des auteurs plus proches de nous, dans le temps.

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Victor Gálvez	<i>Memorias de un viejo</i> , Buenos Aires, 1889	<i>La tiranía estaba en los de abajo, esa tiranía oscura, inconsciente, anónima, que no está representada por un hombre, sino por una muchedumbre, por chicos, por mujeres, por todos.</i>	
Joaquín	<i>Estudios de Historia Argentina</i> ,		<i>Como va apagando en todo el país los focos</i>

V. González	Buenos Aires, 1930		<i>de cultura y de inteligencia, como quien borra los caminos y ciega las luces en la noche, para extraviar a todo caminante [...]</i>
Julio Irazusta	<i>Las dificultades de la historia científica</i> , Buenos Aires, 1955	<i>Con la misma imprevisión, sigue página tras página tratando de quitar brillo a todo episodio de la vida de Rosas que toque [...]</i>	
Nicanor Molinas	<i>El mandato de Mayo y el acuerdo de San Nicolás</i> , Universidad Nacional del Litoral, 30 de mayo de 1942		<i>No tuvo el coraje de Facundo para morir en la tierra que ensangrentara. Su vida termina en la penumbra de la vulgaridad. Le faltan los resplandores trágicos de las decisiones supremas [...]</i> <i>Se esfumó como una sombra del solar nativo para vivir bajo el cielo de la libertad británica [...]</i>
Artemio Moreno	« Ante una nueva semblanza de Rosas », in <i>La Prensa</i> , Buenos Aires, janv. 1931	<i>La cantera de su interior no descubrió una sola infiltración a la luz [...]</i>	
Jorge Myers	<i>Orden y virtud. El discurso republicano en el régimen rosista</i> , Buenos Aires, 1995	<i>Durante casi un siglo y medio el gobierno de Juan Manuel de Rosas ha proyectado su larga sombra sobre la historiografía argentina [...]</i>	
Alberto Palomeque	<i>Rosas y las fronteras</i> , 1927	<i>Del vientre de esa infortunada madre [Camila O'Gorman] surge el cuerpo de una criatura, señalando con su mano inocente la figura del</i>	

		<i>despiadado asesino, colocada ésta en el patíbulo moral de la historia, agarrotada la sombra del hombre violador de leyes humanas y de los más nobles sentimientos del pueblo !</i>	
Carlos Pereyra	<i>Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1838-1850, 1919</i>	<i>¡Qué blanco, qué dulce, qué angelical que aparece el sombrío Rosas comparado con el parlamentario Thiers !</i>	

Par variations et précisions successives, on en vient à apprécier des représentations plus complexes ou du moins plus sophistiquées de Rosas. Après les métaphores ontologiques et les jeux de lumière confus auquel par la voie desquels ces auteurs se sont employés à dire ce qu'il était et représentait, arrêtons-nous un instant sur les rapprochements faits entre lui et la figure du monstre, que nous avons eu l'occasion d'aborder dans un autre passage de ce travail.

<i>Auteur</i>	<i>Ouvrage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Action</i>
Carlos O. Bunge	<i>Nuestra América, livre V, s.d.</i>		<i>Cambiaba de color y aspecto como el camaleón [...]</i>
José Manuel Estrada	<i>La política liberal bajo la tiranía de Rosas, Buenos Aires, s.d.</i>	<i>Un monstruo que abortó el infierno [...]</i>	<i>Volvió de las márgenes salvajes del Colorado repleto de aliento felino a echar garra a la presa [...]</i>
Manuel Gálvez	<i>Vida de Don Juan Manuel de Rosas, Buenos Aires, 1940</i>		<i>La aspiración de unir a los argentinos bajo su garra</i>

			<i>no es un ideal, sino una forma de su pasión por el orden [...]</i>
Martín García Merou	<i>Historia de la República Argentina</i> , t. II, Buenos Aires, s.d.	<i>La ferocidad del tirano llegó al frenesí y la ciudad presencié escenas cuyo relato mancha las paginas de nuestra historia [...]</i>	[...] la Pampa que vomita a Rosas [...]
Carlos Ibarguren	<i>Juan Manuel de Rosas. Su vida, su drama, su tiempo</i> , Buenos Aires, 1992	<i>Tenía el instinto defensivo y malicioso del Zorro pampa y el mimetismo del gato montés que se confunde con la maraña que lo empaña [...]</i>	
Tomás Iriarte	<i>Memorias</i> , t. II, Buenos Aires, 1947	<i>Un monstruo que abortó el infierno [...]</i>	<i>Un demonio de crueldad y de barbarie [...]</i>
Vicente Fidel López	<i>Historia de la República Argentina</i> , t. X, Buenos Aires, 1913	<i>Ninguno ciertamente más teatral, más impávido para afectar en público la inmóvil y tiesa gravedad de una esfinge, para disimular con ella las perfidias de histrión, las chacotas groseras del guaso bufón sanguinario, innoble y cínico que un capricho de la naturaleza había revocado al exterior con esa pasta enlucida, puesta sobre un alma feroz, despiadada y depravada [...]</i>	<i>Al verlo caminar en las fiestas solemnes o religiosas, que eran las únicas en que se dejaba ver, se le habría podido tomar por una estatua fría de cera pintada, cadavérica por dentro y enjaezada por fuera con entorchados y cintajos Colorados, tan fría como esa cera era su alma y tan inescrutables los misterios que se escondían en ella [...]</i>

Bartolomé Mitre	<i>Historia de Bel- grano</i> , t. III	<i>Jinete como un centauro [...] frío en sus pasiones [...]</i>	
Ricardo Rojas	<i>Historia de la lite- ratura argentina</i> , Buenos Aires, 1960		<i>Esfinge de las pampas, sus ojos azules miran la línea horizontal del desierto, y su cuerpo tiene alas, pero de ave de pre- sa. A medida que se le estudia, más parece velársenos su secreto. Para unos fue un mons- truo : para otros un ídolo [...]</i>
Benjamín Villafañe	<i>La tragedia argen- tina</i> , ch. 4, 1943	<i>Los llamados fede- rales – ironía san- grienta –, el de- sierto, el arrabal con sus engendros [...]</i>	

En ce sens, il est intéressant de noter que c'est justement sur cette base – la monstruosité du personnage – qu'a été bâti le réquisitoire dressé contre Rosas lors de son procès *in absentia* :

¡Maldición sobre este monstruo ! ¡Que su vida sea un tejido de desdicha y miserias, que el remordimiento lo persiga en todas partes, y que la sombra ensangrentada de sus víctimas venga a turbar su sueño, para que ni aun en las horas tranquilas del reposo, pueda gozar la calma y el sosiego⁵⁸⁹ !

⁵⁸⁹ Causa criminal seguida contra el Ex Gobernador Juan Manuel de Rosas ante los tribunales ordinarios de Buenos Aires, Buenos Aires, Imprenta de « La Tribuna », 1864.

En érigeant, dès les années 1840, le monstre en matrice de toute représentation du Restaurateur et en doublant la métaphore d'une catachrèse, les historiens qui lui étaient contraires ont contribué à installer durablement dans le paysage historiographique argentin l'idée la plus communément répandue, par la suite, dans la littérature versée sur le rosisme.

A étudier toutes ces références, l'on constate que la figure du sang est celle qui s'impose et perdure tout au long de la période et des années suivant le départ du Gouverneur. C'est autour de la métaphore sanguine que se structure l'imaginaire des contemporains de Rosas. Non tant du sang digne et noble, celui des victimes du régime et de ceux qui sont tombés pour la Patrie vacillante, que de celui, résiduel, bas et féminin, rejeté lors des accouchements et qu'exploite Murúa. A Buenos Aires, Rosas apparaît sous les traits d'un vampire assoiffé de sang qui contamine le corps de la ville, en y introduisant des éléments allogènes, par la voie d'individus et de coutumes ramenés de la campagne. En résulte l'exode de certains des tenants les plus visibles du rationalisme et des lumières importés d'Europe, dont dépendait selon ces derniers le salut des leurs. Tandis que la barbarie s'immisce dans le cœur urbain de Buenos Aires, la civilisation qui voulait y prendre racine se voit rejetée aux marges du Plata.

Avoir chassé Rosas des terres argentines n'a pas suffi pour enrayer la contamination qu'elle a subie pendant près de trente vingt ans. Toujours ruisselant dans le sang de la nation argentine, le virus identifié par Ramos Mejía continua de produire les mêmes effets après le départ et la mort du Gouverneur. Ce qui explique que les premiers infectés, à l'instar de Saldías, contribuent de le propager au tournant du XX^e siècle :

*A nuestro país es menester desinfectarlo de maestros hoy sembrados por todas partes, que enseñan el culto a Rosas [...] y esta obra de desinfección debe hacerse pronto, si, como se ha dicho, no queremos fracasar como nación*⁵⁹⁰.

Et que ce soit, de surcroît, par les exilés de la Bande Orientale qu'ait été injecté, de l'autre côté du Plata, du sang neuf dans le corps civilisé de l'Argentine.

⁵⁹⁰ Benjamín Villafañe, *La tragedia argentina*, chap.. IV, 1943, s.d.

Conclusion

« Je ne sépare pas le passé de l'avenir, le vertige de l'avant et celui de l'après ».

Pierre Chaunu

Comme dans tout travail résultant d'une réflexion longuement mûrie, la nôtre fut ponctuée d'hésitations et de remises en question. L'heure de la conclusion venue, alors que toutes les conditions semblent réunies pour qu'au temps de l'écriture succède celui de la lecture, les mots deviennent fuyants sinon insaisissables. C'est le sentiment d'un vertige qui s'installe : non plus celui de la page blanche, mais bien plutôt celui de la page pleine qui rend compte davantage d'un d'excès peut-être mal encadré que d'un manque.

Le premier réflexe, c'est naturellement d'esquiver la synthèse, de la fuir. Un travail de cette nature n'aspire-t-il pas - en soi - à être, en quelque sorte, la synthèse minutieuse d'une question pointue ? En ce temps de la conclusion, préférons à l'idée d'une synthèse le bilan des principaux enseignements que ce travail nous permet de tirer sur cette période, en général, et notre sujet de recherche, en particulier autour de la question : dans quelle mesure la propagande et les représentations déployées entre 1833 et 1852 contribuèrent-elles à l'émergence d'un sentiment proprement national ?

Cette question nous invite, dans un premier temps, à en explorer une autre, de méthode celle-ci : comment l'historien procède-t-il pour tracer le sens de l'histoire qu'il s'emploie à expliquer ? N'est-il pas conduit, dans sa tâche, à avancer à tâtons et à opter pour certains outils, sources et disciplines au détriment de tant d'autres ? Dans une étude comme la nôtre, où le support visuel fut aussi important que l'écrit, la qualité des éclairages que les choix que nous avons été ame-

nés à faire permettent, fait pendant la discrimination à laquelle ils in-
vitent nécessairement.

Dans le cadre d'un travail de déchiffrement, où la prise en compte des détails est aussi importante que la compréhension globale des lignes de force, les différentes représentations produites par l'appareil de propagande rosiste appelèrent constamment de notre part vigilance et rigueur. S'il semble naturel que cet effort analytique soit guidé par les impératifs de persuasion et de vérité, encore faut-il s'en donner les moyens. L'historien est souvent un scribe : il est en permanence dans l'analyse et la recherche. Mais ce serait lui faire du tort que d'oublier que dans son effort il en sert un autre : celui de démonstration.

S'il est un point sur lequel s'accordent ceux qui défendent l'œuvre de Rosas et ceux qui la contestent, c'est bien sur celui de la césure qu'il provoqua durablement dans l'histoire nationale et des effets, aussi profonds que contradictoires, qui résultèrent de ses faits et gestes. Celui qui s'intéresse, simple curieux ou initié, à la question rosiste se rend rapidement compte, après en avoir exploré la bibliographie disponible, que la plupart des études qu'elle inspira, Rosas apparaît sous les traits les plus polémiques de l'historiographie officielle : c'est un nationaliste ayant défendu les intérêts et la souveraineté argentins au prix d'une trace sanglante laissée dans l'histoire du pays. L'Argentine ne serait-elle toujours qu'un corps inerte, vidé de ce fluide qui incarne à lui seul la vie : le sang ?

L'héritage de cette trace sanglante appelant une étude des métaphores et une analyse des comparaisons, elle conduit également à émettre des hypothèses interprétatives et à tenter, autant que faire ce peut, d'en extraire des conclusions et des enseignements. Lorsqu'on s'intéresse au discours politique de l'histoire récente de l'Argentine et, plus particulièrement, à celui qui fait encore trop souvent la une de la presse nationale, on est frappé de constater qu'il fait toujours appel aux mêmes éléments rhétoriques et métaphoriques que nous

avons mis au jour dans notre travail, à l'exception notable de ceux qui ressortissent, précisément, au sang.

Dans le bassin du Rio de la Plata, le monstre imprègne toutes les cultures et les époques. Au fil des années, le recours à cette figure s'est en quelque sorte imposé comme une posture propre aux élites permettant de mieux exclure les idées et individus concurrents dont la capacité de nuisance était perçue comme pouvant potentiellement porter atteinte à leurs intérêts.

Pour les voix contraintes à l'exil par le régime, Rosas fut à l'origine d'un partage des eaux dont les effets ne pouvaient sans doute que s'inscrire dans la durée. Incontestablement, le flot d'images monstrueuses véhiculé dans l'opinion publique est essentiellement le fait des proscrits et il a pour cible privilégiée le gouvernement et les hommes de la province de Buenos Aires. Pour autant, ils n'en eurent aucunement l'exclusivité, comme en témoignent les discours développés par la *Mazorca* et, plus encore, par la *Sociedad Popular Restauradora*.

La terminologie que les nouveaux maîtres de Buenos Aires emploient pour qualifier le crime dont, à leurs yeux, Rosas s'était rendu coupable est un bel exemple de ce phénomène :

*La prostitución a los ciudadanos, a quienes por el temor o la corrupción forzó a la renuncia de la propiedad, de la vida y del honor*⁵⁹¹.

À bien y réfléchir, ne peut-on considérer que c'est in fine le discours officiel de la nation argentine toute entière qui pouvait tirer profit de ce portrait voltairien du vampire corrompu ?

Nous avons étudié le processus de pénétration de la figure du vampire dans le Rio de la Plata au milieu du XVIII^e siècle. Elle semble être à la croisée des représentations pro- et anti-rosistes,

⁵⁹¹ Causa criminal seguida contra el Ex Gobernador Juan Manuel de Rosas ante los tribunales ordinarios de Buenos Aires, Buenos Aires, Imprenta de « La Tribuna », 1864.

telles qu'elles se sont combattues sur la place publique. Elle s'installe et s'enracine comme l'effet indésirable de la production littéraire d'écrivains et d'intellectuels européens dont les textes surent inspirer, à cette époque, leurs homologues de la région. C'est là aussi le cœur de notre sujet *Propagande et représentations sous l'ère rosiste* : comment, en effet, par un usage systématique de l'image et des supports, visuels aussi bien qu'oraux, le régime rosiste parvint non seulement à se doter d'une imagerie propre mais encore à bâtir un imaginaire que son appareil d'État fut capable de vulgariser et, pour ainsi dire, de nationaliser ?

Dans ce contexte, peut-être le rapprochement étymologique auquel invite le diptyque « nation » et « nature » prend-il tout son sens. Un sentiment national, aussi embryonnaire soit-il au tournant des années 1850, et c'est l'un des fils conducteurs de la démonstration que nous avons essayé de conduire, n'a pu se cristalliser qu'à partir du travail de nationalisation des enjeux politiques, économiques et sociaux mené par Rosas ; il doit beaucoup également aux effets induits par une propagande d'Etat ayant cherché à discipliner et à normaliser les comportements et les opinions, pour chercher, en somme, à arrêter pour ainsi dire le mode d'être de ses concitoyens.

Dans ce cadre, on peut s'interroger sur l'apport des exilés. Quelle a été, en effet, leur contribution au mouvement de fond ayant permis, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, l'affirmation d'un sentiment et d'une nation proprement argentins ? C'est sur ce point que se joue, en réalité, l'importance de la contribution de Juan Manuel de Rosas aux destinées de l'Argentine.

On doit aux exilés une figure originale, fruit d'un syncrétisme européen qui, influencé par des réalités locales, se projette au-delà des seuls milieux et supports plastiques et littéraires. Rosas est condamné par les tribunaux « civilisés » d'hommes ayant enfin accédé aux responsabilités après lui avoir livré une bataille politique essentiellement conduite par les canaux de représentation mis en place pour contrer

l'appareil de propagande qu'ils étaient parvenus à institutionnaliser. Faut-il s'étonner de ce qu'au moment de le condamner, les tenants de la civilisation recourent à une figure métaphorique empreinte de monstruosité ?

*Art. 1 : Se declara a Juan Manuel de Rosas reo de lesa-patria por la tiranía sangrienta que ejerció sobre el pueblo durante todo el período de su dictadura violando hasta las leyes de la naturaleza*⁵⁹².

Les principales caractéristiques des pratiques rosistes visant à homogénéiser l'opinion publique sont assez largement connues. Par la voie d'une série de mesures mises en œuvre successivement au cours de ses mandats, les signes extérieurs d'appartenance et de soutien au rosisme furent progressivement légalisés, avec pour seul objectif l'installation d'une uniformité politique qu'il faudrait non seulement professer mais que les censeurs du régime devaient être capables d'apprécier à tout moment.

Aux voyageurs étrangers de passage à Buenos Aires que ce contexte et ces pratiques d'information et ces méthodes d'instruction étonnaient, les publicistes du régime répondaient sans trop d'hésitation que les habitants de Buenos Aires ne faisaient qu'exprimer librement leurs opinions et préférence politiques. Globalement, la circulation des slogans et l'imposition de certaines tenues uniformisées ne représentaient qu'une pratique secondaire du régime qui reflétait le fait que les pressions issues directement de la société étaient jugées plus importantes que les initiatives que le gouvernement pouvait décider de prendre lui-même. En résultait un discours officiel faisant la part belle le caractère naturel et spontané de ces pratiques et de ces manifestations de soutien et d'appartenance.

Le contrôle exercé sur l'éducation et la presse relève d'une logique tout à fait différente. Le contrôle politique exercé sur l'instruction publique s'est raidi en 1844 par la voie du décret pris en

⁵⁹²

Ib.

le 26 mai et par lequel tout le personnel scolaire était tenu de manifester publiquement son orthodoxie religieuse et sa loyauté envers le système fédéral⁵⁹³. C'est essentiellement à partir de la première moitié des années 1840, lorsque ces mécanismes de contrôle social et politique furent instaurés dans leur version la plus sophistiquée, qu'il ne fut plus possible de s'opposer ouvertement au régime. Entre la fin des années 1830 et le milieu des années 1840, par un processus aussi complexe qu'ambigu, la République telle qu'elle existait alors fut de plus en plus étroitement et systématiquement associée au Parti Fédéral. Cela est d'autant plus vrai vis-à-vis de sa composante strictement rosiste.

Pour autant, il ne faut pas perdre de vue le fait qu'en dépit de toutes ces mesures législatives et réglementaires, mais encore des pratiques informelles fomentées par le régime, la relation entre l'opposition et la guerre qu'avaient identifiée les publicistes du régime se trouvait justement inversée : pour eux, c'est en suivant une politique belliciste que la dissidence politique avait définitivement perdu toute légitimité. C'est sur cette base que s'est dessinée la distinction entre « faction » et « parti », que nous avons également étudiée tant elle a guidé la stratégie discursive mise en place par les propagandistes du régime. Seul interlocuteur légitime, le parti s'imposait comme un acteur unique, condamnant au silence les factions, c'est-à-dire toutes les forces vives agglomérées au sein de l'opposition.

Très tôt dans les années rosistes, un contributeur anonyme de *El Lucero* développait la réflexion suivant laquelle :

Todas las repúblicas del mundo han tenido partidos : son sectas políticas que nacen del seno de la libertad : todos profesan principios, respetan derechos que son considerados imprescriptibles, así es que son considerados por sus con-

⁵⁹³ Cf. Evaristo Iglesias, *La escuela pública bonaerense hasta la caída de Rosas*, Buenos Aires, Librería El Ateneo Editorial, 1946, p. 285.

*trarios y la política aconseja que se les respete, por cuanto se les considere solamente divergentes en los medios pero con tendencia siempre a un mismo fin*⁵⁹⁴.

La multiplication de slogans, souvent inventés par Rosas lui-même, en vue créer des marques d'une identité fédérale partagée, eut une importance toute particulière dans le processus de consolidation du régime au sein des couches populaires. Il en fut de même pour le fort symbolisme et le rituel développés et mis en scène dans le cadre des fêtes patriotiques. S'agissant de la construction du discours rosiste proprement dit, il est important de noter que même si les documents officiels, notamment ceux conservés dans les archives de la « *Secretaría de Rosas* », démontrent que les décisions prises en ce sens au niveau du Gouverneur lui-même furent nombreuses, il eut parfois tendance à minimiser son autorité directe sur ce genre d'initiative. Il préférait y voir le fruit de la libre expression de l'opinion publique et du sentiment populaire.

En principe, l'existence d'une pluralité de partis politiques ne rebutait pas les écrivains rosistes. Selon la rhétorique qu'ils développaient, les valeurs centrales sur lesquelles se fondait l'idée moderne, libérale, d'une république représentative étaient acceptées comme autant de justes valeurs du régime. Dans cette perspective, le discours politique rosiste ne faisait qu'appliquer ces principes à une réalité politique jugée exceptionnelle. Aussi, l'idée d'une distinction fondamentale entre partis et factions ferait le miel de la littérature rosiste, conduisant ainsi à une intégration du système rosisme dans la galerie des valeurs libérales modernes, tout en essayant de justifier la fermeture de tous les canaux pouvant nourrir la dissension politique légitime moyennant une caractérisation du parti rival et de ses sympathisants comme intrinsèquement en désaccord avec ces valeurs et, de ce fait, confinés dans un espace extérieur à tout changement civique et à toute relation sociale.

⁵⁹⁴ N° 80, 11 décembre 1829.

Pour toutes ces raisons, l'ordre rosiste fut frappé de multiples contradictions et de profondes ambiguïtés. Fondamentalement, la conception rosiste de l'ordre exprimait une forme de républicanisme se voulant représentatif des valeurs les plus élevées de la modernité sociale, économique et politique atteints au XIX^e siècle. Mais il était également perçu, par des penseurs tels qu'Alberdi, comme l'ordre d'une République possible dont il fallait appeler de ses vœux l'avènement. C'est-à-dire un ordre adapté aux réalités d'une expérience américaine qui se voulait une réponse à la chute de l'autorité politique et sociale à tous les niveaux de la société de l'époque et dont la principale mission consistait à créer de nouvelles formes de légitimité là où auparavant il n'y en avait eu aucune.

Que la « *virtù* » du grand homme d'État soit d'avoir un sens aigu de l'écoute des différents champs de force qui l'entourent et le pressent d'agir, de savoir distinguer les sphères personnelle et étatique, qu'entre le désir des masses et celui des corps constitués pour la défense d'intérêts particuliers, qu'entre le désir des grands (commander et opprimer) et le désir du peuple il sache par sa clairvoyance et son courage faire que son ambition et son désir de gloire, de puissance et d'ordre coïncident avec l'institution d'un État stable en proie au désordre, alors que le pouvoir n'est jamais acquis mais doit être continuellement refondé, tel est l'enseignement fondamental livré par *Le Prince*⁵⁹⁵, de Machiavel. Telle est l'histoire de Don Juan Manuel de Rosas, initialement « *Restaurador de las Leyes* » de la province de Buenos Aires puis, au fil du temps, et au gré de succès sur le plan intérieur et de victoires symboliques bien que coûteuses, sur la scène internationale, aux commandes d'un pays qu'il a fortement contribué à fonder : l'Argentine.

Membre de l'exécutif bonaerense, Baldomero García défendit, lors d'une séance en 1850, l'idée que l'expérience rosiste avait non seulement permis de sauver et de renforcer l'expérience républicaine

⁵⁹⁵ Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Paris, Garnier Flammarion, 1990.

que son pays avait connue au début du siècle mais encore de restaurer l'ordre jadis en vigueur sous l'autorité de la couronne espagnole, lorsqu'elle gouvernait le Rio de la Plata comme l'une des composantes de son vaste empire américain. García d'affirmer, dans un long discours :

Veinte años han pasado, y ved aquí que somos más republicanos que lo éramos, ved aquí que tenemos nuestra suerte en nuestras manos.

Au sommet de son pouvoir, l'ordre rosiste trouvait dans ce paradoxe apparent sa meilleure description : la restauration de l'ordre colonial avait bien eu lieu, mais au prix de la consolidation d'une République qui ne devait son existence qu'au retour de l'ordre pré-révolutionnaire contre lequel Rosas s'était initialement dressé.

Le discours rosiste n'a jamais su véritablement se départir de sa dualité ; cela est encore plus flagrant à la fin de la période. De l'intérieur, il n'avait de cesse d'exprimer cet étrange composé de modernité et archaïsme, d'innovation et de conservatisme, de restauration et de rénovation. De l'extérieur, toutefois, seul son archaïsme était apparent. Les récits historiques de l'Argentine post-rosiste ayant été essentiellement le fait des hommes qui combattirent Rosas depuis l'exil, on comprend que ce soit cette image qui eut tendance à s'imposer dans l'historiographie nationale jusqu'au milieu du siècle dernier. C'est à ses mêmes intellectuels que l'on doit la dérive et le raccourci qui a voulu que le rosisme fût un phénomène politique aussi anachronique que rétrograde, sans qu'on prête la moindre attention aux ferments républicains qu'il avait inspirés.

Dans ce cadre, l'étude que nous avons menée des images divulguées par l'opposition pour toucher plus directement les masses populaires avait pour objet de rendre compte de l'imaginaire symbolique développé par les opposants de Juan Manuel de Rosas et de le faire, en quelque sorte, en temps réel. Adressé aux couches populaires dont l'accès à l'information est étroitement liée à la tenue de séances de lecture collective, les messages délivrés par un journal comme *El Grito Argentino* parvinrent à avoir sur l'opinion publique un impact dispro-

portionné par rapport aux moyens matériels tout à fait limités qu'avaient ses auteurs pour lutter contre la force de frappe de l'appareil de propagande du régime. En outre, on constate que les représentations littéraires et plastiques supplantèrent progressivement le mot et l'image, en leur insufflant davantage de force dramatique, leur permettant ainsi d'imprégner durablement l'inconscient populaire.

Par le travail de définition des frontières auquel il s'est livré, par son acharnement à défendre la souveraineté de son pays et à faire reconnaître son indépendance, par son ardeur à agir au nom de la grandeur nationale encore et, par la création à laquelle il a malgré tout contribué d'un être argentin, pourvu d'une nationalité fidèle à l'entrelacs qui définit son identité, Juan Manuel de Rosas fut le premier grand homme d'État argentin, né « criollo » et mort argentin.

Le nom que donne Machiavel à cet ordre de choses, à cette instabilité foncièrement mouvante, faite de désirs incompatibles et de passions imprévisibles, dont on peut dire qu'il a largement empreint le processus historique et politique de formation de la nationalité argentine est *Fortune* : non plus *Providence* bienveillante et réglée, aux desseins impénétrables qui ne permettaient déjà de penser les effets du pouvoir sur les hommes que comme l'effet de grâce et l'expression d'un opportunisme politique ; mais « fleuve tumultueux et devastateur pour peu que l'homme n'ait pas prévu sa crue et ne s'en soit gardé par des digues et des canaux ⁵⁹⁶ ». Fortune, donc, mais en aucune circonstance celle-ci ne s'exprime comme emprise souveraine et inéluctable qui déposséderait le détenteur du pouvoir – fût-il ou non souverain – de son libre-arbitre, de sa faculté de juger et de décider.

Si le Buenos Aires de Juan Manuel de Rosas fut envahi par la culture de la barbarie de la campagne, pour les nouveaux proscrits du discours du XX^e siècle, la ville est assaillie à son tour par un flot zoo-

⁵⁹⁶ Céline Spector, *Le pouvoir*, Paris, Garnier Flammarion, coll. Corpus, 1997, p.167.

logique charrié de la périphérie par Juan Domingo Perón qui sait transformer ces créatures monstrueuses en des acteurs politiques de plein droit. Les ressorts de l'orthopédie discursive qui s'installe alors ne sont cependant pas les mêmes.

Comme l'a souligné Pilar González dans son étude *Civilidad y política en los orígenes de la Nación Argentina*, pour les élites portègnes de l'époque, l'idée de nation n'a véritablement de sens que tant qu'elle est rapportée à celles de civilité et de politique. Les villes sont érigées en lieux de pouvoir par l'organisation de l'espace social, tandis que se développe une forme de civilité proprement associative conduisant à une transformation de l'espace urbain qui, en se transformant, se prête à de nouvelles analyses. Telle qu'elle prend corps alors, la communauté urbaine renvoie à la ville comme le siège par excellence de la collectivité.

En résulte un autre rapprochement implicite entre la nation moderne et l'espace urbain ne prenant sens qu'à partir du moment où on reconnaît à l'espace urbain et, plus spécifiquement, à la ville de Buenos Aires, son autorité sur la genèse de la nation argentine.

En ce sens, l'un des principaux legs de Juan Manuel de Rosas serait effectivement la mobilisation et l'éveil à la politique du corps social, non seulement à sa tête, mais encore à sa base. C'est Rosas qui permet à la politique de s'affirmer comme le terrain privilégié de l'action sociale et du développement d'une sphère publique, distincte et opposition avec l'aire privée, qu'elle passe par la conquête de nouveaux droits politiques ou qu'elle s'affirme par les armes. Même s'il serait sans doute osé d'affirmer que c'est un effet que Rosas s'attendait à produire, il apparaît que le travail de propagande livré par son régime conduisit cependant à une revitalisation de la politique, entendue au sens le plus large, comme la gestion des activités de la cité.

Sans cela, on imagine difficilement une société capable de se prendre progressivement en main, en intégrant un nouveau schéma de pensée, un nouveau modèle social et un nouveau mode de sociabilité. C'est grâce à ce travail que la société s'approprie, même symboliquement, le pouvoir et aspire à l'exercer. Quel point commun tous ces phénomènes présentent-ils ? A la confluence de quel principe se trouvent-ils ? Ne peut-on dire que c'est justement de celui de représentation ? La rupture ou du moins la suspension du lien colonial avait entraîné la légitimation de la république comme seule forme légitime d'organisation politique et d'exercice du pouvoir.

En liant son sort à celui de la nation, elle donne une profondeur nouvelle au principe de représentation, en le plaçant au cœur du dispositif de pouvoir progressivement mis en place à Buenos Aires. Ce que l'on constate aussi – et c'est un point qui en dit long sur les bouleversements enregistrés au niveau des comportements sociaux et politiques durant la période – c'est la multiplication et la vulgarisation de supports d'information qui invitent au développement de nouvelles formes de sociabilité. Loin d'installer une fracture entre factions irréconciliables, si on regarde le temps long, on s'aperçoit que l'appareil de propagande du régime rendit possible un rapprochement citoyen. Or, avant Caseros, les projets politiques visant à l'instauration d'une république représentative est strictement liée aux pratiques citoyennes de la sphère publique. En cela, la vie politique locale illustre combien l'opinion n'est alors encore qu'une condition nécessaire mais non suffisante à l'action.

Le pouvoir est substance. Sans jamais disparaître, il se transmet d'un Prince à l'autre. En un sens, le pouvoir n'est pas que le fait des hommes et la vie politique de Rosas l'illustre, son pouvoir, au fil des ans, ne s'étant notamment renforcé qu'à la faveur de circonstances favorables (comme le décès de concurrents potentiels ou la communion inespérée de tout un peuple contre la menace étrangère). Il est des choses qui dépendent des hommes et d'autres qui leurs sont fondamen-

talement étrangères ; le pouvoir du chef trouve autant de ressources dans le réel concret, sur la scène politique, que dans les conditions qu'il sait forger à son avantage, en anticipant, par exemple, les luttes à livrer et en s'adaptant aux conséquences qu'elles induisent.

N'est-ce pas à cela qu'aspire le grand homme d'État ? Tel ne fut-il pas celui de Rosas ? N'a-t-il pas fait preuve de clairvoyance en comprenant que la Fortune n'a pour elle que le champ que daigne lui laisser la « *virtù* » ? Comment conquérir le pouvoir et surtout le conserver ? En usant d'une audace sans bornes, du plaisir et du flair, d'une maîtrise de soi irréductible à la vertu morale. Mais, au demeurant, Rosas reste un homme politique à part, dans la mesure où il fut un homme de son temps, le reflet d'une époque et le modèle d'une communauté.

Il ne fut en rien une parenthèse de l'histoire, mais l'histoire elle-même : celle de la formation d'une nation et d'une nationalité qui se cherche sur fond de contingences historiques et politiques. Celle qui a déterminé la naissance d'une nation en tant que sujet de l'histoire, qui lui a permis de s'exprimer à la première personne et d'énoncer, de ce fait, sa singularité.

Mais pourquoi Rosas, en dépit de l'empreinte qu'il a laissée, ne figure-t-il pas dans le Panthéon des héros de la nation ? N'est-il pas curieux que celui-là même qui prit en charge, en quelque sorte, la naissance de la nation argentine s'en trouve privé, exclu ? Pourquoi ce rôle échet-il à Rosas et non à Sarmiento, à Roca, ou à Mitre ? Peut-être du fait qu'il ne se prononça jamais clairement pour l'organisation du pays. En effet, il émit toujours des réserves quant à la convocation d'une Assemblée constituante, parfois en des termes limpides, comme dans la fameuse lettre de Figueroa :

[...] *el país no está todavía en condiciones de organizarse constitucionalmente bajo un régimen federal. Ni siquiera existen los elementos básicos para hacerlo. Si se convoca a un congreso se va a llenar de unitarios 'logistas y de pícaros' y el resultado será un nuevo fracaso. Además se necesita dinero y no lo hay [...]*.

Dejemos que las cosas se vayan arreglando con el tiempo [...] es preferible que las cosas se arreglen de abajo que por arriba : que las provincias recompongan sus cosas que se acostumbren a vivir en paz.

On aime à rappeler, évoquant Sarmiento, son rôle d'éducateur. En le faisant, on semble accorder davantage d'importance aux faits matériels, aux progrès entendus comme les améliorations apportées au confort des hommes et des femmes, les avancées techniques et scientifiques qu'au progrès entendu, cette fois, comme mouvement et comme dynamique. On semble lui accorder moins d'importance, ainsi qu'à la progression de tout un peuple ; on le regarde de coin de l'œil, ou presque, parce qu'on doit se contenter de le constater « a posteriori » et de le subir plus que de le diriger.

Rosas ne serait-il pas perçu dans les mêmes termes, dans l'histoire de l'Argentine, parce que l'État moderne argentin ne porte qu'indirectement sa marque ? On peut l'espérer, car au delà des débats idéologiques structurants qui, depuis l'indépendance et jusqu'à aujourd'hui, opposent unitaires et fédéraux, les chantiers ouverts par Rosas et les initiatives portées par son régime modifièrent incontestablement le visage de l'Argentine. Il y clairement un avant et un après Juan Manuel de Rosas.

Pendant longtemps, l'histoire n'a jamais été que celle que le pouvoir se racontait sur lui-même, celle que le pouvoir aimait à faire raconter sur soi. En un mot : c'était l'histoire du pouvoir par le pouvoir. Avant même l'apparition de Rosas sur la scène politique, au tout début du XIX^e siècle, l'histoire qui commence à se raconter, c'est une histoire contre le discours de l'État sur l'État. C'est une histoire contre le récit du pouvoir sur le pouvoir.

En cela, c'est un discours qui va transformer en profondeur l'articulation du savoir historique à son récit proprement dit. C'est aussi un nouveau sujet de l'histoire qui apparaît : c'est quelqu'un d'autre qui va prendre la parole dans l'histoire pour la raconter ; c'est quelqu'un d'autre qui faire le récit de sa propre histoire et de celle de

ses semblables et qui va dire « je » et « nous » au moment de raconter l'histoire. Enfin, c'est quelqu'un d'autre qui va ordonner le passé, les événements, les droits, les injustices, les défaites et les victoires. C'est cette expérience qu'on vit en Argentine dans le prolongement de la défaite de 1852.

Ce nouveau sujet de l'histoire qui est à la fois celui qui parle dans le récit historique et le sujet même de ce récit historique, ce nouveau sujet qui apparaît quand on écarte le discours administratif ou juridique de l'État sur lui-même, ce n'est rien d'autre que ce qu'un historien de l'époque appellerait une « société ». Une société, entendue, néanmoins, comme un regroupement d'individus qui partagent un statut, des mœurs et usages propres et qui suit sa propre loi en défendant ses propres intérêts. Or, ce quelque chose qui parle désormais dans l'histoire, qui prend la parole et dont on va parler, c'est ce que le vocabulaire de l'époque commence à identifier, d'un point de vue historique, comme une « nation ».

Comme l'a pointé Michel Foucault, la nation à cette époque n'est nullement quelque chose qui se définirait par l'unité des territoires ou même par une morphologie politique définie. Ce n'est pas non plus quelque chose qui se définirait par un système de sujétions à un imperium quelconque. La nation est sans frontières, elle est sans système de pouvoir défini et elle est, pour ainsi dire, sans État. En ce sens, on pourrait dire de la nation d'alors qu'elle circule derrière les frontières et qu'elle sait faire l'économie des institutions.

C'est fondamentalement de cela qu'il va être question dans l'histoire héritée du rosisme. C'est de cela, c'est de ces événements là qu'il va être ensuite question dans l'histoire de l'Argentine. C'est de cette notion, de ce concept que va émerger le fameux problème révolutionnaire de la nation, mais aussi la matrice même du nationalisme tel qu'il a pris son essor à partir du XIX^e siècle ; enfin, on peut dire que c'est aussi de là que va sortir la notion de race et de là, encore, que va surgir celle de classe.

Si effectivement la nation dérive de la civilité, il faut toutefois se tenir à distance d'une double tentation : généraliser un phénomène qui s'exprime fondamentalement, du moins dans un premier temps, au niveau des élites urbaines de Buenos Aires et que pour les secteurs populaires la république relève souvent de la théorie et l'idée même d'une nation argentine généralement de l'illusion. Ces populations étant cependant au cœur des nouveaux types de rapports sociaux que nous avons décrits, il n'est pas étonnant que ce soit ce même noyau qui ait été la cible privilégiée de l'appareil de propagande du régime.

Mais alors de quelle nation parle-t-on ? Pour les élites portègues, cette nation dont il est question est indissociable de la société qu'elles ont à cœur de bâtir, mais d'une société qui relève également d'une sociabilité civilisée ayant donc, par nature, vocation à éradiquer les potentats locaux, en général, et les caudillos comme Rosas, en particulier. Sarmiento considérait que les formes de civilité associative créent les conditions pour l'émergence d'une société civile, rendant possible à la nation de s'affirmer comme le support politique. Ainsi, la civilité ce serait la sociabilité de la république telle qu'elle fait surface après la chute du régime rosiste et telle qu'elle s'affirme comme une structure nationale de sociabilité.

Or ce rapprochement entre la nation civique et la société civilisée permet de résoudre un grand problème politique ayant traversé l'histoire argentine : comment concilier le nouveau principe de souveraineté qui légitimait l'indépendance et l'héritage colonial par lequel les élites « *criollos* » avaient fondé leur prééminence sociale et politique. Par cette voie, en effet, les élites sont en mesure d'œuvrer pour la consolidation d'un État qui exprime une nationalité sans que pour cela il faille mettre en cause le pouvoir qu'elles s'étaient arrogées.

Au fond, dans toutes ces entreprises, c'est fondamentalement de quatre choses qu'il s'agit : normalisation, centralisation, sélection et hiérarchisation. Ce sont précisément les quatre opérations qui marquent l'exercice du pouvoir disciplinaire imposé par le régime de Juan

Manuel Rosas et auquel l'Argentine doit sans doute d'avoir commencé à prendre corps.

Bibliographie

Sources primaires :

Almanaque Político y de Comercio de la Ciudad de Buenos Ayres para el año de 1826, Buenos Aires, Ediciones de la Flor, 1968.

Archivo Americano y espíritu de la prensa del mundo, première réimpression du texte espagnol conformément à l'édition originale 1843-1851, t. I, Buenos Aires, Editorial Americana, 1946.

Archivo General de la Nación

Sala X

(1-6-7), (1-7-3), (1-9-7), (1-10-4), (1-10-7)

(4-9-4)

(8-9-5)

(16-3-4), (16-3-5), (16-4-7), (16-7-3)

(17-3-7), (17-6-3), (17-6-5)

(22-10-16)

(25-4-1), (25-6-4)

(27-8-1), (27-8-3)

(29-10-4)

(33-1-9), (33-2-7), (33-2-8), (33-3-2), (33-3-3), (33-3-4), (33-3-7),
(33-3-8), (33-4-2)

(33-4-6), (33-4-8), (33-4-9), (33-5-1), (33-6-1)

(42-7-11), (42-8-2), (44-8-28)

(J-1/ L-1)

Archivo Histórico de la Provincia de Buenos Aires, Juzgado del Crimen (34-2-38).

Quotidien *Clarín*, octobre 2002.

Quotidien *La Nación*, avril-juin 2003.

El Grito Argentino, originaux conservés à l'Archivo General de la Nación, ainsi qu'à la Biblioteca Mitre.

El Iniciador, Academia Nacional de la Historia, reproduction facsimile, Buenos Aires, Guillermo Kraft, 1941.

Exposición Mauroner. Catálogo sucinto de una rica colección de cuadros al óleo y antiguos pertenecientes a José Mauroner, Buenos Aires, Imprenta de la Independencia, 1829. original conservé dans le Tesoro de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires.

El Nacional, originaux conservés à l'Archivo General de la Nación.

Foreign Office, correspondance officielle de Woodbine Parish, F.O. G/26 et G/27.

La Gaceta Mercantil, originaux conservés à la Biblioteca Mitre, ainsi que dans le Tesoro de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires.

La Moda. Gacetín semanal de música, de poesía, de literatura, de costumbres, Academia Nacional de la Historia, reproduction facsimile, Buenos Aires, Guillermo Kraft, 1938.

La Tribuna, 28-30 décembre 1853.

Sur Juan Manuel de Rosas et le rosisme :

ARANA, Enrique, *Rosas y la Política Exterior*, éd. de l'Instituto Panamericano de Cultura, Buenos Aires, 1944.

ARTESANO, Eduardo B., *Rosas. Bases del nacionalismo popular*, Buenos Aires, Editorial APL, coll. La Siringa, 1960.

AVILA, Pedro, *Órdenes privadas del general D. Juan Manuel de Rosas en la Revolución de 1840 y abril de 1842*, Lima, Imprenta y litografía de Justo Montoya, 1847.

BARBA, Enrique, *Cómo llegó Rosas al poder*, Buenos Aires, Editorial Pleamar, 1972.

—, *Correspondencia entre Rosas, Quiroga y López*, Buenos Aires, Solar-Hachette, 1975.

—, *Unitarismo, federalismo, rosismo*, Buenos Aires, CEAL, 1982.

BULNES, Mabel Cernadas de, *El pensamiento de Valentín Alsina en el exilio (1835-1852)*, Bahía Blanca, Universidad Nacional del Sur.

BUSANICHE, José Luis, *El bloqueo francés de 1838 y la misión Cullen*, Buenos Aires, in « Boletín del Instituto de Investigaciones históricas de la Facultad de Filología y Letras », an XII, t.XVII, p.253-321, Buenos Aires, octubre 1933-juin 1934.

CALABRESE, Humberto, *Juan Manuel de Rosas. Cien respuestas acerca de su dictadura*, La Plata, Instituto Cardenal Cisneros, 1975.

CAPDEVILA, Arturo, *Las vísperas de Caseros*, Buenos Aires, 1928.

DE VEDIA Y MITRE, M. *De Rivadavia a Rosas*, Buenos Aires, 1930.

DI MEGLIO, Gabriel, ¡Viva el bajo pueblo ! La plebe urbana de Buenos Aires y la política entre la Revolución de Mayo y el rosismo, Buenos Aires, Prometeo, 2007.

—, ¡Mueran los salvajes unitarios ! La mazorca y la política en tiempos de Rosas, Buenos Aires, Sudamericana, 2007.

DIAZ, Benito, *Juzgados de Paz de campaña de la Provincia de Buenos Aires, 1821-1854*, Universidad Nacional de La Plata – Facultad de Humanidades, La Plata, 1959.

—, *Rosas, Buenos Aires y la organización nacional*, Buenos Aires, Editorial El Coloquio, 1974.

ESTRADA, José Manuel, *La política liberal bajo la tiranía de Rosas*, Buenos Aires, s.d.

FRANCO, Luis, *El otro Rosas*, Buenos Aires, Claridad, 1945.

FRIAS, Félix, *La gloria del tirano Rosas y otros escritos políticos y polémicos*, Buenos Aires, El Ateneo, 1928.

GARCIA, Carlos, « El proceso a los mazorqueros en el año 1853 », in *II Congreso Internacional de Historia de América*, Academia Nacional de la Historia, Buenos Aires, t. III, 1938.

GELMAN, Jorge, *Rosas, estanciero. Gobierno y expansión ganadera*, Buenos Aires, Editorial Claves para Todos, 2005.

—, « La rebelión de los estancieros contra Rosas. Algunas reflexiones en torno de los Libres del Sur de 1839 », *Entrepasados*, n° 22, 2002.

—, « Crisis y reconstrucción del orden en la campaña de Buenos Aires. Estado y sociedad en la primera mitad del siglo XIX », *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana « Dr. Emilio Ravignani »*, tercera serie, n° 21, 2000.

GRAS, Mario César, *La Cultura en la Época de Rosas*, in *Revista del Instituto Juan Manuel de Rosas de Investigaciones Históricas*, n°14, février 1949.

GRUPO SOCIEDAD Y ESTADO (Dir. : Carlos Mayo), *Pulperos y pulperías de Buenos Aires / 1740-1850*, Mar del Plata, Facultad de Humanidades, UNMP, 1996.

GUTIERREZ, Eduardo, *La Mazorca*, Buenos Aires, J.C. Rovira editor, 1932,

—, *Juan Cuello*, Buenos Aires, Editorial El Boyero, 1894.

—, *Viva la Santa Federación*, Buenos Aires, J.C. Rovira editor, 1932.

—, *El puñal del tirano*, Buenos Aires, J.C. Rovira editor, 1932.

IBARGUREN, Carlos, *Juan Manuel de Rosas, su vida, su tiempo, su drama*, Buenos Aires, La Facultad, 1930.

INDARTE, José Rivera, *Tablas de Sangre. Es acción santa matar a Rosas*, Buenos Aires, Antonio Dos Santos, 1946.

LAMAS, Andrés, *Escritos políticos y literarios de D. Andrés Lamas durante la guerra contra la tiranía de D. Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Casa editora calle Cangallo, 1877.

—, *Apuntes históricos sobre las agresiones del dictador argentino D. Juan Manuel de Rosas contra la independencia de la República Oriental del Uruguay*, 1849.

LAZCANO, Martín V., *Estudios psicológicos sobre Don Juan Manuel de Rosas y su gobierno*, Buenos Aires, J. Lajouane & Cía – Editores, 1927.

LYNCH, John, *Argentine Dictator. Juan Manuel de Rosas, 1829-1852*, Oxford, Clarendon Press, 1981 (trad. espagnole, Buenos Aires, Emecé Editores, 1984).

O'DONNELL, Juan Manuel de Rosas. *El maldito de nuestra historia oficial*, Buenos Aires, Planeta, 2003.

PALOMEQUE, Alberto, *Rosas y las fronteras*, Buenos Aires, s.d., 1927.

PEREYRA, Carlos, *Rosas y Thiers. La diplomacia europea en el Río de la Plata, 1838-1850*, Editorial América, 1919.

PRADERE, Juan, *Juan Manuel de Rosas. Su iconografía*, Buenos Aires, Oriente, 1970.

QUATROCCHI-WOISSON, Diana, *Los males de la memoria. Historia y política en la Argentina*, Buenos Aires, Emecé, 1995.

QUESADA, Ernesto, *La época de Rosas*, Buenos Aires, Talleres S.A. Casa Jacobo Peuser, 1923

RAMOS MEJÍA, José María, *Rosas y su tiempo*, Buenos Aires, Emecé, 2001.

—, *Las multitudes argentinas: estudio de psicología colectiva*, Buenos Aires, Ed. de Belgrano, 1977.

—, *Las neurosis de los hombres célebres en la historia argentina*, Buenos Aires, Ediciones Anaconda, 1936.

—, *La locura en la historia*, Buenos Aires, La Enciclopedia de la Intelectualidad Argentina, 1933.

RAVIGNANI, Emilio, *Inferencias sobre Rosas*, Editorial Huarpes, 1945.

—, *Rosas, interpretación real y moderna*, Buenos Aires, Editorial Pleamar, 1970.

ROSA, José María, *Rosas : nuestro contemporáneo*, Buenos Aires, La Candelaria, 1970.

ROSAS, Juan Manuel de, *Instrucciones a los mayordomos de estancia*, Buenos Aires, Administración General, 1919.

SAMPAY, A.E., *Las ideas políticas de Juan Manuel de Rosas*, Buenos Aires, Juárez Editor, 1972.

SZUCHMAN, Mark, *Order, Family and Community in Buenos Aires, 1810-1852*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

VARELA, Florencio, *Rosas y su gobierno. Escritos políticos, económicos y literarios*, Buenos Aires, Freeland, 1975.

WEINBERG, Félix, *Manuela Rosas y otros escritos políticos del exilio*, Buenos Aires, Taurus, 2001.

—, *El Salón Literario de 1837*, Buenos Aires, Hachette, 1977.

Ouvrages et articles consacrés à la propagande et à la représentation:

AGULHON, Maurice, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Paris, Fayard, 1968.

ALVAREZ MURENA, Héctor, *La metáfor y lo sagrado*, Caracas-Buenos Aires, Tiempo Nuevo, 1973.

ANNINO, Antonio, *Historia de las elecciones y del espacio político nacional en Iberoamérica en el siglo XIX*, Buenos Aires, FCE, 1995.

ARIAS SARAIVIA, Leonor, *La Argentina en clave de metáfora*, Buenos Aires, Corregidor, 2000.

ARISTOTE, *Poétique*, chapitre XXI, s.d.

BACZKO, Bronislaw, *Los imaginarios sociales. Memorias y esperanzas colectivas*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1991.

BARTHES, Roland, *L'obvie et l'obtus*, Paris, Seuil, 1982.

—, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977.

BERTONI, Lilia Ana, *Patriotas, cosmopolitas y nacionalistas. La constitución de la nacionalidad argentina a fines del siglo XIX*, FCE, 2001.

BLANCHOT, Maurice, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.

BOIME, Albert, *Historia social del arte moderno*, tome 2. *El arte en la época del bonapartismo 1800-1815*, Madrid, Alianza, 1990.

BRIOSI, Sandro, *Il senso della metafora*, Roma, Liguori, 1985.

BROOKE-ROSE, Christine, *A Grammar of Metaphor*, London, Secker and Warburg, 1958.

BUSTOS GUADAÑO, Eduardo de, « La metáfora y la filosofía contemporánea del lenguaje », *Anthropos*, número 129, Barcelona, febrero 1992.

CALMET, D. Augustin, *Dissertation sur les vampires*, Grenoble, Jérôme Million, 1998.

CANAL FEIJOO, Bernardo, *Constitución y Revolución*, Buenos Aires, FCE, 1955.

CARVALHO, José Murilo de, *La ciudadanía y su desenvolvimiento en Brasil*, México, FCE, 1995.

CASTORIADIS, Cornelius, *La institución imaginaria de la sociedad*, Buenos Aires, Tusquets Editores, 2003.

CIOCCHINI, Héctor ; BURUCUA, José Emilio ; BAGNOLI, Omar, *Iconografía de la imaginación científica*, Buenos Aires, Hermathena, 1988.

CIOCCHINI, Héctor ; VOLTA, Luigi, *Monstruos y maravillas*, Buenos Aires, Corregidor, 1992.

CLEMENTE, José Edmundo, *Descubrimiento de la metáfora*, Caracas, Monte Avila, 1977.

COSERIU, E., « Introducción al estudio estructural del léxico », in *Principios de Semántica estructural*, Gredos, Madrid, 1977.

DAVIDSON, Donald, « Límites de lo literal. ¿Qué significan las metáforas ? », in *De la verdad de la interpretación. Fundamentales contribuciones a la filosofía del lenguaje*, Barcelona, Gedisa, 1990.

DERRIDA, Jacques, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.

DEVOTO, Fernando; MADERO, Marta, *Historia de la vida privada en la Argentina*, t. I : *De la Colonia a 1870*, Buenos Aires, Taurus, 1999.

DOMENACH, Jean-Marie, *La propagande politique*, Paris, PUF, 1950.

DU MARSAIS, C., *Tratado de los tropos*, Madrid, Aznar, s.d.

ECO, Umberto, *Los límites de la interpretación*, Barcelona, Lumen, 1992.

—, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Fabbri, 1984.

ELLUL, Jacques, *Histoire de la propagande*, Paris, PUF, 1967.

ENAUDEAU, Corinne, *La paradoja de la representación*, Buenos Aires, Paidós, 1999.

FERRO, Gabo, *Barbarie y civilización : sangre, monstruos y vampiros durante el segundo gobierno de Rosas*, Buenos Aires, Marea, 2008.

FREUD, Sigmund, « Note sur le 'Block-notes magique' », in *Résultats, idées, problèmes*, II.

FURET, François, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

GARAVAGLIA, Juan Carlos, « Escenas de la vida política en la campaña : San Antonio de Areco en una crisis del rosismo (1839-1840) », in *Poder, conflicto y relaciones sociales. El Río de la Plata, XVIII-XIX*, Rosario, Homo Sapiens, 1999.

—, « Paz, orden y trabajo en la campaña : la justicia rural y los juzgados de paz en Buenos Aires, 1830-1852 », *Desarrollo Económico*, 1997.

GEHLEN, Arnold, *Imágenes de época, sociología y estética de la pintura moderna*, Barcelona, Península, 1994.

GENE, Marcela, *Un mundo feliz. Las representaciones de los trabajadores en la propaganda del primer peronismo (1946-1955)*, tesis de Maestría en Investigación Histórica, Buenos Aires, Universidad de San Andrés, 2001.

GENELLI, Giuliana et MALATESTA, Maria, *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Milano, 1982.

GIRARDET, Raoul, *Le nationalisme français (1871-1914)*, Paris, Seuil, 1983.

GOLDMAN, Noemí, « Formas de gobierno y opinión pública o la disputa por la acepción de las palabras », in Hilda Sabato et Alberto Lettieri, *La vida política en la Argentina del siglo XIX. Armas, votos y voces*, Buenos Aires, FCE, 2003.

GOMBRICH, Ernst, *Imágenes simbólicas*, Madrid, Alianza, 1983.

GONZALEZ BERNALDO, Pilar, *Civilidad y política en los orígenes de la Nación Argentina. Las sociabilidades en Buenos Aires, 1829-1862*, Buenos Aires, FCE, 2001.

HABERMAS, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

HEIDEGGER, Martin, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

HOLTMAN, Robert B., *Napoleonic propaganda*, Louisiana State Univ. Press, 1950.

KANT, Emmanuel, « Lettre à Marcus Herz » (1772), in *Œuvres*, t.I, Paris, Gallimard, 1980.

LAFIANDRA, Félix (comp.), *Los panfletos, su aporte a la Revolución Libertadora*, Buenos Aires, Itinerarium, 1955.

LAKOFF, George ; JOHNSON, Mark, *Metáforas de la vida cotidiana*, Madrid, Cátedra, 1986.

LAVATER, John, *Essays on Physiognomy*, Londres, William Tegg & Co., 1879.

LUDMER, Josefina, *El género gauchesco. Un tratado sobre la patria*, Buenos Aires, Perfil, 2000.

LYOTARD, Jean-François, *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 1971.

MAFFRE, J.-J., *Le siècle de Périclès*, Paris, PUF, 1990.

MALOSETTI COSTA, Laura, *Los primeros modernos, Arte y sociedad en Buenos Aires a fines del siglo XIX*, Buenos Aires, FCE, 2001.

MARSHALL, Thomas, *Citizenship and Social Class*, Pluto Press Ltd, 1991.

MARTINEZ ESTRADA, Ezequiel, *Radiografía de la pampa*, Madrid, Archivos, 1991.

MARIN, Louis, *Des pouvoirs de l'image*, Paris, Seuil, 1993.

MOORE, Barrington Jr, *Social Origins of Dictatorship and Democracy. Lord and Peasant in the Making of the Modern World*, Beacon Press, Boston, 1967.

MORGAN, Edmund, *Inventing the people. The rise of popular sovereignty in England and America*, New York, Norton, 1988.

MYERS, Jorge, *Orden y Virtud. El discurso republicano en el régimen rosista*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 1995.

—, « Las paradojas de la opinión. El discurso político *rivadaviano* y sus dos polos : el « gobierno de las luces » y « la opinión pública, reina del mundo », in Hilda Sabato et Alberto Lettieri, *La vida política en la Argentina del siglo XIX. Armas, votos y voces*, Buenos Aires, FCE, 2003.

—, « La Revolución en las ideas : La generación romántica de 1837 en la cultura y en la política argentinas », in Noemí Goldman (dir.), *Revolución, República, Confederación (1806-1852)*, t. 3 de la collection Nueva Historia Argentina, Buenos Aires, Sudamericana, 1998.

NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Gallimard, 1987.

PARAJON, Carlos, *Ideas y metáforas. Ensayos filosóficos sobre el lenguaje*, Buenos Aires, Biblos, 1985.

PITKIN, Hanna, *The Concept of Representation*, Berkeley, University of California Press, 1967.

QUINTILIEN, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1863.

RICOEUR, Paul, *La metáfora viva*, Buenos Aires, La Aurora, 1977.

ROLDAN, Darío, « La cuestión de la representación en el origen de la política moderna. Una perspectiva comparada (1770-1830) », in Hilda Sabato et Alberto Lettieri, *La vida política en la Argentina del siglo XIX. Armas, votos y voces*, Buenos Aires, FCE, 2003.

RORTY, Richard, *El giro lingüístico*, Barcelona, Universidad Autónoma, 1990.

ROSANVALLON, Pierre, *Le sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, Gallimard, 2001.

—, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1998.

—, *Pour une histoire conceptuelle du politique*, Paris, Seuil, 2003. ROUX, Jean-Paul, *La sangre. Mitos, símbolos y realidades*, Barcelona, Península, 1990.

SABATO, Hilda, *Ciudadanía política y formación de las naciones*, México, FCE, 1997.

SAMUEL, Raphael, « Reading the signs », in *History Workshop Journal*, issues 32-33, 1992.

SATZ, Mario, *El cuerpo y sus símbolos*, Buenos Aires, Planeta, 1994.

SCHOPENHAUER, Arthur, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, Paris, PUF, 2003.

SEARLE, John, « The metaphor », in *Expression and Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

Starobinski, Jean, *La relation critique*, Paris, Gallimard, 1974.

Tchakhotine, Serge, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1992.

TERNAVASIO, Marcela, « La visibilidad del consenso. Representaciones en torno al sufragio en la primera mitad del siglo XIX », in Hilda Sabato et Alberto Lettieri, *La vida política en la Argentina del siglo XIX. Armas, votos y voces*, Buenos Aires, FCE, 2003.

—, *La Revolución del voto. Política y elecciones en Buenos Aires*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2002.

THOMPSON, Mariquita Sánchez de, *Intimidación y política. Diarios, cartas y recuerdos*, Buenos Aires, Adriana Hidalgo editora, 2003.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, II, éd. TER, 1994, n°66.

—, *Investigations philosophiques*, New York, Macmillan, 1953.

YUNQUE, Alvaro, *Leandro N. Alem. El hombre de la multitud*, t. I, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1984.

ZINNY, Antonio, *La Gaceta Mercantil de Buenos Aires. Resumen de su contenido con relación a la parte americana y con especialidad a la Historia de la República Argentina*, Buenos Aires, Talleres Gráficos de la Penitenciaría Nacional, 1912.

Ouvrages généraux :

AGOSTI, Héctor, *Echeverría*, Buenos Aires, Futuro, 1951.

AGRELO, Emilio, *Acusación del agente fiscal Dr. D. Emilio Agrelo, contra el reo Antonino Reyes*, Buenos Aires, Imprenta « La Tribuna », 1854.

ALBERDI, Juan Bautista, *Grandes y pequeños hombres del Plata*, Buenos Aires, Editorial Plus Ultra, 1974.

—, *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*, Valparaíso, 1852.

—, *Fragmento Preliminar al Estudio del Derecho*, Buenos Aires, Librería Hachette, 1955.

—, *El gigante Amapolas*, Buenos Aires, Del Quirquincho, 1990.

—, « La República Argentina 37 años después de la Revolución de Mayo », in *Obras selectas*, tome V.

ALDROVANDI, Ulisse, *De Avibus Historiae*, microfilm conservé dans le Tesoro de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires.

ALMAFUERTE, *La caída del tirano*, s.d.

ANDREWS, George, *Los afroamericanos de Buenos Aires*, Buenos Aires, Ediciones de la Flor, 1989.

ANNINO, Antonio; LEIVA, L.C.; GUERRA, François-Xavier, *De los imperios a las naciones*, Iberoamérica, Zaragoza, Ibercaja, 1993.

ARREGUI, Juan José Hernández., *¿Qué es el ser nacional ?*, Buenos Aires, Editorial Plus Ultra, 1988.

—, *La formación de la conciencia nacional : 1930-1960*, Buenos Aires, Editorial Plus Ultra, 1973.

BARRENECHE, Oscar, *Dentro de la ley, todo. La justicia criminal de Buenos Aires en la etapa formativa del sistema penal moderno de la Argentina*, La Plata, Ediciones Al Margen, 2001.

- BERUTI, Juan Manuel, *Memorias curiosas*, Buenos Aires, Emecé, 2001.
- BROWN, Jonathan, *A Socioeconomic History of Argentina 1776-1860*, Cambridge, 1978.
- BURGIN, Miron, *Aspectos económicos del federalismo argentino*, Buenos Aires, Hachette, 1975.
- CERTEAU, Michel de, *La invención de lo cotidiano. I Artes de hacer*, México, Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Occidente y Universidad Iberoamericana, 2000.
- CHARTIER, Roger, *Sociedad y escritura en la Edad Moderna*, México, Instituto Mora, 1995.
- DE GANDIA, Enrique, *Historia de la República Argentina en el siglo XIX*, Buenos Aires, 1940.
- DI STEFANO, *El púlpito y la plaza. Clero, sociedad y política de la monarquía a la república rosista*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2004.
- DOLL, Ramón, « Bajo qué signo nace una sociedad investigadora », *Revista del Instituto de Investigaciones Históricas Juan Manuel de Rosas*, número 1, s.d.
- FEIJOO, B., *Constitución y Revolución*, Buenos Aires, FCE, 1955.
- FRADKIN, Raúl, *La historia de una montonera. Bandolerismo y caudillismo en Buenos Aires, 1826*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2006.
- FURLONG, Guillermo, *Bibliotecas argentinas durante la dominación hispánica*, Buenos Aires, Huarpes, 1944.
- GALLO, Ezequiel ; CORTES CONDE, Roberto, *La República conservadora*, Buenos Aires, Paidós, 1972.
- GERMANI, Gino, *Política y Sociedad en una época de transición*, Buenos Aires, Paidós, 1968.

GOLDMAN, Noemí, *El discurso como objeto de la Historia*, Buenos Aires, Hachette, 1989.

—, *Historia y lenguaje. Los discursos de la Revolución de Mayo*, Buenos Aires, CEAL, 1992.

GOLDMAN, Noemí (dir.), *Nueva Historia Argentina 3, Revolución, República, Confederación*, Buenos Aires, Sudamericana, 1998.

GOLDMAN, Noemí; SALVATORE, Ricardo, *Caudillismos rioplatenses. Nuevas miradas a un viejo problema*, Buenos Aires, Eudeba, 1998.

GONZALEZ, Florencio, *El general Urquiza antes de Caseros*, 1911.

GREENBLAT, Stephen, *Shakespearian Negotiations. The circulation of Social Energy in Renaissance England*, Berkeley, University of California Press, 1988.

GUERRA, François-Xavier, *Modernidad e independencias. Ensayos sobre las revoluciones hispánicas*, México, FCE, 1993.

HALPERIN DONGHI, Tulio, *Proyecto y construcción de una nación (Argentina 1846-1880)*, Caracas, Biblioteca de Ayacucho, 1980.

—, *Una nación para el desierto argentino*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1982.

—, *Reforma y Disolución de los imperios ibéricos, 1750-1850*, Madrid, Alianza, 1985.

—, *Revolución y Guerra : formación de una élite dirigente en la Argentina criolla*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1972.

HERRERA Y OBES, Manuel; BERRO, Bernardo Prudencio, *El caudillismo y la revolución americana : polémica*, Uruguay. Ministerio de Instrucción Pública y Previsión Social, 1966.

IRAZUSTA, Julio y Rodolfo, *La Argentina y el Imperialismo Británico. Los eslabones de una cadena, 1806-1933*, Ediciones Argentina Condor, colección « El mundo de hoy », distribuíe par Editorial Tor, 1934.

—, *Las dificultades de la historia científica*, Buenos Aires, Alpe, 1955.

IRAZUSTA, Julio, *Vida política de Juan Manuel de Rosas a través de su correspondencia*, Buenos Aires, Trivium, 1970.

—, *El pensamiento político nacionalista*, anthologie choisie et commentée, Buenos Aires, Obligado Editora, 1975.

ISABELLE, Arsenio, *Viaje a Argentina, Uruguay y Brasil en 1850*, Buenos Aires, Editorial Americana, 1943.

KHON, Hans, *Historia del Nacionalismo*, México-Buenos Aires, FCE, 1949.

LAFFORGUE, Jorge, *Historias de caudillos argentinos*, Buenos Aires, Alfaguara, 1999.

LEVILLIER, Robert, *Les origines argentines. La formation d'un grand peuple*, Paris, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1912.

MALAMUD, Carlos, *Partidos políticos y elecciones en América Latina y Península Ibérica, 1850-1950*, Papeles de Trabajo del Instituto Universitario Ortega y Gasset, Madrid, 1995.

MANSO, Juana, *Los misterios del Plata*, Buenos Aires, Imprenta Americana, 1855.

MARMIER, Xavier, *Buenos Aires y Montevideo en 1850*, Buenos Aires, El Ateneo, 1948.

MASUR, Gerhard, *Nationalism in Latin America, Diversity and Unity*, New York-London, The MacMillan Co.-Collier MacMillan, 1967.

MAYER, Jorge, *Alberdi y su tiempo*, Buenos Aires, Eudeba, 1963

MAYO, Carlos, *Estancia y sociedad en la pampa, 1740-1820*, Buenos Aires, Biblos, 1995.

PEÑA, Milcíades, *Libros claves para entender la Historia Argentina*, Buenos Aires, Ediciones Fichas, 1973, 6 vol. *Antes de mayo 1500-1810. El paraíso terrateniente 1810-1850. La era de Mitre 1850-1870.*

Pereira Pinto, Juan Carlos, *Historia política, económica y social de la Argentina [1536-1914]*, A-Z, 1982.

PIGLIA, Ricardo, *La Argentina en pedazos*, Buenos Aires, Ediciones de la Urraca, 1993.

RATTO, Silvia, *La frontera bonaerense (1810-1828) : espacio de conflicto, negociación y convivencia*, La Plata, Archivo Histórico de la Provincia de Buenos Aires, 2003.

RAVIGNANI, Emilio, *Rosas. Interpretación real y moderna*, Buenos Aires, Pleamar, 1970.

ROMAY, Francisco, *Historia de la Policía Federal Argentina*, t. III, Buenos Aires, Editorial Policial, 1980.

ROMERO, José Luis, *Las ideas políticas en Argentina*, Buenos Aires, FCE, 1956.

—, *Breve historia de la Argentina*, Buenos Aires, Huemul, 1990.

SALDÍAS, Adolfo, *La evolución republicana durante la revolución argentina*, Madrid, 1919.

SALVADORES, Antonio, *La Universidad de Buenos Aires desde su fundación hasta la caída de Rosas*, La Plata, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Universidad de La Plata, 1937.

SARMIENTO, Domingo Faustino, *Facundo civilización y barbarie*, Buenos Aires, Editorial Austral, 1962.

—, *Inmigración y colonización*, in *Obra de Domingo Faustino Sarmiento*, 53 tomes, Santiago y Buenos Aires, 1887-1903.

SIERRA, Vicente, *Historia de la Argentina*, Buenos Aires, Editorial Científica Argentina, t. VIII (1829-1840), 1969, y IX (1840-1852), 1972.

SOMELLERA, Andrés, *La tiranía de Rosas. Recuerdos de una víctima de la Mazorca*, Buenos Aires, Nuevo Cabildo, 1962.

SONTAG, Susan, *Regarding the Pain of Others*, London, Penguin, 2003.

—, *La enfermedad y sus metáforas*, Buenos Aires, Taurus, 1996.

STEINER, Rudolph, *El significado oculto de la sangre*, Buenos Aires, Kier, 1955.

TERAN, Oscar, *En busca de la ideología argentina*, Buenos Aires, Catálogos editora, 1986.

VIANU, Tudor, *Los problemas de la metáfora*, Buenos Aires, Eudeba, 1971.

VILASECA, Clara (comp.), *Cartas de Mariquita Sánchez. Biografía de una época*, Buenos Aires, Peuser, 1952.

Ouvrages divers :

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities. Reflection on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 ; trad. française d'Emmanuel Dauzat, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996.

ARENDT, Hannah, *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.

BEAUNE, Colette, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985.

BENICHO, Paul, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1850. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, José Corti, 1973.

BENTHAM, Jeremy, *Fragment on Government*, Paris, L.G.D.J - Montchrestien – EJA, 1996.

BLOCH, Marc, *Les Rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1983.

BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.

—, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.

—, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Seuil, Paris, 1994.

BRUSCHI, C., *La citoyenneté*, Paris, Fondation Diderot et Fayard, 1989.

BURKE, Edmund, *Textos políticos*, México, FCE, 1996.

CALZADILLA, Santiago, *Las beldades de mi tiempo*, Buenos Aires, Jacobo Peuser, 1891.

CANGUILHEM, Georges, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 2003.

CARTWRIGHT, John, *Take your choice*, 1776.

CANSANELLO, Orestes Carlos, *De súbditos a ciudadanos> Ensayo sobre las libertades n los orígenes republicanos. Buenos Aires 1810-1852*, Buenos Aires, Imago Mundi, 2003.

CELESIA, Ernesto, *Rosas. Aportes a su historia*, t. I et II, Buenos Aires, Peuser, 1951.

CICERCHIA, Ricardo, *Historia de la vida privada en la Argentina*, Buenos Aires, Troquel, 1998.

CLASTRES, Pierre, *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.

CLAUSEWITZ, Carl von, *Vom Kriege, in Hinterlassene Werke*, Bd 1-2-3, Berlin,; trad. française : *De la guerre*, Paris, Éd. de Minuit, 1955.

CORNEILLE, Pierre, *L'Illusion comique*, Paris, Le Livre de Poche, 1987.

CUTOLO, Vicente, *Nuevo diccionario biográfico argentino (1776-1930)*, 6 vol., Buenos Aires, Elche, 1968.

DUBY, Georges, *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

DUPLESSIS-MORNAY, *De la puissance illégitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince*, Paris, Édhis, 1977.

ECHEVERRIA, Esteban, *La Cautiva*, Buenos Aires, Emecé, 1999.

—, *El defensor de los derechos del pueblo*, 1833.

—, *El grito argentino*, 1839.

—, *El tiempo*, 1828.

ESPOSITO, Roberto, *Communitas, Origine et destin de la communauté*, Paris, PUF, 2000.

ESTEVEZ SEGUI, Miguel, *Defensa ante el juzgado de primera instancia en la causa seguida de oficio contra Antonino Reyes*, Buenos Aires, Imprenta « El Pueblo », 1858.

—, *Eu não me meto com ninguém*, 1821.

FICHTE, Johann Gottlieb, *Discours à la nation allemande*, Paris, Éditions Imprimerie Nationale, 1992.

FINLEY, Moses, *Démocratie antique et démocratie moderne*, Paris, Payot, 1976.

FLEURY, Élisabeth, *Le Peuple en Dictionnaires (fin XVII-XVIII^es.)*, Mémoire de DEA, sous la direction de R. Chartier, EHESS, septembre 1986.

FOUCAULT, Michel, *Il faut défendre la société*, Cours au Collège de France-1976, Paris, Hautes Études, Gallimard/Seuil, 1997.

—, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1990.

—, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

—, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

—, *Histoire de la sexualité*, t. I: *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

—, *Les Anormaux*, Cours au Collège de France (1974-1975), Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 1999.

FREYRE, Gilberto, *Casa grande e senzala*, São Paulo, Global, 2006.

FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980.

GARCIA MEROU, Martín, *Historia de la República Argentina*, tome II, Buenos Aires, s.d.

GAUCHET, Marcel, *La Révolution des pouvoirs. La souveraineté, le peuple et la représentation, 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1995.

GRUZINSKI, Serge, *La colonización de lo imaginario. Sociedades indígenas y occidentalización en el México español. Siglos XVI-XVIII*, FCE, 1991.

GUHA, Ranajit, *Domination without hegemony : History and power in colonial India*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

HABERMAS, Jürgen, *Más allá del Estado nacional*, FCE, 1998.

HESPANHA, Manuel, *Vísperas del Leviatán*, Madrid, Taurus, 1989.

HOBBS, Thomas, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, Paris, Sirey, 1971).

—, *De Cive*, Paris, Garnier Flammarion, 1982.

JARRY, Alfred, *Ubu-roi*, Paris, Gallimard, 2002.

JOLY, Claude, *Recueil de Maximes véritables et importantes pour l'institution du Roy contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin*.

KANT, Emmanuel, *La religion dans les limites de la simple raison*, Paris, Vrin, 1979.

KANTOROWICZ, Ernst, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989.

LA BOÉTIE, Étienne, *De la Servitude Volontaire*, Paris, Garnier Flammarion, 1983.

LAFAYE, Jacques, *Quetzacóatl y Guadalupe, la formación de la conciencia nacional en México*, México, FCE, 1977.

LEIBNIZ, G.W., *Discours de Métaphysique*, Paris, Pocket, 1993.

LEFORT, Claude, *Le travail de l'œuvre: Machiavel*, Paris, Gallimard, 1972.

—, *L'invention démocratique*, Paris, Fayard, 1981.

LOBATO, Mirta, *La Revolución de los Restauradores*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, 1983.

LOCKE, John, *Traité sur le gouvernement civil*, Paris, Flammarion, 1999.

—, *Deux traités sur le gouvernement civil*, Paris, Vrin, 1997.

MACHIABEL, Nicolas, *Le Prince*, Paris, Flammarion, 1980.

—, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Paris, Flammarion, 2002.

MALBERG, R. Carré de, *Teoría General del Estado*, FCE, México, 1948.

MARIN, Louis, *De la représentation*, Paris, Gallimard/Seuil, 1994.

—, *Le portrait du roi*, Paris, Minuit, 2001.

—, *Pascal et Port-Royal*, Paris, PUF, 1997.

MENENDEZ Y PELAYO, Marcelino, comp., *Antología de poetas hispano-americanos:t.4*, Real Academia Española, 1895.

MICHELET, Jules, *Le Peuple*, Paris, Flammarion, 1993.

MILL, John Stuart, *De la liberté*, Paris, Presses Pocket, 1990.

MONTESQUIEU, *L'Esprit des Lois, Œuvres complètes*, Paris, tome II, 1951.

NIETZSCHE, Friedrich, *De la utilidad y de los inconvenientes de los estudios históricos para la vida*, Buenos Aires, Bajel, 1945.

OBLIGADO, Pastor ; GALVEZ, Víctor, *Tradiciones de Buenos Aires*, Buenos Aires, Eudeba, 1977.

ORWELL, George, *1984*, Buenos Aires, Destino, 2003.

PAINE, Thomas, *Le Sens Commun*, Paris, Aubier, 2001.

QUINET, Edgar, *La Révolution*, Paris, Belin, 1987.

RENAN, Ernest, *L'origine du langage*, Didier érudition, 1988.

ROSENBLAT, Ángel, *El nombre de la Argentina*, Buenos Aires, Eudeba, 1964.

ROTHBARD, Murray, *L'Éthique de la liberté*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, GF-Flammarion, 1966.

SALISBURY, Jean de, *Polycraticus*, Presses Universitaires de Nancy.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris et Lausanne, Payot, 1916, 5^e édition, 1960.

SCHMITT, Carl, *La Notion de politique*, Paris, Champs-Flammarion, 1992.

SIEYÈS, E.-J., *Qu'est-ce que le Tiers-État*, Paris, PUF, 1982.

SORIANO, R. et PORRAS, A., *La Enciclopedia, selección de artículos políticos*, Madrid, Tecnos, 1986.

SPINOZA, Baruch, *Traité théologico-politique*, Paris, GF-Flammarion, 1965.

SPITZER, Leo, *Linguistics and Literary History* (« Perspectivism in *Don Quijote* »), New York, Russel and Russel, 1948.

SVAMPA, Maristella, *El dilema argentino :Civilización o Barbarie. De Sarmiento al Revisionismo peronista*, Buenos Aires, El cielo por asalto, 1994.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.

TOCQUEVILLE, Alexis de, *De la démocratie en Amérique*, Paris, GF-Flammarion, 1981.

TURBAYNE, Colin Murray, *El mito de la metáfora*, México, FCE, 1974.

VERNANT, Jean-Pierre, *Los orígenes del pensamiento griego*, Buenos Aires, Eudeba, 1965.

VINAS, David, *Literatura argentina y política. De los jacobinos porteños a la bohemia anarquista*, Buenos Aires, Sudamericana, 1995.

WACHTEL, Nathan, *Dioses y vampiros. Regreso a Chipaya*, México, FCE, 1997.

—, *Le retour des ancêtres: Les Indiens Urus de Bolivie, XX^e-XVI^e siècle (essai d'histoire régressive)*, Paris, Gallimard, 1990.

—, *La vision des vaincus: Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1550-1570)*, Paris, Gallimard, 1971.

WEBER, Max, *Le Savant et le Politique*, Paris, 10/18, 1996.

WILLIAMS, Raymond, *Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977.

Articles divers :

BENOIT XIV, « La culpa es de los sacerdotes », in Marcos Fingerit (trad.), *Vampiros*, Buenos Aires, Sur, 1961.

CAILLET-BOIS, Ricardo, « Quebracho Herrado y la muerte de Marco Avellaneda. Narrados por un testigo presencial », *Trabajos y Comunicaciones*, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, UNLP, 1958.

CHAMOSA, Oscar : « To honor the ashes of their forebears. The Rise and Crisis of African Nations in the Post-Independence State of Buenos Aires, 1820-1860 », in *The Americas*, 59 :3, 2003.

CHIARAMONTE, José Carlos, « El federalismo argentino en la primera mitad del siglo XIX », in Marcello Carmagnani (coord.), *Federalismos latinoamericanos : México / Brasil / Argentina*, México, FCE, 1993.

FITTE, Ernesto, « La Revolución de los Restauradores », *Separata Investigaciones y Ensayos* n° 23, Academia Nacional de la Historia, Buenos Aires, 1997.

GOLDBERG, Marta, « La población negra y mulata de la ciudad de Buenos Aires, 1810-1840 », *Desarrollo Económico*, vol. 16, Buenos Aires, 1976.

GONZALEZ ESPUL, Cecilia : « Ciriaco Cuitiño : un personaje tenebroso », in *Revista del Instituto de Investigaciones Históricas Juan Manuel de Rosas*, n° 33, Buenos Aires, 1993.

GUERRA, François-Xavier, « La nation en Amérique espagnole : le problème des origines », *La Nation, la pensée politique*, n°3, Paris, 1995.

HALPERIN DONGHI, Tulio, « Proyecto y construcción de una nación : Argentina 1846-1880 », Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1978.

—, « Clase terrateniente y Poder político en Buenos Aires (1820-1930) », *Cuadernos de Historia Regional*, segunda etapa, n°15, vol.V, 2^{do} semestre, 1992.

HERRERO, Fabián, « Un golpe de estado en Buenos Aires durante octubre de 1820 », *Anuario del IEHS*, n° 18, Tandil, 2004.

JUAREZ, Roberto, « Muerte del Dr Manuel Vicente Maza », *Todo es Historia*, n° 9, Buenos Aires, 1968.

MARILUZ URQUIJO, José : « La mano de obra en la industria porteña. 1810-1830 », *Boletín de la Academia Nacional de la Historia*, Buenos Aires, n° 33, 1962.

MONTEZANTI, Néstor, « Rosas y el terror », *Revista del Instituto de Investigaciones Históricas Juan Manuel de Rosas*, n° 43, Buenos Aires, 1996.

MORENO, Artemio, « Ante una nueva semblanza de Rozas », *La Prensa*, Buenos Aires, enero de 1931.

MUIÑO, Oscar, « La providencia traición de la 'Trinidad' », *Todo es Historia*, n° 176, Buenos Aires, 1982.

MORTIER, R., « Diderot et la notion de peuple », in *Europe*, janvier 1963.

—, « Voltaire le peuple », in *The Age of Enlightenment, studies presented to Theodore Besterman*, Oxford et Edimburg, 1967.

—, « Images du peuple au XVIII^e siècle », Actes du colloque d'Aix-en-Provence des 25 et 26 octobre 1973.

QUIROGA MICHEO, Ernesto, « El mazorquero Leandro Antonio Alén. ¿Culpable o inocente ? », *Todo es Historia*, n° 302, Buenos Aires, 1992.

—, « Los mazorqueros, ¿gente decente o asesinos ? », *Todo es Historia*, n° 308, Buenos Aires, 1993.

RAMBAUD, « L'art de la déformation historique dans les commentaires de César », *Annales de l'Université de Lyon*, 1953.

RAVIGNANI, Emilio, « Desde el Congreso General Constituyente de 1824, hasta Rosas », in *Historia de la Nación Argentina*, Buenos Aires, El Ateneo, 1950.

—, « Entrevista al historiador Emilio Ravignani », in *Crítica*, cité par Diana Quatrocchi Woisson, *Los males de la memoria*, Buenos Aires, Emecé, 1995.

ROCHE, Maurice, « Citizenship, Social Theory and Social Change », *Theory and Society*, n°16, 1987.

SAENZ, Jimena, « Cuando el año cuarenta moría », *Todo es Historia*, n°30, 1969.

SAFFORD, Frank, « Politics, Ideology and Society », in Bethell, Leslie (comp.) *Spanish America after Independence c. 1820-c. 1870*, London, Cambridge University Press, 1987.

SALVATORE, Ricardo, « Reclutamiento militar, disciplinamiento y proletarianización en la época de Rosas », *Boletín del Instituto de Historia Argentina y Americana « Dr. Emilio Ravignani »*, n°5, Buenos Aires, FCE/UBA, 1992.

—, « El Imperio de la Ley. Delito, Estado y Sociedad en la era rosista », *Delito y Sociedad. Revista de Ciencias Sociales*, n°3, 1993-1994.

—, « Autocratic State & Labor Control in the Argentine Pampas. Buenos Aires, 1829-1852 », *Journal of Peasant Studies*, vol. 18, n°4, 1991.

—, « Fiestas federales : representaciones de la república en el Buenos Aires rosista », *Entrepasados*, n°11, Buenos Aires, 1996.

TURNER, Bryan S., « Outline of a Theory of Citizenship », *Sociology*, vol. 24, 1990.

WEINBERG, Félix, « El periodismo en la época de Rosas », *Revista de Historia*, n°2, Buenos Aires, 2^{do} trimestre, 1957.

ZANIEWICKI, « Un exemple d'action psychologique révolutionnaire : les représentants du peuple en mission », *Revue historique de l'armée*, 1960.

Annexes iconographiques

Annexe 1 – Propagande anti-rosiste



25 de Mayo del año diez.
 Coronada su sien de laureles,
 Y a sus plantas vendido un leon.

25 de Mayo del año treinta y nueve.
 De su gloria y poder despojada
 Muere a manos de un Déspota atroz.



Así ejerce la justicia el tirano

*Bien, que lo bre.len (?) y después se le formará el sumario.
Párenlo abí, que el Restaurador quiere recrearse.
Su delito es que peleó mucho por el país.
Pero cuál es el delito de Cienfuegos?
Por Dios! aflójenle las ataduras.
Entonces la pagamos nosotros.
Y es ésta, tirano, tu justicia!
Aunque sea criminal, esto es horrible.
Miren que es cruel Juan Manuel.*



Buena basa ha sacado el amigo Rosas, con su empalmada

Deme lao que es por sobrelanca.

No lo piale, por Dios, amigo.

A la plata, Tomas, que me han...

Oiganle ! te traginaste, no harás mas pasteles.



Rosas y Oribe bebiendo en copas la sangre de sus víctimas

Muera Rosas !, número 13, 9 avril 1842, (dernier numéro), p.4.



El Ilustre en la cucaña

Ya no puedo, me resbalo.

Por Dios, se nos viene al suelo.

En lo que han venido a parar estas misas.

Oiganlo al ilustre.

(?).



El tigre Juan Manuel con piel de carnero

*Oiganle al merino lindo !
Si se te ven las uñas de tigre.
A que pobre querra limpiarse.
Ya te conocemos prenda.*

No se aflijan, si lo hemos de manguear (?).



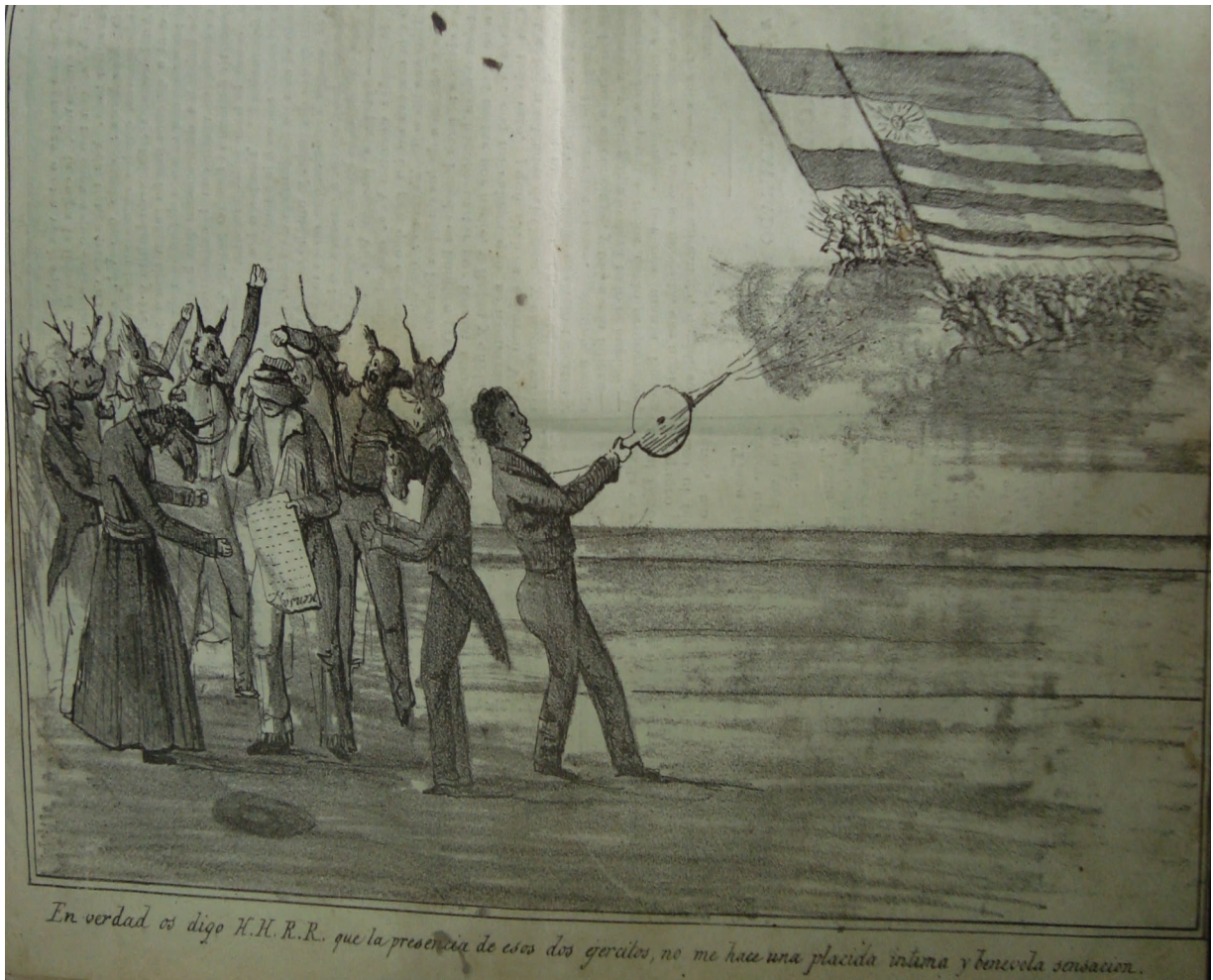
El Ex^{mo} S^{or} D^{on} Fructuoso Rivera
Presidente de la Republica Oriental del Uruguay



Fuga de Rosas y regalos diplomáticos

Adonde nos llevamos todo esto (?).

A Europa para quedar bien con estos regalos.



En verdad os digo H.H.R.R. que la presencia de esos dos ejércitos, no me hace una placida íntima y benevola sensación.

*En verdad os digo H.H.R.R que la presencia de esos dos ejércitos, no me hace una placida
íntima y benevola sensación*



Juan Manuel de Rosas

Portrait de Rosas, portant des épaulettes constituées de dagues et émergeant du centre



*Buenos Aires y su horrendo tirano Juan Manuel
Rosas*



El penetrante pesar de la irremparable perdido de su amante esposa y de su muy amado padre, han llevado el quebranto á su salud y el desconsuelo á su corazon
Mensaje 27 de Diciembre de 1841



Sigue la danza

1. Dejenme salir.

2. Ya está seguro.

3. Que te parece la danza Juan Manuel.

4. No bailabamos.

5. Ya no atormentarás á los pobres !



La libertad asesinada y robada por Rosas y Anchorenas

Nicolas toma letras sobre Inglaterra.

Vuelvo por lo que queda.

Apúrense aun no estamos (?).



La Patria



La suerte que les aguarda

Ya me voy : que se amuelen los Anchorenas.

Vaya por las que nos has hecho.

Amolate. Amolate.

Si con justicia, Dios mio, las pago.

Misericordia abt tienen los ...

Basta, piearos (?), basta. Aqui esta el pueblo.

A Rosas, a Rosas, que se escapa.



Las facultades extraordinarias



Ya lo buscan los suyos.

1. Ya voy : dejenme degollar 20 más.

2. A los infiernos.

4. Malvado.

5. Se acabaron tus engaños.



Que horror ! el sereno grita que viva el restaurador y los perros están devorando á los huerfanos que ese malvado restaurador ha tirado á la calle !



No se aflija : ya lo hallara si fodieris (?)



Ni los perros se le escapan

*Son cincuenta pares de oreja, señor.
Es el mejor regalo que se te puede hacer, Juan Manuel.
No seas bruto Juan Manuel, no te aburres de tanta sangre ?
Son pocas, comisario : quiero más sangre, aunque sea de perro.*



Las nobles distracciones del Ilustre Restaurador

Muy baqueano es usted con ese juego de cabezas.

Es por la fuerza de la costumbre, Padre Cura.

Pruebe cuñado, esta ginebra que usaba la Heroína.

Señor : hoy solo se han fusilado siete.

Enterrarla : si la va a mandar al unitario Luis Felipe.

Venga a rogarle haga enterrar esa cabeza de Zelarrayan



1. Oribe Orientales la plaza de Tucuman ha visto cumplirse los deseos del Restaurador ROSAS, falta ahora que la de Montevideo vea cumplirse los míos.
2. La sangre de los libres clama venganza.



Patriotismo de Rosas y de Nicolas Anchorena

Yo volveré (?).

Brindo por tu ruina, Buenos Ayres.

Ya se acerca tu hora.

Muerase. Yo no doy limosna. Cuantas bolsas van ?

Con esta van veinte.



El Carnaval Rosón

1. Echague.
2. Manuelita la pucela.
3. Rosas.
4. El presidente de la Junta _ Echague que se ensucio en Cagancha Con guará (?) lo lavan en este Carnabal.



Rosas : Fuera ! Fuera ! predicais la union, yo no la quiero ; predicais la paz, yo la detesto



Nos quedamos sin Rey y sin ganga

1. Rosas.

2. Tomas Manuel Anchorena.



Y este es el gobierno paternal que gobierno arrojó nunca de este rincón a tanto pobre desamparado. Solo el malvado Rosas !



Ultimos momentos de la Heroína



Ya, ya, se caen y para siempre

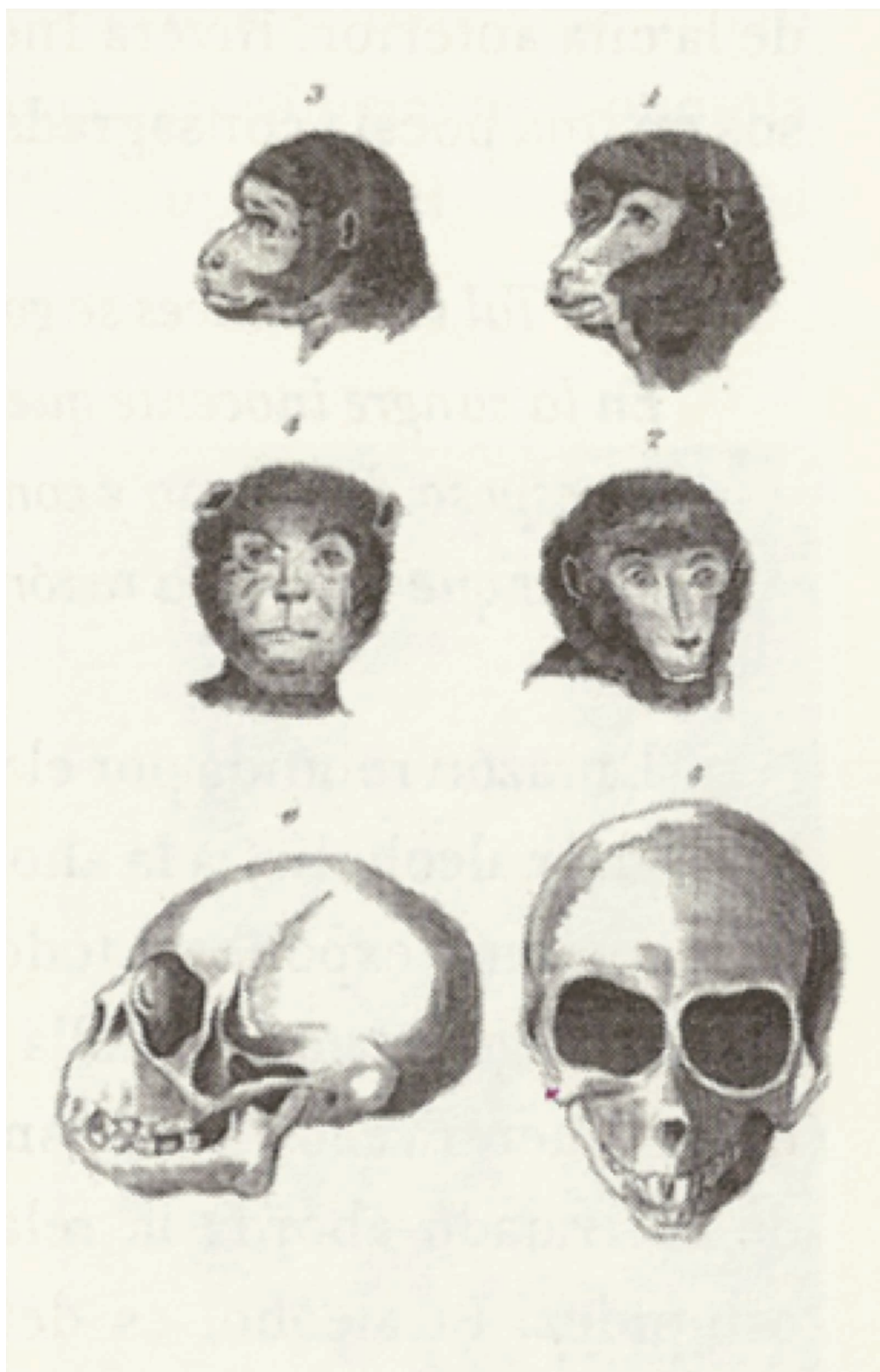
Bien lo merecemos.

Han disfrutado con migo ; pues mueran con migo.

Ustedes tienen la culpa.



Ambrogio Lorenzetti, *Tirania*



John Casper Lavater, *Essays on Physiognomy*,
Londres, William Tegg & Co., 1879, hors-texte XL

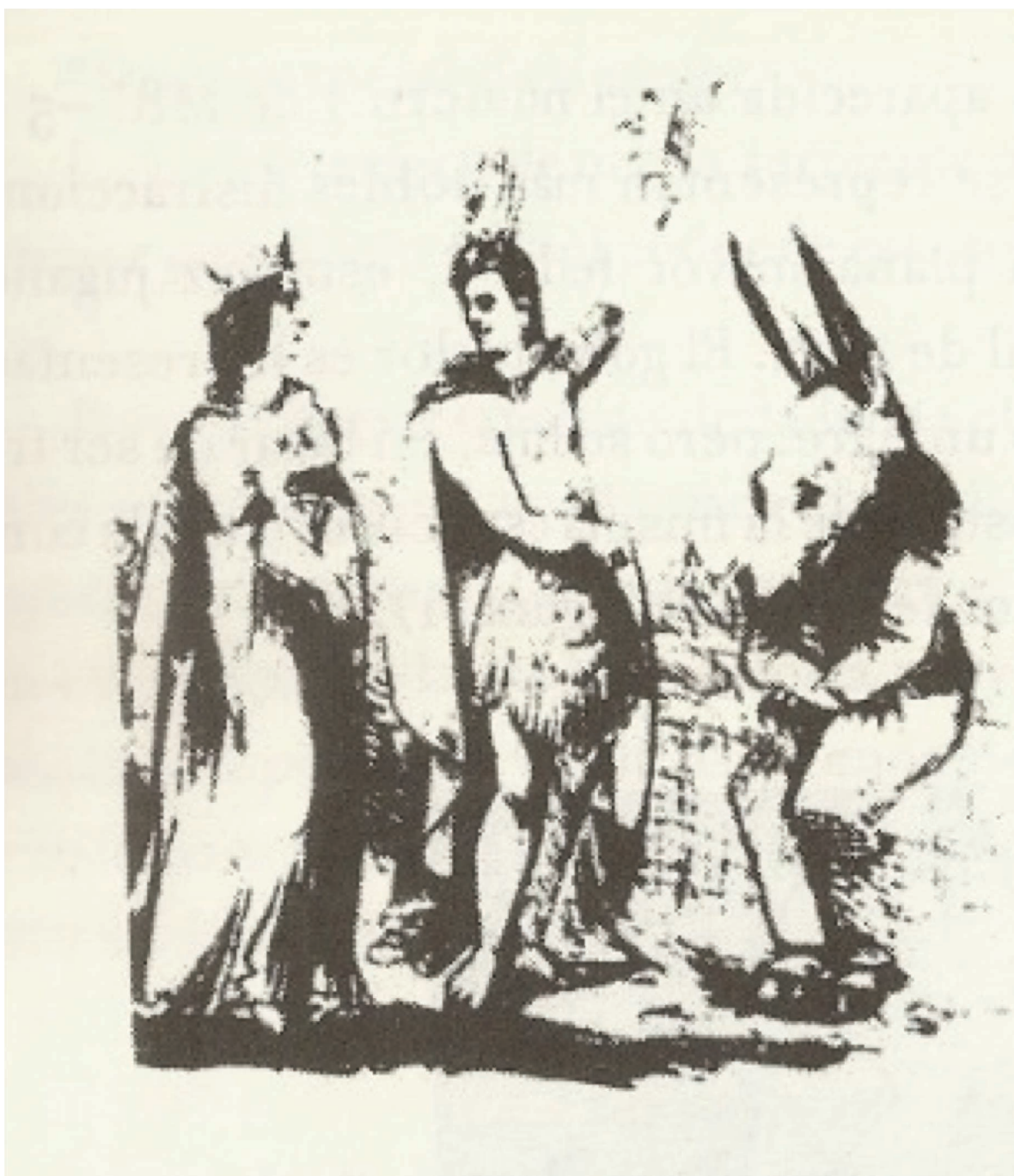


Tête d'âne, détail de Lavater, hors-texte

XXXIII



Tête de tigre, détail de Lavater, hors-texte
XXXIII



Es el Grande Americano ! La América muestra a la Europa la careta que disfrazaba a un monstruoso burro

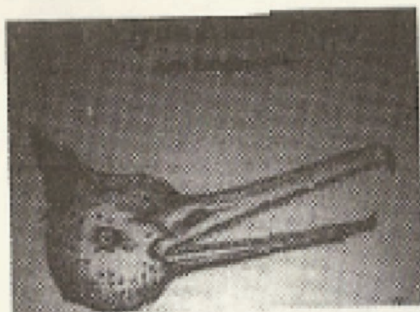


Détail de *Ya lo buscan los suyos*



Détail tiré de l'*Histoire Naturelle* de Buffon

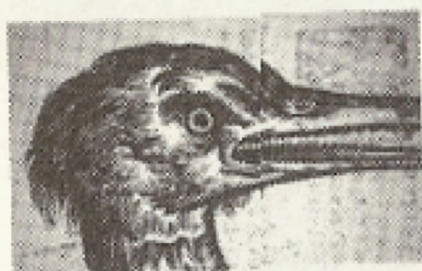
Hors-texte tiré de l'*Histoire Naturelle* de Buffon,
traduction de D. Joseph Clavijo y Faxardo, Madrid,
Viuda de Ibarra, 1786



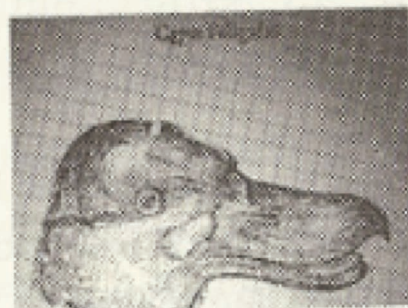
17. *Anas Longirostra*, p. 282.



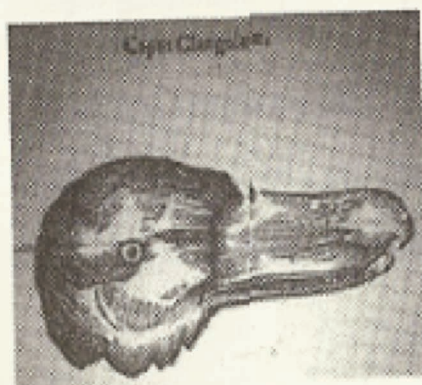
18. *Latiros traemajoris*, p. 25.



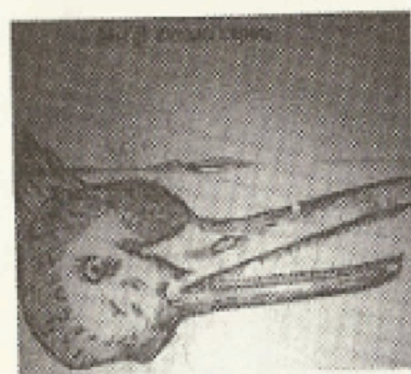
19. *Castor, feu j fiber bellonij*, p. 284.



20. *Fuligulae*, p. 227.



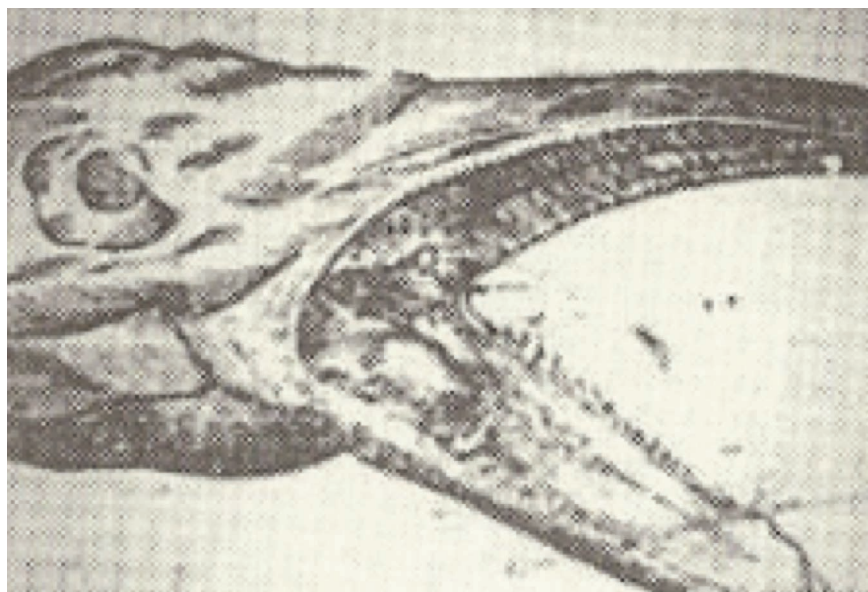
21. *Clangulae*, p. 224.



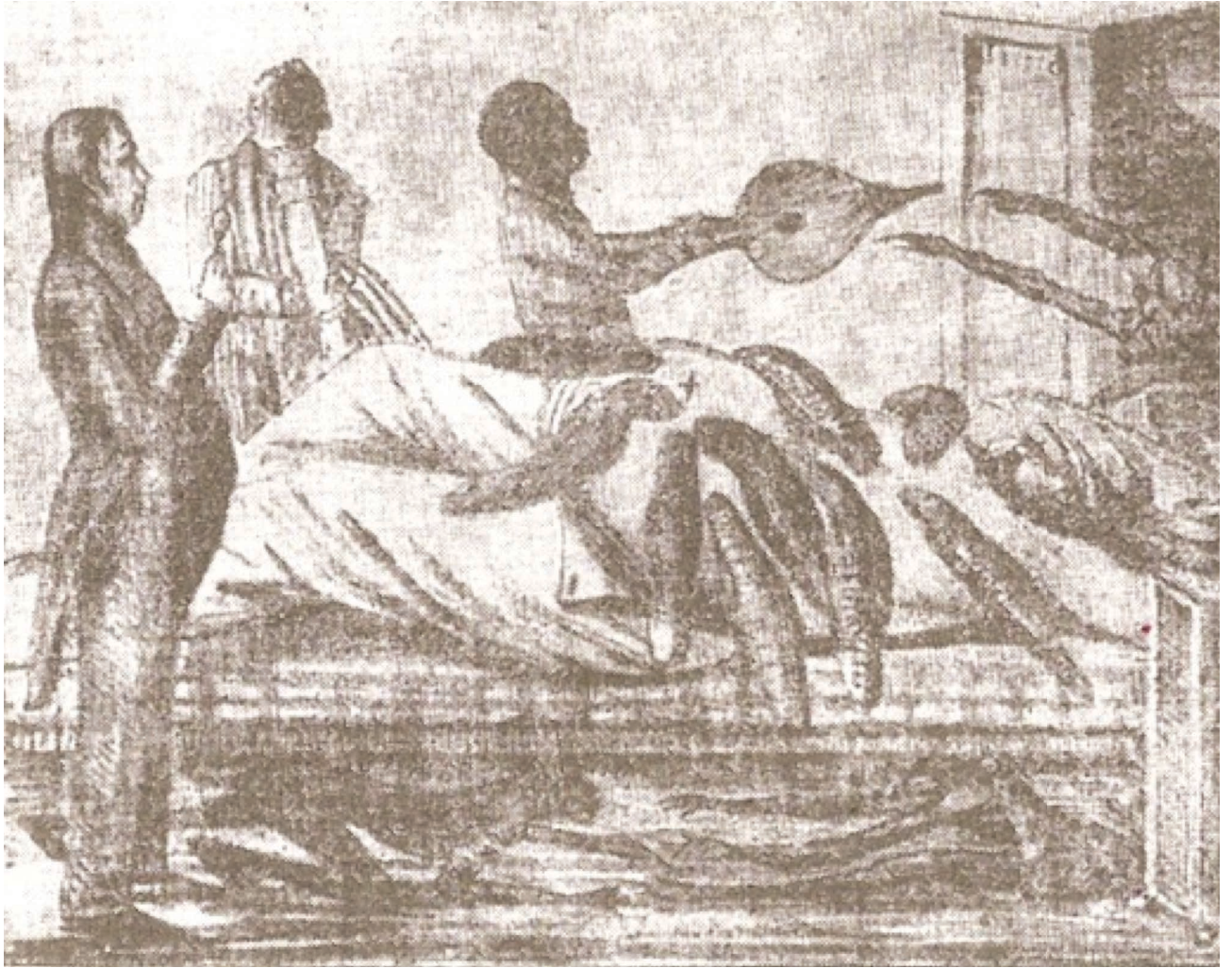
22. *Mergi cirrhati*, p. 283.



Détail de *Ya lo buscan los suyos*



Cygni caputhians, Ornithologiae hoc est, De Avibus Historiae, p.10



Muera Rosas !, número 3, p.4



Una reunión de patriotas, El Grito Argentino,
número 16



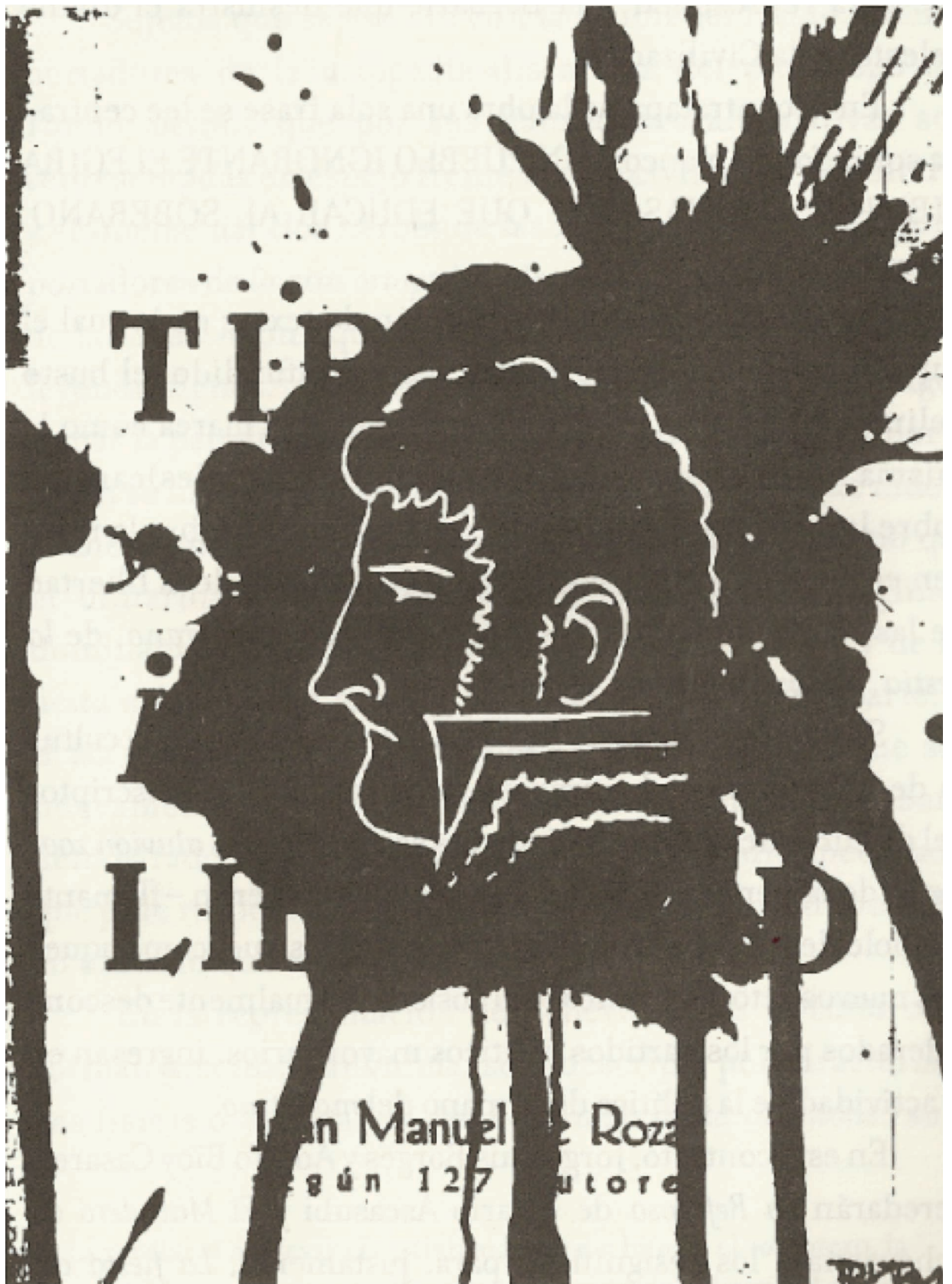
El Grito Argentino, 7 mars 1839

Y este es el gobierno paternal ? que gobierno arrojó nunca de este rincón à tanto pobre desamparado ?



El Grito Argentino, 3 mars 1839

Barre, barre Eusebio al fuego toda esa basura.



Tristán : couverture pour *La Tiranía y La Libertad*
La Vanguardia, Buenos Aires, 1943

Annexe 2 – Propagande rosiste

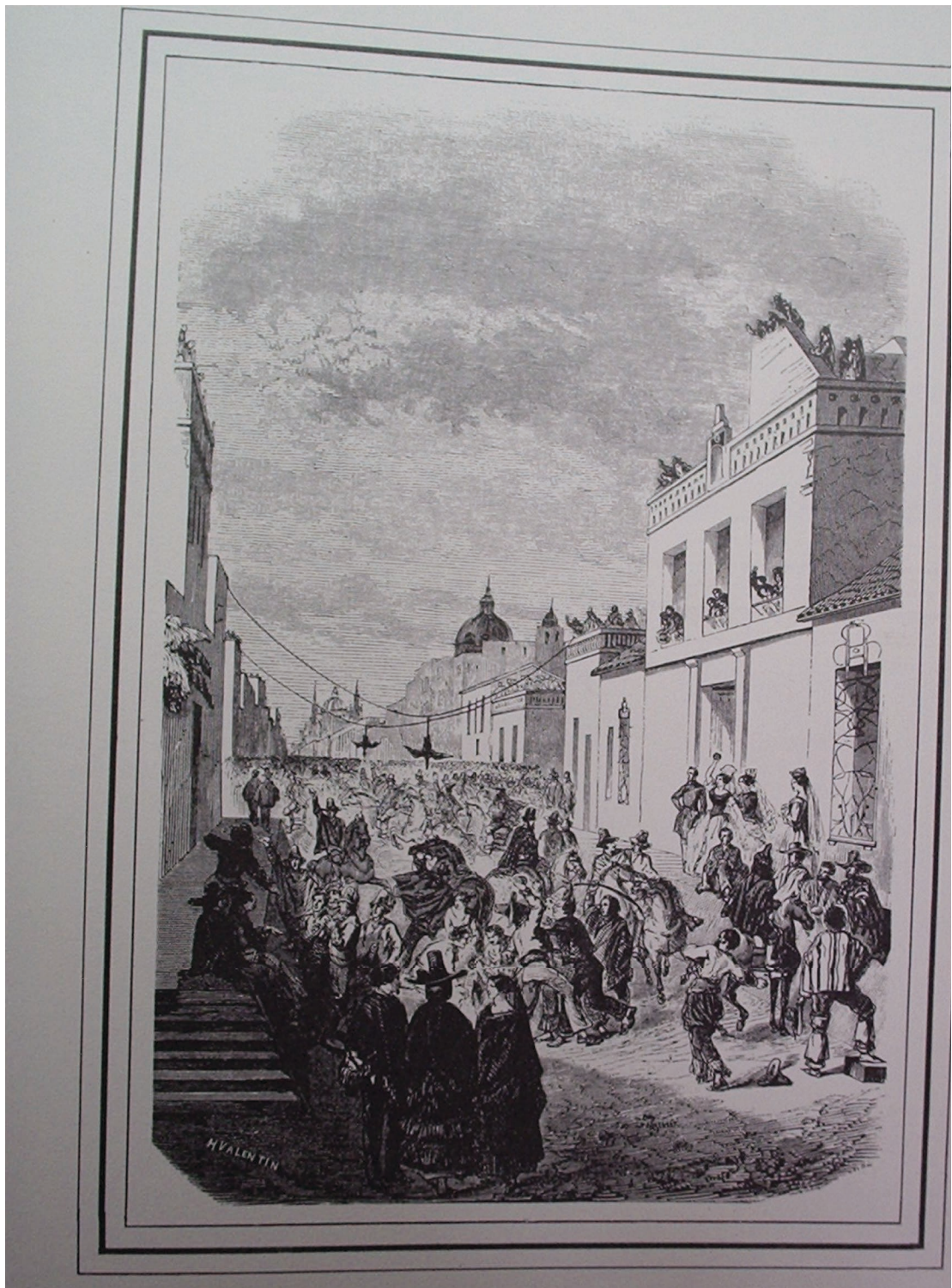


Gaetano Descalzi. *Juan Manuel de Rosas*
s/d



El retrato del loco, traïdor, salvaje unitario Urzuiza

Carlos A. Guastavino — Dessin — 1851



Selon Borget, *Carnaval à Buenos Aires*

Coro.

*Alza ; oh Patria ' tu frente abatida.
De esperanza la aurora lució :
Tu Adalid valeroso ha jurado
Restaurarte á tu antiguo esplendor.*

1.

¡ Oh gran Rosas ! tu pueblo quisiera
Mil laureles poner á tus piés ;
Mas el gozo no puede avenirse
Con el luto y tristeza que vés.
¡ Aguilar y Latorre no existen !
Villafañe-el invicto, murió
Y á tu vida tal vez amenaza
De un malvado el cuchillo feroz.

Coro, &c.

2.

De discordia la llama espantosa
A el país amenaza abrasar
Y al audaz demagogo, se mira
La orgullosa cerviz levantar.
¡ No los vés como ledos conspiran ?
¡ Cual aguzan su oculto puñal ?
¡ Cual meditan la ruina y escarnio
Del intrépido y buen federal ?

Coro, &c.

3.

Esa horda de infames ¿ qué quiere ?
Sangre y luto pretende ¡ qué horror !
Empañar nuestras nobles hazañas
Y cubrírnos de eterno baldon.
¡ Ah ! cobardes temblad es en vano
Agoteis vuestra saña y rencor.
Que el gran Rosas preside á su pueblo,
Y el destino obedece á su voz.

Coro &c.

4.

¡ Asesinos de Ortiz y Quiroga !
De los hombres vergüenza y borron,
A la tumba bajad presurosos
De los libres temed el furor.
Esos mismos que en Marques vencieron
En San Luis, Tucuman, y Chacon,
Con la sangre traidora han jurado
De venganza inscribir el padron.

Coro, &c.

5.

Del poder la GRAN SUMA revistes,
A la patria tu debes salvar ;
¡ Que á tu vista respire el honrado
Y al perverso se mire temblar !
La ignorancia persigue inflexible
Al talento procura animar
¡ Y ojalá que tu nombre en la historia
Una página ocupe inmortal !

Coro, &c.



Devise fédérale sur un marque-pages, Buenos Aires

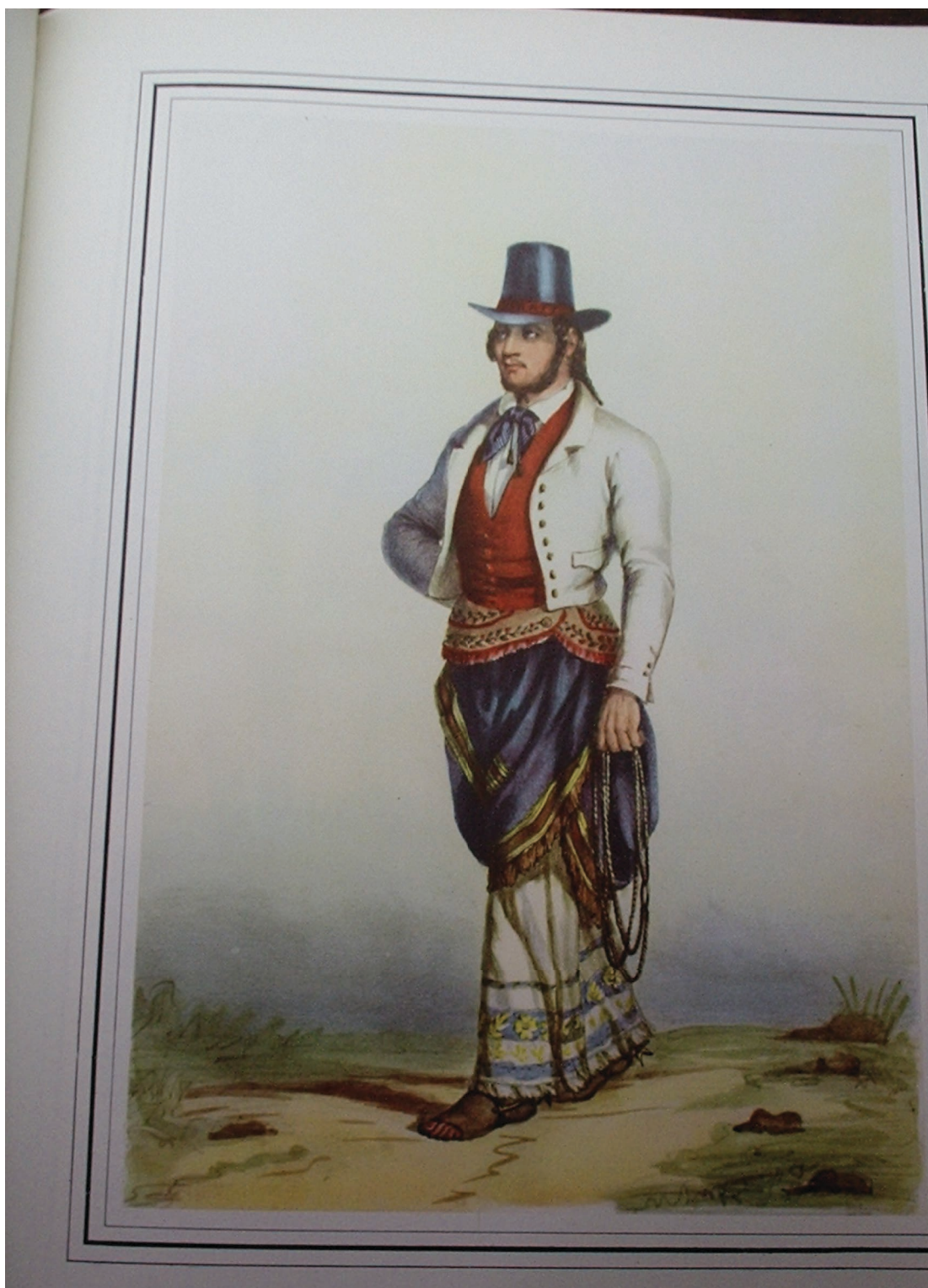
Gravure — c.1835

Collection Manuel Anchorena

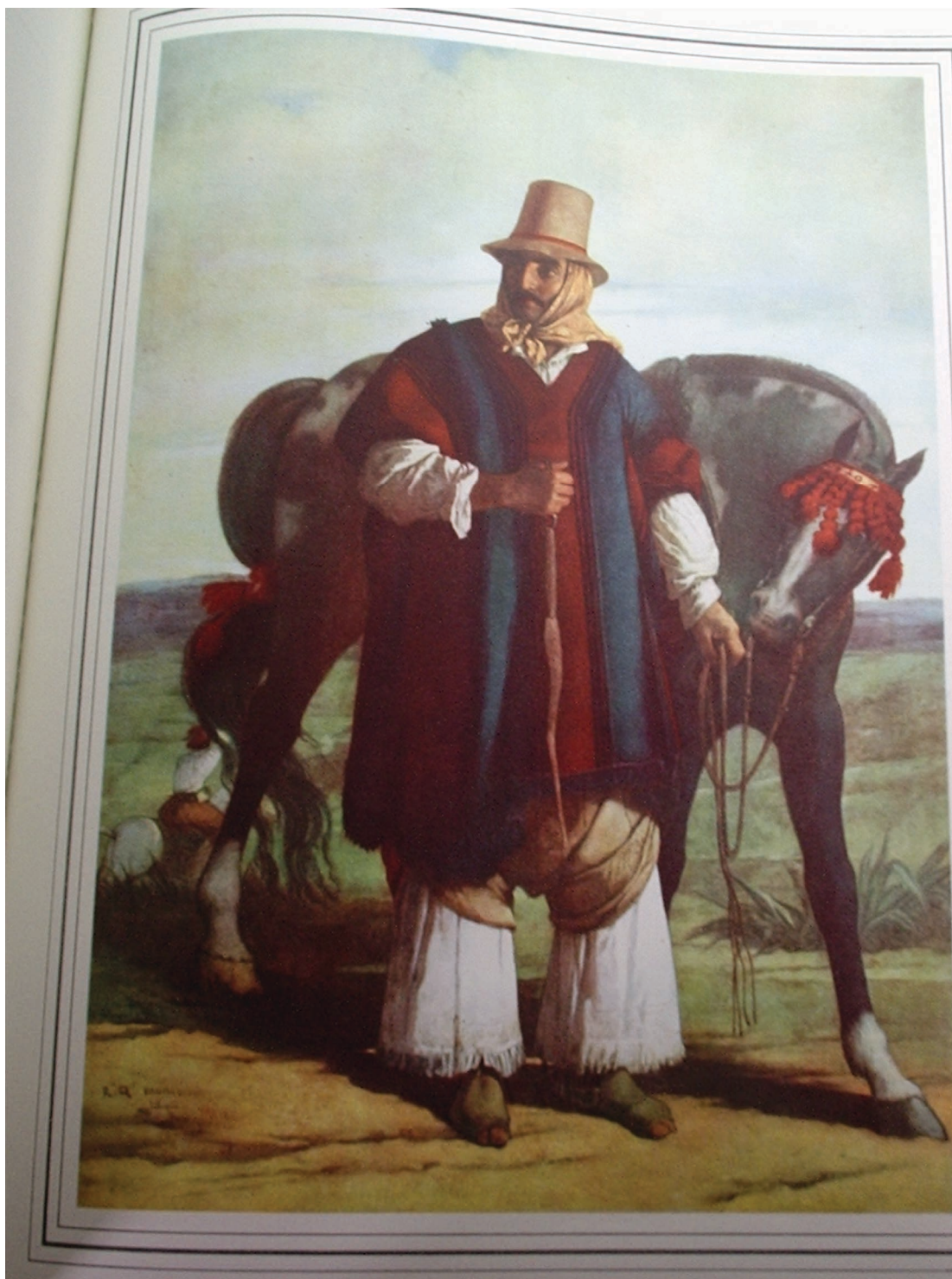


Juan Carlos Morel, *El Mercado de Carretas en la Plaza Montserrat*

Huile— c.1840



Adolfo d'Hastrel de Rivedoux, *Estanciero porteño*
Lithographie — 1839



Auguste Raymond Quinsac Monvoisin, *Gaucho Federal*, Buenos Aires
Huile — 1842



Buste de Juan Manuel de Rosas, Buenos Aires
Gravure — c. 1835



La cucaña, en las fiestas mayas de 1844



Juan Carlos Morel, *La Familia del Gaucho*, Buenos Aires
Lithographie — 1841



Emeric Essex Vidal, *Vue générale de Buenos Aires depuis la Plaza de toros*
Lithographie en couleur — 1820



La pulpería : espace de sociabilité et de lecture du Buenos Aires rosiste



*Los Esclavos de Buenos Aires Demuestran ser Libres y Gratos al Noble
 Gobernador
 Juan Manuel de Rosas, representé en défenseur des esclaves de la province de
 Buenos Aires*

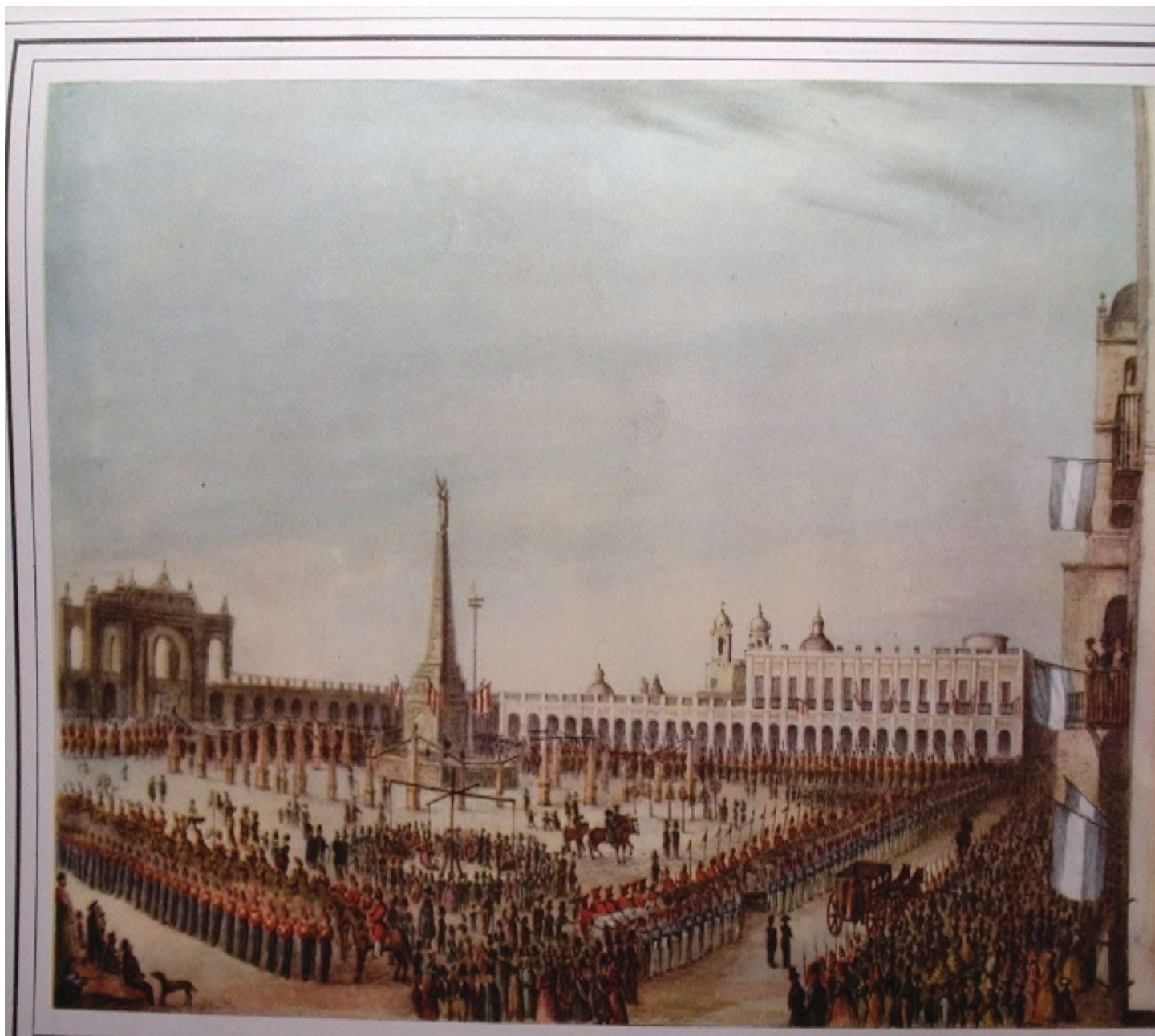


Francesco Augero , *Cacería de fieras*

Huile — c. 1865



Selon Favier, *Vivac*
Lithographie — 1844



Albérico Isola, *La Plaza Mayor cívica : fiestas mayas de 1844 en la Plaza de la Victoria*

Lithographie — 1844

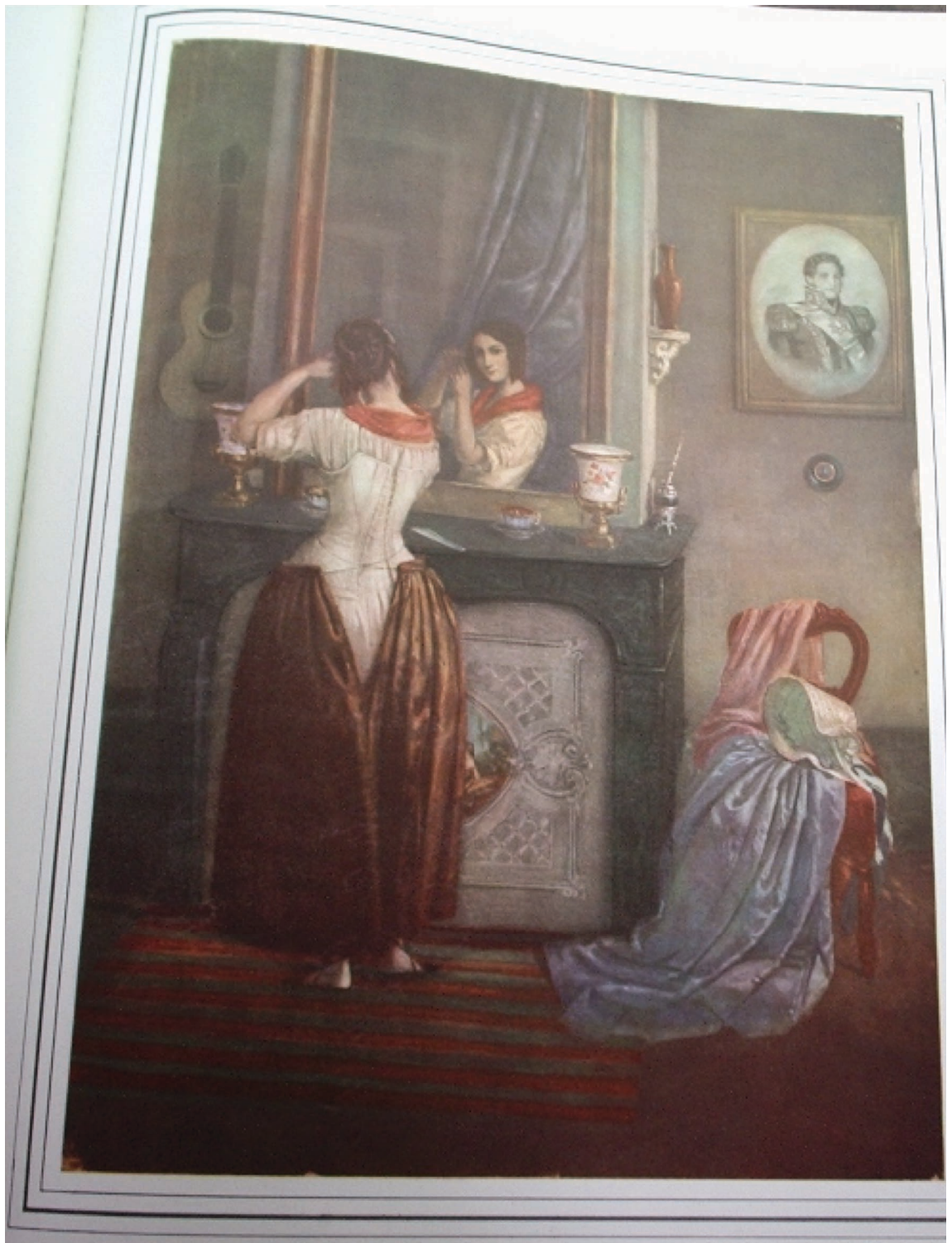
Aviso publicado en la 4.^a página de "La Gaceta Mercantil" correspondiente al n.^o 3939 del miércoles 27 de julio de 1836.
(Colección Juan M. Berasategui.)



¡ VIVA LA FEDERACION !
—
A LOS AMANTES DE LA PERSONA
DEL
ILUSTRE RESTAURADOR
De las Leyes,
GOBERNADOR
Y CAPITAN GENERAL DE LA PRO-
VINCIA
D. Juan Manuel de Rosas.
—
A los Verdaderos Federales.

EN la calle de la Universidad No. 150 se han recibido retratos de S. E. en busto de cuerpo entero, gran uniforme, y banda punzó; las sienes ceñidas con una corona de laurel, y colocado en una manga de vidrio.

j 3 4p



Cayetano Descalzi, *Boudoir Federal*

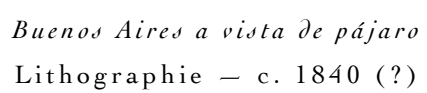
Huile — c.1845

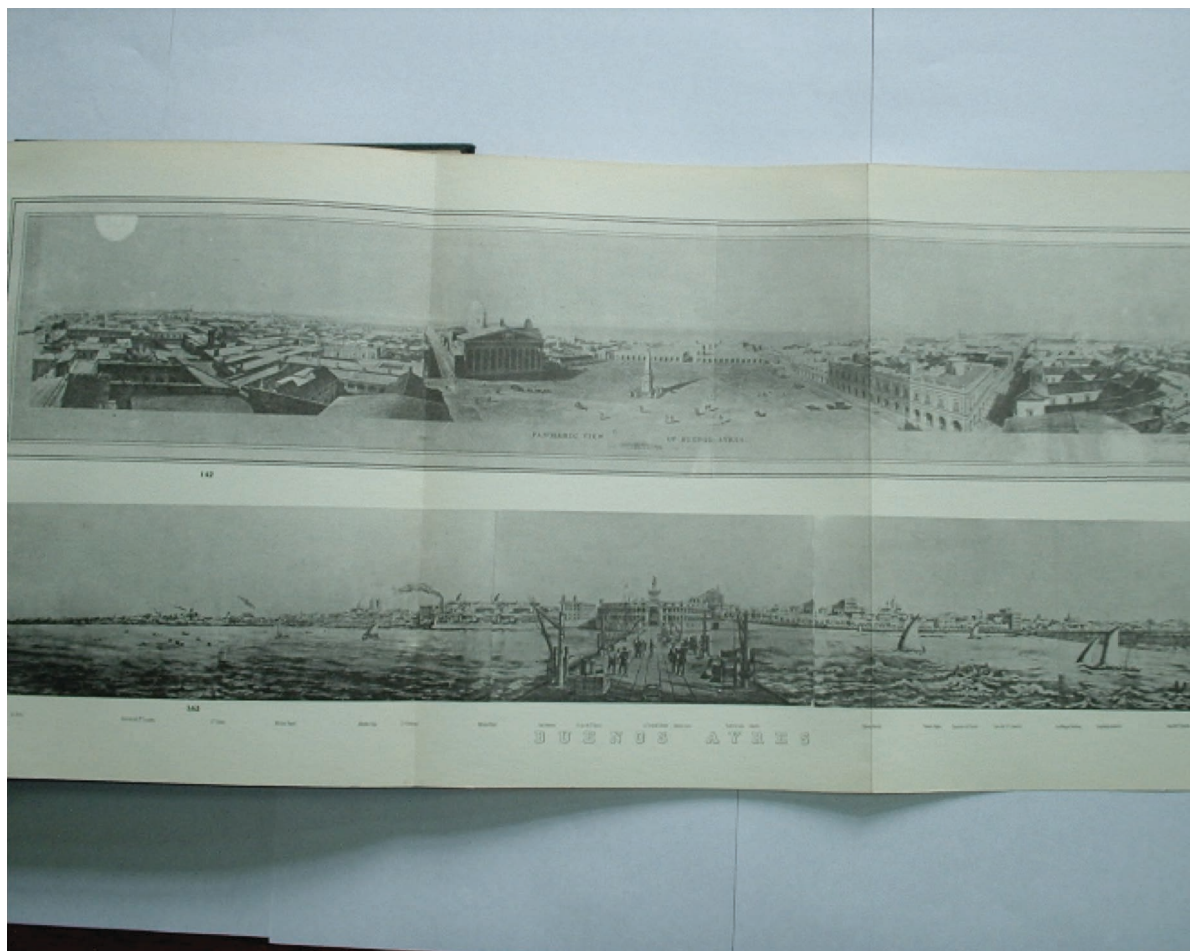


F.W. Kahler/Schlieper, *Buenos Aires a vista de pájaro*
Lithographie, fin des années 1880



Léon Pallière, *Buenos Aires a vista de pájaro*
Lithographie en couleur — c. 1865





Buenos Aires, son port et sa Grand Place
Lithographie — c. 1840



Emeric Essex Vidal, *Gauchos, Tucumán (?)*

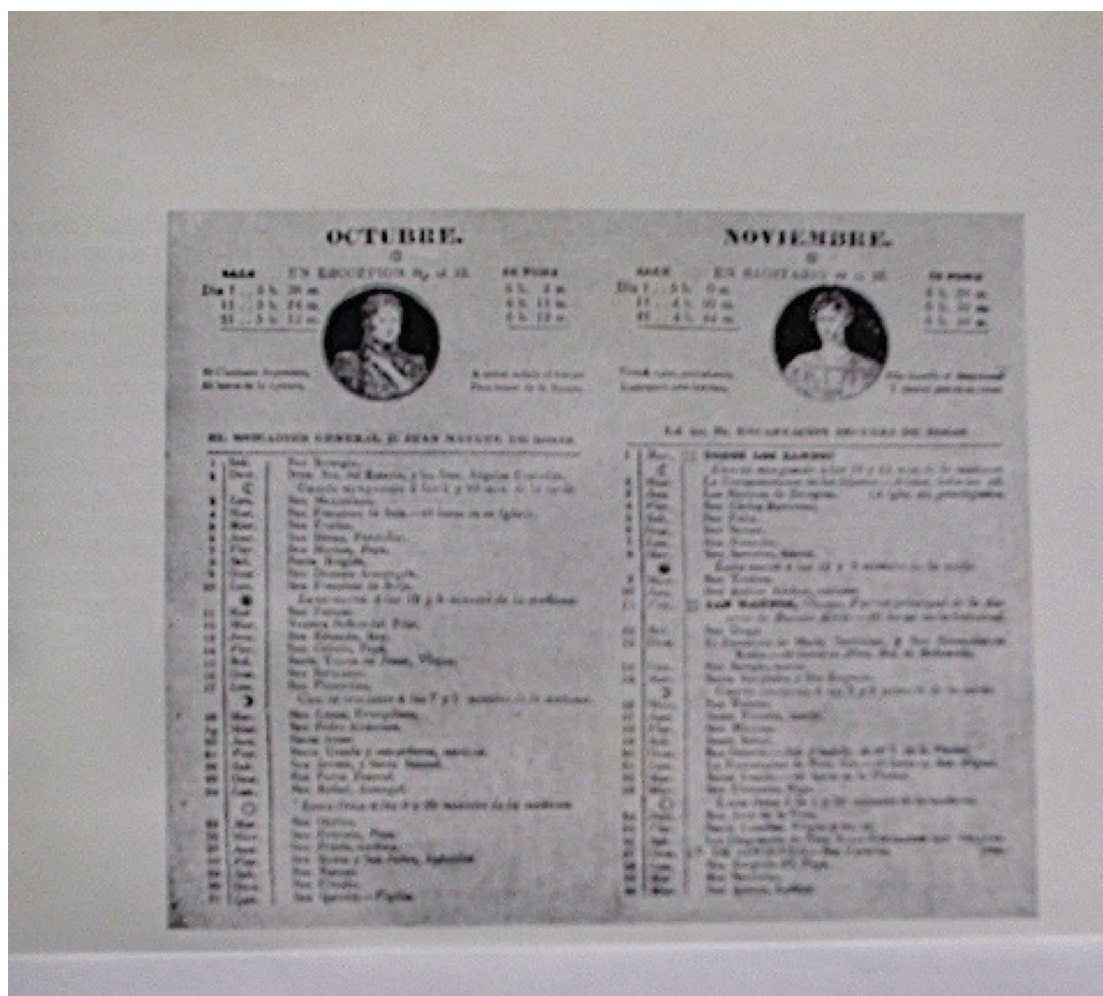
Aquarelle — c. 1820



Léon Pallière, *Palermo, Casa de Rosas*
Lithographie — c. 1830



Mouchoir en soie à l'effigie de Rosas, c. 1840
Collection Museo Histórico, Buenos Aires



Vignette à l'effigie de Rosas et de son épouse, Doña Encarnación Ezcurra de Rosas

Publiée dans l'*Almanaque Federal*, à l'occasion de l'année bissextile de 1836
 Editée à Buenos Aires par la Imprenta del Comercio y Litografía del Estado
 Collection Museo Histórico



Exécution de Vicente et Guillermo Reinafés, ainsi que de Santos Pérez,
principaux auteurs du meurtre du Général Don Juan Facundo Quiroga
Andrea Bacle — Lithographie — 1837

Federacion



Muerte.

El accion del Hrore RESTAURADOR DE LAS LEYES, BRIGADIER GENERAL D. JUAN MANUEL DE ROSAS al mando supremo de la Provincia por el voto libre y enérgicamente pronunciado de los RR. y del pueblo es un acontecimiento que ha sido dignamente celebrado por todos y cada uno de los ciudadanos. Las corporaciones, el ejército, los particulares, todas las autoridades se júbila con expresiones de respeto y aprecio hacia el héroe designado para consolidar el orden, bajo el sistema nuevo de la Federacion y colocar al pais en una senda de prosperidad. Los empleados civiles se hallan tambien en el caso de ofrecer à S. E. una prueba especial de distincion; y à este efecto el infrascripto Oficial Mayor del Ministerio de Relaciones Exteriores, tiene la satisfaccion de invitar à Vd. à que concurre à una Guardia de Honor que deberá presentarse al sábado próximo 18 del corriente; debiendo presentarse al Cuartel de la Guardia Argentina, à las ocho de la mañana del expresado dia, vestida de pantalón y chaqueta azul, chaleco colorado, y un pañuelo puesto en el hombro.

El infrascripto espera se servira V. contestar oportunamente à esta invitacion.

Saluda à V. eficientemente

MANUEL DE IRIGOYEN

Buenos Aires 1831.

Manuel de Irigoyen

Vale de ingreso sobre papel rojo. El general Rosas, con uniforme blanco, tiene en mano izquierda una bandera con leyenda: "Federacion". Presentado al dia Estanislao S. Zebal

Rosas debout, en tenue militaire, tient dans sa main gauche un drapeau où est inscrit le terme : "Federación"



Mauricio Rugendas, *Un alto en el Campo*

Huile — 1846



Auguste Raymond Quinsac Monvoisin, *Soldado de*

Rosas

Huile — 1842



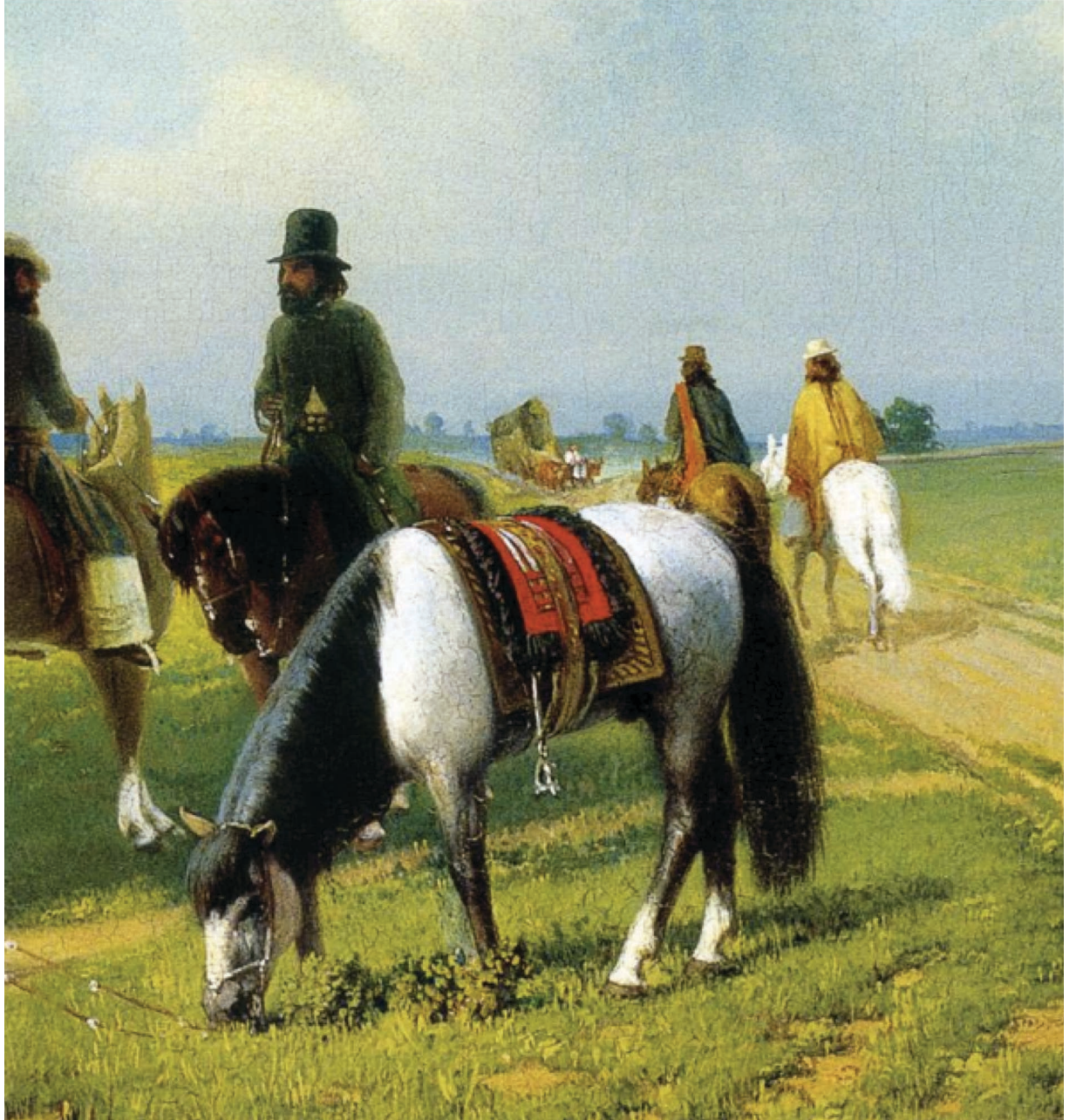
Mazorqueros à l'œuvre, Buenos Aires, c. 1835



Juan Carlos Morel, *Descanso en el camino*
Aquarelle — c. 1840



Louis Lebreton (?), *Buenos Ayres, pris du mole*
Lithographie en couleur — 1860



Prilidiano Pueyrredón, *Un alto en el campo*
Huile — 1861



Adolphe d'Hastrel de Rivedoux, *Paisana de Buenos Aires*
Lithographie en couleur — 1839



Emeric Essex Vidal *The Castle at Buenos Aires, and the Beach beneath*
Aquarelle — 1816



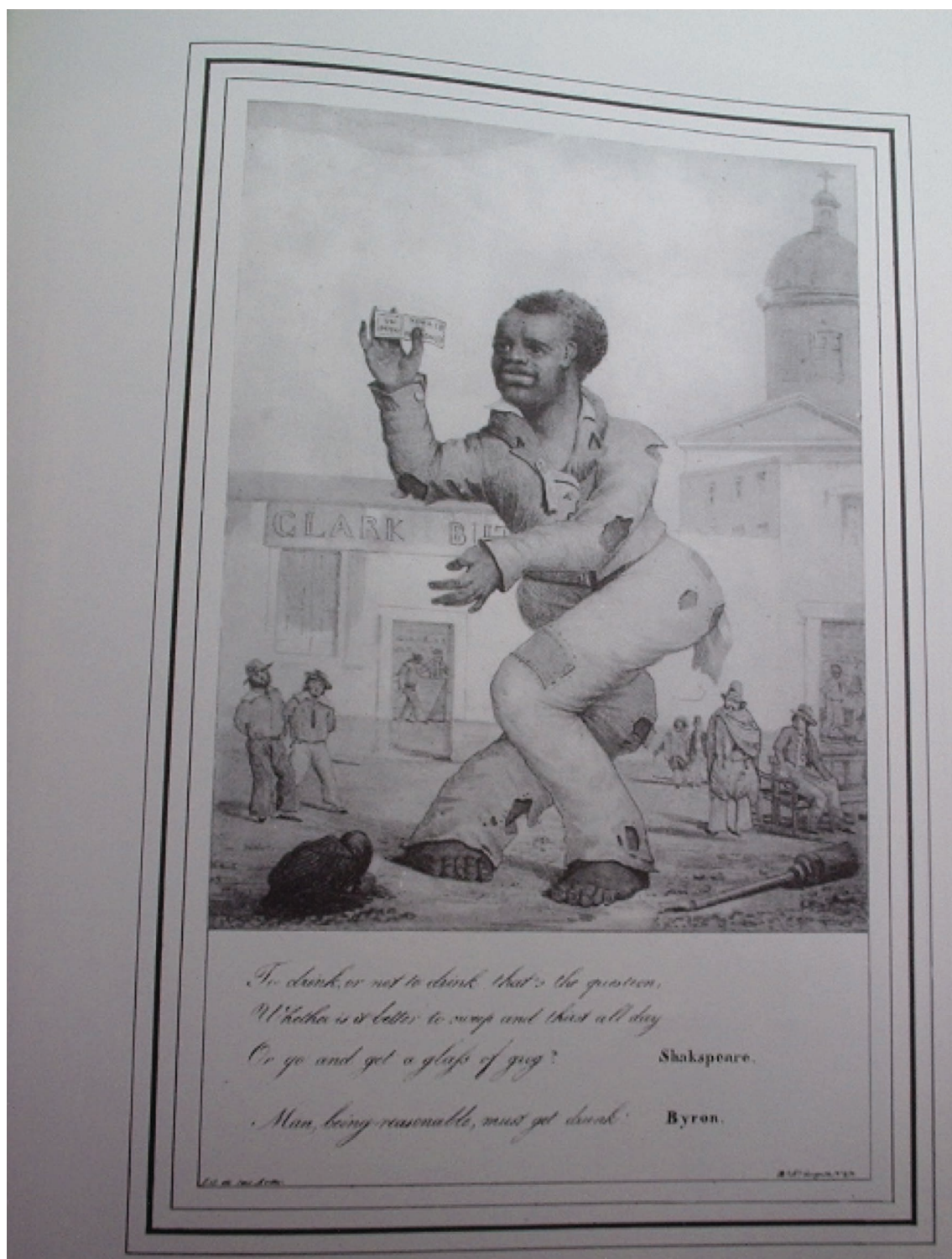
Carlos Enrique Pellegrini, *La Plaza chica de Santo Domingo*
Lithographie — c.1835



Carlos Enrique Pellegrini, *Fiestas mayas*
Lithographie en couleur — 1841



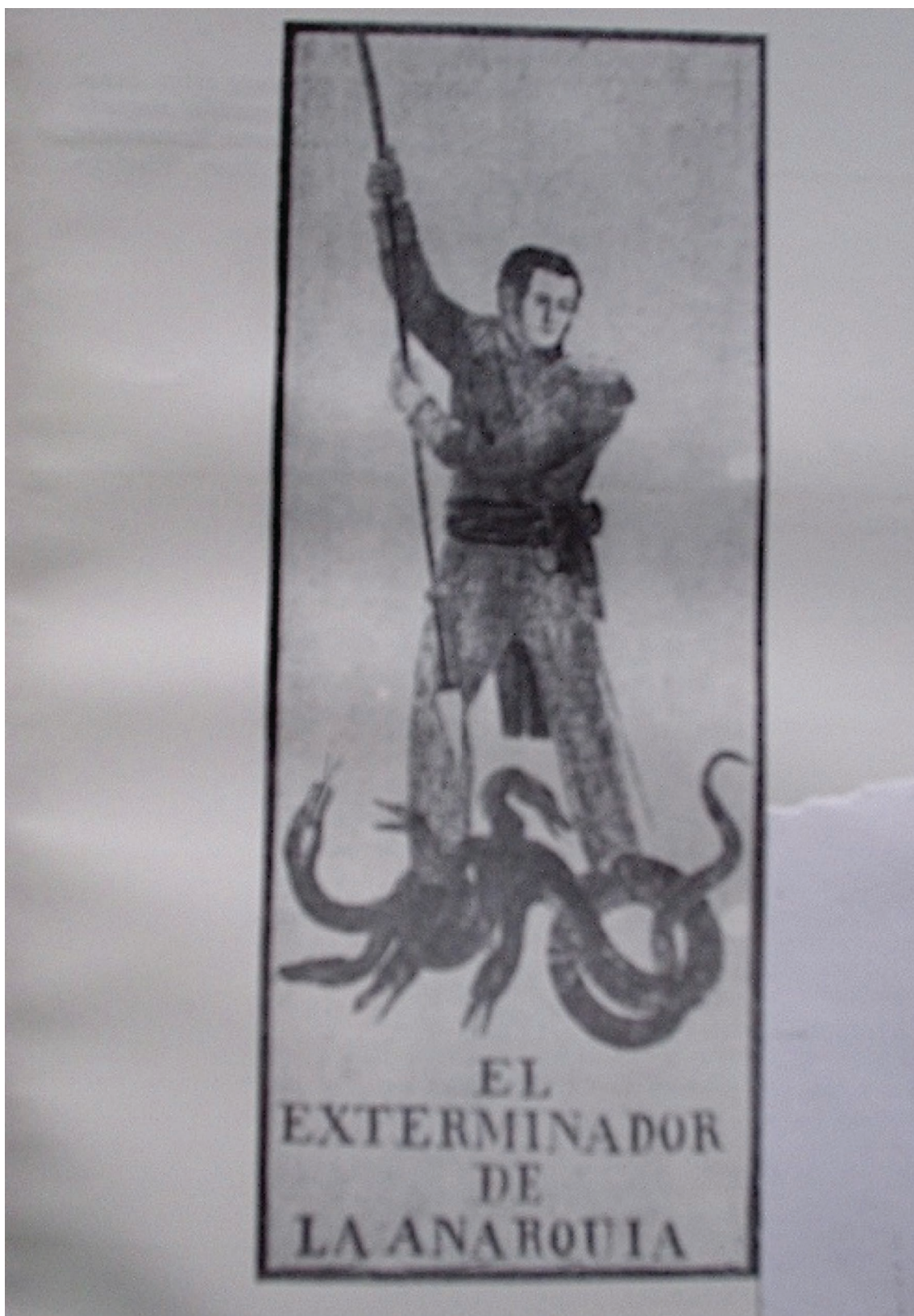
Adolfo d'Hastrel de Rivedoux, *General en uniforme de campaña*
Lithographie en couleur — 1839



Anonyme, *El Negro Bigúa*
Lithographie — c.1845

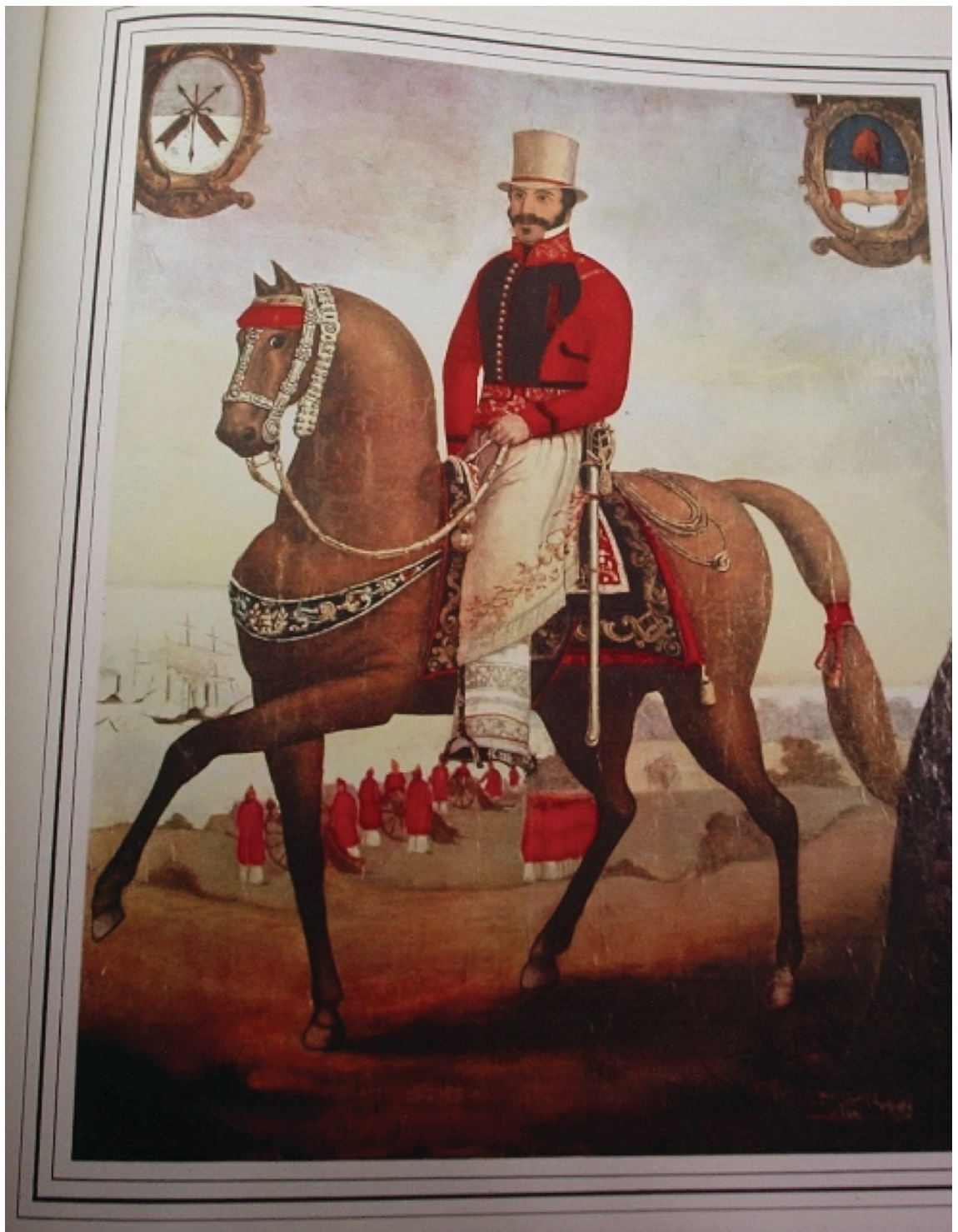


Jacobo Lorenzo Fiorini, *María Luisa Lacasa de Suárez*
Huile — c. 1846



El exterminador de la anarquía

Huile — c. 1835



Revol, *Coronel Federal*

Huile — 1847



Juan Carlos Morel, *Payada en una pulpería*

Huile — 1840



Juan Carlos Morel, *Encuentro en el campo*

Huile — c.1830



Carlos Enrique Pellegrini, *El Fuerte*
Aquarelle — 1829



Juan Carlos Morel, *Combate de caballería en la época de Rosas*

Huile — 1839



Richard Adams, *Vista de Buenos Aires, Ribera Norte*
Aquarelle — c.1832



Juan Camaña, *Soldados de Rosas jugando a los naipes.*

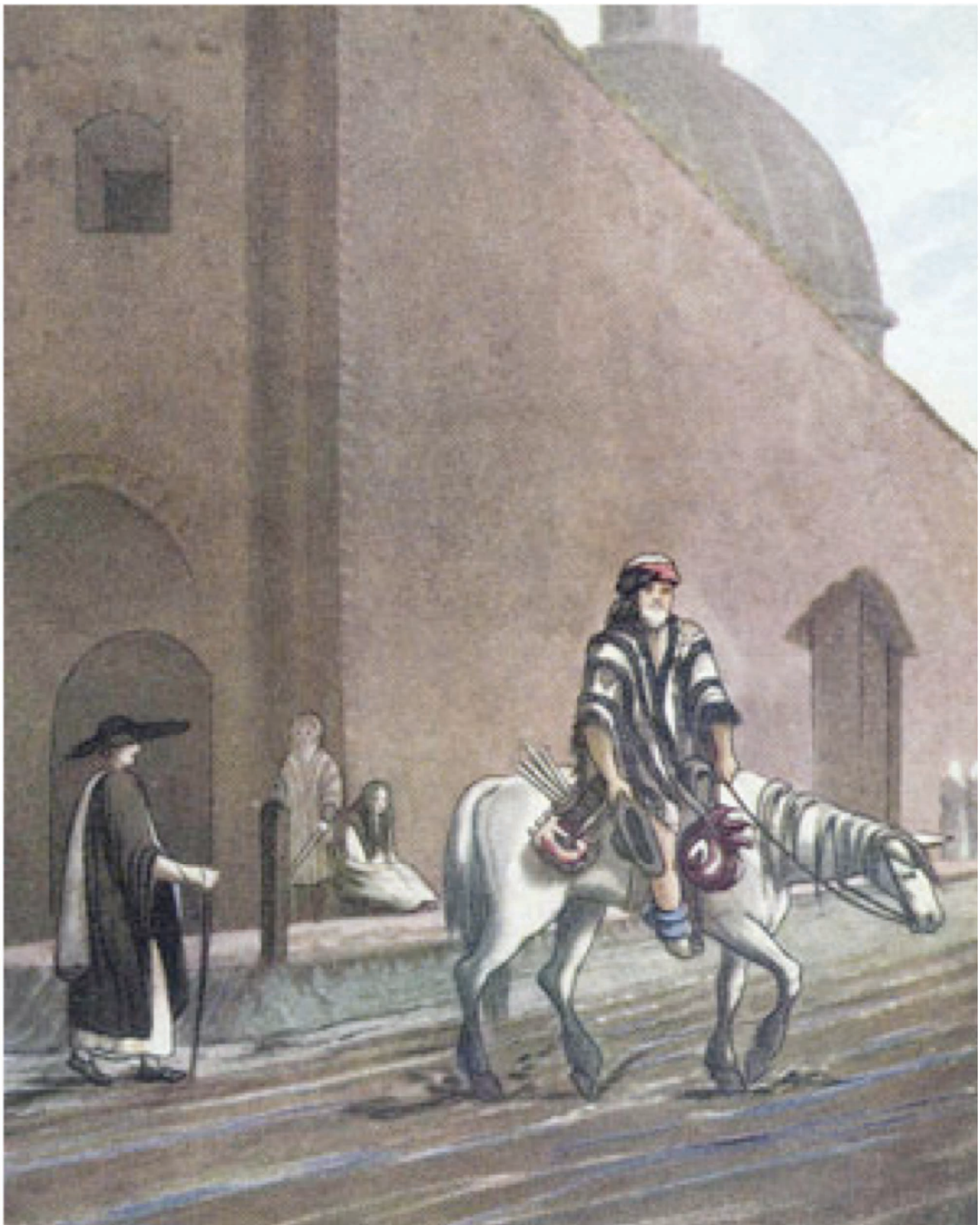
Huile — 1852



Juan Carlos Morel, *Soldado*
c.1835



Emeric Essex Vidal, *A Buenos Aires country cart passing a Pantano*,
drawn for the Lady Ponsomby
Aquarelle — 1829



Emeric Essex Vidal, *Beggar on horseback*
Aquarelle — 1820



Emeric Essex Vidal, *Boleando avestruces, afueras de La Plata*
Aquarelle — c.1816-18



Emeric Essex Vidal, *Market Place*
Aquarelle — 1820



Emeric Essex Vidal, *Pampa Indians at a Store, Indian Market of Buenos Aires*
Aquarelle — 1820



Emeric Essex Vidal, *South Matadero*
Aquarelle —1817



Emeric Essex Vidal, *Travelling wagons of Buenos Aires passing a pantano*
Aquarelle — 1819



Emeric Essex Vidal, *H.M. S. "Ganges" drying her sails off Rio de Janeiro, Brazil*
Aquarelle — c. 1820



Florencio Willens, *El mercado 11 de Septiembre*
Lithographie — 1856



Emeric Essex Vidal, *La Iglesia de Santo Domingo*
Aquarelle — 1819



Carlos Enrique Pellegrini, *Iglesia de San Francisco*
Lithographie — 1841



Carlos Enrique Pellegrini, *El Retiro*
Lithographie — 1841



Albérico Isola, *La Alameda (paseo)*

Dessin — c. 1843



Mauricio Rugendas, *María Sánchez de Mendeville*

Huile — 1845



Carlos E. Pellegrini, *Plaza de la Victoria*
Huile — 1829



Huile — 1831



Carlos Enrique Pellegrini, *Agustina Rosas de Mansilla y su hijo Lucio V. Mansilla*
Aquarelle — 1835



García del Molino, *Agustina Rosas de Mansilla*

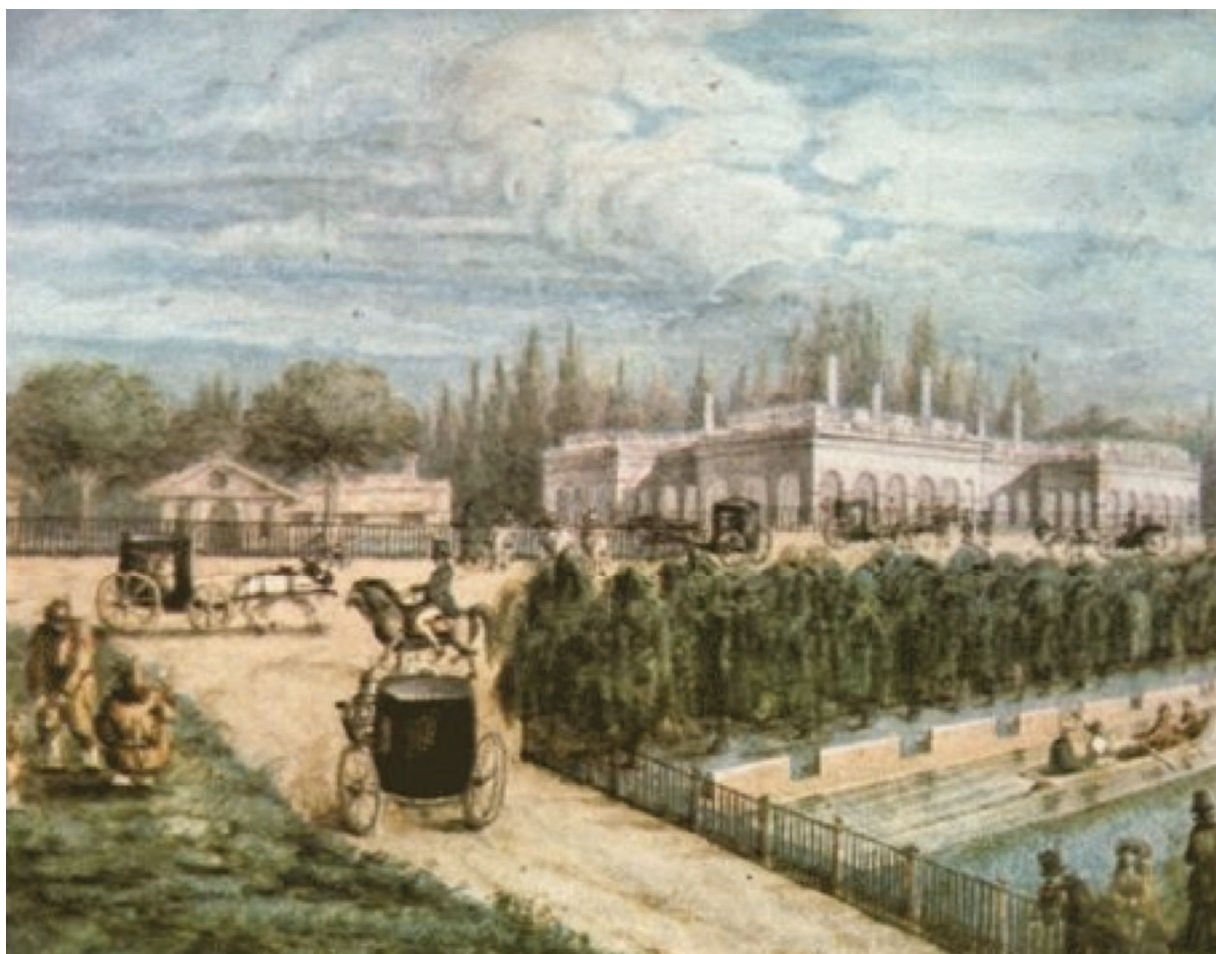
Huile — c.1835



Walter Pontalti, *Los Cerrillos*
Photographie



Emeric Essex Vidal, *Capataz, escolta, soldado*
Aquarelle — 1818



Carlos Sívori, *Casa de Palermo*

Huile — 1850



Pittaluga, *Vista de Buenos Aires*
Lithographie — 1838



Emeric Essex Vidal, *Vista del Cabildo desde la Recova*
Aquarelle — 1817

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	14
PARTIE I	31
1. <i>Espaces et territoires: une nation pour le désert argentin</i>	31
1.1 Une « Argentine » rosiste ?	32
1.2 Le projet géopolitique de Rosas et la notion d'espace naturel	39
1.3 D'espaces éclatés à un territoire fédéré : conquête de l'espace intérieur et nationalisation du territoire	74
2. <i>Une monopolisation croisée des instances représentatives et discursives du pouvoir</i>	116
2.1 Archéologie du savoir et généalogie du pouvoir rosistes	117
2.2 Langage et pouvoir symboliques	147
2.3 Propagande et légalité : quelle représentation pour quelle légitimité ?	161
3. <i>Sociétés: Rosas et l'émergence d'un sentiment national</i>	180
3.1 Vers un protonationalisme rosiste ?	181
3.2 Émergence d'un sentiment national et élan patriotique	186
3.3 Le populisme rosiste et la définition d'une nationalité argentine : d'un américanisme original à un nationalisme originel	219
4. <i>Le "viol des foules" par la propagande politique: instrument d'éducation au service du régime rosiste</i>	257
4.1 Le projet totalisateur du régime rosiste	258
4.2 Politisation, manipulation, endoctrinement et peur	288
4.3 Le pouvoir de l'image : spectacularisation du pouvoir et pédagogie de la terreur	300
PARTIE II	313
1. <i>Représentation heurtée des corps et politisation de la monstruosité et du sang</i>	313
1.1 Archéologie et déchiffrement du mythe	314
1.2 Le Plata ensanglanté	326
1.3 <i>La fiesta del chivo</i> ou le va-et-vient sempiternel entre citoyens et monstres	345
1.4 Pour une vision panoramique et généalogique des monstres « rioplatenses »	351
	671

1.5 Pourquoi le sang ?	365
2. <i>Un viol forcé de la nature</i>	372
2.1 Le monstre, la force et la nature	373
2.2 L'incorporation de la monstruosité	378
2.3 L'animalisation du corps social	388
2.4 Normalité et anormalité : comment se définit et se déploie l'orthopédie rosiste	403
2.5 Un exemple d'esthétique baroque : l'affreuse beauté de Manuelita	410
2.6 <i>Los Caprichos</i> de Don Juan Manuel	419
3. <i>Infection, contamination, vampirisation du Rio de la Plata</i>	426
3. 1 Une Buenos Aires vampirisée	427
3.2 L'envol du vampire	439
3.3 El Héroe del Desierto ou le vampire vampirisé	443
4. <i>Comment renverser le tyran: con la sangre, puesto que con ésta la letra entra</i>	451
4.1 Les forces en présence	452
4.2 Vie et vécu de la presse d'opposition	460
4.3 Quel progrès pour l'Argentine rosiste ?	466
4.4 Orchestre de voix discordantes : un air réparateur ?	478
Conclusion	506
Bibliographie	523
Annexes iconographiques	552
<i>Annexe 1 – Propagande anti-rosiste</i>	552
<i>Annexe 2 – Propagande rosiste</i>	596

Propagande et Représentations sous l'ère rosiste (1835-1852)

Résumé

Comment la propagande et la représentation, ces armes de la politique, viennent-elles influencer la mémoire des peuples et, donc, leur histoire ? Comment, dans le contexte spécifique de l'Argentine rosiste, le rapprochement de ce binôme a-t-il opéré pour que des espaces et des populations disparates parviennent, peu à peu, à se réunir et à se reconnaître dans des principes fédérateurs ? Ce travail se propose d'explorer les ressorts d'un pouvoir et d'un système construits autour d'un homme – despote éclairé pour d'aucuns – dans le cadre d'un vaste processus dont on constate rétrospectivement qu'il a facilité l'émergence d'un sentiment dont nous dirons qu'il fut d'appartenance, à défaut d'être national.

A partir de Buenos Aires, sa province natale, Juan Manuel de Rosas a dicté pendant près de vingt-trois années le sort d'une population forte d'une histoire dépourvue de mémoire propre. Tel est le fait historique. Sa contribution, indéniable, à la construction tout à la fois nationale, politique et identitaire d'un pays en devenir est l'objet d'analyses radicalement opposées que, poussés par des raisons diverses et également opportunistes, des mémorialistes et des politiques ont présentées et que des historiens ont soutenu et soutiennent avec une vigueur parfois proche de la polémique. Rosas, restaurateur de la Loi et père de la nation argentine, tyran et fossoyeur de la République : c'est dans le tiraillement entre ces deux pôles que nous avons essayé de nous situer pour analyser, sans prendre parti, l'apport de l'homme aux fondations du grand édifice, l'Argentine moderne, parfait à la suite de Caseros par les grands penseurs romantiques et libéraux qui avaient tant combattu le « *Restaurador de las Leyes* ».

Mots clés : *rosisme ; propagande ; représentation ; protonationalisme ; dictature ; presse*

Propaganda and Representations Under the Rosist Era (1835-1852)

Abstract

How do propaganda and representation, these two political weapons, influence people's memory and, thus, their history? How, in the specific context of Rosist Argentina, did the approximation of this binomial operate in such a way that disparate spaces and populations were, little by little, brought together and could share *in fine* unifying principles? This work aims to explore the bases of a power and a system built around a man - for some, an enlightened despot - as part of a vast process, which in retrospect, proved critical for the emergence of a common, if not national, sense of belonging.

From Buenos Aires, his home province, Juan Manuel de Rosas dictated for nearly twenty-three years the fate of a large population that had a history of its own but was deprived from a proper memory. This is a historical fact. Rosas' undeniable contribution to a country's national, political and identity build-up of a country in motion inspired radically opposed analyses, which, moved by diverging and sometimes opportunistic reasons, memoirists and politicians have presented and historians have questioned and argued with force close sometimes to controversy. Rosas : restorer of the Law and father of the Argentine nation, tyrant and destroyer of the Republic. It is within the tension between these two poles that we have tried to position ourselves in order to analyze, without taking sides, the contribution of this man to the foundations of a large building, modern Argentina, which was perfected, following Caseros, by the Romantic and Liberal thinkers who had fought so fiercely the « *Restaurador de las Leyes* ».

Keywords : *Rosism ; propaganda ; representation ; proto-nationalism ; dictatorship ; press*

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 122 Europe latine – Amérique latine

EA 2052 Centre de Recherche Interuniversitaire sur l'Amérique
Latine (CRIAL)

Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 Centre Bièvre
1, rue Censier (3ème étage) - 75005 Paris (France)